

## Inhaltsverzeichnis

<b>Conférences de Cassien sur la perfection religieuse</b>	<b>2</b>
PRÉFACE . . . . .	2
PREMIÈRE CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ MOYSE : DE LA VIE RELIGIEUSE . . . . .	4
DEUXIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ MOYSE : DE LA DISCRÉTION . . . . .	20
TROISIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ PAPHNUCE : DES TROIS RENONCEMENTS . . . . .	34
QUATRIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ DANIEL : DE LA CONCUPISCENCE DE LA CHAIR ET DE L'ESPRIT. . . . .	44
CINQUIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ SÉRAPION : DES HUIT VICES PRINCIPAUX . . . . .	55
SIXIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ THÉODORE : SUR LE MALHEUR DES JUSTES. . . . .	71
SEPTIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ SERENUS : DE LA MOBILITÉ DE L'ÂME, ET DES DISTRACTIONS DE L'ESPRIT. . . . .	84
HUITIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ SERENUS : DE LA PUISSANCE DES DÉMONS . . . . .	102
NEUVIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ ISAAC : DE LA PRIÈRE . . . . .	118
DIXIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ ISAAC : DE LA PRIÈRE	136
CONFÉRENCES DE CASSIEN : SECONDE PARTIE CONTENANT LES SEPT CONFÉRENCES AVEC LES PÈRES . . . . .	147
ONZIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ CHOEREMON : DE LA PERFECTION . . . . .	148
DOUZIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ CHOEREMON : DE LA CHASTETÉ . . . . .	158
TREIZIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ CHOEREMON : DE LA GRACE DIVINE . . . . .	171
QUATORZIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ NESTEROS : DE LA SCIENCE SPIRITUELLE . . . . .	182
QUINZIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ NESTEROS : DU DON DES MIRACLES . . . . .	197
SEIZIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ JOSEPH : DE L'AMITIÉ	203
DIX-SEPTIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ JOSEPH : DE LA FIDÉLITÉ AUX PROMESSES . . . . .	216

CONFÉRENCES DE CASSIEN : TROISIÈME PARTIE CONTENANT LES SEPT CONFÉRENCES AVEC LES PÈRES DE LA BASSE ÉGYPTE . . . . .	229
DIX-HUITIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ PIAMMON : DES DIFFÉRENTES SORTES DE RELIGIEUX . . . . .	229
DIX-NEUVIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ JEAN : DE LA VIE DE COMMUNAUTÉ ET DE LA SOLITUDE . . . . .	242
VINGTIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ PYNUPHE : DE LA PÉNITENCE ET DE LA SATISFACTION . . . . .	251
VINGT-UNIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ THÉONAS : DU JEUNE ET DU TEMPS PASCAL . . . . .	260
VINGT-DEUXIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ THÉONAS : DES SOUILLURES INVOLONTAIRES . . . . .	281
VINGT-TROISIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ THÉONAS : DU BIEN PARFAIT . . . . .	292
VINGT-QUATRIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ ABRA- HAM : DE LA MORTIFICATION . . . . .	309

Titel Werk: Collationes patrum Autor: Cassian Identifier: CPL 512 Tag: monastische Li-  
teratur Tag: mystische Literatur Time: 5. Jhd.

Titel Version: Conférences de Cassien sur la perfection religieuse Sprache: français  
Bibliographie: Conférences de Cassien sur la perfection religieuse Traduites par E. Cartier  
Paris Librairie Poussielgue Frères Rue Cassette, 27 1868

## **Conférences de Cassien sur la perfection religieuse**

### **PRÉFACE**

#### **A L'ÉVÊQUE LÉONCE ET A HELLADE**

Pour tenir la promesse que j'avais faite au bienheureux évêque Castor, j'ai exposé en douze livres, avec l'aide de Dieu et selon la mesure de mes forces, les institutions des cénobites et les re-mèdes de l'âme contre les huit vices principaux. Ces sujets si profonds et si sublimes n'avaient pas encore été traités, je crois. Je laisse à juger si mes soins et l'approbation du saint prélat les ont rendus dignes de vous, et de la pieuse attente de nos frères<sup>1</sup>.

Maintenant que le vénérable pontife nous a quitté pour aller à Dieu, j'ai pensé, bienheureux évêque Léonce, et vous, mon frère Hellade, devoir vous offrir un travail que, dans l'ardeur de son zèle et de sa charité, il n'avait pas craint de commander aussi à ma faiblesse. Ce sont dix conférences des anciens solitaires qui vivaient dans le désert de Schethé. Cet

---

<sup>1</sup>Le désert de Schethé était situé dans l'Égypte du milieu, près le lac Moeris.

hommage vous était dû. L'un de vous était uni à ce saint homme par les liens du sang, par la dignité du sacerdoce et surtout par la piété de son esprit. C'était un héritage qui lui revenait comme à un frère. L'autre avait embrassé la vie sublime des anachorètes, non par présomption, comme tant d'autres, mais par l'inspiration du Saint-Esprit; il est entré, dès sa jeunesse, dans l'étroit sentier de la vie religieuse, pour suivre la tradition des Pères plutôt que les rêves de son imagination.

Garder le silence, serait rester au port, au lieu de s'exposer à l'immensité des mers, en voulant écrire sur les coutumes et les doctrines d'hommes si célèbres. Le danger est d'autant plus grand pour ma barque fragile, que la vie contemplative à laquelle se consacrent ces admirables solitaires est bien plus élevée et bien plus sublime que celle de ceux qui sont en communauté. C'est donc un devoir pour vous d'aider mes efforts par vos saintes prières, afin que mon récit soit au moins fidèle et que mon peu de talent n'échoue pas dans un si noble sujet.

Nous avons traité, dans nos premiers écrits, de la règle extérieure et visible des moines; nous allons maintenant nous occuper de l'homme intérieur et passer de la prière canonique à cette prière continuelle que recommande tant l'Apôtre. Celui qui profitera du premier ouvrage sera semblable à Jacob triomphant dans les luttes de la chair, et celui qui suivra maintenant, non pas mes enseignements, mais ceux des Pères du désert, méritera, par la vue de la pureté divine, le nom d'Israël et connaîtra le vrai moyen d'atteindre la perfection. Que vos prières nous obtiennent de Celui qui nous a fait la grâce de voir ces saints solitaires, de recevoir leurs instructions et de partager leur vie, de nous rappeler parfaitement ce que nous avons entendu et de vous le redire fidèlement, de vous montrer ces modèles comme s'ils étaient vivants, et de bien traduire ce qu'ils exprimaient dans une langue étrangère.

Nous supplions, avant tout, ceux qui liront ces conférences et nos traités précédents, s'ils trouvent des choses qui leur paraissent dures et impossibles, de ne pas les juger d'après leur faiblesse, mais d'après la sainteté et la perfection de nos interlocuteurs. Pour bien les comprendre, il faut mourir, comme eux, au monde, aux affections terrestres et à tous les liens du siècle; il faut penser aux solitudes qu'ils habitaient, à cette séparation complète des autres hommes. Ils avaient obtenu par là des lumières surnaturelles, et pouvaient contempler et raconter des choses qui paraissent impossibles à des âmes ignorantes et communes. Si quelqu'un veut bien les comprendre, qu'il s'applique d'abord à les étudier et à en faire l'expérience, et il verra que, non-seulement ce qu'il croyait trop élevé pour l'homme lui deviendra possible, mais qu'il y trouvera encore une douceur extrême. Les bienheureux solitaires vont maintenant nous instruire.

## **PREMIÈRE CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ MOYSE : DE LA VIE RELIGIEUSE**

But de la vie religieuse. — Le royaume des cieux. — Moyens de l'atteindre. — Pureté de coeur et charité. — Différence entre Marthe et Marie. — Les actions extérieures et leur récompense. — Difficulté de la contemplation. — Origine de nos pensées. — Tentations du démon.

### **1.**

Le désert de Schethé était habité par les plus saints solitaires<sup>2</sup>, et l'abbé Moïse se faisait remarquer parmi les plus parfaits, non-seulement par le parfum de sa vertu, mais encore par l'excellence de sa doctrine. Je désirais recevoir ses enseignements. J'allai le trouver avec le saint abbé Germain, qui était mon compagnon depuis le commencement de notre vie religieuse; nous ne nous étions jamais séparés dans le monastère et dans la solitude, et ceux qui connaissaient notre intimité disaient que nous n'avions qu'une âme pour deux corps. Nous demandâmes avec larmes, au saint abbé, de vouloir bien nous adresser quelques paroles d'édification; car nous savions bien qu'il refusait d'ouvrir la porte de la perfection à ceux qui ne se présentaient pas avec un désir sincère et une grande humilité de coeur; il lui semblait que c'était trahir et profaner la vérité que de l'exposer à ceux qui ne la désiraient pas avec ardeur, et qui la recevaient sans estime et sans amour. Il se laissa vaincre par nos prières, et s'exprima de la sorte.

### **2.**

L'ABBÉ MOYSE. Tous les arts et toutes les professions ont un but spécial, une fin particulière, et ceux qui s'y consacrent acceptent généreusement, pour y parvenir, toutes les fatigues, les dangers et les dépenses imaginables. Le laboureur ne craint pas les rayons brûlants du soleil ou les froids et les glaces de l'hiver; il est infatigable à creuser la terre et à la diviser sans cesse avec le soc de sa charrue; son but est de la débarrasser des ronces et de l'herbe, afin d'avoir une récolte abondante et de riches moissons. Il n'épargne ni sa peine, ni ses sueurs pour augmenter sa fortune et pour jouir ensuite d'une vie tranquille. Il ne craint pas de retirer de son grenier les semences qu'il doit confier à la terre; il sait que l'avenir le récompensera au centuple de cette perte présente.

Ceux qui font le commerce, s'exposent aux hasards de la mer et ne redoutent aucun danger; ils ont un but, l'espérance d'un bénéfice. Ceux qui, dans la carrière des armes, ambitionnent les honneurs et la puissance, ne pensent pas aux périls et aux fatigues des lointains voyages; ils veulent à tout prix conquérir la gloire. Notre profession n'a-t-elle pas aussi un

---

<sup>2</sup>Le désert de Schethé était situé dans l'Égypte du milieu, près le lac Moeris.

but, une fin, capables de nous faire supporter courageusement et avec joie la rigueur des jeûnes, la fatigue des veilles, la lecture et la méditation continuelle des saintes Écritures, le travail, la pauvreté, la privation de toutes choses et l'horreur de ces immenses solitudes? C'est cette fin, sans doute, qui vous a fait mépriser les joies de la famille et les délices du monde, qui vous a fait traverser tant de pays pour venir visiter dans le désert des hommes simples, pauvres et grossiers. Dites-moi, je vous prie, quel a été le but, la fin qui vous a fait supporter volontiers toutes ces choses.

3.

Comme le saint abbé insistait, nous lui répondîmes : C'est le royaume des cieux qui nous fait tout supporter.

4.

— Vous le dites fort bien, répliqua-t-il, c'est là notre but, le terme que nous devons atteindre, et il importe de savoir par quel moyen nous pouvons y parvenir. Et comme nous lui confessions simplement notre ignorance, il ajouta : Dans tout art, dans toute profession, vous ai-je dit, il y a un but que l'esprit veut atteindre et qu'il poursuit sans cesse; et s'il n'y travaille pas avec ardeur et persévérance, il ne pourra jamais réussir. En effet, le laboureur qui a pour but de vivre, dans la paix et l'abondance, du produit de ses riches moissons, prend tous les moyens d'arriver au terme de ses désirs. Il arrache les ronces de son champ, il en ôte toutes les herbes mauvaises, et il n'espère le repos qu'il ambitionne que comme la récompense de son travail et de ses efforts.

Le marchand ne cesse d'acheter ce qui doit assurer sa fortune, car il ne ferait aucun profit s'il en négligeait les moyens; ceux qui aspirent aux honneurs du monde suivent avec courage la route qui peut seule les conduire aux grandeurs. Nous, la fin de notre vie est le royaume de Dieu; nous devons choisir avec soin notre but, la route que nous devons prendre; car, si nous ne la connaissons pas, nous marcherions, nous nous fatiguerions en vain. Ces paroles nous troublèrent; le vieillard ajouta : La fin de notre profession est le règne de Dieu; le royaume céleste; notre but, notre route pour y arriver, est la pureté du coeur, sans laquelle nous n'y parviendrons jamais. C'est vers ce point qu'il faut nous diriger en droite ligne; si nous en détournons un instant notre pensée, nous devons l'y ramener sur-le-champ, car ce doit être là le terme de tous nos efforts et la règle qui nous fera reconnaître la moindre erreur.

5.

Lorsque les archers veulent donner aux princes de ce monde des preuves de leur adresse, ils prennent pour but un petit bouclier où sont peints les prix destinés aux vainqueurs, et

ils cherchent à l'atteindre avec leurs flèches, bien persuadés que, s'ils ne tirent pas juste, ils n'obtiendront pas la récompense. S'ils ne voient pas bien le but, ou si leur intention en est détournée, ils ne s'apercevront pas qu'ils se trompent, parce qu'ils n'auront aucun moyen de contrôler la justesse de leur tir; ils lanceront inutilement leurs flèches, et quand ils auront manqué le but, ils ne sauront pas pourquoi, et comment ils pourraient mieux faire à l'avenir. La fin de notre état est, selon l'Apôtre, la vie éternelle, car il dit : « Ayez pour fruit la sanctification de vos âmes, et pour fin la vie éternelle. » (Rom., VI, 22.) Le moyen est la pureté du cœur, qui est la vraie sanctification de l'âme, sans laquelle nous ne pouvons arriver à cette fin. C'est comme si l'Apôtre eût dit : « Ayez pour moyen, pour but, la pureté du cœur, et pour fin la vie éternelle. »

Dans un autre endroit, saint Paul, parlant sur le même sujet, s'exprime plus nettement : « J'oublie ce qui est derrière , et je m'avance vers ce qui est devant moi, afin d'atteindre le but et de gagner la récompense promise aux vainqueurs. (Philip., III, 13.) Le grec se sert du mot but , comme s'il disait : « A cause de ce but, j'oublie le passé, c'est-à-dire les vices du vieil homme, et je m'efforce de mériter la couronne du ciel. » Nous devons donc faire tout ce qui peut conduire à ce but, c'est-à-dire à la pureté du cœur, et nous devons fuir tout ce qui peut nous en éloigner. C'est pour cela que nous faisons et que nous souffrons tout. Nous quittons nos parents , notre patrie, les honneurs, les richesses, les délices de ce monde et tous les plaisirs, afin de conserver la pureté de notre cœur. C'est vers ce but que tendent tous nos actes et toutes nos pensées, et si nous en détachions un instant nos regards, nos efforts seraient vains, notre peine stérile, et nous serions le jouet du doute et de l'inconstance; car une âme qui n'a pas un but fixe et certain, change à toute heure, à tout moment : elle subit les variations des choses extérieures, et ses dispositions ne sont jamais les mêmes.

## 6.

Aussi voyons-nous souvent des personnes qui ont méprisé une belle position, de grandes richesses, de magnifiques héritages, se troubler cependant pour des riens, pour un couteau, une plume, une écritoire. Si elles pensaient toujours à la pureté du cœur, s'arrêteraient-elles à des bagatelles semblables, après avoir su sacrifier des choses bien autrement précieuses. Il y en a qui s'attachent tant à un livre, qu'ils ne veulent pas souffrir qu'un autre le lise ou le touche, s'exposant à perdre ainsi le calme et la vie de leur âme, avec ce qui était un moyen d'acquérir la patience et la charité. Ils ont donné tous leurs biens pour l'amour de Jésus-Christ, et ils reprennent leur cœur pour des futilités. S'ils se mettent alors en colère , c'est qu'ils n'ont pas cette charité de l'Apôtre, sans laquelle tout devient inutile et stérile. Saint Paul leur a dit, cependant : « Quand je distribuerais tous mes biens aux pauvres, et que je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, cela ne me servirait de rien. » (I Cor., XIII, 3.) Ce qui prouve clairement qu'on n'atteint pas la perfection en se dépouillant de tout et en méprisant les honneurs, mais en possédant cette charité dont l'Apôtre décrit

les effets, et qui consiste dans la seule pureté du coeur. Car ne pas être envieux, superbe, violent, téméraire, ne pas rechercher ses intérêts, ne pas se réjouir de l'injustice et ne pas juger mal les autres, n'est-ce pas offrir sans cesse à Dieu un coeur très-pur, et le préserver de tout ce qui peut le troubler ?

7.

C'est vers ce but que doivent tendre toutes nos actions et tous nos désirs; c'est pour cela que nous devons supporter la solitude, les jeûnes, les veilles, les travaux, les privations et les longues études, et que nous devons nous exercer à toutes les vertus. Les vertus sont des moyens de préserver notre coeur de toutes les passions, de le conserver pur et d'arriver par degrés au comble de la perfection. Lorsque des occupations utiles et nécessaires nous dérangent de nos exercices et nous empêchent de pratiquer notre règle, il ne faut pas tomber dans la tristesse, l'impatience et la colère, puisque ce que nous devons faire n'était que pour combattre ces défauts. On perd plus par un mouvement de colère qu'on ne gagne par un jeûne, et l'étude est bien moins utile que n'est nuisible le mépris du prochain. Les jeûnes, les veilles, la solitude, la méditation des Écritures doivent avoir pour but la pureté du coeur, qui est la charité, et il ne faut pas, pour ces choses, blesser la vertu la plus importante. Tant qu'elle ne sera pas altérée et violée en nous, nous ne perdrons rien, si nous sommes obligés de négliger quelques-uns des moyens que nous avons pour l'obtenir. A quoi nous servirait, au contraire, de les employer, si nous perdons ce qui doit être le but de tous nos efforts?

Lorsqu'un homme se procure les instruments de son art, il ne s'imagine pas que leur simple possession suffira pour le faire réussir, et il sait bien que ce sont seulement des moyens pour aider son adresse et pour exceller dans son art. De même dans notre état, les jeûnes, les veilles, la méditation des Écritures, la pauvreté, la privation de toutes choses, ne sont pas la perfection, mais les instruments de la perfection; la fin de notre profession, mais les moyens d'y parvenir. Celui qui verrait dans ses exercices le souverain bien, et y bornerait ses efforts, serait dans l'erreur; il posséderait les instruments de sa profession; mais il n'en connaîtrait pas la fin véritable, qui seule mérite la récompense. Ainsi tout ce qui peut troubler la paix et la pureté de notre âme doit être évité, quelque utile et nécessaire qu'il nous paraisse. C'est la règle sûre pour éviter toute erreur et ne pas nous écarter de la ligne droite que nous devons suivre pour arriver au terme de nos vœux.

8.

Notre principal effort, la pensée fixe de notre coeur est de nous occuper sans cesse de Dieu et des choses divines. Tout ce qui peut nous en distraire, quelque grand qu'il puisse être, doit nous paraître secondaire et nuisible même. Cette obligation de notre esprit est parfaitement représentée dans l'Évangile par l'histoire de Marthe et de Marie.

Marthe travaillait saintement , puisqu'elle servait Notre-Seigneur et ses disciples, tandis que Marie, tout entière à la doctrine de Jésus, se tenait à ses pieds, qu'elle baisait et qu'elle embaumait des parfums d'une humble confession ; c'est à elle que le Seigneur donne la préférence , déclarant qu'elle a choisi la meilleure part et qu'elle ne lui sera point enlevée. (Luc. X, 42.) Marthe se fatiguait dans ses pieuses occupations, et comme elle voyait qu'elle ne pouvait pas y suffire, elle demandait au divin Maître l'aide de sa soeur. « Ne voyez-vous pas, lui disait-elle, que ma soeur me laisse servir seule ; dites-lui de m'aider. » Elle l'appelait ainsi à une oeuvre qui n'était pas méprisable, mais sainte ; et, cependant, quelle fut la réponse du Sauveur? a Marthe, Marthe, vous vous agitez et vous vous troublez de bien des choses. Mais il en faut peu, et une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, et elle ne lui sera pas enlevée. » Vous voyez que Notre-Seigneur met le bien principal dans la théorie, c'est-à-dire dans la contemplation divine. Ainsi toutes les autres vertus, quelque utiles et nécessaires qu'elles nous paraissent, ne doivent être estimées qu'au second rang, parce qu'elles servent seulement à acquérir la principale.

Quand Notre-Seigneur dit : « Vous vous agitez et vous vous troublez de beaucoup de choses, quoiqu'il y en ait peu et qu'une seule même soit nécessaire, » il place le souverain bien , non pas dans l'action , quelque louable et profitable qu'elle soit, mais uniquement dans la simple contemplation de lui-même. Il déclare que peu de choses sont utiles pour arriver à cette parfaite béatitude, à cette théorie que nous enseigne l'exemple de quelques saints. Le progrès consiste à les imiter, en s'appliquant à contempler Dieu en eux, jusqu'à ce que, avec l'aide de la grâce , nous nous élevions au-dessus de leurs grandes actions pour jouir de la vue et de la beauté de Dieu même. Marie a donc choisi la meilleure part, qui ne lui sera pas enlevée. Il faut remarquer qu'en disant : « Marie a choisi la meilleure part, » Notre-Seigneur ne parle pas de Marthe et ne paraît pas la blâmer, il loue seulement sa soeur, et il lui donne le second rang. Quand il ajoute : « Cette part ne lui sera pas enlevée, » il montre que la part de Marthe ne lui sera pas conservée , car les actions extérieures cesseront avec la vie de l'homme, tandis que la contemplation de Marie ne finira jamais.

## 9.

Ce discours nous surprit fort, et l'abbé Germain lui dit : Quoi! mon Père, les jeûnes fatigants, les études continuelles , les oeuvres de miséricorde, de justice, de piété, d'humanité, nous seront enlevées et ne subsisteront pas avec leurs auteurs. Notre-Seigneur a cependant promis la récompense du ciel à ces oeuvres, lorsqu'il a dit : « Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous est préparé depuis le commencement du monde; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; » et le reste. (S. Matth., XXV, 34.) Comment serons-nous privés de ce qui nous ouvre le royaume des cieux.



## 10.

L'abbé Moïse répondit : Je ne vous ai pas dit que la récompense des bonnes oeuvres serait enlevée. Car Notre-Seigneur a dit : « Celui qui donnera au plus petit, seulement un verre d'eau froide, en mon nom, je vous dis en vérité qu'il ne perdra pas sa récompense. » (S. Math., X, 42.) Mais je dis que l'action extérieure cessera, c'est-à-dire les privations du corps, les combats de la chair et tous les besoins que cause l'inégalité des conditions. Car si nous persévérons dans l'étude, si nous nous imposons des jeûnes pour purifier notre coeur et dompter notre corps, c'est que maintenant la chair combat contre l'esprit. (Galat., V, 17.) Quelquefois, même en cette vie, la trop grande fatigue, la maladie, la vieillesse, font cesser les choses, parce que l'homme ne peut plus les pratiquer. Elles cesseront bien davantage dans l'autre vie, puisque ce qui est corruptible se revêtira d'incorruptibilité. Le corps, qui était animal, ressuscitera spirituel, et la chair ne pourra plus rien contre l'esprit.

C'est ce que l'Apôtre annonce clairement en disant : « Les exercices corporels servent peu; mais la piété, c'est-à-dire la charité, est utile à tout; elle a les promesses de la vie présente et de la vie future. » (I Tim., IV, 8.) En disant que les exercices extérieurs servent peu, il déclare évidemment qu'on ne peut pas toujours les pratiquer, et qu'ils ne donnent pas seuls la véritable perfection. Son expression s'applique à la brièveté du temps, l'homme devant les interrompre dans cette vie, au moins à la mort; et aussi au peu d'utilité qu'on en retire; car la mortification du corps n'est que le commencement de la vie spirituelle; elle ne donne pas la perfection de la charité, qui a seule les promesses de la vie présente et future. Nous croyons donc que les pratiques extérieures sont nécessaires, parce qu'elles sont des moyens de parvenir à la véritable charité.

Les autres oeuvres de piété et de miséricorde dont vous parlez, sont également nécessaires en ce monde, où règne l'inégalité des conditions; elles deviennent utiles dans les besoins si multipliés des pauvres, des malheureux, des infirmes, que cause l'injustice des hommes, qui gardent pour eux ce que le Créateur a fait pour tous. Tant que cette inégalité durera, les oeuvres de charité seront utiles et nécessaires, et ceux qui les pratiqueront avec amour et zèle auront droit à l'héritage éternel; mais ces oeuvres cesseront dans le ciel, où régnera le bonheur. Les besoins qui les réclament n'existeront plus, et ceux qui les pratiquaient n'auront plus qu'à aimer Dieu et à contempler les choses divines dans la pureté de leur coeur. C'est vers ce but que tendent tous ceux qui, dans ce monde, s'appliquent à s'instruire et à purifier leur âme. Ils veulent au milieu des combats de la chair, en vaincre la corruption et se rendre, dès maintenant, dignes de la promesse du Sauveur : « Bienheureux les coeurs purs, parce qu'ils verront Dieu. » (S. Matth., V, 8.)

**11.**

Pourquoi vous étonner de ce que les actions extérieures ne subsisteront pas toujours, puisque le saint Apôtre nous dit « que les dons les plus sublimes du Saint-Esprit passeront, mais que la seule charité n'aura pas de fin. » Les prophéties n'existeront plus, les langues cesseront, la science sera détruite; mais la charité ne périra pas. (I Cor., XIII, 8.) Tous ces dons, en effet, nous sont accordés pour les nécessités présentes. Ils passeront avec nos besoins : la charité, au contraire, ne souffrira pas d'interruption; car elle nous est utile non-seulement dans le temps, mais encore dans l'éternité. Lorsque nous serons délivrés du fardeau de notre corps, elle deviendra plus efficace et plus parfaite; rien ne pourra l'altérer, et son incorruptibilité la rendra plus ardente et plus intimement unie à Dieu.

**12.**

L'ABBÉ GERMAIN. Qui pourra, dans la faiblesse de sa chair, être toujours appliqué à la contemplation, sans jamais penser à la visite de ses frères, aux soins des malades, au travail des mains, aux devoirs de la charité et de l'hospitalité? Qui ne sera jamais distrait par les besoins du corps? L'esprit peut-il sans cesse s'appliquer à Dieu, qu'il ne peut voir et comprendre.

**13.**

L'ABBÉ MOYSE. S'appliquer à Dieu, comme vous le dites, s'y attacher sans cesse par la contemplation, est certainement une chose impossible à l'homme dans sa chair fragile. Mais il faut savoir où notre attention doit se fixer, et y ramener sans cesse notre esprit. L'âme se réjouira de ce qu'elle pourra obtenir, elle s'affligera de ses distractions, et toutes les fois qu'elle se sera séparée du Souverain Bien, qu'elle en aura détaché la pensée, elle se reprochera, comme une infidélité coupable, les oublis passagers de Notre-Seigneur. Lorsqu'elle en aura détourné un instant les yeux, elle y ramènera le regard de son coeur, comme vers le but dont elle ne doit jamais s'écarter.

Tout cela se passe au fond de l'âme. Dès que le démon en est chassé et que les vices en sont bannis, le règne de Dieu est établi en nous. L'Évangéliste dit : « Le règne de Dieu ne vient pas de l'extérieur, et il est ici ou il est là. En vérité, je vous le dis, le règne de Dieu est au dedans de vous. » (S. Luc, XVII, 21.) Il ne peut y avoir en nous que la connaissance ou l'ignorance de la vérité, que l'amour du vice ou de la vertu, selon que notre coeur obéit au démon ou à Jésus-Christ. L'Apôtre définit le règne de Notre-Seigneur, en disant : « Le règne de Dieu n'est pas dans le boire et le manger, mais dans la justice, la paix et la joie du Saint-Esprit. » (Rom., XIV, 17.) Si donc le règne de Dieu est au dedans de nous, s'il consiste dans la justice, la paix et la joie, celui qui jouit de ces choses, jouit certainement du règne de Dieu. Et, au contraire, celui qui reste dans l'injustice, la discorde et la tristesse qui donne la

mort, appartient au règne du démon, à l'enfer, à la mort. C'est à ces signes qu'on distingue le règne de Dieu de celui du démon.

Si nous considérons attentivement l'état de ces esprits bienheureux, de ces puissances célestes qui sont dans le royaume de Dieu, comment ne pas les croire dans une joie perpétuelle et inaltérable? Qu'y a-t-il de plus naturel, de plus essentiel au vrai bonheur, qu'une paix parfaite et qu'une joie continuelle; et pour vous prouver que ce n'est pas une conjecture de ma part, je, m'appuierai sur l'autorité de Dieu même, qui décrit l'état et les conditions de son royaume. «Voici, dit-il, que je crée des cieux nouveaux, une terre nouvelle; les choses anciennes s'effaceront de la mémoire et ne troubleront pas le coeur; mais vous vous réjouirez, vous tressaillerez éternellement dans ma création nouvelle. » (Isaïe, LXV, 17.) Et encore : « Vous y trouverez la joie et le bonheur, les actions de grâces et les chants d'allégresse, et vous irez ainsi de mois en mois, de fête en fête. » Et ailleurs : « La joie et la félicité seront assurées, la douleur et les gémissements auront disparu. » (Is., LI, 3, 11.)

Si vous voulez connaître encore plus clairement le bonheur dont jouissent les Saints, écoutez les paroles que le Seigneur adresse à la Jérusalem céleste : « La paix vous visitera, et vous serez gouvernée par la justice. L'iniquité ne sera jamais entendue dans votre enceinte, la désolation et le remords y seront inconnus ; la prospérité règnera sur vos murailles, et la louange à vos portes. Vous n'aurez plus besoin du soleil pour briller le jour, et de la clarté de la lune pour vous éclairer; car le Seigneur vous sera une lumière éternelle; votre Dieu sera votre gloire. Votre soleil ne disparaîtra plus à l'horizon, et votre lune ne décroîtra jamais; car le Seigneur vous éclairera toujours, et le temps de votre deuil sera passé. (Isaïe, LX, 17-20.) Le bienheureux Apôtre ne dit pas que le règne de Dieu est la joie en général; mais il s'explique en disant « que c'est la joie dans l'Esprit-Saint. » (Rom., XIV, 17.) Car il sait qu'il y a une joie coupable dont il est dit : « Le monde se réjouira; mais malheur à vous, qui riez; car vous pleurerez. » (S. Jean, XVI, 20. S. Luc, VI, 25.) Le royaume des cieux doit être compris de trois manières : 1° Les cieux d'abord, c'est-à-dire les lieux où les Saints doivent régner sur les autres hommes, selon cette parole : «Vous commanderez sur cinq villes, et vous sur dix. » (S. Luc, XIX,19. ) Notre-Seigneur disait aussi à ses disciples : « Vous siégerez sur douze trônes, et vous jugerez les douze tribus d'Israël. » (S. Matth., XIX, 28.) 2° Le règne des Saints par Jésus-Christ, lorsque tout lui étant soumis, Dieu sera tout en toute chose. 3° Leur règne enfin avec le Seigneur dans le ciel.

#### 14.

Tout homme vivant dans son corps doit penser qu'il appartiendra un jour à la religion, au royaume dont il se sera fait le serviteur, le sujet pendant cette vie. Nous serons dans l'éternité le compagnon du roi que nous aurons choisi ; car, dit le Seigneur, « celui qui me sert me suivra, et là où je serai, sera mon serviteur. » (S. Jean, XII, 26.) On obtient le royaume du

démon par le péché, et le royaume de Dieu par la pratique des vertus, la pureté du coeur, et la science divine. Le royaume de Dieu donne nécessairement la vie éternelle, et le royaume du démon cette mort et cet enfer, où il est impossible de louer Dieu, selon cette parole du Prophète : « Les morts ne vous loueront pas, ni tous ceux qui tombent en enfer, c'est-à-dire dans le péché; mais nous qui vivons, non pas dans le vice et dans le monde, mais en Dieu, nous bénissons le Seigneur, et jusque dans l'éternité. » (Ps. CXIII, 47.) « Nul ne se souvient de Dieu dans la mort. Qui pourrait bénir le Seigneur dans l'enfer du péché? » (Ps. VI, 6.) Ainsi, celui qui pèche, ne peut louer le Seigneur, quand même il se dirait mille fois chrétien ou religieux. Celui qui fait ce que le Seigneur déteste, oublie Dieu, et il ne peut se prétendre son serviteur, lorsqu'il méprise avec audace ses commandements. C'est cette mort dont l'Apôtre parle, lorsqu'il dit : « Cette veuve plongée dans les délices paraît vivre, et elle est morte. » ( I Tim., V, 6.)

Il y en a beaucoup qui vivent dans leur corps et qui sont morts, qui sont ensevelis dans cet enfer où ils ne peuvent louer Dieu.

Il y en a qui, au contraire, sont séparés de leur corps et qui bénissent et louent le Seigneur, selon cette parole : « Bénissez le Seigneur, esprits et âmes des justes » (Daniel, III, 57), et que tout esprit loue le Seigneur.» (Ps. CL, 6.) Dans l'Apocalypse il est dit « que non-seulement les âmes de ceux qui sont tués louent Dieu, mais lui adressent aussi de ferventes prières. » (Apoc., VI, 9.) Et Notre-Seigneur le dit encore plus clairement, dans l'Évangile, aux sadducéens : « N'avez-vous pas lu ce que Dieu vous a dit autrefois : Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. Il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. » (S. Matth., XXII, 32.) Ceux-là vivent donc pour lui: « C'est pour cela, dit l'Apôtre, que Dieu ne craint pas de s'appeler leur Dieu; car il leur a préparé une cité. » (Héb., XI, 15.) Après sa séparation du corps, l'âme ne devient pas morte et insensible. Nous en avons la preuve dans la parabole du pauvre Lazare, et du riche couvert de pourpre. L'un est heureux et jouit du repos dans le sein d'Abraham, tandis que l'autre est dévoré par les flammes d'un feu éternel. (S. Luc, XVI, 20, 25.) Notre-Seigneur dit au bon larron : a Vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis. (S. Luc, XXIII, 43.) N'est-ce pas une preuve que non-seulement nos âmes conservent leurs facultés, mais qu'elles changent d'état, selon leurs mérites et leurs oeuvres. Dieu ne lui eût jamais fait cette promesse, si son âme, après la séparation de son corps, eût dû être privée de tout sentiment, et re-tourner dans le néant. Ce n'était pas sa chair, mais son âme qui devait entrer dans le paradis avec le Christ.

Il faut bien éviter ici et avoir en horreur cette distinction des hérétiques, qui prétendent que Notre-Seigneur n'a pas pu le même jour descendre aux enfers, et se trouver dans le paradis. Ils interprètent sa parole en la séparant : « Je vous dis aujourd'hui, en vérité, que vous serez avec moi dans le paradis, » et y voient une promesse qui ne doit pas s'accomplir sur-le-champ, après sa mort, mais seulement après sa résurrection. Ils ne comprennent pas

qu'avant le jour de sa résurrection, notre Sauveur disait aux Juifs, qui le croyaient soumis, comme eux-mêmes, aux lois et aux infirmités de la chair : « Personne ne monte au ciel que Celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'Homme qui est dans le ciel. » (S. Jean, III, 13.) N'est-il pas manifeste que les âmes des morts ne sont pas privées de leurs facultés, et qu'elles ne sont pas insensibles à l'espérance et à la constance, à la joie ou à la crainte? Ce qu'elles éprouvent maintenant n'est qu'un avant-goût de ce qui leur est réservé après le jugement, et c'est une erreur de croire qu'elles retourneront au néant, tandis qu'elles vivront davantage, et pourront louer Dieu plus parfaitement. Si, sans nous arrêter aux témoignages de l'Écriture, nous étudions la nature de l'âme, autant que nous le permet la faiblesse de notre intelligence, ne trouverons-nous pas que c'est sottise et folie de s'imaginer que la partie la plus précieuse de l'homme, celle qui est, selon l'Apôtre, l'image et la ressemblance de Dieu (I. Cor., XI, 7. Coloss. III, 10), devient insensible en déposant le fardeau du corps, lorsque c'est elle-même qui est le principe de la raison, et qui rend sensible, par sa présence, la chair insensible et morte par elle-même? N'est-il pas évident, au contraire, que l'âme délivrée de la chair qui l'accable maintenant, possède des facultés plus puissantes et plus parfaites, au lieu de les perdre. Saint Paul en était bien persuadé, lorsqu'il désirait être séparé de son corps, pour s'attacher plus intimement à Dieu. « Je désire mourir pour être avec le Christ; cela me sera meilleur, puisque tant que nous sommes dans notre corps, nous sommes éloignés de Dieu. C'est pourquoi nous aimons mieux nous séparer de notre corps et nous rapprocher Dieu; car, absents ou présents, nous voulons lui plaire. » (II Cor., V, 9.) Ainsi, tant que l'âme est dans le corps, elle est dans l'exil, dans l'absence du Christ.

L'Apôtre parle encore plus clairement de ce redoublement de vie dans les âmes, lorsqu'il dit: « Mais vous vous êtes approché de la montagne de Sion, qui est la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste, l'assemblée d'une multitude innombrable d'anges, l'Église des premiers inscrits dans le ciel et des justes qui sont dans la gloire. » (Hébr., XII, 22.) Et dans un autre passage, il dit, en parlant de ces esprits : Si nous avons du respect pour les pères de notre corps qui nous châtiaient, combien maintenant devons-nous obéir au Père des âmes, afin qu'il nous donne la vie ! (Ibid., 9.)

## 15.

La contemplation de Dieu se conçoit de plusieurs manières. On ne connaît pas seulement Dieu dans la contemplation de son incompréhensible essence, encore cachée à l'espérance des promesses; on le connaît aussi par l'excellence de ses créatures, par la considération de la justice, et par l'assistance continuelle de sa providence, lorsque nous étudions, avec un esprit pur, les soins qu'il prend de ses Saints pendant la suite des siècles, la puissance avec laquelle il gouverne, modère et conduit toute chose; lorsque nous admirons en tremblant l'immensité de sa science, à laquelle rien n'échappe dans le secret des cœurs; lorsque nous pensons qu'il connaît le nombre des grains de sable et des gouttes d'eau de la mer, et que le

passé comme l'avenir est toujours présent à son regard; lorsque nous considérons son ineffable clémence, qui supporte avec patience les fautes innombrables que nous commettons à chaque instant en sa présence; sa grâce et sa miséricorde, qui nous appellent sans aucun mérite antérieur; ces occasions de salut qu'il nous prépare, en nous faisant naître dans la connaissance de sa loi, en triomphant du démon en nous-mêmes, et en nous récompensant d'un bonheur éternel, pour le seul consentement de notre volonté; lorsque nous admirons enfin l'oeuvre de son Incarnation, entreprise pour notre salut, et les merveilles de ses mystères, qu'il a manifesté à toutes les nations. Il y a encore un nombre infini de considérations semblables, qui sont des regards vers Dieu d'autant plus pénétrants, que notre coeur est plus pur et notre vie plus parfaite. Ceux en qui les affections de la chair vivent encore, ne peuvent contempler ainsi Dieu toujours. « Car, dit le Seigneur, vous ne pouvez voir ma face. L'homme ne me verra pas, s'il vit encore dans ce monde et dans les désirs de la terre. » (Exod., XXXIV, 20.)

**16.**

L'ABBÉ GERMAIN. Combien de pensées inutiles, qui envahissent notre âme, à notre insu et malgré nous, sans que nous puissions les chasser et même les comprendre! Est-il possible en cette vie de nous en délivrer, et de n'être plus exposé à toutes ces illusions?

**17.**

L'ABBÉ MOYSE. Il est impossible à l'âme de ne pas être tourmentée par ces pensées; mais elle peut les combattre et les repousser avec la grâce de Dieu. Leur naissance ne dépend pas de nous; mais il dépend de nous d'y consentir, de les accepter. S'il nous est impossible de leur fermer nos âmes, nous ne sommes pas forcés de céder à leur attaque et à leurs tentations, sans cela nous perdriions notre libre arbitre, et nous n'aurions aucun moyen de nous corriger. Aussi dépend-il beaucoup de nous d'en modifier la nature, et de développer dans nos coeurs des pensées pieuses et saintes, ou des pensées terrestres et charnelles. Les bonnes lectures et la méditation des Écritures servent à remplir de Dieu notre mémoire, et le chant continuel des psaumes entretient la componction de notre coeur. Nous employons sans cesse les veilles, les jeûnes et la prière, pour que notre âme purifiée ne s'attache pas aux choses de la terre, mais à celles du ciel; et dès que nous négligeons ces moyens, notre esprit contracte nécessairement de mauvaises habitudes, et s'abandonne bientôt à la pente de ses passions.

**18.**

Le travail de notre coeur peut être comparé à une meule de moulin qu'un courant d'eau rapide fait tourner. Cette meule ne s'arrête jamais tant que l'eau lui communique son mou-

vement; mais il dépend de la volonté du maître de lui faire broyer du blé, de l'orge ou de l'ivraie. La meule n'agira, certainement, que sur ce qu'on lui confiera. Il en est de même de notre âme, qui dans le cours de la vie présente, et sous la pression continuelle des passions, ne reste jamais vide de pensées; mais c'est à chacun à bien les choisir et à diriger avec soin son travail. Si, comme nous l'avons dit, nous recourons à la méditation des saintes Écritures; si nous appliquons notre mémoire au souvenir des choses spirituelles, au désir de la perfection et à l'espérance du bonheur futur, nos pensées seront nécessairement semblables aux sujets dont nous avons occupé notre esprit. Si, au contraire, nous nous laissons aller à la paresse et à la négligence; si nous nous occupons de choses coupables ou frivoles; si nous nous livrons aux embarras du monde et à ses pensées inutiles, il est évident que nous n'aurons que du mauvais grain pour alimenter notre âme, et la parole du Sauveur s'accomplira : « Là où sera le trésor de nos oeuvres ou de nos pensées, là aussi sera nécessairement notre coeur. » (S. Matth., VI, 21.)

## 19.

Nous devons remarquer, avant tout, que nos pensées viennent de trois principes, de Dieu, du démon et de nous. Les pensées viennent de Dieu, lorsqu'il daigne nous visiter par la lumière du Saint-Esprit pour nous attirer à un état plus parfait, lorsqu'il nous inspire une compunction salutaire pour nous corriger de nos négligences qui nous empêchent d'avancer, ou lorsqu'il nous fait part de ses divines communications pour diriger notre volonté vers des actes meilleurs. C'était sous l'inspiration de Dieu que le roi Assuérus désirait relire les annales de son règne, qu'il se rappelait le service de Mardochée, qu'il l'élevait au rang suprême et qu'il révoquait la cruelle sentence de mort rendue contre les Juifs. (Esther, VI.) Le Prophète dit : J'écouterai la parole de Dieu en moi » (Ps. LXXXIV, 9); et autre part : « Et l'ange qui parlait en moi, me dit. » (Zach., I, 9.) Le Fils de Dieu promet lui-même qu'il viendra et demeurera en nous avec son Père. » (S. Jean, XIV, 23.) « Ce n'est pas vous, dit-il à ses Apôtres, ce n'est pas vous qui parlez, c'est l'Esprit de votre Père qui parle en vous. » (Matth., X, 20.) Et saint Paul, ce vase d'élection, a dit : « Voulez-vous éprouver que c'est Jésus-Christ qui parle en moi? » (II Cor., XII, 3.)

Nos pensées viennent du démon lorsqu'il cherche à nous vaincre par l'attrait des plaisirs coupables, et à nous faire tomber dans les pièges secrets lorsqu'il nous présente par ses artifices le mal pour le bien et qu'il se transforme, pour nous tromper, en ange de lumière. L'Évangéliste nous dit : « Quand se fit la Cène, le démon avait déjà mis dans le coeur de Judas Iscariot la pensée de trahir le Seigneur » (S. Jean, XIII, 2); et ensuite : « Et après avoir pris le morceau, le démon entra en lui. » (Ib., 27.) Pierre dit à Ananie : « Pourquoi Satan a-t-il tenté votre coeur, pour vous faire mentir au Saint-Esprit? » (Act., V, 3.) Nous lisons dans l'Écclésiaste, bien avant l'Évangile : « Si l'esprit qui est puissant s'élève contre vous, ne lui cédez pas la place. » (Eccles., X, 4.) Et cet esprit impur dit à Dieu au sujet d'Achab, dans le

troisième livre des Rois (XXII, 22) : « J'irai, et je serai un esprit de mensonge dans la bouche de tous ses prophètes.

Nos pensées viennent enfin de nous-mêmes, lorsque nous nous rappelons ce que nous avons fait ou ce que nous avons entendu. David a dit : « J'ai pensé aux jours anciens, et j'ai eu dans l'esprit les années éternelles. Je méditais, la nuit, dans mon coeur, et j'exerçais ainsi mon esprit » (Ps. LXXVI, 6) ; et ailleurs : « Le Seigneur connaît les pensées des hommes ; il sait qu'elles sont vaines. » (Ps. XCIII, 11.) Dans l'Évangile, le Seigneur dit aux Pharisiens : « Pourquoi pensez-vous au mal dans vos coeurs? (Matth., IX, 4.)

## 20.

Nous devons réfléchir sur les trois sources de nos pensées, bien discerner toutes celles qui apparaissent dans notre coeur, en découvrir l'origine et les auteurs, afin d'agir à leur égard selon leur valeur et leur mérite. Nous devons, comme Notre-Seigneur le recommande, avoir pour les examiner l'habileté des changeurs. Ils savent parfaitement distinguer l'or pur de celui que le feu n'a pas dégagé de tout alliage. Ils ne se laissent pas éblouir par une pièce de cuivre ou de vil métal qu'on aurait revêtu d'une couche d'or brillant, et ils reconnaissent très-bien les monnaies qui portent l'empreinte des usurpateurs et celles qui ont l'image des princes légitimes. Ils discernent très-bien les pièces fausses, et, pour ne pas être trompés sur le poids, ils ont bien soin d'employer des balances. Toutes ces précautions qu'ils prennent doivent, selon l'Évangile, nous servir d'exemples dans les choses spirituelles. Dès qu'une pensée, dès qu'une croyance s'introduit dans notre coeur, nous devons examiner avec soin si elle a été purifiée par le feu de l'Esprit-Saint, ou si elle vient de la superstition des Juifs, et de l'orgueil de la raison humaine, si elle n'est bonne qu'en apparence. Nous le ferons en suivant la recommandation de saint Jean : « Ne croyez pas à tout esprit, mais éprouvez les esprits pour voir s'ils sont de Dieu. » (S. Jean, IV, 1.)

Beaucoup ont été trompés, qui, après avoir fait profession religieuse, se sont laissés séduire par les belles paroles et les sophismes des philosophes. Ils ont cru, au premier abord, à leur piété et à leur orthodoxie; c'était sous l'apparence de l'or, des monnaies de cuivre fausses, et ils sont tombés dans la misère et la pauvreté en retournant aux folies du monde, ou en suivant les erreurs de l'hérésie et de l'orgueil. C'est ce qui est figuré par Achaz dans le livre de Josué. « Il aperçut dans le camp ennemi une règle d'or, il la désira et la déroba; il fut frappé d'anathème, et condamné à une mort éternelle. » (Jos., VII, 1.)

Il faut, en second lieu, bien examiner si l'or très-pur des saintes Écritures n'est pas employé à nous tromper par une fausse interprétation. Le démon employa cette ruse contre le Sauveur, qu'il prenait pour un simple homme. Il voulut lui appliquer ce qui est dit en général de la personne des justes, et Notre-Seigneur n'avait certainement pas besoin du secours des anges. « Il a commandé à ses anges de vous garder dans toutes vos voies. Ils vous



porteront dans leurs mains, de peur que votre pied ne se heurte contre la pierre. » (Ps. XC, 11. S. Matth., IV, 6.) C'est ainsi que le séducteur abuse des textes précieux de l'Écriture, et en corrompt le sens pour nous tromper par l'or qui porte l'empreinte d'un usurpateur. Il nous fait accepter des pièces fausses, lorsqu'il nous porte à des pratiques de piété qui ne sont pas reconnues par nos supérieurs; il nous attire au mal par l'apparence de la vertu, et il nous fait tomber, en nous conseillant des jeûnes immodérés, des veilles trop longues, des prières et des lectures en dehors de la règle; il nous invite encore à des visites charitables, à de pieux pèlerinages, pour nous faire sortir des murs du monastère et du repos de la solitude ; il nous pousse aussi à nous charger de la direction de quelques femmes pieuses et abandonnées , afin de nous lier dans une multitude de soins et d'occupations dangereuses. Il nous fait désirer aussi les saintes fonctions du sacerdoce, sous prétexte d'édifier et de gagner beaucoup d'âmes, tandis qu'il veut seulement nous distraire des humbles desseins que nous avons formés. Tout cela est contraire à notre salut et à notre profession, mais le piège est caché sous l'apparence de la miséricorde et de la religion , et ceux qui manquent de lumière et de prudence y tombent facilement.

Ces actions imitent les monnaies de bon aloi; elles paraissent frappées au coin de la dévotion, mais elles ne portent pas l'empreinte des monarques légitimes, c'est-à-dire des vrais Pères de l'Église. Elles ne sortent pas de l'atelier légal; mais elles sont fabriquées secrètement par les démons, pour tromper les ignorants et les faibles. Elles nous semblaient d'abord utiles et nécessaires ; mais si elles nuisent ensuite à notre sainte profession, si elles ruinent le fondement de nos résolutions, il faut retrancher et jeter loin de nous ce qui paraissait devoir nous servir comme le pied et la main, et qui n'est vraiment qu'un membre de scandale. Il vaut bien mieux retrancher un membre de la règle, c'est -à- dire une pratique, une dévotion, pour être sain et ferme sur tout le reste, et entrer avec cela de moins dans le royaume des cieux, que de tomber dans quelque piège en voulant tout faire, pour nous éloigner ensuite de la règle et de nos résolutions, et arriver enfin à un relâchement, capable non-seulement de ruiner notre avenir, mais aussi de perdre notre passé en livrant aux flammes tous les mérites acquis. (S. Matth., XVIII, 9.)

Ce genre d'illusions est parfaitement indiqué dans les Proverbes : « Il y a des voies qui paraissent droites à l'homme, mais elles aboutissent à l'enfer » (Prov., XIV, 12) ; et encore : « Le méchant nuit lorsqu'il s'approche du juste » ( Prov., XVI ), c'est-à-dire le démon trompe lorsqu'il veut prendre l'apparence de la sainteté ; il déteste la voie de la sûreté, c'est-à-dire la force de la discrétion que donnent les paroles et les conseils des anciens.

## 21.

C'est dans cette illusion qu'est tombé dernièrement l'abbé Jean, qui demeure à Lyce. Il avait voulu, malgré l'épuisement de son corps, jeûner pendant deux jours. Le lendemain, lors-

qu'il allait prendre son repas, il vit le démon, sous la forme d'un hideux Éthiopien, se jeter à ses pieds et lui dire : « Pardonnez-moi; car c'est moi qui vous ai poussé à ce jeûne pénible. » Ce saint homme, qui possède si bien le discernement des esprits, comprit que cette mortification exagérée était un artifice du démon, qui lui avait conseillé ce jeûne extraordinaire pour affaiblir inutilement son corps et nuire à son esprit. Il avait été séduit par une monnaie fautive où il avait cru voir, sans y faire assez d'attention, l'effigie royale.

Nous avons aussi parlé de l'emploi des balances pour vérifier le poids; nous imiterons en cela les changeurs, si nous examinons scrupuleusement tout ce que nous avons la pensée de faire, et si nous le mettons dans la balance de notre coeur, afin de voir si le poids, le mérite de cette action, est conforme à la règle et à la crainte de Dieu, ou s'il est affaibli par l'orgueil et le désir de la nouveauté; s'il n'est pas rogné, détérioré par la vaine gloire. Après avoir tout pesé au poids du sanctuaire, nous accepterons avec empressement ce qui sera conforme aux actes et aux doctrines des prophètes et des apôtres, et nous rejetterons, comme imparfait et dangereux, tout ce qui sera condamné par ce contrôle.

## 22.

Notre prudence doit donc s'appliquer à quatre choses : 1° il faut reconnaître la qualité de l'or, s'il est vrai ou faux; 2° rejeter les pensées qui ont l'apparence de la pureté, comme ces monnaies trompeuses, qui portent illégalement l'image du prince; 3° repousser les interprétations coupables et hérétiques que l'on donne à l'or très-pur des saintes Écritures, comme à ces pièces qui ont l'empreinte de l'usurpateur, au lieu de celle du roi légitime; 4° refuser, comme des monnaies défectueuses et trop légères, les désirs et les pensées qui sont altérés par la rouille de la vanité; et qui ne sont plus conformes à la règle des anciens. Il faut observer avec soin toutes ces choses, afin de ne pas perdre, comme nous en prévient Notre-Seigneur, nos mérites et le fruit de nos peines. « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où la rouille et les vers les corrompent, où les voleurs les découvrent et les dérobent. » (S. Matth., VI, 19.) Nous enfouissons nos trésors dans la terre, comme le dit Notre-Seigneur, lorsque nous agissons par des motifs de gloire humaine, et les trésors enterrés sont volés par les démons, détruits par la rouille de l'amour-propre et dévorés par les vers de l'orgueil, de sorte que nous n'en retirons aucun profit, aucune récompense. Il faut donc sonder tous les replis de notre coeur et en bien examiner tous ses secrets, afin de voir si l'ennemi de nos âmes, si le lion, le dragon infernal, n'y a pas pénétré, en y laissant des traces qui pourraient y conduire des bêtes semblables, si nous négligeons de veiller sur nos pensées. Il faut à chaque heure, à chaque instant, labourer la terre de notre coeur avec la charrue de l'Évangile, avec le souvenir continu de la croix de Jésus-Christ., pour découvrir la retraite des bêtes dangereuses, et détruire les trous des serpents dont le poison est mortel.

23.

Le saint vieillard remarquant notre étonnement et l'ardeur avec laquelle nous écoutions ses paroles, prit un instant de repos, et continua ensuite en ces termes : Votre attention, mes enfants, a prolongé cet entretien, et l'ardeur que je remarquais en vous pour apprendre la doctrine de la perfection , me donnait la force de vous satisfaire. Aussi je veux encore vous dire quelque chose de la grâce, de la discrétion, qui doit commander à toutes les vertus; je veux vous faire voir son excellence et son utilité, non-seulement par des exemples de chaque jour, mais par les enseignements et le sentiment des anciens Pères. Je vous avoue que souvent on est venu me demander avec gémissement et avec larmes de semblables entretiens, et que, malgré mon désir, je ne pouvais répondre à ces demandes. Les idées me manquaient, comme les paroles, et j'étais obligé de renvoyer mes visiteurs sans la moindre consolation; c'est ce qui prouve évidemment que la grâce de Dieu récompense aujourd'hui, dans celui qui vous parle, le mérite et le zèle de ceux qui m'écoutent.

Ce qui nous reste de la nuit est trop court pour terminer ce que nous avons à dire, et il vaut mieux accorder à nos corps un peu du repos qui lui est nécessaire, dans la crainte d'être obligés de lui en donner davantage; réservons donc pour notre conférence le jour prochain ou la nuit suivante; il faut, pour bien parler de la discrétion, la pratiquer d'abord soi-même, et l'enseigner par ses exemples. On ne saurait donner une meilleure preuve de cette vertu qu'en observant la modération qu'elle engendre, et en évitant le vice qui lui est le plus contraire. Il ne faut pas outrager par ses actes ce qu'on honore par ses paroles. Profitons dès maintenant du trésor de la discrétion que nous nous proposons d'étudier, autant que Dieu nous en fera la grâce. Le premier effet de cette excellente vertu est de mettre maintenant un terme à notre entretien.

Le bienheureux Moïse termina ainsi notre conférence, malgré l'ardeur avec laquelle nous l'écoutions encore. Il nous exhorta à goûter un peu de sommeil, en nous invitant à nous coucher sur les nattes où nous étions assis. Il nous donna pour appuyer notre tête de petits paquets de roseaux, liés ensemble à un pied d'intervalle. Ils servent de sièges fort bas lorsque les solitaires se réunissent, et deviennent pour la nuit des oreillers qui ne sont pas trop durs, et qui sont faciles à remuer. Les solitaires trouvent ce meuble très-commode, parce qu'il est souple, demande peu de travail, et ne coûte rien; car ces roseaux de papyrus croissent en abondance sur les bords du Nil, et personne n'empêche d'en couper. Ils ne sont pas pesants , et on peut facilement les transporter. Nous nous en servîmes, sur l'invitation du saint vieillard, pour prendre un peu de sommeil, que nous regrettions, tant nous étions heureux de ce que nous avons entendu, et désireux de l'entretien qui nous était promis.

## DEUXIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ MOYSE : DE LA DISCRÉTION

Importance de cette vertu, règle et mère de toutes les autres. — Moyens pour l'acquérir. — Humilité, obéissance, direction des supérieurs. — De la fausse honte. — Excès à éviter. — Règles de la tempérance.

### 1.

Après avoir goûté un peu de sommeil vers le matin, nous eûmes une grande joie quand parut la lumière, et nous nous empressâmes de demander au bienheureux abbé Moïse l'exécution de sa promesse. Il s'exprima en ces termes : J'admire vraiment l'ardeur de votre, désir, et je crains que vous n'ayez pas assez profité de cet instant de repos, que je souhaitais vous voir prendre sur nos entretiens, pour délasser votre corps. En voyant votre zèle, je m'inquiète pour moi-même; car il est nécessaire, quand on acquitte de semblables dettes, d'apporter autant de ferveur à vous parler, que vous en mettez à m'écouter. Il est dit: « Si vous êtes assis à la table d'un homme puissant, considérez avec soin ce qu'on y apporte, et en y portant la main, pensez que vous devez préparer un pareil repas. » (Prov., XXIII, 1. )

Puisque nous devons parler de la vertu de la discrétion, dont j'allais vous entretenir, lorsque la nuit est venue nous interrompre, il est bon de vous en montrer d'abord l'excellence par le témoignage des Pères. Quand nous saurons ce qu'ils en pensent, nous tâcherons d'en prouver l'utilité et les avantages, en rapportant les exemples anciens et nouveaux de ceux qui sont tombés pour ne l'avoir pas assez pratiquée. Nous verrons ainsi plus facilement quel est son mérite et son importance, et combien nous devons la désirer et la cultiver.

La discrétion, en effet, n'est pas une petite vertu; l'homme seul ne saurait l'obtenir, et il n'y a que la grâce de Dieu qui puisse la donner. L'Apôtre la compte parmi les plus nobles dons du Saint-Esprit. « Les uns reçoivent du Saint-Esprit la parole de sagesse, les autres la foi dans le même Esprit, d'autres la grâce de guérir les corps..., d'autres enfin la discrétion, le discernement des esprits. » (I Cor., 10.) Après avoir énuméré les dons du Saint-Esprit, il ajoute : « Un seul et même Esprit opère toutes ces choses, et les partage à chacun comme il lui plaît. » (Ibid.) Vous voyez que la discrétion n'est pas un présent petit et passager, mais bien un don précieux de la grâce divine. Si un solitaire ne fait pas tous ses efforts pour l'acquérir et pour discerner sûrement les esprits qui envahissent son âme, il arrivera nécessairement qu'il s'égarera comme dans une nuit profonde, et qu'il tombera souvent, non pas seulement au milieu des rochers et des précipices, mais encore dans les chemins les plus droits et les plus unis.

2.

Je me souviens qu'autrefois, étant encore enfant, j'habitais la partie de la Thébaïde où se trouvait le bienheureux Antoine. Quelques anciens solitaires vinrent le visiter pour apprendre le moyen d'acquérir la perfection. Leur conférence dura depuis le soir jusqu'au jour suivant, et la plus grande partie de la nuit fut consacrée au sujet qui nous occupe. On s'arrêta surtout à rechercher quelle était la vertu ou l'observance religieuse la plus capable de préserver les solitaires des pièges et des illusions du démon, et de les faire arriver le plus directement et le plus sûrement au sommet de la perfection. Chacun donna son avis, selon l'attrait de son esprit. Les uns proposaient les veilles et les jeûnes, parce que l'âme mortifiée acquiert une grande pureté de cœur et de corps, et s'unit plus facilement à Dieu. Les autres indiquaient les privations et le mépris de tout ce qui peut captiver l'esprit et l'empêcher de s'élever à Dieu.

D'autres disaient que c'était la solitude, au fond d'un désert, où l'on peut s'entretenir plus familièrement avec Dieu, et s'attacher plus intimement à lui; d'autres enfin, que c'était la charité, les bonnes oeuvres auxquelles Notre-Seigneur promet plus spécialement dans l'Évangile le royaume des cieux, lorsqu'il dit : « Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous est préparé depuis la création du monde. J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire, etc. » (S. Matth., XXV, 34.) Tous discutèrent les vertus qui pouvaient conduire plus sûrement à Dieu, et la nuit se passait ainsi rapidement, lorsque le bienheureux Antoine prit enfin la parole : Tous les moyens que vous venez de recommander, leur dit-il, sont utiles et nécessaires à ceux qui ont soif de Dieu, et qui désirent par-venir à lui; mais l'expérience et les chutes d'un grand nombre ne nous permettent pas de croire que vous ayez indiqué le moyen principal et infaillible. Combien de fois, en effet, avons-nous vu des religieux observer des veilles et des jeûnes rigoureux, se cacher dans la solitude, se dépouiller entièrement, de manière à ne pas posséder un denier et de quoi se nourrir un seul jour, pratiquer enfin avec ardeur toutes les oeuvres de charité, et cependant tomber tout à coup dans des illusions funestes, et au lieu de terminer leur tâche dans la ferveur et la sainteté, n'aboutir qu'à une fin déplorable!

Pour connaître la vertu principale qui conduit à Dieu, il suffit de rechercher la cause des illusions et des chutes de ces solitaires. Ils pratiquaient parfaitement les vertus dont nous avons parlé ; mais la discrétion leur manquait, et ils n'ont pas su persévérer jusqu'à la fin. S'ils sont tombés, c'est uniquement parce qu'ils n'avaient pas assez écouté les enseignements des anciens Pères; ils n'avaient pu acquérir cette vertu de la discrétion qui conduit entre les extrêmes, et apprend au religieux à suivre la voie royale, ne s'égarant jamais à la droite des vertus, c'est-à-dire dans l'excès de la ferveur ou dans les folies de la présomption, et ne se laissant pas non plus entraîner à la gauche des vices, c'est-à-dire dans la tiédeur et le relâchement, sous prétexte de ménager son corps.

Cette discrétion est l'oeil et la lumière dont le Sauveur parle dans l'Évangile. « La lumière de votre corps est votre oeil : si votre oeil est clair, tout votre corps sera lumineux; mais si votre oeil est mauvais, tout votre corps sera ténébreux. » (S. Matth., VI, 23.) Lorsqu'elle discerne, en effet, toutes les pensées et toutes les actions de l'homme, elle voit parfaitement tout ce qu'il faut faire; mais si cet oeil intérieur est mauvais, si l'âme manque de science et de jugement, elle se laisse surprendre par l'erreur et la présomption. Tout notre corps sera ténébreux; notre esprit et nos actes deviendront obscurs, parce qu'ils seront aveuglés par les vices et enveloppés par les ténèbres des passions ; car est-il dit : « Si la lumière qui est en vous est ténèbres, dans quelles ténèbres serez-vous? » Lorsque le coeur s'égare dans les jugements, et qu'il est plongé dans la nuit de l'ignorance, comment douter que toutes les pensées et les actions qui dépendent du discernement de la discrétion, ne soient de plus en plus remplies des ténèbres du péché?

### 3.

Celui que Dieu avait jugé digne de régner le premier sur le peuple d'Israël fut privé de son royaume, parce qu'il n'eut pas cet oeil de la discrétion, sans lequel tout le corps devient obscur. Il se laissa tromper par l'erreur d'une fausse lumière, en s'imaginant que ses sacrifices seraient plus agréables à Dieu que son obéissance aux ordres de Samuël, et il se perdit au lieu de plaire à la Majesté divine, qu'il espérait se rendre favorable. Le défaut de discrétion égara également Achab, le roi d'Israël, après la grande victoire que Dieu lui avait accordée. Il pensa que la miséricorde valait mieux que l'exécution rigoureuse d'un commandement qui lui paraissait trop cruel; il faiblit en voulant tempérer par la clémence une sanglante victoire, mais cette fausse compassion le plongea dans les ténèbres, et lui mérita une mort irréparable.

### 4.

La discrétion n'est pas seulement la lampe de notre corps; l'Apôtre la compare aussi au soleil, lorsqu'il dit : « Que le soleil ne se couche pas sur votre colère. » (Éphes., IV, 26.) C'est elle qui gouverne notre vie, selon cette parole : « Ceux qu'elle ne garde pas tomberont comme les feuilles. » Elle est très-bien nommée, par l'Écriture, le conseil sans lequel on ne peut rien faire, pas même boire avec modération le vin spirituel qui réjouit le coeur de l'homme. « Faites tout avec conseil, buvez le vin avec conseil; » et encore : « L'homme qui fait quelque chose sans conseil, ressemble à une ville sans murailles et minée. »

(Prov., XXV, 28.)

Cette comparaison nous fait comprendre combien le défaut de discrétion est pernicieux au solitaire. S'il ressemble alors à une ville renversée et sans défense, c'est que la discrétion est cette sagesse, cette intelligence, ce bon sens indispensable pour élever notre édifice in-

térieur et y amasser des richesses spirituelles. « La maison est bâtie par la sagesse, et s'élève par l'intelligence; c'est le bon sens qui remplit les celliers de biens et de richesses précieuses. » (Prov., XXIV, 4.) La discrétion est encore une nourriture solide, réservée aux personnes fortes et parfaites. La nourriture solide des parfaits est pour ceux qui s'appliquent fidèlement à discerner le bien et le mal. (Héb., V, 14.) L'Apôtre juge cette vertu si utile et si nécessaire, qu'il l'assimile à la parole de Dieu et à ses effets. « La parole de Dieu est vivante et efficace, et elle pénètre mieux qu'une épée à deux tranchants; elle atteint jusqu'au fond de l'âme; elle tranche la moelle et les jointures; elle discerne les pensées et les intentions du coeur. » (Héb., IV, 12.) Tous ces textes nous prouvent que, sans la grâce de la discrétion, il est impossible d'acquérir une vertu parfaite et de la conserver. Et ainsi le bienheureux Antoine et les autres solitaires conclurent que la discrétion seule pouvait conduire sûrement un religieux à Dieu, qu'elle préservait les autres vertus de toute erreur, qu'avec son secours on pouvait atteindre plus facilement les hauteurs de la vie spirituelle, tandis que, sans son aide, beaucoup, malgré tous leurs efforts, n'avaient pu parvenir au sommet de la perfection; car la discrétion est la mère, la gardienne et la directrice de toutes les vertus.

## 5.

Je veux, comme je vous l'ai promis, confirmer par des exemples le jugement du bienheureux Antoine et des anciens Pères. Rappelez-vous ce qui s'est passé dernièrement sous vos yeux mêmes. Il y a peu de jours que le vieillard Héron a été entraîné dans l'abîme, par les artifices du démon. Il avait habité cinquante ans ce désert; nous savons qu'il y vécut dans une grande austérité, et qu'il se distingua entre tous par sa ferveur et par son amour de la solitude. Comment, après tant de travaux, a-t-il pu être trompé par le démon? comment sa chute a-t-elle causé tant de larmes à tous ceux qui vivaient avec lui dans le désert? N'est-ce pas parce qu'il manqua de discrétion, parce qu'il aima mieux écouter son propre jugement que les conseils de ses frères et les règles des anciens. Il pratiquait ses jeûnes avec une telle rigueur, et il était si passionné pour la solitude et le secret de sa cellule, qu'on ne put jamais lui faire prendre un repas avec ses frères, et célébrer avec eux la fête de Pâques; ce jour là, tous les solitaires veillaient dans l'église à cause de la solennité. Il ne voulut jamais se joindre à eux, de peur qu'en prenant un peu de légumes, il ne manquât à ses résolutions. Cet orgueil l'égara; il prit Satan pour un ange de lumière, et il lui obéit avec docilité, en se précipitant dans un puits dont on n'apercevait pas le fond. Celui qu'il prenait pour un bon ange, lui avait persuadé qu'il ne lui en arriverait aucun mal, en récompense de ses mérites et de ses vertus. Pour en faire l'expérience, il se jeta la nuit dans le puits, espérant prouver sa sainteté, en sortant sans la moindre blessure. Les frères eurent beaucoup de peine à l'en retirer à moitié mort, et, ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'au bout de trois jours, près de rendre le dernier soupir, il persévéra dans son illusion, et la mort même ne put lui persuader qu'il avait été le jouet du démon. En considération de tant de travaux et d'années passées

dans le désert, ceux qui déplorait ce malheur obtinrent , mais avec peine, du saint abbé Paphnuce, qu'il ne fût pas mis au rang des suicidés, et qu'on pût offrir pour lui les prières des morts.

6.

Que vous dirais-je de ces deux solitaires qui habitaient au delà du désert de la Thébaïde, où a demeuré saint Antoine? Le manque de discrétion les égara aussi, et ils s'enfoncèrent dans la solitude, en décidant qu'ils ne prendraient d'autre nourriture que celle que Dieu leur offrirait lui-même. Ils errèrent longtemps dans le désert, et mouraient de faim , lorsqu'ils furent rencontrés par les Marzites ; ce sont des tribus plus barbares et plus cruelles que toutes les autres, car elles ne répandent pas le sang seulement par espoir de pillage, mais pour le plaisir de tuer. Ces hommes, cependant, malgré leur férocité naturelle, eurent compassion de ces deux malheureux qui allaient succomber, et leur présentèrent quelques pains pour les ranimer. L'un d'eux, devenu plus sage, les reçut avec joie et reconnaissance, comme venant de Dieu même ; mais l'autre les refusa, comme étant donnés par la main des hommes, et il se laissa mourir de faim. Les deux étaient d'abord tombés dans l'erreur; mais il y en eut un qui écouta la discrétion et renonça à sa folle entreprise, tandis que l'autre persévéra dans sa sottise présomption, et ferma les yeux à la lumière de la discrétion. Il se livra à la mort dont Notre-Seigneur voulait le sauver, ne croyant pas que c'était par un effet de la grâce que des barbares oubliaient leur férocité naturelle, et leur offraient des pains au lieu de les tuer.

7.

Vous parlerai-je d'un autre solitaire, dont je tairai le nom parce qu'il vit encore? Il fut longtemps le jouet du démon, qu'il prenait pour un ange de lumière, croyant à toutes ses révélations, comme s'il eût été l'ambassadeur de la justice divine. Il en reçut enfin l'ordre d'immoler à Dieu son fils, qui habitait le même monastère, afin d'imiter le sacrifice d'Abraham et d'en égaler les mérites. Son illusion était si grande, qu'il se préparait à commettre son crime, lorsque son fils, le voyant aiguïser un couteau contre son habitude, et chercher des liens pour l'attacher, s'effraya du projet de son père, et lui épargna un crime en prenant la fuite.

8.

Il serait trop long de vous raconter l'illusion de ce solitaire de Mésopotamie, dont l'austérité pouvait être difficilement imitée. Il avait passé de nombreuses années dans le secret de sa cellule, lorsque le démon l'abusa tellement par des révélations et des songes, qu'il lui persuada d'embrasser le judaïsme, et de se faire circoncire, après avoir cependant surpassé, par ses travaux et ses vertus, tous les religieux qui demeuraient avec lui. Pour mieux le trom-



per et préparer sa chute, le démon lui avait annoncé longtemps à l'avance des choses qui s'accomplirent véritablement; il gagna sa confiance, et lui montra enfin le peuple chrétien et les chefs de notre foi, les Apôtres et les martyrs plongés dans la tristesse et les ténèbres, tandis que le peuple juif, ayant à sa tête Moïse, les patriarches et les prophètes, était dans la splendeur et dans la joie; et il lui persuada que pour participer à leur bonheur, il devait se hâter de se faire circoncire. Aucun de ceux dont nous venons de parler ne se serait laissé séduire, s'il s'était appliqué à acquérir la discrétion. Tous ces exemples nous montrent combien il est dangereux de ne pas la posséder.

**9.**

L'ABBÉ GERMAIN. Les exemples récents et les témoignages des anciens nous ont abondamment prouvé que la discrétion est la source, la racine des autres vertus; nous désirons maintenant savoir le moyen de l'acquérir et de reconnaître celle qui vient de Dieu ou du démon, afin qu'à l'exemple du changeur de l'Évangile, dont vous nous avez déjà parlé nous puissions distinguer l'effigie du prince légitime, sur des monnaies de bon aloi: car à quoi nous servirait de connaître l'importance de cette vertu, si nous ignorions les moyens de la posséder?

**10.**

L'ABBÉ MOYSE. La véritable discrétion ne s'acquiert jamais sans une humilité véritable, et la première preuve de cette humilité, c'est de soumettre toutes nos actions et même toutes nos pensées à la sagesse des anciens, de renoncer à notre propre jugement, de suivre entièrement leur conseil et de distinguer le bien et le mal d'après leur doctrine. Cette règle apprendra, non-seulement, au jeune religieux à marcher dans la voie véritable de la discrétion, mais aussi à éviter toutes les ruses et tous les pièges de l'ennemi. Personne, en effet, ne pourra être trompé, s'il suit, non pas son propre jugement, mais l'exemple des anciens, et toute l'adresse de l'ennemi ne surprendra jamais la simplicité de celui qui ne sait pas cacher par une fausse honte les pensées qui naissent dans son cœur, mais qui les admet ou les repousse, en les soumettant à l'examen de ses supérieurs.

Une pensée mauvaise se dissipe, dès qu'elle est mise au jour, et avant même que la discrétion ait prononcé son jugement. Le serpent hideux qui se cachait dans l'ombre est éclairé par la vertu de la confession, et dès qu'il est découvert, il est vaincu et il prend la fuite. Ses suggestions ne peuvent nous nuire qu'en les cachant dans notre cœur. Pour vous faire mieux comprendre la vérité de ce que je vous dis, je vous citerai un fait que l'abbé Sérapion racontait souvent aux jeunes solitaires, pour les instruire.

## 11.

Lorsque j'étais enfant, disait-il, et que je demeurais avec l'abbé Théon, le trompeur m'avait fait prendre l'habitude de dérober un petit pain après le repas que je faisais avec ce vieillard, à l'heure de none. Je le cachais chaque jour dans mon sein, et je le mangeais le soir en cachette. J'accomplissais ce vol par gourmandise et j'en contractais de plus en plus l'habitude. Et cependant, lorsque j'avais satisfait ma coupable sensualité, je rentrais en moi-même; je souffrais beaucoup plus que je n'avais eu de plaisir à commettre la faute; je gémissais au fond du coeur d'obéir au démon qui me violentait, comme les officiers de Pharaon tourmentaient les Hébreux; mais je ne pouvais me soustraire à sa tyrannie, et je n'osais pas confesser mon larcin au saint vieillard, lorsque Dieu permit, pour me délivrer de ma servitude, que quelques solitaires vinssent lui faire visite pour en obtenir quelques paroles d'édification.

Après le repas, la conférence commença, et le saint vieillard, pour répondre aux questions qu'on lui faisait, se mit à parler sur le vice de la gourmandise, sur l'empire des pensées secrètes et sur la violence qu'elles exercent, tant qu'on les tient cachées. Ce discours me bouleversa; les remords de ma conscience me firent croire qu'il s'adressait à moi, et que Dieu avait révélé au vieillard les secrets de mon coeur. J'étouffai d'abord mes gémissements; mais, ma douleur augmentant toujours, j'éclatai bientôt en sanglots et en larmes; je tirai de mon sein, qui avait si souvent recélé mon vol, le petit pain que j'avais pris pour le manger comme à l'ordinaire; je le montrai, déclarant que j'en mangeais en cachette un semblable tous les jours; je me prosternai par terre, confessant ma faute aux assistants, leur demandant pardon, et implorant avec larmes leurs prières, afin qu'ils obtinssent de Dieu ma délivrance de cette dure captivité. «Ayez confiance, mon enfant, me dit le saint vieillard, vous n'avez pas besoin de ma parole, votre confession vous a déjà délivré; vous avez triomphé aujourd'hui de l'ennemi qui vous avait vaincu. Votre aveu l'a plus abattu que votre silence ne vous avait abattu vous-même. Vous aviez permis qu'il vous dominât jusqu'à cette heure, en ne le confondant ni par vous, ni par un autre. Salomon l'a dit: «C'est parce que l'on ne contredit pas ceux qui font mal, que le coeur des enfants des hommes est rempli d'iniquités.» (Eccles., VIII, 11.) Maintenant qu'il se voit découvert, l'esprit mauvais ne pourra plus vous inquiéter; le serpent infernal ne trouvera plus à se cacher en vous; car votre confession l'a tiré des ténèbres de votre coeur à la grande lumière.» A peine le saint vieillard avait-il cessé de parler, qu'une flamme ardente parut sortir de mon sein et remplit la cellule d'une odeur de soufre, et l'infection en était si grande, qu'on pouvait à peine y rester. Le saint vieillard reprit la parole et dit: «Voici que le Seigneur approuve visiblement la vérité de ce que j'avance. Vous venez de voir vous-même que votre confession salutaire a chassé de votre coeur celui qui vous portait au mal, et vous verrez que, grâce à cet aveu public, l'ennemi découvert n'aura plus de prise sur vous.»

Et, en effet, selon la promesse du vieillard, la confession que je fis de ma faute me délivra

tellement de cette tyrannie du démon, que l'ennemi ne chercha pas même depuis à me rappeler cette gourmandise, et que je n'eus jamais la pensée d'un pareil larcin. C'est ce qui est très-bien expliqué dans l'Ecclésiaste : « Si le serpent mord sans siffler, l'enchanteur n'y peut rien » (Eccles., X, 11), c'est -à- dire que la morsure d'un serpent dont on ne parle pas est dangereuse, et que si on ne confesse pas la tentation secrète du démon à un enchanteur , à un homme éclairé qui puisse, au moyen des belles sentences de la sainte Écriture , soigner la blessure sur-le-champ et retirer du coeur le venin dangereux du serpent, il sera impossible de nous secourir, et notre perte sera inévitable.

Ainsi le meilleur moyen d'acquérir la science d'une véritable discrétion est de suivre les exemples des anciens , de ne rien innover, de ne rien décider d'après notre propre jugement, mais de nous diriger en toute chose d'après leurs traditions et leur sainte vie. Celui qui suivra cette règle arrivera non-seulement à une discrétion parfaite , mais encore sera préservé de toutes les attaques de l'ennemi. Car il n'y a pas de faute qui serve tant au démon à perdre un religieux , que de négliger le conseil des supérieurs pour suivre son jugement et sa propre doctrine. Si tous les arts et toutes les professions inventés par le génie de l'homme, pour les seules jouissances de cette vie passagère, ne peuvent s'apprendre, quoiqu'ils soient palpables et visibles, que par l'intermédiaire d'un maître, combien ne seraient-ils pas insensés de croire qu'on peut se passer d'un directeur dans un état où tout est invisible et caché, où la plus grande pureté de coeur est nécessaire pour se conduire, et où une erreur cause , non pas un dommage temporel facile à réparer, mais la perte de l'âme et la mort éternelle. Il ne s'agit pas d'adversaires visibles, mais d'ennemis invisibles et cruels qui nous attaquent jour et nuit; ce n'est pas à un ou deux ennemis qu'il faut résister dans ce combat intérieur, mais à des légions innombrables; et le danger est d'autant plus grand que l'ennemi est plus acharné et ses attaques plus secrètes. Il faut donc suivre avec grand soin les traces des anciens , et découvrir à nos supérieurs tout ce qui se passe dans le secret de notre coeur, sans écouter une fausse honte.

## 12.

L'ABBÉ GERMAIN. Il y a une cause de cette honte dangereuse qui nous porte à cacher nos pensées mauvaises, et nous fait craindre de les révéler par une confession salutaire. Nous avons connu parmi les Pères de Syrie un solitaire qui passait pour un des principaux d'entre eux. Un solitaire lui avait humblement confessé certaines pensées, et un jour, dans un moment d'indignation, il les lui reprocha durement. Un exemple semblable est capable de nous retenir, et si nous craignons de faire connaître nos pensées à nos supérieurs, nous sommes privés du remède qui pourrait les guérir.

13.

L'ABBÉ MOYSE. Les jeunes religieux n'ont pas tous une égale ferveur et autant de régularité et de vertu, et on peut bien trouver aussi des vieillards qui n'ont pas la même perfection et la même expérience. Les richesses des vieillards ne sont pas leurs cheveux blancs, mais l'expérience de leur jeunesse et les mérites acquis par leur vie passée. Il est dit : « Ce que vous n'avez pas recueilli dans votre jeunesse, comment le retrouverez-vous dans votre vieillesse? » (Eccli., XXV, 5.) « L'honneur de la vieillesse ne se mesure pas au temps et au nombre des années ; la sagesse de l'homme vaut des cheveux blancs, et une vie pure est la véritable vieillesse. » (Sap., IV, 9.) Ce ne sont donc pas les vieillards qui ont la tête blanche, et que recommande seulement une longue vie, qu'il faut imiter et écouter, il faut suivre les traces et demander les conseils des vieillards qui ont eu toujours une vie exemplaire, et qui se règlent sur les traditions des anciens plutôt que sur leur propre jugement.

Il y en a beaucoup , et malheureusement plus que d'autres, qui vieillissent dans la tiédeur et le relâchement de leur jeunesse. Ce n'est pas la maturité de leurs moeurs, mais le nombre des années qui leur donne l'autorité. Dieu les condamne par la bouche du Prophète : « Les étrangers ont dévoré sa force, et il l'a méconnu ; les cheveux blancs l'ont couvert, et il l'a ignoré. » ( Osée, VII, 9.) S'ils sont au-dessus des jeunes religieux , ce n'est ni par la pureté de leur vie, ni par le mérite de leur doctrine et de leurs exemples, c'est uniquement par leur grand âge. L'ennemi se sert de leur vieillesse, comme d'un piège, pour tromper les jeunes; il les propose d'abord, comme des autorités, à ceux qui tendaient à la perfection par leur propre mouvement, ou par la direction des autres; il les trompe ensuite et les trouble par leurs exemples et leur doctrine, et il les conduit ainsi dans une tiédeur dangereuse , ou dans un désespoir mortel.

Je veux vous en donner une preuve, sans nommer cependant personne, pour ne pas imiter celui qui découvrit les fautes que son frère lui avait confiées. Je vous dirai simplement comment la chose s'est passée, afin que vous puissiez en profiter. Nous connaissons un vieillard, auquel un jeune homme, qui était très-loin d'être relâché , s'adressa pour avoir quelques paroles d'édification et quelques secours dans ses peines; il lui découvrit avec simplicité qu'il était tourmenté par des pensées deshonnêtes , espérant qu'il trouverait des consolations et des remèdes à ses maux dans les prières du vieillard ; mais celui-ci le reprit très-durement, le traita d'indigne et de misérable, et lui déclara qu'il ne méritait pas le nom de religieux , puisque de tels mouvements de concupiscence avaient troublé son coeur. Ses reproches blessèrent tellement ce jeune homme, qu'il s'éloigna de sa cellule, accablé de tristesse et de désespoir , ne cherchant plus à combattre sa passion, mais bien à la satisfaire. L'abbé Apollon, un des anciens les plus éclairés, le rencontra, et reconnut, à l'abattement de son visage, la violence du combat qui se passait dans son coeur. Il lui demanda la cause de son trouble; mais il ne put en obtenir de réponse, malgré la douceur avec laquelle il lui parlait,

et il comprit qu'il voulait cacher par son silence la tristesse que traduisait son visage; il le pressa encore davantage, et le jeune homme vaincu lui avoua qu'il allait à la ville voisine, puisque, d'après l'avis du vieillard qu'il avait consulté, il ne pouvait plus être religieux, et qu'au lieu de résister plus longtemps aux tentations de la chair, il se marierait et quitterait le monastère, pour vivre dans le monde.

Le bon vieillard se mit à le consoler doucement, et lui assura qu'il éprouvait tous les jours les mêmes combats, qu'il ne fallait pas pour cela se désespérer et s'étonner de la violence des tentations, qui était vaincue bien moins par nos efforts que par la grâce et la miséricorde divines. Il le supplia de différer d'un jour l'accomplissement de son dessein, et le fit retourner à sa cellule, pendant qu'il se dirigeait en toute hâte vers la demeure du vieillard qui l'avait rebuté. Comme il en approchait, il leva les mains au ciel, et pria avec larmes, en disant : « Seigneur, qui connaissez les forces secrètes et les infirmités des hommes, et qui pouvez seul, dans votre miséricorde, les guérir, faites que la tentation de ce jeune solitaire passe dans le coeur de ce vieillard, afin qu'il apprenne à condescendre aux misères de ceux qui souffrent et à compatir au moins, dans sa faiblesse, aux faiblesses des jeunes. » A peine avait-il fait cette prière, qu'il vit un hideux Éthiopien<sup>3</sup> qui se tenait près de la cellule du vieillard, et qui lui lançait des traits enflammés. Il en fut bientôt blessé, et il courait çà et là, comme un homme ivre ou insensé. Il sortait de sa cellule, il rentrait sans pouvoir y rester, et il finit par prendre le même chemin qu'avait pris le jeune solitaire. L'abbé Apollon, voyant ce malheureux si bouleversé, comprit que les traits enflammés du démon avaient blessé son coeur, et y avaient fait naître ce dérèglement d'esprit, cette agitation de tous les sens. Il l'aborda et lui dit : « Où courez-vous et quelle cause vous fait ainsi oublier la gravité de votre âge, et courir de tous les côtés, comme un enfant? »

Celui-ci, troublé par sa conscience et confus de sa honteuse tentation, pensa que le saint vieillard connaissait les flammes qui l'agitaient et les tristes secrets de son coeur, et il n'osa lui faire aucune réponse. « Retournez à votre cellule, lui dit l'abbé, et comprenez que le démon, jusqu'à présent, ignorait votre existence ou vous méprisait; car vous n'étiez pas du nombre de ceux qu'il croit devoir combattre tous les jours, et qui lui résistent par leur progrès et leurs vertus. Après tant d'années passées dans la vie religieuse, vous n'avez pu mépriser un trait dirigé contre vous; vous n'avez pu même le supporter un seul jour. Dieu a permis que vous soyez blessé, afin d'apprendre au moins à compatir dans votre vieillesse, aux infirmités des autres, et de savoir, par votre expérience, condescendre à la fragilité de ceux qui sont plus jeunes. Vous avez reçu la visite d'un religieux éprouvé par une tentation du démon, et au lieu de le consoler, de le fortifier, vous l'avez jeté dans le désespoir; vous l'avez livré aux mains de l'ennemi, et il n'a pas dépendu de vous qu'il n'ait été cruellement dévoré; il n'eût certainement pas été attaqué avec cette violence, si le démon, qui vous a

---

<sup>3</sup>Les solitaires se représentaient le démon sous la forme d'un éthiopien.

dédaigné, n'eût prévu les progrès qu'il devait faire, et n'eût pas cherché à détruire par ses traits enflammés les vertus dont il voyait le germe en lui. Il l'estimait plus fort que vous, pour diriger contre lui de pareils assauts. Apprenez par votre exemple à avoir compassion de ceux qui souffrent, et à ne pas désespérer ceux qui sont en danger. Au lieu de les aigrir par de durs reproches, cherchez à les consoler par de douces paroles, et, selon le précepte du Sage, « délivrez ceux que l'on conduit à la mort, et tachez de racheter ceux qu'on veut égorger. » (Prov., XXIV, 11.) A l'exemple du Sauveur, « ne foulez pas aux pieds le roseau brisé, et n'éteignez pas la mèche qui fume. » (S. Matth., XII, 20.) Demandez à Dieu la grâce de pouvoir dire avec vérité : « Le Seigneur m'a donné une langue savante, afin que je puisse soutenir par la parole celui qui est abattu. » (Isaïe, LV, 4.) Personne ne pourrait supporter les attaques de l'ennemi, éteindre les ardeurs de la chair, si la grâce de Dieu ne soutenait notre faiblesse, et ne nous protégeait. Maintenant que, par un jugement de sa volonté, le Seigneur a délivré de la tentation ce jeune solitaire, et qu'il vous l'a fait éprouver vous-même pour vous apprendre à y compatir, unissons nos prières, afin d'obtenir de sa miséricorde la fin de cette épreuve qui vous sera utile. Car « c'est lui qui afflige et qui console; il frappe, et ses mains guérissent » (Job, V, 18) ; « il humilie, et il relève; il tue, et il vivifie; il conduit aux enfers, et il en ramène. » (I Reg., II, 7.) Demandons-lui d'éteindre, par la rosée céleste, les traits enflammés dont il a permis, à ma prière, que vous soyez blessé. »

Ils furent exaucés, et cette tentation s'évanouit aussi rapidement qu'elle était venue. Le vieillard apprit par expérience que, bien loin de reprocher à nos frères les fautes qu'ils nous découvrent, nous devons être sensibles à leurs moindres peines. Il ne faut donc pas que l'ignorance et la légèreté de quelques vieillards dont l'ennemi se sert pour tromper les plus jeunes, nous détournent de la voie et de la tradition des anciens. Il faut, au contraire, bannir une fausse honte, et découvrir tout à nos supérieurs, afin d'en recevoir des remèdes pour nos blessures, et de les prendre avec confiance pour les modèles de notre vie et de notre conduite. Nous en retirerons d'utiles secours, si nous les écoutons sans orgueil, et si nous ne suivons en rien notre propre jugement.

#### 14.

Dieu approuve tellement cette règle, qu'il s'est plu à la consigner dans les saintes Écritures. Il avait choisi le jeune Samuel, mais il ne voulut pas le former directement dans ses divins entretiens; il le soumit à la direction d'un vieillard qui l'avait cependant offensé, et, quelle que fût la grandeur de sa vocation, il le fit obéir à un supérieur, pour éprouver, par l'humilité, celui qu'il appelait à un saint ministère, et pour donner ainsi aux plus jeunes l'exemple de son obéissance. (I Reg., III.)

**15.**

Lorsque Notre-Seigneur appela Paul, et lui parla lui-même, il pouvait lui enseigner sur-le-champ la voie de la perfection ; mais il préféra l'adresser à Ananie, qui devait lui apprendre la vérité. « Lève-toi, lui dit-il, et entre dans la cité; on te dira ce qu'il faut faire. » (Act., IX, 7.) Il l'envoie à un ancien, et il reçoit la doctrine de lui, plutôt que de Notre-Seigneur lui-même, afin que ce qui se serait fait pour Paul, ne fût pas pour les chrétiens à venir une occasion de croire qu'il valait mieux écouter Dieu seul que de suivre la direction des supérieurs. L'Apôtre nous montre, non-seulement par ses écrits, mais par ses oeuvres et ses exemples, combien il faut détester cette coupable présomption; car il se rendit à Jérusalem, pour consulter les autres Apôtres qui l'avaient précédé dans la foi, lui qui avait reçu déjà la grâce du Saint-Esprit, et qui avait prêché l'Évangile aux nations, en faisant tant de miracles. « Et je conférai, dit-il, avec eux, de l'Évangile que j'annonce aux gentils, afin que, pour le passé ou l'avenir, ma prédication ne fût pas vaine. » (Galat., II, 2.) Qui sera assez présomptueux et assez aveugle pour se fier à son jugement et à sa prudence, lorsque ce vase d'élection déclare qu'il voulut consulter les autres Apôtres. Il est donc manifeste que Dieu ne montre pas la voie de la perfection à celui que quelqu'un peut instruire, et qui méprise la doctrine et les exemples des anciens, en tenant peu compte de ce précepte qu'il faut garder avec tant de soin: « Interroge ton père, qui t'enseignera, et tes anciens, qui t'instruiront. » (Deut., XXXII, 7.)

**16.**

Il faut donc faire tous nos efforts pour acquérir, par la vertu de l'humilité, le trésor de la discrétion, qui nous préservera de toute exagération. Un ancien proverbe dit que « les extrêmes se touchent. » L'excès du jeûne conduit au même résultat que la gourmandise, et les veilles excessives du religieux lui nuisent comme l'abus du sommeil. Trop d'abstinence affaiblit le corps, comme trop de négligence; et nous avons vu souvent ceux qui avaient résisté à la gourmandise, tellement abattus par leurs jeûnes immodérés, qu'ils tombaient par faiblesse dans le vice qu'ils avaient jusqu'alors évité. Des veilles trop prolongées ont aussi renversé ceux que le sommeil n'avait pu vaincre. « C'est pourquoi, selon l'Apôtre, il faut avec les armes de la justice résister à droite et à gauche (II Cor., VI, 7), et passer tellement entre les deux extrêmes, au moyen de la discrétion, que nous ne quittions pas le sentier tracé de la continence, et que nous ne nous laissions pas aller par le relâchement aux convoitises de l'intempérance.

**17.**

Je me souviens qu'à force de combattre mon appétit, j'étais arrivé à passer deux ou trois jours, sans penser même à prendre de la nourriture ; je me privais aussi tellement du som-

meil, par l'artifice du démon, que je pouvais employer plusieurs jours et plusieurs nuits à la prière; mais j'ai reconnu que ce dégoût d'aliments et de sommeil m'exposait à plus de périls que la paresse et la gourmandise. Il faut résister aux convoitises de notre corps, ne pas avancer l'heure de notre repas, ni en excéder la mesure. Il faut également, malgré nos répugnances, prendre, à l'heure fixe, la nourriture et le sommeil nécessaires. Le démon nous pousse également aux excès contraires, et l'abstinence exagérée nous est souvent plus nuisible que l'intempérance. On se corrige facilement d'un défaut qui fait rougir, tandis qu'on ne renonce pas à une fausse vertu.

**18.**

L'ABBÉ GERMAIN. Quelle est la règle qui peut nous retenir dans une sage modération, et nous conduire sans danger entre les deux extrêmes?

**19.**

L'ABBÉ MOYSE. Cette question a été bien souvent débattue par nos anciens; ils ont examiné la manière de vivre des solitaires : les uns se contentaient de légumes et d'herbages, les autres de fruits; mais ils ont proposé de se nourrir de pain seulement, et ils ont fixé l'ordinaire à deux petits pains, qui ne pèsent certainement pas plus d'une livre.

**20.**

Nous lui répondîmes que nous accepterions bien volontiers cette règle, qui ne nous paraissait pas très-rigoureuse, puisque nous avons de la peine à manger un de ces petits pains tout entiers.

**21.**

L'ABBÉ MOYSE. Si vous voulez faire l'expérience de ce régime, observez-le rigoureusement, et n'y ajoutez rien de cuit les dimanches et les fêtes, ou lorsque des frères viendront vous faire visite; car cet adoucissement permet de diminuer la nourriture les autres jours, et même de jeûner complètement, parce que les aliments qu'on a pris suffisent pour soutenir l'estomac; mais celui qui ne prend jamais que ces deux petits pains, ne pourra s'en passer un seul jour. Je me souviens que nos anciens et que nous-mêmes avons supporté avec tant de peine la rigueur de ce régime, que nous avons pleuré et gémi avant de nous y habituer.

**22.**

Toutefois la règle générale de la tempérance est de proportionner la quantité de la nourriture aux forces, au tempérament et à l'âge, en soutenant le corps, sans satisfaire cependant son appétit. Ne pas observer ces deux points, c'est se nuire : trop de jeûne rétrécit l'estomac ;



trop de nourriture le fatigue. L'âme qui souffre de la privation des aliments perd sa vigueur et est tout engourdie dans l'oraison. Des repas trop abondants l'accablent et l'empêchent d'offrir à Dieu des prières pures et ferventes. La chasteté même sera plus difficile à garder; car les jours de jeûne plus rigoureux n'empêcheront pas le corps de ressentir l'aiguillon de la chair, par suite de sa première intempérance.

**23.**

La règle que nous avons indiquée pour la qualité et la quantité de la nourriture, est celle qu'ont approuvée nos anciens Pères; c'est de se nourrir tous les jours de pain sec, sans jamais se rassasier complètement. L'âme et le corps se conservent ainsi en santé, sans s'affaiblir par le jeûne, et sans s'appesantir par la satiété; et ce régime est si frugal, que souvent, après vêpres, on ne se souvient plus du repas qu'on a pris.

**24.**

On se fait difficilement à cette règle, et ceux qui ne connaissent pas les lois de la discrétion préfèrent jeûner deux jours, afin de conserver pour le lendemain ce qu'ils devaient prendre la veille, et de pouvoir satisfaire ainsi complètement leur appétit. Vous savez ce qui est arrivé au solitaire Benjamin, votre compatriote; il ne voulut jamais accepter cette sobriété régulière, et se contenter de deux pains par jour; il aimait mieux jeûner tous les deux jours, pour mieux satisfaire ensuite son appétit. Il avait ainsi quatre pains pour un seul repas, et se dédommageait en une fois de sa longue abstinence. Il s'obstinait en cela à suivre plutôt son propre jugement que les traditions des anciens; et vous vous rappelez quelle fut sa triste fin: il abandonna le désert pour retourner aux rêves de la philosophie et aux vanités du siècle. Il confirma, par son exemple et sa chute, la sagesse de cet oracle des anciens: « Celui qui s'appuie sur son propre jugement n'arrivera jamais à la perfection, et ne pourra pas éviter les pièges du démon. »

**25.**

L'ABBÉ GERMAIN. Comment sera-t-il possible de garder invariablement cette règle? Souvent à l'heure de none, au moment de prendre le repas, il arrive quelques frères; il faut alors ajouter quelque chose à notre ordinaire, ou manquer à la charité que nous devons avoir pour tout le monde.

**26.**

L'ABBÉ MOYSE. On peut concilier facilement ces deux choses. Il faut conserver la même frugalité dans le repas, par amour de la tempérance et de la pureté. Il faut aussi rendre à nos frères qui nous visitent les devoirs que la charité nous commande. Il serait absurde de

recevoir à sa table son frère, ou plutôt Jésus-Christ lui-même, sans s'y asseoir, et le traiter comme un étranger, en ne touchant pas à ce qu'on lui donne. Nous ne manquerons à aucun de nos devoirs, si nous prenons l'habitude, à l'heure de none, de prendre un des deux pains que la règle autorise, et de réserver l'autre pour vêpres, afin de le manger avec un frère qui viendrait nous visiter, sans rien ajouter cependant à notre ordinaire; ce sera le moyen de ne pas nous troubler de la visite de nos frères, que nous devons toujours recevoir avec joie; et en nous montrant ainsi charitables, nous ne nous relâcherons en rien de notre austérité. Si personne ne vient, nous prendrons sans scrupule le pain que nous avons gardé, et notre estomac ne souffrira pas de ce repas du soir, parce que nous aurons pris déjà quelque chose à l'heure de none, et nous éviterons ce qui arrive à ceux qui croient mieux jeûner en ne mangeant qu'à l'heure de vêpres; car cette nourriture tardive les empêche d'avoir l'esprit libre pendant les vêpres et l'office de nuit, et il est bien préférable de fixer à none l'heure du repas. Le religieux est non-seulement mieux disposé pour les saintes veilles, mais aussi plus apte aux prières du soir, parce que la digestion est faite.

C'est ainsi que l'abbé Moïse nous a nourris deux fois de sa sainte parole. Il venait de nous exposer sagement la grâce et la vertu de discrétion, et il nous avait démontré la manière de renoncer au monde, et le but que doit choisir un religieux. Il nous fit voir, plus clairement que le jour, ce que nous cherchions auparavant en aveugles, et par instinct de zèle et de ferveur, et il nous fit comprendre combien jusqu'alors nous étions éloignés de la vraie pureté du cœur et de la ligne droite de la discrétion; car il est certain qu'en ce monde, aucun art n'existe sans une règle et un but, et qu'on ne peut atteindre ce but sans le regarder sans cesse.

### **TROISIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ PAPHNUCE : DES TROIS RENONCEMENTS**

Différence de vocation. — Dieu, l'homme et les circonstances. — Il faut renoncer aux biens du monde, à soi-même et à toutes les choses sensibles. — Demeures de la terre et du ciel. — Moyens d'arriver à la perfection du renoncement. — Richesses bonnes, mauvaises et indifférentes.

#### **1.**

Au milieu de ce chœur de saints qui brillaient comme des étoiles très-pures dans la nuit de ce monde, nous vîmes aussi le saint abbé Paphnuce, qui surpassait, par l'éclat de sa science, la lumière de tous les autres. C'était le supérieur de notre communauté du désert de Scythé. Il y était venu, encore jeune, habiter une cellule éloignée de l'église de cinq mille pas; et, quoique d'un âge très-avancé, il n'en chercha jamais une plus rapprochée. Le poids des années ne l'empêchait pas de faire ce long chemin pour venir à l'église le samedi ou le di-

manche; et comme il ne voulait pas revenir à vide, il reportait à sa cellule, sur ses épaules, le vase d'eau qui devait lui servir toute la semaine ; même à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il ne permettait pas à des solitaires plus jeunes de lui épargner cette peine. Il avait suivi avec tant d'ardeur, dès sa jeunesse, les enseignements de la vie religieuse, qu'il s'était enrichi promptement de la pratique et de la science de toutes les vertus. Son humilité et son obéissance profonde lui firent tellement mortifier sa volonté et détruire tous ses désirs déréglés, qu'il pratiqua dans la perfection la règle des monastères et la doctrine des Pères les plus anciens. Son ardeur pour avancer dans la vertu lui fit rechercher les secrets du désert, afin de n'être distrait par rien de cette union intime avec Dieu qu'il souhaitait tant au milieu de ses frères. Il surpassa par sa ferveur tous les autres religieux, et s'appliqua tellement à répondre aux inspirations divines, qu'il évitait tous les regards et qu'il recherchait sans cesse les lieux les plus inaccessibles. C'était là qu'il aimait à se cacher, et que les anachorètes allaient à le trouver. On pensait qu'il jouissait, tous les jours, de la compagnie des anges, et ses goûts lui avaient fait donner le nom d'un animal qui se plaît dans la solitude.

## 2.

Nous désirions recevoir les secours d'un tel maître, et nous nous rendîmes à sa cellule, vers la chute du jour. Après quelques instants de silence, le saint vieillard se mit à louer la pensée qui nous avait fait quitter notre patrie, parcourir pour l'amour de Jésus-Christ tant de provinces , et supporter les épreuves du désert et de la pauvreté, pour tâcher d'imiter des austérités qu'avaient peine à pratiquer ceux qui étaient nés et avaient été élevés dans ces dures privations. Nous lui répondîmes que nous étions venus recevoir ses enseignements et profiter de sa longue expérience pour connaître le chemin de la perfection, mais que nous ne cherchions point des louanges qui ne pouvaient que nous nuire, et nous donner de l'orgueil. C'était bien assez d'être tentés dans nos cellules sans l'être aussi par ses paroles. Nous le conjurons donc de nous dire ce qui nous inspirerait l'humilité et la componction, plutôt que ce qui pouvait nous flatter et nous enorgueillir.

## 3.

Alors le bienheureux Paphnuce s'exprima en ces termes : Il y a trois modes de vocation, et aussi trois renoncements nécessaires au religieux, quelle que soit la manière dont il est appelé. Il faut d'abord étudier avec soin les trois sortes de vocation, afin que si nous reconnaissons que nous avons été appelés au service de Dieu de la première manière, nous y répondions dignement par la perfection de notre vie. Il ne servirait de rien d'avoir commencé parfaitement, si nous ne finissions de même. Si nous reconnaissons , au contraire, que nous avons été retirés du siècle de la manière la moins parfaite, nous devons suppléer par notre ferveur à ce qu'il y a eu de défectueux dans notre entrée en religion, et achever notre course mieux que nous ne l'avons commencée. Il faut en second lieu connaître les

trois degrés de renoncement ; car si nous les ignorons, ou si, les connaissant, nous ne nous appliquons pas à les pratiquer, nous ne pourrions jamais arriver à la perfection.

#### 4.

Les vocations ont lieu de trois manières distinctes. La première vient directement de Dieu ; la seconde, par l'intermédiaire de l'homme; et la troisième, par la force des circonstances. La vocation nous vient de Dieu lui-même, lorsqu'il nous envoie quelque inspiration extraordinaire, pour nous réveiller de notre assoupissement, nous donner le désir de notre salut et nous exciter, par une compection salutaire, à suivre Dieu et à nous attacher à sa doctrine. C'est ainsi que, dans les saintes Écritures, Abraham entend la voix du Seigneur, et quitte sa patrie, ses affections et la maison de son père. Dieu lui a dit: « Sors de ta terre, de ta parenté et de la maison de ton père. » (Gen., XII, 1.) C'est ainsi que nous voyons obéir le bienheureux Antoine, qui dut à Dieu seul sa conversion. En entrant dans l'église, il entend cette parole de l'Évangile : « Celui qui ne hait pas son père et sa mère, et ses fils, et sa femme, ses champs, et sa vie même, ne peut être mon disciple. » (S. Luc., XIV, 26.) « Si vous voulez être parfaits, allez et vendez ce que vous avez; donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel. Venez et suivez-moi. »(S. Matth., XIX, 21.) Il pensa que ce précepte s'adressait à lui particulièrement, et il en fut profondément touché. Il renonça sur-le-champ à tout ce qu'il possédait, et suivit le Christ sans y avoir été exhorté par aucune parole humaine.

La seconde vocation est celle qui se fait par l'intermédiaire des hommes, lorsque l'exemple ou l'enseignement des saints nous touchent et excitent en nous l'ardeur de notre salut; c'est de ce moyen que la grâce de Dieu s'est servie, en m'appelant à la vie religieuse par les conseils et les vertus du bienheureux Antoine. C'est aussi de cette manière que nous voyons, dans les saintes Écritures , Moïse délivrer les enfants d'Israël de la servitude de l'Égypte. (Exode, XIV.)

La troisième vocation est celle qui vient par violence, lorsqu'au milieu des richesses et des voluptés du monde, nous sommes tout à coup ébranlés par les menaces de la mort, par la perte de nos biens ou des personnes qui nous sont chères, et que nous sommes alors ramenés vers Dieu, que nous avons méprisé dans la prospérité.

Nous voyons souvent cette sorte de vocation dans les Écritures : Dieu livre à leurs ennemis les enfants d'Israël, pour les punir de leurs péchés, et l'excès de leurs maux les ramène au Seigneur. « Le Seigneur, est-il dit, leur envoya, pour les sauver, Aod , fils de Gera, fils de Gemini , qui se servait également des deux mains » (Jug., III, 15) ; et encore : « Ils crièrent vers le Seigneur, qui les délivra par Othoniel , le fils de Cénez et le jeune frère de Caleb. » (Ibid, I, 13.) Il est aussi parlé de cette vocation dans les Psaumes , quand le Seigneur les frappait : « Ils le cherchaient et revenaient à lui; ils se hâtaient et se rappelaient que Dieu

était leur refuge, que Dieu était leur seul rédempteur » (Ps. LXXVII, 35); et encore : « Ils crièrent vers le Seigneur dans la tribulation, et il les délivra de leur nécessité. » (Ps. CVI, 6.)

## 5.

De ces trois vocations, les deux premières paraissent les plus parfaites; cependant nous voyons les personnes qui ont été appelées par la troisième, la plus défectueuse, arriver à une grande perfection et égaler, par leur ferveur et leur vie tout entière, ceux qui s'étaient donnés à Dieu d'une manière plus élevée, tandis que beaucoup d'autres sont tombés de ce haut degré de vocation dans la tiédeur, et ont fini misérablement. Les premiers n'ont rien perdu à être, pour ainsi dire, contraints et forcés par des événements que Dieu faisait naître dans sa miséricorde, et il n'a servi de rien aux seconds d'avoir eu des motifs de conversion plus élevés, puisqu'ils n'ont pas mis la fin de leur vie en rapport avec de si beaux commencements.

L'abbé Moïse, qui habite, la partie du désert appelée Calame, n'a pas été moins parfait pour être venu dans un monastère par crainte de la mort qui le menaçait à la suite d'une accusation d'homicide. Il a changé par sa vertu ce qu'il y avait eu de défectueux dans sa résolution, et il est arrivé au plus haut degré de la perfection. Combien d'autres, au contraire, que je ne veux pas nommer, ont pris, par des motifs plus élevés, le joug du Seigneur, et se sont ensuite abandonnés à la lâcheté et à la dureté de leur cœur, pour tomber enfin dans une tiédeur coupable et dans l'abîme de la mort.

C'est ce que nous montre, avec évidence, la vocation des Apôtres. A quoi servit à Judas d'avoir embrassé volontairement, comme Pierre et les autres, le sublime ministère de l'apostolat, puisqu'il a terni par une sordide avarice la gloire de sa vocation, jusqu'à trahir son maître par un baiser parricide. (S. Math., XXVI.) Paul, au contraire, avait été frappé d'aveuglement et entraîné, pour ainsi dire de force, dans la voie du salut, et il a tant aimé ensuite le Seigneur, qu'il a effacé ce qu'il y avait de forcé dans sa vocation, et qu'il a couronné par une fin glorieuse une vie illustrée par tant de vertus.

Ainsi, tout dépend de la fin : celui qui a été appelé de la manière la plus parfaite, peut tomber dans le relâchement, et devenir le dernier de tous, tandis que celui qui a été conduit comme par force à la vie religieuse, peut devenir parfait en veillant sur lui et en craignant le Seigneur.

## 6.

Il faut maintenant parler des trois renoncements que recommandent à chacun de nous la tradition des Pères et les saintes Écritures. Le premier consiste à mépriser toutes les richesses et tous les honneurs du monde; le second, à rejeter toutes les passions, tous les vices, toutes les affections déréglées de l'esprit et de la chair; le troisième, à bannir de notre âme

toutes les choses présentes et visibles, pour ne méditer que les futures et ne désirer que les invisibles.

Dieu ordonna à Abraham ces trois renoncements, lorsqu'il lui dit : Sors de ta terre et de ta parenté, et de la maison de ton père. » (Gen., XII, 1.) Sors de la terre, c'est-à-dire des biens du monde et des richesses de la terre ; sors de ta parenté , c'est-à-dire des relations, des habitudes et des vices, qui sont, depuis notre enfance, comme notre société, notre parenté; enfin, sors de la maison de ton père, c'est-à-dire du souvenir de ce monde et de tout ce qui se présente à nos regards.

Nous avons deux pères, l'un auquel il faut renoncer, l'autre qu'il faut aimer et suivre. David en parle, lorsqu'il fait dire à Dieu : Écoute, ma fille, regarde et prête l'oreille, oublie ton peuple et la maison de ton père. » (Ps. XIV, 11.) Pour dire : Écoute, ma fille, il faut être père, et cependant celui qui recommande d'oublier sa maison et son peuple, reconnaît un autre père à sa fille; il en est ainsi selon saint Paul, lorsque nous mourons avec le Christ aux éléments du monde, et que nous contemplons, non pas les choses visibles, mais les choses invisibles. « Les choses visibles sont passagères, et les choses invisibles éternelles. » (II Cor. , Ps, 18.) Notre coeur sort de cette maison terrestre et périssable, et nous fixons nos yeux et notre esprit sur cette maison que nous devons éternellement habiter. Nous le ferons, lorsque, vivant dans la chair, nous ne serons déjà plus rien selon la chair, et que nous pourrons dire réellement avec l'Apôtre : « Notre demeure est déjà au ciel. » (Philip., III, 20.) Les trois livres de Salomon traitent de ces trois renoncements; car les Proverbes conviennent au premier, puisqu'ils combattent la concupiscence de la chair et les vices de la terre ; l'Ecclésiaste se rapporte au second, car il proclame la vanité de tout ce qui se passe sous le soleil ; enfin, le Cantique des cantiques s'applique au troisième, puisqu'il élève l'âme au-dessus des choses visibles , et l'unit au Verbe de Dieu par la contemplation des choses célestes.

7.

Il serait peu utile d'accomplir avec foi et dévotion le premier renoncement, si nous n'accomplissions le second avec la même vigilance et la même ardeur; et quand nous y serons parvenus, nous pourrons arriver au troisième, et ne nous occuper que du ciel, en sortant de la maison de notre premier père, qui, dès notre naissance, nous a donné les habitudes du vieil homme, et nous a rendu ainsi enfants de colère. (Eph., II, 3.) C'est ce père que le prophète reproche à Jérusalem, qui avait méprisé Dieu son véritable Père. « Ton père est Amorrhéen , et ta mère Céthéenne. » (Ezech., XVI, 3.) Il est dit dans l'Évangile : « Vous êtes les enfants du démon , et vous voulez accomplir les désirs de votre Père. » (S. Jean, val, 44.) Lorsque nous quittons les choses visibles pour les invisibles, nous pouvons dire avec l'Apôtre : « Nous savons que si la demeure terrestre de notre corps se détruit,

nous recevons de Dieu une demeure qui n'est pas faite de la main des hommes, et qui sera éternelle dans les cieux » (II Cor. V, 1;) et encore ce que nous avons déjà cité : « Nous sommes citoyens du ciel, et nous attendons Jésus-Christ notre Sauveur, qui a réformé notre corps misérable, pour le rendre semblable à son corps glorieux.» (Philip. , III, 20.) Nous dirons avec David : « Je suis étranger et voyageur sur la terre, comme l'étaient mes pères. » (Ps. XXXVIII, 13.) Nous deviendrons semblables à ceux dont Notre Seigneur disait à son Père, dans l'Évangile : « Ils ne sont pas de ce monde, comme je ne suis pas moi-même du monde.» ( S , Jean, XVII, 16.) Il disait aussi aux Apôtres : « Si vous étiez de ce monde, le monde aimerait ce qui lui appartiendrait; mais vous n'êtes pas de ce monde, et c'est pour cela que le monde vous déteste. » (S. Jean, XV, 13.)

Nous arriverons à la perfection du troisième renoncement, lorsque notre âme, délivrée de la corruption de la chair qui l'appesantit, et purifiée par ses efforts de toutes les affections terrestres, se sera élevée aux choses invisibles par la méditation continuelle des saintes Écritures et des choses divines; de telle sorte que, tout absorbée en Dieu, elle ne sente plus la faiblesse de la chair et le poids de son corps, et que dans son ravissement, elle n'ait plus d'oreilles pour entendre et d'yeux pour voir les hommes qui passent, mais qu'elle n'aperçoive même pas la forme des grands arbres et la masse des montagnes. Personne ne peut comprendre la vérité et la puissance de ce renoncement, s'il n'en fait lui-même l'expérience. Il faut que Dieu détourne tellement les yeux de notre coeur des choses présentes, qu'on les regarde, non pas comme devant passer, mais comme n'existant déjà plus, et s'étant évanouies comme une vaine fumée. On marche avec Dieu, et à l'exemple d'Énoch on est séparé de la vie ordinaire des hommes, on a disparu de la vanité de ce monde. C'est ce que la Genèse dit être arrivé réellement : « Énoch marchait avec Dieu , et on ne le trouva plus parce que Dieu l'enleva. » (Gen., V, 22.) L'Apôtre dit aussi : « Énoch fut transporté par la foi, afin qu'il ne vît pas la mort » (Hébr., XI, 5); cette mort , dont le Seigneur a dit dans l'Évangile : « Celui qui vit et qui croit en moi , ne mourra pas éternellement. » (S. Jean , XI, 26.)

C'est pourquoi nous devons nous hâter. Si nous désirons atteindre la vraie perfection, il faut renoncer de coeur à ce que nous avons quitté de corps, à nos parents, à notre patrie, aux richesses et aux plaisirs de ce monde, sans jamais y revenir par le désir, comme le firent ceux que Moïse avait tirés de l'Égypte. Ils en étaient sortis de corps, ils y rentrèrent de coeur, et ils abandonnèrent le Dieu qui les avait délivrés par tant de miracles, pour adorer les idoles qu'ils avaient méprisées, ainsi que le raconte la sainte Écriture : « Leur coeur retourna en Égypte, et ils dirent à Aaron : Faites-nous des dieux qui nous précèdent. » Ne méritons pas d'être condamnés comme ceux qui, dans le désert, après avoir été nourris de la manne céleste, regrettaient les viandes corrompues des vices et les aliments d'une vie honteuse. N'imitons pas leurs murmures en disant : « Quel bonheur nous goûtions en Égypte ! nous étions assis près de vases remplis de viandes, et nous mangions en abondance l'ail, l'oignon,

les melons et les concombres. » (Exod., XVI, 3. Rom., XI, 5.)

Ce peuple ingrat était la figure de ce qui arrive tous les jours parmi nous; car ceux qui, après avoir renoncé au monde, retournent à leurs anciennes préoccupations et à leurs premiers désirs, crient comme les Juifs, par leurs pensées et par leurs actes : Que j'étais heureux en Égypte ! Et je crains vraiment que la multitude de ceux-là ne soit aussi grande que celle des murmureurs du temps de Moïse. Sur six cent mille hommes armés qui sortirent de l'Égypte, il n'y en eut que deux qui entrèrent dans la terre promise. Il faut donc nous hâter d'imiter ces rares exemples de vertu; car l'Évangile confirme la figure de l'Ancien Testament : « Il y a beaucoup d'appelés, et peu d'élus. » (S. Matth., XX, 16.)

A quoi nous servirait ce renoncement extérieur, cette sortie d'Égypte, si nous n'avions pas le renoncement du coeur, bien plus méritoire et plus utile? C'est du renoncement corporel que parle l'Apôtre, lorsqu'il dit : « Quand même je donnerais tous mes biens pour nourrir les pauvres, et que je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, cela ne me servira de rien. » (I Cor., XIII, 11.) Saint Paul n'eût jamais tenu ce langage, s'il n'eût prévu que, dans l'avenir, plusieurs, après avoir distribué leurs biens aux pauvres, n'arriveraient pas cependant au sommet de la perfection évangélique et de la charité, parce qu'en se laissant dominer par l'orgueil ou l'impatience, ils conserveraient dans leur coeur, la racine de leurs anciens vices et de leurs mauvaises habitudes, et qu'en ne travaillant pas à s'en débarrasser, ils ne parviendraient pas à la charité divine qui ne faiblit jamais. Comme ils pratiquent si peu le second degré de renoncement, ils acquièrent bien moins encore le troisième, qui est bien plus élevé; car faites attention qu'il n'est pas dit seulement : « Quand je donnerais mon bien. »

On pourrait croire qu'il s'agit de ceux qui n'accomplissent pas entièrement le précepte de l'Évangile, et qui réservent quelque chose comme les tièdes; mais il est dit : « Quand je distribuerais tout mon bien pour la nourriture des pauvres, c'est-à-dire, quand je renoncerais parfaitement à toutes les richesses de la terre. » Et l'Apôtre ajoute à ce renoncement un renoncement bien plus grand: « Et quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. » Comme s'il disait : « Quand je distribuerais tout mon bien aux pauvres, selon ce précepte de l'Évangile : « Si vous voulez être parfait, allez et vendez tout ce que vous avez ; donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel ; venez et suivez-moi » (S. Matth., XXX, 21) ; quand je renoncerais ainsi à tout, que je ne me réserverais rien, et que j'ajouterais encore à ce sacrifice le martyre, en livrant mon corps pour le Christ, si je suis cependant impatient, colère, envieux ou orgueilleux, si je m'irrite des injures, si je cherche mes intérêts, si je pense mal des autres, si je ne supporte pas avec patience et joie tout ce qui peut m'arriver, tout ce renoncement extérieur, et le martyre même ne me serviront de rien, dès que je conserve dans mon coeur mes anciens défauts. Il me sera inutile d'avoir renoncé dans la première ferveur de ma conversion aux choses du mon-



de, qui ne sont ni bonnes ni mauvaises, mais indifférentes, si je n'ai pas soin de dépouiller mon coeur des choses qui lui nuisent, et d'acquérir « cette charité divine, qui est patiente et douce, qui n'a pas d'envie, d'orgueil, de colère, qui n'agit pas témérairement, ne recherche pas ses intérêts, ne pense pas le mal, qui souffre tout, supporte tout » (I Cor., XIII, 4), et ne laisse jamais tomber celui qui la possède dans les pièges du péché.

## 8.

Nous devons nous hâter et faire tous nos efforts pour dépouiller l'homme intérieur de toutes ces malheureuses richesses, qu'il a gagnées dans sa première vie. Il faut nous délivrer de tout ce qui tient tellement à notre âme et à notre corps, que, si nous ne nous en séparons dès maintenant, ces choses nous nuiront, même après notre mort.

Comme les vertus que nous avons acquises ici-bas, et la charité qui en est la source, font dans le ciel la gloire et la beauté de ceux qui les ont aimées sur terre, de même les vices qui ont obscurci l'âme, pendant cette vie, lui transmettent la honte et la corruption pour l'éternité. L'âme est belle ou difforme, selon ses vertus ou ses vices. Les vertus lui donnent cet attrait et cette splendeur qui la rendent si belle, que le Prophète ne craint pas de dire : « Le roi désirera votre beauté. » (Ps. XLIV, 12.) Les vices, au contraire, la déshonorent et la défigurent tellement, qu'elle est obligée de confesser elle-même sa honte et sa misère; elle s'écrie : « La corruption et l'infection de mes plaies sont causées par ma folie. » (Ps. XXXVII, 6.) Et le Seigneur dit lui-même : « Pourquoi la plaie de la fille de mon peuple n'est-elle pas fermée? » (Jérémie, VIII, 12.) Ce sont là les richesses inséparables de l'âme, et il n'y a pas de roi ou d'ennemi qui puisse nous les donner ou nous les enlever. Ce sont les richesses qui sont véritablement à nous, et dont la mort ne pourra nous séparer; en y renonçant, nous parviendrons à la perfection ; en nous y attachant, nous mériterons la mort éternelle.

## 9.

Les saintes Écritures nous enseignent qu'il y a trois sortes de richesses : les mauvaises, les bonnes et les indifférentes. Les mauvaises richesses sont celles dont il est dit : « Les riches ont manqué de tout; ils ont eu faim. » (Ps. XXIII, 12.) « Malheur à vous, riches; car vous avez reçu votre consolation. » (S. Luc, VI, 24.) La vraie perfection est de rejeter les richesses. Pour nous les faire reconnaître, Dieu loue les pauvres dans l'Église : « Bienheureux les pauvres en esprit; car le royaume des cieux leur appartient. » (S. Matth., V, 3.) Et le Psalmiste dit : « Le pauvre a crié, et le Seigneur l'a exaucé » (Ps. XXXIII, 7;) et ailleurs : « Le pauvre et l'indigent loueront votre nom. » (Ps. LXXIII, 30.) Il y a de bonnes richesses qu'on acquiert par beaucoup de vertu et de mérite. Le juste qui les possède est loué par David : « La postérité du juste sera bénie. La gloire et les richesses seront dans sa maison, et sa justice demeure éternellement » (Ps. CXI, 3;) et ailleurs : « Le salut de l'âme est la vraie

richesse de l'homme. » (Prov., XIII, 8.) Il est parlé dans l'Apocalypse de ces richesses, sans lesquelles on est réduit à la honte de la misère et de la nudité. « Je commencerai par te vomir de ma bouche, parce que tu dis : Je suis riche et dans l'abondance; je ne manque de rien; et tu ignores que tu es malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu. Je te conseille de m'acheter cet or pur, éprouvé par le feu, afin que tu deviennes riche et que tu te revêtes de vêtements blancs, qui cacheront la honte de ta nudité. » (Apoc., III, 16.) Il y a des richesses indifférentes qui peuvent être bonnes ou mauvaises, selon l'usage et l'intention de ceux qui s'en servent. L'Apôtre en parle, lorsqu'il dit : « Conseillez aux riches de ce monde de ne pas s'enorgueillir, et de ne pas espérer dans des richesses incertaines, mais en Dieu, qui nous donne tout en abondance pour en jouir. Qu'ils fassent le bien, qu'ils soient généreux, charitables, qu'ils s'amassent des trésors pour l'éternité, afin de posséder la vie véritable. (I Tim., VI, 17.) Ce sont les richesses que le mauvais riche de l'Évangile gardait sans les partager avec les malheureux, tandis que le pauvre Lazare, couché à sa porte, soupirait après les miettes de sa table. Elles lui méritèrent les supplices de l'enfer et les flammes éternelles.

## 10.

En abandonnant ces richesses visibles de la terre, nous ne quittons pas des biens qui nous soient propres, mais des biens qui nous sont étrangers, lors même que nous pouvons nous glorifier de les avoir acquis par notre travail ou reçus en héritage de nos parents; car, comme je l'ai dit, rien n'est à nous que ce que notre coeur possède, ce qui tient à notre âme, sans que personne puisse nous l'enlever. Notre-Seigneur s'adresse à ceux qui s'attachent à ces richesses, comme si elles leur appartenaient, et qui ne veulent pas en faire part aux pauvres, lorsqu'il dit : « Si vous n'êtes pas fidèles dans les choses étrangères, qui vous donnera ce qui est à vous? » (S. Luc, XVI, 12.) Ainsi, ce n'est pas seulement l'expérience de tous les jours, c'est la parole de Dieu qui nous montre que ces sortes de biens ne sont pas véritablement à nous. Saint Pierre parle des richesses mauvaises, lorsqu'il dit à Notre-Seigneur : « Voici que nous avons tout quitté pour vous suivre; qu'aurons-nous maintenant?... » (S. Matth., XIX, 27.) Ils n'avaient quitté cependant que des filets rompus et de peu de valeur; mais ils avaient aussi renoncé à tous les vices, ce qui est une belle et grande chose; et sans ce sacrifice les Apôtres n'auraient quitté rien de précieux pour suivre le Sauveur; ils n'auraient pas mérité cette gloire de la béatitude que leur promettait cette parole : « Lorsqu'à la résurrection, le Fils de l'homme siégera sur le trône de sa majesté, vous serez assis sur douze sièges pour juger les douze tribus d'Israël. » (Ibid, 28.)

Si donc ceux qui abandonnent réellement ces biens visibles et périssables, ne peuvent pas cependant, pour certaines causes, arriver à la charité des Apôtres, et atteindre par leurs efforts ce troisième degré de renoncement connu de si peu de personnes, que doivent penser d'eux-mêmes ceux qui ne pratiquent pas le premier degré, pourtant si facile, ceux qui gardent les souillures de leurs anciennes richesses, et se glorifient dans leur infidélité du vain

nom de religieux?

Ainsi le premier renoncement aux choses étrangères ne suffit pas pour acquérir la perfection; il faut encore parvenir au second, qui est le renoncement aux choses qui nous appartiennent véritablement; et c'est quand nous aurons quitté tous les vices que nous arriverons au troisième, qui est le plus élevé. Non-seulement alors nous mépriserons tout ce qui se fait dans le monde, tout ce que les hommes possèdent, mais encore nous regarderons comme des choses vaines et passagères, l'immensité des éléments et les magnificences de la nature. « Nous ne considérerons plus, comme dit l'Apôtre, les choses visibles, mais les choses invisibles; car les choses visibles sont temporelles, et les choses invisibles éternelles. » (II Cor., IV, 18.) Nous mériterons d'entendre ce qui fut dit à Abraham : « Viens dans la terre que je te montrerai. » (Gen., XII, 1.)

C'est en accomplissant avec ardeur les trois renoncements qu'on en obtient la récompense; c'est-à-dire qu'on mérite d'entrer dans cette terre promise où ne poussent jamais les ronces et les épines du vice. On en jouit en cette vie, dès que le coeur est purifié de toute passion. Ce n'est pas la vertu et le travail de l'homme qui la font découvrir; mais Dieu promet de nous la montrer, puisqu'il dit : « Viens dans la terre que je te montrerai. » C'est-à-dire, tu ne peux la connaître par toi-même, tes efforts ne pourraient la découvrir; mais moi je la montrerai à celui qui l'ignore et qui ne la cherche même pas. Reconnaissons donc que c'est l'inspiration de Dieu qui nous fait courir dans la voie du salut, et que c'est son enseignement et la lumière qui nous conduisent à la perfection et au vrai bonheur<sup>4</sup>.

Après nous avoir instruits de la sorte, l'abbé Paphnuce nous congédia, et nous quittâmes la cellule un peu avant le milieu de la nuit, le coeur plus touché que joyeux. Nous nous imaginions avant cette conférence qu'en nous appliquant avec soin à pratiquer exactement le premier degré de renoncement, nous atteindrions le sommet de la perfection, et nous commençons à comprendre que nous n'avions pas même encore une idée élevée de la vie religieuse. On nous avait bien parlé dans les monastères du second renoncement; mais il n'avait été jamais question du troisième, qui surpasse de beaucoup les deux premiers, et qui contient seul la vraie perfection.

---

<sup>4</sup>Les derniers chapitres de cette conférence contiennent des doctrines fausses sur la grâce; nous les avons supprimés.

- 11.
- 12.
- 13.
- 14.
- 15.
- 16.
- 17.
- 18.
- 19.
- 20.
- 21.
- 22.

#### **QUATRIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ DANIEL : DE LA CONCUPISCENCE DE LA CHAIR ET DE L'ESPRIT.**

Causes des sécheresses de l'âme.— Utilité des épreuves. — Combat contre l'esprit, la chair et l'orgueil. — Différence entre l'homme charnel, l'homme animal et l'homme spirituel. — Danger de la tiédeur. — Comment il faut l'éviter.

##### **1.**

Parmi ces maîtres de la philosophie chrétienne , nous vîmes l'abbé Daniel, qui égalait en toutes sortes de vertus les solitaires du désert de Schethé, et qui se faisait remarquer plus particulièrement par son humilité profonde. Le bienheureux Paphnuce, prêtre de cette solitude , charmé de sa pureté et de sa douceur, le préféra à beaucoup d'autres plus âgé que lui pour l'élever au diaconat. Paphnuce admis rait tellement ses vertus, qu'il avait hâte de l'égalier à lui par le sacerdoce comme il lui semblait son égal par la grâce et le mérite; il souffrait avec peine de le voir plus longtemps à un rang inférieur, et dans l'espérance d'avoir en lui un digne successeur, il l'éleva, dès son vivant, à l'ordre de la prêtrise. Mais Daniel n'oublia pas son humilité habituelle, et ne voulut pas exercer le ministère tant que Paphnuce vivrait ; et lorsque le saint abbé offrait le sacrifice de la messe, il continuait à remplir près de lui les fonctions de diacre. Quoique le bienheureux Paphnuce eût reçu en bien des occasions le don de prophétie, son espoir fut cette fois trompé; car, peu de temps après, il vit aller à Dieu celui qu'il avait choisi pour son successeur.

2.

Nous demandâmes au bienheureux abbé Daniel comment quelquefois, dans nos cellules, nous ressentons une telle ferveur, une si grande joie intérieure et des lumières si abondantes, que non-seulement la parole ne peut l'exprimer, mais encore l'intelligence y suffire. Notre oraison est pure et ardente, et notre âme est tellement comblée de grâces spirituelles, que nos prières victorieuses semblent atteindre Dieu pendant notre sommeil même. D'autres fois, au contraire, nous nous sentons tout à coup, sans aucun motif, remplis de tristesse et accablés d'angoisses, au point que non-seulement nous tombons dans la sécheresse, mais que notre cellule nous fait horreur. La lecture nous ennueie ; nous divaguons et nous nous égarons dans la prière comme des hommes ivres, et, malgré nos gémissements et nos efforts, nous ne pouvons ramener notre esprit à son état ordinaire. Plus nous voulons l'appliquer à Dieu, plus il s'empporte dans de folles distractions. Il devient incapable de porter aucun fruit spirituel, et ni le désir du ciel, ni la crainte de l'enfer ne peuvent le retirer de sa léthargie.

3.

L'abbé Daniel répondit : Nos pères nous ont donné trois raisons de cette sécheresse de l'âme dont vous parlez. Elle vient ou de notre négligence, ou des attaques du démon, ou de la volonté de Dieu qui nous éprouve. Elle vient de notre négligence lorsque nous nous laissons aller par notre faute à la tiédeur, et que notre paresse et notre négligence nous donnent des pensées mauvaises, et font produire des ronces et des épines à la terre de notre coeur, tellement que nous devenons stériles et incapables de produire des fruits spirituels et de nous appliquer à la contemplation. Elle vient des attaques du démon lorsque, malgré nos efforts vers le bien, cet esprit de malice se glisse dans notre âme et nous distrait, à notre insu, de nos meilleures résolutions.

4.

La sécheresse que Dieu permet pour nous éprouver a deux causes. La première est que Dieu se retire pour un peu de temps, afin que nous reconnaissions humblement notre faiblesse et que nous ne nous enorgueillissions jamais de la pureté de coeur et des grâces que sa présence nous donnait. En nous éprouvant par cet abandon, il veut nous faire comprendre que nos gémissements et nos efforts ne peuvent nous rendre notre état de paix et de pureté et que ce n'était pas à nous-mêmes que nous devons la joie de notre coeur, mais bien à sa seule bonté et qu'il faut encore la solliciter de sa grâce et de sa miséricorde. La seconde cause est que Dieu veut éprouver notre persévérance et la force de nos désirs. Il veut nous montrer avec quelle ferveur et quelles ardentes prières il faut rappeler l'Esprit-Saint qui s'est caché de nous, afin qu'après avoir retrouvé avec tant de peine la joie spirituelle que nous avions perdue, nous nous appliquions ensuite à la conserver avec plus de soin et d'amour,

car on garde avec négligence ce que l'on croit facilement recouvrer.

5.

Ceci prouve clairement que c'est la grâce et la miséricorde de Dieu qui opèrent toujours le bien qui est en nous. Dès qu'il nous abandonne, nos efforts deviennent inutiles; l'âme ne peut jamais, sans son secours, recouvrer son premier état; et cette parole s'accomplit en nous : « Cela ne dépend pas de l'homme qui veut ou qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde. » (Rom. , IV, 16.)

La grâce aussi ne dédaigne pas de visiter quelquefois les tièdes et les négligents, et de répandre dans leurs âmes ces inspirations et cette abondance de saintes pensées dont vous parlez. Elle assiste les indigents et réveille ceux qui dorment; elle éclaire ceux que l'ignorance aveugle ; elle nous reprend et nous corrige avec bonté ; elle remplit nos cœurs , afin de nous retirer, par le repentir, de notre langueur et de notre engourdissement. Souvent même, quand elle nous visite, ses parfums surpassent tellement ceux de la terre , que l'âme en est enivrée et ravie ; elle oublie qu'elle est captive dans son corps.

6.

David reconnaissait que cet éloignement, cette sorte d'abandon de Dieu est si utile, qu'il ne voulait pas, dans sa prière, demander de ne jamais l'éprouver. Il savait que cela n'eût été profitable ni à lui ni aux autres, pour parvenir à la perfection, mais il demandait seulement d'adoucir cette absence : « Ne m'abandonnez pas toujours. » (Ps. CXVIII, 8.) Comme s'il disait : Je sais que souvent vous abandonnez pour leur bien vos élus afin de les éprouver; le démon ne pourrait pas les tenter, si vous ne vous retiriez un peu. Aussi je ne vous demande pas de vous éloigner jamais; il faut que je sente mon infirmité, et que je dise : « Il m'est bon que vous m'humilieez. » (Ps. CXVIII, 7.) Je n'aurais jamais l'occasion de combattre , si votre divine protection m'assistait toujours. Le démon n'oserait pas me tenter, si vous me souteniez ainsi, et il vous adresserait à vous ou à moi ce reproche qu'il a coutume de faire à vos serviteurs fidèles. « Job sert-il Dieu pour rien? ne protégez-vous pas sans cesse sa personne et sa maison ? N'entourez-vous pas d'un rempart tous ses biens?» (Job., I, 10.) Ce que je vous demande seulement, Seigneur, c'est que vous ne m'abandonniez pas trop; car s'il m'est utile que vous m'abandonniez un peu pour éprouver la constance de mes désirs, il me serait aussi nuisible d'être abandonné tout à fait de vous, comme le méritent mes fautes. Nulle vertu humaine ne peut résister si votre secours lui manque dans la tentation; elle succomberait sous la puissance et les attaques de l'ennemi; mais vous qui connaissez la faiblesse de l'homme et qui mesurez ses combats, « vous ne permettrez pas que nous soyons tentés au delà de nos forces, et vous ferez en sorte que nous puissions résister à la tentation. » (I Cor. X, 13.)

Nous trouvons dans le livre des Juges, au chapitre III, verset 2, une figure de cette vérité. Les nations qui sont exterminées représentent les ennemis spirituels d'Israël. « Ce sont les nations que le Seigneur réserve pour instruire par elles son peuple et l'habituer à combattre ses ennemis. » Et un peu après, l'Écriture ajoute: « Dieu les laissa éprouver son peuple, afin de voir s'il écouterait ou non les préceptes que le Seigneur avait donnés à leurs frères par l'intermédiaire de Moïse. » Dieu réserva donc ces combats aux Israélites, non pas qu'il fût jaloux de leur repos, et qu'il leur voulût du mal, mais parce qu'il savait qu'il leur serait très-utile d'avoir toujours à combattre ces nations. Ils devaient sentir qu'ils avaient toujours besoin du secours de Dieu, et persévérer dans la méditation et la prière, pour ne pas tomber dans la mollesse et perdre l'habitude de la guerre et la pratique de la vertu. Souvent ceux que l'adversité n'a pu renverser se laissent vaincre par la paix et la prospérité.

7.

Nous voyons, dans saint Paul, l'utilité de ce combat qui est dans nos membres. « La chair, dit-il, désire contre l'esprit, et l'esprit contre la chair; ils se combattent mutuellement pour que vous ne puissiez pas faire tout ce que vous voulez. » (Gal., V, 17. )

Vous avez un combat intérieur attaché à votre nature, par une disposition particulière de Dieu.

Dieu veut le combat pour notre bien, pour nous faire avancer vers la perfection, et pour éloigner de nous une paix dangereuse.

8.

L'ABBÉ GERMAIN. NOUS commençons à comprendre; il reste cependant des obscurités dans le texte de l'Apôtre, et nous vous conjurons de vouloir bien les dissiper. Il nous semble qu'il est question de trois choses : la première est le combat de la chair contre l'esprit; la seconde, le combat de l'esprit contre la chair; la troisième, la volonté qui est entre les deux, et dont saint Paul dit : afin que vous ne fassiez pas tout ce que vous voulez. Ce sont ces dernières paroles que nous ne comprenons pas encore très-clairement, et puisque l'occasion de cette conférence se présente, nous vous prions de nous les expliquer.

9.

L'ABBÉ DANIEL. C'est beaucoup pour l'intelligence, de discerner ce qui est en question, et la plus grande partie de la science est de savoir qu'on ne sait pas. Aussi est-il dit : « L'insensé qui interroge passera pour sage. » (Prov. XVII, 28.) Car celui qui interroge, ignore la solution de la question qu'il fait, mais il la cherche ; il comprend qu'il ne comprend pas, et il doit être réputé sage, parce qu'il reconnaît son ignorance.

Comme vous venez de le dire, l'Apôtre parle bien de trois choses. Il y a le combat de la chair contre l'esprit, le combat de l'esprit contre la chair, et la cause de cette guerre qui nous empêche, dit-il, de faire ce que nous voulons. Mais il reste une quatrième chose que vous n'avez pas bien aperçue, c'est ce qui nous fait faire ce que nous ne voulons pas. Il faut donc examiner d'abord ces deux forces contraires qui se combattent, la chair et l'esprit; nous examinerons ensuite quelle est cette volonté qui est entre les deux, et nous tâcherons de discerner ce qui empêche de l'accomplir.

## 10.

Le mot chair, dans les saintes Écritures, a plusieurs sens. Il signifie quelquefois l'homme tout entier, c'est-à-dire son corps et son âme. Il est dit : « Et le Verbe s'est fait chair. » (S. Jean, I, 14.) « Toute chair verra le salut de notre Dieu. » (Isaïe, XL, 5. S. Luc, III, 6.) Il signifie quelquefois les pécheurs et les hommes charnels. « Mon esprit ne demeurera pas en ces hommes, parce qu'ils sont chair. » (Gen., VI, 3.) Il est pris quelquefois pour le péché même : « Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'esprit. » (Rom., VIII.) « La chair et le sang ne posséderont pas le royaume de Dieu. » (II Cor., XV, 50.) Et l'Apôtre ajoute : « Et la corruption ne possèdera pas l'incorruptible. » Quelquefois il se prend pour les parents et les proches : « Nous sommes vos os et votre chair. » (II Rois, V, 1.) L'Apôtre dit : « Je tâche d'exciter la jalousie de ma chair, afin d'en sauver quelques-uns. » (Rom., XI, 14.) Il faut examiner laquelle de ces quatre significations nous devons donner au mot chair. Il est évident que ce n'est pas celle-ci : « Le Verbe s'est fait chair. » « Toute chair verra le salut de Dieu. » Ce n'est pas non plus celle-ci : « Mon esprit ne demeurera pas dans ces hommes, parce qu'ils sont chair; » car l'Apôtre ne parle pas de l'homme pécheur, lorsqu'il dit : « La chair combat l'esprit, et l'esprit combat la chair. » Il ne parle pas des substances, mais des mouvements, des actes qui luttent ensemble et agitent la vie de l'homme.

## 11.

Ainsi, la chair, dans ce texte, ne signifie pas l'homme, la substance de l'homme, mais la volonté de la chair et ses désirs déréglés; l'esprit ne signifie pas non plus la substance de l'âme, mais ses bonnes et saintes aspirations. C'est évidemment dans ce sens que l'Apôtre s'exprime, lorsqu'il dit : « Marchez selon l'esprit, et n'accomplissez pas les désirs de la chair; car la chair a des désirs contre l'esprit, et l'esprit contre la chair; ils combattent ensemble de telle manière, que vous ne faites pas ce que vous voulez. » (Gal., V, 17.) Et comme ces deux sortes de désirs, ceux de la chair et de l'esprit, sont à la fois dans l'homme, il en résulte pour nous une guerre intérieure de tous les jours. La concupiscence de la chair qui nous porte au mal, nous fait trouver nos délices dans la possession des choses présentes; tandis que l'esprit résiste à la chair, et désire s'appliquer tellement aux choses spirituelles, qu'il voudrait se passer même de ce qui est nécessaire à son corps, et ne lui donner aucun des soins



que demande sa faiblesse. La chair se plaît dans le plaisir et la volupté; l'esprit en repousse jusqu'aux simples désirs. La chair aime le sommeil et l'abondance; l'esprit, les veilles et les jeunes : il voudrait ne pas laisser son corps dormir et manger autant qu'il en aurait besoin. La chair désire faire de bons repas; l'esprit se contente d'un peu de pain tous les jours. La chair se plaît à prendre des bains et à se voir entourée de flatteurs; l'esprit, au contraire, aime ce qui est grossier et la solitude profonde des déserts; il fuit la présence de tous les hommes. La chair ambitionne les honneurs et la louange; l'esprit se réjouit, au contraire, des persécutions et des injures.

## 12.

La volonté de l'âme entre ces désirs contraires reste dans un milieu, dans une hésitation blâmable; elle ne s'adonne pas aux dérèglements du vice, mais elle n'embrasse pas les saintes rigueurs de la vertu. Elle cherche à modérer les passions de la chair, parce qu'elle ne voudrait pas souffrir les épreuves sans lesquelles on ne peut satisfaire les désirs de l'esprit. Elle désire obtenir la chasteté du corps, sans le secours de la mortification; acquérir la pureté du cœur, sans la fatigue des veilles; devenir riche en vertu, sans efforts pénibles; posséder le trésor de la patience, sans passer par les injures; pratiquer l'humilité chrétienne, sans renoncer aux honneurs du monde; concilier le renoncement de l'Évangile avec l'ambition du siècle; servir Notre-Seigneur, sans se priver de la louange des hommes; prêcher la vérité, sans blesser jamais personne : elle voudrait enfin acquérir les biens futurs, sans perdre toutefois les biens présents.

Cette volonté ne nous fera jamais arriver à la véritable perfection; mais elle nous fera tomber dans une odieuse tiédeur, et mériter les reproches qui sont dans l'Apocalypse : « Je sais quelles sont vos oeuvres, dit le Seigneur; car vous n'êtes ni chaud ni froid : que n'êtes-vous froid ou chaud ? Mais parce que vous êtes tiède, je commencerai à vous vomir de ma bouche. » (Apoc., III, 16.)

La guerre seule peut nous tirer de cet état de tiédeur; car lorsque notre volonté, pour tout concilier, se relâche un peu, aussitôt les aiguillons de la chair se font sentir, et les blessures du vice et des passions ne nous permettent pas de nous maintenir dans cette pureté que nous voudrions conserver; nous arrivons à travers des sentiers pleins d'épines à cet état de glace qui nous faisait horreur. Si, au contraire, dans la ferveur de notre esprit, nous voulons arrêter tous les désirs du corps, sans tenir aucun compte de la faiblesse humaine, si nous nous lançons avec trop d'ardeur dans des exercices de piété au-dessus de nos forces, l'infirmité de notre chair nous arrête et nous retire de ces excès blâmables. Ainsi, entre ces deux tendances contraires qui se combattent, la volonté de l'âme qui ne veut ni s'abandonner aux désirs de la chair, ni se sacrifier à la vertu, reste dans un juste tempérament : cette guerre intérieure empêche la volonté de s'égarer et l'oblige à tenir la balance

égale entre l'âme et le corps, sans permettre à l'esprit de pencher à droite par trop de ferveur, et à la chair d'incliner à gauche, en cédant aux tentations du vice. Cette guerre intérieure et continuelle nous conduit heureusement à ce quatrième état, où nous faisons ce que nous ne voulons pas; nous acquérons la pureté du coeur, non dans la paix et le repos, mais par les sueurs de l'obéissance et les larmes de la contrition; et nous obtenons la chasteté de la chair par les jeûnes, la faim, la soif et la vigilance. Nous arrivons à la droiture du coeur, par la lecture, les veilles, la prière continuelle et par une rigoureuse solitude. Nous pratiquons la patience dans les épreuves de la tribulation; nous servons Dieu au milieu des injures et des opprobres qui nous accablent, et nous confessons, s'il le faut, la vérité, malgré l'envie et la haine du monde.

Cette guerre intérieure nous retire d'une paix lâche et coupable, et nous porte à des efforts de vertu pour lesquels nous avons de l'éloignement. Nous nous trouvons ainsi dans un juste milieu, et notre libre arbitre se maintient entre l'ardeur de l'esprit et l'engourdissement de la chair. De telle sorte que l'esprit ne permet pas à l'âme de se livrer aux désordres de la passion, et que la faiblesse de la chair ne souffre pas qu'elle se livre à des désirs exagérés de vertu. Le principe des vices est comprimé d'un côté, tandis que, de l'autre, l'orgueil du bien, notre plus dangereuse maladie, ne peut nous atteindre de ses traits empoisonnés. Ces combats tiennent l'âme en équilibre et en santé. Elle marche sûrement entre les deux extrêmes, dans le chemin royal que doit suivre le soldat de Jésus-Christ. Ainsi, lorsque l'âme, par la tiédeur et la lâcheté de sa volonté, se sent entraînée vers les désirs de la chair, l'esprit réprime la concupiscence et résiste aux vices de la terre; et lorsque l'esprit se laisse emporter par l'excès de sa ferveur vers des choses impossibles, la faiblesse de la chair le retient dans la modération, et l'âme, sans se laisser engourdir par la tiédeur de la volonté, marche entre les deux extrêmes, et s'avance courageusement dans la voie droite et sûre de la perfection.

Nous voyons quelque chose de semblable dans la Genèse, lorsque Dieu arrêta la construction de la tour de Babel, et confondit par la confusion des langues les entreprises sacrilèges des hommes. (Gen., XI.) Leur union était aussi injurieuse à Dieu que nuisible à ceux qui s'attaquaient à sa majesté; ce fut donc un bien pour eux d'être dispersés par la diversité de leur langage. Leur accord les eût conduits à leur perte; leur désaccord les sauvait, au contraire, et leur faisait connaître la faiblesse humaine, qu'ils ignoraient quand ils conspiraient ensemble contre Dieu.

### 13.

Le combat de l'esprit et de la chair nous est utile en faisant naître des retards, des entraves salutaires. La pesanteur du corps retient l'esprit qui s'égaré dans ses pensées, et lui donne, en mettant un obstacle à leur exécution, le temps de se reconnaître et de se repentir. Les démons ne furent point arrêtés par les entraves de la chair dans l'accomplissement de leurs

desseins. Ils tombèrent des rangs les plus élevés des anges , et devinrent plus coupables que les hommes, parce qu'ils purent satisfaire sur-le-champ leurs désirs, et consommer irrévocablement le mal qu'ils avaient conçu. Leur esprit est aussi prompt à concevoir que leur substance à exécuter, et cette facilité ne leur a pas laissé le temps de délibérer et de renoncer à leurs coupables pensées.

**14.**

Leur substance est toute spirituelle et libre des liens de la chair. Elle n'a, par conséquent, aucune excuse, et ne mérite aucun pardon dans les égarements de sa volonté. Elle n'est pas portée au mal par la révolte des sens; elle ne pèche que par la faute de sa volonté corrompue. Aussi son péché est sans repentir, et sa ruine sans remède. Rien de terrestre ne l'a sollicitée dans sa chute, et elle ne saurait obtenir d'indulgence et de délai dans son châtiment. Nous voyons que le combat intérieur de l'esprit et de la chair, non-seulement ne nous est pas nuisible; mais qu'il nous procure même de véritables avantages.

**15.**

Le premier avantage est de nous faire connaître notre paresse et nos négligences. Semblable à un maître toujours vigilant, il ne nous permet jamais de nous écarter de la ligne droite du devoir et de la règle; et si nous nous exposons à dépasser les limites que nous trace la prudence, il nous reprend aussitôt, nous corrige avec le fouet de la tentation , et nous ramène à l'austérité nécessaire. Le second avantage est de nous humilier. Lorsque la grâce de Dieu nous a rendus chastes et purs, lorsque nous avons été exempts pendant longtemps de toute pensée déshonnête, il nous semble que nous ne serons plus inquiétés des mouvements de la chair, et que nous sommes délivrés de notre corruption originelle; nous pourrions en ressentir secrètement de l'orgueil; mais alors le combat intérieur recommence, et nous humilie en nous rappelant par ses attaques les tristes faiblesses de notre humanité. Les autres vices, quoique plus grands et plus nuisibles, nous laissent plus indifférents et troublent moins notre conscience. Mais celui-ci nous fait rougir davantage : nos illusions se dissipent, et nous nous reprochons notre négligence à corriger nos passions; et ces souillures involontaires nous font apercevoir des fautes spirituelles qui nous rendent impurs devant Dieu. L'âme se hâte de secouer sa nonchalance; elle comprend qu'elle ne doit pas se fier à la pureté dont elle jouissait, et qu'elle la perdra, si Dieu s'éloigne d'elle un instant. Nous ne pouvons la conserver sans le secours continu de la grâce, et nous savons, par expérience, que pour posséder toujours la pureté du coeur, nous devons toujours travailler à acquérir la vertu d'humilité.

**16.**

Cet orgueil de notre pureté naturelle nous serait plus nuisible que toutes nos fautes, et nous en ferait perdre les avantages, comme le prouve la chute des anges dont nous avons parlé. Ils n'éprouvaient aucune tentation de la chair ; l'orgueil de leur coeur causa seul leur ruine, et les fit précipiter du haut du ciel. Vous le voyez, les combats sont un remède contre la tiédeur, sans lequel nous ne nous apercevions pas de notre négligence, et nous ne ferions aucun effort spirituel ou corporel pour parvenir à la perfection. Nous négligerions la pratique de la tempérance et de la mortification, si la révolte de la chair ne nous humiliait pas sans cesse, et ne nous rendait pas attentifs à nous purifier de nos autres souillures spirituelles.

**17.**

Ceux qui sont chastes par tempérament tombent souvent dans la tiédeur. Comme ils se croient affranchis du joug de la chair, ils ne pensent pas à acquérir la continence du corps et la contrition du cœur; ils sont tranquilles et ne font aucun effort pour parvenir à la perfection et pour se guérir même de leurs maladies spirituelles. De l'état charnel, ils tombent à l'état animal, ce qui est plus fâcheux certainement; car de froid c'est devenir tiède, et Dieu a dit « qu'il a les tièdes en horreur.

**18.**

L'ABBÉ GERMAIN. L'utilité de ce combat, entre la chair et l'esprit, nous paraît évidente; vous nous l'avez, pour ainsi dire, rendue palpable. Veuillez avoir la bonté de nous expliquer de la même manière la différence qu'il y a entre l'homme charnel et l'homme animal, et comment l'homme animal est pire que l'homme charnel.

**19.**

L'ABBÉ DANIEL. Il y a, selon la sainte Écriture, trois états de l'âme : l'état charnel, l'état animal, et l'état spirituel. (S. Aug., lib. LXXXIII, quest. 4, 67.) L'Apôtre nous les indique tous les trois. Il dit de l'état charnel : « Je vous ai donné du lait à boire et non pas une nourriture solide, parce que vous n'étiez pas capables de la supporter, et vous ne l'êtes pas encore; car vous êtes charnel » (I Cor., III, 2;) et ailleurs : « Puisqu'il y a entre vous des disputes et des divisions, n'êtes-vous pas charnels? » (Ibid., 4.) Il parle de l'état animal, lorsqu'il dit : « L'homme animal ne comprend pas les choses qui viennent de l'esprit de Dieu; car elles lui semblent une folie. » (I Cor., II, 14.) Il parle de l'homme spirituel, lorsqu'il dit : « L'homme spirituel juge toute chose, et n'est jugé par personne » (Ib., 15;) et ailleurs : « Vous qui êtes spirituels, instruisez ces sortes de personnes avec un esprit de douceur. » (Gal., VI, 1.) Hâtons-nous donc, lorsque nous avons cessé d'être charnels, en nous séparant des hommes du siècle et en nous purifiant des souillures de la chair, hâtons-nous d'arriver, par tous les

moyens, à l'état spirituel, de peur qu'en nous flattant d'avoir renoncé au monde extérieurement, et d'avoir évité la corruption de la chair, nous ne nous imaginions être parvenus à la perfection, et nous ne négligions de combattre nos autres passions. Si nous restons dans ce milieu, nous n'atteindrons pas l'état spirituel. Nous croirons qu'il suffit d'avoir quitté la société des hommes et les plaisirs du monde, d'être exempts des vices grossiers de la chair, et nous tomberons dans la tiédeur, le pire état de tous, puisque nous méritons d'être vomis de la bouche de Dieu, comme il nous en menace. « Que n'êtes-vous chaud ou froid; mais vous êtes tiède, et je commencerai à vous vomir de ma bouche. » (Apoc., III, 16.)

Ceux que Dieu avait bien voulu recevoir dans les entrailles de sa charité, sont devenus tièdes; il déclare que son cœur se soulève pour les rejeter. Ils pouvaient, pour ainsi dire, faire partie de sa substance, et ils ont mieux aimé en être séparés; ils sont devenus pires que ceux qui ne se sont jamais approchés des lèvres du Seigneur; car nous avons plus d'aversion pour ce que nous avons vomi que pour les autres aliments. Ce qui était froid, s'est réchauffé dans notre bouche, et nous nous en sommes nourris avec plaisir; mais ce que nous avons rejeté à cause de sa tiédeur, non-seulement nous ne l'approchons plus de nos lèvres, nous ne pouvons pas même le regarder sans horreur.

Il est donc bien vrai de dire que rien n'est plus funeste que la tiédeur. L'homme charnel, l'homme du monde ou le païen, arrivera plus facilement à une conversion salutaire et à la véritable perfection, que celui qui, après avoir embrassé la vie religieuse, ne suit pas cependant la voie parfaite que lui trace sa règle, et laisse éteindre en lui le feu de sa première ferveur. Le premier est humilié de ses passions grossières, et, pour se laver de ses souillures honteuses, il accourt à la fontaine qui peut le purifier; et dans son repentir, plus il a horreur de son infidélité, de son état de glace, plus son esprit s'enflamme et aspire à la perfection. Le second, au contraire, qui commence avec tiédeur et abuse du nom de religieux, ne saurait reprendre avec humilité et zèle le chemin de sa profession. Une fois qu'il est atteint de cette lèpre malheureuse, il ne peut en guérir; ni ses propres réflexions, ni les conseils des autres ne le ramèneront dans la voie parfaite. Il a dit dans son cœur Je suis riche, je suis dans l'abondance, je ne manque de rien; mais Dieu peut lui répondre: « Tu es misérable et digne de pitié; tu es pauvre, aveugle et nu. » (Apoc., III, 17.) Il devient ainsi plus à plaindre que l'homme du monde; car il ignore sa misère, son aveuglement, sa nudité, le besoin qu'il a de se convertir et d'écouter de salutaires avertissements. Il ferme l'oreille aux bons conseils, et il ne comprend pas que sa qualité de religieux fait son malheur. L'opinion qu'on a de lui est un poids qui l'accable. On croit à sa sainteté, à son union avec Dieu, et, à cause de cela, son châtement sera plus terrible au jour du jugement.

Mais pourquoi nous arrêter plus longtemps à des choses que l'expérience ne nous a que trop prouvées? N'avons-nous pas souvent vu des hommes du monde et des païens qui étaient froids et charnels, devenir fervents et spirituels; tandis que nous n'avons jamais vu de-

venir parfait celui qui était tiède et animal. Dieu déteste tellement les tièdes, qu'il ordonne, par son prophète, aux saints et aux docteurs, de cesser de les avertir et de les instruire, de ne pas répandre la semence de la bonne parole sur cette terre stérile et infructueuse, toute couverte de ronces et d'épines; mais de la mépriser et de cultiver plutôt une terre nouvelle; c'est-à-dire de prodiguer de préférence le zèle de leur parole et la lumière de leur doctrine aux païens et aux hommes du monde. « Voici ce que dit le Seigneur au peuple de Juda et aux habitants de Jérusalem : Défrichez des terres nouvelles, et ne semez plus sur les épines. » (Jér., IV, 3.)

## 20.

Je rougis de dire que nous voyons bien des solitaires renoncer si imparfaitement au monde, qu'ils semblent n'avoir changé que de vêtements, dans leurs vices et leurs habitudes; car les uns cherchent à acquérir des richesses qu'ils ne possédaient pas : les autres conservent celles qu'ils avaient auparavant, ou, ce qui est plus triste encore, désirent les augmenter, sous prétexte de nourrir leurs anciens serviteurs et leurs parents, ou de former plus tard une communauté, dont ils espèrent devenir les abbés. S'ils cherchaient véritablement la voie de la perfection, ils mettraient tous leurs soins à se dépouiller non-seulement de leurs biens, mais encore de leurs premières affections et de leurs préoccupations d'autrefois, pour se placer sous l'obéissance de leurs supérieurs, dans un entier renoncement de toutes choses, sans se préoccuper d'eux-mêmes, bien loin de vouloir se charger des autres. Mais, au contraire, ils sont si désireux de commander, qu'ils ne pensent point à obéir; et, dans leur orgueil, ils négligent d'apprendre et de faire ce qu'ils voudraient enseigner aux autres.

Il arrive nécessairement ce que dit Notre-Seigneur : « Ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles, et ils tombent ensemble dans l'abîme. » (S. Matth., XV, 14.) Cet orgueil, qui n'a qu'un principe, conduit à deux états différents. Les uns affectent une tenue grave et austère; les autres s'abandonnent avec une incroyable légèreté à la dissipation et à des vices insensés. Les premiers se montrent volontiers taciturnes; les seconds dédaignent de s'assujettir au silence, et ne craignent pas de dire souvent des choses absurdes et inconvenantes, parce qu'ils rougissent de paraître moins habiles et moins savants que les autres. Les uns, par orgueil, recherchent l'honneur de la cléricature; les autres le méprisent, le jugeant indigne du rang qu'ils avaient dans le monde, et de la noblesse de leur origine. On peut examiner et décider quel est le plus dangereux de ces deux états.

C'est une égale désobéissance de manquer aux ordres de ses supérieurs par excès de zèle ou par amour du repos, et il est aussi nuisible de violer la règle du monastère en dormant qu'en veillant. Vous méprisez l'autorité de l'abbé en lisant et en prenant du repos lorsqu'il vous ordonne le contraire. On est également orgueilleux en se révoltant contre lui, par le jeûne ou par l'intempérance; et même les vices qui semblent venir de la vertu et d'un motif

spirituel, sont plus dangereux et plus difficiles à guérir que ceux qui viennent évidemment des désirs de la chair; car on s'empresse de combattre le mal qui s'aperçoit facilement, tandis que celui qui se cache sous de fausses apparences ne peut être soigné, et l'erreur où l'on est rend la plaie désespérée.

## 21.

Comment ne pas déplorer la folie de ceux qui, après avoir renoncé généreusement à leurs biens, aux richesses et aux enchantements du siècle, ne peuvent se détacher des choses petites et grossières dont ils se servent dans leur état, et les aiment avec plus de passion que tout ce qu'ils possédaient autrefois? Il leur profitera bien peu d'avoir méprisé de grandes richesses, de grands biens, s'ils ont reporté leurs affections sur des choses petites et méprisables. Leurs désirs et leur avarice, ne pouvant plus s'appliquer à des choses précieuses, s'exercent sur de viles matières, et ils montrent que leur passion n'est pas détruite, mais qu'elle a seulement changé d'objet. Ils possèdent avec la même ardeur qu'autrefois des meubles sans valeur, une natte, une corbeille, une boîte, un livre; ils en sont si jaloux que, pour les garder et les défendre, ils n'ont pas honte de s'irriter contre leurs frères et même de les quereller. La cupidité qu'ils avaient dans le monde les tourmente encore; et pour les choses nécessaires à la vie religieuse, ils ne se contentent pas de la part commune; ils montrent leur avarice secrète, en voulant avoir plus que les autres, en ne permettant pas qu'on touche à ce qui leur sert ou en se réservant ce qui devrait être commun à tout le monde. Est-ce la nature des objets et non pas la passion avec laquelle on s'y attache, qui rend coupable? et s'il n'est pas permis de se mettre en colère pour des causes sérieuses, n'est-il pas aussi mal de le faire pour des futils motifs? Quand on a renoncé aux choses précieuses, n'est-il pas plus facile de mépriser les choses grossières? Quelle différence y a-t-il à se passionner pour d'abondantes richesses ou pour des bagatelles, et n'est-on même pas plus blâmable d'avoir méprisé les grandes choses pour se rendre esclave des petites? Ce renoncement n'est pas certainement parfait, puisque celui qui a pris la vie du pauvre a conservé la volonté du riche.

## **CINQUIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ SÉRAPION : DES HUIT VICES PRINCIPAUX**

Des vices en général. — De leurs causes extérieures et intérieures. — De la gourmandise et de l'impureté. — De la vaine gloire et de l'orgueil. — De l'avarice. — De la tristesse et de la paresse. — De la colère. — Du rang des vices et de la manière de les combattre. — Ne pas se glorifier de ses victoires.

1.

Il y avait, dans cette assemblée de vénérables vieillards, un solitaire recommandable surtout par la vertu de discrétion. Il se nommait Sérapion. Je pense qu'il est très-utile d'écrire la conférence que nous eûmes avec lui. Sur nos instances, il nous entretint des vices principaux qui nous attaquent, et il nous en exposa clairement les signes et les causes.

2.

Les vices principaux, nous dit-il, qui ravagent l'humanité sont au nombre de huit. Le premier est la gourmandise; le second, la fornication; le troisième, l'avarice ou l'amour de l'argent; le quatrième, la colère; le cinquième, la tristesse; le sixième, la paresse ou la lâcheté de cœur; le septième, la vaine gloire; le huitième, l'orgueil.

3.

Ces vices sont de deux sortes : les uns sont naturels, comme la gourmandise ; les autres sont contre nature, comme l'avarice. Ils s'accomplissent de quatre manières : les uns ont besoin de l'action extérieure du corps, comme la gourmandise et la fornication; les autres peuvent s'en passer, comme l'orgueil et la vaine gloire. Les uns ont des causes extérieures, comme l'avarice et la colère; les autres viennent de mouvements intérieurs, comme la paresse et la tristesse.

4.

Nous parlerons brièvement de ces vices, et nous les expliquerons surtout par des passages de l'Écriture. La gourmandise et la fornication naissent naturellement en nous, sans aucune excitation de l'esprit, par le seul dérèglement de la chair. Pour les satisfaire, cependant, il faut un objet extérieur, et l'action du corps. a Chacun, en effet, est tenté par sa propre concupiscence, et lorsque la concupiscence a conçu, elle enfante le péché, et lorsque le péché est consommé, il produit la mort. » (S. Jacq. , I, 14.) Ainsi le premier Adam n'a pu être séduit par la gourmandise sans un fruit qu'il s'empressa de manger contre l'ordre de Dieu, et le second Adam fut tenté par un objet extérieur, lorsque le démon lui dit : « Si vous êtes le Fils de Dieu, ordonnez que ces pierres deviennent des pains. » (S. Matth. , IV, 3.) La fornication n'existerait pas sans notre corps. Ces deux vices, qui s'accomplissent par la chair, doivent se combattre non-seulement par les efforts de l'âme, mais encore plus particulièrement par la mortification du corps. Pour résister à leurs attaques, l'application de l'esprit ne suffit pas comme il arrive souvent pour vaincre la colère, la tristesse et les autres passions qui surgissent sans l'intervention de la chair; il faut assujettir le corps par les jeûnes, les veilles, les oeuvres de pénitence; il faut y joindre aussi la fuite des occasions ; car, comme



ces deux vices viennent de l'esprit et du corps, ils ne peuvent être surmontés que par les efforts de l'un et de l'autre.

Saint Paul, il est vrai, appelle généralement tous les vices charnels, et il met la haine, la colère et l'hérésie au nombre des oeuvres de la chair. (Gal., V, 20.) Cependant, pour mieux en connaître la nature et les remèdes, nous les distinguerons ici en deux classes, et nous dirons que les uns sont charnels, les autres spirituels. Les vices charnels sont ceux qui viennent plus directement de la chair, qui s'y plaît et s'y nourrit tellement, que la paix de l'âme en est troublée, et que souvent même la volonté est entraînée.

L'Apôtre en parle lorsqu'il dit : « Nous avons tous vécu autrefois dans les convoitises de la chair, nous abandonnant à ses désirs et à ses pensées; nous étions alors enfants de colère, comme les autres. » (Eph., II, 3.)

Les vices spirituels sont ceux qui viennent de l'âme seulement, et qui, bien loin de procurer du plaisir au corps, lui causent de grandes douleurs, tout en ne donnant à l'âme qui en est atteinte que de tristes jouissances; ces vices ne demandent que des remèdes pour l'âme, tandis que les vices charnels exigent des remèdes pour l'âme et pour le corps.

Ceux qui désirent la pureté, feront donc bien d'éviter avec soin tout ce qui peut entretenir les passions de la chair, et en renouveler l'occasion et le souvenir dans l'âme qui en a souffert. Il faut à ce double mal un double remède; pour que le corps ne cède pas aux mouvements de la concupiscence, il faut, en éloigner l'image et la matière; et pour que l'âme n'en conçoive pas même la pensée, il faut qu'elle s'applique plus attentivement à la méditation de l'Écriture, et qu'elle veille sur elle-même dans la paix de la solitude. La société des hommes n'est pas à craindre pour les autres vices, et ceux qui désirent s'en corriger y trouvent même des avantages; car les rapports avec les autres les font mieux paraître, et plus on les connaît, plus il est facile de s'en guérir.

## 5.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, selon saint Paul, a été tenté comme nous en toutes choses; mais l'Apôtre ajoute, sans le péché (Heb., IV, 15); c'est-à-dire sans la souillure de la concupiscence, dont il n'a pas éprouvé les mouvements, tandis que nous les ressentons à notre insu et malgré nous. Sa naissance n'avait aucune ressemblance avec la nôtre, selon cette parole de l'Archange : « L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre; c'est pourquoi Celui qui naîtra de vous sera saint, et il sera nommé le Fils de Dieu. » (S. Luc. I, 35.)

## 6.

Il fallait que Notre-Seigneur, qui possédait si parfaitement l'image et la ressemblance divine, fût tenté comme Adam l'avait été avant d'avoir obscurci cette image, c'est-à-dire qu'il fût tenté de gourmandise, de vaine gloire et d'orgueil, mais non pas des autres vices auquel Adam fut exposé, lorsqu'il eût souillé par sa désobéissance la ressemblance divine qu'il avait reçue. Il fut tenté de gourmandise quand le fruit de l'arbre défendu lui fut présenté; de vaine gloire, par cette parole : « Vos yeux seront ouverts; » et d'orgueil par cette autre : « Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. » (Gen., III, 5.)

Nous lisons dans l'Évangile que Notre-Seigneur fut tenté de ces trois manières par le démon : de gourmandise : « Dites que ces pierres deviennent des pains; » de vaine gloire : « Si vous êtes Fils de Dieu , jetez-vous en bas; » d'orgueil , « le démolit lui montrant tous les royaumes du monde et leur gloire, lui dit : Je vous donnerai toutes ces choses si vous vous prosternez et m'adorez. » (S. Matth., IV.)

Il consentit à souffrir ces tentations, pour nous apprendre, par son exemple, à vaincre le tentateur. Des deux Adam , le premier a été une cause de ruine et de mort; le second, une cause de résurrection et de vie; le premier a fait condamner le genre humain, le second l'a sauvé; le premier avait été formé d'une terre vierge , le second est né de la Vierge Marie. S'il était utile que le nouvel Adam éprouvât les tentations de l'ancien , il n'était pas nécessaire qu'il en souffrît ensuite d'autres. Il ne pouvait être tenté par la volupté, puisqu'il avait vaincu la gourmandise qui en est la source, la racine; et le premier Adam n'y eût jamais été soumis, si le démon, par ses artifices , ne l'eût pas fait tomber dans l'intempérance qui engendre cette passion. Aussi, l'Écriture ne dit pas que le Fils de Dieu soit venu dans la chair du péché, mais seulement dans la ressemblance de la chair du péché. (Rom., VIII, 3.) Il était dans une chair véritable, mangeant, buvant, dormant, et souffrant réellement lorsque ses mains ont été percées par des clous; mais il n'a pas eu la souillure contractée par la chute; il n'en a eu que l'apparence. Il n'a pas senti l'aiguillon de la concupiscence, dont nous éprouvons les atteintes malgré nous ; il n'a pris que l'apparence du péché , tout en participant à notre nature.

Comme il s'est assujéti à tous nos besoins, et qu'il s'est chargé de toutes nos infirmités humaines, on pouvait croire qu'il était également soumis à celle-là, qui vient du péché. Le démon l'attaqua d'abord par les tentations qui avaient fait tomber Adam; il espérait, s'il y succombait, l'entraîner également aux autres vices ; mais il fut vaincu dans le premier combat , et ne put lui donner le mal qui vient de la gourmandise, comme de sa racine. Il voyait que Notre-Seigneur avait repoussé la cause de la concupiscence, et il ne pouvait plus espérer faire naître le péché dans celui qui en avait rejeté la semence.

Saint Luc cite comme la dernière , cette tentation : « Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous

en bas; » c'était une tentation d'orgueil, tandis que celle qui la précède, et que saint Matthieu place la troisième, consistait, selon saint Luc, à promettre tous les royaumes du monde que le démon lui montrait en un instant, et peut être considérée comme une tentation d'avarice. Lorsqu'il vit que Notre-Seigneur avait triomphé de la gourmandise, et qu'il ne pouvait le tenter de volupté, il essaya de l'avarice, qu'il savait aussi la source de tous les maux, et comme il fut vaincu de ce côté; il n'osa plus le solliciter aux péchés qui découlent de ce principe, et il eut recours à la passion de l'orgueil, qu'il savait bien renverser les parfaits qui avaient résisté aux autres vices; car lui-même, Lucifer, avec bien d'autres anges, avait été précipité du ciel, sans avoir éprouvé d'autres passions. Ainsi l'ordre adopté par saint Luc s'accorde très-bien avec les artifices de l'ennemi qui tenta le premier et le nouvel Adam. Il dit à l'un : « Vos yeux seront ouverts, » et à l'autre, « il lui montra tous les royaumes du monde et leur gloire. » Il leur dit ensuite : « Vous serez comme des dieux; » et : « Si vous êtes le Fils de Dieu. » (Gen., III, 5. — Matth., IV, 3.)

## 7.

Parlons maintenant des autres vices, d'après l'ordre que nous avons indiqué et que nous avons été obligé d'interrompre pour expliquer le vice de la gourmandise et la tentation de Notre-Seigneur. La vaine gloire et l'orgueil n'ont pas besoin du ministère du corps; à quoi leur sert l'action de la chair, puisque, par le seul désir de la réputation et de la louange des hommes, ces vices causent la ruine de l'âme qui en est esclave? Lucifer a-t-il eu besoin d'un corps, lorsqu'il conçut son crime dans l'orgueil de sa pensée? ainsi que le raconte le prophète. (Isaïe, XIV, 23.) «Tu disais dans ton coeur : Je m'élèverai dans le ciel, et je placerai mon trône au-dessus des astres de Dieu; je dominerai les nues, et je serai semblable au Très-Haut. » Personne ne le poussait à cet orgueil, et c'est sa seule pensée qui consumma son crime, et l'entraîna dans cet abîme éternel, où il ne put accomplir aucun de ces ambitieux desseins.

## 8.

L'avarice et la colère sont deux vices d'une nature différente : la première a son origine en dehors de nous, tandis que nous semblons porter en nous le principe de la seconde. Elles naissent cependant toutes les deux de la même manière; car elles sont provoquées par des causes extérieures. Souvent des personnes faibles se plaignent d'être tombées dans l'avarice et la colère, parce qu'elles y ont été poussées par leurs frères. Il est évident aussi que l'avarice n'a pas en nous son principe, et qu'elle ne vient pas d'une chose qui intéresse notre âme et notre corps, ni les besoins de notre vie; car la nature ne réclame que ce qui est nécessaire pour sa nourriture de chaque jour; tout le reste, malgré l'amour qu'on y attache, n'est pas indispensable à la vie, et il n'y a que les religieux tièdes et imparfaits qui puissent désirer ce qui est, pour ainsi dire, en dehors de la nature. Ce qui est naturel, au contraire, tente continuellement les plus saints religieux qui vivent dans la solitude.

Il est certain que des nations entières ne connaissent pas la passion de l'avarice, parce qu'elle n'est point passée dans leurs usages et leurs moeurs, et il est probable qu'elle est également restée inconnue aux hommes qui ont vécu avant le déluge.

Nous savons, par expérience, qu'on peut en guérir facilement, puisque, en renonçant à tous les biens du monde pour entrer dans un monastère, on supporte très-bien de ne pas posséder un seul denier. Témoin ces millions de solitaires qui en un instant se sont débarrassés de leurs richesses, et ont si bien déraciné cette passion, qu'ils n'en ont jamais ressenti depuis les atteintes. Mais la gourmandise est plus difficile à vaincre, et il faut employer pour la combattre la mortification du corps et la vigilance de la volonté.

## 9.

La tristesse et la paresse sont, comme nous l'avons dit, deux passions qui n'ont pas de causes extérieures. Les religieux qui vivent dans la solitude, loin du commerce des hommes, en sont souvent et cruellement tourmentés; tous ceux qui ont éprouvé dans la retraite les combats de l'homme intérieur le savent très-bien par expérience.

## 10.

Ces huit péchés ont des causes et des effets différents; mais les six premiers, la gourmandise, l'impureté, l'avarice, la colère, la tristesse et la paresse, ont des rapports entre eux et sont tellement enchaînés que chacun, arrivé à un certain degré, est le principe d'un autre. Ainsi, par leur excès, la gourmandise produit l'impureté; l'impureté, l'avarice; l'avarice, la colère; la colère, la tristesse; et la tristesse entraîne nécessairement à la paresse. C'est pourquoi il faut, pour les combattre, suivre le même ordre, et commencer toujours, par ceux qui précèdent, à détruire ceux qui suivent. Le plus facile moyen de faire mourir et sécher un grand arbre dont l'ombrage est nuisible, c'est d'en découvrir et d'en couper les racines qui le supportent; et pour arrêter l'eau qui désole une campagne, il faut en boucher la source et les ruisseaux. Ainsi, pour vaincre la paresse, il faut surmonter la tristesse; pour bannir la tristesse, il faut chasser la colère; pour bannir la colère, il faut étouffer l'avarice; pour arracher l'avarice, il faut comprimer l'impureté; pour détruire l'impureté, il faut chasser l'intempérance. Quant aux deux autres vices, la vaine gloire et l'orgueil, ils se tiennent entre eux comme ceux dont nous venons de parler. L'accroissement du premier est l'origine de l'autre; beaucoup de vaine gloire fait naître l'orgueil. Ils sont séparés des six autres, et n'ont aucun rapport ensemble; car non-seulement ils n'en tirent pas leur origine, mais encore ils viennent d'un principe tout contraire; ils se développent davantage quand les autres vices sont arrachés, et ils croissent avec plus de vigueur, à mesure que les autres meurent. Aussi nous attaquent-ils d'une tout autre manière. Nous succombons à chacun des six premiers vices, en nous laissant vaincre par celui qui le précède, tandis que nous ne sommes jamais plus exposés

aux derniers que lorsque nous avons triomphé des autres.

Tous les vices sont donc produits par l'accroissement, et corrigés par la diminution de ceux qui les précèdent. Il faut donc, pour vaincre l'orgueil, étouffer la vaine gloire, et c'est lorsque les premiers sont surmontés, que les suivants s'apaisent; les passions se dessèchent en détruisant leurs racines. Quoique ces huit péchés principaux se lient tous ensemble, on peut établir entre eux quatre rapports plus particuliers. L'intempérance s'unit plus étroitement à l'impureté, l'avarice à la colère, la tristesse à la paresse, et la vaine gloire à l'orgueil.

## 11.

Examinons maintenant chaque vice en particulier. Il y a trois sortes de gourmandise. La première consiste à se hâter, et à manger avant l'heure fixée par la règle; la seconde, à manger avec excès et à se plaire dans la quantité des aliments; la troisième, à désirer des mets délicats et recherchés. Ces trois péchés causent un grand préjudice au religieux qui ne s'en défend pas avec soin et persévérance. Il doit éviter également de rompre le jeûne avant l'heure de la règle, de manger avec glotonnerie, et d'être recherché dans ses repas. Ce sont là, pour l'âme, trois causes de dangereuses maladies. La première sorte de gourmandise donne le dégoût et l'horreur de la vie religieuse, et le cloître devient si insupportable, qu'on finit par le quitter et le fuir. La seconde fait naître les révoltes de la chair et l'ardeur des mauvais désirs; la troisième rend captif dans les filets inextricables de l'avarice, et ne permet pas au religieux d'arriver au parfait renoncement du Christ. Nous montrons que nous sommes atteints de cette maladie, lorsque invités à prendre notre repas avec quelqu'un de nos frères, nous ne nous contentons pas du goût des aliments, et que nous ne craignons pas d'être indiscrets et importuns en demandant qu'on y ajoute quelque assaisonnement; c'est ce qu'il ne faut pas faire pour trois raisons. Premièrement, parce qu'un religieux doit toujours s'exercer à la patience et à la mortification, et savoir, selon la recommandation de l'Apôtre, se contenter de tout. (Philip., IV, 11.) Comment pourrait-il réprimer les désirs plus violents de la chair, si, lorsqu'il trouve des aliments un peu fades, il ne peut un instant mortifier sa sensualité. Secondement, il arrive quelquefois que celui qui nous reçoit n'a pas ce que nous lui demandons, et nous le gênons en faisant connaître sa pauvreté ou sa mortification qu'il aimerait mieux n'être connue que de Dieu. Troisièmement, tel assaisonnement que nous réclamons peut bien souvent déplaire aux autres, et ainsi nous les mécontentons pour satisfaire notre gourmandise. Il faut donc nous corriger de cette convoitise.

Il y a trois sortes d'impureté : 1° Celle qui se commet avec les femmes. 2° Celle dont Dieu punit Onan, fils du patriarche Juda, et dont l'Apôtre parle, lorsqu'il écrit aux Corinthiens : « Je dis aux personnes qui ne sont pas mariées ou qui sont veuves, qu'il leur est bon de rester comme je suis; que ceux qui ne pourraient se vaincre se marient; il vaut mieux se marier que brûler. » (I Cor., VII, 8.) 3° Celle qui se commet dans le cœur et la pensée, et

dont Notre-Seigneur dit dans l'Évangile : « Celui qui voit une femme pour la désirer, a déjà commis l'adultère dans son coeur. » (S. Matth., V, 28.)

Saint Paul recommande de détruire ces trois vices de la même manière : « Mortifiez sur cette terre vos membres, la fornication, l'impureté, la concupiscence. » (Col., III, 5.) Il dit aux Éphésiens : « Que la fornication et l'impureté ne soient nommées parmi vous » (Éph., V, 3;) et encore : « Car sachez que tout homme fornicateur, impur ou avare, qui est un serviteur d'idole, n'aura pas d'héritage dans le royaume du Christ et de Dieu. » (Eph., V, 5.) Il faut donc fuir également ces trois vices, puisqu'ils nous privent également du royaume de Jésus-Christ.

Il y a trois sortes d'avarice : la première, qui empêche les solitaires de se dépouiller de leurs richesses et de leurs biens; la seconde, qui nous fait regretter ce que nous avons distribué aux pauvres; la troisième, qui nous porte à désirer, dans la solitude, des choses que nous n'avions pas même dans le monde. Il y a aussi trois sortes de colère : la première est celle qui brûle à l'intérieur; la seconde, celle qui se manifeste par des paroles et des actes. L'Apôtre dit de ces colères : « Et maintenant déposez toute colère et toute indignation. » (Col., III, 8.) La troisième est celle qui n'est pas seulement passagère, mais qui dure des jours entiers et se conserve longtemps. Il faut avoir toutes ces colères en horreur.

Il y a deux sortes de tristesse : l'une, qu'on ressent lorsque la colère est passée, ou qui vient d'un tort éprouvé, ou d'un désir contrarié; l'autre, qui naît d'une inquiétude déraisonnable ou du découragement de l'esprit.

Il y a deux sortes de paresse : celle qui nous pousse au sommeil dans la fatigue, et celle qui nous porte à quitter et à fuir notre cellule.

La vaine gloire varie et se multiplie à l'infini; on peut cependant en distinguer deux formes principales : la première, lorsque nous tirons vanité des choses visibles et grossières; la seconde, qui nous fait désirer les louanges des hommes pour des choses purement spirituelles.

## 12.

La vaine gloire est quelquefois utile aux commençants : lorsqu'ils éprouvent, par exemple, les tentations de la chair, ils pensent à la dignité du sacerdoce et à la bonne opinion de ceux qui les croient des saints; ils ont horreur de fautes qui les déshonoreraient; ils fuient aussi ce péché par estime d'eux-mêmes, et se servent d'un moindre mal pour en éviter un plus grand. Il vaut mieux, en effet, céder à un mouvement de vaine gloire que de succomber aux ardeurs de l'impureté; car ce serait là une ruine presque irréparable. C'est ce que Dieu exprime si bien par l'un de ses prophètes : « A cause de moi, j'éloignerai de vous ma fureur, et ma gloire vous re-tiendra pour vous préserver de la mort. » (Is., XLVIII, 9.) C'est-à-dire

: vous serez arrêté par l'estime qu'on fera de mes dons, et vous ne tomberez pas en enfer en commettant des péchés mortels. Il n'est pas étonnant que la vaine gloire soit assez puissante pour empêcher de tomber dans des fautes honteuses : car nous savons, par expérience, que bien souvent elle fortifie ceux qui en sont atteints, au point de les faire jeûner facilement pendant deux et trois jours. Nous connaissons dans le désert beaucoup de religieux qui nous ont avoué que, dans les monastères de Syrie, ils pouvaient, sans fatigue, se priver de nourriture pendant cinq jours, tandis que maintenant la faim les tourmente dès la troisième heure, et qu'ils ont bien de la peine à jeûner tous les jours jusqu'à none.

L'abbé Macaire répondit très-agréablement à un solitaire qui se plaignait de ne pouvoir attendre neuf heures du matin dans le désert, lui qui pouvait, dans un monastère, passer toute une semaine sans désirer même prendre de la nourriture. « C'est qu'ici, lui dit-il, personne ne vous voit jeûner, et ne peut vous nourrir de ses louanges ; mais au monastère, le regard des hommes vous soutenait, et la vaine gloire vous valait un repas. » Il y a dans le livre des Rois une figure de la puissance de la vaine gloire contre l'impureté. Les Israélites furent emmenés captifs par Néchao, roi d'Égypte; mais le roi d'Assyrie, Nabuchodonosor, les transféra de l'Égypte dans son royaume, et ils ne furent pas ainsi délivrés et ramenés dans leur patrie; ils en furent, au contraire, plus éloignés que lorsqu'ils étaient en Égypte. (IV, Rois, XXIII.) Néchao est la figure de l'impureté, Nabuchodonosor celle de la vaine gloire; et s'il est moins dur d'être esclave de la vaine gloire que de l'impureté, il est cependant plus difficile d'échapper à la servitude de la vaine gloire; car cette passion éloigne plus de Dieu, qui est notre liberté et notre vraie patrie. Et le prophète peut alors nous adresser ce reproche : « Pourquoi avez-vous vieilli sur la terre étrangère? » (Bar., III, 11.) C'est vieillir dans l'exil, que de ne pas quitter les vices de la terre.

Il y a deux sortes d'orgueil : l'un charnel, l'autre spirituel, et ce dernier est le plus dangereux, parce qu'il attaque plus particulièrement ceux qui ont fait des progrès dans la vertu.

### 13.

Tous les vices tourmentent les hommes, mais non pas de la même manière. Dans les uns, c'est l'impureté qui tient le premier rang; dans les autres, c'est la colère qui domine. La vaine gloire tyrannise ceux-ci, tandis que ceux-là sont esclaves de l'orgueil; tous sont exposés aux attaques de toutes les passions, mais chacun a sa maladie particulière.

### 14.

Dans les combats que nous avons à livrer à ces vices, il faut examiner celui qui nous est le plus redoutable, et diriger contre lui toute notre attention, tous nos efforts. C'est vers cet ennemi qu'il faut lancer, comme des traits, nos jeûnes de chaque jour, nos soupirs, nos gémissements, nos vertus, nos méditations, adressant sans cesse à Dieu nos prières

et nos larmes, afin d'en obtenir la paix et la victoire ; car il est impossible de triompher d'une passion, sans être d'abord persuadé que ce n'est pas par nos propres forces que nous pouvons être victorieux, et qu'avec le secours de Dieu, il faut encore, pour nous corriger, ne pas cesser de combattre avec ardeur, le jour et la nuit.

Lorsqu'on est délivré d'une passion, il faut chercher de nouveau dans les secrets de son coeur celle qui nous tourmente davantage , et diriger contre elle toutes les armes de notre âme; c'est en surmontant toujours les plus fortes, que nous triompherons plus facilement des autres, car l'âme se fortifie par cette suite de victoires, et les vices plus faibles cèdent aux moindres combats. C'est ainsi que font ceux qui, par espoir de récompenses, se donnent en spectacle, et combattent les bêtes féroces devant les princes de ce monde. Ils choisissent les animaux les plus forts et les plus terribles, pour diriger contre eux leurs premières attaques, afin de pouvoir vaincre ensuite plus facilement ceux qui sont moins redoutables. En commençant de même par combattre les passions les plus violentes , nous triompherons plus sûrement des autres, et notre victoire sera parfaite.

Il ne faut pas croire qu'en combattant principalement une passion, nous ne faisons aucune attention aux attaques des autres, et que nous nous exposons à en recevoir des blessures. Non certainement; car il est impossible que celui qui désire purifier son coeur et qui dirige tous ses efforts contre un vice, ne soit pas aussi en garde contre tous les autres, et ne les aie également en horreur. Pourrait-il obtenir la victoire qu'il ambitionne, s'il s'en rendait indigne en se laissant souiller par d'autres vices?

Dès que notre âme s'applique surtout à combattre une passion, elle doit prier dans ce but avec plus de soin et d'ardeur, afin de mériter plus de lumière, et d'obtenir une prompte victoire. Le grand législateur, Moïse, nous apprend à suivre cet ordre dans nos combats, sans cependant nous fier à nos propres forces. Vous ne craignez pas vos ennemis, dit-il , parce que le Seigneur, votre Dieu, est au milieu de vous. Dieu est grand et terrible ; il consumera en votre présence les nations, peu à peu et par portions. « Vous ne pourrez les détruire toutes, de peur que les bêtes de la terre ne se multiplient contre vous; mais le Seigneur, votre Dieu, les livrera devant vos yeux et les fera mourir jusqu'à ce qu'elles soient entièrement disparues. » (Deut. , VII , 21. )

## 15.

Moïse nous avertit aussi de ne pas nous glorifier de la victoire remportée sur ces vices. « Lorsque vous aurez mangé et que vous serez rassasiés, dit-il , lorsque vous aurez construit de belles maisons, et que vous les habiterez, lorsque vous aurez de grands troupeaux et des brebis nombreuses, de l'or, de l'argent, et toute chose en abondance, que votre coeur ne s'élève pas, et qu'il se souvienne du Seigneur votre Dieu, qui vous a tiré de la terre de l'Égypte, de la maison de la servitude, et qui a été votre guide à travers une immense et terrible



solitude. » (Deutér. , VI , 12.) Salomon dit dans ses Proverbes : « Si votre ennemi tombe , ne vous en réjouissez pas, et ne vous glorifiez pas de sa chute, de peur que le Seigneur ne voie votre disposition , qu'elle ne lui déplaise, et qu'il ne détourne sa colère de votre ennemi. » (Prov., XXIV 17.) C'est-à-dire, de peur que, voyant l'orgueil de votre coeur, il ne vous retire son secours, et qu'abandonné par lui, vous ne soyez tourmenté de nouveau par la passion dont sa grâce vous avait fait triompher. Le Prophète n'eût pas dit dans sa prière : « Seigneur, ne livrez pas aux bêtes l'âme qui met sa confiance en vous, » s'il n'avait pas su que Dieu humilie les coeurs orgueilleux, en les abandonnant aux vices qu'ils avaient d'abord vaincus. Nous devons donc être bien persuadés par l'expérience, comme par tous les témoignages innombrables des saintes Écritures, que, sans le secours de Dieu, nous ne pouvons terrasser tant d'ennemis, et que c'est à sa grâce qu'il faut attribuer chaque jour notre victoire. Dieu nous le recommande par Moïse : « Ne dites pas dans votre coeur, lorsque le Seigneur aura fait disparaître les ennemis devant vous : c'est à cause de ma justice que le Seigneur m'a introduit dans la terre que je possède, comme c'est à cause de leur impiété qu'il a détruit les nations. » (Deutér., IX, 4.) Car ce n'est point à cause de votre justice et de la droiture de votre coeur que vous êtes entrés en possession des terres de ces nations, mais c'est à cause de leurs iniquités qu'elles ont été détruites lorsque vous êtes venus. Est-il possible de condamner plus formellement cette coupable présomption qui attribue le bien que nous faisons à notre libre arbitre et à notre propre mérite? Ne dites pas dans votre coeur, lorsque le Seigneur Dieu aura détruit ces nations devant vous : Le Seigneur m'a donné cette terre pour récompenser ma justice. Ceux qui ont les yeux de l'âme ouverts, et des oreilles pour entendre, ne doivent-ils pas le comprendre? Lorsque vous aurez triomphé dans les combats contre les vices de la chair, et que vous serez délivrés de la fange et des rapports de ce monde, ne vous glorifiez point de votre victoire, et ne l'attribuez pas à votre vertu et à votre sagesse, en croyant que c'est par vos efforts , votre vigilance et votre libre arbitre que vous avez vaincu les esprits de malice et les vices de la chair. Vous n'auriez certainement jamais pu en triompher, si le Seigneur ne vous eût accordé sa protection et son secours.

## 16.

Ces vices sont figurés par les sept peuples dont Dieu promet de donner les terres aux enfants d'Israël, lorsqu'ils sortirent d'Égypte. Saint Paul nous dit que tout ce qui leur arriva doit être une figure et un enseignement pour nous. Il est écrit: «Lorsque le Seigneur votre Dieu vous aura introduits dans la terre que vous devez posséder, lorsqu'il aura détruit devant vous beaucoup de peuples, les Héthéens, les Gergéséens, les Amorrhéens, les Chananéens, les Phérézéens , les Hévéens et les Jébuséens, qui sont sept peuples plus nombreux et plus forts que vous, lorsqu'il vous les aura livrés, vous les ferez périr jusqu'au dernier. » (Deutér., VII, 1.)

L'Écriture dit qu'ils étaient plus nombreux, parce que les vices le sont plus que les ver-

tus ; elle en nomme sept, mais elle ne les compte pas en parlant de leur ruine; car elle dit : « Quand il aura détruit beaucoup de peuples devant vous. » Le peuple d'Israël est moins nombreux que la multitude des passions charnelles qui naissent des sept vices capitaux; car c'est de cette source que viennent les homicides, les querelles, les hérésies, les vols, les faux témoignages, les blasphèmes, les excès de table, les ivrogneries, les médisances, les bouffonneries, les railleries, les mensonges, les parjures, les impertinences, les propos grossiers, l'inquiétude, les rapacités, l'aigreur, les cris, l'indignation, les mépris, les murmures, les tentations, le désespoir et tant d'autres vices qu'il serait trop long de nommer. Plusieurs nous semblent légers; mais écoutons ce que saint Paul en pense, et le jugement qu'il en porte. « Ne murmurez pas, comme quelques-uns d'entre eux qui murmurèrent et périrent par l'ange exterminateur. » (I Cor., X, 10. ) Il est dit de la tentation : « Ne tentons pas le Christ, comme quelque-uns le tentèrent et périrent par les serpents. » (Ibid.) « N'aimez pas déchirer les autres, de peur d'être déchirés vous-mêmes. » (Eccli., XVIII. ) « Ils ont désespéré d'eux-mêmes et se sont livrés à l'impureté, sont tombés dans l'erreur et la honte. » (Eph., IV, 19.) L'Apôtre condamne aussi les cris, la colère, l'indignation, les blasphèmes, lorsqu'il dit : «Éloignez de vous l'aigreur, la colère, l'indignation, les cris, les blasphèmes et toutes sortes de malices.» (Eph., IV, 31.) Et ainsi des autres péchés.

Quoiqu'ils soient plus nombreux que les vertus, il est certain qu'on les détruit facilement, dès qu'on triomphe des huit passions principales qui en sont la cause. De la gourmandise naissent les excès de la table et l'ivrognerie ; de l'impureté, les paroles déshonnêtes, les bouffonneries, les railleries et les impertinences; de l'avarice, le mensonge, la fraude, le vol, le parjure, le désir des profits honteux, les faux témoignages , la violence, l'inhumanité et les rapines; de la colère, l'homicide, les cris, l'indignation ; de la tristesse, la rancune, la faiblesse, le chagrin, le désespoir; de la paresse, l'oisiveté, la somnolence, l'ennui, l'inquiétude, le vagabondage, l'instabilité de l'esprit et du corps , le bavardage et la curiosité ; de la vaine gloire, les disputes, les hérésies, la jactance, l'amour des nouveautés; de l'orgueil, les mépris, l'envie, les désobéissances, les blasphèmes, les murmures et les médisances.

Ces malheureux vices sont plus forts en nous que les vertus, et nous en ressentons plus profondément les forces. L'attrait des passions charnelles combat plus puissamment en nous que l'amour des vertus, qui s'acquiert seulement par la contrition du coeur et la mortification du corps. Si vous contemplez des regards de l'âme ces légions innombrables d'ennemis, dont l'Apôtre parle , lorsqu'il dit : « Nous n'avons pas à combattre contre la chair et le sang, mais contre les principautés, les puissances, les chefs du monde et des ténèbres, contre tous les esprits de malice qui remplissent l'air » (Éph., VI, 12;) si vous considérez ce qui est dit à l'homme juste : « Il en tombera mille à votre gauche, et dix mille à votre droite; » (Ps. XC,17.) vous verrez clairement que nos ennemis sont bien plus nombreux et bien plus puissants que nous, et qu'ils sont d'une nature spirituelle et agile, tandis que nous ne sommes que charnels et terrestres.

17.

L'ABBÉ GERMAIN. Pourquoi, mon Père, comptez-vous huit vices principaux, lorsque Moïse ne compte que sept peuples contre lesquels combattait Israël? et comment, d'après cette figure, pouvons-nous posséder les terres que ces vices occupaient?

18.

L'ABBÉ SÉRAPION. Tout le monde s'accorde à dire qu'il y a huit vices principaux, qui attaquent les religieux. Si l'Écriture ne nomme pas toutes les nations qui les figuraient, c'est que Moïse, ou plutôt Dieu par Moïse, parle dans le Deutéronome (VII), aux Israélites qui étaient déjà délivrés d'une nation puissante, c'est-à-dire des Égyptiens. Ainsi cette figure s'applique plus particulièrement à nous, qui sommes affranchis des liens du siècle, et qui ne sommes plus exposés, par conséquent, aux tentations de l'intempérance. Nous n'avons donc plus que sept peuples à combattre, puisque nous ne devons plus compter ce-lui qui est déjà vaincu. Cette terre de l'Égypte n'est pas donnée en partage à Israël; car le Seigneur lui ordonne, au contraire, d'en sortir et de ne jamais y retourner. C'est pour nous apprendre à modérer nos jeûnes, de manière à n'être pas obligés, par des excès d'abstinence, à revenir en Égypte, c'est-à-dire à désirer à cause de notre faiblesse, les viandes et les repas auxquels nous avons renoncé en quittant le monde. C'est ce qui arrive à ceux qui sont entrés dans la solitude des vertus, et qui soupirent encore après les aliments dont ils se nourrissaient en Égypte. (Nomb., XI.)

19.

Pourquoi ce peuple, au milieu duquel étaient nés les Israélites, ne fut-il pas entièrement détruit? Pourquoi sa terre fut-elle seulement abandonnée, tandis que Dieu ordonna d'exterminer les sept autres peuples? En voici la raison : Quelle que soit notre ardeur lorsque nous entrons dans le désert des vertus, nous ne pourrions jamais nous éloigner assez de la gourmandise que nous n'en ressentions, chaque jour, l'empire et le voisinage; car nous avons toujours en nous un penchant naturel qui nous porte à prendre de la nourriture. Nous avons beau combattre notre appétit et nos désirs, nous ne pouvons les étouffer entièrement; mais il faut en éviter les entraînements. Il est dit : « N'écoutez pas la chair pour en satisfaire les mauvais désirs. » (Rom., XIII, 14.) Puisque nous ne renonçons pas aux besoins de notre corps, et que nous renonçons seulement à ses convoitises, nous n'exterminons pas complètement le peuple de l'Égypte, mais nous nous en séparons par un sage discernement, en ne pensant plus aux mets superflus et succulents. Nous nous contentons, selon la recommandation de l'Apôtre, « du vêtement nécessaire et de la nourriture de chaque jour. » (I Tim., vi.) Ce qui est prescrit en figure dans la loi : « Vous ne maudirez pas l'Égypte, parce que vous l'avez habitée. » (Deut., XXIII, 7.) La nourriture est

indispensable au corps, et on ne peut la lui refuser sans lui nuire, et sans souiller son âme.

Pour les sept autres passions, qui sont nuisibles en toutes choses, il faut les détruire entièrement et en purifier tous les replis de notre cœur. Il est dit : « Éloignez de vous toute aigreur, toute colère, toute indignation, toute clameur, tout blasphème et toute malice » (Éph., IV, 31) ; et encore : « Que la fornication, l'impureté, l'avarice ne soient pas même nommés parmi vous, et qu'on n'y entende jamais aucune parole honteuse, bouffonne ou grossière. » (Éph., V, 3.) Nous pouvons donc couper les racines des vices qui sont surajoutés à notre nature, mais nous ne pouvons nous délivrer des désirs de la gourmandise; car quelle que soit notre perfection, nous ne pouvons changer notre nature. Je ne me citerai pas, car je ne suis rien, mais la vie et le témoignage des parfaits démontre que ceux qui ont éteint l'ardeur des autres passions, et qui habitent le désert avec toute la ferveur de l'âme et le renoncement de toute chose, ne peuvent s'affranchir entièrement de la préoccupation de la nourriture de chaque jour et de la provision de toute l'année.

## 20.

Le religieux qui, malgré sa perfection, est encore exposé à la gourmandise, ressemble à l'aigle qui s'élève de son aile puissante au delà des nues, loin de la terre et du regard des hommes, et qui est obligé cependant de descendre de ces hauteurs, dans les profondeurs des vallées, pour y chercher des corps morts et en faire sa pâture. Il est donc évident que l'âme ne peut s'affranchir entièrement de la gourmandise, comme des autres passions ; mais qu'elle doit en combattre les mouvements et en réprimer courageusement les excès.

## 21.

Un ancien solitaire, disputant avec des philosophes, qui croyaient l'embarrasser à cause de sa simplicité, exprimait très - bien, par une allégorie, la nature de ce vice : « Mon père, dit-il, m'a laissé, en mourant, chargé de dettes; je me suis délivré de tous mes créanciers; il n'y en a qu'un dont je ne puis me débarrasser, même en le payant tous les jours. » Les philosophes, ne comprenant pas ce qu'il disait, lui en demandèrent l'explication : « La nature, leur répondit-il, m'a soumis à beaucoup de vices ; mais la grâce de Dieu m'a fait désirer ma liberté, et je me suis délivré de tous ces vices, comme de créanciers importuns, en renonçant au monde et en rejetant tout ce que mon père m'avait laissé en héritage. Je n'ai plus à craindre maintenant leur poursuite; mais je n'ai jamais pu m'affranchir des importunités de la gourmandise. Je l'ai combattue en diminuant la quantité et la qualité de la nourriture, et je n'échappe pas cependant à ses violences : elle me fait sans cesse de nouveaux procès, et j'ai beau payer, je ne puis jamais la satisfaire et me délivrer de sa dépendance. »

Ceux qui avaient méprisé ce solitaire, comme un homme simple et ignorant, reconnurent qu'il excellait dans la morale, qui est une des parties les plus importantes de la philosophie,

et ils s'étonnèrent qu'il eût pu, naturellement et sans instruction, arriver à une sagesse qu'ils n'avaient pas atteinte avec toute leur science et leurs efforts. Mais nous avons assez parlé de la gourmandise; reprenons maintenant ce que nous avons commencé à dire sur la parenté qui existe entre tops les vices.

**22.**

Je métonne que vous ne m'ayez pas demandé pourquoi Dieu, en découvrant l'avenir à Abraham, ne lui parle pas de sept peuples, mais bien de dix peuples, dont il doit donner les terres à ses enfants. (Gen., XV, 19.) C'est qu'il faut ajouter encore au nombre des vices l'idolâtrie et le blasphème, dont on se rend coupable avant de connaître Dieu et de recevoir le baptême, ou l'impiété des gentils et l'ingratitude des Juifs, dont l'âme se rend coupable, tant qu'elle reste en Égypte. Mais dès qu'elle en sort par la grâce de Dieu, et qu'elle triomphe de la gourmandise, en entrant dans la solitude spirituelle, elle est délivrée des attaques de trois peuples, et elle n'a plus à combattre que les sept peuples dont parle Moïse.

**23.**

Voici maintenant comment il faut comprendre l'ordre d'occuper les terres que possédaient les peuples ennemis. Chaque vice a dans notre coeur une place particulière, et pour mieux s'établir à l'intérieur de notre âme, il en chasse Israël, c'est-à-dire la contemplation des choses saintes, et il ne cesse pas de lui faire la guerre. Les vertus ne peuvent s'accorder avec les vices. « Quelle union possible entre la justice et l'iniquité, quelle société entre la lumière et les ténèbres. » (II Cor., VI, 14.) Mais lorsque Israël, c'est-à-dire les vertus, ont triomphé des vices qui leur sont contraires, elles en occupent les terres. La chasteté remplace dans notre coeur l'impureté ; la patience dissipe la colère; une joie salubre et parfaite chasse la tristesse qui causait la mort, et l'humilité relève ce qu'avait abattu l'orgueil. Tous les vices sont ainsi bannis, et les vertus, qui leur sont opposées, prennent leur place. Ces vertus méritent bien d'être appelées les enfants d'Israël, c'est-à-dire des âmes qui voient Dieu. Lorsqu'elles chassent toutes les passions de leur coeur, elles n'usurpent pas des terres étrangères, elles rentrent en possession de celles qui leur appartenaient.

**24.**

Une ancienne tradition nous apprend que les terres des Chananéens, où furent introduits les enfants d'Israël, fils de Sem, leur étaient autrefois échues en partage, dans la division de l'univers, et que la postérité de Cham les leur avait ravies injustement. Il faut donc admirer l'équité des jugements de Dieu, qui chasse les usurpateurs d'une terre qui ne leur appartient pas, et qui rend aux autres l'héritage de leurs pères, qui leur avait été assigné dans le partage du monde. C'est la figure parfaite de ce qui s'accomplit en nous ; car la volonté de

Dieu n'a pas donné la possession de notre coeur aux vices, mais aux vertus; et c'est après la prévarication d'Adam, que les vices, ces odieux Chananéens, ont chassé les vertus de leur patrie, qui leur a été rendue par la grâce de Dieu et par nos efforts; elles rentrent donc dans leur héritage et n'usurpent pas une terre étrangère.

**25.**

Il est aussi parlé de ces huit vices principaux dans l'Évangile : « Quand l'esprit impur sort d'un homme, il va par des lieux arides, il cherche du repos et n'en trouve pas. Il dit alors : Je retournerai dans ma maison dont je suis sorti; et, en revenant, il la trouve nettoyée et parée. Il s'en va, et prend sept esprits plus méchants que lui. Ils entrent dans la maison, s'y établissent, et l'état de cet homme devient pire que le premier. (S. Matth., XII, 43. S. Luc, XI, 24.) Vous voyez que, comme il était parlé dans Moïse de sept peuples seulement, parce qu'il n'était pas question des Égyptiens, dont les enfants d'Israël étaient délivrés, l'Évangile ne parle que de sept esprits impurs, parce qu'il ne compte pas celui qui était d'abord sorti de l'homme. Salomon parle aussi dans les Proverbes de sept vices principaux : « Si votre ennemi vous appelle avec instance, ne l'écoutez pas; car il y a sept iniquités dans son âme. » (Prov., XXVI, 24.) C'est-à-dire, si l'esprit de gourmandise, que vous avez vaincu, commence à vous tenter, en s'abaissant devant vous et en vous demandant de relâcher seulement quelque chose de votre première ferveur, et de dépasser un peu la mesure que vous avez fixée à votre abstinence, ne vous laissez pas séduire, et ne vous fiez pas à la paix que semblent vous laisser les convoitises de la chair; car vous pourriez retomber dans votre ancien relâchement et dans les désirs déréglés de l'intempérance. Car c'est ainsi que l'esprit dont vous avez triomphé, prétend retourner dans la maison d'où il était sorti; et les sept autres esprits des vices qui viennent de lui, vous attaqueront plus violemment que la passion que vous aviez d'abord surmontée, et vous entraîneront bientôt à des péchés pires que les premiers.

**26.**

Il faut donc, lorsque nous avons par les jeûnes et l'abstinence surmonté la gourmandise, ne pas laisser notre âme vide des vertus nécessaires, mais nous hâter de leur ouvrir tous les replis de notre coeur, de peur que l'esprit de concupiscence ne le trouve vide en revenant, et n'occupe non-seulement notre âme, mais n'y introduise avec lui les sept péchés capitaux, et ne rende notre état pire que le premier. Car si l'âme, qui se glorifie d'avoir renoncé au siècle, se laisse dominer par les huit vices principaux, elle est beaucoup plus souillée, plus coupable et plus digne de châtement que si elle était restée dans le monde et n'avait pas embrassé la règle et porté le nom de solitaire. Les sept esprits sont déclarés plus méchants que le premier, parce que la gourmandise ne serait pas par elle-même si pernicieuse, si elle n'introduisait pas à sa suite d'autres passions plus nuisibles : l'impureté, l'avarice, la colère, la tristesse et l'orgueil, qui entraînent l'âme dans une ruine certaine. Personne ne pourra

jamais acquérir la vraie perfection, s'il espère l'obtenir par la seule abstinence et par les jeûnes corporels; mais il est évident qu'après avoir humilié son corps par la mortification, la chair ne se révoltera plus contre l'esprit, et l'âme pourra combattre plus facilement les autres vices.

27.

Il faut cependant savoir que tous ne doivent pas suivre le même ordre dans les combats contre les vices; car, comme nous l'avons dit, tous ne sont pas attaqués de la même manière, et il faut que chacun diversifie sa défense, selon l'ennemi qui le presse davantage. Ainsi les uns doivent commencer à combattre le troisième vice; les autres le quatrième ou le cinquième; et en combattant toujours la passion dominante, en triomphant successivement de tous les ennemis qui nous attaquent, nous arriverons à la pureté du cœur et à la véritable perfection.

C'est ainsi que l'abbé Sérapion nous entretint des huit vices principaux, et qu'il nous découvrit toutes les passions secrètes de notre cœur, leurs causes et leurs rapports; nous en étions tourmentés tous les jours, et nous pouvions à peine les reconnaître et les discerner. Il nous les expliqua si clairement, qu'il semblait que nous les voyions comme dans un miroir.

## **SIXIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ THÉODORE : SUR LE MALHEUR DES JUSTES<sup>5</sup>.**

Dieu est souverainement juste. — Distinction du bien et du mal. — Des choses bonnes, mauvaises ou indifférentes. — Utilité qu'on doit tirer des maux. — De l'usage qu'on doit faire de la prospérité et de l'adversité. — Les justes, par leur constance, imitent Dieu qui ne change pas.

1.

Dans cette partie de la Palestine qui est voisine de Thécué, bourg illustré par la naissance du prophète

Amos, s'étend une immense solitude; elle va jusqu'à l'Arabie et à la mer Morte, où se perdent les eaux du Jourdain, et où disparaissent les ruines de Sodome. C'est là que vécurent longtemps des solitaires d'une grande sainteté, qui furent surpris et massacrés par des bandes de voleurs sarrasins. Leurs corps, il est vrai, furent l'objet de la vénération des évêques et des Arabes du pays, qui les regardèrent comme des martyrs; et le désir de posséder leurs

---

<sup>5</sup>Cette conférence justifie la Providence des malheurs qui arrivent aux saints. Le massacre des solitaires, qui en fut l'occasion, inspira aussi à saint Augustin une lettre admirable où il explique au prêtre Victorien comment Dieu laisse aux méchants le pouvoir d'attenter à la vie des saints.

reliques fut tel, que les populations de deux villes voisines se les disputèrent les armes à la main, chacun soutenant ses titres à les avoir; les uns faisant valoir leurs droits de voisinage, les autres leurs droits de compatriotes. Pour nous, ce malheur nous affligea et nous troubla profondément; nous nous demandions pourquoi des hommes de tant de mérite et de vertu, avaient été tués par des voleurs, et nous nous étonnions que Dieu eût souffert un pareil crime à l'égard de ses serviteurs, et qu'il eût livré aux mains des impies des hommes que tout le monde admirait. Nous allâmes trouver, dans notre tristesse, le saint abbé Théodore, remarquable par son expérience. Il habitait Celles, qui est située entre le désert de Nitrie et celui de Schethé, éloignée de cinq mille pas des monastères de Nitrie, et de quatre-vingt mille pas de la solitude de Schethé, où nous demeurions. Nous lui fîmes part de nos plaintes sur la mort de ces saints solitaires, et nous lui dîmes notre étonnement de la patience de Dieu, qui permettait que des hommes semblables fussent tués, tandis qu'ils auraient dû, par leurs mérites, préserver les autres d'un pareil malheur. Comment n'avaient-ils pas échappé aux mains des impies, et pourquoi Dieu avait-il laissé commettre un tel crime sur ses serviteurs?

## 2.

Le bienheureux Théodore nous répondit : Cette question trouble souvent les âmes qui ont peu de foi et de lumières, et qui pensent que les mérites des saints doivent recevoir dans cette vie passagère, la récompense que Dieu leur destine dans la vie future. Il est certain, cependant, que nous n'espérons pas en Jésus-Christ pour cette vie seulement; car nous serions alors, selon l'Apôtre, les plus misérables des hommes. (I Cor., XV, 19.) Nous ne recevons pas notre récompense sur la terre, et notre erreur nous la ferait perdre dans le ciel. Gardons-nous donc de penser comme ces personnes, que l'ignorance de la vérité rend incertaines et tremblantes, afin que nous ne soyons pas tentés, et que nous ne voyions pas, comme elles, une injustice et une indifférence de Dieu dans les choses humaines, lorsqu'il ne protège pas les saints dans le danger, et qu'il ne rend pas toujours en ce monde le bien aux bons et le mal aux méchants. Nous mériterions le châtement dont le prophète Sophonie menace ceux qui disent dans leurs coeurs : « Le Seigneur ne fera pas le bien ; mais il ne fera pas le mal. » (Soph., I, 12.) Nous serions du nombre de ceux qui outragent Dieu par leurs mur-mures, en disant : « Ceux qui font le mal sont bien en présence du Seigneur, et ils lui plaisent ; où est donc le Dieu de justice? » (Malach., II, 17.) Et ils ajoutent encore ce blasphème : « C'est en vous qu'on sert Dieu. Quelle récompense recevons-nous pour avoir gardé ces commandements, et pour avoir marché dans la tristesse en présence du Seigneur? Nous pouvons donc appeler heureux les superbes, puisqu'ils se sont enrichis en commettant l'iniquité; ils ont provoqué Dieu, et il ne leur est arrivé aucun mal. » (Mal., III, 14.) Pour éviter une ignorance qui est la cause et la racine d'une si déplorable erreur, nous devons d'abord savoir distinguer ce qui est bien et ce qui est mal, et c'est en écoutant les oracles de l'Écriture sain-



te, et non pas les fausses interprétations de la foule, que nous éviterons de tomber dans ces coupables égarements.

### 3.

Tout ce qui est dans le monde est ou bon, ou mauvais, ou indifférent. Il faut connaître ce qui est bon, ce qui est mauvais et ce qui est intermédiaire, afin que notre foi, soutenue par une science véritable, reste inébranlable dans toutes les tentations. Dans les choses humaines, il n'y a de véritablement bon que la vertu qui nous conduit à Dieu par une foi sincère, et nous attache intimement à ce bien immuable; et, au contraire, il ne faut appeler mal que le péché qui nous sépare de Dieu et nous lie au démon. Quant aux choses intermédiaires ou indifférentes, que le coeur et le libre arbitre de celui qui en use peuvent rendre bonnes ou mauvaises, ce sont les richesses, le pouvoir, les honneurs, la force du corps, la santé, la beauté, la vie même ou la mort, la pauvreté, la maladie, les injures et tout ce qui peut servir au bien ou au mal, selon la volonté de l'homme. Ainsi les richesses servent souvent au bien, puisque l'Apôtre recommande aux riches de ce monde de donner largement, de distribuer leurs richesses aux indigents, pour s'amasser un bon capital dans l'avenir, et acquérir ainsi la vie véritable. (I Tim., VI, 17.) L'Évangile dit aussi que les richesses sont bonnes, puisque avec cet argent, dont on abuse, on peut se faire des amis dans le ciel. (Luc., XVI, 9.) Mais on peut les rendre mauvaises, en les enfouissant ou en les employant à la débauche, au lieu de soulager les besoins des malheureux. Le pouvoir, les honneurs, la force du corps, la santé peuvent servir aussi au bien comme au mal, puisque nous voyons dans l'Ancien Testament beaucoup de saints qui ont possédé tous ces avantages et qui ont été très-agréables à Dieu, tandis que d'autres en ont fait un mauvais usage, en les employant à l'iniquité; ils ont été justement punis et exterminés, comme on peut le voir souvent dans le livre des Rois. Nous voyons par la naissance de saint Jean-Baptiste et de Judas, que la vie et la mort sont en elles-mêmes indifférentes, puisque la vie du premier lui a été si utile, qu'elle a été pour les autres une source de joie, ainsi qu'il est dit : « Et beaucoup se réjouiront de sa naissance. » (S. Luc, I, 14.) Mais il a été dit du second : « Il eût été bon que cet homme ne fût pas né. » (S. Matth., XXVI, 24.) Il est dit de la mort de Jean et de tous les saints: «La mort des saints est précieuse devant Dieu.» (Ps. CXV,15.) Et il est dit de la mort de Judas et de ceux qui lui ressemblent :

« La mort des pécheurs est horrible. » (Ps. XXXIII, 22.)

La maladie du corps est quelquefois avantageuse. Le bonheur du pauvre Lazare, couvert d'ulcères, en est la preuve. L'Écriture sainte rie loue pas d'autres vertus que sa patience admirable à supporter la pauvreté et la maladie. C'est ce qui lui mérite le bonheur parfait dont il jouit au sein d'Abraham. (S. Luc, XVI, 22.) La pauvreté, les persécutions et les injures, qui sont des maux selon le monde, peuvent évidemment être utiles et nécessaires,

puisque non-seulement de grands saints n'ont pas voulu les fuir, mais en les désirant et les supportant avec courage, ils sont devenus les amis de Dieu, et ont mérité la récompense de la vie éternelle. Saint Paul le dit lui-même : « C'est pourquoi je me plais dans les infirmités, les affronts, les nécessités, les persécutions et les angoisses que je souffre pour le Christ; et lorsque je suis faible, je deviens fort, parce que la vertu se perfectionne dans l'affliction. » (II Cor., XII, 9.)

Il ne faut pas croire que ceux qui, dans le monde, jouissent des richesses, des honneurs, du pouvoir, possèdent pour cela le bien véritable que donnent les seules vertus. Ces choses sont indifférentes; elles peuvent être utiles et avantageuses aux justes qui les emploient au bien et les font fructifier pour la vie éternelle; mais elles peuvent être inutiles et pernicieuses à ceux qui en abusent, et y trouvent une occasion de péché et de mort.

#### 4.

Ainsi retenons cette distinction, et rappelons-nous qu'il n'y a pas d'autre bien que la vertu, qui vient de la crainte et de l'amour de Dieu, et d'autre mal que le péché et la séparation de Dieu.

Maintenant examinons si jamais Dieu, par lui-même ou par les autres, a envoyé quelque mal à ses saints, et nous verrons que certainement il n'a pu le faire. Personne, en effet, n'a pu causer le mal du péché à celui qui ne veut pas et qui résiste; il n'arrive qu'à ceux qui y consentent par lâcheté du cœur et corruption de la volonté. Le démon a employé tous ses artifices contre le saint homme Job, pour le faire tomber dans le péché; non-seulement il l'a dépouillé de tous ses biens et il l'a accablé de douleur, en faisant périr ses sept enfants, mais encore il l'a couvert de plaies depuis les pieds jusqu'à la tête, et lui a causé d'intolérables souffrances; et cependant il n'a jamais pu le faire pécher. Job est toujours resté inébranlable; il a résisté à toutes les tentations de plaintes et de blasphèmes.

#### 5.

L'ABBÉ GERMAIN. Nous lisons souvent, mon Père, dans les saintes Écritures, que Dieu a créé les maux et les a envoyés aux hommes : « Il n'y a pas d'autre Dieu que moi, est-il écrit; je suis le Seigneur, et il n'y en a pas d'autre; je forme la lumière, et je crée les ténèbres; je fais la paix, et je crée les maux » (Isaïe, XLV, 7); et encore : « Est-il un mal dans la cité que le Seigneur n'ait pas fait. » (Amos, III, 6.)

#### 6.

L'ABBÉ THÉODORE. L'Écriture se sert quelquefois du mot mal pour exprimer les afflictions qui ne sont pas réellement des maux, mais qui paraissent tels à ceux qui les reçoivent pour leur bien. Quand l'Écriture s'adresse aux hommes, il est nécessaire qu'elle se serve

d'expression conforme à leur langage et à leur pensée. Le fer et le feu que le médecin emploie pour guérir des ulcères, paraissent des maux à ceux qui souffrent. Le coupable n'aime pas plus la correction que le cheval n'aime l'éperon.

Toutes les peines qu'on inflige aux enfants leur semblent amères. Ainsi que le dit l'Apôtre : « Toutes réprimandes ne causent pas d'abord de la joie, mais du chagrin. Ceux qui les reçoivent en goûteront les fruits un jour, et leur rendront justice » (Hébr., XIX, 11); et il ajoute : « Le Seigneur reprend celui qu'il aime; il frappe celui qu'il adopte pour enfant. Quel est l'enfant qui n'est pas repris par son père? » (Ibid.—Prov., III, 12.) L'Écriture appelle donc quelquefois les afflictions des maux. Elle dit par exemple : « Et Dieu se repentit du mal qu'il avait promis de leur faire, et il ne le fit pas. » (Jér., XXVI, 13.) Et ailleurs : « Seigneur, vous êtes miséricordieux et bon, vous êtes patient, vous êtes rempli de compassion, et vous vous repentez du mal » (Joël, II, 13); c'est-à-dire des afflictions et des peines que vous êtes obligé de nous envoyer à cause de nos péchés. Un autre prophète, sachant combien les maux peuvent être utiles aux hommes, fait à Dieu cette prière, non par envie, mais par désir de leur salut : « Envoyez-leur des maux, Seigneur; envoyez des maux aux superbes de la terre. » Et le Seigneur répond : « Voici que je leur envoie des maux (Jér., XI, 11); c'est-à-dire des douleurs et des ruines, afin que ces châtiments salutaires les fassent revenir à moi, qu'ils ont méprisé dans la prospérité. » Ainsi nous ne pouvons appeler de véritables maux, ces afflictions qui sont des biens pour tant de personnes, et leur procurent des joies éternelles.

Pour revenir à la question proposée, nous ne devons pas regarder le mal que nous font souffrir nos ennemis ou d'autres personnes comme des maux, mais comme des choses indifférentes. Ce qui les rend bonnes ou mauvaises, ce n'est pas la fureur de celui qui les cause, c'est l'esprit de celui qui les supporte. Ainsi, lorsqu'on donne la mort à un homme juste, il ne faut pas croire que c'est un mal, mais une chose indifférente. Ce qui est alors un mal pour le pécheur, est pour le juste la paix et la fin de tous ses maux. « La mort, dit Job, est le repos du juste dont la vie a été cachée. » (Job, III, 23.) L'homme juste n'éprouve en mourant rien d'extraordinaire. Ce qui lui serait arrivé selon la nature, la malice de ses ennemis le hâte seulement en avançant ainsi sa récompense. Il acquitte la dette de la mort, qu'il faut payer nécessairement, et il recueille alors le fruit de ses souffrances et la couronne magnifique qu'il a méritée.

7.

L'ABBÉ GERMAIN. Si la mort du juste ne lui apporte aucun mal, et lui procure, au contraire, un grand avantage, comment appeler coupable celui qui la lui donne, et qui, au lieu de lui nuire, lui est utile?

8.

L'ABBÉ THÉODORE. Nous ne parlons ici que de ce qui est bon ou mauvais, ou indifférent en soi, et non pas de l'intention de ceux qui agissent; car l'impie ou l'injuste ne sera pas impuni, parce que sa malice n'a pu nuire au juste. La patience et la vertu du juste lui méritent sa récompense, mais n'excusent pas celui qui cause sa mort et ses souffrances. Le persécuteur du juste sera puni pour le mal qu'il a fait ou voulu faire, quoique le juste n'ait réellement pas souffert, puisqu'en supportant avec courage et patience ce qu'on lui faisait avec mauvaise intention, il est parvenu à un état meilleur, et qu'il a obtenu le bonheur de la vie éternelle.

9.

La patience de Job n'a servi de rien au démon, qui l'a rendu, au contraire, plus illustre par ses tentations; elle n'a servi qu'à Job, qui les a supportées avec courage. Judas aussi n'a pas été délivré du supplice éternel parce que sa trahison a contribué au salut du genre humain. Ce n'est pas le résultat d'un acte, c'est l'intention de celui qui agit qu'il faut considérer. Il faut donc rester bien convaincu de ce principe, que personne ne peut véritablement nous causer quelque mal, à moins que nous n'y consentions par faiblesse et lâcheté de cœur. C'est ce que l'apôtre saint Paul affirme dans ce passage: « Nous savons que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu » (Rom., VIII, 28); et en disant que tout contribue au bien, il comprend non-seulement les choses heureuses, mais encore les choses contraires. Dans un autre endroit, l'Apôtre déclare qu'il a passé lui-même par ces états différents: « Par les armes de la justice qui sont à droite et à gauche, c'est-à-dire par la gloire et les affronts, par la bonne et la mauvaise réputation, comme des séducteurs et des justes, comme des personnes qui sont tristes, ou se réjouissent toujours, comme des gens pauvres, mais qui en enrichissent plusieurs. » (II Cor., VI, 7.) Ainsi, selon l'Apôtre, tout ce qui passe pour être heureux et qui tient la droite, comme la gloire et la bonne réputation, tout ce qui passe pour malheureux et qui est à gauche, comme la honte et les affronts, devient pour l'homme parfait des armes de justice, dès qu'il les supporte avec sagesse et courage. Ce sont des armes, parce qu'il s'en sert pour combattre. Les maux qu'il souffre sont pour lui l'arc, l'épée, le bouclier avec lesquels il repousse ses ennemis; il avance ainsi dans la patience et la vertu. La constance lui fait remporter de glorieux triomphes, parce qu'il ne s'élève pas dans la prospérité, il ne se laisse pas abattre par l'adversité; mais il marche toujours dans la voie unie et royale. La joie ne trouble pas la paix de son âme, et ne le détourne pas à droite, comme la tristesse et les maux qui l'attaquent ne peuvent le dominer et l'égarer à gauche. « La paix abonde en ceux qui aiment votre nom, et ils ne connaissent pas le scandale. » (PS. CXVIII, 165.) Pour ceux, au contraire, qui changent à tous les événements, et qui en subissent sans cesse l'influence, il est dit: « L'insensé varie comme la lune. » (Eccli., XXVII, 12.) Il est dit des sages et des parfaits: « Tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu. » Tandis qu'il est

dit des faibles et des insensés : « Tout nuit à l'homme qui n'est pas raisonnable; car il ne profite pas des choses heureuses, et il ne se corrige pas dans l'adversité. » Il faut une égale vertu pour supporter avec courage le malheur, et pour se modérer dans la fortune ; et il est certain que celui qui se laisse vaincre par un de ces états est incapable de les supporter tous les deux. Il est cependant plus facile de succomber dans les choses heureuses que dans les choses contraires, car l'adversité retient et humilie celui qu'elle éprouve; elle lui cause une tristesse salutaire qui l'arrête dans le mal ou le corrige. Mais la prospérité flatte l'âme et l'amollit par ses dangereuses caresses; elle la rassure sur son bonheur et l'entraîne dans une ruine plus grande.

## 10.

Les justes sont figurés, dans les saintes Écritures, « par les ambidextres, qui, comme Aoth, au livre des Juges, se servait de la main gauche comme de la main droite. » (Jug., III, 15.) Nous pouvons posséder intérieurement la même vertu, si dans la prospérité qui est à droite et dans l'adversité qui est à gauche, nous nous servons également bien des deux mains, et que tout ce qui nous arrive nous devienne, selon saint Paul, « des armes de justice. » (II Cor., VI, 7.) Notre homme intérieur se soutient en employant ce que nous appelons ses deux mains; il n'y a pas de saints qui n'aient à se servir de la gauche; et la perfection de la vertu consiste à s'en servir comme de la droite.

Pour mieux faire comprendre ce que nous disons, l'homme juste a une main droite, qui sont les progrès spirituels; il s'en sert lorsque, dans la ferveur de son

âme, il résiste aux désirs de la concupiscence. Il ne craint point alors les attaques du démon; il repousse et détruit sans peine et sans efforts les vices de la chair; il s'élève au-dessus de la terre, et regarde toutes les choses présentes et passagères comme une fumée, une ombre vaine, et il les méprise parce qu'elles doivent bientôt disparaître, tandis qu'il soupire avec ardeur après les choses futures, qu'il contemple à la lumière de la foi. Il se nourrit plus efficacement de saintes méditations; il pénètre plus avant les secrets du ciel; ses prières vers Dieu sont plus pures, plus ferventes, et son esprit est tellement porté vers les choses invisibles et éternelles, qu'il lui semble parfois qu'il est délivré de son corps.

Mais le juste a aussi sa gauche, lorsqu'il est exposé aux tempêtes de la tentation. La concupiscence allume alors en lui les désirs de la chair; le feu des passions excite les fureurs de la colère, l'orgueil le tourmente, une tristesse mortelle l'accable, la paresse l'attaque et le poursuit; il perd enfin toute ferveur, et il éprouve une telle tiédeur, un si grand abattement, que non-seulement il n'a plus de pensées pures et saintes, mais encore il a en horreur les psaumes, l'oraison, la lecture, la paix de sa cellule, et il éprouve un dégoût insupportable de tout ce qui peut porter à la vertu. Quand un religieux est dans cet état, il doit reconnaître qu'il est attaqué à gauche.

Celui qui a résisté à droite, en ne se laissant point égarer par la présomption, et qui combat aussi courageusement à gauche, en résistant au découragement, trouve par sa patience, dans ces choses contraires, des armes pour pratiquer la vertu; il combat également bien des deux mains, et des deux côtés, il est vainqueur; il cueille à gauche et à droite la palme de la victoire.

Nous voyons le bienheureux Job mériter ainsi d'être couronné à droite, lorsque, père de sept enfants, et comblé de richesses, il offrait tous les jours des sacrifices à Dieu, pour purifier sa famille et la rendre agréable au Seigneur autant qu'à lui-même. Sa porte était ouverte à tous les étrangers; il était le pied des boiteux, et l'œil des aveugles; la laine de ses troupeaux réchauffait les épaules des malades; il était le père des orphelins et le défenseur des veuves, et il ne se réjouissait jamais dans son cœur de la ruine de ses ennemis. Il triomphait aussi à gauche, en montrant dans l'adversité une vertu plus sublime encore. Il perdait, en un instant, ses sept fils, et le père oubliait sa douleur pour bénir la volonté de Dieu, comme un serviteur fidèle. La pauvreté la plus complète avait remplacé ses richesses; la nudité, son opulence; la maladie, la santé; la honte et le mépris, les honneurs et la gloire: et son âme était restée toujours calme et inébranlable. Privé de toute sa fortune et de ses biens, il n'avait plus qu'un fumier pour s'asseoir. Il tourmentait lui-même son corps, en raclant avec un débris de vase la corruption de ses ulcères, et il retirait de ses plaies les vers qui dévoraient tous ses membres. Tous ces malheurs ne pouvaient lui ôter l'espérance, et le faire tomber dans le blasphème; il ne murmura pas en la moindre chose contre son Créateur. Et bien loin de se laisser accabler sous le poids de la tentation et de la douleur, comme il ne possédait de toute son ancienne fortune que le vêtement dont le démon ne l'avait pas dépouillé, il le déchira et le jeta loin de lui, ajoutant cette nudité volontaire à toutes les pertes que son implacable ennemi lui avait causées. Il coupa aussi sa chevelure, le seul reste de sa gloire passée, et la jeta à la face de son persécuteur, renonçant même à ce qu'il lui avait laissé, et l'insultant par ces belles et sublimes paroles : « Si nous avons reçu des biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en supporterions-nous pas aussi les maux? Je suis sorti nu du sein de ma mère, et j'y retournerai nu. Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout ôté. Tout est arrivé selon son bon plaisir. Que son saint nom soit béni. » (Job, II, 10.)

Nous pouvons bien mettre au nombre des ambidextres le patriarche Joseph, qui, dans la prospérité, fut la joie de son père, l'édification de ses frères, et le bien-aimé de Dieu. Dans l'adversité, il fut chaste, fidèle à son maître, doux dans la prison, oublieux des injures; bienfaisant pour ses ennemis et ses envieux, et non-seulement compatissant, mais encore magnifique pour ses frères qui avaient voulu le tuer. Tous ceux qui leur ressemblent peuvent bien être appelés ambidextres, car ils se servent également des deux mains; ils passent par les extrémités dont parle saint Paul, et peuvent dire aussi : « Nous combattons avec les armes de la justice, à droite et à gauche, par la gloire et la honte, par la bonne et la mauvaise réputation. » (II Cor., VI, 7.) Salomon parle aussi de la droite et de la gauche, lorsqu'il fait

dire à l'épouse dans le Cantique des cantiques : « Sa main gauche est sous ma tête, et sa droite m'embrassera. » (Cant., II, 6.) Les deux mains de l'Époux sont utiles; celle qu'il met sous la tête nous soutient dans les choses contraires qui nous éprouvent pour notre salut, pendant la vie, et nous rendent parfaits par la patience; mais l'épouse désire être embrassée par la droite, afin d'être heureuse et unie à son Époux pendant toute l'éternité.

Nous serons donc ambidextres, lorsque nous serons toujours les mêmes, dans l'abondance ou dans la privation des choses présentes, lorsque nous ne nous laisserons pas aller au relâchement dans le bonheur, ni au découragement et à la plainte dans l'adversité; mais que nous rendrons toujours également grâces à Dieu dans les biens et dans les maux, et que nous en profiterons à l'exemple du Docteur des nations, qui disait : « J'ai appris à me contenter de ce que j'ai; je connais l'humiliation, je connais l'abondance; je suis fait à tout, à la faim comme à la nourriture, à la richesse comme à la pauvreté; je puis tout en Celui qui me fortifie. » ( Philip., IV, 13.)

## 11.

Nous avons dit qu'il y avait deux sortes de tentations, la prospérité et l'adversité; il faut savoir maintenant que les hommes les reçoivent pour trois raisons : souvent c'est pour les éprouver, quelquefois pour les purifier, quelquefois aussi pour les châtier. C'était comme épreuve qu'Abraham, Job et beaucoup d'autres saints ont eu à souffrir d'innombrables tribulations. Moïse dit au peuple dans le Deutéronome : « Vous vous souviendrez du chemin par lequel le Seigneur vous a conduit, pendant quarante ans, dans le désert, afin de vous affliger et de vous éprouver, pour connaître ce que vous aviez dans le coeur, et si vous étiez fidèles ou non à ses commandements. » (Deut., VIII, 2.) Il est dit dans les Psaumes : « Je t'ai éprouvé dans les eaux de la contradiction » (Ps. LXXX, 8); et à Job : « Si je t'ai traité ainsi, n'est-ce pas pour faire voir que tu étais juste? » (Job, XXXIII, 32.) Dieu envoie aussi la tentation aux justes, pour les purifier de fautes légères ou pour les humilier et les empêcher de s'enorgueillir de leur sainteté. Il fait disparaître tout ce qui n'est pas pur dans leurs pensées; il détruit, selon le Prophète, ce qu'il y a d'imparfait dans le secret de leur coeur, afin de les trouver à leur mort comme un or pur, où le feu du jugement n'aura rien à consumer. (Isaïe, I, 25.) David a dit : « Les tribulations des justes sont nombreuses » (Ps. XXXIII, 20); et saint Paul : « Mon fils, ne négligez pas la correction du Seigneur, et ne vous laissez pas de ses réprimandes; car le Seigneur corrige celui qu'il aime; il frappe ceux qu'il adopte pour ses enfants. Quel est le fils que ne corrige pas son père? Si vous n'avez pas part aux corrections que tous reçoivent, vous êtes donc des bâtards, et non des enfants légitimes. » (Hébr., XII, 5.) Dieu dit dans l'Apocalypse : « Ceux que j'aime, je les reprends et je les châtie » (Apoc., III, 19); et il leur parle ainsi, par

Jérémie, en s'adressant à Jérusalem : « Je détruirai les nations parmi lesquelles je vous ai

dispersé; mais vous, je ne vous détruirai pas; je vous jugerai seulement, et je vous châtierai, afin que vous ne vous croyez pas innocents. » (Jér., XXX, 11.)

Ce sont ces châtiments salutaires que David demande, lorsqu'il dit : « Éprouvez-moi, Seigneur, et tentez- moi ; brûlez mes reins et mon coeur. (Ps. XXV, 2.) Jérémie comprend aussi l'utilité de la tentation, lorsqu'il dit : « Reprenez-moi, Seigneur; mais que ce soit dans votre justice et non dans votre fureur » (Jér., X, 24); et encore : « Je vous bénis, Seigneur, parce que vous étiez irrité contre moi; votre fureur s'est changée , et vous m'avez consolé. » (Isaïe, XII, 1.)

Les épreuves sont aussi envoyées en punition des péchés, comme les malheurs dont Dieu menace le peuple d'Israël : « J'enverrai contre eux les dents des bêtes qui rampent à terre avec fureur. C'est en vain que je frappe vos fils, vous ne profitez pas de mes corrections. » (Deut., XXXII, 24.) Il est dit dans les Psaumes : « Les châtiments des pécheurs sont nombreux » (Ps. XXXI, 10) ; et dans l'Évangile : « Voici que vous êtes guéri; ne péchez plus désormais, de peur qu'il ne vous arrive plus de mal encore. » (S. Jean, V, 14.)

Les épreuves peuvent avoir aussi une quatrième cause, celle de manifester la gloire de Dieu et ses oeuvres; nous en avons des exemples dans les saintes Écritures et dans l'Évangile : « Ce n'est pas parce que lui ou ses parents ont péché, c'est pour manifester la puissance de Dieu en lui » (S. Jean, IX, 3); et encore: « Cette maladie ne va pas à la mort, mais pour la gloire de Dieu; afin que le Fils de Dieu en soit glorifié. » (S. Jean, XI, 4.)

Il y a d'autres punitions, dont Dieu frappe sur-le-champ des fautes extraordinaires, comme il l'a fait pour Dathan, Abiron et Coré. Ce sont celles dont parle saint Paul, lorsqu'il dit : « C'est pourquoi Dieu les a livrés à des passions honteuses et à leur sens réprouvé. » (Rom., I, 24.) Et ce sont là les plus terribles châtiments; car c'est d'eux que le Psalmiste dit : « Ils ne sont pas dans la peine comme les autres hommes , et ils n'en reçoivent pas les châtiments. » (Ps. LXXII, 5.) Ils ne méritent pas que Dieu les sauve par une visite salutaire, et qu'il guérisse leurs maux par des plaies passagères. Ils ont renoncé eux-mêmes à l'espérance , en se livrant aux dérèglements de l'esprit et à l'impureté. L'endurcissement du coeur et l'habitude du péché les empêchent de se purifier et de satisfaire à la justice dans la vie présente. C'est ce que Dieu leur reproche par son Prophète : « Je vous ai puni comme j'ai puni Sodome et Gomorrhe, et vous êtes devenu comme un tison retiré de l'incendie, et ainsi vous n'êtes pas revenu à moi , dit le Seigneur. » (Amos, IV, 11.) Et ailleurs : « J'ai frappé à mort et j'ai perdu mon peuple, et cependant ils n'ont pas quitté leurs voies. » (Jér., XV, 7.) Et encore : « Vous les avez frappés, et ils ne se sont pas repentis; vous les avez brisés , et ils ont refusé de se corriger; leur front est devenu dur comme la pierre, et ils n'ont pas voulu revenir. » (Jér., V, 3.) Le Prophète, voyant que tous les remèdes de la vie présente ne les ont pas guéris , semble désespérer de leur salut, et il s'écrie : « C'est en vain que le fondeur excite le feu et embrase le fourneau, leurs malices ne seront pas consumées. Appelez-les un argent réprou-



vé, car le Seigneur les a rejetés. » (Jér., VI, 29.) Dieu déclare qu'il a inutilement employé le feu pour purifier ceux qui sont endurcis dans leur crime; il n'a pu délivrer Jérusalem de la rouille épaisse du péché. « Placez, dit-il, la chaudière vide sur les charbons, afin que l'airain s'échauffe et s'enflamme, et qu'elle soit purifiée à l'intérieur. On a travaillé et sué beaucoup, mais sa rouille n'a pas diminué; le feu n'a pas détruit ses exécrales impuretés. J'ai voulu te purifier, et tu as encore toutes tes souillures. » (Ézéch., XXIV, 3, 6.) Dieu, comme un habile médecin, a employé tous les remèdes, et il voit que rien ne peut surmonter le mal. Il est, pour ainsi dire, vaincu par la grandeur de leur iniquité, et il est obligé de renoncer aux châtimens qu'il employait dans sa clémence. Il le déclare : « Je ne me mettrai plus en colère contre vous, et mon zèle vous abandonnera. » (Ézéch., XVI, 42.) Pour ceux, au contraire, dont le coeur n'est pas endurci par l'habitude du péché, et avec lesquels il n'est pas besoin d'employer le fer et le feu, une réprimande salutaire suffit pour les guérir : « Je les corrigerai par des paroles qui les affligeront. » ( Osée, VII ,12.)

Nous n'ignorons pas qu'il y a d'autres causes des vengeances divines, exercées contre de grands pécheurs, non pour expier leurs crimes et en effacer les suites, mais pour avertir les autres hommes et leur inspirer une crainte salutaire. C'est ce qui arriva à Jéroboam, fils de Nabath, à Baasa, fils d'Achia, à Achab et à Jézabel. Dieu l'a déclaré lui-même : « Voici que je ferai tomber sur vous le mal; je détruirai votre postérité; j'exterminerai la race d'Achab, et il n'en restera rien dans Israël; je traiterai votre maison comme j'ai traité la maison de Jéroboam, fils de Nabath, et la maison de Baasa, fils d'Achia, parce que vous avez tout fait pour provoquer ma colère, et que vous avez entraîné Israël au mal. Les chiens mangeront Jézabel dans le champ de Jezrahel. Si Achab meurt dans la ville, les chiens le mangeront, et s'il meurt dans la campagne, il sera dévoré par les oiseaux du ciel. » (III Rois, XXI, 21.) Et il ajoute encore, comme une grande menace : « Votre cadavre ne sera pas porté dans le tombeau de vos pères. » (III Rois, XIII, 22.) Ces maux passagers n'étaient pas capables d'expier les impiétés et les sacrilèges de celui qui, en élevant des veaux d'or, avait entraîné le peuple dans l'idolâtrie, et l'avait séparé de Dieu; mais ces châtimens pouvaient arrêter, par la crainte, ceux qui ne redoutaient pas ceux de l'autre vie, et qui y croyaient à peine. La terreur qu'inspiraient ces vengeances de Dieu, leur faisait reconnaître sa souveraine Majesté, qui n'abandonne point au hasard les choses humaines, et ils redoutaient la justice qui donne à chaque action la récompense qu'elle mérite.

Nous trouvons aussi que pour des fautes plus légères, quelques-uns ont été frappés de mort, comme ceux qui avaient commis de grands crimes. Ainsi furent frappé celui qui avait ramassé du bois, le jour du sabbat (Num., XV), et Ananie et Saphire, qui, trompés par leur peu de foi, avaient gardés une partie de leurs biens. (Act., V.) Leurs péchés n'étaient certainement pas comparables aux autres, mais ces transgresseurs d'une loi nouvelle devaient servir d'exemples; ils étaient punis ainsi les premiers, comme ils avaient péché les premiers, afin que ceux qui les imiteraient dans la suite apprissent les châtimens qui les attendaient

au dernier jugement, quoiqu'ils ne fussent pas souvent punis dès cette vie.

Nous nous sommes un peu éloigné de notre sujet en recherchant les différentes manières dont Dieu éprouve et punit les hommes. Nous allons y revenir, en montrant que l'homme parfait demeure toujours inébranlable dans les biens et dans les maux de ce monde.

**12.**

L'âme du juste ne doit pas ressembler à la cire ou à toute autre matière plus molle, qui prend la forme ou l'image qu'on lui donne, et qui la conserve jusqu'à ce qu'on lui en imprime une nouvelle, n'ayant ainsi rien de durable et cédant toujours à la volonté de ceux qui la manient. Notre âme doit conserver comme le diamant les caractères que Dieu y a gravés, et elle doit en mettre l'empreinte sur tout ce qu'elle rencontre, au lieu d'en être elle-même changée.

**13.**

L'ABBÉ GERMAIN. Notre âme peut-elle rester dans le même état, et persévérer dans les mêmes dispositions?

**14.**

L'ABBÉ THÉODORE. Il est nécessaire, selon l'Apôtre, que celui qui est renouvelé dans l'intérieur de son âme, ou s'avance chaque jour vers ce qui est devant lui, ou retourne en arrière s'il se néglige, et ne retombe dans un état pire que le premier. Ainsi l'âme ne peut rester véritablement stationnaire; elle est comme le vaisseau qui lutte contre le courant d'un fleuve rapide; c'est à force de rames qu'on avance et qu'on surmonte les flots; dès que les efforts cessent, la violence du fleuve nous entraîne. Une preuve évidente que nous reculons, c'est que nous n'avancions plus. Dès l'instant que nous nous apercevons que nous ne faisons pas de progrès, nous devons être persuadés que nous allons à la dérive; car, comme je l'ai dit, l'esprit de l'homme, tant qu'il est dans cette vie, et quelle que soit sa sainteté, ne peut rester immobile. Il faut nécessairement qu'il gagne ou qu'il perde. Aucune créature n'est assez parfaite pour ne plus être sujette au changement. Nous lisons dans le livre de Job : « Quel homme peut être sans tache? et où est le juste né de la femme? Parmi les saints mêmes, personne n'échappe au changement, et les cieux ne sont pas purs en sa présence. » (Job, XV, 15.) Nous reconnaissons que Dieu seul est immuable, et qu'à lui seul peut s'adresser cette parole du Prophète : « Pour vous, Seigneur, vous êtes toujours le même. » (Ps. et, 28.) Et il se rend ce témoignage : « Je suis Dieu, et je ne change pas. » (Malach., III, 6.) Car il est seul par sa nature, toujours bon, toujours riche, toujours parfait, sans qu'on puisse jamais rien lui ajouter ou lui retrancher; tandis que nous devons nous appliquer sans cesse à la pratique de la vertu, et ne jamais ralentir nos efforts; si nous cessions d'avancer, nous reculerions aussitôt. Nous l'avons dit, l'âme ne peut rester stationnaire; il faut qu'elle croisse

ou décroisse en vertu. Ne pas acquérir, c'est perdre, et dès que nous n'avons plus le désir d'avancer, nous sommes en danger de reculer.

**15.**

Il faut être fidèle à garder sa cellule; toutes les fois qu'on l'a quittée pour d'inutiles voyages, elle paraîtra nouvelle, et on y rentrera plein de trouble et d'hésitation. Il faudra de la peine et des efforts pour y retrouver la ferveur d'esprit qu'on y avait acquise; on ne cherchera pas à regagner le progrès qu'on aurait fait si on ne l'eût pas quittée, et on sera heureux de revenir à l'état où l'on était auparavant. Ainsi le temps perdu ne pourra plus se retrouver, et rien ne nous rendra ce que nous pouvions gagner. Quelles que soient la bonne volonté de l'âme et ses progrès, elle ne profite que du temps présent; elle ne recouvre pas celui qui est passé.

**16.**

Les anges eux-mêmes ont été sujets au changement, comme le prouve la chute de ceux qui se sont perdus par la corruption de leur volonté. Ceux qui ont persévéré dans l'état heureux où ils avaient été créés, n'étaient pas immuables par leur nature; mais ils ne se sont pas laissés entraîner au mal comme les premiers : car il y a une différence entre ne pas changer par nature et persévérer dans le bien, par l'effort de la vertu et par la grâce de Dieu qui ne change jamais. Tout ce qui s'acquiert ou se conserve par le travail, peut se perdre par la négligence. C'est pourquoi il est dit : « Ne glorifiez pas l'homme avant sa mort » (Eccl., XI, 30) ; car il est encore dans les combats et dans l'arène; il a beau avoir l'habitude de vaincre et de cueillir les palmes du triomphe, il n'est pas cependant à l'abri de toute crainte et de tout danger. Aussi Dieu seul est immuable et véritablement bon; car il ne doit pas sa bonté à ses efforts, mais à sa nature même, et il ne peut être qu'infiniment bon. Il n'y a pas de vertu que l'homme puisse posséder en toute assurance pour la conserver, il doit employer les mêmes moyens dont il s'est servi pour l'acquérir, une application continuelle, et surtout la grâce toute-puissante de Dieu.

**17.**

Quand quelqu'un tombe dans le péché, il ne faut pas croire que sa chute a été subite. Ou il s'est trompé et a fait fausse route dès le commencement, ou il a laissé affaiblir sa vertu par une longue négligence, et les mauvaises habitudes, en se fortifiant, ont causé sa perte; « car la ruine précède les regrets; la mauvaise pensée précède la ruine. » (Prov., XVI, 18.) Une maison ne s'écroule pas tout à coup, à moins qu'elle ne pèche par ses fondements, ou que la négligence de ses habitants ne l'ait pas préservée de la pluie, dont les gouttes ont pénétré peu à peu par les toits, et ont fini par causer tant de dommages, qu'elle a été facilement renversée par la tempête. « La paresse renversera le toit, et les mains oisives feront

inonder la maison. » (Eccl., X, 18.) Salomon exprime autrement ce malheur de l'âme : « L'eau qui tombe goutte à goutte, dit-il, chasse l'homme de sa maison dans les jours d'hiver. » (Prov., XXVII, 15.) Il compare très-bien l'insouciance de l'âme à une maison et à un toit qu'on néglige. Les gouttes des passions la pénètrent peu à peu, sans qu'elle s'en aperçoive ou s'en effraie; elles corrompent insensiblement la charpente des vertus, et bientôt les vices l'inondent comme un orage. Alors, quand est venu l'hiver, c'est-à-dire au temps de la tentation, lorsque le démon l'attaque, l'âme est chassée de la demeure des vertus, où elle était restée, par sa vigilance, comme dans sa propre maison.

La conférence de l'abbé Théodore nous parut une nourriture délicieuse pour nos âmes ; et notre joie fut plus grande que la tristesse que nous avait causée la mort des solitaires. Non-seulement nous n'étions plus troublés par cet événement, mais nos demandes nous avaient fait connaître des choses que nous ne soupçonnions même pas.

## **SEPTIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ SERENUS : DE LA MOBILITÉ DE L'ÂME, ET DES DISTRACTIONS DE L'ESPRIT.**

Difficultés de fixer l'esprit. — Moyens pour y parvenir. — Origines de nos pensées. — Comment nous pouvons en être maîtres. — La tentation n'ôte pas la liberté. Impuissance des démons. — Leur action sur nous et sur les possédés. — Diversité des tentations. — Dieu les proportionne à nos forces. — Malheur de ceux qui ne sont pas éprouvés en ce monde.

### **1.**

L'abbé Serenus était un miroir de sainteté et de continence pour tous les autres solitaires, et son nom exprimait bien la paix divine de son âme. Nous l'admirions entre tous, et nous pensons que le meilleur moyen de faire connaître son mérite, est d'essayer de rapporter ici les conférences que nous avons eues ensemble. Entre ses vertus, qui paraissaient non-seulement dans toutes ses actions et sa conduite, et que la grâce de Dieu faisait briller sur son visage, il possédait, par une faveur particulière, le don d'une pureté angélique, au point qu'il n'éprouvait jamais, même dans son sommeil, rien qui pût le troubler; et comme ce privilège que Dieu lui accorda semble être au-dessus de la nature humaine, il est nécessaire d'en expliquer l'origine.

### **2.**

Ce saint solitaire offrait à Dieu, nuit et jour, ses prières, ses veilles et ses jeûnes, pour obtenir la chasteté du cœur et de l'âme, et lorsqu'il vit qu'il était exaucé, et qu'il ne ressentait plus dans son cœur les ardeurs de la concupiscence, la joie que lui causa cette pureté augmenta tellement son amour pour cette vertu, qu'il redoubla ses jeûnes et ses prières, dans l'espoir

que Dieu lui accorderait, pour l'homme extérieur, la grâce qu'il avait reçue pour l'homme intérieur, en faisant mourir en lui jusqu'aux mouvements simples et naturels que les enfants mêmes ressentent. Il n'espérait rien de ses efforts, mais tout de la bonté divine, et il l'implorait avec ardeur, pensant que Dieu détruit facilement les mouvements de la chair, jusque dans leur racine, puisque les hommes pouvaient eux-mêmes les faire cesser par des moyens matériels, tandis qu'ils n'étaient jamais parvenus ainsi à cette pureté de l'âme qu'il avait déjà obtenue.

Comme il sollicitait sans cesse cette grâce, par ses prières et ses larmes, un ange lui apparut pendant la nuit, lui ouvrit les entrailles, en arracha un morceau de chair enflammé, et lui dit, en refermant la plaie :

« Voici que je vous ai délivré de l'impureté de la chair; sachez que, dès aujourd'hui, vous jouirez de cette pureté du corps que vous avez demandée avec tant de persévérance. » J'ai voulu raconter en peu de mots cette grâce particulière qu'il avait reçue de Dieu; mais je ne parlerai pas des vertus qui lui étaient communes avec les autres solitaires, pour ne pas faire croire qu'il les avait seul, comme la faveur que je viens de rapporter. Le grand désir que nous avions de nous entretenir avec ce saint homme, nous décida à aller le trouver pendant le carême. Il nous reçut avec sa paix ordinaire, et nous interrogea sur nos dispositions intérieures, sur la nature de nos pensées, et il nous demanda ce qu'un si long séjour dans le désert avait fait pour la pureté de notre âme. Nous lui répondîmes en gémissant :

### 3.

Ces nombreuses années passées dans la solitude, qui devaient nous conduire à la perfection de l'homme intérieur, ne nous ont servi qu'à nous faire voir ce qui nous manque, sans nous rendre ce que nous voulions devenir; car nous reconnaissons que nous n'avons pas acquis cette pureté inaltérable, et cette force de vertu et de science que nous désirions; il ne nous en reste que plus de honte et de confusion. Dans toutes les professions, l'étude et les efforts de chaque jour conduisent de l'incertitude des commencements, à une connaissance plus assurée et plus parfaite. On distingue peu à peu ce qu'on ne voyait d'abord que confusément, et l'on arrive enfin à faire bien et sans difficulté, ce qu'on avait entrepris.

Moi, au contraire, depuis que je travaille à acquérir la pureté, je vois seulement que je ne suis pas ce que je voudrais être. J'en éprouve une peine profonde, et, malgré tous mes regrets et mes larmes, je ne change pas. A quoi sert d'apprendre où est la perfection, si le connaissant, on n'y arrive jamais? Notre coeur se fait quelquefois violence pour atteindre le but; mais notre âme se laisse insensiblement retomber dans ses premiers égarements, et elle se trouve chaque jour assaillie par tant de distractions, qu'elle en devient captive. Elle désespère presque de se corriger, et il lui semble que, toutes ses pratiques religieuses sont inutiles. A chaque instant notre esprit nous échappe par des distractions incroyables,

et lorsque nous voulons le ramener à la crainte de Dieu et à la contemplation, il s'enfuit de nouveau, sans que nous puissions jamais le fixer. Lorsque, nous réveillant comme d'un profond sommeil, et voyant combien il s'est éloigné du but, nous nous efforçons de le rappeler aux choses saintes, et de l'y retenir malgré lui, il résiste à notre volonté, et glisse comme une anguille entre nos mains. Nous luttons ainsi chaque jour, sans nous apercevoir que notre âme acquière plus de force et de stabilité. Quelquefois nous pensons, dans notre découragement, que ces égarements d'esprit ne viennent pas de notre misère particulière, mais d'un vice inhérent à la nature humaine.

#### 4.

L'ABBÉ SERENUS. Il y a danger, avant d'avoir bien examiné et discuté une chose, à vouloir décider ce qu'elle est d'après notre propre faiblesse, sans la juger en elle-même et d'après l'expérience des autres. Si quelqu'un qui ne sait pas nager et qui sait par expérience que l'eau ne peut soutenir son corps déclare que personne, à cause de la pesanteur de ses membres, ne peut nager, il ne faut pas le croire, malgré la raison qu'il a de parler ainsi ; car non-seulement nous savons la chose possible, mais encore nous sommes certains qu'elle est facile, pour l'avoir vu nous-même faire souvent.

L'esprit de l'homme est toujours mobile et très-mobile. Aussi dans le livre de la Sagesse, qu'on attribue à Salomon, est-il dit : « La demeure terrestre appesantit l'âme qu'agitent beaucoup de pensées. » (Sag., IX, 15.) C'est une condition de sa nature de ne pas rester oisive; et si on ne règle pas ses mouvements en l'occupant comme elle doit l'être, sa légèreté naturelle l'emporte nécessairement et l'égare d'objets en objets, jusqu'à ce qu'une longue habitude et des efforts continuels, que vous dites avoir été inutiles, lui fassent connaître, par expérience, les matériaux qu'elle doit préparer à sa mémoire pour qu'elle s'en occupe sans se lasser, et qu'elle finisse par se fixer davantage. C'est ainsi qu'elle pourra résister à l'ennemi qui veut la distraire et acquérir ce calme, cette fixité qu'elle désire.

Nous ne devons attribuer cette dissipation de notre âme ni à notre nature, ni à Dieu qui en est le créateur. Car cette parole de l'Écriture est véritable : « Dieu a fait l'homme droit; c'est lui qui s'égare dans une multitude de pensées. » (Eccl., VII, 30.) La qualité des pensées dépend de nous; car il est dit : « La bonne pensée approche de ceux qui la connaissent, et l'homme prudent sait la trouver. » (Prov., XIX, 8.) Lorsque notre prudence et nos soins doivent ainsi trouver quelque chose, si nous ne réussissons pas, il faut l'attribuer à notre faute et à notre négligence plutôt qu'au dérèglement de la nature ; c'est ce que le Psalmiste nous fait comprendre lorsqu'il dit : « Heureux l'homme que vous secourez, Seigneur, il a disposé dans son cœur des degrés pour monter à vous. » (Ps. LXXXIII, 83.) Vous voyez qu'il est en notre pouvoir de disposer dans notre cœur des degrés, c'est-à-dire des pensées pour s'élever à Dieu ou des pensées pour descendre vers les choses terrestres et charnelles. Si nous

ne le pouvions pas, Dieu aurait-il adressé ce reproche aux pharisiens : « Pourquoi nourrir des pensées mauvaises dans vos coeurs? » (S. Matth., IX, 4.) Et il ne dirait point par son Prophète : « Éloignez de mes yeux vos pensées coupables » (Is., I, 16) ; ou encore : « Jusques à quand garderez-vous des pensées hautaines? » (Jérém., IV, 14.) Dieu ne nous menacerait point, par Isaïe, d'examiner au jour du jugement nos pensées comme nos oeuvres : « Voici que je viens pour faire paraître leurs oeuvres et leurs pensées devant toutes les nations et toutes les langues. » (Is., LXVI, 18.)

L'apôtre saint Paul nous dit aussi que nous serons jugés d'après nos pensées : « Nos pensées nous accuseront ou nous défendront au jour où Dieu jugera les secrets des hommes selon l'Évangile. » ( Rom., II,15.)

## 5.

La perfection d'une âme sous ce rapport est admirablement figurée par le centurion de l'Évangile Sa vertu et sa constance ne lui font pas accepter toutes les pensées qui se présentent; mais il les juge pour admettre les bonnes, et chasser les mauvaises. « Moi, dit-il, je suis un homme soumis à l'obéissance et j'ai des soldats sous moi. Je dis à l'un : Allez , et il va ; à l'autre: Venez, et il vient, et à mon serviteur : Fais ceci, et il le fait. » (S. Matth., VIII, 9.) Si, à son exemple, nous combattons courageusement les tentations et les vices, nous pourrons les soumettre à notre volonté, éteindre dans notre chair les passions qui nous tourmentent, et vaincre par la raison cette foule de pensées qui l'agitent. Nous chasserons de notre âme, par la vertu de la croix du Sauveur, ces armées d'ennemis qui nous font une guerre si cruelle, et nous obtiendrons cette puissance du centurion que Moïse désigne mystérieusement dans l'Exode : «Établissez des officiers qui commandent à mille hommes, à cent, à cinquante et à dix. » (Exod., XVIII, 21.)

Lorsque nous serons parvenus à un état si élevé, nous aurons le pouvoir et la vertu de commander à nos pensées. Nous ne nous laisserons pas entraîner à celles qui nous déplaisent, et nous pourrons nous arrêter et nous fixer à celles qui réjouissent nos âmes. Nous dirons aux mauvaises : Allez, et elles s'en iront; nous dirons aux bonnes: Venez, et elles viendront. Nous commanderons à notre serviteur, c'est-à-dire à notre corps, de garder la continence et la chasteté, et il nous obéira sans résistance; il nous servira fidèlement sans exciter en nous les mouvements de la concupiscence. Écoutez l'Apôtre nous dire quels sont les armes et les combats de ce centurion : « Les armes de notre milice ne sont pas charnelles, mais elles sont puissantes en Dieu.» Il dit ce qu'elles sont; elles ne sont pas charnelles et faibles, mais spirituelles et puissantes par la force de Dieu ; puis il indique à quels combats on les emploie pour renverser les remparts, détruire les pensées et toutes les hauteurs qui s'élèvent contre la science de Dieu, captiver toute intelligence sous l'obéissance du Christ, en punissant toute révolte lorsque nous aurons accompli ce qu'il demande de nous. (II Cor.,

X, 4.)

Nous aurons à examiner toutes ces choses en détail, mais dans un autre moment. Je vais seulement vous expliquer le genre et les propriétés des armes que nous devons prendre, si nous voulons, comme des centurions de l'Évangile, combattre les combats du Seigneur : « Prenez, dit l'Apôtre, le bouclier de la foi pour éteindre les traits enflammés de l'ennemi. » Ainsi la foi est un bouclier qui reçoit les traits ardents de la concupiscence, et qui les repousse par la crainte du jugement et par la pensée du ciel. « Prenez, dit saint Paul, la cuirasse de la charité. » (Éph., VI, 16.) C'est elle qui entoure et protège notre poitrine et les organes de la vie; c'est elle qui nous préserve des blessures mortelles, en ne laissant pas les traits du démon atteindre l'homme intérieur, car elle supporte tout avec patience et résignation. (I Cor., XIII, 7.) Prenez le casque de l'espérance; le casque est la défense de la tête.

Le Christ est notre tête, notre chef. C'est cette tête que nous devons toujours défendre par l'espérance des biens futurs comme avec un casque inaltérable, dans toutes les tentations et les persécutions, sans jamais laisser faiblir et altérer notre foi. Nous pouvons perdre les autres membres et conserver la vie; mais sans la tête, il est impossible de vivre. « Recevez le glaive de l'Esprit, qui est la parole de Dieu. » (Éph., VI, 17.) « Ce glaive pénètre mieux qu'une épée à deux tranchants dans les profondeurs de l'âme et de l'esprit, dans les jointures et la moelle, et elle discerne les pensées et les mouvements du cœur » (Hébr., IV, 12), divisant et retranchant tout ce qu'elle trouve en nous de terrestre et de charnel. Quiconque est muni de ces armes peut toujours se défendre contre les traits de l'ennemi. Il ne se laissera pas vaincre et emmener captif dans la région des pensées mauvaises, et il n'entendra pas ce reproche du Prophète. « Pourquoi avez-vous vieilli sur la terre étrangère? » (Bar., III, 11.) Mais toujours vainqueur et triomphant, il choisira le pays, c'est-à-dire les pensées où il voudra s'arrêter.

Voulez-vous connaître la force principale de ce centurion, revêtu de ces armes qui ne viennent pas de la chair, mais de la puissance de Dieu? écoutez le Roi tout-puissant qui appelle les hommes de cœur à cette milice spirituelle, et qui choisit et marque les élus : « Que le faible dise : Je suis fort, et que le patient combatte. » (Joël, III, 10.) Vous voyez qu'il n'y a que les faibles et les patients qui puissent combattre les combats du Seigneur.

C'était de cette faiblesse que parlait saint Paul, le centurion par excellence : « Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort; car la vertu se perfectionne dans la faiblesse. » (II Cor., XII, 10.) Un des prophètes parlait ainsi de cette faiblesse, lorsqu'il disait : « Celui d'entre vous qui est faible sera comme la maison de David, et c'est le patient qui soutiendra les combats » (Zach., XII); et il est dit de cette patience : « La patience vous est nécessaire, afin qu'en accomplissant la volonté de Dieu, vous receviez la récompense. » (Hébr., X, 36.)



6.

Nous reconnâtrons par notre propre expérience que nous devons et que nous pouvons nous attacher inséparablement à Dieu, si nous mortifions nos convoitises et si nous éloignons tout ce qui excite nos désirs en ce monde. Nous le savons par le témoignage des amis de Dieu qui lui disent avec confiance : « Mon âme s'attache fortement à vous, Seigneur » (Ps. LXII, 9), « et j'adhère à tous vos commandements. » (Ps. CXVIII, 31.) « Il m'est bon de m'attacher à Dieu. » ( Ps. LXXII, 28.) « Celui qui s'attache au Seigneur est un même esprit avec lui. » (I Cor., VI, 17.)

Il ne faut donc pas céder à ces distractions fatigantes de notre âme et ralentir nos efforts : car « celui qui cultive son champ aura du pain en abondance, mais celui qui cherche le repos souffrira de l'indigence. » ( Prov., XXVIII, 19.)

Ne nous laissons jamais aller à un découragement pernicieux , c'est par le travail qu'on acquiert davantage, et celui qui aime le plaisir et qui fuit la douleur sera dans la pauvreté » (Prov., XII , 11) ; et encore : « L'homme travaille pour lui dans la peine, et il triomphe ainsi du malheur. » ( Prov., XVI, 26.) « Le royaume des cieus souffre violence , et les violents le ravissent. » (S. Matth., XI, 12.) Aucune vertu ne s'acquiert sans travail, et personne ne peut atteindre cette fermeté de l'âme que vous désirez, sans une grande contrition de coeur : Car « l'homme est né pour le travail. » (Job, V, 7.) « Il ne deviendra parfait et n'acquerra jamais la plénitude de l'âge du Christ » (Éph., IV, 13), qu'en étant toujours vigilant et en faisant de pénibles efforts. Personne n'arrivera dans le ciel à cette mesure parfaite s'il ne s'y prépare et n'y travaille dès cette terre; car il est ici-bas pour devenir un membre du Christ, et il faut qu'il se rende digne dans sa chair d'être associé un jour à son divin corps. Tous ses désirs, toute son ardeur, toutes ses actions, toutes ses pensées même ne doivent tendre qu'à une chose : à goûter, dès cette vie, les prémices du bonheur des saints dans le ciel, c'est-à-dire que Dieu lui soit tout en toutes choses.

7.

L'ABBÉ GERMAIN. Il serait possible peut-être de vaincre cette légèreté de l'esprit, s'il n'était pas entouré d'un si grand nombre d'ennemis qui le poussent où il ne veut pas aller, ou plutôt, où il est sans cesse entraîné par sa pente naturelle. En présence d'ennemis si nombreux, si puissants et si terribles, il nous paraîtrait impossible de résister, surtout dans une chair si fragile, et nous ne sommes rassurés que par vos paroles qui nous semblent des oracles.

8.

L'ABBÉ SERENUS. Tous ceux qui ont éprouvé les combats de l'homme intérieur, savent de combien d'ennemis nous sommes entourés; mais nous les appelons. des ennemis de notre salut, parce qu'ils nous portent au mal plutôt qu'ils ne nous y obligent. Aucun homme ne

pourrait éviter le péché qu'ils nous proposent s'ils avaient autant de force pour nous y contraindre que de malice à nous l'inspirer. Ils ont, il est vrai, le pouvoir de nous tenter ; mais nous avons en nous la liberté de repousser leurs tentations ou d'y consentir. Si nous redoutons leur puissance et leurs attaques, nous devons, d'un autre côté, considérer la protection et le secours de Dieu; car il est dit: « Celui qui est en nous est plus grand que celui qui est dans le monde. » (S. Jean , IV, 4.) La grâce qui combat pour nous est bien plus forte que la multitude des démons qui nous attaquent. Non-seulement Dieu nous inspire le bien, mais il nous aide, il nous pousse à l'accomplir; et quelquefois même, il nous sauve à notre insu et malgré nous. Il est certain que le démon ne peut séduire personne sans le consentement de sa volonté. L'Ecclésiaste le dit clairement : « C'est parce qu'il n'y a pas de résistance en ceux qui font si facilement le mal, que le coeur des enfants des hommes est rempli de malice pour commettre l'iniquité. » (Eccl., VIII.) Il est manifeste que la cause de nos chutes est de ne pas résister sur-le-champ aux mauvaises pensées; car il est dit : e Résistez au démon, et il fuira loin de vous. » ( S. Jacq., IV, 7.)

**9.**

L'ABBÉ GERMAIN. Expliquez-nous, je vous prie, ces rapports si intimes des démons avec l'âme, qu'ils semblent non-seulement en approcher, mais s'unir à elle pour lui parler sans qu'elle s'en aperçoive, la pénétrer; lui inspirer ce qu'ils veulent et connaître parfaitement tous ses mouvements et ses pensées. Comment se fait-il que cette union soit si intime que, sans la grâce de Dieu, nous pouvons à peine distinguer ce qui vient de leur malice ou de notre volonté.

**10.**

L'ABBÉ SERENUS. Il n'est pas étonnant qu'un esprit puisse s'unir insensiblement à un esprit et exercer une force secrète de persuasion ; car il y a entre eux, comme entre les hommes, une ressemblance et une affinité de substance. La définition que l'on donne de la nature de l'âme peut s'appliquer également à la nature de ces esprits ; mais pour se pénétrer et s'unir de manière que l'un soit dans l'autre, cela est tout à fait impossible. Il n'y a que Dieu dont la nature simple et incorporelle puisse le faire.

**11.**

L'ABBÉ GERMAIN. Cela ne semble-t-il pas contraire à ce que nous voyons dans les possédés, qui parlent et agissent sans le savoir, sous la puissance des esprits impurs? Comment ne pas croire que ces esprits sont unis à leurs âmes , qui deviennent, pour ainsi dire, leurs organes et qui perdent leur état naturel pour en prendre tous les mouvements et les sentiments, de telle sorte qu'elles ne paraissent plus parler et agir, mais que les démons semblent

tout faire en elles?

## 12.

L'ABBÉ SERENUS. Ce que nous avons dit n'est pas contraire à ce que vous racontez des énergumènes qui, sous l'influence des esprits impurs, parlent et agissent involontairement, et disent des choses qu'ils ignorent. Il est certain que l'action des esprits sur eux n'est pas toujours la même; car les uns ne savent ce qu'ils disent et ce qu'ils font, tandis que les autres le comprennent et se le rappellent ensuite. Mais il ne faut pas croire que cette infusion de l'esprit mauvais se fasse en pénétrant la substance de l'âme et qu'il lui soit tellement uni qu'il en soit, pour ainsi dire, revêtu, lorsqu'il parle par la bouche de celui qu'il possède. Il ne faut pas croire qu'il ait cette puissance; car ce n'est pas par une altération de l'âme, c'est par un affaiblissement du corps que ces phénomènes se manifestent. L'esprit impur s'empare des parties du corps où toute la vigueur de l'âme réside. Il les accable d'un poids insupportable, et plonge dans d'épaisses ténèbres les facultés intellectuelles; nous voyons souvent le vin, la fièvre, l'excès du froid ou d'autres causes extérieures, produire des effets semblables. Le démon reçut puissance sur le corps de Job; mais Dieu lui ordonna de respecter son âme: « Voici que je le livre entre tes mains; seulement garde son âme. » (Job, II, 6.) C'est-à-dire ne le jette pas dans l'égarement, en attaquant la demeure de son âme, le lieu de son intelligence, en blessant l'organe de sa raison, qui lui est nécessaire pour te résister. N'obscurcis pas son jugement et sa sagesse en étouffant l'action principale de son cœur.

## 13.

Il ne faut pas croire que si un esprit se mêle à la matière épaisse et solide de nos corps, il puisse s'unir également à notre âme, qui est esprit, et qu'il la pénètre ainsi de sa nature. Il n'y a que la sainte Trinité qui puisse le faire, parce qu'elle seule pénètre toutes les natures intellectuelles; non-seulement elle les embrasse et les environne, mais encore elle peut y entrer et s'y répandre comme un esprit dans un corps. Quoique nous reconnaissons comme des natures spirituelles les anges, les archanges, les autres Vertus, notre âme même et les parties les plus subtiles de l'air, il ne faut pas croire que ces natures soient complètement incorporelles<sup>6</sup>; car elles ont un corps par lequel elles subsistent, quoiqu'il soit beaucoup plus subtil que les nôtres. Ce sont ces corps dont parle l'Apôtre, lorsqu'il dit : « Il y a des corps célestes et des corps terrestres » (I Cor., XV, 40); et encore: « On sème un corps animal, et il ressuscitera un corps spirituel. (I Cor., XV, 44.)<sup>7</sup> D'où nous pouvons conclure qu'il n'y a que Dieu de vraiment incorporel, qui puisse pénétrer toutes les substances spirituelles et

---

<sup>6</sup>Cette opinion de Cassien, combattue par saint Augustin, est condamnée par l'Église. Les anges et les démons sont d'une nature spirituelle. Ils peuvent seulement se revêtir d'une forme corporelle.

<sup>7</sup>Après la résurrection, le corps des justes sera spirituel, c'est-à-dire incorruptible; il aura l'impassibilité, la subtilité, l'agilité, la clarté des anges.

intellectuelles, parce qu'il n'y a que lui seul qui soit tout entier partout et en toute chose, de manière qu'il peut voir et connaître toutes les pensées des hommes, tous les mouvements intérieurs et les secrets les plus profonds de leur âme. C'est de Dieu seul que l'Apôtre a dit : « La parole de Dieu est vivante et efficace; elle perce plus qu'une épée à deux tranchants et elle pénètre dans les profondeurs de l'âme et de l'esprit, jusqu'aux jointures et à la moelle; elle démêle les pensées et les intentions du coeur. Aucune créature ne peut se cacher de sa présence; tout est à nu et à découvert devant ses yeux. » (Héb., IV, 12.) David a dit : « Celui qui a formé particulièrement le coeur des hommes » (Ps. XXXII, 15), Celui-là connaît tous les secrets du coeur. » (Ps. XLIII, 22.) Job a dit également : « Vous seul connaissez les coeurs des enfants des hommes. »

#### 14.

L'ABBÉ GERMAIN. Ce que vous dites ferait croire que ces esprits ne peuvent pas connaître nos pensées; ce qui est inadmissible, puisqu'il est dit dans l'Écriture : « Si l'esprit de celui qui a puissance s'élève sur vous » (Eccl., X, 4) ; et encore : « Le démon avait déjà mis dans le coeur de Simon Iscariote, de trahir le Seigneur. » (S. Jean, XIII, 2.) Comment croire qu'ils ne connaissent pas nos pensées, puisque, pour la plupart du temps, ce sont eux qui les sèment en nous, qui les excitent et les nourrissent.

#### 15.

L'ABBÉ SERENUS. Personne ne doute que les démons ne puissent connaître nos pensées; mais c'est par des signes extérieurs qu'ils y parviennent: c'est en examinant nos dispositions, nos paroles, et les choses vers lesquelles nous portons nos désirs; mais ils ne peuvent pénétrer celles que nous cachons au fond de nos coeurs. Ce n'est pas même par ce qui se passe dans nos âmes qu'ils savent ce que deviennent les pensées qu'ils nous présentent, si nous les recevons, comment nous les recevons et l'impression qu'elles nous causent intérieurement, c'est par les mouvements et les preuves extérieures qu'ils le devinent<sup>8</sup>. Ainsi lorsqu'ils tentent un religieux de gourmandise, s'ils voient le religieux regarder avec inquiétude par la fenêtre le soleil, ou demander l'heure avec empressement, ils reconnaissent que la tentation de gourmandise a réussi. Lorsque, après l'avoir tenté d'impureté, ils voient qu'il n'a pas repoussé vivement leur attaque, qu'il en a été ému, et qu'il n'a pas recouru, comme il le devait, à la prière, ils comprennent que leur trait empoisonné a pénétré jusqu'à l'âme. Il en est de même des tentations de tristesse, de colère, de fureur; ils voient à l'apparence du corps, aux mouvements extérieurs, qu'elles ont atteint le coeur. Lorsque, par exemple, ils remarquent des signes de dépit silencieux, des soupirs d'impatience, des changements de couleur sur le visage, ils découvrent à quel vice on se laisse aller. Et il n'est pas étonnant que ces esprits subtils puissent reconnaître ces choses, puisque nous voyons tous les

---

<sup>8</sup>Voir sur ces questions difficiles: S. Thomas, Summ., I<sup>o</sup> p., q. 3 ; 1<sup>o</sup> 2<sup>o</sup>, q. 80; 2<sup>o</sup> 2<sup>o</sup>, q. 96.

jours les hommes sages agir de même, et juger les pensées des autres d'après leur figure et leur extérieur. Combien plus facilement doivent le faire ces natures spirituelles, qui sont certainement beaucoup plus habiles et plus clairvoyantes que les hommes.

**16.**

Les voleurs qui pénètrent dans une maison, la nuit, et cherchent dans les ténèbres ce qu'ils veulent dérober, jettent un sable fin sur ce qu'ils ne peuvent voir, et le bruit que fait ce sable en tombant, leur indique les objets ou le métal qui répond le mieux à leur convoitise. Ainsi font les démons qui veulent s'emparer du trésor de notre coeur; ils jettent le sable de leurs tentations, et, selon l'impression qu'ils produisent ainsi dans nos sens, ils jugent, par ce bruit extérieur, ce qui se passe dans l'intérieur de nos âmes.

**17.**

Nous devons savoir que tous les démons n'inspirent pas aux hommes les mêmes passions; chaque démon a un vice spécial qu'il cultive. Les uns se plaisent dans les impuretés de la chair, les autres dans les blasphèmes, d'autres dans les excès de la colère; les uns se nourrissent de tristesse, les autres se repaissent d'orgueil et de vaine gloire, et tous s'appliquent à mettre dans le coeur des hommes le vice qui leur est le plus agréable. Ils se gardent bien d'agir tous ensemble; mais ils choisissent, chacun à leur tour, le temps, le lieu, l'occasion qui leur semblent le plus favorables.

**18.**

L'ABBÉ GERMAIN. Il faut donc croire que les démons soumettent leur malice à une règle de telle sorte, qu'ils gardent un certain ordre entre eux, et qu'ils s'entendent ensemble pour nous combattre. Cet ordre, cette harmonie ne devrait cependant subsister que parmi les êtres bons et vertueux, puisqu'il est dit dans l'Écriture : « Vous chercherez la sagesse parmi les méchants, et vous ne la trouverez pas. » (Prov., XIV, 6.) « Nos ennemis sont insensés. » (Deut., XXXII, 32.) « Il n'y a pas de sagesse, il n'y a pas de force, il n'y a pas de conseil contre le Seigneur. » ( Prov., XXI, 30.)

**19.**

L'ABBÉ SERENUS. Les méchants ne peuvent s'entendre en toute chose, et la bonne harmonie n'existe pas ordinairement entre ceux qui ont les mêmes vices; cela est certain, et comme vous le dites très-bien, il n'y a pas d'ordre et de règle dans le désordre. Quelquefois, cependant, lorsqu'ils ont un même but, un même intérêt, ils sont obligés de s'entendre pour un temps. C'est ce que nous voyons dans les combats que nous livrent les démons; non-seulement ils agissent chacun à leur tour, mais encore ils choisissent un lieu, un poste

avantageux pour leurs attaques. Ils doivent varier leurs tentations, selon les vices et selon le moment : on ne peut se laisser entraîner à la vaine gloire et subir en même temps les mouvements de la concupiscence. L'orgueil n'égare pas l'esprit, lorsque la gourmandise humilie la chair. Celui qui s'abandonne à une joie déréglée, ne peut se livrer au même instant aux excès de la colère, ou se laisser vaincre par le découragement ou la tristesse. Il faut nécessairement que chaque démon attaque l'âme séparément, et cède la place à un autre qui l'attaque plus violemment, s'il a été vaincu, ou qui lui fasse de nouvelles blessures, s'il a été vainqueur.

## 20.

Il faut savoir aussi que tous les démons n'ont pas la même cruauté, la même rage, comme ils n'ont pas la même force et la même malice. Les commençants et les faibles sont attaqués par les démons les plus faibles, et lorsqu'ils en ont triomphé, des ennemis plus forts se présentent, pour livrer aux athlètes du Christ de plus rudes combats. La guerre augmente en raison des forces et du progrès des hommes. Nul, quelque saint qu'il soit, ne pourrait résister à tant d'ennemis, supporter leurs attaques et triompher de leur rage, si Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont la clémence nous assiste dans cette guerre, ne proportionnait nos ennemis à nos forces, s'il ne modérait et ne repoussait pas leur violence, afin que nous puissions supporter la tentation et en triompher.

## 21.

Cette guerre n'est pas, pour les démons, sans peine et sans souffrance; ils ont à supporter, dans ces luttes, bien des tristesses et des angoisses, surtout quand ils rencontrent de vaillants adversaires, c'est-à-dire des hommes saints et parfaits. S'ils ne trouvaient pas de résistance, leurs tentations ne seraient plus une lutte, un combat. Pourquoi l'Apôtre dirait-il alors : « Nous n'avons pas à combattre contre la chair et le sang, mais contre les principautés, les puissances; contre les princes de ce monde, et les esprits de malice qui sont dans l'air » (Éph., VI, 12); et ailleurs : « Je ne combats pas comme quelqu'un qui frappe l'air. » (I Cor., IX, 26.) « J'ai combattu un bon combat. » (II Tim., IV, 7.)

Quand il y a lutte, guerre et combat, il y a nécessairement effort, travail, inquiétude; et après, douleur et confusion pour les vaincus, et joie pour les vainqueurs. Si l'un combat à la sueur de son front, et que l'autre triomphe sans danger et sans peine, et n'a besoin que de sa volonté pour renverser son adversaire, il n'y a plus, à vrai dire, de lutte, de combat, mais une injuste et violente oppression. Aussi, lorsque les démons attaquent les hommes, ils se donnent beaucoup de mal pour remporter cette victoire qu'ils désirent, et quand ils échouent, ils éprouvent la même confusion que nous eût causée notre défaite. Car il est dit : « Le mal qu'ils avaient rêvé, et que leurs lèvres voulaient faire, les couvrira de honte. »

(Ps. CXXXIX , 10.) La douleur retombera sur leur tête » (Ps, VII,17); et encore : « Que le filet qu'il ignore le surprenne, que le piège qu'il avait tendu le trompe, et qu'il tombe dans la fosse qu'il avait creusée » (Ps. XXXIV, 8) ; c'est-à-dire dans la honte qu'il avait préparée aux hommes. Les démons souffrent aussi dans cette guerre; ils nous terrassent; mais ils sont quelquefois terrassés; leur défaite les couvre de confusion.

David, qui connaissait si bien les combats de l'homme intérieur, les voyant se réjouir de nos ruines, suppliait Dieu de ne pas leur causer de semblables joies: « Éclairez mes yeux, disait-il, afin que je ne m'endorme jamais dans la mort, et que mon ennemi ne dise pas : J'ai prévalu contre lui. Ceux qui me poursuivent se réjouiront, si je suis ébranlé. » (Ps. XII, 4.) « Mon Dieu, que je ne cause pas leur joie, et qu'ils ne disent pas dans leur coeur: Courage, courage ! nous l'avons dévoré. » (Ps. XXXIV, 25.) « Ils ont grincé les dents contre moi, Seigneur; quand voudrez-vous me regarder? L'ennemi me guette, comme le lion dans sa tanière; il tend des pièges pour surprendre le pauvre, et il le demande à Dieu pour sa nourriture. » (Ps. CIII, 21.) Mais lorsque tous leurs efforts pour nous tromper ont été inutiles, ceux qui poursuivaient nos âmes pour les perdre sont couverts de honte et de confusion. « Qu'ils soient couverts de honte et de confusion, ceux qui nous voulaient du mal. » (Ps. XXXIV, 26.) Jérémie dit aussi: « Qu'ils soient confondus, et que je ne sois pas confondu moi-même. Qu'ils tombent, et que je ne tremble pas. Répandez sur eux les éclats de votre fureur, et accablez-les d'une double honte. » (Jér., XVII, 18.)

Il est évident que toutes les fois que nous triomphons, ils sont doublement confondus; ils voient d'abord les hommes acquérir cette sainteté qu'ils ont perdue eux-mêmes, et qu'ils leur avaient fait perdre par le péché originel, et ils se reconnaissent ensuite vaincus par des êtres inférieurs à leur nature spirituelle. Aussi les saints célèbrent avec joie la ruine de leurs ennemis, et leurs victoires; ils disent avec David : Je poursuivrai mes ennemis, et je les atteindrai, et je ne cesserai pas qu'ils ne soient vaincus. Je les briserai, et ils ne pourront se relever. Je les foulerai aux pieds. » (Ps. XVII, 38.) Le Prophète prie contre eux, lorsqu'il dit : « Seigneur, jugez ceux qui me nuisent, et combattez ceux qui me combattent. Prenez vos armes et votre bouclier, et levez-vous pour me secourir. Tirez votre épée, et finissez-en avec ceux qui me persécutent. Dites à mon âme : Je serai ton salut. » (Ps. XXXIV, 1.)

Quand nous les aurons vaincus, après avoir soumis et éteint toutes nos passions, nous mériterons entendre cette bénédiction : « Votre main dominera vos ennemis, et ils périront tous. » (Mich., V, 9.) Tous ces passages que nous lisons ou que nous chantons dans la sainte Écriture, ont rapport aux démons qui nous assiègent nuit et jour, et nous devons y puiser un esprit de douceur et de patience, au lieu d'y trouver des sentiments d'aigreur, opposés à la perfection de l'Évangile. Sans cela, non-seulement nous n'y apprendrions pas à prier pour nos ennemis, et à les aimer; mais nous serions excités à les détester et à les maudire, jusque dans nos prières. Ce serait un crime et un sacrilège de croire que les saints et les

amis de Dieu ont parlé dans ce sens. La loi , avant l'avènement du Christ, n'était pas faite pour eux; car ils allaient au delà de ses commandements , et obéissaient aux préceptes de l'Évangile. Ils devançaient le temps, et voulaient pratiquer la perfection des Apôtres.

22.

L'exemple de Job prouve que le démon n'a pas le pouvoir de nuire aux hommes; car l'ennemi n'ose pas le tenter plus que Dieu ne le lui a permis. Les esprits mauvais le confessent eux-mêmes dans l'Évangile, lorsqu'ils disent : « Si vous nous chassez, envoyez-nous dans ce troupeau de porcs. » (S. Matth., VIII, 31.) N'est-il pas plus certain qu'ils ne peuvent entrer, sans la permission de Dieu, dans des hommes créés à son image, puisque sans sa permission ils n'ont pas le pouvoir d'entrer dans des animaux immondes. D'ailleurs aucun solitaire, non-seulement des plus jeunes, mais aussi des plus parfaits qui restent dans le désert, ne pourrait vivre dans sa cellule et résister à des ennemis si nombreux et si redoutables, s'ils avaient autant de liberté et de pouvoir qu'ils ont de haine et de rage contre nous. C'est ce que nous prouve avec évidence cette parole de notre Sauveur, disant à Pilate, au milieu des abaissements volontaires de son humanité : « Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, s'il ne vous avait été donné d'en haut. » (S. Jean, XIX, 11.)

23.

Notre expérience et le témoignage des anciens nous prouvent cependant assez que les démons n'ont plus la même force qu'ils avaient dans le principe, lorsque les religieux étaient encore peu nombreux dans le désert. Leur rage était si grande alors que très-peu de personnes, avancées en âge et affermisses dans la vertu, pouvaient seules rester dans la solitude. Dans les monastères où l'on habitait huit ou dix ensemble, leur violence était telle, et leurs attaques visibles étaient si fréquentes, que les religieux n'osaient pas dormir tous en même temps. Pendant que les uns dormaient, les autres veillaient et persévéraient dans la prière, la lecture ou le chant des psaumes, et lorsque le besoin les forçait au sommeil, ils allaient réveiller leurs compagnons, afin qu'ils fissent à leur tour la garde contre des ennemis qui ne dorment jamais. Il semble évident qu'on doit attribuer à deux raisons la sécurité ou la confiance dans laquelle vivent maintenant, non-seulement les vieillards , que fortifie comme nous l'expérience des années, mais encore les plus jeunes solitaires. Ou la vertu de la Croix, en pénétrant dans le désert et en y faisant briller partout la grâce, a enchaîné la malice des démons , ou bien notre négligence les rend moins ardents à nous attaquer. Ils dédaignent employer contre nous les moyens qu'ils prennent contre ces généreux soldats du Christ, et ils espèrent nous vaincre plus facilement par leurs tentations invisibles. Nous voyons, en effet, bien des solitaires tomber dans un tel relâchement qu'il faut les avertir et les reprendre avec une grande douceur, pour qu'ils ne désertent pas leurs cellules et qu'ils ne s'abandonnent pas à des pensées plus dangereuses. Ils erreraient bientôt de côté et d'autre,



et tomberaient dans des vices plus grossiers. C'est beaucoup d'obtenir d'eux de rester dans la solitude, malgré leur relâchement, et la grande ressource des supérieurs est de leur dire : Restez dans vos cellules; mangez, buvez et dormez comme vous l'entendrez, pourvu que vous n'alliez pas ailleurs.

**24.**

On pense que les esprits impurs ne peuvent pénétrer dans les corps qu'ils doivent posséder, qu'en se rendant d'abord maîtres de leur esprit et de leurs pensées. Ils en effacent la crainte, le souvenir de Dieu et la méditation des choses spirituelles, et lorsqu'ils les ont ainsi désarmés et privés de l'assistance divine, ils les attaquent hardiment, espérant les vaincre sans peine pour établir en eux leur demeure comme dans une place qui leur a été abandonnée.

**25.**

La possession des corps n'est pas cependant la plus terrible. Il faut bien plus déplorer celle des âmes qui sont enchaînées par les vices et la volupté, selon la parole de l'Apôtre: « Celui qui se laisse surmonter par le démon en devient l'esclave. » (II Pet., II, 19.) Et ceux - là ont d'autant moins d'espoir de guérir, qu'ils ne s'aperçoivent pas même de leur dépendance, et qu'ils ne cherchent pas à s'en affranchir. Du reste nous voyons de saints religieux livrés corporellement au démon, ou soumis à des maladies extraordinaires, pour des fautes très-légères, parce que la bonté divine, qui ne veut pas souffrir la moindre tache en eux au jour du jugement, purifie, dès cette vie, toutes les souillures de leur coeur, afin que, comme Dieu le dit dans son Prophète, ils soient or et argent dans la fournaise, et qu'ils arrivent aux jours éternels sans passer par le purgatoire. « Je consumerai, dit-il, toutes vos impuretés, et j'en enlèverai tout l'étain; alors vous serez appelés la cité du juste, la ville fidèle. » (Isaïe, I, 1.) « Comme l'or et l'argent sont éprouvés dans le feu, le Seigneur choisit les coeurs (Prov. XXVII, 3); et encore : « Le feu éprouve l'or et l'argent, mais l'homme est éprouvé dans la fournaise de l'humiliation » (Eccli., II, 5); et aussi : « Celui que le Seigneur aime, il le corrige; il frappe de verges ceux qu'il reçoit pour ses enfants. » (Hébr., XII, 6.)

**26.**

C'est ce que nous voyons clairement dans ce prophète, cet homme de Dieu dont il est parlé au troisième livre des Rois. Pour une seule faute de désobéissance qui n'était pas même volontaire et qui était causée par l'artifice d'autrui, un lion l'étrangla sur-le-champ, comme l'Écriture le raconte : « C'est cet homme de Dieu, qui n'a pas obéi à la parole du Seigneur, et le Seigneur l'a livré à un lion qui l'a étranglé, ainsi que le Seigneur l'a dit. » (III Rois, XIII, 26.) Dans cette occasion, Dieu livre son Prophète à la mort temporelle pour le punir d'une faute passagère et d'une erreur; mais il reconnaît en même temps le mérite de sa vie,

puisqu'il ordonne à la bête qui l'a tué de respecter son corps, malgré sa férocité.

Nous avons été témoins nous-mêmes de ce qui est arrivé à l'abbé Paul et à l'abbé Moïse, qui habitaient le lieu du désert appelé Calame. Le premier restait dans la solitude voisine de la ville de Panephyse. Cette solitude, nous a-t-on dit, fut autrefois formée par une inondation d'eau salée, et lorsque souffle le vent du nord, les étangs débordent et couvrent toutes les terres environnantes en si grande abondance, que toutes les anciennes bourgades qui n'ont plus maintenant d'habitants ressemblent à des îles au milieu des eaux. C'est là que l'abbé Paul, dans le silence et la paix de la solitude, s'éleva à une telle pureté de cœur, que non-seulement il ne voulait pas regarder le visage d'une femme, mais encore apercevoir ses vêtements. Comme il allait visiter la cellule d'un vieillard, avec l'abbé Archebius, qui habitait le même lieu, il rencontra, par hasard, une femme; cette rencontre le saisit tellement qu'il oublia la pieuse visite qu'il devait faire, et qu'il s'enfuit vers son monastère, comme s'il se fût trouvé en présence d'un lion ou d'un épouvantable dragon. L'abbé Archebius eut beau l'appeler et le conjurer de continuer leur chemin jusque chez le vieillard qu'ils s'étaient proposé de visiter, il ne put rien obtenir.

Quoiqu'il eût agi par zèle et amour de la pureté, sa conduite cependant n'était pas selon la science et dépassait les règles d'une sainte discrétion ; car non-seulement il fuyait la familiarité des femmes qui est, en effet, dangereuse, mais il croyait devoir abhorrer jusqu'à leur figure : il en fut puni sur-le-champ par une paralysie générale, qui lui ôta presque entièrement l'usage de tous ses membres. Ses pieds et ses mains lui refusèrent leurs offices ; sa langue ne pouvait plus proférer une parole et ses oreilles ne percevaient aucun son ; il ne lui restait qu'un corps inerte et insensible. Réduit à cet état, les soins des hommes ne suffisaient plus à ses besoins; il fallait la charité délicate des femmes. On le transporta dans un monastère de saintes religieuses, qui lui donnaient à boire et à manger sans qu'il pût même le leur demander par signes, et qui lui rendirent tous les services imaginables pendant les quatre années qu'il vécut encore. Dans cet état d'infirmité qui le privait de tout mouvement et de toute sensibilité, il sortait cependant de cet homme une telle vertu que l'huile qui avait touché son corps, ou plutôt son cadavre, guérissait sur-le-champ les malades de toutes leurs douleurs. Il était ainsi évident pour les infidèles mêmes que cette paralysie générale était une grâce de Dieu, qui l'aimait, et que la vertu du Saint-Esprit rendait, par ces miracles, témoignage de la pureté de sa vie et de ses mérites.

27.

Le second, qui habitait cette solitude, était un homme incomparable. Comme il discutait un jour avec l'abbé Macaire, il lui échappa, pour soutenir son opinion, une parole un peu dure. Il en fut sur-le-champ cruellement puni par le démon; car il rejetait par la bouche tout ce qu'il avait digéré. Mais Dieu montra par la promptitude de sa guérison et par le moyen

dont il se servit, que cette expiation était une grâce de sa miséricorde, qui voulait effacer une faute passagère; car dès que l'abbé Macaire se fut mis en prière, le démon vaincu laissa en paix l'abbé Moïse.

**28.**

Ces exemples nous montrent que nous ne devons pas mépriser et repousser ceux que nous voyons livrés aux tentations ou à la malice du démon. Il faut alors penser à deux choses : premièrement, qu'ils ne tomberaient pas dans ces épreuves sans la permission de Dieu; secondement, que tout ce qui nous arrive de la part de Dieu, comme joie ou comme tristesse, nous le recevons pour notre bien de la main d'un tendre père et d'un charitable médecin. Ces personnes sont des enfants qu'un maître humilie et corrige en ce monde, afin qu'ils entrent purifiés dans l'autre ou qu'ils y subissent une peine plus légère. « Ils sont, selon l'Apôtre, livrés maintenant à Satan, afin que la chair meure et que l'esprit soit sauvé au jour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » (I Cor., V, 5.)

**29.**

L'ABBÉ GERMAIN. Comment voyons-nous dans nos provinces, que non-seulement on méprise et qu'on a en horreur ces personnes, mais encore qu'on leur refuse toujours la Communion, le dimanche, selon cette parole de l'Écriture : « Ne donnez pas aux chiens ce qui est saint, et ne jetez pas vos perles aux pourceaux? » (S. Matth., VII, 6.) Vous dites cependant que Dieu leur envoie cette humiliation pour les rendre plus purs et meilleurs.

**30.**

L'ABBÉ SERENUS. Si nous croyons fermement ce que je viens de vous expliquer, si nous reconnaissons que Dieu fait tout et le fait pour le bien des âmes, non-seulement nous ne mépriserons pas ces personnes, mais encore nous prierons pour elles comme pour les membres de notre corps. Nous en aurons une tendre compassion, car « lorsqu'un membre souffre, tous les autres souffrent avec lui » (I Cor., XII, 26); sachant que, sans eux, notre corps ne peut devenir parfait, puisque les saints de l'Ancien Testament n'ont pu recevoir sans nous l'accomplissement de la promesse, selon cette parole de saint Paul : « Ils ont été éprouvés par le témoignage de la foi, et n'ont point reçu la récompense promise. Dieu nous préparait quelque chose de meilleur, et ne voulait pas qu'ils fussent heureux sans nous. » (Héb., XI, 39.) Pour ce qui est de la Communion, nous ne nous souvenons pas que nos anciens l'aient jamais refusée. Ils croyaient, au contraire, qu'ils devaient, s'il était possible, en approcher tous les jours.

Cette parole de l'Évangile que vous citez : « Ne donnez pas aux chiens ce qui est saint, » ne les regarde pas. Nous ne devons pas croire que la sainte Communion est ainsi donnée

aux démons , mais qu'elle sert, au contraire à purifier , à protéger le corps et l'âme. C'est comme une flamme ardente qui chasse de celui qui la reçoit l'esprit impur qui possédait ses membres ou qui voulait s'en emparer. C'est ainsi que nous avons vu guérir le saint abbé Andronique et plusieurs autres. L'ennemi tourmenterait de plus en plus celui qu'il obsède, si l'on n'employait pas ce remède divin; et ses attaques seraient d'autant plus violentes et plus fréquentes qu'il l'en verrait plus longtemps privé.

### 31.

Ceux qui sont véritablement malheureux et dignes de compassion, sont ces pécheurs souillés de toutes sortes de crimes qui, non-seulement n'ont aucun signe extérieur de cet esclavage du démon, mais qui n'éprouvent pas même de tentations et ne reçoivent aucune punition de leurs fautes. C'est qu'ils ne sont pas dignes de ces remèdes salutaires, de ces corrections temporelles. Les peines de la vie présente ne peuvent suffire à l'impénitence et à la dureté de leur cœur ; « ils amassent un trésor de colère et d'indignation pour le jour de la colère et de la révélation de la justice divine.» (Rom., II, 5.) Et alors, pour eux, «le ver qui ronge ne mourra pas , le feu qui brûle ne s'éteindra pas.» (Isaïe, LXVI, 24.) C'était d'eux que le Prophète parlait, lorsque, troublé de l'affliction des saints qu'il voyait accablés de tant de peines et de tentations, tandis que les pécheurs étaient exempts des fléaux de ce monde et en possédaient les richesses , il s'écriait : « Mes pieds sont presque ébranlés et mes pas se sont ralentis, parce que j'ai été irrité contre les méchants , en voyant la paix des pécheurs. Dieu ne regarde pas leurs malices, et sa main ne s'appesantit pas pour les frapper. Ils ne partagent pas les peines des hommes et n'en reçoivent pas les châtiments. » (Ps. LXXII, 2.) C'est que ceux-là doivent être un jour punis avec les démons, parce qu'ils se seront rendus indignes d'être châtiés en ce monde, comme les enfants parmi les hommes.

Jérémie, considérant devant Dieu la prospérité des méchants, déclare ne pas douter de sa justice, puisqu'il dit : « Vous êtes juste, Seigneur, et il ne faut pas disputer avec vous.» Mais comme il désire connaître la cause de cette inégalité, il ajoute : « Et cependant je vous dirai des choses justes. Pourquoi la voie des impies est-elle heureuse? Pourquoi le bonheur de ceux qui vous désobéissent et qui commettent le mal? Vous les avez mis sur la terre, et ils ont pris fortement racine; ils croissent et portent des fruits. Vous êtes près de leur bouche et loin de leurs reins. » (Jérém. , XII,1.)

C'est la perte de ces personnes que Dieu déplore par son prophète, exhortant à les guérir tous les médecins et les docteurs qu'il veut associer à ses regrets : « Babylone est tombée tout à coup , elle est brisée ! Pleurez et gémissiez sur elle ; mettez du baume dans ses plaies, et tâchez de la guérir.» Mais les anges qui veillent au salut des hommes, ou les apôtres et les docteurs de l'Église, répondent par le prophète , en voyant la dureté de leur esprit et l'impénitence de leur cœur: « Nous avons soigné Babylone, et elle n'est pas guérie. Nous

l'abandonnons, et chacun se retire en son pays , parce que son jugement est monté jusqu'au ciel et s'est élevé jusqu'aux nues. » (Jérém., LI, 9.)

C'est de ce mal désespéré qu'Isaïe parle à Jérusalem au nom de Dieu : « De la plante des pieds au sommet de la tête , il n'y a rien en elle qui soit sain. Ses blessures sont livides et ses plaies ne sont pas bandées. Il n'y a pas de remèdes pour les soigner et d'huile pour les adoucir. » ( Isaïe, I, 6.)

### 32.

On peut croire que les esprits impurs ont des inclinations aussi variées que celles des hommes. Il y en a que le peuple appelle faunes et qui trompent par les choses ridicules et bouffonnes. Dans les lieux qu'ils fréquentent, ils se plaisent à égarer ceux qui passent plutôt qu'à les tourmenter avec violence; ils les assiègent d'illusions , et ils aiment mieux les fatiguer que leur nuire. D'autres inquiètent les hommes, la nuit, et leur causent des cauchemars. Il y en a aussi de si furieux et de si cruels, qu'ils ne se contentent pas de torturer et de déchirer ceux qu'ils possèdent, mais qu'ils se jettent sur tous ceux qui passent, et cherchent à les faire périr. Tels étaient ceux dont parle l'Évangile, et qui étaient si redoutables, que personne n'osait passer par l'endroit qu'ils occupaient. (S. Matth., VIII.) Ceux-là aiment la guerre et se plaisent à voir couler le sang.

On en a vu d'autres , qui ont une telle vanité, qu'ils s'efforcent de se grandir et prennent des postures orgueilleuses : ils affectent des manières affables et courtoises comme s'ils étaient d'illustres personnages, ou bien ils font des salutations profondes comme s'ils étaient en rapport avec des princes , paraissant continuellement rendre ou recevoir des honneurs. Nous en avons trouvé d'autres qui s'appliquent au mensonge et cherchent à pousser les hommes au blasphème. Nous avons entendu nous-même le démon avouer qu'il s'était servi d'Arius et d'Eunomius pour publier des doctrines impies et sacrilèges. C'est ce qu'un de ces esprits déclare au troisième livre des Rois (XXII, 22) : « Je sortirai , dit-il , et je serai un esprit de mensonge dans la bouche de tous les prophètes d'Achab. » L'Apôtre reprend ainsi ceux qui se laissent tromper par leurs mensonges : « Vous écoutez les esprits séducteurs et les doctrines des démons qui , dans leur hypocrisie, ne disent que mensonge. (I Tim., IV, 1, 2.) Il y a d'autres sortes de démons qui sont sourds et muets , comme le prouve l'Évangile. (S. Luc , XI, VII. — S. Marc , IX.) Le prophète Osée nous apprend que d'autres s'appliquent à pousser au libertinage et à la luxure : «L'esprit de fornication les a trompés, et ils se sont détournés de leur Dieu. » (Osée, IV, 12.) L'Écriture sainte nous enseigne encore qu'il y a des démons de nuit, de jour et de midi.

Ce serait trop long d'énumérer tous ceux dont il est parlé dans les Écritures , et que les prophètes désignent sous les noms d'onocentaures, de satyres, de sirènes, de hiboux, d'autruches, de lamies, de hérissons. (Isaïe, XIV.) David aussi les appelle des aspics, des

basilics, des lions et des dragons. (Ps. XC.) L'Évangile les nomme : scorpions , princes de ce monde (S. Luc, X. — S. Jean, XIV) ; et l'Apôtre, « les puissances des ténèbres et les esprits de malice. » (Eph., VI.) Tous ces noms ne sont pas donnés au hasard : ils indiquent la malice et la cruauté des démons par leur ressemblance avec les animaux. On a choisi pour cela les bêtes les plus féroces et les plus nuisibles : les uns sont appelés lions à cause de leur rage et de leur fureur; les autres , basilics à cause de leur poison qui tue l'âme avant qu'elle le sente ; les autres, onocentaures, hérissons, autruches, parce qu'ils font le mal avec plus de lenteur.

33.

L'ABBÉ GERMAIN. Nous ne doutons pas qu'on ne doive mettre au même rang ceux dont parle l'Apôtre , lorsqu'il dit : « Nous n'avons pas à combattre contre la chair et le sang , mais contre les principautés et les puissances, contre les princes des ténèbres de ce monde et contre les esprits de malice qui sont dans l'air. » (Eph., VI, 12.) Mais nous voudrions bien savoir d'où vient cette variété qui existe entre eux, et ces degrés différents de malice. Ont-ils été ainsi créés, et trouvent-ils dans leur nature cette diversité d'inclination pour le mal?

34.

L'ABBÉ SERENUS. Vos questions nous ont fait oublier le repos de la nuit : voici l'aurore qui commence à poindre, et nous continuerions volontiers notre conférence jusqu'au lever du soleil; mais si nous traitions la question que vous me faites, nous pourrions rencontrer tant de difficultés , que le temps nous manquerait pour en sortir. Il vaut mieux , je pense, les réserver pour la nuit prochaine , nous en retirerons plus de joie et de fruits spirituels; et avec la grâce de l'Esprit-Saint qui nous assistera, nous pourrions mieux pénétrer les choses que vous désirez savoir. Accordons un peu de sommeil à nos yeux fatigués, car le jour est proche; nous irons ensuite à l'église, comme la solennité du dimanche nous y invite, et lorsque nous serons de retour, nous nous entretiendrons avec plus de plaisir de ce que Dieu , selon votre désir, vous aura inspiré pour notre commune instruction.

## **HUITIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ SERENUS : DE LA PUISSANCE DES DÉMONS**

Difficultés que présentent les saintes Écritures. — Sens différents qu'on y trouve. — Dieu n'a rien créé de mauvais. — La chute des anges est antérieure à la création de l'homme. — Cause de leur chute et variété de leurs châtimens. — Leur nombre, leur dépendance et leurs combats. — Pourquoi ils sont invisibles. — Des anges gardiens. — De la loi naturelle et de la loi écrite. — Comment le démon est père du mensonge.

1.

Après avoir fait ce qu'exigeait la solennité du dimanche, et lorsque les fidèles eurent quitté l'église, nous retournâmes à la cellule du saint vieillard, qui nous traita magnifiquement; car, au lieu de la saumure qu'il employait tous les jours à ses repas, en y ajoutant une goutte d'huile, il nous servit un autre assaisonnement, où il mit un peu plus d'huile que d'habitude. L'intention des solitaires, en prenant cette goutte d'huile, n'est pas de flatter leur palais, car ils la sentent à peine lorsqu'ils mangent; mais ils veulent éviter l'orgueil qui se glisse insensiblement au milieu des austérités extraordinaires, et qui enfle le coeur. Plus l'abstinence s'exerce secrètement et loin du regard des hommes, plus le démon nous tente de vanité subtilement.

Il nous présenta ensuite trois olives cuites dans le sel, puis une corbeille contenant des pois chiches frits qui représentaient les pâtisseries. Nous en primes cinq, avec deux pommes et une figue; car ce serait une faute dans ce désert de dépasser ce nombre. Lorsque le repas fut fini, nous priâmes l'abbé Serenus de nous donner les explications qu'il nous avait promises. Veuillez, dit-il, répéter la question que nous devons examiner aujourd'hui.

2.

L'ABBÉ GERMAIN. Nous vous avons demandé d'où vient cette variété, cette différence de puissances ennemies qui attaquent l'homme, et que saint Paul désigne dans ce passage : « Nous n'avons pas à combattre contre la chair et le sang, mais contre les principautés et les puissances, contre les princes de ce monde et des ténèbres, contre les esprits de malice qui remplissent l'air » (Éph., VI, 12); et encore : « Ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de la charité de Dieu, qui est dans le Christ Jésus Notre-Seigneur. » (Rom., VIII, 39.) Comment cette troupe d'ennemis s'est-elle élevée contre nous? et devons-nous croire que Dieu ait créé ces puissances pour combattre l'homme à des degrés et dans des genres si différents.

3.

L'ABBÉ SERENUS. La clarté de la sainte Écriture est telle dans tout ce qu'elle a voulu nous apprendre, qu'elle est évidente pour ceux-là mêmes qui n'ont pas l'esprit pénétrant. Aucune obscurité n'en voile le sens; les explications sont inutiles, et l'intelligence en comprend la lettre. Quelquefois, cependant, elle s'enveloppe d'un certain mystère, afin que notre âme s'applique à la méditer, et Dieu l'a permis pour plusieurs raisons. D'abord si ses divins enseignements ne cachaient d'aucun voile leurs sens spirituels, tous les hommes, fidèles ou infidèles, en auraient une science égale, et il n'existerait entre les paresseux et ceux qui étudient, aucune différence de discernement et de sagesse. Les enfants de la foi, pour lesquels s'ouvrent d'immenses horizons, devaient ainsi montrer leur ardeur et leur mérite, en con-

fondant la négligence des lâches. La sainte Écriture est très-bien comparée à un champ gras et fertile, produisant beaucoup de choses dont l'homme peut se nourrir dans leur état naturel, mais en produisant d'autres qui ont besoin d'être préparées par le feu, pour servir d'aliments et n'être pas nuisibles. Quelques-unes, cependant, peuvent être prises des deux manières; elles ne déplaisent pas et ne nuisent pas sans être cuites; mais le feu les rend meilleures et plus salutaires. Quelques autres ne sont destinées qu'aux bêtes sans raison, et ne conviennent point à l'homme. Malgré leur dureté, elles nourrissent parfaitement les animaux, sans aucune espèce de préparation. Nous trouvons les mêmes différences dans le jardin très-fertile des saintes Écritures; il y a des passages d'une admirable clarté qui n'ont besoin d'aucune interprétation. Les paroles en sont si lumineuses qu'elles éclairent et nourrissent tous ceux qui les entendent. Telles sont celles - ci : « Écoute Israël : Le Seigneur ton Dieu est seul Dieu » (Deut., VI , 4) ; et encore : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton coeur, de toute ton âme, de toutes tes forces. » (Ibid., 5.) D'autres fois, si le sens allégorique n'était pas expliqué , si le feu d'une pieuse méditation ne l'adouçissait pas, l'homme intérieur n'y trouverait pas une nourriture salutaire, et il en résulterait plus de mal que de bien. Tels sont ces passages : « Ceignez vos reins, et portez des lampes ardentes. » (S. Luc, XII, 35.) « Que celui qui n'a pas d'épée vende sa tunique et en achète. » (S. Luc, XXII, 36.) « Celui qui ne prend pas sa croix pour me suivre, n'est pas digne de moi. » (S. Matth., X, 38.) Quelques religieux très-austères, qui étaient zélés, mais non pas selon la science, prirent ces paroles à la lettre, et se firent des croix qu'ils portaient sans cesse sur leurs épaules, se rendant ainsi ridicules au lieu d'édifier les autres.

Quelques textes peuvent être pris à la fois dans un sens figuré ou dans un sens littéral, ou des deux manières; ils sont pour l'âme une bonne nourriture. Il est dit, par exemple: « Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui aussi la gauche. » (S. Matth., II, 39.) « Quand on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre. » (S. Matth., X, 23.) « Si vous voulez être parfaits, vendez tout ce que vous avez et donnez-le aux pauvres , et vous aurez un trésor dans le ciel. Venez, et suivez-moi. » (S. Matth., XIX, 26.) L'Écriture produit aussi de l'herbe pour les animaux; elle offre, comme de Kong pâturages, des choses simples et faciles à comprendre pour ceux qui ne sont pas capables de recevoir des enseignements plus élevés ; selon cette parole : « Vous sauverez, Seigneur, les hommes et les animaux. » (Ps. XXXV, 7.) Ils y trouvent une nourriture proportionnée à leur état, et ils y puisent la force et la vigueur nécessaires aux travaux de leur vie active.

#### 4.

Ainsi, lorsque nous trouvons des textes d'un sens évident, nous pouvons les commenter et en parler en toute assurance; mais lorsque nous en trouvons d'autres, que l'Esprit-Saint a voulu réserver à notre méditation et à notre étude laborieuse et incertaine, nous devons avancer pas à pas, et ne rien décider trop hardiment, de manière que celui qui parle et ce-



lui qui écoute conservent toute leur liberté; car il arrive souvent qu'en donnant des sens différents, chacun peut avoir raison et ne pas blesser la foi; les deux explications étant possibles, sans être contradictoires et sans être contraires aux croyances de l'Église. Il est dit, par exemple, qu'Élie est venu dans la personne de saint Jean-Baptiste, et qu'il doit encore précéder l'avènement du Christ (S. Matth., XI); ou encore: que l'abomination de la désolation règnerait dans le lieu saint, à cause de cette idole de Jupiter, qui fut mise dans le temple de Jérusalem, et qui doit être aussi dans l'Église à la venue de l'Antechrist. » ( Dan., IX. — S. Matth., XXIV.) Tout ce qui suit dans l'Évangile peut également s'appliquer à la prise de Jérusalem, et à la fin du monde; ces deux opinions ne se combattent pas, et la première ne détruit pas la seconde.

#### 5.

C'est pourquoi, comme la question que vous me faites n'a pas été souvent agitée parmi les hommes, et que bien peu peuvent la résoudre avec évidence, ce que nous dirons paraîtra peut-être douteux à plusieurs. Nous devons parler avec prudence; nous n'avancerons rien de contraire au dogme de la sainte Trinité; nous ne proposerons que des choses probables, nous appuyant non-seulement sur nos conjectures et nos raisonnements, mais encore sur les témoignages des saintes Écritures.

#### 6.

Gardons-nous donc de croire que Dieu a créé quelque chose de substantiellement mauvais, puisque l'Écriture dit : « Tout ce que Dieu a fait est très-bon. » (Gen., I.) Car si nous disions que les démons ont été créés tels qu'ils sont maintenant, dans leurs divers degrés de malice, pour qu'ils puissent tromper et perdre les hommes, nous insulteriez Dieu, en le regardant, malgré le témoignage des saintes Écritures, comme le créateur et l'inventeur de tout mal, puisqu'il aurait fait des volontés et des natures mauvaises, qui auraient persévéré nécessairement dans le mal, sans pouvoir jamais incliner vers le bien. Voici comment la tradition des Pères nous explique, d'après les saintes Écritures, la différence qui existe entre les démons.

#### 7.

Avant la création de ce monde visible, Dieu créa les puissances spirituelles et célestes, afin qu'elles fussent capables de connaître la bonté du Créateur, qui les avait tirées du néant, et qu'elles fussent sans cesse occupées à lui en rendre d'éternelles actions de grâce. Aucun fidèle ne peut en douter; nous ne devons pas croire que Dieu ait commencé son œuvre par la création de ce monde, et que dans les siècles innombrables qui l'ont précédé, sa providence et sa sagesse soient restées oisives, vivant solitaire en lui-même, sans avoir aucun être

sur lequel il ait pu répandre les trésors de sa grâce et de sa bonté. Ce serait là une pensée indigne de son incompréhensible et infinie majesté. Dieu dit lui-même de ces puissances : « Quand les astres ont été créés ensemble, tous mes anges ont élevé la voix pour me louer. » (Job, XXXVIII, 7.) Ces témoins de la création des astres étaient évidemment créés avant le ciel et la terre, puisque, en les voyant sortir du néant, ils éclatèrent en louanges et en admiration pour leur Créateur<sup>9</sup>.

Il n'est pas douteux qu'avant ce commencement des temps, dont parle Moïse, et qui, selon la lettre et le sens judaïque, désigne le premier âge du monde, et, selon nous, signifie le Christ, principe de toutes choses, que Dieu a créé par lui, selon cette parole : « Tout a été fait par lui, et rien n'a été fait sans lui (S. Jean, I, 3); il n'est pas douteux, dis-je, que Dieu n'eût créé, avant ce commencement de la Genèse, toutes les puissances et les vertus célestes. L'Apôtre les énumère ainsi par ordre : « Tout a été créé en Jésus-Christ, soit dans le ciel, soit sur la terre, visibles ou invisibles : les anges, les archanges, les trônes, les dominations, les principautés, les puissances; tout a été créé par lui et en lui. » ( Coloss., I, 16.)

## 8.

Nous voyons, par les Prophètes, que beaucoup tombèrent. Ézéchiel et Isaïe les pleurent sous la figure du prince de Tyr ou de Lucifer, qui brillait au matin. Dieu, dit à Ézéchiel : « Fils de l'homme, pleure sur le prince de Tyr, et dis-lui : Voici ce que dit le Seigneur : Tu étais le sceau de sa ressemblance, plein de sagesse et d'une beauté parfaite, dans les délices du paradis de Dieu : toutes les pierres précieuses couvraient ton vêtement : la sardoine, la topaze, le jaspé, la chrysolithe, l'onyx, le béryl, le saphir, l'escarboucle, l'émeraude et l'or étaient employés pour en relever l'éclat, et tous les instruments étaient préparés pour le jour où tu avais été créé. Tu étais un chérubin qui étendait ses ailes, et en protégeait d'autres. Je t'avais établi sur la sainte montagne de Dieu, et tu marchais au milieu des pierres éblouissantes. Tu étais parfait dans tes voies, depuis le jour de ta création, jusqu'à ce que l'iniquité s'est trouvée en toi. Dans l'abondance de tes richesses, tu as laissé le mal pénétrer en toi, et tu as péché, et je t'ai chassé de la montagne de Dieu ; et je t'ai perdu, oh ! chérubin qui dominait les autres, et je t'ai retranché du milieu des pierres éblouissantes. Ton cœur s'est enflé dans ta beauté; ton éclat t'a fait perdre la sagesse; je t'ai jeté par terre, je t'ai humilié en la présence des rois, afin qu'ils te considérassent. Tu as souillé ta sainteté par la multitude de tes iniquités, et par l'orgueil de tes pensées. » (Ézéch., XXVIII, 11.) Isaïe a dit d'un autre : « Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer, toi qui brillais le matin. Tu es renversé par terre, toi qui frappais les nations; tu disais dans ton cœur : Je monterai au ciel, et j'élèverai mon trône au-dessus des astres de Dieu. Je m'assiérai sur la montagne de l'Alliance, à côté de l'aquilon. Je monterai sur la hauteur des nuées, et je serai semblable au Très-Haut. » (Is., XIV,12.) Et l'Écriture nous

---

<sup>9</sup> on peut consulter, sur les commencements de la création, saint Augustin, Conf., XII, 23, et saint Thomas, Summ., I p., q. 4, a. 3.

apprend qu'il n'est pas tombé seul du faite de cette félicité parfaite, puisqu'elle dit que le dragon a entraîné avec lui la troisième partie des étoiles. (Apoc., XII.) Saint Jude dit encore clairement que pour les anges qui n'ont pas conservé leur puissance, et qui ont abandonné leur état, Dieu les réserve pour le grand jour du jugement, au milieu des ténèbres et dans des chaînes éternelles. (S. Jude, Ép. canon.) Et il nous est dit à nous-mêmes : « Vous mourrez comme des hommes, et vous tomberez comme un de ces princes. » (Ps. LXXXI, 7.) N'est-ce pas une preuve que beaucoup de princes sont tombés?

Ces passages nous font comprendre la raison de cette diversité qui se trouve parmi les démons comme elle existe dans les différents ordres de la hiérarchie céleste. Ils ont conservé dans leur chute cette variété de degrés où ils avaient été créés; ils continuent entre eux à imiter cette organisation des anges qui ont persévéré, et leurs noms expriment maintenant le degré de leur malice, au lieu d'indiquer le degré de leur sainteté.

#### 9.

L'ABBÉ GERMAIN. Jusqu'à présent nous avons cru que la cause, le principe du péché qui sépara le démon de la société des anges était l'envie, qui lui fit tromper Adam et Ève.

#### 10.

L'ABBÉ SERENUS. La lecture de la Genèse montre bien que ce ne fut pas là le commencement de sa prévarication et de sa chute; car, avant de les avoir séduits, il portait déjà le nom de serpent. « Le serpent, dit l'Écriture, était le plus sage, ou, selon le texte hébreu, était le plus rusé de tous les animaux de la terre que Dieu avait créés. ( Genèse, III , 1.) Vous voyez donc qu'avant la faute du premier homme, il s'était séparé de la sainteté des anges, puisque non-seulement il méritait le titre honteux de serpent, mais qu'il passait pour le plus méchant des animaux de la terre. La sainte Écriture ne se serait jamais servie de ce mot pour désigner un bon ange, et elle n'eût jamais dit, en parlant d'un de ces esprits bienheureux : Le serpent était le plus rusé des animaux de la terre. Ce nom ne peut convenir ni à saint Michel, ni à saint Gabriel, ni même à un homme de bien. Ce nom de serpent et cette comparaison avec les bêtes répugnent à la dignité d'un ange, et ne peuvent exprimer que la perfidie du démon.

Cette envie et ses artifices à l'égard de l'homme qu'il voulait tromper, a pour cause une chute antérieure; il ne pouvait souffrir qu'un homme, qu'il venait de voir formé du limon de la terre, fût appelé à cette gloire dont il était tombé lui-même. Ainsi, sa première chute fut causée par son orgueil, et lui mérita le nom de serpent. La seconde fut causée par l'envie ; il avait encore en lui quelque chose de sage, puisqu'il était capable de communiquer et de s'entretenir avec l'homme ; mais la sentence de Dieu le fit descendre plus bas. Il pouvait autrefois marcher droit et la tête levée ; il fut condamné à ramper sur la terre et à s'en nourrir,

c'est-à-dire à se repaître des vices et des oeuvres de la terre. Dieu dévoila sa haine secrète et mit entre lui et l'homme cette inimitié utile et cette salutaire horreur, afin que, reconnu pour un ennemi dangereux, il ne pût tromper l'homme par ses ruses et ses caresses.

**11.**

Mais ce qui doit nous faire fuir surtout ses mauvais conseils, c'est que, quoiqu'il ait reçu le châtiment de sa malice, celui qui s'est laissé séduire est également puni, à un degré moindre cependant que son séducteur. C'est ce que nous voyons clairement dans l'exemple que nous citons : Adam qui a été séduit, ou plutôt selon saint Paul (I Tim., II, 14), qui n'a pas été séduit, mais qui a été trop faible pour la femme séduite et qui a consenti malheureusement à son péché ; Adam a été condamné à travailler, à la sueur de son front, cette terre stérile qui avait été maudite , tandis qu'il ne l'avait pas été lui-même. Eve, qui avait persuadé Adam, fut punie de sa faute par des douleurs et des gémissements sans nombre, et par sa dépendance perpétuelle. Mais le serpent, qui avait été la cause première de leur péché, fut frappé lui-même d'une éternelle malédiction. Nous devons éviter avec un grand soin les mauvais conseils; car si celui qui les donne est puni, celui qui les écoute n'est pas pour cela sans péché et sans châtiment.

**12.**

La quantité des esprits mauvais qui remplissent l'espace entre le ciel et la terre , et qui s'y agitent dans une action continuelle, est si considérable que la divine Providence n'a pas heureusement permis que nous puissions les apercevoir. La crainte de leur rencontre, la laideur des formes qu'ils prennent à volonté, nous auraient jetés dans des angoisses inexprimables, et notre corps n'eût pu supporter un si hideux spectacle; ou bien l'exemple continuel de leur malice aurait pu nous porter à les imiter , et il se serait établi entre les hommes et les puissances impures de l'air une union et une familiarité très-dangereuses. Les crimes qui se commettent parmi les hommes sont du moins cachés; le secret des maisons, la distance des lieux , la honte de la pudeur les couvrent souvent d'un voile; mais si nous pouvions voir les désordres des démons, nous serions bien plus portés au mal, puisque nous aurions sans cesse sous les yeux les crimes qu'ils ne cessent de commettre; car leur volonté perverse n'est arrêtée ni par l'épuisement de la chair, ni par les soins de la famille, ni par la préparation de la nourriture; ils ne connaissent pas ces obstacles qui nous empêchent souvent de satisfaire nos coupables pensées.

**13.**

Il est certain que ces esprits ont entre eux des combats semblables à ceux qu'ils cherchent à exciter parmi les hommes. Ils sont divisés au sujet des peuples avec lesquels ils établissent

des rapports intimes. Nous en avons une preuve évidente dans la vision du prophète Daniel. L'ange Gabriel lui dit : « Ne craignez pas , Daniel , car dès le premier jour que vous avez résolu , dans votre coeur, de gémir en la présence de votre Dieu, vos prières ont été exaucées, et je suis venu à votre parole. Mais le prince du royaume (les Perses m'a résisté pendant vingt et un jours , et voici que Michel, un des premiers princes, est venu à mon secours, et je suis resté ici près du roi des Perses. Je suis donc venu pour vous apprendre ce qui arrivera à votre peuple dans les derniers temps. » (Daniel, X, 12.) Ce prince du royaume des Perses était évidemment un esprit de malice, qui favorisait la nation des Perses, ennemie du peuple de Dieu<sup>10</sup> ; il s'opposait à l'archange Gabriel, qui avait reçu l'ordre d'accomplir ce que le prophète avait demandé à Dieu, dans l'intérêt de son peuple. Il ne voulait pas souffrir que Daniel fût consolé dans son affliction, et assisté de manière à pouvoir fortifier le peuple de Dieu, auquel l'archange présidait ; cet archange dit même que la lutte a été si violente , qu'il n'a pu la terminer sans le secours de saint Michel, qui a combattu le prince des Perses, qui l'a défendu contre ses attaques, et lui a permis de venir assister le prophète après vingt et un jours.

Daniel ajoute ensuite : « Et l'ange me dit: Savez-vous pourquoi je suis venu vers vous? Et maintenant je retournerai pour combattre le prince des Perses; car lorsque je sortais, le prince des Grecs est venu à paraître : mais je vous annoncerai ce qui est marqué dans l'Écriture de la vérité, et nul ne m'assiste dans ces choses, si ce n'est Michel, qui est votre prince » (Daniel, X, 20); et ailleurs (chap. XII, 1) : « En ce temps, le grand prince Michel s'élèvera pour défendre les enfants de votre peuple.» Nous voyons donc qu'il y avait un prince des Grecs favorable à cette nation qui lui était soumise et opposée à la fois, à la nation des Perses et au peuple d'Israël. Ce qui nous montre clairement que dans les guerres qu'ils excitent entre les nations , ces puissances de l'air sont elles-mêmes divisées , qu'elles se réjouissent de leurs victoires et s'affligent de leurs défaites, et qu'elles ne peuvent, par conséquent, être d'accord ensemble, puisqu'elles se passionnent pour et contre ceux qu'ils gouvernent.

#### 14.

Outre les raisons que nous venons d'exposer, nous pouvons donner une autre preuve de leur puissance ou de leur principauté : ils exercent un certain empire, ou sur les nations qu'ils dominent , ou sur des esprits inférieurs , qui forment des légions , comme ils le reconnaissent eux-mêmes dans l'Évangile. (S. Luc, VIII.)

On ne pourrait pas les appeler dominations , s'ils ne pouvaient exercer sur quelqu'un

---

<sup>10</sup>Quelques Pères ont été de l'opinion de Cassien au sujet du prince des Perses; mais tous les commentateurs reconnaissent maintenant, avec saint Grégoire (lib. XVII, Moral. c. VII) , que ce prince était un bon ange chargé des arrêts de la justice divine, et que les anges protecteurs de Daniel et des Juifs combattaient avec lui comme les hommes luttent par la prière avec Dieu même, pour en obtenir miséricorde.

leur domination, ni puissances ou principautés, s'ils n'avaient sur d'autres aucun pouvoir. Les blasphèmes des pharisiens en sont une preuve dans l'Évangile. C'est au nom de Bézébub , prince des démons, disent-ils, qu'il chasse les démons. (S. Malth. , XII, 24.) Ne les voyons-nous pas appelés aussi les princes des ténèbres? (Eph., VI, 12.) Et un autre est nommé le prince de ce monde. (S. Jean, XIV, 30.) L'Apôtre cependant nous apprend que ces degrés n'existeront plus un jour, lorsque tout sera soumis au Christ, lorsqu'il aura livré son royaume à Dieu son Père, et qu'il aura détruit toute principauté, toute puissance et toute domination. (I Cor., XV, 24.) Ce qui ne pourra se faire qu'en délivrant de leur tyrannie ceux sur lesquels ils exercent maintenant leur puissance , leur domination ou leur principauté.

#### 15.

Personne ne doute que les noms des bons anges n'indiquent leurs fonctions, leurs mérites ou leur dignité : car les uns sont appelés Anges ou messagers, parce qu'ils sont chargés d'annoncer les ordres de Dieu; les autres Archanges, parce qu'ils sont au-dessus des anges; les autres Dominations, parce qu'ils dominent sur quelques esprits; les autres Principautés , parce qu'ils ont une certaine puissance ; d'autres aussi sont appelés Trônes, parce qu'ils sont si attachés à Dieu, si unis, si intimes avec lui, que la Majesté divine semble se reposer plus particulièrement en eux et s'y plaire comme sur un trône.

#### 16.

Outre ce témoignage des saintes Écritures qui prouve que les démons sont gouvernés par des démons plus méchants qu'eux, et la réponse de Notre-Seigneur qui repousse les calomnies des pharisiens : « Si je chasse les démons au nom de Bézébub , prince des démons » ( S. Matth., XII, 24), nous avons encore des visions certaines et l'expérience des saints sur ce sujet. Un de nos frères, voyageant dans cette solitude, trouva une caverne vers le soir et voulut s'y arrêter pour y réciter l'office des Vêpres. Pendant qu'il chantait les Psaumes selon l'usage, le milieu de la nuit arriva : lorsqu'il eut fini et qu'il se disposait à prendre un peu de repos, il aperçut tout à coup des troupes nombreuses de démons qui arrivaient, avançant en ordre, précédant et suivant leur prince. Cette étrange procession dura longtemps. Son chef, qui était plus grand et plus terrible que les autres, s'arrêta enfin; on éleva son trône et il s'y assit comme sur un tribunal.

Il se mit à examiner et à discuter les actes de chacun; il injuriait et chassait de sa présence, comme des lâches et des ignorants, ceux qui confessaient n'avoir pu réussir à tromper les personnes qu'ils étaient chargés de tenter, et il leur reprochait, tout en fureur, le temps qu'ils avaient perdu. Ceux qui annonçaient, au contraire, avoir séduit les hommes qu'ils devaient tromper, recevaient les plus grands éloges; il les accueillait avec joie et faveur, et les proposait à tous comme des modèles d'intelligence et de courage. Un démon plus méchant

que les autres se présenta, l'air tout joyeux et comme apportant la nouvelle d'un grand triomphe, il nomma un solitaire très- connu et déclara qu'après l'avoir tenté pendant quinze ans, il l'avait enfin vaincu et l'avait fait tomber, cette nuit même, dans le péché d'impureté; que non-seulement il l'avait poussé à commettre le mal avec une personne consacrée à Dieu , mais qu'il l'avait décidé à la prendre pour sa femme. Il y eut alors des cris de joie dans l'assemblée. Le prince des ténèbres exalta le vainqueur et le renvoya comblé de louanges.

Cependant l'aurore commençait à paraître, et cette multitude de démons s'évanouit. Le solitaire ne crut pas d'abord le récit de l'esprit impur ; il le repoussa comme un de ces mensonges ordinaires, inventés pour nuire à la réputation d'un religieux. Il se souvenait de cette parole de l'Évangile : « Il n'est pas demeuré dans la vérité, parce que la vérité n'est pas en lui; lorsqu'il dit des mensonges, il parle de lui-même, parce qu'il est menteur et père du mensonge. » (S, Jean, VIII , 44.) Il se rendit à Peluse , où il savait que demeurait le religieux accusé par le démon, Il le connaissait très-particulièrement, et quand il demanda de ses nouvelles, il apprit que, la nuit même où le démon avait annoncé au prince des ténèbres et à son assemblée la chute de ce solitaire, il avait, en effet, quitté son monastère et qu'il avait été à l'endroit où il avait misérablement péché avec la vierge désignée.

## 17.

L'Écriture nous montre que chacun de nous a deux anges, l'un bon, l'autre mauvais. Le Sauveur parle des bons lorsqu'il dit: « Ne méprisez pas un de ces petits; car, je vous le dis, leurs anges voient toujours dans le ciel la face de mon Père céleste. » (S. Matth., XVIII, 10.) Il est dit encore: « L'ange du Seigneur veillera autour de ceux qui craignent Dieu et les délivrera. » (Ps. XXVIII, 8.) N'est-il pas dit de saint Pierre dans les Actes des Apôtres ( XII, 7) : « Ce n'est pas lui, c'est son ange? » Le livre du Pasteur nous parle d'une manière très-précise des deux anges<sup>11</sup>. Si nous considérons celui qui tourmentait Job, nous verrons qu'il était chargé de le tenter et de le faire pécher; mais il était obligé de demander à Dieu le pouvoir sur lui, car il savait que sans cela, il serait toujours vaincu par la vertu qui le protégeait. Il est dit également de Judas: « Et le démon se tenait toujours à sa droite. » (Ps. CVIII, 6.)

## 18.

La différence qui existe entre les démons est encore prouvée par ce qu'on rapporte de ces deux philosophes qui s'adonnaient à la magie, et qui éprouvèrent si souvent la faiblesse ou la force de leur malice. Ils méprisaient le bienheureux Antoine comme un homme sans

---

<sup>11</sup>Ce livre du Pasteur est attribué à Hermas, qu'on croit avoir été disciple de saint Paul. Son autorité est contestée par saint Jérôme. (Voir Baronius, tom. II, Annal.— a. 159.—) L'Église enseigne que chaque homme a un ange gardien, mais elle ne dit pas qu'il a un démon spécial pour le tenter.

science et sans sagesse, et ils résolurent de le chasser au moins de sa cellule par leurs enchantements, s'ils ne pouvaient lui nuire davantage. Ils étaient jaloux de la multitude de personnes qui venaient chaque jour consulter le serviteur de Dieu, et ils lui envoyèrent, pour le tourmenter, une troupe nombreuse de démons. Antoine eut recours au signe de la Croix, qu'il fit sur son front et sur sa poitrine, et il se mit humblement en prières. Les démons les plus audacieux n'osèrent pas approcher et retournèrent vers les philosophes sans aucun succès. Ceux-ci redoublèrent d'efforts et en envoyèrent de plus méchants qui ne réussirent pas davantage; ils évoquèrent inutilement contre le soldat victorieux du Christ les puissances les plus terribles de l'enfer; tous leurs efforts, toutes leurs pratiques magiques ne servirent qu'à leur prouver qu'il y avait une grande vertu dans la religion chrétienne, puisque tous les enchantements qu'ils croyaient capables d'obscurcir le soleil et la lune, n'avaient pu non-seulement faire le moindre mal à un solitaire, mais même le contraindre à sortir un instant de sa cellule.

## 19.

Ces philosophes, pleins d'admiration, vinrent trouver l'abbé Antoine, lui racontèrent la guerre qu'ils lui avaient faite et la cause de leur jalousie, et ils lui déclarèrent qu'ils étaient décidés à se faire chrétiens. Le saint leur demanda quel avait été le jour de leur tentative, et il leur avoua que, ce jour-là, il avait été, en effet, tourmenté par des pensées très-pénibles.

Cet exemple prouve la vérité de ce que nous disions dans notre dernière conférence. L'expérience du bienheureux Antoine montre que les démons ne peuvent rien sur l'esprit et le corps des hommes, et qu'ils sont incapables d'envahir leur âme, à moins d'en bannir d'abord les saintes pensées, et de l'avoir privée des secours de la prière et de la contemplation. Il faut savoir cependant que les esprits impurs obéissent aux hommes de deux manières: ou ils sont assujettis, par la grâce et la vertu divines, au pouvoir des saints, ou ils sont attirés par les sacrifices et les évocations des impies qu'ils servent alors comme des amis. C'est cette croyance qui trompait les pharisiens, lorsqu'ils accusaient Notre-Seigneur de commander aux démons: « C'est au nom de Béelzébub, prince des démons, disent-ils, qu'il chasse les démons » (S. Matth., XII, 24), s'imaginant que le Sauveur employait les mêmes moyens que les magiciens, qui invoquent le nom du démon et lui font des sacrifices agréables, afin d'obtenir un certain pouvoir sur les démons inférieurs qui lui sont soumis.

## 20.

L'ABBÉ GERMAIN. La Providence a permis qu'on lût ce matin un passage de la Genèse, sur lequel nous avons toujours désiré avoir des explications. Que faut-il croire au sujet de ces anges apostats dont il est dit qu'ils épousèrent les filles des hommes? (Genèse, VI.) Cela peut-il se prendre à la lettre et convenir à leur nature spirituelle? Comment faut-il entendre



ce texte de l'Évangile que vous avez cité : « Il est menteur et père du mensonge. » Que penser de cette paternité?

21.

L'ABBÉ SERENUS. Vous me faites deux questions difficiles ; je tâcherai d'y répondre dans l'ordre que vous m'avez proposé. Il ne faut certainement pas croire que des natures spirituelles puissent épouser des femmes. Si cette alliance s'était faite autrefois, pourquoi ne se renouvellerait-elle pas encore maintenant? Les démons qui poussent les hommes à l'impureté, s'y livreraient eux-mêmes si leur nature en était capable. L'Écclésiaste a dit : « Qu'est-ce qui a été? Ce qui est encore. Qu'est-ce qui s'est fait? Ce qui se fera. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, dont on puisse dire : Cela est nouveau et n'existait pas dans les siècles qui étaient avant nous. » (Eccl. , I, 9.)

On peut répondre ceci à votre question : Après la mort du juste Abel, Dieu ne voulut pas que tout le genre humain tirât son origine d'un fratricide et d'un impie, et remplaça le fils d'Adam qui était mort, par Seth qui lui succéda non-seulement dans ses droits , mais encore dans sa piété et sa justice. Les descendants de Seth suivirent la justice de leur père et n'eurent aucun rapport, aucune alliance avec la race du sacrilège Caïn , comme le montre clairement leur généalogie : « Adam engendra Seth , Seth engendra Énos, Énos engendra Caïnan , Caïnan engendra Malaléel , Malaléel engendra Jareth, Jareth engendra Hénoc, Hénoc engendra Mathusalem , Mathusalem engendra Lamech, Lamech engendra Noé. » (Genèse, V, 6.) La généalogie de Caïn est différente : « Caïn engendra Énoch , Énoch engendra Irath , Irath engendra Maviaël, Maviaël engendra Mathusaël, Mathusaël engendra Lamech, Lamech engendra Jubal.» (Gen., IV, 18.) Ainsi cette génération qui descendait du juste Seth ne se mésallia pas et resta longtemps fidèle à la sainteté de son chef et de ses ancêtres, se préservant toujours de la malice et des crimes dont était infectée la race de Caïn. Tant que les deux familles furent ainsi séparées, les descendants de Seth, qui sortaient d'une bonne souche, méritèrent, par leur sainteté, d'être appelés les anges de Dieu, ou, comme il est dit dans d'autres textes, les enfants de Dieu ; tandis que ceux de Caïn , au contraire, à cause de leur impiété ou de celle de leur père, et de leurs oeuvres toutes terrestres, étaient appelés les enfants des hommes. Cette séparation , si bonne et si utile à la race de Seth , dura jusqu'à ce que les enfants de Dieu s'éprouvèrent de la beauté des filles de la race de Caïn , et les prirent en mariage. Les femmes communiquèrent à leurs maris les vices de leurs pères, et les détournèrent ainsi de la simplicité et de la sainteté qu'ils avaient reçues de leurs ancêtres.

On pouvait leur appliquer cette parole : « J'ai dit, Vous êtes des dieux et les enfants du Très-Haut. Mais pour vous, vous mourrez comme des hommes, et vous tomberez comme un de ces princes. » (Ps. LXXXI, 6.)

Ils perdirent ainsi les sciences et la sagesse qui leur avaient été transmises par leur père, et surtout par le premier homme, qui avait pu pénétrer les propriétés de toutes choses, et en communiquer la connaissance à ses descendants. Comme il avait vu le monde dans toute sa jeunesse et comme dans son premier élan, il avait mis à l'étudier cette plénitude de sagesse, ce don de prophétie que le souffle divin lui avait donné, pour qu'il imposât un nom à tous les animaux de cette terre dont il était le souverain. (Genèse, II.) Il connut non-seulement toutes les espèces des animaux, les fureurs et les poisons des reptiles, mais encore les vertus des plantes, des arbres, la nature des pierres et les changements des saisons avant de les avoir éprouvés; et il pouvait bien dire : « Le Seigneur m'a donné la science véritable de ce qui existe, afin que je connaisse la disposition du monde, la vertu des éléments, le commencement, le milieu et la consommation des temps, le cours des années et l'ordre des étoiles, la nature des animaux et les passions des bêtes, la force de l'esprit et les pensées des hommes, les différences des arbres et la propriété des racines, ce qu'il y a de plus caché m'a été dévoilé. » (Sag., VII, 17.) Cette science universelle de la nature a été transmise de génération en génération à la race de Seth, tant qu'elle a vécu séparée de la race coupable de Caïn. Et comme elle l'avait reçue saintement, elle ne l'employait aussi que pour le culte de Dieu ou les nécessités de la vie; mais depuis ses funestes alliances, elle l'employa, sous l'inspiration du démon, à des choses profanes et sacrilèges. Elle institua les pratiques des enchantements et de la magie, et apprit à ses descendants à quitter le culte du vrai Dieu pour adorer les éléments, le feu et les démons qui sont dans l'air.

Quoique, pour répondre à votre question, il ne soit pas nécessaire de vous expliquer comment ces connaissances n'ont pas disparu dans le déluge et dans les siècles suivants, cependant, puisque l'occasion se présente, je vous en dirai quelque chose. Une ancienne tradition nous apprend que le fils de Noé, Cham, s'était livré aux superstitions et aux pratiques sacrilèges de la magie. Comme il savait bien qu'il ne pourrait pas introduire dans l'arche, où il devait entrer avec son père et ses frères, un livre qui conserverait le souvenir de toutes ces abominations, il écrivit ce qu'il en savait sur des lames de métal et sur des pierres très-dures que l'eau ne pouvait détériorer. Après le déluge il rechercha avec soin les documents qu'il avait cachés, et les transmit à la postérité, comme une semence perpétuelle de malice et de sacrilège. Ainsi cette croyance populaire qui fait dire que les anges ont appris la magie aux hommes, a un fond de vérité.

Les fils de Seth ayant épousé les filles de Caïn, leurs enfants devinrent plus méchants qu'eux : c'étaient de robustes chasseurs, des hommes violents et cruels qui, à cause de la grandeur de leur taille et de leurs méchancetés, furent appelés des géants. (Gen., VI.) Les premiers, ils se mirent à piller leurs voisins et à rançonner les hommes, aimant mieux vivre en volant les autres qu'en travaillant de leurs mains; leurs crimes devinrent enfin si grands, qu'il fallut les eaux du déluge pour en purifier la terre. Les tentations de la concupiscence ayant fait violer aux enfants de Seth ce commandement qu'ils avaient observé

instinctivement au commencement du monde, il fallut le renouveler dans la loi écrite : « Vous ne donnerez pas votre fille pour épouse à son fils, et vous ne recevrez pas pour votre fils une de leurs filles, qui séduiraient votre coeur et vous éloigneraient de Dieu pour vous faire suivre leurs dieux et les servir. » (Deut., VII, 3.)

22.

L'ABBÉ GERMAIN. Ces alliances pouvaient leur être reprochées , dans le cas seulement où le précepte eût été donné; mais puisqu'elles ne leur avaient pas été encore défendues, comment peut-on leur en faire un crime? La loi ne condamne pas les fautes qui l'ont précédée , mais les fautes qui l'ont suivie.

23.

L'ABBÉ SERENUS. Dieu, en créant l'homme, mit en lui une connaissance naturelle de la loi , et s'il y fût resté fidèle comme il avait commencé, il n'eût pas été nécessaire de lui en donner une autre écrite. La loi extérieure était inutile , tant que la loi intérieure n'était pas effacée; mais lorsque le libre arbitre de l'homme et l'habitude du péché l'eurent presque fait disparaître, il fallut la renouveler, la rétablir; et, pour me servir des termes mêmes de l'Écriture, les prescriptions sévères de la loi mosaïque lui furent données comme un secours , afin que la crainte de la peine présente empêchât d'éteindre complètement cette lumière naturelle, selon cette parole du Prophète : « Il a donné la loi pour aide. » ( Isaïe , VIII.) Et saint Paul dit aussi qu'elle a été donnée comme un maître aux enfants, pour les instruire , les garder et les empêcher d'oublier ce qu'on leur avait d'abord appris. » (Gal., III, 24.) Et ce qui prouve que toute la science de la loi a été donnée à l'homme dès sa création , c'est que nous voyons tous les saints l'observer avant Moïse , et même avant le déluge. Comment Abel pouvait-il apprendre, sans le précepte formel de la loi, qu'il fallait offrir à Dieu les prémices de son troupeau , et lui immoler ses plus grasses brebis , s'il ne l'avait su par une inspiration naturelle? (Gen. , IV.) Comment Noé eût-il pu distinguer les animaux purs des animaux impurs, sans aucune prescription légale , s'il n'avait pas été intérieurement instruit? ( Gen. , IX.) Comment Hénoch apprit-il à marcher si parfaitement en la présence de Dieu, sans avoir la connaissance de la loi? (Gen., V.) Où Sem et Japhet avaient-ils lu : « Vous ne révélez pas la honte de votre père? » (Lev., XVIII, 7.) Et qui les fit marcher à reculons pour couvrir la nudité de leur père? Qui avertit Abraham de refuser les dépouilles des ennemis, qu'on lui offrait, pour ne pas recevoir ainsi la récompense de ses travaux, et d'offrir à Melchisédech les dîmes que la loi de Moïse prescrivit ensuite? Comment le même Abraham, comment Loth, avant d'avoir vu briller la lumière de l'Évangile , apprirent-ils à être si charitables envers les voyageurs et les étrangers, et à leur laver les pieds? Qui enseigna au saint homme Job cette foi si ardente, cette chasteté si pure, cette humilité, cette douceur, cette miséricorde, cette humanité si grandes , que ne pratiquent même pas ceux qui savent

par coeur l'Évangile? Quel est celui des saints qui, avant la loi, ne l'a pas observée tout entière ? Quel est celui qui n'a pas suivi cette parole : « Écoute, Israël, ton Seigneur et ton Dieu est seul Dieu » (Deut., VI) ; et celles-ci : « Tu ne feras aucune idole, aucune image de ce qui est au ciel, sur la terre, sous la terre ou dans les eaux ; Honore ton père et ta mère; Tu ne tueras pas; Tu ne commettras pas d'adultère ; Tu ne déroberas pas ; Tu ne diras pas de faux témoignages ; Tu ne désireras pas la femme de ton prochain » (Exod. , XX) ; et d'autres préceptes plus importants auxquels ils ont obéi, en avançant non-seulement la loi, mais encore l'Évangile.

#### 24.

Ainsi nous comprenons que dans le principe, tout ce que Dieu a créé était parfait, et qu'il n'aurait eu rien à ajouter à cette disposition première, comme imprévoyante ou incomplète, si tout fût resté dans l'état et l'ordre où il avait été créé. Nous devons donc reconnaître que tous ceux qui ont péché avant la loi, et même avant le déluge, ont été très-justement punis de Dieu , et qu'ils n'avaient aucune excuse. Nous éviterons ainsi les calomnies et les blasphèmes de ceux qui, dans leur ignorance de la loi naturelle, accusent le Dieu de l'Ancien Testament, et insultent notre foi par leurs railleries sacrilèges. Comment notre Dieu, disent-ils, s'est-il avisé de promulguer une loi, après tant de milliers d'années, pendant lesquelles il avait laissé les hommes s'en passer. S'il a trouvé que cela serait mieux dans la suite des temps , c'est qu'au commencement du monde sa sagesse était moindre , et qu'il a fallu qu'instruit par l'expérience , il corrigeât et perfectionnât son oeuvre : ce qui ne con vient pas à la prescience infinie de Dieu , et serait un blasphème et une odieuse hérésie, puisque l'Ecclésiaste a dit : « J'ai connu que tout ce que Dieu a fait au commencement, demeurera ainsi toute l'éternité. Rien ne peut y être ajouté , et rien ne peut en être retranché. » (Eccl., III, 14.) C'est pourquoi la loi n'est pas établie pour les justes , mais pour les injustes, les désobéissants, les impies et les pécheurs, les scélérats et les impudiques. » (I Tim., I, 9.)

Les justes ont pour se conduire cette loi naturelle, vivante dans leur coeur, et n'ont pas besoin de cette loi extérieure écrite, qui n'est donnée que pour aider la loi intérieure. Il est donc évident qu'il ne fallait pas donner la loi écrite dès l'origine; elle était inutile, parce que la loi naturelle existait et n'était pas entièrement détruite ; et l'observation de la loi de Moïse devait préparer à la perfection de l'Évangile. Les hommes pouvaient-ils entendre cette parole : « Si on vous frappe sur la joue droite, présentez aussi la joue gauche » (S. Matth., V, 39), lorsqu'ils ne se contentaient pas de la loi du talion, et voulaient se venger d'un soufflet par des blessures mortelles, et ôter la vie à ceux qui les avaient privés d'une dent. Comment leur dire : « Aimez vos ennemis, » puisque c'était beaucoup de leur demander d'aimer leurs amis, d'éviter leurs ennemis, et de ne pas les tuer, en se contentant de les haïr?

25.

Venons maintenant à ce qui est dit du démon , qu'il est l'auteur du mensonge et son père; nous verrons qu'il est absurde de croire que l'Écriture parle dans ce passage de la paternité du démon. Nous avons déjà dit qu'un esprit n'engendre pas un esprit, qu'une âme ne crée pas une autre âme, comme un homme engendre le corps d'un homme. Saint Paul distingue très-bien les deux substances dont nous sommes composés, la chair et l'esprit. « Les pères de notre chair nous ont élevés, et nous les avons respectés. Combien est-il plus juste de nous soumettre au Père des esprits, afin d'avoir la vie! » (Hébr., XII, 9.)

Il n'y a rien de plus clair que cette distinction? Les hommes sont les pères de notre corps , mais Dieu seul est le Père de nos âmes. Et même dans la formation de nos corps, les hommes ne sont que des instruments, et Dieu reste le Maître absolu. Comme le dit David : « Vos mains, Seigneur, m'ont fait et m'ont façonné » (Ps. CXVIII, 73) ; et le bienheureux Job : « N'avez-vous pas mêlé et épaissi ma chair comme le lait? Ne m'avez-vous pas affermi par des os et par des nerfs. » (Job, X, 10.) Le Seigneur dit à Jérémie : « Je t'ai connu avant de te former dans le sein de ta mère. » (Jér., I, 5.) L'Ecclésiaste, cependant, jugeant l'origine et la nature des deux substances dont nous sommes composés , par le principe d'où elles sortent et par la fin où elles tendent, explique ainsi leur séparation : « Avant que la poussière retourne à la terre, d'où elle a été tirée , et que l'esprit retourne à Dieu , qui l'a donné. » (Eccl. , XII, 7.) Il ne pouvait dire plus clairement que la matière de la chair, qu'il appelle poussière, et qui vient de l'homme et de son action , est semblable à la terre , qui vient d'une autre terre ; elle doit par conséquent retourner à la terre, tandis que l'esprit, qui n'est pas créé par le moyen de l'homme, et qui nous vient plus particulièrement de Dieu seul , retourne naturellement à son auteur ; ce qui est parfaitement exprimé par le souffle de Dieu qui anima le corps d'Adam. (Gen., II, 7.) Ces témoignages nous montrent avec évidence qu'il n'y a que Dieu qu'on puisse appeler le Père des esprits, parce que c'est lui qui les tire du néant , quand il lui plaît, tandis que les hommes ne sont que les pères de nos corps. Ainsi le démon, considéré comme esprit et comme bon ange, tel qu'il a été créé, n'a pas eu d'autre Père que Dieu son créateur. Lorsqu'il s'est enflé d'orgueil et qu'il a dit dans son coeur : « Je monterai au-dessus des nues, et je serai semblable au Très-Haut » (Isaïe, XIV, 14), il est devenu menteur et il n'est pas resté dans la vérité. Et comme il a tiré le mensonge du trésor de sa malice, « non-seulement il est menteur, mais il est devenu le père du mensonge. » (S. Jean, VIII, 44.) Car il a promis la divinité à l'homme en lui disant : « Vous serez comme des dieux. » (Gen., III, 5.) Il n'est pas resté dans la vérité , mais il est devenu homicide dès le commencement; il a rendu Adam sujet à la mort, et il a tué Abel par la main de son frère.

Mais voici le jour qui approche et qui termine un entretien auquel nous avons consacré presque deux nuits entières, et j'en profite pour retirer ma barque de cet océan de questions difficiles , et pour rentrer dans le silence comme dans un port assuré. Plus le souffle

de l'Esprit-Saint nous poussait , plus nous apercevions l'immensité , selon cette parole de Salomon : « La sagesse nous paraît toujours de plus en plus éloignée de nous; sa profondeur est infinie ; qui pourra la sonder? » (Eccl., VII, 25.) Demandons au Seigneur que la crainte ou que la charité, qui ne connaît pas de chute , demeure inébranlable en nous , afin qu'elle nous rende sages parmi les hommes, et invulnérables aux attaques du démon. Avec cette défense, il est impossible que nous tombions dans les pièges de la mort. Ce qui fait la différence entre les parfaits et les imparfaits, c'est que dans les uns, la charité, plus forte et plus mûre , rend plus ferme leur persévérance et plus facile leur sainteté ; tandis que dans les autres, la charité, plus faible, se refroidit plus aisément, et les laisse plus promptement et plus souvent succomber aux tentations du péché.

Les paroles du saint vieillard nous enflammèrent tellement , qu'après avoir goûté la plénitude de sa sagesse, nous en étions plus avides, en sortant de sa cellule qu'en y entrant.

## **NEUVIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ ISAAC : DE LA PRIÈRE**

De la prière continuelle dans la vie religieuse. — Moyens d'y parvenir.— Simplicité, Humilité. — En quoi elles consistent.— Leur différence, selon saint Paul. — Supplication. — Oraison. — Demande. — Action de grâces. — Oraison dominicale — Modèle de la prière. — Pourquoi nous ne demandons pas les choses temporelles. — Des larmes et de leurs causes. — Dispositions de l'âme pour la prière.

### **1.**

J'ai promis, dans le second livre des Institutions (ch. IX) , de parler de la prière continuelle et de son obligation, et j'espère que Dieu m'aidera à remplir cette promesse , en rapportant nos entretiens avec l'abbé Isaac. Je crois satisfaire ainsi aux ordres de l'évêque Castor, de sainte mémoire, comme à votre désir, bienheureux Léonce , et au vôtre, mon pieux et cher Hellade. Excusez avant tout la longueur de ce traité; j'ai fait tous mes efforts pour être court, en passant beaucoup de choses sous silence, et cependant j'ai été plus long que je ne me l'étais proposé. Je tairai donc ce que le saint vieillard nous dit au commencement de son entretien, et je me bornerai à ce que je vais rapporter.

### **2.**

La fin de tout religieux , sa plus haute perfection consiste à persévérer dans la prière , et à conserver, autant que la faiblesse humaine peut le permettre, la paix de l'âme et la pureté du coeur. C'est vers ce bien si précieux que doivent tendre tous les efforts de notre corps et toutes les aspirations de notre esprit ; et il y a entre ces deux choses des rapports intimes

et nécessaires. Tout l'édifice des vertus ne s'élève que pour atteindre la perfection de la prière, et s'il n'arrive à ce couronnement qui unit et lie toutes les parties ensemble, il n'aura aucune solidité, aucune durée. Sans les vertus, il est impossible d'acquérir cette paisible et continuelle prière, et sans cette prière, les vertus qui en sont le fondement n'atteindront pas leur perfection. Aussi nous ne pouvons pas traiter convenablement de la prière, et en étudier la perfection, qui s'obtient par le concours de toutes les vertus, sans examiner auparavant ce qu'il faut rejeter ou préparer pour l'obtenir, et sans rechercher, dans les enseignements de l'Évangile, ce qui est nécessaire pour construire cette forteresse si élevée de l'âme. Tous nos travaux seront inutiles et nos murailles ne pourront s'élever solidement, si nous ne nous corrigeons de nos vices, si nous n'enlevons d'abord les débris de nos passions, afin de bâtir ensuite sur la terre solide de notre cœur, et sur la pierre de l'Évangile, les fondements inébranlables de la simplicité et de l'humilité qui doivent soutenir l'édifice de toutes les vertus, et permettre de l'élever en toute assurance jusqu'au ciel. Celui qui bâtit sur de pareils fondements ne craint pas les pluies abondantes des passions, les torrents impétueux des persécutions et les tempêtes furieuses des puissances ennemies. L'édifice ne sera pas renversé; il ne sera pas même ébranlé.

### 3.

Pour prier avec la ferveur et la pureté nécessaires, voici ce qu'il faut observer avec soin: il faut d'abord retrancher généralement tout désir de la chair; il faut ensuite éviter l'embarras des affaires et en éloigner jusqu'au souvenir; il faut fuir les médisances, les paroles inutiles et frivoles, la raillerie, toutes les occasions de tristesse et de colère, tout ce qui peut exciter à la concupiscence ou porter à l'avarice. Et lorsqu'on aura ainsi coupé et arraché les racines de ces vices grossiers qu'aperçoivent les hommes, on appropriera la place, au moyen de la simplicité et de la pureté, afin d'établir les fondements inébranlables d'une humilité profonde, capables de supporter un édifice qui doit s'élever jusqu'au ciel. Il faut ensuite construire cet édifice de toutes les vertus, et préserver son esprit de toutes sortes de distractions, afin qu'il puisse s'accoutumer peu à peu à la contemplation de Dieu et à la vue des choses célestes. Tout ce qui occupe notre âme avant l'heure de l'oraison, se présente nécessairement

à notre pensée quand nous prions. Il faut donc nous mettre, à l'avance, dans les dispositions où nous désirons être pendant la prière. Nous retrouverons, au mi-lieu de nos actes de piété extérieure, l'impression des paroles et des actes qui les auront précédés. Leur souvenir se jouera de nous et nous rendra colère ou triste, si nous l'avons été. Nous retrouverons les désirs et les pensées qui nous occupaient, et qui nous feront retomber, à notre honte, dans la distraction et rire sottement d'une parole ou d'une action plaisante. Chassons donc de notre cœur, avant la prière, tout ce qui pourrait la troubler, afin de suivre ce précepte de l'Apôtre: « Priez sans cesse » (I Thess., V, 17); et « en tout lieu, levez vos mains pures

sans trouble et sans colère. » (I Tim., n, 8.) Nous ne pourrons jamais le faire, si notre âme n'est pas purifiée de tous les vices, et tout appliquée au bien et à la vertu pour se nourrir continuellement de la contemplation divine.

#### 4.

Notre âme ressemble à une plume très-légère , qui peut s'élever naturellement vers le ciel au moindre souffle, lorsqu'elle n'est pas appesantie par l'humidité ou par une autre cause extérieure; mais si l'eau la pénètre , elle perdra sa légèreté et ne pourra plus voler dans les airs; le poids de l'eau la retiendra en bas. Il en est ainsi de notre âme: si elle n'est pas appesantie par les désirs des passions et par les soins de la terre , si elle n'est pas corrompue par la boue des plaisirs coupables, sa pureté lui permettra de s'élever naturellement au moindre souffle des saintes inspirations , et de quitter les choses basses et terrestres pour atteindre la région des choses invisibles et célestes. Notre-Seigneur nous le dit lui-même : « Prenez garde, dit-il, que vos cœurs ne s'appesantissent dans la gourmandise, l'ivresse et les soins de ce monde. » (S. Luc, XXI, 34.) Si nous voulons donc que notre prière monte au ciel et au delà du ciel , ayons soin de purifier notre âme de tous les vices de la terre et de toutes les souillures des passions; elle retrouvera sa légèreté naturelle, et la prière montera sans obstacle vers Dieu.

#### 5.

Il faut remarquer maintenant les causes qui peuvent appesantir notre âme. Notre-Seigneur n'indique pas les adultères , les fornications, les homicides, les blasphèmes, les vols et les péchés, que tous savent être mortels ; mais il nomme la gourmandise , l'ivresse et les soins de cette vie. Non-seulement les hommes du monde ne regardent pas ces choses comme nuisibles, mais, j'ai honte de le dire, bien des religieux s'en embarrassent comme si elles étaient innocentes et utiles. Ces trois choses , selon l'Écriture , appesantissent l'âme , la séparent de Dieu et la courbent vers la terre; il est facile cependant de les éviter, à nous surtout qui sommes éloignés de tous les embarras du monde, et qui n'avons aucune occasion de nous inquiéter des choses d'ici-bas et de nous laisser aller aux excès du vin et de la bonne chère; mais il y a des gourmandises et des ivresses de l'esprit, qu'il est plus difficile d'éviter : il y a des inquiétudes temporelles qui tourmentent les religieux dans leur solitude , après avoir renoncé à tous leurs biens et à tous les plaisirs de la table. C'est à eux que le Prophète dit : « Réveillez-vous, vous qui êtes ivres , mais non pas de vin » (Joël , I, 5); et encore : « Soyez dans la stupeur et l'étonnement; hésitez et chanceliez comme des hommes ivres , mais non pas de vin ; soyez ébranlés, mais sans ivresse. » (Isaïe, XXIX, 9.) Le vin qui cause cette sorte d'ivresse est, selon le Prophète , la fureur du dragon, et l'on voit par ces paroles la souche qui le produit : « Leur vigne vient de la vigne de Sodome, et leurs branches de Gomorrhe. » (Deut., XXXII,32.) Si vous voulez connaître le fruit de cette vigne, et la sève de ces branches



, le texte ajoute : « Leur raisin est un raisin de fiel , et leur grappe est remplie d'amertume. »

Si donc nous ne nous purifions pas entièrement de toutes nos passions, nous aurons beau avoir renoncé aux plaisirs de la table et à l'intempérance , notre coeur pourra tomber dans une ivresse plus dangereuse. Pour nous faire comprendre que , même séparés du monde, nous pouvons cependant nous tourmenter des choses du monde , la règle des anciens qui craignaient ce malheur, nous dit que tout ce qui dépasse le strict nécessaire de chaque jour doit être considéré comme un embarras superflu du siècle. Si, par exemple, un sou que nous gagnons par notre travail nous suffit pour vivre, et que nous voulions en gagner deux et même trois; si nous ne nous contentons pas de deux tuniques pour nous couvrir le jour et la nuit, et que nous en désirions trois ou quatre; si nous ne nous bornons pas à une ou deux cellules, et que nous en voulions quatre ou cinq pour être logés plus grandement et plus richement que nos besoins ne le demandent, nous montrons , autant que nous le pouvons, que nous sommes encore tourmentés des passions et des convoitises du monde.

## 6.

Nous savons, par expérience, que c'est l'artifice du démon qui nous entraîne dans ce malheur. Un des plus vénérables solitaires passait près de la cellule d'un religieux atteint de cette maladie de l'âme dont nous parlons; il se fatiguait chaque jour à construire et à refaire des logements complètement inutiles. Le saint solitaire vit de loin le pauvre religieux qui brisait avec un gros marteau un rocher très-dur, et il aperçut près de lui un Éthiopien qui l'aidait. à chaque coup qu'il donnait, et qui l'excitait au travail avec des torches ardentes; il le regarda longtemps, aussi étonné de l'action du démon que de l'illusion du religieux. L'infortuné n'en pouvait plus de fatigue et désirait se reposer un peu, mais son tyran ne le lui permettait pas, et il lui faisait reprendre le marteau ; il l'empêchait d'abandonner son ouvrage et l'excitait tellement qu'il ne paraissait plus se ressentir de cet excès de travail. Le saint vieillard, ne pouvant souffrir cette méchanceté du démon, vint à la cellule du religieux et lui dit en le saluant : « Quel travail faites-vous là, mon frère? » Celui-ci répondit : « Nous travaillons sur ce rocher, qui est si dur , que nous pouvons à peine le briser. — Vous faites bien de dire : Nous pouvons à peine , car vous n'étiez pas seul à frapper , un autre était avec vous , que vous ne voyiez pas ; et non-seulement il vous aidait , mais encore il vous excitait et vous faisait violence. »

Pour prouver que nous n'avons pas cette maladie des choses de la terre , il ne suffit pas de renoncer à ce que nous ne pourrions pas faire, quand même nous le voudrions , et éviter ce qui serait évidemment condamné par les personnes spirituelles comme par les gens du monde mais il faut encore sacrifier avec courage et fermeté tout ce que nous pourrions faire sous un prétexte honnête ; car , en vérité, ces choses qui semblent si petites et si indifférentes aux religieux n'occupent et n'appesantissent cependant pas moins leur esprit que

les affaires plus importantes qui troublent et enivrent les hommes du monde. Ces riens ne leur permettent pas de se dégager de la terre pour ne respirer qu'en Dieu, la Vie, le Bien suprême, dont la séparation doit leur sembler plus cruelle que la mort.

Lorsque notre âme sera fixée dans cette paix, et libre de tous les liens des passions humaines, lorsque notre coeur sera fermement attaché à Dieu, le souverain Bien, nous accomplirons le précepte de l'Apôtre : « Priez sans cesse (I Thess., V, 17), et en tout lieu élevez vos mains pures, sans colère et sans contestations. » (I Tim., II, 8.) Cette pureté parfaite de l'âme la rend, pour ainsi dire, sur cette terre même, semblable aux anges; et tout ce qu'elle entend, tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle fait, devient pour elle une prière très-pure et très-sincère.

7.

L'ABBÉ GERMAIN. Plût à Dieu qu'il fût aussi facile de conserver les pensées spirituelles et saintes, qu'il nous a été facile de les concevoir. A peine naissent-elles dans notre coeur par le souvenir des saintes Écritures et des exemples de vertu, ou par la méditation des mystères, qu'elles disparaissent et s'évanouissent comme des ombres. Si notre esprit, par ses efforts, en fait naître de nouvelles, elles nous échappent comme les premières, sans que nous puissions les retenir; si nous y réussissons quelquefois, il semble que ce soit plutôt par hasard que par l'action de notre volonté. Car comment nous les attribuer, lorsque nous sommes dans l'impuissance de les conserver? Mais l'examen de cette question nous entraînerait trop loin et retarderait la solution de celle que nous vous avons d'abord proposée; nous y reviendrons à son temps, et nous vous conjurons de nous parler de la qualité de la prière, surtout de celle que saint Paul nous avertit de ne jamais interrompre, en disant : « Priez sans cesse. » (I Thess., V.) Nous désirons savoir en quoi elle consiste et comment elle peut être continuelle. Il faut pour cela une grande application de l'âme; l'expérience nous le prouve tous les jours, et vos saintes paroles viennent de nous montrer que le but d'un religieux et sa véritable perfection consistent à toujours prier.

8.

L'ABBÉ ISAAC. Il est impossible de comprendre toutes les sortes de prières, sans une grande contrition de coeur, une véritable pureté d'âme et une lumière spéciale du Saint-Esprit. Il y a autant de prières qu'il y a dans l'âme, ou plutôt dans les âmes, de dispositions et d'états. Aussi tout en reconnaissant que notre esprit est trop grossier pour discerner toutes ces différences de la prière, nous tâcherons de les expliquer, autant que nous le permettra notre peu d'expérience.

La prière se modifie selon le degré de pureté de l'âme, selon les dispositions et les circonstances où elle se trouve; et il est certain que personne ne peut toujours prier de la même

manière. On prie autrement lorsqu'on est dans la joie ou dans la tristesse et l'abattement, dans la consolation ou dans l'épreuve; lorsqu'on demande à Dieu le pardon de ses péchés ou l'abondance de sa grâce, l'acquisition d'une vertu ou la guérison d'un vice; lorsqu'on pense au feu de l'enfer et à la terreur du jugement, ou lorsqu'on est enflammé du désir et de l'espérance des biens du ciel ; lorsqu'on est dans le malheur et les dangers ou qu'on est dans la paix et l'assurance ; lorsque Dieu nous révèle le secret de ses mystères ou qu'il nous laisse dans l'aridité et la stérilité de toute vertu.

## 9.

Après vous avoir parlé de la qualité de la prière, non pas autant que le demande la grandeur du sujet, mais autant que le permet le peu de temps que nous avons et la faiblesse de notre esprit , nous aborderons maintenant une difficulté plus grande, en expliquant l'une après l'autre les quatre sortes de prières que distingue saint Paul, lorsqu'il dit : « Je recommande avant tout d'offrir des supplications, des oraisons, des demandes et des actions de grâces. » (I Tim., II,1.) Cette distinction de l'Apôtre n'est certainement pas inutile : Cherchons donc d'abord ce que signifient les mots de supplications, d'oraisons , de demandes et d'actions de grâces ; nous examinerons ensuite si ces quatre sortes de prières doivent se faire en même temps et se confondre en une seule ; ou si on doit les faire l'une après l'autre , en offrant à Dieu , tantôt des supplications, tantôt des oraisons, tantôt des demandes, tantôt des actions de grâces; ou si la prière doit varier selon les personnes, les unes employant les supplications, les autres les actions de grâces, selon le degré et l'avancement où l'âme sera parvenue par les efforts de sa volonté.

## 10.

Il faut donc d'abord traiter de la valeur de ces mots et discuter la différence qui existe entre l'oraison, la demande et la supplication. Nous examinerons ensuite s'il faut les faire l'une après l'autre, ou toutes ensemble. Enfin nous rechercherons s'il n'y a pas quelque enseignement caché dans l'ordre établi par l'Apôtre, ou s'il n'a eu aucune intention, en les nommant de la sorte , ce qui me paraît de toute invraisemblance. Comment croire que l'Apôtre ait parlé au hasard et sans l'inspiration de l'Esprit-Saint? Aussi allons-nous , dans l'ordre indiqué , parler de chacune de ces prières , comme Dieu nous en fera la grâce.

## 11.

« Je vous recommande d'abord de faire des supplications » (I Tim., II, 1) ; supplier, c'est implorer la miséricorde de Dieu pour ses péchés présents ou passés , lorsqu'on les reconnaît et qu'on en ressent une juste douleur.

**12.**

L'oraison est l'acte par lequel nous offrons ou nous vouons quelque chose à Dieu ; les Grecs l'appellent un voeu, et il est dit dans les Psaumes : « Je rendrai mes voeux à Dieu : Vota mea Domino reddam. » (Ps. CXV, 14.) Comme s'il y avait : J'offrirai mes prières, mes oraisons à Dieu. Nous lisons aussi dans l'Ecclésiaste : « Si vous faites un voeu à Dieu, ne tardez pas à l'accomplir. » (Eccl., V, 4.) Ce qui pourrait se traduire selon le grec : « Si vous avez promis une prière à Dieu, ne tardez pas à l'accomplir. » Les deux choses se confondent. Nous prions lorsque, renonçant au monde, nous nous engageons à nous mortifier en toute chose pour servir Dieu de tout notre coeur. Nous prions, lorsque nous promettons de mépriser tous les honneurs du siècle et toutes les richesses de la terre pour nous attacher à Dieu, dans toute la componction de l'âme et dans l'esprit de pauvreté. Nous prions lorsque nous promettons de conserver une chasteté parfaite, une inaltérable patience, et d'arracher de notre coeur les racines de la colère ou de cette tristesse qui cause la mort. Et si nous nous laissons aller au relâchement, si nous retombons dans nos anciennes fautes, nous serons infidèles à nos prières et à nos voeux; et on pourra nous dire : « Il vaut mieux ne pas faire de voeux que d'en faire sans les accomplir » (Eccl., V, 4) ; c'est-à-dire, selon le grec : « Il vaut mieux ne pas prier que de prier sans y être fidèle. »

**13.**

En troisième lieu viennent les demandes que nous adressons à Dieu, lorsque nous sommes pleins de ferveur, pour les autres, pour nos amis, pour la paix et le salut de tout le monde, priant, selon la recommandation de saint Paul, « pour tous les hommes, pour les rois, et pour ceux qui sont élevés en dignité. »

**144.**

Au quatrième rang sont placées les actions de grâces que l'âme offre à Dieu, pour ses bienfaits passés ou présents, et pour ceux que sa bonté prépare à ceux qui l'aiment ; car l'âme adresse ses plus ferventes prières, lorsqu'elle contemple d'un oeil pur les récompenses qui l'attendent dans le séjour des saints ; et elle se sent pressée d'en exprimer à Dieu sa joie et sa reconnaissance.

**15.**

Ces quatre sortes de prières en font naître souvent beaucoup d'autres, comme de leur abondance et de leur plénitude. La supplication, qui naît de la contrition des péchés; l'oraison, qui découle de la foi et de la fidélité dans les promesses; la demande, qui procède de l'ardeur de la charité ; et l'action de grâces, que produit la vue des bienfaits de Dieu et de son infinie bonté, font sortir de notre coeur d'autres prières ferventes et enflammées.

Il est évident que ces quatre sortes de prières sont utiles et nécessaires à tous, afin que l'âme conçoive les différents sentiments qu'elles inspirent. La première, cependant, convient plus particulièrement à ceux qui commencent et qui ressentent encore le trouble et le remords de leurs fautes. La seconde convient à ceux qui ont fait quelque progrès, et qui veulent avancer dans la vertu et s'élever vers Dieu; la troisième, à ceux qui accomplissent leurs promesses par leurs oeuvres, et qui sont embrasés de charité pour les autres en considérant leur faiblesse. La quatrième, enfin, convient à ceux qui ont arraché de leur coeur tout ce qui peut blesser la conscience, et qui contemplent, dans la paix et la pureté de leur âme, les miséricordes et les grâces que Dieu leur a faites, qu'il leur accorde ou qu'il leur prépare, s'abandonnant à ces élans d'amour, à cette prière de feu, que l'homme ne saurait ni exprimer ni comprendre. L'âme qui est parvenue à ce degré de pureté, et qui déjà y est enracinée, ne néglige pas pourtant les autres prières; elle va souvent de l'une à l'autre comme une flamme rapide; elle offre à Dieu des prières ineffables que l'Esprit-Saint vivifie à notre insu, par des gémissements inénarrables, et elle conçoit tant de choses à la fois, qu'elle ne pourrait en un autre instant, non-seulement les exprimer, mais même les repasser dans son souvenir.

A quelque degré qu'on soit parvenu, il arrive souvent qu'on est tout enflammé dans sa prière, parce que, même au premier, au plus humble degré, celui qui pense aux terreurs du jugement et qui en est épouvanté, a quelquefois le coeur si touché, qu'il n'est pas moins rempli de ferveur dans sa supplication que celui qui médite les bienfaits de Dieu et lui en rend des actions de grâces dans toute la pureté de son âme. C'est que, selon la parole du Seigneur, il commence à plus aimer, en comprenant qu'il lui a été remis davantage.

#### 16.

Nous devons tendre, par le progrès de notre vie et par la pratique des vertus, à ces sortes de prières qu'inspirent la contemplation des biens futurs et l'ardeur de la charité, ou qui viennent au moins, dans le coeur des commençants, du désir d'acquérir une vertu ou de détruire quelque vice; car nous ne pourrions jamais arriver aux prières plus parfaites, sans suivre l'ordre que nous avons indiqué et sans nous y élever par degrés.

#### 17.

Notre-Seigneur a bien voulu nous donner l'exemple de ces quatre sortes de prières, afin d'accomplir ce qui a été dit de lui: « Il a commencé par faire et par enseigner. » (Act., I, 1.) Il a fait une supplication, lorsqu'il a dit: « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi » (S. Matth., XXVI, 39); ou ce que lui fait dire le Psalmiste: « Mon Dieu, mon Dieu, regardez-moi; pourquoi m'avez-vous abandonné? » (Ps., XXI, 2); et autres choses semblables. Il a fait une oraison, lorsqu'il a dit: « Je vous ai glorifié sur terre, et j'ai achevé

l'oeuvre dont vous m'avez chargé » (S. Jean, XIII, 4) ; ou encore : « Je me sanctifie pour eux, afin qu'ils soient eux-mêmes sanctifiés dans la vérité. » (Ibid., 19.) Il a fait une demande, lorsqu'il a dit : « Mon Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux qu'ils soient avec moi où je serai, afin qu'ils voient la gloire que vous m'avez donnée » (Ibid., 12); ou encore : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » (S. Luc, XXIII, 34.) Il a offert des actions de grâces, lorsqu'il disait : « Je vous bénis, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et de ce que vous les avez révélées aux petits. Que cela soit ainsi, mon Père, puisque tel a été votre bon plaisir ? (S. Matth., XI, 25) ; ou encore : « Mon Père, je vous rends grâces de m'avoir exaucé. Pour moi, je savais bien que vous m'exauciez toujours. » (S. Jean, XI, 41.) Quoique Notre-Seigneur nous ait montré qu'on pouvait séparer, et faire chacune en leur temps, ces quatre sortes de prières, il nous a appris à les réunir aussi dans une prière parfaite, comme il l'a fait lui-même dans cette admirable prière que nous lisons à la fin de l'Évangile de saint Jean. Il serait trop long de la citer; mais celui qui la méditera avec soin y trouvera de nombreux enseignements. L'apôtre saint Paul, dans son épître aux Philippiens, parle aussi de ces quatre sortes de prières, en intervertissant un peu l'ordre, et il montre qu'on peut les réunir dans l'ardeur d'une même prière : « Que dans toutes vos oraisons, vos supplications, et avec vos actions de grâces, vos demandes soient présentées à Dieu. » (Phil., IV, 6.) Il a voulu ainsi nous apprendre particulièrement, que dans la prière et la supplication l'action de grâces doit toujours être unie à la demande.

## 18.

La prière la plus parfaite et la plus élevée est celle qu'inspirent la contemplation de Dieu et l'ardeur de la charité, lorsque l'âme, absorbée dans l'amour qu'elle a pour son Créateur, lui parle tendrement et familièrement comme à un père. Celle que Notre-Seigneur a enseignée, nous apprend que nous devons toujours tendre à cet état, puisqu'elle commence par ces mots : Notre Père; nous reconnaissons ainsi que le Dieu et le Seigneur de tout l'univers est notre Père, qui, de la condition d'esclaves, nous a faits ses enfants adoptifs, et nous ajoutons : qui êtes aux cieux, pour nous rappeler que la vie que nous passons sur cette terre n'est qu'un exil dont nous devons souffrir, puisqu'il nous sépare de notre Père, vers lequel nous devons tendre par tous nos désirs, ne faisant rien qui puisse nous rendre indignes de cet honneur et de cette divine adoption, nous priver de l'héritage de notre Père et attirer sur nous la colère et les sévérités de sa justice.

Quand nous serons élevés à cet état d'enfants de Dieu, et que nous brûlerons d'une vraie tendresse filiale, nous ne penserons plus à nos intérêts, mais seulement à la gloire de notre Père, et nous dirons : Que votre nom soit sanctifié. Nous prouverons ainsi que sa gloire est notre désir, notre joie, imitant ainsi Celui qui a dit : « Celui qui parle de lui-même cherche sa propre gloire, mais celui qui cherche la gloire de Celui qui l'a envoyé est sincère, et l'injustice

n'est pas en lui. » (S. Jean, VII, 18.)

C'était de ce sentiment qu'était rempli ce Vase d'élection qui désirait devenir anathème pour Jésus-Christ, pourvu qu'il multipliât sa famille et qu'il augmentât la gloire du Père en sauvant Israël. Il souhaite, sans rien craindre, de mourir pour Jésus-Christ, parce qu'il sait que personne ne peut mourir réellement pour Celui qui est la vie (Rom., IX, 3); il dit aussi : « Réjouissons-nous de ce que nous sommes faibles et de ce que vous êtes puissants. » (II Cor., XIII, 9.)

Pourquoi nous étonner si ce Vase d'élection désire être séparé du Christ, pour la gloire du Christ, la conversion de ses frères et le salut du peuple, puisque le prophète Michée désire se tromper et ne plus recevoir les inspirations du Saint-Esprit, pourvu que la nation juive évite les malheurs et la captivité qu'il avait lui-même annoncés : « Plût à Dieu que je ne sois pas prophète, et que mes paroles soient des mensonges. » (Michée, II, 11.) N'oublions pas le grand législateur qui consent à mourir à la place de ses frères, lorsqu'il dit : « Je vous en conjure, Seigneur; ce peuple a commis un grand péché : ou pardonnez-lui sa faute, ou, si vous ne le faites pas, effacez-moi du livre que vous avez écrit. » (Exod., XXXII, 32.) Ces mots : « Que votre nom soit sanctifié, » peuvent aussi s'entendre d'une autre manière. La sainteté de Dieu est notre perfection, et lorsque nous disons : Que votre nom soit sanctifié, nous voulons dire : Père saint, faites-nous tels que nous puissions comprendre votre sainteté et la faire paraître dans toute notre conduite. C'est ce qui s'accomplit en nous, lorsque des hommes voient nos bonnes oeuvres et glorifient notre Père qui est aux cieux. (Matth., V, 16.)

## 19.

La seconde prière de l'âme pure est de souhaiter que le règne de son Père arrive promptement, c'est-à-dire que le Christ règne tous les jours dans les saints; qu'il chasse le démon et détruise les vices dont il infecte nos cœurs, et que Dieu devienne le maître de nos âmes, toutes remplies de la bonne odeur des vertus, en remplaçant l'impureté par la chasteté, la colère par la paix, et l'orgueil par l'humilité.

Ces paroles peuvent aussi signifier le royaume promis à tous les véritables enfants de Dieu, auxquels

Jésus-Christ doit dire au dernier jour : « Venez, les bénis de mon Père, et possédez le royaume qui vous est préparé depuis l'origine du monde. » (S. Matth., XXV, 34.) C'est ce bonheur, l'objet de tous ses désirs et de ses efforts, qui fait dire à l'âme : Que votre règne nous arrive; car le témoignage de la conscience lui dit qu'à la venue de Notre-Seigneur, elle partagera son héritage et sa gloire. Un pécheur n'oserait pas demander et désirer ce royaume; car comment vouloir paraître devant le tribunal de ce Juge qui, au lieu de le récompenser de ses vertus, doit certainement le punir de ses crimes?

**20.**

La troisième demande des enfants à leur Père est celle-ci : Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Il ne peut y avoir de plus belle prière que de souhaiter que la terre mérite d'être comparée au ciel. En disant : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel, » n'est-ce pas désirer que les hommes soient semblables aux anges, et qu'ils fassent sur la terre, non pas leur volonté, mais la volonté parfaite de Dieu, comme les esprits bienheureux l'accomplissent eux-mêmes dans le ciel. Personne encore ne peut faire sincèrement cette prière, s'il n'est persuadé que Dieu règle pour notre bien tout ce qui nous arrive d'heureux ou de contraire, et qu'il s'occupe plus de notre salut et de notre bonheur que nous ne pourrions le faire nous-mêmes.

On peut aussi entendre ainsi cette parole : la volonté de Dieu est que tous les hommes soient sauvés, selon ce texte de saint Paul : « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité. » (I Tim., II, 4.) C'est de cette volonté que parle Isaïe, lorsqu'il fait dire au Père : « Que ma volonté s'accomplisse entièrement. » (Isaïe, XLVI, 10.) Lors donc que nous lui disons : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel, » nous faisons cette prière : Mon Père, que tous ceux qui sont sur la terre soient sauvés comme ceux qui sont au ciel, par la connaissance de votre saint nom.

**21.**

Nous disons ensuite : Donnez-nous aujourd'hui notre pain substantiel, notre pain céleste (S. Matth., VI, 11), qu'un autre évangéliste appelle « notre pain de chaque jour. » (S. Luc, XI, 3.) Le premier exprime la noblesse, la dignité de la substance qui est au-dessus de toute substance, et qui surpasse toutes les créatures en magnificence et en sainteté. Le second exprime son usage et son utilité; car, lorsqu'il dit : Notre pain quotidien, il montre que nous ne pouvons, sans lui, avoir la vie de l'âme un seul jour, et ce mot aujourd'hui, prouve qu'il faut s'en nourrir chaque jour, qu'il ne suffit pas de l'avoir reçu hier, qu'on doit le recevoir encore aujourd'hui. Nous devons aussi faire toujours cette prière, qui nous rappelle sans cesse notre indigence; car il n'y a pas de jour où nous n'ayons besoin de fortifier notre cœur par cette nourriture céleste. Le mot aujourd'hui peut s'appliquer aussi à la vie présente, comme si nous disions : Donnez-nous ce pain pendant que nous sommes sur cette terre; car nous savons que vous le donnerez éternellement dans le ciel à ceux qui l'auront mérité; mais nous vous prions de nous le donner aujourd'hui : car si nous ne le recevions pas en cette vie, nous ne pourrions jamais en jouir dans l'autre.

**22.**

Et remettez-nous nos dettes comme nous les remettons à ceux qui nous doivent. O ineffable bonté de Dieu, qui, non-seulement nous enseigne à prier, à nous rendre agréables à ses



yeux, en nous corrigeant de nos défauts et en détruisant les racines de la tristesse et de la colère par l'obligation qu'elle nous impose de toujours prier, mais qui nous donne encore le moyen d'être exaucés, et qui nous ouvre les entrailles de sa miséricorde contre la justice de ses jugements, en nous accordant le pouvoir de tempérer sa sentence et de le forcer à nous pardonner, en pardonnant nous-mêmes aux autres; lorsque nous disons : Remettez-nous nos dettes comme nous les remettons !

Nous pouvons donc nous confier dans cette prière, et demander le pardon de nos fautes, pourvu qu'en pardonnant les offenses qu'on nous fait, nous ne soyons pas si faciles à l'égard de celles qu'on fait à Dieu. Car souvent nous sommes calmes et insensibles pour les outrages qui s'adressent à Dieu, et qui sont de grands crimes, tandis que nous sommes sévères et inexorables pour la moindre injure qui nous regarde. Celui qui ne pardonne pas à son frère de tout son cœur, n'obtiendra, par sa prière, qu'une condamnation au lieu d'un pardon; puisqu'il réclame lui-même une plus grande sévérité de son juge: Pardonnez-moi comme je pardonne. Si Dieu écoute sa demande, il se montrera aussi inexorable envers lui qu'il l'a été envers son frère. Si donc nous voulons être traités avec clémence, soyons cléments à l'égard de ceux qui nous ont offensés. Il nous sera pardonné comme nous aurons pardonné.

Quelques-uns, par crainte de se condamner eux mêmes, évitent de réciter à l'église, avec tout le peuple, ce passage du Pater; ils ne comprennent pas qu'on ne peut apaiser, par de semblables subtilités, le Juge souverain qui a mis dans nos prières mêmes la règle de ses jugements. Il nous a donné le moyen de ne pas le trouver sévère et inexorable envers nous; c'est de juger nos frères comme nous désirons être jugés nous-mêmes : « Car celui qui ne fait pas miséricorde sera jugé sans miséricorde. » (S. Jacq., II, 13.)

### 23.

Ne nous laissez pas tomber dans la tentation. Ces paroles sont assez difficiles à expliquer; car si nous demandons à Dieu de ne pas permettre que nous soyons tentés, quelle preuve donnerons-nous de notre constance et de notre vertu? N'est-il pas dit : « Tout homme qui n'est pas tenté n'est pas éprouvé » (Eccli., XXXIV, 9); et encore : « Bienheureux l'homme qui souffre la tentation. » (S. Jacq., I, 12.) Aussi ces paroles : Ne nous laissez pas tomber en tentation, ne veulent pas dire : ne permettez pas que nous ne soyons jamais tentés, mais ne permettez pas que nous soyons vaincus par la tentation. Job a été tenté, mais Dieu ne l'a pas laissé tomber dans la tentation; car il n'a pas murmuré contre Dieu, et le tentateur n'a pu réussir à le faire blasphémer. Abraham a été tenté, Joseph a été tenté; mais ni l'un ni l'autre n'a succombé à la tentation, parce qu'aucun d'eux n'a consenti à la tentation du démon.

Enfin la prière se termine par ces mots : Mais délivrez-nous du mal, c'est-à-dire, ne permettez pas que le démon nous tente au delà de nos forces, et avec la tentation, donnez-nous la force d'en sortir et d'en triompher.

24.

Vous voyez quel modèle de prière nous a donné celui même qui doit l'exaucer; il n'y est pas question de richesses, de dignité, de puissance, de force, de la santé du corps et des besoins de la vie. Le Maître de l'éternité n'a pas voulu qu'on lui demandât des choses viles, misérables et passagères; ce serait faire injure à sa munificence et à sa libéralité infinies que de solliciter ce qui passe, ce qui est méprisable, au lieu des biens éternels. Une semblable prière offenserait plus notre Juge qu'elle ne le fléchirait.

25.

La prière que Notre-Seigneur nous a enseignée et recommandée, renferme certainement toute la perfection. Elle élève cependant ceux qui lui sont fidèles à un état supérieur dont nous avons déjà parlé, et elle les conduit à cette prière enflammée que bien peu connaissent, et qu'on ne saurait expliquer, parce qu'elle dépasse les sens de l'homme. Ce n'est pas le son de la voix, le mouvement de la langue, et la réunion des paroles qui la forment; l'âme éclairée par une lumière céleste n'emploie aucun langage humain, mais elle déborde d'affections, comme une fontaine abondante, et elle s'élève vers Dieu d'une manière ineffable, lui disant tant de choses à la fois qu'elle ne peut les dire et se les rappeler, quand elle revient à elle-même. Notre-Seigneur nous a donné l'exemple de cette prière lorsqu'il se retirait seul sur la montagne (S. Luc, XXII, 39), ou qu'il priaient en silence et qu'il arrosait la terre de son sang, dans l'agonie d'une incompréhensible ardeur.

26.

Qui pourra expliquer, quelle que soit son expérience, les causes et les différentes origines de ces ardeurs qui embrasent le cœur et lui inspirent des prières si pures et si ferventes? J'en citerai quelques exemples, si Dieu me permet d'en retrouver le souvenir. Quelquefois le verset d'un psaume que nous récitons, est pour nous l'occasion de cette ardente prière; quelquefois c'est la voix douce et harmonieuse d'un de nos frères qui nous enflamme. Nous savons qu'une psalmodie grave et régulière a souvent donné de la ferveur aux personnes qui l'entendent. Quelquefois aussi les exhortations et les entretiens d'un saint homme réveillent l'âme abattue et lui inspirent d'ardentes prières. La mort d'un frère ou d'un ami nous remplit de componction, ou le souvenir de notre tiédeur et de nos négligences passées nous jette dans une émotion salutaire. Ainsi, nous devons voir que la grâce de Dieu a une infinité de moyens pour retirer nos âmes de la tiédeur et de la somnolence.

27.

Il n'est pas moins difficile d'expliquer de quelle manière différente les sentiments intérieurs de l'âme se manifestent. C'est souvent par une joie ineffable et par des transports spirituels

qui ne peuvent se contenir, et qui font arriver, jusqu'aux cellules voisines de nos frères, les signes de notre ravissement. Quelquefois, au contraire, l'âme se renferme dans un profond silence; l'étonnement où la jette cette illumination subite lui ôte la parole; tous ses sens sont suspendus, et elle n'a plus, pour élever ses désirs vers Dieu, que des gémissements inénarrables. D'autres fois, le cœur éprouve une componction et une douleur si vives, qu'il n'a, pour se soulager, que l'abondance de ses larmes.

**28.**

L'ABBÉ GERMAIN. J'en ai fait moi-même en partie l'expérience; car souvent le souvenir de mes fautes fait couler mes larmes, et la visite de Dieu m'inonde alors tellement de cette joie ineffable dont vous nous parlez, que je ne crains pas d'espérer mon pardon. Il me semble que rien ne serait plus heureux que cet état, si nous pouvions nous y mettre volontairement. Mais j'ai beau faire tous mes efforts pour renouveler cette contrition et ces larmes; j'ai beau me rappeler toutes mes erreurs et toutes mes fautes pour m'exciter à les pleurer, mes yeux restent secs comme la pierre, et je ne puis en tirer une larme. Autant je suis heureux quand je puis pleurer abondamment, autant je souffre quand je ne puis le faire comme je le désire.

**29.**

L'ABBÉ ISAAC. Toutes les larmes ne viennent pas du même sentiment et de la même vertu. On pleure quelquefois, lorsque l'épine du péché déchire notre âme et nous fait dire: « J'ai souffert dans mes gémissements; je laverai toutes les nuits mon lit de mes larmes, je l'arroserai de mes pleurs » (Ps. VI, 7); et encore: « Versez jour et nuit des torrents de larmes; ne prenez aucun repos, et que la prunelle de vos yeux ne se tarisse pas. » (Thren., II, 18.) On pleure aussi en contemplant les biens éternels, et en désirant la gloire qui nous est réservée. Dans l'attente de cette joie, de ce bonheur ineffable, nos yeux deviennent comme deux fontaines de larmes, et notre âme, altérée de Dieu, qui est l'eau vive, s'écrie: « Quand arriverai-je, quand paraîtrai-je en la présence de Dieu. Je me suis nourri de larmes, la nuit et le jour. » (Ps. XLI, 4.) Elle gémit sans cesse en disant: « Hélas! que mon pèlerinage se prolonge, et depuis combien de temps je suis exilée. » (Ps. CXIX, 5.) Quelquefois ce n'est pas le remords de la conscience qui fait pleurer, mais la crainte de l'enfer et la pensée du terrible jugement. Le Prophète s'écrie alors épouvanté: « Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur, car aucun vivant ne sera justifié en votre présence. » (Ps. CXLII, 2.) On pleure encore quelquefois non sur ses propres fautes, mais sur l'endurcissement et les péchés des autres. Samuel pleurait sur Saül; Notre-Seigneur répandait des larmes sur Jérusalem, comme Jérémie qui avait dit: « Qui donnera de l'eau à ma tête et une fontaine à mes yeux? et je pleurerai, nuit et jour, les morts de la fille de mon peuple. » (Jér., IX, 1.) Ce sont ces larmes dont parle le Psalmiste: « Je mangeais la cendre comme le pain, et je mêlais mes larmes à mon breuvage. » (Ps. CI, 10.)

Ces larmes sont différentes des larmes du Psalmiste, dans le vie psaume; au lieu d'être celles d'une personne pénitente, ce sont celles du juste au milieu des misères de cette vie et des tristesses de ce monde. Non-seulement le texte, mais le titre du psaume, le prouve : Prière du pauvre affligé qui répand sa prière devant Dieu ; et cette prière est celle du pauvre dont parle l'Évangile : « Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient. » (S. Matth., V, 3.) Combien peu ressemblent à ces larmes, celles qu'on tire avec peine d'un coeur desséché. Il ne faut pas cependant les croire inutiles; car elles montrent une bonne disposition, dans ceux surtout qui ne possèdent pas la science parfaite et qui ne sont pas encore purifiés de leurs fautes passées ou présentes.

### 30.

Cependant ceux qui se sont déjà attachés à la vertu ne doivent pas rechercher ces larmes qui coulent avec tant de peine et qui viennent seulement de l'homme extérieur; car, lors même qu'ils réussiraient à les répandre, elles n'ont aucun rapport avec cette abondance de larmes que Dieu donne tout à coup. Ces efforts ne font que distraire et abattre l'âme qui prie ; elle ne peut s'élever à cette contemplation de Dieu, qui la fixerait en sa présence, et elle retombe sur elle-même, pour n'obtenir que quelques pauvres larmes stériles.

### 31.

Pour vous faire comprendre la véritable prière, je ne vous parlerai pas moi-même; je laisserai parler le bienheureux Antoine, que nous avons vu souvent si absorbé dans la prière, que le soleil le surprenait dans son extase, et nous l'avons entendu s'écrier : «-0 soleil, pourquoi m'arrêter? Tu ne te lèves que pour m'ôter la clarté de la lumière véritable. »

Ce saint homme disait de la prière cette parole surhumaine et céleste : « Il n'y a pas de prière parfaite si le religieux s'aperçoit lui-même qu'il prie. » Nous oserons, malgré notre faiblesse, ajouter quelque chose à cette parole admirable, et nous indiquerons, d'après notre expérience, les moyens de reconnaître que Dieu nous a exaucés.

### 32.

Si, quand nous prions, nous ne ressentons aucune hésitation, aucun doute, si nous croyons sentir que nous sommes exaucés, soyons persuadés que nos prières ont réussi auprès de Dieu. Plus nous croirons que Dieu nous regarde et nous écoute, plus nous mériterons d'obtenir ce que nous demandons; car Notre-Seigneur est fidèle dans ses promesses, et il a dit : « Tout ce que vous demanderez dans votre prière, croyez que vous le recevrez, et vous l'obtiendrez. » (S. Marc, XI, 24.)

33.

L'ABBÉ GERMAIN. Cette persuasion qu'on sera exaucé ne peut venir que d'une grande pureté de conscience; mais nous qui avons encore le coeur déchiré par les épines du péché, pouvons-nous espérer que Dieu écoutera nos prières, lorsque nous n'avons, pour les appuyer, aucun mérite?

34.

L'ABBÉ ISAAC. L'Évangile et les prophètes nous apprennent les différentes causes qui font exaucer nos prières, selon les différentes dispositions de l'âme. Vous avez un moyen d'être exaucés, en vous réunissant pour prier, selon cette parole du Sauveur : « Si deux d'entre vous s'unissent sur la terre, tout ce qu'ils demanderont, mon Père qui est au ciel le leur accordera. » (S. Matth., XVIII, 19.) Vous avez un autre moyen, dans la plénitude de la foi, qui est comparée au grain de sénevé : « Si vous avez, est-il dit, de la foi comme un grain de sénevé, vous direz à cette montagne : Allez là, et elle ira, et rien ne vous sera impossible. » (S. Matth., XVII, 19.) Vous en avez un autre dans la persévérance de votre prière, qui doit aller, selon Notre-Seigneur, jusqu'à l'importunité : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si ce n'est pas par affection, ce sera à cause de son importunité, qu'il se lèvera et lui donnera ce dont il aura besoin. » (S. Luc, XI, 8.) Vous avez le moyen de l'aumône : « Renfermez votre aumône dans le cœur du pauvre, et elle priera pour vous au jour de la tribulation. » (Eccli., XXIX, 15.) Le changement de vie et les oeuvres de miséricorde vous feront aussi exaucer : « Brisez les chaînes de l'impiété; ôtez les fardeaux qui accablent » (Isaïe, LVIII, 6) ; et le Prophète ajoute, après avoir parlé de la stérilité d'un jeûne inutile : « Alors vous invoquerez le Seigneur, et le Seigneur vous exaucera; vous crierez, et il dira : Me voici. » (Ibid., 9.) Quelquefois l'excès de la tribulation vous fera exaucer : « J'ai crié vers le Seigneur, lorsque j'étais dans l'affliction, et il m'a exaucé » (Ps. CXIX, 1) ; et encore : « N'affligez pas l'étranger, car s'il crie vers moi, je l'exaucerai parce que je suis plein de miséricorde. » (Exod., XXII, 27.)

Vous voyez qu'il y a beaucoup de manières de mériter la grâce d'être exaucé, et personne ne doit désespérer d'obtenir les biens véritables et éternels. Car si la vue de nos misères nous persuade que nous ne sommes pas dans les conditions dont nous venons de parler, si nous ne pouvons nous unir à quelqu'un, avoir de la foi gros comme un grain de sénevé, et faire les oeuvres de miséricorde qu'indique le Prophète, nous pouvons recourir à cette importunité qui est possible à tous et qui suffit pour obtenir de Dieu tout ce que nous lui demandons. Il faut donc persévérer dans la prière, sans hésitation, avec une pleine confiance, et ne jamais douter que nous n'obtenions tout ce qui sera conforme au bon plaisir de Dieu. Car Dieu lui-même, dans son désir de nous accorder les biens célestes et éternels, nous exhorte à lui faire violence par nos importunités, qu'il ne méprise pas, qu'il ne repousse pas, mais qu'il

loue, au contraire , et qu'il réclame, promettant d'écouter avec bonté ceux qui espèrent avec persévérance : « Demandez, et vous recevrez; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et il vous sera ouvert; car celui qui demande reçoit, celui qui cherche trouve, et il est ouvert à celui qui frappe » (S. Luc, XI, 9); et encore : « Tout ce que vous demanderez dans la prière avec confiance, vous le recevrez, et rien ne vous sera impossible. » (S. Matth., XXI , 22.)

Si donc toutes les autres choses qui pourraient nous faire exaucer nous manquent, usons du moins de cette importunité qui ne demande pas de mérite et de grands efforts, et qui dépend seulement de la volonté. Mais il est certain que celui qui doute d'être exaucé ne sera pas exaucé. Prions donc sans jamais nous lasser, à l'exemple du prophète Daniel, qui fut écouté de Dieu dès le premier jour, et qui n'obtint ce qu'il demandait que vingt et un jours après. (Daniel , X, 13.) Nous ne devons donc pas cesser de prier avec ferveur, quoique Dieu paraisse être lent à nous exaucer. Ces retards peuvent être une disposition de la Providence , ou l'ange que Dieu avait chargé de nous apporter ses grâces , a rencontré la résistance du démon , et il ne peut accomplir son message, s'il nous trouve refroidis dans notre prière<sup>12</sup>. C'est ce qui serait arrivé certainement au Prophète, si sa vertu incomparable ne l'avait pas fait persévérer dans ses prières pendant vingt et un jours.

Ne nous laissons pas aller au découragement, lorsque nous sentons que notre prière n'est pas exaucée , et ne doutons pas de la promesse de Dieu qui a dit : « Tout ce que vous demanderez avec confiance dans la prière , vous le recevrez. » (S. Matth., XXI, 22.) Il ne faut pas rejeter cette parole de l'évangéliste saint Jean, qui tranche toute difficulté à ce sujet : « Voici la confiance que nous avons en Dieu : tout ce que nous lui demanderons de conforme à sa volonté, nous l'obtiendrons. » (S. Jean , V, 14.)

Il veut donc que nous n'ayons une entière confiance dans nos prières , que quand elles ont pour règle sa volonté et non pas notre bien-être et notre consolation temporelle. C'est ce que nous disons nous-mêmes dans l'Oraison dominicale : « Que votre volonté soit faite et non la nôtre. » Si nous nous rappelons ce que dit l'Apôtre : « Nous ne savons ce qu'il faut demander et comment il faut demander, » nous comprendrons que souvent nous demandons des choses contraires à notre salut, et que Dieu, qui voit bien mieux que nous ce qui nous est utile , nous fait une grande grâce en nous les refusant. Il en fut certainement ainsi pour l'Apôtre des nations, qui demandait d'être délivré de cet ange de Satan , auquel Dieu permettait , pour son bien , de l'insulter : « Par trois fois, dit-il , j'ai demandé au Seigneur de l'éloigner de moi, il m'a été répondu : Ma grâce te suffit; car la vertu se perfectionne dans la faiblesse. » (I Cor., XII, 9.) Notre-Seigneur, revêtu de notre humanité , a voulu nous donner en cela l'exemple , comme il l'avait fait pour le reste. Il disait dans sa prière : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi; cependant qu'il soit fait , non pas selon ma volonté, mais selon la vôtre (S. Matth., XXVI, 39) ; et ainsi sa volonté ne différerait en rien

---

<sup>12</sup>La résistance du démon ne peut arrêter l'action des bons anges auprès de nous que par notre complicité.

de la volonté de son Père , « car il était venu sauver ce qui avait péri (S. Matth., XVIII, 11) et donner sa vie pour la rédemption d'un grand nombre. » (S. Matth., XX, 18.) Il avait dit lui-même : « Personne ne m'ôte la vie, c'est moi qui la quitte volontairement; j'ai le pouvoir de la quitter, et j'ai aussi le pouvoir de la reprendre. » (S. Jean , X, 17.)

David exprime cette union intime des volontés du Fils et du Père : « C'est votre volonté , mon Dieu, que j'ai voulu faire.» (Ps. XXXIX, 9.) Il est dit du Père : « Dieu a tellement aimé le monde , qu'il lui a donné son Fils unique » (S. Jean , III , 16) ; et il est écrit du Fils : « Il s'est livré lui-même pour nos péchés. » (Galat., I, 4.) Il est encore dit du Père : « Il n'a pas épargné son propre Fils , mais il l'a livré pour nous » (Rom., VII, 32), et du Fils : « Il s'est offert parce qu'il l'a voulu. » (Isaïe, LIII, 7.) La volonté du Père et du Fils est donc en toute chose la même, et les deux volontés se sont également accordées dans le mystère de la Résurrection ; car l'Apôtre dit que le Père a ressuscité le corps de Jésus Christ, » et c'est Dieu le Père qui a ressuscité son Fils d'entre les morts» (Gal., I, 1) ; et le Fils a déclaré qu'il relèverait le temple de son corps : « Détruisez le temple, a-t-il dit, et je le rétablirai en trois jours. » (S. Jean, II, 19.)

Suivons donc l'exemple de Notre-Seigneur et terminons toutes nos prières en disant : « Cependant, qu'il soit fait, non pas selon ma volonté, mais selon la vôtre.» C'est ce que rappellent les trois inclinations que font les religieux, en achevant ensemble leurs prières. Celui qui n'y pense pas ne saurait en comprendre le sens.

### 35.

Un des préceptes évangéliques qu'il faut observer avec le plus de soin, « c'est, avant tout, d'entrer dans sa chambre, de fermer sa porte pour prier notre Père en secret. » (S. Matth., VI, 6.) Voici le moyen d'accomplir ce commandement : Nous prions dans notre chambre , lorsque nous bannissons de notre coeur le bruit de nos pensées et de nos inquiétudes, pour offrir à Dieu nos prières dans le secret de l'amour.

Nous fermons notre porte, lorsque nous fermons nos lèvres, pour prier en silence Celui qui écoute le coeur plus que les paroles. Nous prions en secret , lorsque nous exposons à Dieu nos demandes, de tout notre coeur, de toute notre âme , sans que notre ennemi puisse même reconnaître ce que nous lui demandons; car nous devons prier en silence, non-seulement pour ne pas distraire nos frères présents, par nos soupirs et nos cris, et les empêcher eux-mêmes de prier, mais encore pour cacher nos intentions aux démons, qui nous attaquent surtout pendant la prière. C'est ainsi que nous accomplirons ce précepte : « Fermez votre bouche, et gardez-vous de celle qui dort sur votre sein. » (Michée, VII, 5.)

36.

Ainsi nous devons faire des prières courtes, mais fréquentes, de peur que, si elles étaient longues, l'ennemi n'eût le temps de jeter quelques distractions dans notre cœur. C'est là le vrai sacrifice : « Un cœur contrit est le sacrifice agréable à Dieu » (Ps. L, 19) ; c'est l'oblation salutaire, l'offrande pure, le sacrifice de justice et de louange, l'hostie véritable et grasse, la moelle de l'holocauste (Ps. LXV, 15), qu'offre un cœur contrit et humilié. Si nous prions avec cette ferveur et cette disposition d'esprit, nous pourrions bien dire avec David : « Que ma prière monte en votre présence, comme l'encens, et que mes mains s'élèvent comme le sacrifice du soir. » (Ps. CXL, 2.) C'est le sacrifice que l'heure et l'approche de la nuit nous invitent à offrir. Il semble à notre faiblesse que nous avons parlé longtemps et dit beaucoup de choses, et cependant c'est bien peu, si nous considérons la grandeur et la difficulté du sujet.

Les saintes instructions du vénérable abbé nous ravirent sans nous rassasier. Après avoir célébré les vêpres et pris quelque repos, nous le conjurâmes, dès que parut le jour, de traiter plus complètement encore le même sujet. Nous prîmes ensuite congé de lui, tout joyeux de ce qu'il nous avait dit, et de ce qu'il avait promis de nous dire. Il nous avait bien démontré l'excellence de la prière, mais il ne nous avait pas assez expliqué l'ordre et les dispositions nécessaires pour acquérir et conserver la persévérance dans la prière.

## **DIXIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ ISAAC : DE LA PRIÈRE**

Moyens d'arriver à la perfection de la prière. — Pureté de Pâme. — Se séparer des choses matérielles et sensibles. — S'unir à Jésus-Christ. — Commencer par les choses les plus faciles. — Beauté de ce verset : Mon Dieu, venez à mon aide; Seigneur, halez-vous de me secourir. — Préparation par la pauvreté d'esprit, les veilles, la méditation, le travail des mains.

1.

Je suis obligé de rapporter ici une chose qui semble faire tache dans la vie si sublime des solitaires, que je me suis efforcé, avec la grâce de Dieu, d'exposer ailleurs du mieux qu'il m'a été possible<sup>13</sup>. Je n'hésite pas à le faire dans l'espoir qu'il en sortira un grand enseignement pour les personnes simples qui liront le passage de la Genèse où il est question de l'image et ressemblance divine. (Gen., I, 11.) L'intelligence de ce texte est nécessaire pour ne pas tomber dans un grossier blasphème, et pour ne pas nier le fondement même de la foi catholique.

---

<sup>13</sup>Dans le livre des Institutions, autre ouvrage de Cassien.



2.

En Égypte, il existe une ancienne coutume; après l'Épiphanie, que les prêtres de la province appellent la fête du baptême de Notre-Seigneur ou de sa naissance, selon la chair, car ils ne célèbrent pas séparément ces deux mystères, comme le font les Églises d'Occident, le patriarche d'Alexandrie envoie, par toute l'Égypte, des lettres qui indiquent le commencement du carême et le jour de Pâques, non-seulement à toutes les villes, mais encore à tous les monastères. Il arriva donc, d'après cette coutume, que peu de jours après la conférence que nous avons eue avec l'abbé Isaac, l'évêque d'Alexandrie, Théophile, envoya des lettres publiques où, en annonçant la fête pascale, il discutait et réfutait longuement l'absurde hérésie des anthropomorphites<sup>14</sup>. La plupart des solitaires d'Égypte, dont la simplicité avait été surprise par l'erreur, attaquèrent presque tous l'écrit du patriarche, et la plupart des anciens résolurent de se séparer de lui, comme d'un homme qui faussait la sainte Écriture, en niant que Dieu eût une forme humaine, tandis que la Genèse dit positivement qu'Adam fut créé à sa ressemblance.

Enfin les solitaires qui habitaient le désert de Schethé, et qui surpassaient en science et en perfection ceux qui habitaient les monastères de l'Égypte, rejetèrent tous cette lettre; il n'y eut que l'abbé Paphnuce, prêtre de notre congrégation, qui l'accepta, et aucun des prêtres qui présidaient aux trois Églises du désert ne permit qu'on la lût ou qu'on la récitât dans leurs assemblées.

3.

Parmi ces solitaires, tombés dans cette erreur, se trouvait un abbé nommé Sérapion, consommé dans toutes les vertus, et recommandable par l'austérité de sa vie. Son ignorance sur ce point de doctrine nuisait d'autant plus à ses frères, qu'il les surpassait presque tous par son mérite et son expérience. Le saint prêtre Paphnuce chercha souvent, par ses exhortations, à le ramener à la foi véritable, sans pouvoir réussir, parce que cette doctrine lui semblait une doctrine nouvelle, contraire à la tradition. Sur ces entrefaites, arriva de la Cappadoce, pour visiter les solitaires, le diacre Photin, qui était très-savant. Le bienheureux Paphnuce le reçut avec une grande affection, et pour bien établir la vérité contenue dans les lettres de Théophile, il le pria d'expliquer, en présence de tous les frères, comment les Églises d'Orient interprétaient le passage de la Genèse : « Faisons l'homme à notre image et ressemblance. » Le saint diacre montra que tous les évêques de ces Églises ne prenaient pas le passage à la lettre, mais qu'ils attachaient un sens spirituel à cette image et ressemblance divine. Il prouva clairement, et par des textes nombreux de l'Écriture, qu'il

était impossible d'admettre que la majesté infinie, incompréhensible et invisible de Dieu fût limitée, circonscrite par quelque chose rappelant la forme humaine, parce que sa nature

---

<sup>14</sup>Ces îles étaient situées à l'embouchure du Rhône.

était simple, immatérielle, incorporelle, et que l'oeil ne pouvait pas plus la saisir que l'esprit la comprendre. Le bon vieillard, vaincu par des démonstrations si savantes, revint aux croyances de la tradition catholique.

L'abbé Paphnuce ressentit une grande joie de ce changement, et nous fûmes tous heureux de voir que Dieu n'avait pas permis qu'un homme, vieilli dans les austérités et la pratique de toutes les vertus, persévérât, par simplicité et par ignorance, dans une croyance si contraire à la foi; et nous nous levâmes pour lui offrir de publiques actions de grâces. Pendant notre prière, le bon vieillard, confus de voir se dissiper toutes les images qu'il se formait de Dieu, s'abandonnait, en priant, aux gémissements et aux larmes, et se prosternait à terre en criant : « Hélas ! que je suis malheureux ! ils m'ont enlevé mon Dieu. Je n'ai plus rien pour me fixer; je ne connais plus maintenant Celui que je dois adorer et supplier. » Cet événement nous troubla, surtout en nous rappelant ce qu'il avait dit dans notre dernière conférence; nous allâmes trouver l'abbé Isaac, et dès que nous l'aperçûmes, nous lui parlâmes en ces termes :

#### 4.

Mon Père, les choses nouvelles et intéressantes que vous nous avez dites dans votre conférence sur la prière, nous engageaient bien à tout quitter pour revenir profiter de votre expérience; mais nous y sommes encore portés davantage, en voyant l'erreur grossière où nous pensons que les ruses de l'ennemi ont fait tomber l'abbé Sérapion. Nous sommes vraiment consternés, en considérant que tant de travaux, tant de peines, admirablement supportés dans le désert, pendant cinquante ans, pouvaient être perdus à cause de son ignorance, et qu'il était même exposé à une mort éternelle. Nous désirons savoir, d'abord, pourquoi il est tombé dans une si grave erreur; et nous vous supplions de nous apprendre ensuite le moyen d'arriver à cette prière, dont vous nous avez déjà si parfaitement entretenus. Cette admirable conférence nous a frappé l'esprit; mais elle ne nous a pas indiqué les moyens de pratiquer ce que vous nous avez enseigné.

#### 5.

L'ABBÉ ISAAC. Il n'est pas étonnant qu'un homme fort simple, qui n'a rien appris sur la substance et la nature divine, soit resté par ignorance et par habitude dans son ancienne erreur; car, à vous parler franchement, je ne pense pas, comme vous, qu'il ait été trompé par le démon depuis sa conversion, mais qu'il a seulement continué à suivre les données du paganisme qui adore les démons sous une forme humaine. Beaucoup croient ainsi, par habitude, qu'il faut adorer sous la forme d'une image la majesté incompréhensible et infinie de Dieu, bien persuadés qu'ils ne pourront jamais fixer leurs pensées, et bien faire leurs prières, s'ils n'ont pas toujours dans leur esprit et devant les yeux une image à laquelle ils offrent leurs supplications. C'est l'erreur que l'Apôtre condamne, en disant « Ils ont changé

la gloire incorruptible de Dieu en la ressemblance de l'image de l'homme corruptible. » (Rom., I, 23.) Jérémie dit aussi : « Mon peuple a changé sa gloire en une idole. » (Jér., II, 11.)

Quoique cette erreur ait pour beaucoup l'origine que nous venons de dire, d'autres, cependant, la partagent sans avoir jamais été souillés des superstitions païennes; c'est qu'ils interprètent mal ce passage de la Genèse : « Faisons l'homme à notre image et ressemblance. » Leur ignorance et leur simplicité les font tomber dans l'hérésie des anthropomorphites, qui soutiennent avec une coupable opiniâtreté que la substance simple et infinie de la Divinité a une forme et une figure humaine. Celui qui sera instruit des dogmes catholiques détestera cette doctrine païenne, et pour prier saintement, non-seulement il ne donnera à la Divinité aucune forme corporelle, ce qui serait un blasphème, mais encore il effacera de son esprit l'idée de toute action et de toute parole capable d'altérer la vérité.

## 6.

Je vous ai dit, dans notre dernière conférence, que l'âme s'élevait dans la prière selon le degré de sa pureté. Plus elle s'éloigne de la vue des choses matérielles et terrestres, plus elle se purifie et voit intérieurement Jésus-Christ dans les abaissements de sa vie ou dans la majesté de sa gloire. Celui-là ne pourra voir Jésus-Christ dans toute sa puissance, s'il est encore faible comme les Juifs, et il ne dira pas avec l'Apôtre : « Si nous avons connu le Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus ainsi maintenant. »

(II Cor., V, 16.) Ceux-là seulement contemplent la Divinité d'un oeil très-pur, qui s'éloignent des oeuvres et des pensées basses et terrestres, pour monter avec lui sur la montagne élevée de la solitude, où, libres du tumulte des passions et affranchis de tous les vices, ils contemplent à la clarté de leur foi et du haut de leur vertu la gloire et la beauté de son visage, que méritent de voir ceux qui ont le coeur pur.

Jésus, du reste, se laisse voir aussi par ceux qui demeurent dans les villes et dans les bourgs, c'est-à-dire, par ceux qui restent parmi les hommes et dans la vie active; mais ce n'est pas avec cette clarté dont jouissent ceux qui peuvent monter avec lui sur la montagne des vertus, comme saint Pierre, saint Jacques et saint Jean. (S. Matth., XVII.) C'est ainsi qu'il apparut à Moïse dans la solitude (Exod., III), et qu'il parla à Élie. (III Rois , XVI, XIX.) Notre-Seigneur a voulu nous donner lui-même l'exemple de cette pureté parfaite, et quoiqu'il fût la source inaltérable de toute sainteté, et qu'il n'eût pas besoin de se retirer dans la solitude pour acquérir cette pureté, puisqu'il ne pouvait contracter aucune souillure du commerce des hommes, qu'il purifie et qu'il sanctifie, au contraire, il se retira cependant seul sur la montagne pour prier (S. Matth., XIV, 23), nous enseignant, par cette retraite, à nous séparer, comme lui, de l'embarras des affaires et du bruit de la foule, si nous voulons nous entretenir avec Dieu de toute notre âme et de tout notre coeur. Nous jouirons ainsi dès cette vie, à un

certain degré, de cette béatitude promise aux saints dans le ciel; car Dieu nous sera tout en toutes choses. (I Cor., XV, 28.)

7.

Alors s'accomplira parfaitement en nous cette prière, que le Sauveur adressait à son Père pour ses disciples : « Que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux, et qu'ils soient en nous. Qu'ils soient tous unis; comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous, qu'ils soient eux-mêmes en nous. » (S. Jean, XVII, 21.)

Cette prière de Notre-Seigneur ne peut manquer de s'accomplir, quand nous l'aimerons comme il nous aime. Et cela se fera lorsque tout ce que nous aimerons, tout ce que nous désirerons, tout ce que nous étudierons, rechercherons, penserons, verrons, dirons, espérons, sera Dieu et Dieu seul, et que cette unité du Père avec le Fils, et du Fils avec le Père, pénétrera tellement notre esprit et notre cœur, que la charité, qui nous unit à lui, sera continuelle et inaltérable comme celle qu'il a pour nous. En demeurant ainsi unis à lui, Dieu sera notre espérance, notre pensée, notre parole; nous arriverons à cet état que Notre-Seigneur nous souhaitait dans sa prière : « Qu'ils soient tous un, comme nous le sommes nous-mêmes. Que je sois en eux, comme vous êtes en moi, et qu'ils soient ainsi consommés dans l'unité. » (S. Jean, XVII, 21.) C'est là le but que doit se proposer un religieux; c'est vers cette image de la béatitude éternelle qu'il doit tendre, afin de mériter, de goûter dans le vase fragile de son corps, les prémices, les arrhes de ce bonheur, de cette gloire qui l'attendent au ciel. Oui, la véritable perfection pour l'âme est de se dépouiller de tout ce qui est charnel, pour s'élever de plus en plus vers les choses célestes, jusqu'à ce que toute sa vie, tous les mouvements de son cœur deviennent une continuelle prière.

8.

L'ABBÉ GERMAIN. Votre première conférence nous avait étonnés, et nous en avions désiré une autre; mais celle-ci nous étonne davantage. Plus vos enseignements nous donnent le désir de cette heureuse perfection, plus nous nous sentons découragés, parce que nous ignorons les moyens d'atteindre cet état sublime. Permettez-nous donc de vous exposer les pensées qui nous viennent, lorsque nous nous renfermons dans nos cellules pour prier. Vous nous écouterez avec patience, parce que nous savons que votre vertu ne s'offense pas de la folie des faibles, et qu'il leur est bon de se montrer à vous, afin que vous puissiez les corriger de leurs défauts. Il nous semble que dans tout art, dans toute profession, il est nécessaire, pour atteindre la perfection, de commencer par des choses très-simples et très-faciles, afin que ces premiers essais soient comme un lait nourrissant qui fortifie peu à peu, et permettent de s'élever graduellement des petites choses aux grandes. Les principes les plus élémentaires d'une profession en facilitent les débuts, et font arriver nécessairement

et sans peine au plus haut degré de la perfection. Un enfant ne pourrait jamais prononcer les syllabes, s'il ne connaissait d'abord les lettres. Comment lirait-il couramment, s'il savait à peine assembler les mots?

Comment apprendrait-il la rhétorique et la philosophie, s'il ignorait les règles de la grammaire? De même dans cet art sublime qui nous apprend à nous unir à Dieu, il y a certainement des principes qui servent de fondements solides pour élever l'édifice de notre perfection. Il nous semble que ces principes consistent d'abord dans le souvenir et la pensée de Dieu, et ensuite dans le moyen de fixer en nous ce souvenir et cette pensée. N'est-ce pas là toute la perfection? C'est pourquoi nous désirons connaître ce moyen de concevoir Dieu, de le retenir en nous, afin que, si sa pensée nous échappe quelquefois, nous puissions promptement la rappeler et la ressaisir sans difficulté; car il arrive souvent, qu'après nous être égarés dans nos prières, nous revenons à nous, comme si nous sortions d'un profond sommeil, et nous cherchons à ressusciter en nous cette pensée de Dieu que nous avons perdue. Nous nous fatiguons avant de l'avoir retrouvée, et notre attention se relâche bientôt sans avoir pu réussir. Il est évident que nous tombons dans cette confusion, parce que nous n'avons pas quelque chose de fixe, d'invariable qui puisse rappeler notre esprit de tous ses égarements, et le ramener, après bien des tempêtes, au port de la paix. Notre âme souffre de son ignorance et de ces difficultés; elle va d'objet en objet, comme une personne ivre, recevant de tous les côtés des impressions différentes, et n'ayant de bonnes pensées qu'au hasard, sans savoir comment elles viennent et comment elles disparaissent.

## 9.

L'ABBÉ ISAAC. La demande si précise et si spirituelle que vous me faites, est une preuve que vous n'êtes pas éloigné de cette pureté; personne ne pourrait, je ne dis pas comprendre ce sujet, mais seulement en exposer les difficultés, sans avoir fait beaucoup d'efforts pour les pénétrer. Il faut avoir longtemps vécu saintement, et acquis de l'expérience pour désirer ainsi cette pureté et frapper à la porte de son sanctuaire. Je vois que vous ne vous êtes pas contentés d'arriver au seuil de la prière véritable, mais que vous en avez pénétré et touché les mystères; que vous les possédez même à un certain degré. Aussi j'espère que je n'aurai pas beaucoup de peine, avec la grâce de Dieu, à vous faire entrer plus avant, et que vous saisirez sans peine les choses que j'ai à vous expliquer. On est bien prêt de connaître, quand on sait ce qu'il faut chercher, et la science n'est pas éloignée de celui qui commence à comprendre tout ce qu'il ignore. Je ne crains pas d'encourir le reproche d'indiscrétion ou de légèreté, en vous exposant ce que je vous avais caché, dans notre dernière conférence, sur la perfection de la prière; car au point où vous êtes arrivés, la grâce de Dieu pourrait très-bien tout vous apprendre, sans mon intermédiaire.

## 10.

Vous avez fait une très juste comparaison en parlant de l'instruction des enfants, qui ne peuvent recevoir les premiers enseignements, lire et écrire couramment, s'ils n'étudient d'abord la forme des lettres, et s'ils ne s'exercent pas longtemps et avec soin à les reproduire. Il en est de même pour la science spirituelle que vous désirez acquérir : il faut avoir un modèle que vous puissiez regarder sans cesse, méditer et vous approprier de manière à vous élever peu à peu à des pensées plus parfaites. Voici cette règle que vous cherchez, cette formule de la prière, que tout religieux qui désire se souvenir continuellement de Dieu, doit s'accoutumer à méditer sans cesse dans son cœur, en en bannissant toute autre pensée ; car il ne pourra jamais la retenir s'il ne s'affranchit de toute inquiétude et de tous soins corporels. C'est un secret que nous ont laissé quelques-uns de nos anciens Pères, et que nous ne disons qu'au petit nombre de personnes qui le désirent avec ardeur.

Cette formule qui vous rappellera toujours Dieu, et dont vous ne devez jamais vous séparer, est celle-ci : « Mon Dieu, venez à mon aide ; hâtez-vous, Seigneur, de me secourir. Deus in adiutorium meum intende; Domine; ad adjuvandum me festina. » Ce verset, choisi dans toute l'Écriture, renferme tous les sentiments que peut concevoir la nature humaine; il convient parfaitement à tous les états et à toutes les tentations. On y trouve l'invocation de Dieu contre tous les dangers, l'humilité d'une sincère confession, la vigilance de la sollicitude et de la crainte, la considération de notre faiblesse, l'espérance d'être exaucé, la confiance en un secours présent et certain; car celui qui invoque son protecteur est toujours certain de sa présence. On y trouve l'ardeur de l'amour et de la charité, la vigilance contre les pièges qui nous environnent et contre les ennemis qui nous attaquent nuit et jour, et l'âme confesse qu'elle ne peut en triompher sans le secours de son défenseur. Ce verset, pour ceux que les démons tourmentent, est un rempart inexpugnable, une cuirasse impénétrable, un bouclier qui nous couvrira toujours lorsque la paresse, l'ennui, la tristesse, le découragement nous accablent; il nous empêche de désespérer de notre salut, en nous montrant Celui, que nous invoquons présent à nos combats et entendant nos supplications.

Lorsque les joies spirituelles inondent notre cœur, il nous avertit de ne pas nous élever et nous enorgueillir de ce bonheur que nous ne pourrions conserver sans la protection de Dieu, dont nous implorons sans cesse le prompt secours. Ainsi, dans quelque état que nous nous trouvions, ce verset nous sera toujours utile et nécessaire. Celui qui désire être secouru toujours et en toute chose, confesse qu'il a besoin de Dieu dans la prospérité comme dans le malheur ; car Dieu seul peut le tirer de la peine ou le conserver dans la joie, et, sans son secours, la faiblesse humaine succomberait de toute manière. Si je suis tenté de gourmandise, je désirerai des aliments que le désert ne connaît pas; et, dans la plus affreuse solitude, je sentirai d'odeur des mets qu'on sert sur la table des rois; je serai entraîné malgré moi à en souhaiter de semblables. C'est l'occasion de dire : « Mon Dieu, venez à

mon aide; Seigneur, hâtez-vous de me secourir. » Je serai tenté d'avancer l'heure du repas , ou j'éprouverai un violent désir d'augmenter la quantité ordinaire de ma nourriture; je dois dire en gémissant :

« Mon Dieu, venez à mon aide; Seigneur, hâtez-vous de me secourir. » Les révoltes de la chair m'obligeront à des jeûnes plus rigoureux, mais la faiblesse de mon estomac et l'état de ma santé m'arrêteront; pour obtenir de pouvoir jeûner ou d'apaiser sans ce moyen les ardeurs de la concupiscence , je recourrai à la prière : « Mon Dieu, venez à mon aide; Seigneur, hâtez-vous de me secourir. » En me mettant à table, à l'heure accoutumée, j'aurai horreur du pain et je voudrai pouvoir me passer de nourriture; je dirai encore en soupirant : « Mon Dieu, venez à mon aide; Seigneur, hâtez-vous de me secourir. »

Lorsque je voudrai, par la lecture, fixer mon attention et mon coeur, le mal de tête m'empêchera; ou dès la neuvième heure le sommeil m'envahira et me fera pencher sur mon livre, je serai porté à cesser ou à pré-venir l'heure du repos, et la pesanteur de mes yeux me fera entre-couper la récitation des psaumes et de l'office, je crierai encore: « Mon Dieu, venez à mon aide; Seigneur, hâtez-vous de me secourir. » Quelquefois , au contraire, le sommeil fuira mes yeux, et le démon, pour me fatiguer, prolongera mes veilles, et m'ôttera, pendant la nuit , toute espèce de repos; je prierai alors et je dirai en soupirant : « Mon Dieu , venez à mon aide ; Seigneur, hâtez-vous de me secourir. » Je lutterai contre les vices et les tentations de la chair, qui tâchent de me séduire au milieu de mon sommeil. Que faire pour empêcher la flamme étrangère de consumer les fleurs odorantes de la chasteté , si ce n'est de crier : « Mon Dieu , venez à mon aide ; Seigneur, hâtez-vous de me secourir. » Si les mouvements de la concupiscence sont apaisés, comment conserver cet état, ou plutôt cette grâce que la bonté de Dieu m'accorde? je dirai avec ferveur : « Mon Dieu , venez à mon aide; Seigneur, hâtez-vous de me secourir. » La colère , l'avarice , la tristesse me tourmentent; je perds cette douceur que je cherchais et que j'aimais tant, et je deviens amer comme le fiel, agité comme la tempête; je crierai en gémissant : « Mon Dieu, venez à mon aide; Seigneur, hâtez-vous de me secourir. »

Quelquefois l'orgueil, la vaine gloire me travailleront, et je ressentirai une secrète comp-laisance en voyant la négligence et la tiédeur des autres; je combattrai les suggestions dan-gereuses de l'ennemi , en disant de toute la conviction de mon coeur : « Mon Dieu , venez à mon aide; Seigneur, hâtez-vous de me secourir. » Lorsque j'aurai vaincu l'orgueil et obtenu par la componction la grâce de l'humilité et de la simplicité, pour empêcher l'orgueil de re-venir, et la main du pécheur de m'ébranler (Ps. XXXV, 12) ; pour que la joie de la victoire ne me cause pas une défaite plus honteuse, je crierai de toutes mes forces : « Mon Dieu , venez à mon aide; Seigneur, hâtez-vous de me secourir. » Mes distractions seront continuelles, infinies; je souffrirai de la légèreté de mon pauvre coeur, je ne pourrai retenir l'égarément de mes pensées , et toute ma prière sera traversée par les rêves et les fantômes de mon ima-

gination , sans que je puisse écarter ce souvenir de mes paroles et de mes actions. Je me sentirai dans une stérilité, une aridité si grande, qu'il me sera impossible d'exciter en moi le moindre mouvement vers Dieu. Pour me délivrer de ces ténèbres de mon âme , que ne peuvent dissiper mes soupirs et mes larmes, je crierai encore : « Mon Dieu, venez à mon aide; Seigneur, hâtez-vous de me secourir. » Je rentrerai, au contraire, dans la possession de mon âme et dans la stabilité de mes pensées; mon coeur sera inondé d'une joie ineffable, et la visite de l'Esprit-Saint me donnera des lumières surabondantes, et me fera pénétrer les secrets divins et comprendre tout à coup avec évidence ce que j'apercevais à peine. Pour jouir longtemps de ces grâces , je dirai avec ferveur et souvent : « Mon Dieu, venez à mon aide; Seigneur, hâtez-vous de me secourir. » Les démons m'entoureront de terreurs pendant la nuit, et les esprits impurs me troubleront de leurs fantômes ; la crainte me fera perdre l'espérance de mon salut et de ma vie. Je me réfugierai dans la prière comme au port, et je crierai de toutes mes forces : « Mon Dieu , venez à mon aide ; Seigneur, hâtez-vous de me secourir. » La consolation de Dieu viendra me ranimer , et je me sentirai , à sa présence , comme environné d'une multitude d'anges. Les démons, que je craignais plus que la mort, et qui me glaçaient d'épouvante , ne me paraîtront plus si redoutables, et j'oserai moi-même les attaquer. Pour conserver cette force que la grâce me donne, je crierai encore de toute mon âme : « Mon Dieu , venez à mon aide; Seigneur, hâtez-vous de me secourir. »

Ainsi, nous devons sans cesse adresser à Dieu cette courte prière , afin de n'être pas abatus par l'adversité, ou orgueilleux dans la prospérité. Oui , méditez sans cesse ce verset dans votre coeur, récitez-le pendant votre travail , au milieu de vos occupations et lorsque vous êtes en voyage. Que votre esprit s'en nourrisse , en dormant, en mangeant, en subissant toutes les nécessités de la nature; que sa méditation devienne pour vous comme une formule puissante et salutaire qui non-seulement vous préservera de toutes les attaques du démon, mais encore vous purifiera des vices et de la contagion de la terre , pour vous élever à la contemplation des choses invisibles et célestes, et vous faire arriver à cette ineffable ardeur de la prière, que bien peu connaissent. Endormez-vous en récitant ce verset , de manière que, par habitude , vous le disiez encore pendant votre sommeil ; et lorsque vous vous réveillerez, que ce soit la première chose qui se présente à votre esprit. Dites-le en vous agenouillant, dès que vous quittez votre lit, et qu'il vous accompagne ainsi d'action en action pendant tout le cours de la journée. Méditez-le selon le précepte divin : « soit que vous reposiez dans votre maison, soit que vous soyez en voyage , soit que vous dormiez , soit que vous vous leviez. Ecrivez-le sur vos lèvres et sur votre porte ; gravez-le sur les murs de votre demeure et au plus profond de votre âme», afin qu'il en découle naturellement, lorsque vous vous mettez en prière, et qu'il vous accompagne ensuite comme une oraison fervente et continuelle dans toutes les occupations de votre vie.



## 11.

Que l'âme s'attache donc à ces paroles, jusqu'à ce qu'à force de les méditer, elle éloigne et rejette cette abondance, cette richesse de pensées qui pourraient l'occuper, et qu'elle parvienne, en se renfermant dans la pauvreté de ce verset, à cette première des béatitudes de l'Évangile : « Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux. » L'homme, devenant aussi saintement pauvre, accomplira cette parole du prophète : « Le pauvre et l'indigent loueront votre nom. » (Ps. LXXIII, 21.) Peut-il y avoir une pauvreté plus noble et plus sainte que la pauvreté de celui qui reconnaît manquer de toute force et de tout secours, et sollicite l'assistance continue d'autrui. Il comprend que sa vie, son existence de tous les instants dépend de la bonté divine; il confesse sincèrement qu'il est le mendiant du Seigneur, et il lui dit humblement chaque jour : « Pour moi, je suis pauvre et mendiant, mon Dieu, assistez-moi. » (Ps. XXXIX, 18.) La science infinie de Dieu l'éclaire, et il commence à pénétrer les plus sublimes mystères, selon cette parole du prophète : « Les montagnes élevées sont pour les cerfs, et les rochers le refuge des hérissons. » (Ps. CIII, 18.) Ce texte convient bien à notre sujet : celui qui vit dans la simplicité et l'innocence, celui qui ne fait aucune peine, aucun mal à personne, qui se contente de sa position, et qui désire seulement se défendre de l'attaque de ses ennemis, semble un hérisson spirituel qui se cache sous la pierre de l'Évangile, c'est-à-dire dans le souvenir de la passion de Notre-Seigneur; et la méditation continue de notre verset le protège contre toutes les embûches de ceux qui le poursuivent.

C'est de ces hérissons spirituels qu'il est dit dans les Proverbes (XXX, 26) : « Les hérissons sont des êtres faibles qui font leur demeure dans les pierres. » Qu'y a-t-il de plus faible qu'un chrétien, de plus infirme qu'un religieux qui, non-seulement ne peut se venger d'aucune injure, mais qui ne doit pas même en éprouver la moindre émotion?

Celui qui arrive à cet état possède, avec la simplicité de l'innocence, la vertu de discrétion; il peut exterminer les serpents les plus dangereux, et fouler aux pieds le démon vaincu. Semblable au cerf spirituel, par la ferveur de son âme, il se nourrit sur les hauteurs des prophètes et des apôtres, et se rassasie de leurs plus sublimes mystères. Fortifié par cette céleste nourriture, il se pénétrera tellement des sentiments exprimés dans les Psaumes, qu'il ne paraîtra plus les réciter de mémoire, mais les composer lui-même, comme une prière qui découle du fond de son cœur; ou du moins il semblera qu'ils ont été faits pour lui spécialement, et que tout ce qui s'est passé en David s'accomplit encore dans sa personne.

En effet, nous comprenons plus clairement les saintes Écritures, et nous en pénétrons, pour ainsi dire, la moelle, la substance, lorsque l'expérience, non-seulement nous en donne l'intelligence, mais encore nous inspire à l'avance le sens des paroles mieux que toutes les explications des hommes. En ressentant dans notre cœur les sentiments qui ont fait composer un psaume, nous en devenons, pour ainsi dire, les auteurs; nous le prévenons

plus que nous ne le suivons ; nous en saisissons le sens avant d'en connaître la lettre. Nous nous rappelons , en le récitant , tout ce qui s'est passé en nous, nos combats de tous les jours, les suites de nos négligences, les conquêtes de nos efforts, les bienfaits de la Providence, ce que nous ont fait perdre les tentations de l'ennemi, le défaut de mémoire, la faiblesse humaine, l'imprévoyance et l'ignorance. Nous trouvons tous nos sentiments exprimés dans les Psaumes ; nous y voyons, comme dans un pur miroir, tout ce que nous aimons, et nous nous servons de leurs paroles, non pas comme si nous les avions apprises, mais comme si elles étaient nées naturellement de notre cœur, comme des fruits de notre expérience plutôt que de notre mémoire. Et c'est ainsi que notre âme arrive à cette perfection de la prière dont nous avons parlé dans notre dernière conférence, autant que Dieu nous en a fait la grâce. L'esprit alors n'est occupé d'aucune image, n'est troublé par aucune parole; il se laisse entraîner par une volonté, par une ardeur qui ne peut s'exprimer. L'âme s'élève au-dessus des sens et des choses visibles, et n'offre plus à Dieu que des soupirs et des gémissements inénarrables.

**12.**

L'ABBÉ GERMAIN. Non-seulement vous nous avez enseigné la manière de prier, mais vous nous avez très-clairement expliqué la perfection de la prière. Quoi de plus élevé, de plus parfait, que de s'entretenir continuellement de la pensée de Dieu , en se servant d'un verset qui nous éloigne des choses visibles, et qui renferme, en si peu de mots, tous les sentiments que nous pouvons avoir dans nos prières? Aussi maintenant, nous vous supplions de nous dire le moyen de retenir sans cesse ce verset que vous nous avez indiqué, afin qu'avec la grâce de Dieu, nous puissions bannir toutes les pensées du siècle et ne garder que celles du ciel.

**13.**

A peine commençons-nous à nous occuper d'un psaume , qu'il nous échappe , sans que nous nous en apercevions , et nous sommes surpris de passer si vite à un autre texte de l'Écriture; dès que nous nous y appliquons, et avant d'avoir pu l'approfondir, la mémoire s'égare sur un autre passage et nous fait perdre le fruit de notre méditation. Nous passons ainsi d'un sujet à un autre, nous errons de psaumes en psaumes; nous allons de l'Évangile aux Épîtres de saint Paul, de l'Apôtre aux prophètes, et des prophètes aux pieuses histoires. Notre esprit ne fait que courir à travers les saintes Écritures, sans pouvoir rien écarter ni rien retenir. Il ne médite rien, ne pénètre rien ; il effleure, il goûte à peine le sens des choses, sans produire et s'approprier de saintes pensées. L'âme, toujours mobile, toujours distraite, est comme une personne ivre, même pendant les offices , et reste incapable de bien s'acquitter de ses devoirs. Si nous prions, par exemple, nous pensons à quelques psaumes ou à quelques lectures; si nous chantons un psaume, nous nous occupons d'autre chose que du texte qu'il

contient; si nous lisons, nous nous rappelons ce que nous avons fait , ou ce que nous avons à faire, et ainsi nous sommes le jouet du hasard, sans règle et sans moyen pour fixer notre volonté et pour retenir ce que nous aimerions méditer. Il nous est donc nécessaire de savoir comment nous pourrions bien remplir nos exercices spirituels, et ne jamais oublier le verset que vous nous avez indiqué, afin d'être maîtres de toutes nos pensées et d'en arrêter l'extrême mobilité.

#### 14.

L'ABBÉ ISAAC. Ce que nous avons dit dans notre première conférence sur la prière , répondrait suffisamment à votre demande; mais je résumerai en peu de mots les moyens de fixer notre coeur. Il y a trois choses qui l'empêchent de s'égarer : la veille, la méditation et la prière; en s'y appliquant fidèlement et généreusement , l'âme devient ferme et inébranlable. On ne pourra cependant y parvenir sans le travail des mains, qu'on doit faire non pas par intérêt , mais pour se rendre utile à la communauté , afin qu'en l'affranchissant de toutes les inquiétudes et de tous les besoins de la vie , nous puissions accomplir le précepte de l'Apôtre : Priez sans cesse. Celui qui ne prie que quand il est à genoux, prie bien peu ; mais celui qui, à genoux, laisse son esprit s'égarer sans cesse, ne prie pas du tout. Aussi, avant de prier, nous devons nous mettre dans les dispositions où nous voulons nous trouver pendant la prière; car l'état où nous serons alors, dépend nécessairement de celui où nous étions auparavant; et selon les pensées que nous avons, nous ramperons sur la terre ou nous nous élèverons vers le ciel.

Ici finit la seconde conférence de l'abbé Isaac sur la prière, que nous admirâmes beaucoup. Ce qu'il nous dit sur le verset que doivent méditer sans cesse les commençants , nous frappa particulièrement. Nous avons désiré mettre en pratique cette méthode que nous croyons très-facile ; mais l'expérience nous a montré qu'il était difficile de la suivre , et de nous borner à ce seul verset, parce que nous avons l'habitude de parcourir sans règle toutes les saintes Écritures.

Il est certain, cependant, que l'ignorance ne peut empêcher personne d'arriver à la perfection du coeur et à la pureté de l'âme, puisque sans recourir à d'autres moyens, ceux qui méditeront bien ce verset, pourront parfaitement fixer leur esprit en Dieu.

## **CONFÉRENCES DE CASSIEN : SECONDE PARTIE CONTENANT LES SEPT CONFÉRENCES AVEC LES PÈRES**

### **DE LA THÉBAÏDE A L'ÉVÊQUE HONORAT ET A EUCHER.**

VÉNÉRABLES FRÈRES,

Votre perfection brille dans le monde, comme un astre d'une admirable pureté : beau-

coup de saintes âmes que vous formez par vos exemples, cherchent à l'imiter. Et cependant vous êtes si zélés pour la gloire des grands hommes qui nous ont donné, les premiers, les règles de la vie solitaire, que l'un de vous qui dirige de nombreux religieux, désire que sa congrégation, enseignée chaque jour par votre présence, soit encore éclairée par les leçons des saints anachorètes, tandis que l'autre, pour s'édifier de leur vie extérieure, veut aller au fond de l'Égypte, et quitter les froides provinces de la Gaule, pour s'envoler, comme une chaste colombe, vers ces régions que le Soleil de Justice éclaire de plus près, et qu'il rend fertiles en toutes sortes de vertus.

La charité m'a forcé, pour satisfaire le désir de l'un et épargner la fatigue de l'autre, de me jeter dans la tâche périlleuse d'écrire. J'entreprends cet ouvrage, dans l'espérance d'augmenter l'autorité du premier sur ses enfants, et d'éviter au second les dangers d'une pénible navigation. Puisque votre foi et votre ferveur ne se contentent pas de mes douze livres des Institutions monastiques, que j'ai adressés à l'évêque Castor, de bienheureuse mémoire, ni des dix conférences avec les Pères du désert de Schéthé, que j'ai écrites pour obéir aux saints évêques Hellade et Léonce, je veux, pour vous rendre compte de notre voyage, vous dédier encore sept conférences, que nous avons eues avec les trois premiers solitaires que nous avons visités dans un autre désert. Elles sont écrites du même style, et elles suppléeront à ce qu'il peut y avoir d'obscur ou d'oublié dans mes autres écrits sur la perfection. Si elles ne peuvent encore satisfaire votre sainte avidité, j'espère contenter enfin l'ardeur de vos désirs, avec les sept autres conférences que je dois envoyer aux saints ermites qui habitent les îles Stoechades<sup>15</sup>.

## **ONZIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ CHOEREMON : DE LA PERFECTION**

Moyens de l'acquérir. — Crainte de l'enfer. — La foi, l'espérance et la charité. — Leurs différents degrés. — La charité parfaite est la vertu de Dieu même, et nous donne sa ressemblance. — De la crainte servile et de la crainte de la charité.

### **1.**

Lorsque nous eûmes appris, pendant notre séjour dans le grand monastère de Syrie<sup>16</sup>, les premiers fondements de la foi, nous sentîmes peu à peu croître le désir d'une plus haute perfection, et nous résolûmes d'aller en Égypte et de parcourir les déserts les plus éloignés de la Thébaïde. Nous voulions visiter ces saints anachorètes, si célèbres par toute la terre, et les connaître du moins, si nous ne pouvions les imiter.

---

<sup>15</sup>Ces îles étaient situées à l'embouchure du Rhône.

<sup>16</sup>C'était celui de Bethléhem, fondé par saint Paul, et dirigé par saint Jérôme.

Nous arrivâmes , après une longue navigation , à une ville d'Égypte qui s'appelle Thennèse. Les habitants sont tellement environnés par les eaux de la mer et par des étangs salés, qu'ils n'ont pas de terre à cultiver et qu'ils se livrent entièrement au commerce. Toutes leurs richesses leur viennent de leurs vaisseaux, qui leur apportent tout, jusqu'à la terre qui leur manque, lorsqu'ils veulent bâtir.

## 2.

A notre arrivée, la Providence, qui favorisait nos pieux désirs, nous fit rencontrer le saint évêque Archebius. Cet homme admirable avait été enlevé de son monastère, pour être fait évêque de Panephyse. Mais il conserva si bien toute sa vie l'amour de la solitude, qu'il ne se relâcha en rien de son humilité première, et ne se glorifia jamais de l'honneur auquel il avait été élevé. Il ne croyait pas avoir reçu cette dignité parce qu'il la méritait ; mais il se plaignait d'avoir été chassé comme indigne de la vie solitaire, où il prétendait avoir passé trente-sept ans, sans avoir pu acquérir la pureté que réclame une pareille profession. Il était venu à Thennèse pour l'élection d'un évêque. Il nous reçut avec une douce charité, et quand il eut appris notre désir d'aller visiter les saints solitaires au fond de l'Égypte : Venez, nous dit-il, et voyez d'abord les vieillards qui demeurent proche de notre monastère. Leur grand âge courbe déjà leur corps vers la terre, et la sainteté brille tellement sur leur visage, que leur seule vue vaut de longs enseignements. Ils vous apprendront ce que je ne puis pas, hélas! vous communiquer, et leur sainte vie vous en dira plus que leurs paroles. Je suis trop pauvre pour vous donner; je n'ai pas la pierre précieuse de l'Évangile que vous cherchez, mais je vous indiquerai où vous pourrez facilement l'acheter.

## 3.

Il prit aussitôt le bâton et le petit sac des solitaires, et nous conduisit lui-même à Panephyse, sa ville épiscopale. Cette ville était autrefois très-riche, et les environs si fertiles qu'ils fournissaient, disait-on, tout ce qu'il fallait pour la table du roi. Mais un tremblement de terre bouleversa tout à coup la mer, et lui fit franchir ses limites ; presque tous les villages furent renversés, et toutes ces belles campagnes furent changées en étangs salés ; tellement qu'on pouvait dire avec le Prophète : « Il a changé les fleuves en désert, et il a desséché le cours des fontaines; il a couvert de sel une terre féconde, à cause de la malice de ses habitants. » (Ps. CVI, 33.) Beaucoup de bourgs qui étaient bâtis sur des éminences furent abandonnés par leurs habitants, et formèrent comme des îles au milieu de cette inondation. Ceux qui recherchaient la solitude y trouvaient une retraite favorable; et c'est là que s'étaient fixés trois anachorètes d'un grand âge : les bienheureux Choeremon, Nesteros et Joseph.

4.

Le saint évêque Archebius aima mieux nous faire visiter d'abord l'abbé Choeremon, plus voisin de son monastère, et plus âgé que les deux autres. Il avait cent ans, et ne vivait plus que par l'esprit. La vieillesse et l'habitude de la prière l'avaient tellement courbé en deux, qu'il était revenu à la faiblesse de l'enfance, et qu'il ne pouvait marcher qu'en s'aidant de ses mains. Ses membres, desséchés, étaient comme morts, et cependant il conservait toute la rigueur de ses anciennes austérités. Nous admirions la gravité de son visage autant que la singularité de son attitude; et nous lui demandâmes humblement quelques bonnes paroles, en lui disant que le désir de notre avancement spirituel était la cause véritable de notre visite. Le saint vieillard répondit en soupirant : Comment pouvoir discourir avec vous, lorsque le poids de la vieillesse me force au relâchement, et môte le courage de parler aux autres. Aurais-je la présomption de vous enseigner ce que je ne fais pas moi-même, et vous recommanderais-je d'observer ce que j'accomplis si peu et si lâchement. Aussi n'ai-je pas voulu permettre, jusqu'à présent, à de plus jeunes solitaires, d'habiter avec moi dans la crainte que mon exemple n'affaiblît leur ferveur. Les enseignements n'ont aucune autorité, si les actes ne les gravent pas dans le coeur de celui qui écoute.

5.

Ces paroles nous remplirent de confusion. Mon Père, lui répondîmes-nous, il nous suffirait pour nous édifier de voir le lieu que vous habitez, et cette vie solitaire que pourrait à peine supporter la plus robuste jeunesse. Votre silence même serait un grand enseignement. Nous vous supplions cependant de le rompre un peu, pour nous aider à imiter la vertu que nous admirons en vous. Notre tiédeur, que Dieu vous a peut-être révélée, ne nous rend pas dignes d'obtenir ce que nous demandons; accordez-le du moins aux fatigues de notre long voyage; car nous sommes venus du couvent de Bethléhem jusqu'ici, dans le désir de recevoir vos secours et d'en profiter.

6.

Alors le bienheureux Choeremon nous dit : Il y a trois choses qui éloignent les hommes du vice : la crainte de l'enfer et de la loi, l'espérance et le désir du ciel, l'attrait du bien et l'amour de la vertu. En effet, la crainte fait fuir la contagion du mal; car il est écrit : « La crainte du Seigneur déteste la malice. » (Prov., VIII, 13.) L'espérance aussi repousse tous les vices. a Ceux qui espèrent en Dieu ne pécheront pas. » (Ps. XXXIII, 23.) L'amour non plus ne craint pas la chute des pécheurs; « car la charité ne tombe jamais » ( I Cor., XIII, 8) ; et encore : « La charité couvre la multitude des péchés. » (S. Pierre, IV, 8.) C'est pourquoi l'Apôtre fait consister tout le salut dans la perfection de ces trois vertus. « Les trois choses de la vie présente sont la foi, l'espérance et la charité. » (I Cor., XIII, 13.) La foi fait fuir les

vices par crainte du jugement dernier et des supplices éternels; l'espérance nous isole de la vie présente, et nous fait mépriser les plaisirs du corps, dans l'attente des récompenses du ciel. La charité enflamme notre coeur de l'amour du Christ et des vertus spirituelles; elle nous inspire l'horreur de tout ce qui leur est contraire.

Quoique ces trois vertus semblent tendre au même but, en nous éloignant des choses défendues, il y a cependant entre elles de grandes différences. Les deux premières sont celles des hommes qui commencent, et qui n'ont pas encore l'amour des vertus. La troisième est celle de Dieu et de ceux qui portent en eux-mêmes son image et sa ressemblance; car il n'appartient qu'à Dieu de faire le bien, sans motif de crainte et sans espoir de récompense, mais uniquement par bonté. « Le Seigneur, dit Salomon, a tout fait à cause de lui-même. » (Prov., XVI, 4.) C'est sa bonté qui lui fait répandre en abondance les biens sur les bons et sur les méchants. Les offenses des hommes ne peuvent le lasser, ni leurs injustices l'irriter. Sa bonté est toujours parfaite, comme sa nature est immuable.

7.

Celui donc qui aspire à la perfection, doit quitter ce premier degré de la crainte, qui est un état servile dont il est dit : « Lorsque vous aurez tout fait, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles. » (S. Luc, XVII, 10.) Il doit monter au degré de l'espérance, qui n'est pas celui du serviteur, mais celui du mercenaire; car il y attend la récompense promise. Il ne craint plus le châtement des péchés qui sont pardonnés, mais il espère le prix des bonnes oeuvres qu'il a pu faire, et il n'est pas encore arrivé à cet amour désintéressé du fils qui se confie dans la bonté du père, et sait bien que tout ce qu'il possède lui appartient. C'est à cet état que nousait aspirer le prodigue, qui croyait avoir perdu le nana de fils, en dissipant les biens de son père. « Je ne suis plus digne, disait-il, d'être appelé votre fils; traitez-moi comme un de vos mercenaires. » (S. Luc, XV, 19.) Après avoir envié les débris qu'on jetait aux pourceaux et n'avoir pu s'en rassasier, c'est-à-dire après s'être nourri des vices les plus honteux, il revient à lui et ressent une crainte salutaire. Il a horreur de la fange des pourceaux, et redoute le tourment de la faim. Il se considère alors comme un esclave, et désire la récompense des mercenaires. « Combien de mercenaires, dit-il, dans la maison de mon père, qui ont du pain en abondance, et moi, je meurs ici de faim. Je retournerai vers mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils; traitez-moi comme un de vos mercenaires. »

8.

Mais dès qu'il a prononcé cette parole d'un humble repentir, son père accourt vers lui, et lui témoigne une tendresse plus grande qu'autrefois. Il ne se contente pas de lui accorder ce qu'il sollicite; mais il lui rend sur-le-champ sa dignité de fils. Hâtons-nous aussi d'arriver

à ce troisième degré des enfants, qui regardent comme à eux tout ce qui est à leur père. Tâchons de recevoir, par la grâce d'une inébranlable charité, cette image et ressemblance du Père céleste, et de pouvoir dire à l'imitation de son divin Fils : « Tout ce que possède mon Père est à moi. » (S. Jean, XVI, 25.) C'est ce que l'Apôtre nous annonce, lorsqu'il dit : « Tout est à vous, Paul, Apollon, Pierre, le monde, la vie, la mort, les choses présentes, les choses futures; tout vous appartient. » (I Cor., III, 22.) Le précepte du Sauveur nous invite aussi à cette ressemblance : « Soyez parfaits, dit-il, comme votre Père céleste est parfait. » (S. Matth., V, 48.) La ferveur cesse quelquefois dans les esclaves et les mercenaires, lorsque la tiédeur, la joie ou le plaisir affaiblissent l'âme, et lui ôtent la crainte de l'enfer ou le désir des biens futurs. Mais il faut nous servir de ces premiers degrés pour éviter le vice par la crainte du châtement et l'espoir de la récompense, afin de pouvoir arriver au degré de la charité. « Il n'y a plus de crainte dans la charité, dit saint Jean; car la charité parfaite chasse la crainte, parce que toute crainte est une peine. Celui qui craint n'est point parfait dans la charité. Aimons donc Dieu, parce que Dieu nous a aimés le premier. (I S. Jean, IV, 18.) Nous n'avons pas d'autre moyen d'arriver à la perfection, que d'aimer Dieu comme il nous a aimés. Il nous a aimés le premier pour notre salut, et nous devons l'aimer aussi uniquement pour lui-même. Efforçons-nous donc de passer de la crainte à l'espérance, et de l'espérance à la charité et à l'amour des vertus, afin qu'en aimant le Bien lui-même, nous y restions toujours attachés, autant que le peut la nature humaine.

## 9.

Il y a une grande différence entre celui qui éteint les ardeurs du vice, par la crainte de l'enfer ou par l'espérance du ciel, et celui qui a horreur du mal et de ses souillures, par le mouvement de la divine charité. Celui qui possède le trésor de la pureté par le seul amour et désir de la chasteté, ne pense pas aux récompenses futures; mais il jouit dans sa conscience du bien présent, et il fait tout, non parce qu'il redoute le châtement, mais parce qu'il trouve son bonheur dans la vertu. Celui qui est dans cet état, lors même qu'il est loin du regard des hommes, évite l'occasion du péché et ne s'arrête pas aux tentations les plus secrètes, parce que son amour sincère pour la vertu lui fait bannir de son cœur tout ce qui lui est contraire, et lui en inspire une profonde horreur. Car autre chose est de détester les vices et la concupiscence, par l'amour présent de la vertu, ou de les fuir par l'espérance des récompenses futures. Autre chose est de craindre de perdre ce qu'on possède, ou de re-douter des maux éloignés. Enfin il est bien mieux d'être vertueux par amour de la vertu, que d'éviter le mal par la crainte du châtement; car, dans le premier cas, le bien est volontaire, tandis que dans le second, il est, pour ainsi dire, obtenu de force, par la peur des supplices ou par le désir des récompenses.

Celui qui fuit les plaisirs coupables par crainte, oubliera sa crainte et retournera bientôt au vice qu'il aimait. Il n'aura aucune stabilité dans le bien, et ne sera jamais à l'abri des



tentations, parce qu'il ne possédera pas cette paix profonde et assurée que donne la pureté. Lorsque l'ennemi menace toujours, il y a toujours danger d'être blessé. Le soldat, sur le champ de bataille, quoiqu'il soit courageux et qu'il porte aux autres des coups terribles, est nécessairement exposé à être frappé lui-même par l'ennemi, tandis que celui qui a surmonté les vices jouit d'une paix profonde, et n'a pas d'autre penchant que l'amour de la vertu. Il reste facilement dans le bien auquel il s'est donné tout entier, parce qu'il est persuadé qu'il n'y a pas de plus grand malheur pour lui que de perdre la pureté de son âme. C'est là son trésor le plus cher et le plus précieux, comme le mal le plus grand, est la ruine de la vertu et la contagion du vice. La présence et la considération des hommes n'augmenteront pas sa retenue, et la solitude ne la diminuera pas; mais partout et toujours sa conscience réglera ses actes et ses pensées, et toute son étude sera de plaire à ce Juge qu'on ne peut ni fuir ni tromper.

#### 10.

Si quelqu'un arrive à cet état, non pas en présumant de ses forces, mais en s'appuyant sur la grâce de Dieu, il quittera la condition de l'esclave qui craint et celle du mercenaire, qui aime mieux la récompense elle-même que la bonté de celui qui la donne; et il commencera à devenir le fils de l'adoption, que la crainte ou le désir ne domine plus, mais que guide la charité qui ne faillit jamais.

Dieu, en parlant de la crainte et de la charité, montre la part de chacun. « Le fils, dit-il, honore son père, et le serviteur craint son maître; et si je suis votre père, où est l'honneur que vous me devez? et si je suis votre maître, où est ma crainte? » (Malach., I, 6.) Il est nécessaire que le serviteur craigne; « car celui qui sait la volonté de son maître et ne l'accomplit pas, méritera de nombreux châtiments. » (S. Luc, XII, 47.) Mais pour celui que l'amour a fait parvenir à l'image et à la ressemblance de Dieu, il se plaira à faire le bien à cause du bien même: il possédera la patience et la douceur divines, et ne s'irritera pas des défauts du prochain; mais il sollicitera plutôt leur pardon, en compatissant à leur faiblesse, et en pensant qu'il serait sujet aux mêmes misères, si la miséricorde de Dieu ne l'en avait pas préservé. Ce n'est pas par ces efforts qu'il a été délivré des attaques de la chair, mais par la protection divine, et il comprend que ce n'est pas de l'aigreur, mais de l'indulgence qu'il faut avoir pour ceux qui s'égareront. Il chante à Dieu, dans la paix de son cœur, ce verset de David: « Vous avez brisé mes liens; je vous sacrifierai une hostie de louange. » (Ps. CXV, 17.) Si le Seigneur ne m'eût pas assisté, mon âme était sur le point de tomber en enfer. » (Ps. XCIII, 17.) Et cette humble disposition de son cœur lui fera accomplir ce précepte de la perfection évangélique: « Aimez vos ennemis, et faites du bien à ceux qui vous haïssent; priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient. » (S. Luc, VI, 27.)

Il méritera ainsi de parvenir non-seulement à l'image et à la ressemblance de Dieu, mais

encore au titre de son fils. Car il est dit : « Afin que vous soyez les enfants de votre Père céleste, qui fait briller son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et les injustes. » (S. Matth., V, 45.) C'est ce que saint Jean comprenait, lorsqu'il disait : « Pour que nous ayons confiance au jour du jugement, soyons dans le monde tel qu'il est lui-même. » (I S. Jean, IV, 17.) Comment l'homme, si faible et si fragile de sa nature, peut-il être semblable à Dieu, si ce n'est en l'imitant par la douce charité qu'il aura dans son coeur, pour les bons et les méchants, pour les justes et les injustes? C'est en faisant le bien par amour du bien même, qu'on arrive à cette adoption des enfants de Dieu, dont saint Jean a dit :

« Celui qui est né de Dieu, ne pèche point, parce que la semence de Dieu est en lui ; et il ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu » (S. Jean, III, 9) ; et encore : « Nous savons que quiconque est né de Dieu , ne pèche pas, mais que la génération divine le conserve, et que le méchant ne le touche pas. » (S. Jean, V, 18.) Cela ne doit pas s'entendre de toutes sortes de péchés, mais seulement des péchés mortels. Le même apôtre ne veut pas qu'on prie pour ceux qui refusent d'éviter les péchés et de s'en purifier. « Celui qui sait que son frère commet un péché, mais un péché qui ne conduit pas à la mort, doit prier pour lui, et ses prières donneront la vie à son frère, dont le péché ne va pas à la mort. Il est un péché qui est mortel, et ce n'est pas pour celui-là que je dis de prier. » (Ib.,16.)

Pour les péchés qui ne sont pas mortels, et que les disciples les plus fidèles du Christ et les plus vigilants sur eux-mêmes ne peuvent éviter, l'Apôtre en parle de cette manière : « Si nous disons que nous n'avons pas de péché , nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous » ; et encore : « Si nous disons que nous n'avons pas péché, nous faisons mentir Dieu, et sa parole n'est pas en nous. » (S. Jean, I, 10.) Car il est impossible, quelque saint qu'on soit , qu'on ne tombe pas en ces fautes légères, par paroles, par pensées , par ignorance , oubli, nécessité , volonté ou distraction; mais, quoique ces fautes ne soient pas mortelles, il faut toujours s'en repentir.

Celui donc qui sera parvenu à l'amour du bien et à l'imitation de Dieu, aura les entrailles de la miséricorde divine, et priera aussi pour ses persécuteurs, en disant : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » (S. Luc, XXIII, 34.) Il est évident qu'une âme n'est pas encore purifiée de la souillure du vice, si elle ne ressent pas de compassion pour les fautes des autres, et les juge avec sévérité. Comment aurait-il la perfection du coeur celui qui n'accomplit pas ce que l'Apôtre déclare être la plénitude de la loi : « Portez les fardeaux les uns des autres, et vous remplirez ainsi la loi du Christ? » (Galat., VI, 2.) Et celui-là ne possède pas « la charité qui ne s'irrite pas, ne s'enorgueillit pas, et ne pense pas le mal. Elle souffre tout, supporte tout. » ( I Cor., XIII, 5, 7. ) Le juste a compassion de ses animaux mêmes, tandis que les entrailles des méchants sont sans miséricorde. » (Prov., XII, 10.) Il est certain que les religieux tombent dans les fautes qu'ils condamnent si sévèrement

dans les autres. « Un prince sévère tombera lui-même, et celui qui ferme ses oreilles pour ne pas entendre le malheureux, se plaindra à son tour et personne ne l'écouterà. » (Prov., XXI, 13.)

## 11.

L'ABBÉ GERMAIN. Mon Père, vous avez admirablement parlé de la charité parfaite de Dieu. Une chose cependant nous étonne, c'est qu'en la louant si bien, vous ayez présenté comme imparfaites la crainte de Dieu et l'espérance des récompenses éternelles. Il semble que ce n'est pas le sentiment du Prophète, lorsqu'il dit : « Craignez le Seigneur, vous tous qui êtes ses saints; car il ne manque rien à ceux qui le craignent. » (Ps. XXXIII, 10.) Et il déclare que la vue de sa récompense l'a excité à observer les commandements de Dieu. « J'ai porté mon coeur à observer éternellement vos commandements, à cause de la récompense. » (Ps. CXVIII, 112.) Et l'Apôtre a dit : « C'est par la foi que Moïse, devenu grand, déclara n'être pas le fils de la fille de Pharaon, aimant mieux souffrir avec le peuple de Dieu, que de jouir du bonheur passager des pécheurs, et regardant comme plus précieux que tous les trésors des Égyptiens, les opprobres du Christ, parce qu'il considérait la récompense. » (Hébr., XI, 25.) Comment croire que cette espérance était imparfaite, lorsque David se glorifie d'avoir obéi à Dieu, dans l'espoir de sa récompense, et que le grand législateur, par le même motif, méprise une adoption royale, et préfère les peines les plus dures aux trésors des Égyptiens?

## 12.

L'ABBÉ CHOEREMON. La sainte Écriture proportionne à l'état et à la mesure de chacun les conseils qu'elle nous donne pour arriver à un certain degré de perfection. Elle ne pouvait proposer à tous le même but, parce que tous n'ont pas la même vertu, la même volonté, la même ferveur. C'est pour cela qu'elle a varié ses conseils selon la vocation de chacun. L'Évangile ne nous propose-t-il pas différentes béatitudes? il dit : « Bienheureux ceux qui auront le royaume des cieux, bienheureux ceux qui posséderont la terre, bienheureux ceux qui seront consolés, bienheureux ceux qui seront rassasiés. » (S. Matth., V.) Et cependant nous croyons qu'il y a une grande différence entre le séjour du ciel et la possession de la terre, quelle qu'elle puisse être, entre ceux qui sont consolés et ceux qui sont rassasiés de justice, entre ceux qui recevront miséricorde et ceux qui jouiront de la vue et de la gloire de Dieu. « Le soleil a sa clarté, qui est différente de celle de la lune, qui est différente de celle des étoiles, et chaque étoile brille autrement qu'une autre étoile, il en sera de même dans la résurrection des morts. » (I Cor., XV, 41.) Ainsi, quoique la sainte Écriture loue ceux qui craignent Dieu et dise : Bienheureux ceux qui craignent Dieu, en leur promettant une béatitude parfaite, elle dit cependant : « La crainte ne se trouve pas dans la charité, mais la charité parfaite éloigne la crainte, parce que la crainte ressent encore la peine, et celui qui craint n'a pas la charité parfaite. » (S. Jean, IV, 18.) Quoiqu'elle dise qu'il est glorieux de

servir Dieu : « Servez Dieu dans la crainte » (Ps. II, 11) ; « C'est une gloire pour toi d'être appelé mon serviteur » (Isaïe , XLIX, 6) ; « Bienheureux le serviteur que son maître, à son retour, trouvera faisant ainsi » (S. Luc , XII , 43) ; cependant Jésus-Christ dit à ses apôtres : « Je ne vous appellerai plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître; mais je vous nomme mes amis, parce que tout ce j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître » (S. Jean , XV, 15) ; et encore : « Vous serez mes amis, si vous faites ce que je vous commande. » (Ibid., 14.) Vous voyez donc qu'il y a différents degrés de perfection, et que Dieu nous invite ainsi à les monter l'un après l'autre, afin que celui qui est heureux et parfait par la crainte de Dieu , avance, comme il est dit , de vertu en vertu, de perfection en perfection, et s'élève avec joie de la crainte à l'espérance, pour arriver enfin à la charité, qui est l'état le plus heureux. Celui qui aura été serviteur fidèle et prudent, méritera l'intimité des amis et l'adoption des enfants. C'est dans ce sens qu'il faut prendre nos paroles.

La considération des peines éternelles ou des récompenses célestes promises aux saints , n'est certainement pas inutile ; mais quoiqu'elle mette ceux qui s'en servent sur la voie du bonheur, la charité, cependant , qui renferme une confiance plus grande et une joie plus durable, les retire de la crainte servile et de l'espérance mercenaire , pour les élever à l'amour de Dieu et au rang de ses enfants. Elle rend ainsi les parfaits plus parfaits; car , dit le Sauveur : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. » (S. Jean, XIV, 2.) Tous les astres brillent au ciel; mais il y a de grandes différences entre la lumière du soleil et celle de la lune et des étoiles. Aussi, l'Apôtre montre que la charité surpasse non-seulement la crainte et l'espérance, mais les dons les plus magnifiques de la grâce; car, après avoir énuméré tous les dons spirituels, il parle ainsi de cette vertu : « Et maintenant , je veux vous montrer une voie bien supérieure : Quand je parlerais les langues des hommes et des anges ; quand j'aurais le don de prophétie et que je connaîtrais tous les mystères, quand je posséderais toute science et que j'aurais une foi capable de transporter les montagnes, quand je distribuerais tous mes biens pour nourrir les pauvres, et que je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, tout ne me servirait de rien. » (I Cor., XIII, 1, 2.) Vous voyez que rien n'est plus précieux , rien n'est plus parfait, plus utile, et je dirais même plus éternel que la charité; « car les prophéties seront anéanties, les langues cesseront , la science sera détruite , mais la charité ne périra jamais. » (Ibid.) Sans elle, les dons les plus parfaits ne sont rien , et la gloire du martyr même devient inutile.

### 13.

Celui qui sera affermi dans cette perfection de la charité , devra s'élever à un degré plus sublime, qui est la crainte de la charité; non plus cette crainte qui vient de la frayeur des supplices ou du désir des récompenses , mais celle qui vient de la grandeur de l'amour , la crainte du fils pour son bon père , du frère pour son frère, de l'ami pour son ami, de l'épouse pour son époux; une crainte qui ne redoute pas les mauvais traitements et les reproches,

mais qui s'applique à éviter tout ce qui pourrait affaiblir en la moindre chose une mutuelle affection, non-seulement dans les paroles, mais encore dans les actions. Le prophète Isaïe exprime parfaitement la beauté de cette crainte, lorsqu'il dit : « Les richesses du salut sont la sagesse et la science ; la crainte du Seigneur en est le trésor. » (Isaïe, XXXIII, 6.) Il ne pouvait pas exprimer plus magnifiquement la grandeur et le mérite de cette crainte, puisqu'il dit que la sagesse et la science divines, qui sont les richesses de notre âme , ne peuvent être gardées que par cette crainte de Dieu. C'est à cette crainte que le Psalmiste invite, non pas les pécheurs, mais les saints , lorsqu'il dit : « Craignez le Seigneur, vous tous qui êtes saints , parce que rien ne manque à ceux qui le craignent. » (Ps. XXXIII, 10.) Celui qui craint Dieu de cette manière est certainement arrivé à la perfection. C'est évidemment de la crainte servile que parle l'apôtre saint Jean , lorsqu'il dit : « Celui qui craint n'a pas la perfection de la charité, car la crainte est une peine. » (S. Jean , IV, 18.)

Il y a une grande distance entre cette crainte à laquelle rien ne manque, et qui est le trésor de la sagesse et de la science, et cette crainte imparfaite qui est le commencement de la sagesse , qui ressent encore une peine, et qu'éloigne du cœur des parfaits la plénitude de la charité : « Car la crainte n'est pas dans la charité, et la charité parfaite chasse la crainte. » (Ibid.) Et en effet, si le commencement de la sagesse est dans la crainte, où sera sa perfection, si ce n'est dans la charité du Christ, qui renferme en elle cette autre crainte parfaite de l'amour, appelée, non pas le commencement , mais le couronnement de la sagesse et de la science? Ainsi donc il y a deux sortes de crainte , celle des commençants qui tremblent encore servilement sous le joug, et dont il est dit : « Le serviteur craindra son maître » (Malach., 1, 6) ; et dans l'Évangile : « Je ne vous appellerai plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître » (S. Jean, XV, 15); « Le serviteur ne reste pas toujours dans la maison. » (S. Jean, VIII, 35.) Il nous invite ainsi à passer de la crainte servile à la pleine liberté de la charité, à la confiance des amis et des enfants de Dieu.

Saint Paul, qui s'était élevé au-dessus de cette crainte servile, par la vertu de la charité divine , méprise en quelque sorte ce degré inférieur, et reconnaît avoir reçu du Seigneur des dons plus parfaits : « Car, dit-il , Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte , mais un esprit de vertu, d'amour et de sagesse. » (II Tim., I, 7.) Et c'est pour cela qu'il exhorte ceux qui brûlaient d'amour pour leur Père céleste , et qui de serviteurs devenaient enfants par l'adoption divine : « Car, disait-il, vous n'avez pas reçu un esprit de servitude dans la crainte , mais vous avez reçu l'esprit d'adoption des enfants qui nous fait crier : Père, Père.» (Rom., VIII, 15.) C'est de la crainte parfaite que parle le Prophète, lorsqu'il énumère les sept dons du Saint-Esprit, qui doivent remplir l'Homme-Dieu , au moment de son incarnation : « L'esprit du Seigneur , dit-il , reposera sur lui , l'esprit de sagesse et. d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de science et de piété, » et il ajoute comme complément de ces dons, « et l'esprit de la science du Seigneur le remplira. » (Isaïe, XI, 2.) Remarquez qu'il ne dit pas comme des autres, l'esprit de la crainte du Seigneur reposera sur lui , mais l'esprit de

la crainte du Seigneur le remplira. C'est que la puissance de cette vertu est si grande qu'elle occupe , non-seulement une partie de l'âme , mais qu'elle la possède tout entière.

Peut-il en être autrement , puisque , étant inséparable de la charité qui ne cesse jamais , non-seulement elle remplit , mais encore elle anime sans cesse le cœur dont elle s'est emparée, sans le laisser affaiblir par les joies passagères et les plaisirs de la volupté, tandis que la crainte servile, qu'elle a chassée, n'en préserve pas toujours? C'est donc de cette crainte parfaite qu'a été rempli l'Homme-Dieu, qui, non-seulement venait racheter le genre humain , mais lui offrir le type de la perfection et l'exemple de toutes les vertus : « Celui qui était véritablement le Fils de Dieu, ne pouvait connaître la crainte servile et redouter les châtiments; car il ne connut point le péché, et la ruse ne fut jamais dans sa bouche. » (I S. Pierre., II, 22.)

#### 14.

L'ABBÉ GERMAIN. Après avoir entendu si bien parler de la perfection de la charité, nous désirons ardemment vous entendre aussi parler de la perfection de la chasteté; car nous n'en doutons pas ce haut degré de charité , qui conduit , comme vous l'avez montré, à la ressemblance divine, ne peut exister sans la perfection de la chasteté. Mais est-il possible de conserver toujours cette vertu sans que le moindre mouvement de la concupiscence la trouble dans notre coeur , et pouvons-nous nous délivrer de cette passion en cette vie, de manière à n'en jamais ressentir les ardeurs?

#### 15.

L'ABBÉ CHOEREMON. Ce serait un grand bonheur et une grâce précieuse de pouvoir toujours nous entretenir de cet amour qui nous unit à Dieu, et de consacrer, à le méditer, les jours et les nuits, comme le dit le Psalmiste, pour que cette méditation soutienne notre âme qui a faim et soif de la justice. Mais il faut aussi penser à notre corps, selon la recommandation de notre bon Sauveur, de peur qu'il ne tombe en défaillance dans le chemin : « Car l'esprit est prompt, mais la chair est faible. » (S. Matth., XXVI , 41.) Prenons donc maintenant un peu de nourriture , afin qu'après avoir satisfait ce besoin , nous soyons plus attentifs à la question que vous désirez examiner.

### **DOUZIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ CHOEREMON : DE LA CHASTÉTÉ**

Des différentes impuretés, selon saint Paul. — Moyens de les combattre. — Fuite des occasions. — Persévérance. — Possession de soi-même par la douceur et la patience. — Des différents degrés de la chasteté. — Continence et chasteté parfaite. — De l'action de Dieu en nous. — Signes des progrès dans la chasteté.

1.

Après le repas, qui nous parut plutôt pénible qu'agréable, tant nous désirions la nourriture spirituelle qui nous était promise, le saint vieillard, qui voyait notre impatience, s'exprima en ces termes : Je vois avec plaisir votre ardeur à vous instruire, et aussi l'ordre que vous avez mis dans vos questions. La perfection de la charité doit, en effet, conduire nécessairement au bonheur d'une chasteté continuelle et parfaite.

Ces deux vertus ont les mêmes joies et les mêmes récompenses; leur union est si intime qu'on ne peut posséder l'une sans l'autre. Votre question entraîne celle-ci : Le feu de la concupiscence, qui est, pour ainsi dire, naturellement dans notre chair, peut-il être complètement éteint? Nous examinerons d'abord avec soin ce que saint Paul pense à ce sujet: « Mortifiez, dit-il, les membres qui sont sur la terre. » (Coloss., III, 5.) Avant d'aller plus loin, cherchons quels sont les membres qu'il nous recommande de mortifier. L'Apôtre ne nous invite pas par ces paroles à nous couper le pied, la main, ou quelque autre partie de notre corps; mais à détruire promptement, par le désir d'une parfaite sainteté, ce corps du péché qui est dans nos membres. Il dit ailleurs : « Afin que ce corps de péché soit détruit. » (Rom., VI, 6.) Et il explique lui-même quelle est cette destruction, par ces mots : « Pour que nous ne servions plus au péché. » Il demande avec gémissement d'en être délivré : « Malheureux que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort? » (Rom., VII, 27.)

2.

Il est donc évident que ce corps de péché est composé de plusieurs vices qui en sont les membres, et que toutes les fautes qui se commettent par pensées, paroles ou actions peuvent très-bien être appelées les membres qui sont sur la terre; car ceux qui les font ne pourraient dire véritablement : « Notre conversation est au ciel. » Le grand Apôtre décrit ainsi les membres de ce corps : « Mortifiez, dit-il, vos membres qui sont sur la terre : la fornication, l'impureté, la concupiscence, les mauvais désirs et l'avarice qui est une idolâtrie. » (Coloss., III, 5.) Il nomme d'abord la fornication qui se commet entre deux personnes; pour second membre, il cite l'impureté, qui se glisse insensiblement en nous, pendant le jour ou la nuit, lorsque nous ne sommes pas assez sur nos gardes. La loi condamnait cette impureté, en privant ceux qui en étaient souillés de la participation aux viandes du sacrifice; elle les éloignait même du camp et des assemblées, pour que leur présence ne profanât pas les choses saintes. Le Lévitique dit : « L'âme qui sera dans l'impureté, et qui mangera les viandes saintes du sacrifice, périra devant le Seigneur, et tout ce que touchera l'impur deviendra impur. » (Lévit., VII, 21.) Le Deutéronome dit : « Si un homme parmi vous est souillé pendant son sommeil, qu'il sorte du camp, qu'il ne revienne pas avant de s'être lavé vers le soir, et qu'il rentre dans le camp après le coucher du soleil. » (Deut., XXIII, 10.)

Saint Paul met au troisième rang la concupiscence, qui se développe dans le secret de

l'âme, sans que le corps y participe. Vient ensuite le mauvais désir, qui s'étend des grandes fautes aux moindres, et qui s'applique non-seulement à l'impureté, mais encore à toutes les passions que fait naître la faiblesse d'une volonté corrompue. C'est pour cela que Notre-Seigneur dit dans l'Évangile : « Celui qui regardera une femme avec un mauvais désir, aura déjà commis l'adultère dans son coeur. » (S. Matth., V, 28.) Il est bien plus difficile de réprimer ce désir dans son âme, lorsque l'objet qui l'excite est présent; et il est évident que la perfection de la pureté ne consiste pas seulement dans la continence du corps, mais aussi dans la chasteté de l'âme.

Enfin, saint Paul nomme l'avarice, pour nous apprendre sans doute non-seulement à ne pas désirer ce qui est aux autres, mais encore à mépriser ce qui nous appartient. C'est ce que faisaient les premiers chrétiens, comme le rapportent les Actes des Apôtres : « La multitude de ceux qui croyaient n'avaient qu'un coeur et qu'une âme, et aucun d'eux ne disait que ce qu'il possédait était à lui; mais tout était en commun. Ceux qui possédaient des champs et des maisons les vendaient et en apportaient le prix aux pieds des Apôtres, et chacun recevait ce qui lui était nécessaire. » (Act. IV, 32.) Et pour montrer que cette perfection n'était pas une vertu du petit nombre, l'Apôtre appelle l'avarice une idolâtrie. N'est-il pas évident, en effet, que celui qui ne donne rien aux besoins du pauvre, et qui méprise la loi du Christ pour garder ainsi son argent, commet le crime d'idolâtrie, puisqu'il préfère l'amour d'une chose terrestre à la divine charité.

### 3.

Si beaucoup ont ainsi sacrifié leurs biens au Christ, et non-seulement renoncé à la possession de leur fortune, mais encore retranché de leur coeur toute convoitise, ne devons-nous pas croire qu'il est également possible d'éteindre toute ardeur contraire à la pureté? L'Apôtre n'eût pas associé une chose impossible à une chose possible, et s'il les a recommandées toutes les deux, c'est qu'il les savait faisables. Il est si persuadé que nous pouvons déraciner de notre corps la fornication et l'impureté, que non-seulement il ordonne de les mortifier, mais qu'il nous défend même de les nommer parmi nous. « Qu'on n'entende pas même nommer parmi vous la fornication, l'impureté, l'avarice, les paroles déshonnêtes, légères et bouffonnes qui ne conviennent pas à votre vocation. » (Éph., V, 3.) Il nous assure que ces choses sont également pernicieuses, et qu'elles nous privent toutes du royaume de Dieu. « Car, sachez bien, dit-il, que tout fornicateur, tout impudique, tout avare qui est un idolâtre, n'hériterait pas du royaume de Jésus-Christ et de Dieu »; et encore : « Ne vous trompez pas : ni les fornicateurs, ni les serviteurs des idoles, ni les adultères, ni les impudiques, ni les voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni les médisants, ni les ravisseurs, ne posséderont le royaume de Dieu. » (I Cor., VI, 9.) Nous ne devons donc pas douter qu'il soit possible de détruire en nous la contagion de l'impureté, puisqu'il veut que nous la retranchions comme l'avarice, la légèreté, l'ivrognerie, le vol, qu'il est plus facile d'étouffer.



4.

Il faut cependant bien nous persuader que nous aurions beau nous soumettre à toutes les lois de la continence, supporter la faim, la soif, les veilles et nous livrer sans cesse au travail et à l'étude, nous ne pourrions, malgré tous nos efforts, parvenir à une inaltérable pureté, si nous n'apprenons, par notre expérience, que la grâce de Dieu peut seule nous donner cette vertu parfaite. Chacun doit reconnaître qu'il doit persévérer dans ses exercices sans jamais se lasser, afin d'obtenir de la miséricorde divine, par leur moyen, d'être délivré des combats de la chair et de la tyrannie du vice. Qu'il n'espère jamais arriver seul à cette chasteté parfaite qu'il désire. Ayons pour cette vertu autant d'amour et d'ardeur que les avares en ont pour les richesses; les ambitieux, pour les honneurs; les voluptueux, pour les plaisirs, et ce désir insatiable de la pureté parfaite nous fera mépriser les mets les plus agréables et la boisson la plus nécessaire. Nous redouterons même le sommeil dont peut avoir besoin la nature, parce que c'est un ennemi qui nous dresse des embûches et qui peut nuire à notre pureté. Si nous voyons à notre réveil que nous avons été préservés de toute souillure, nous nous en réjouissons, en l'attribuant non pas à nos soins et à notre vigilance, mais à la protection de Dieu, qui seul peut nous assurer la possession de ce trésor. Celui qui en sera persuadé ne se glorifiera jamais de sa vertu, et le calme dont il jouit ne le rendra pas présomptueux; car il sait bien que, sans le secours de la grâce, il tomberait promptement dans la honte, et cette pensée l'excitera sans cesse à prier avec un coeur contrit et humilié.

5.

Voulez-vous comprendre la vérité de ce que nous disons, et combien ces combats de la chair qui nous semblent si fâcheux et si nuisibles, nous sont quelque-fois très-utiles? considérez ceux qui sont chastes naturellement, comme ils sont tièdes et lâches à acquérir les vertus. N'est-ce pas parce qu'ils n'ont aucune crainte de perdre la chasteté? Qu'on ne croie pas cependant que je prétende qu'aucun d'entre eux n'arrive au parfait renoncement; mais ceux qui triomphent ainsi de leur nature ont combattu avec courage, pour remporter la palme de la perfection, et l'ardeur de leur désir a été si grande, qu'ils ont souffert la faim, la soif, les veilles, la nudité et toutes les privations du corps, non-seulement avec patience, mais encore avec joie. En effet, « l'homme dans la douleur travaille pour lui, et combat ce qui causerait sa perte » (Prov., XVI, 26) ; et encore : « L'âme qui a faim trouve douces les choses amères. » (Prov.,XXVII, 7.)

Nous ne pouvons vaincre et déraciner les désirs des choses présentes, qu'en les remplaçant par des désirs plus nobles et plus salutaires. La vivacité de notre esprit ne peut nous laisser sans quelque désir, sans quelque mouvement de crainte, de joie ou de tristesse, et tout ce que nous pouvons faire est de les diriger vers le bien. Si nous voulons donc délivrer notre coeur des désirs de la chair, il faut mettre à leur place des désirs spirituels, de manière que

notre âme, en étant toujours occupée, ait sans cesse un objet qui puisse la fixer, lui faire mépriser les séductions des choses présentes, et les plaisirs qui passent.

Quand notre âme sera parvenue à cet état, par les efforts de chaque jour, elle saisira le sens de ce verset que nous chantons tous, mais que bien peu comprennent par expérience : « Je regardais le Seigneur comme toujours présent devant moi; car il est toujours à ma droite pour que je ne sois pas ébranlé. » (Ps. XV, 8.) Celui-là seul peut comprendre cette parole, qui parvient à la pureté de corps dont nous parlons, et reconnaît qu'il retomberait à chaque instant dans son ancien état, si Dieu ne le soutenait et ne protégeait sa droite, c'est-à-dire ses actions saintes. Dieu se tient à la droite et non à la gauche des saints, pour lesquels tout est droit. Les pécheurs et les impies ne le voient pas, parce qu'ils n'ont pas cette droite que le Seigneur protège, et qu'ils ne peuvent dire avec le Prophète : « Mes yeux sont toujours vers le Seigneur, parce qu'il garantira lui-même mes pieds des pièges qui leur sont tendus. » (Ps. XXIV, 15.) Personne ne peut parler ainsi avec vérité, à moins de juger tout ce qui est dans le monde comme nuisible, inutile et méprisable, et d'appliquer toute son étude, tous ses efforts à cultiver cette chasteté du coeur, de telle sorte que l'âme, délivrée et purifiée par ces saints exercices, parvienne enfin à cette pureté parfaite de l'esprit et du corps.

## 6.

Plus l'homme acquiert la douceur et la patience du coeur, plus il avance aussi dans la pureté du corps. Plus il s'éloigne de la passion de la colère, plus il devient ferme dans la chasteté; car on ne peut éteindre l'ardeur du corps, sans comprimer les mouvements de l'âme. C'est ce que Notre-Seigneur déclare formellement, lorsqu'il dit : « Bienheureux les doux, car ils posséderont la terre. » (S. Matth., V, 4.) Nous ne posséderons pas notre terre, c'est-à-dire nous ne soumettrons pas à notre empire la terre rebelle de notre corps, si notre esprit n'est pas auparavant affermi dans la douceur de la patience; et nul ne pourra triompher dans les combats de la chair, s'il ne se sert pas des armes de la mansuétude. « Car les doux posséderont la terre et l'habiteront éternellement. » Et ce que le Prophète ajoute montre le moyen de l'acquérir : « Attendez le Seigneur et gardez ses commandements, et il vous élèvera, afin que vous héritiez de la terre. » (Ps. XXXVI, 34.) Il est donc évident que personne ne peut parvenir à cette possession de la terre, s'il ne suit avec une douce et inaltérable patience les voies austères et les commandements du Seigneur, et s'il ne s'élève ainsi au-dessus de la fange des passions charnelles. Les doux posséderont la terre; et non-seulement ils la posséderont, mais ils jouiront de l'abondance de la paix, dont personne ne peut jouir avec assurance tant qu'il éprouve dans sa chair les atteintes de la concupiscence. Il est nécessairement tourmenté par les attaques cruelles du démon, et blessé par ses traits enflammés; il perd la possession de la terre jusqu'à ce que « le Seigneur en éloigne les combats, rompe les arcs, brise les armes et brûle les boucliers » (Ps. XLV, 10) dans le feu qu'il est venu apporter sur la terre. Il détruit les armes dont les esprits de malice se servaient jour et nuit contre

nous, en perçant notre coeur des traits enflammés des passions.

Lorsque le Seigneur aura délivré le juste de toutes les attaques qui le tourmentaient, il parviendra à cet état de pureté où il ne connaîtra plus les révoltes de la chair dont il rougissait, et il commencera à s'y plaire comme dans une très-chaste demeure. « Car le mal n'arrivera pas jusqu'à lui, et les fléaux n'approcheront pas de sa demeure. » (Ps. XC, 10.) Sa vertu et sa patience l'élèveront à ce degré dont parle le Prophète, et sa douceur lui fera non-seulement posséder sa terre, mais jouir de l'abondance de la paix. Où est encore le trouble de la guerre, ne peut se trouver l'abondance de la paix; le Prophète ne dit pas : Ils jouiront de la paix, mais de l'abondance de la paix.

Il est évident que la patience est un remède efficace pour le coeur. Salomon dit : « L'homme doux est le médecin du coeur. » (Prov., XIV, 30.) Non-seulement la patience guérit la colère, la tristesse, l'envie, la paresse, la vaine gloire, mais elle détruit la concupiscence et la racine de tous les vices. Salomon dit encore : « C'est dans la patience que se trouve la prospérité des rois. » (Prov., XXV, 2.) Car celui qui est doux est toujours tranquille; la colère ne le trouble jamais, la tristesse et la paresse ne le tourmentent pas; il n'est ni agité par l'envie, ni enflé par l'orgueil. « Une paix profonde est le partage de ceux qui aiment le nom du Seigneur, et rien ne peut les faire tomber. » (Ps. CXVIII, 165.) Et le Sage dit avec raison : « L'homme patient vaut mieux que l'homme fort, et celui qui contient sa colère est préférable à celui qui prend les villes. » (Prov., XVI, 32.)

Avant d'obtenir cette paix profonde et assurée, il faut passer par bien des combats, et répéter bien souvent ce verset, en pleurant et en gémissant : « Je suis devenu misérable et tout courbé; j'ai marché dans l'affliction tout le jour, parce que mes reins ont été remplis d'illusions; aucune partie n'est restée saine, en présence de votre colère, et la paix n'est plus dans mes os, à cause de ma folie. » (Ps. XXXVII, 7.) Nous ferons bien de gémir ainsi, lorsque après une longue pureté du corps, qui nous faisait espérer d'être enfin délivrés des attaques de la concupiscence, nous sentons de nouveau les aiguillons de la chair qui nous humilient, et nous font tomber dans les mêmes souillures qu'autrefois.

Quand un homme a joui pendant quelque temps de cette pureté du coeur et du corps, il croit nécessairement qu'il persévéra dans cet heureux état, et il s'en glorifie intérieurement comme David : « J'ai dit dans mon abondance : Je ne serai jamais ébranlé. » (Ps. XXIX, 7.) Mais Dieu, pour guérir l'homme de sa présomption, se retire un peu de lui, et il se sent aussitôt troublé; il chancelle dans le chemin où il marchait avec tant d'assurance, et il a recours aussitôt à l'auteur de sa pureté. Il reconnaît sa faiblesse, et s'écrie : « Seigneur, ce n'était pas ma volonté, mais la vôtre, qui faisait la force de ma vertu. Vous avez détourné de moi votre visage, et je suis tombé dans le trouble. » (Ps. XXIX, 8.) « Quand même je serais purifié comme l'eau de neige, et que mes mains éclateraient de blancheur, vous me feriez paraître couvert de souillures, et mes vêtements m'auraient en horreur. » (Job, IX, 30.) Celui

qui se souillerait lui-même ne pourrait parler ainsi à son Créateur.

Tant que le chrétien n'est pas parvenu à l'état parfait de pureté, il faut qu'il soit souvent averti par ses chutes, jusqu'à ce que la grâce divine l'affermisse dans cette chasteté qu'il désire avec tant d'ardeur, et qu'il puisse dire : « J'ai attendu avec patience le Seigneur, et il m'a regardé. Il a exaucé ma prière, et m'a retiré de l'abîme de ma misère et de la fange de mes souillures; il a affermi mes pieds sur la pierre, et il a guidé lui-même mes pas. » (Ps. XXXIX, 1.)

7.

Il y a différents degrés de chasteté, par lesquels nous pouvons parvenir à cette inaltérable pureté, que je suis incapable de comprendre et d'expliquer dignement; le sujet que nous traitons m'oblige cependant à en parler, selon ma pauvre expérience. Les parfaits en parleront plus parfaitement, et ceux qui la possèdent à un degré plus éminent auront aussi plus de lumière pour la connaître et l'enseigner aux autres. Je distinguerai donc, pour arriver à la chasteté parfaite, six degrés très-distants les uns des autres, et j'en supprime beaucoup d'intermédiaires, qui sont si peu appréciables aux sens de l'homme, que l'esprit a peine à les saisir, et la parole à les exprimer. Je m'arrête donc aux six degrés qui conduisent peu à peu, par des progrès continuels, à la chasteté parfaite, comme le corps acquiert chaque jour ses développements sans qu'on s'en aperçoive. L'âme acquiert ainsi la force et la plénitude de la chasteté. Le premier degré de la pureté pour un religieux, est de ne pas succomber pendant la veille aux tentations de la chair.

Le second est de ne pas arrêter son esprit aux pensées déshonnêtes; le troisième est de n'être pas troublé par la vue d'une femme; le quatrième est de n'éprouver aucun mouvement de la chair pendant le jour.

Le cinquième est de parler ou d'entendre parler, quand la nécessité y force, de tout ce qui regarde la génération humaine, comme d'une chose indifférente, et sans en ressentir la moindre émotion dans son cœur.

Le sixième est de ne plus être sujet, pendant son sommeil, aux illusions des sens; car, quoique ces illusions ne soient pas un péché, elles indiquent cependant des principes secrets de concupiscence. Elles nous arrivent de différentes manières. On est tenté en dormant, selon les pensées qu'on a eues pendant le jour. Ceux qui ne sont occupés de rien de charnel et d'impur, sont beaucoup moins tourmentés que les autres. Les uns sont inquiétés par des songes qu'il est aisé de combattre; les autres sont tourmentés par des images fâcheuses, plus difficiles à écarter, jusqu'à ce que l'amour de la pureté augmente tellement dans le cœur, qu'il rende odieux, qu'il chasse même pendant notre sommeil tous les fantômes qui nous plaisaient autrefois. On arrive enfin à cet état que Dieu promet par son Prophète aux hommes courageux, pour les récompenser de leurs efforts : « Je briserai l'arc et l'épée; je

détruirai les combats dans votre terre, et je vous ferai dormir en paix. » (Osée, II, 18.) On peut arriver ainsi à cette pureté supérieure de l'abbé Serenus et de quelques solitaires qui lui ressemblent; mais j'ai séparé leur vertu des six degrés de chasteté dont nous venons de parler; car bien peu de personnes peuvent non-seulement la posséder, mais encore y croire, et ce don particulier de Dieu est une grâce si rare, qu'il ne faut pas en faire un précepte pour tous.

## 8.

Personne ne pourra nous comprendre et bien distinguer le possible de l'impossible, s'il ne parvient, par une longue expérience et une grande pureté de coeur, à discerner les limites de l'esprit et de la chair, selon cette parole de Dieu dont l'Apôtre a dit : « La parole de Dieu est vivante et efficace; elle pénètre plus que l'épée à deux tranchants. Elle atteint jusqu'aux limites de l'âme et de l'esprit, jusqu'aux jointures et à la moelle, et elle discerne les pensées et les intentions du coeur. » (Héb., IV, 12.) Se tenant ainsi entre l'âme et le corps. Le religieux, comme un juge équitable, distinguera ce qu'il faut attribuer aux nécessités de la nature humaine, ou aux habitudes vicieuses de la jeunesse. Il ne se laissera pas influencer dans son jugement par les fausses opinions des hommes, mais il écouterait sa raison et son expérience. Il ne tombera pas dans l'erreur de ceux qui mettent sur le compte de la nature ce qui vient de leur faute. Après lui avoir fait violence, en contractant des habitudes fâcheuses, ils l'accusent de leurs faiblesses; ou plutôt ils en accusent le Créateur. C'est ce que leur re-proche le Sage : « La folie de l'homme a corrompu ses voies, et il accuse Dieu dans son coeur. » (Prov., XIX, 3.)

Si quelqu'un conteste ce que j'avance, je le supplie d'observer, avant de me contredire, les recommandations de la vie religieuse, et je suis sûr que, s'il les observe pendant quelques mois, il éprouvera lui-même la vérité de ce que je dis. Comment peut-on discuter d'un art et de ses effets sans avoir étudié avec soin ce qui peut conduire à sa perfection? Si je disais, par exemple, qu'avec du blé on peut faire du miel, et aussi une huile très-douce, comme avec de la graine de lin ou de raves, quelqu'un qui ignorerait ces choses pourrait soutenir qu'elles sont contraires à la nature, et m'accuser de mensonge. Si cependant je produisais de nombreux témoins qui auraient vu, goûté, et fait ce que je dirais; si je pouvais expliquer comment on donne au blé la limpidité onctueuse de l'huile et la douceur du miel, serait-il raisonnable de persister à nier de pareils résultats<sup>17</sup>? et ne devrait-on pas plutôt s'étonner de l'opiniâtreté de celui qui refuserait de croire la vérité de mes paroles, que je prouverais par des faits, par des témoins, et, ce qui est bien davantage, par des expériences?

L'homme peut donc parvenir à cet état de pureté que son coeur désire. Les mouvements de la concupiscence disparaîtront insensiblement; il n'aura d'abord à regretter que des sou-

---

<sup>17</sup>Voir Pline, liv. XV, ch. VII; liv. XX, ch. IV.

illures involontaires , et il sera bientôt, pendant la nuit comme pendant le jour, dans le sommeil comme dans la prière, seul comme s'il était devant les hommes. Il ne craindra pas, dans le secret de sa cellule , le regard inévitable de Dieu même. Il n'aura rien à cacher à personne, et quand il jouira de cette très-douce lumière de la chasteté, il pourra dire avec le Prophète : « Ma nuit est devenue lumineuse dans mon bonheur, car les ténèbres n'ont aucune obscurité pour vous. La nuit est claire pour vous comme le jour, et ses ténèbres ressemblent à sa lumière » (Ps. CXXXVIII, 11) ; et le Prophète explique cet état au-dessus de la nature humaine, en ajoutant : « Parce que mes reins vous appartiennent , » c'est-à-dire, ce n'est pas par mes efforts et ma vertu que j'ai mérité cette pureté , c'est parce que vous avez éteint vous-même cette ardeur de la concupiscence. qui était dans ma chair.

**9.**

L'ABBÉ GERMAIN. Nous savons un peu, par expérience, qu'avec la grâce de Dieu, il est possible de garder la pureté pendant le jour, et nous ne nions pas qu'à force de raison et de vigilance, on ne parvienne à se préserver de tout mouvement de la chair; mais nous désirons savoir si on peut en être également délivré pendant le sommeil.

**10.**

L'ABBÉ CHOEREMON. Il paraît que vous ne connaissez pas en quoi consiste la véritable pureté, puisque vous pensez qu'on ne la conserve qu'en se tenant éveillé. Vous croyez qu'on ne peut la garder parfaitement pendant le sommeil, qui affaiblit l'esprit. La chasteté ne vient pas seulement, comme vous vous l'imaginez , d'une rigoureuse vigilance , mais elle consiste surtout dans l'amour de la pureté et du bonheur qu'on y trouve. On n'est pas chaste , mais continent, dès qu'on doit combattre encore l'attrait de la volupté. Vous voyez donc que ceux qui ont intérieurement, par la grâce de Dieu , l'amour de la chasteté , ne sont pas en danger de la perdre, quoiqu'ils suspendent alors l'austérité de leur vie, tandis que ce remède est souvent insuffisant à d'autres , qui y mettent trop leur confiance. Tout ce qui se fait avec peine et violence , procure quelque trêve à celui qui combat, mais ne lui donne pas l'assurance d'une paix profonde. C'est lorsque sa vertu l'aura délivré de toute révolte , de toute inquiétude , qu'il pourra jouir véritablement de la victoire. Ainsi, tant que nous sentirons quelques mouvements dans notre chair , nous saurons que nous ne sommes pas encore arrivés au plus haut point de la chasteté , mais que nous sommes encore exposés , dans l'imperfection de la continence, à des combats dont les résultats sont toujours douteux. Ceux auxquels la nature rend la vertu plus facile, peuvent bien ne pas la posséder, et pour parvenir à cette chasteté que nous désirons , il faut, non-seulement persévérer dans les efforts de la continence , mais la mériter par l'humilité et la contrition du coeur.

## 11.

La chasteté parfaite se distingue, des commencements laborieux de la continence, par la paix qui l'accompagne toujours. La véritable chasteté n'a plus, en effet, à combattre les mouvements de la concupiscence; car elle les a en horreur et se conserve dans une inviolable pureté, qui n'est autre que la sainteté. C'est ce qui arrive, lorsque la chair, cessant de lutter contre l'esprit, s'unit à lui pour désirer cette vertu et faire en paix cette alliance des frères qui habitent ensemble, selon l'expression du Prophète. Ils reçoivent la récompense promise par Notre-Seigneur : « Si deux d'entre vous s'unissent sur la terre, tout ce qu'ils demanderont, ils l'obtiendront de mon Père qui est au ciel. » (S. Matth., XVIII, 19.) Celui donc qui sera parvenu à l'état que figure Jacob luttant avec l'ange, et qui aura vaincu ses passions dans les combats de la continence, en paralysant la force de sa chair, méritera de porter aussi le nom d'Israël par la pureté parfaite des désirs de son cœur.

David, éclairé par l'Esprit-Saint, a très-bien établi cette distinction; il dit d'abord : Le Seigneur est connu dans la Judée, c'est-à-dire dans une âme qui gémit encore en confessant ses péchés, car le mot Judée signifie confession; mais dans Israël, c'est-à-dire dans celui qui voit Dieu, qui est conforme à Dieu, non-seulement il est connu, mais encore son nom est grand. (Ps. LXXV, 1.)

Voulant ensuite nous élever plus haut et nous montrer le lieu où se plaît le Seigneur, il ajoute : « Et sa demeure est établie dans la paix »; c'est-à-dire non pas dans les combats de la chair et dans la lutte des passions, mais dans la paix de la chasteté et dans la tranquillité perpétuelle du cœur. Si donc quelqu'un mérite d'obtenir cet état de paix par la victoire sur ses passions, il pourra monter à un degré supérieur, à cette Sion spirituelle, à cette contemplation divine où il fixera sa demeure; car ce n'est pas dans les combats de la continence, mais dans le calme de la vertu que le Seigneur réside. C'est là qu'il ne se contente plus de retenir et de repousser l'ennemi, mais qu'il brise pour toujours la puissance de ces traits enflammés que la concupiscence dirigeait contre nous. Vous voyez donc que, comme Dieu n'habite pas dans la lutte de la continence, mais dans la paix de la chasteté, il habitera aussi dans la contemplation et la jouissance des vertus. Le Prophète a bien raison de préférer les portes de Sion aux tentes de Jacob : « Car le Seigneur, dit-il, aime les portes de Sion plus que toutes les tentes de Jacob. » (Ps. LXXXVI, 2.)

Reconnaissez donc que tout ce qui peut arriver pendant le sommeil, ne nuit en rien à ceux qui sont affermis dans la pureté parfaite; il ne leur en reste aucun trouble à leur réveil. Mais, pour concilier ainsi la loi du corps avec celle de l'esprit, nous ne devons faire aucun excès, et boire même de l'eau avec modération, afin d'éviter tous les mouvements de la chair que nous redoutons. C'est ainsi que nous combattons et que nous refroidirons cette flamme, qui deviendra comme celle du buisson ardent que vit Moïse; elle brûlera sans nous consumer. (Exod., III.) Nous serons semblables aux trois jeunes gens dans la fournaise de Babylone

, dont le souffle divin apaisait tellement le feu, qu'il respectait leurs cheveux mêmes et la frange de leurs vêtements. Nous commencerons à jouir, dans notre corps mortel, de ce que Dieu promet aux saints par son Prophète : « Lorsque vous marcherez au milieu du feu, vous ne serez pas brûlé, et la flamme ne vous touchera pas. » (Isaïe, XLIII, 2.)

## 12.

Ces grâces que l'ineffable bonté de Dieu accorde à ses fidèles serviteurs dans leurs vases de corruption, sont grandes et admirables; et ceux qui les éprouvent peuvent seuls les comprendre. Le Prophète qui les connut en lui et dans les autres, à la clarté de son esprit purifié, s'écrie : « Seigneur, vos oeuvres sont admirables, et mon âme en est dans le ravissement. » (Ps. CXXXVIII, 14.) Le Prophète n'eût rien dit de nouveau et de grand, s'il eût seulement parlé des autres oeuvres de Dieu ; car quelqu'un pourrait-il ne pas admirer les oeuvres de Dieu dans la grandeur de ses créatures? Mais il est des choses qu'il fait tous les jours dans ses saints, avec une munificence particulière , et il n'y a que les âmes qui en jouissent, qui les connaissent dans le secret de leur conscience , et elles ne trouvent plus d'images et de paroles pour les rendre , lorsqu'elles ne ressentent plus l'ardeur qui les ravissait et qu'elles redescendent à leurs pensées matérielles et terrestres.

Qui n'admirerait les miracles de Dieu en lui-même, lorsque, après avoir éprouvé cette avidité insatiable des sens , ces recherches de la gourmandise et ces convoitises de la chair, il s'en trouve délivré, et qu'il ne prend plus qu'à regret une nourriture insuffisante et grossière? Qui ne serait pas surpris des oeuvres de Dieu , lorsqu'il voit le feu de la passion qu'il ne croyait jamais pouvoir éteindre , tellement refroidi qu'il n'en ressent plus la moindre impression dans son corps. Qui ne tremblerait pas devant la puissance divine, en voyant des hommes si colères et si farouches, que la soumission même et les louanges de leurs semblables excitaient leur fureur, devenir cependant si doux, que non-seulement ils restent insensibles à toutes les injures, mais qu'ils s'en réjouissent même? Qui n'admirerait les oeuvres de Dieu, et ne s'écrierait de tout son coeur : « Oui, je reconnais que le Seigneur est grand » (Ps. CXXXIV, 5), lorsqu'il voit en lui ou dans les autres l'avare devenir généreux, le débauché chaste, l'orgueilleux humble, et celui qui était délicat et recherché, accepter ce qui est pénible et grossier, et préférer à tout les besoins de la pauvreté. Ce sont là ces merveilles de Dieu que l'âme du Prophète considère, avec tous ceux qui se sont élevés comme lui à une haute contemplation, lorsqu'il réclame l'admiration de tous les peuples : « Venez et voyez les oeuvres du Seigneur, les prodiges qu'il a fait sur la terre. Il a fait cesser les combats jusqu'aux extrémités de la terre; il rompra l'arc, il brisera les armes et brûlera les boucliers. » (Ps. XLV, 9.)

Quel plus grand prodige que de voir en un instant des publicains avides devenir des apôtres, et des persécuteurs cruels se changer en prédicateurs, patients de l'Évangile, et pro-



pager au prix de leur vie la foi qu'ils persécutaient ! Ces oeuvres de Dieu, Notre-Seigneur nous assure qu'il les fait tous les jours avec son Père: « Mon Père fait encore ces oeuvres, et je les fais avec lui. » (S. Jean, V, 17.) Ce sont ces oeuvres que David célébrait à l'avance, lorsqu'il disait : « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui fait seul de semblables prodiges. » (Ps. LXXI, 18.) Le prophète Amos disait aussi : « C'est lui qui fait tout, qui change tout, et qui rend l'ombre de la mort brillante comme la lumière du matin. » (Amos, V, 8.) « Ce sont là les changements de la droite du Très-Haut. » (Ps. LXXIV, 11.) Et le Prophète parle à Dieu, dans sa prière, de ces oeuvres ineffables, lorsqu'il dit : a Mon Dieu, confirmez ce que vous avez opéré en nous. » (Ps. LXVII, 29.)

Et sans parler ici de ces merveilles secrètes de la grâce divine, qui éclairent à chaque instant l'âme des saints, qui n'admirerait cette joie céleste qui remplit l'âme au moment où elle s'y attend le moins, et les élans subits du coeur qui passe tout à coup de l'engourdissement de la tiédeur, et comme du sommeil le plus profond à la prière la plus fervente et à des ravissements inconnus; à cette allégresse dont l'Apôtre a dit : « L'oeil ne l'a pas vu, l'oreille ne l'a pas entendu et le coeur de l'homme ne l'a pas éprouvé? » (I Cor., II , 9.) Oui, le coeur de l'homme qui est encore avili par les vices de la terre, et qui est enchaîné par les passions de la chair, ne peut rien apercevoir de ces faveurs divines, tandis que l'Apôtre et tous ceux qui sont comme lui, affranchis des liens du monde, peuvent dire : Pour nous, Dieu nous les a révélées par son Esprit.

### 13.

Plus l'âme avancera dans la pureté, plus elle s'élèvera aussi dans la contemplation divine , et plus aussi elle comprendra qu'il est plus facile d'admirer les merveilles de la grâce que de les exprimer. Celui qui n'a pas éprouvé ces joies ne peut les concevoir, et celui qui les a ressenties ne trouve pas de paroles pour les rendre. Celui qui connaîtrait la douceur du miel pourrait-il l'expliquer à quelqu'un qui ne l'aurait jamais goûtée? la bouche ne pourrait l'exprimer, ni l'oreille la comprendre ; et celui qui en aurait l'expérience pourrait seul l'admirer intérieurement. De même celui qui est parvenu au degré de vertu dont nous avons parlé admire, dans le recueillement de l'âme, les prodiges que la grâce de Dieu opère dans ses saints, et s'écrie du plus profond de son coeur: « Mon Dieu, vos oeuvres sont admirables, et mon âme le reconnaît bien maintenant. » (Ps. CXXXVIII, 14.) Une oeuvre admirable de Dieu , est de voir un homme charnel résister à toutes les passions de la chair, et rester calme et inébranlable au milieu des tentations et des événements. C'est cette vertu que possédait ce vieillard d'Alexandrie, tout entouré d'infidèles qui non-seulement l'injuriaient, mais encore l'accablaient d'outrages; et comme on lui disait, en se moquant : « Quel miracle fait donc ce Christ que vous adorez? — Le grand miracle qu'il fait, répondait-il, c'est que je ne sois pas ému de vos injures, et de toutes celles que vous pourriez me dire encore. »

**14.**

L'ABBÉ GERMAIN. Mon Père, nous admirons cette chasteté qui appartient plus au ciel et aux anges qu'à la terre et aux hommes; mais elle nous étonne tellement, qu'elle nous jette dans le découragement, au lieu de nous exciter à l'acquérir. Aussi, nous vous conjurons de nous dire plus particulièrement ce qu'il faut observer, et le temps qu'il faut employer pour arriver à ce degré de vertu, afin que nous puissions avoir les moyens et l'espoir d'y parvenir; car nous sommes tentés de croire la chose impossible.

**15.**

L'ABBÉ CHOEREMON. Il serait téméraire de vouloir préciser le temps nécessaire pour acquérir la perfection de la chasteté, lorsqu'il y a surtout tant de différence dans les dispositions et les forces des âmes. Pourrait-on fixer ainsi le temps qu'il faut pour exceller dans les arts et les sciences extérieures? Le plus ou moins de progrès dépend des efforts et des aptitudes de l'esprit. Nous pouvons cependant indiquer une époque à laquelle on pourra s'apercevoir du moins que l'acquisition de cette vertu n'est pas impossible.

Celui qui se retirera de tout entretien frivole, qui bannira de son cœur la colère, les inquiétudes et les désirs du monde, se contentant pour vivre de deux pains par jour, ne buvant même de l'eau qu'avec discrétion, et ne dormant que trois à quatre heures, comme quelques-uns le conseillent, celui-là ne sera pas six mois sans s'apercevoir, non pas qu'il possède la chasteté parfaite, mais qu'il pourra un jour l'acquérir, en comptant sur la miséricorde de Dieu plutôt que sur le mérite de ses abstinences. Car sans cette persuasion, tous les efforts de l'homme sont inutiles; c'est même une preuve évidente qu'on fait des progrès dans la pureté que de ne pas espérer l'acquérir par soi-même. Celui qui aura bien compris ce verset : « Si Dieu ne bâtit la maison, ceux qui la bâtissent travaillent en vain » (Ps. CXXVI, 1), ne se glorifiera jamais de sa pureté; il comprendra qu'il ne la doit pas à sa vigilance, mais à la miséricorde de Dieu. Il ne sera pas orgueilleux et dur envers les autres, parce qu'il saura que la vertu de l'homme n'est rien, si elle n'est aidée par la vertu divine.

**16.**

Lorsque nous combattons de toutes nos forces contre l'esprit d'impureté, c'est déjà avoir remporté une grande victoire que de n'attendre aucun succès de nos efforts. Cette persuasion de notre faiblesse semble facile et naturelle; et cependant elle est pour les commençants aussi difficile à acquérir que la pureté même. Car dès qu'ils éprouvent les premières joies de la pureté, une complaisance secrète se glisse dans leur âme, et comme ils s'imaginent que le succès vient de leur vigilance, ils sont nécessairement privés du secours d'en haut; et bientôt tourmentés par les passions qu'avait apaisées la vertu divine, ils en souffrent jusqu'à ce qu'ils reconnaissent, par expérience, qu'ils ne peuvent acquérir par leurs seules forces le

trésor de la pureté.

Mais, pour terminer cette longue conférence sur la chasteté parfaite, résumons, en quelques mots, tout ce que nous avons dit des effets de cette vertu. Un religieux ne doit pas plus se troubler des tentations qu'il aura pendant le jour, que des illusions qu'il éprouvera pendant la nuit. Il n'est pas coupable de tout ce qui arrive sans le concours de sa volonté. Voilà tout ce que je puis dire de la chasteté et ce que j'ai appris, non pas des autres, mais de ma propre expérience. Peut-être que les lâches et les négligents trouveront ces choses impossibles; je suis certain, cependant, que les personnes spirituelles et sérieuses ne les jugeront pas de la même manière. Il y a entre un homme et un autre homme, la même différence qu'il y a entre la fin où ils tendent, c'est-à-dire entre le ciel et l'enfer, entre le Christ et Bélial, selon cette parole du Sauveur : « Si quelqu'un me sert, qu'il me suive; et où je suis, mon serviteur doit être. » (S. Jean, XII, 26). Et encore : « Où est votre trésor, là aussi sera votre cœur. » (S. Matth., VI, 20.)

C'est ainsi que l'abbé Choeremon nous parla de la perfection de la chasteté; et lorsqu'il eut fini d'exposer son admirable doctrine sur cette vertu sublime, comme il vit que nous avions passé une grande partie de la nuit à l'écouter avec une extrême attention, il nous conseilla de ne pas refuser à notre corps le sommeil qui lui était nécessaire, de peur que la fatigue ne finît par appesantir l'esprit et lui ôter sa vigueur.

## **TREIZIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ CHOEREMON : DE LA GRACE DIVINE**

Dieu est la source véritable de tout bien. — La grâce ne détruit pas le libre arbitre; mais l'homme a besoin de son secours pour désirer et pour faire le bien.— Ce secours ne nous manque jamais. — Imperfection des vertus païennes.

Cette conférence de Cassien n'est pas irréprochable, comme doctrine; elle présente quelques erreurs sur des questions difficiles que l'Église n'avait pas encore éclairées de son autorité souveraine. Les plus grands docteurs de cette époque différaient quelquefois de sentiments, et saint Augustin lui-même eut à se rétracter. L'erreur est une infirmité humaine; l'obstination seule est coupable.

Il fallait le génie de saint Thomas d'Aquin pour porter la lumière dans ces profondeurs théologiques, pour expliquer les rapports du néant et de l'infini, de la créature et du Créateur, pour définir nettement la nature et la grâce, pour distinguer avec précision l'ordre naturel de l'ordre surnaturel, et montrer dans celui-ci la puissance de l'action divine, sans nier le libre arbitre.

La nature et la grâce sont des dons que Dieu ne nous doit pas. En nous donnant la nature, c'est-à-dire notre être, sa fin et ses moyens, il nous donne à nous-mêmes. En nous donnant

la grâce, il se donne lui-même à nous. « La grâce, dit Cassien, est une chose au-dessus de l'homme, c'est une sorte de participation à la Divinité même ; il n'y a donc que Dieu qui peut la donner<sup>18</sup>. » Il réfute ainsi lui-même toutes les erreurs qu'on peut lui reprocher sur ce sujet.

La nature ne peut par elle-même dépasser sa fin. La grâce seule l'initie et l'élève à l'ordre surnaturel; la grâce a été toujours nécessaire à l'homme pour y parvenir. Elle lui est plus nécessaire après qu'avant la chute; car, sa nature étant viciée et tombée, la grâce doit le guérir pour l'élever à Dieu. La grâce, étant le moyen offert à la créature pour parvenir à la vision béatifique, est nécessairement un don surnaturel. La grâce est un certain commencement de la gloire en nous, comme la gloire est la consommation de la grâce. Elle ne détruit pas la nature; elle la suppose, au contraire, et la perfectionne. La nature peut moins qu'avant sa chute; mais en faisant ce qu'elle peut faire, elle se dispose à la grâce, sans cependant la mériter. Le libre arbitre accepte ou re-pousse la grâce; mais il ne peut faire sans son aide, tout le bien de l'ordre naturel, ni aucun bien de l'ordre surnaturel.

Le crime de Satan et l'erreur de Pélage étaient de prétendre arriver, sans la grâce, à la vision béatifique, qui est au-dessus des forces de la nature et de la puissance du libre arbitre. Cassien, tout en combattant énergiquement Pélage, s'est éloigné lui-même de la vérité, en donnant une certaine initiative au libre arbitre dans l'action de la grâce, tandis que cette action commence, soutient et consomme toujours en nous le bien que nous faisons pour obtenir la vie éternelle.

Les anciens traducteurs ont supprimé complètement la treizième conférence de Cassien, à cause des propositions semi-pélagiennes qu'elle contient. Nous avons voulu séparer l'ivraie du bon grain, en nous aidant des commentaires du savant bénédictin, dom Allard Gazée. Nous avons donc traduit les six premiers chapitres, qui sont irréprochables, et nous avons remplacé les autres par le supplément qu'y ajouta, pour les réfuter, le bienheureux Denis le Chartreux. La clarté de sa doctrine et les textes abondants qu'il donne, rendent toute erreur impossible, et cette conférence, au lieu de nuire, devient ainsi profitable.

## 1.

Lorsque, après avoir pris un peu de repos, nous revînmes trouver le vénérable vieillard, l'abbé Germain était tourmenté d'un grand scrupule. Dans la précédente conférence, qui nous avait inspiré un si grand désir d'une vertu que nous ne connaissions pas encore, l'abbé Choeremon lui paraissait avoir bien abaissé le mérite des actions de l'homme, puisqu'il avait établi que, malgré tous ses efforts pour bien faire, il n'y pouvait réussir sans un secours divin

Nous nous entretenions de cette difficulté, lorsque l'abbé Choeremon sortit de sa cellule.

---

<sup>18</sup>Cassien, Traité de l'Incarnation, liv. II, ch. V.

Il nous avait vus discuter ensemble, et il avait hâté la récitation de ses prières et de ses psaumes, pour nous demander ce dont il s'agissait.

2.

L'ABBÉ GERMAIN. Si la perfection de la vertu que vous nous avez expliquée, la nuit dernière, nous a paru, pour ainsi dire, impossible, il nous semble maintenant incroyable, nous vous l'avouons, qu'on ne doive pas en attribuer plus particulièrement le mérite à celui qui fait tant d'efforts pour l'acquérir. Il serait absurde, par exemple, de voir le laboureur donner tous ses soins à la culture de la terre, et de ne pas lui attribuer la moisson.

3.

L'ABBÉ CHOEREMON. L'exemple même que vous citez prouve parfaitement que tous nos efforts ne servent de rien sans le secours de Dieu. Car le laboureur qui a mis tous ses soins à cultiver ses terres, peut-il attribuer à ses efforts la richesse de ses moissons, lorsqu'il sait si bien, par expérience, qu'il ne l'eût pas obtenue sans les pluies favorables et la douceur du printemps? Ne voyons-nous pas des fruits, dont la maturité est parfaite, échapper à la main de ceux qui allaient les cueillir, parce que l'assistance de Dieu leur a manqué?

Les laboureurs paresseux, dont la charrue ne remue pas les champs, n'obtiennent pas une bonne récolte de la Bonté divine; mais l'ardeur de ceux qui travaillent serait aussi stérile, si la miséricorde de Dieu ne la rendait pas prospère. Et que l'orgueil de l'homme ne prétende pas s'associer à la grâce, et réclamer sa part dans les dons qu'il en reçoit, en s'imaginant que son travail est la cause de ses bienfaits, et en se glorifiant d'avoir mérité par lui-même l'abondance des fruits qu'il récolte. Qu'il considère bien les efforts qu'il a faits dans le désir de s'enrichir, et il verra qu'il eût été incapable de les faire, si la protection de Dieu ne lui eût donné les forces qu'il lui fallait pour cultiver la terre. Et sa volonté, son talent eussent été inutiles, si la clémence du ciel ne lui eût mesuré la chaleur et la pluie qui lui étaient nécessaires. La lumière de l'intelligence, la santé du corps, et le succès du travail sont des présents du Seigneur; et il faut prier pour que, comme il est écrit, « le ciel ne devienne d'airain et la terre de fer; et que la sauterelle ne mange pas les restes de la chenille; le ver, les restes de la sauterelle, et la nielle les restes du ver. » (Joël, i, 4.)

Et ce n'est pas en cela seulement que le travail du laboureur a besoin de la protection divine; car si elle n'éloigne pas les malheurs qu'il ne peut prévoir, non-seulement il sera trompé dans les espérances qu'il avait d'une riche moisson, mais il perdra même les récoltes qu'il avait entassées dans ses granges.

Nous devons donc conclure que Dieu est le principe non-seulement des bonnes actions, mais encore des bonnes pensées. C'est lui qui nous inspire les premiers mouvements des saintes volontés, et qui nous donne la force et l'occasion de faire ce que nous avons désiré

avec droiture. « Car tout bien, tout don parfait, vient d'en haut, du Père des lumières. » (S. Jacq., I, 17.) C'est lui qui commence, qui poursuit et qui couronne en nous ce qui est bien, selon le témoignage de l'Apôtre : « C'est lui qui donne la semence à celui qui sème; et il vous donne le pain pour vous nourrir. Il multipliera vos semences, et il fera croître de plus en plus les fruits de votre justice. » (II Cor., IX, 10.) Notre part est de recevoir humblement, tous les jours, la grâce de Dieu qui nous attire, ou d'y résister avec entêtement et en fermant nos oreilles, et de mériter ce reproche de Jérémie : « Est-ce que celui qui tombe ne se relève pas? et quand on s'est égaré ne revient-on pas? Pourquoi le peuple de Jérusalem s'est-il détourné de moi avec tant d'opiniâtreté? Ils se sont endurcis, et n'ont pas voulu se convertir. » (Jér., VIII, 4.)

#### 4.

L'ABBÉ GERMAIN. Il semble que cette doctrine, qu'on ne peut rejeter, tend à détruire le libre arbitre. Nous voyons beaucoup de païens, qui étaient privés de la grâce divine, donner des exemples de patience et de frugalité, et, ce qui est plus étonnant, briller même par leur chasteté. Comment, si le libre arbitre est si dépendant, pouvons-nous croire que leurs vertus soient un présent de Dieu, lorsque ces sages du monde ignoraient ce que c'était que la grâce de Dieu, et ne connaissaient pas même le vrai Dieu? D'après le témoignage des auteurs et de la tradition, devons-nous dire qu'ils ont acquis cette grande pureté par leurs propres efforts?

#### 5.

L'ABBÉ CHOEREMON. Je suis heureux que votre ardent désir de connaître la vérité vous fasse faire des objections, dont la réfutation rendra plus évidente la lumière de la foi catholique. Quel sage pourrait admettre des propositions si contraires? Vous paraissiez dire hier que l'homme ne peut acquérir, même avec la grâce de Dieu, la céleste pureté de la chasteté; pourriez-vous croire aujourd'hui que les païens l'ont possédée par leur propre vertu? Dans l'intérêt de la vérité, examinez bien ce que nous savons à leur sujet.

Il ne faut pas croire d'abord que les philosophes avaient cette chasteté de l'âme que la religion nous demande, lorsqu'elle nous défend de nommer même la fornication et l'impureté parmi nous. Ils ont eu peut-être une chasteté relative, en se privant, à un certain point, des plaisirs de la chair; mais ils n'ont pu acquérir cette pureté de l'âme et du corps continuelle et parfaite. Ils ne pouvaient pas même y penser. Socrate, le plus célèbre d'entre eux, n'a pas craint de l'avouer. Un physionomiste l'accusait des vices les plus honteux, et comme ses disciples voulaient venger leur maître, il les arrêta en disant : « Calmez-vous, mes amis; j'ai ces vices, mais j'en triomphe. » Il est donc évident, d'après leur aveu même, qu'ils pouvaient bien, quand il le fallait, comprimer le vice et s'abstenir d'actes honteux, mais qu'ils ne pou-

vaient bannir de leur coeur le désir et la pensée de la volupté. Ne devons-nous pas avoir en horreur le cynisme de Diogène, qui ne voulait rougir de rien, et qui conseillait d'éviter, par des plaisirs plus faciles, le châtement de l'adultère? Il est donc prouvé que ces philosophes ne connaissaient pas la vertu de chasteté, qui nous est demandée; et il est certain que cette continence intérieure ne peut être qu'un don de Dieu, et qu'elle n'est accordée qu'à ceux qui le servent avec toute la componction de leur âme.

## 6.

Il est facile de démontrer que dans beaucoup de choses, et même dans toutes, les hommes ont toujours besoin du secours de Dieu; et si, dans leur faiblesse, ils ne peuvent rien faire de ce qui regarde leur salut sans l'intervention de sa grâce, à plus forte raison sont-ils incapables d'acquérir et de conserver, par eux-mêmes, la vertu de chasteté. Et sans parler encore de la difficulté de sa perfection, examinons, en peu de mots, les moyens pour y arriver. Qui pourrait, je vous le demande, malgré toute sa ferveur, supporter, sans être soutenu par la louange des hommes, l'horreur de la solitude et la dureté de notre pain, quand même il l'aurait à discrétion? Qui pourrait, sans les encouragements de Dieu, souffrir cette soif continuelle, et priver ses yeux de ce doux et agréable sommeil, du matin, en se contentant d'un repos de quatre heures? Qui pourrait lire continuellement, et travailler sans cesse, sans y être sollicité par aucun avantage, si la grâce, de Dieu ne lui venait en aide !

Tout ce que nous ne pouvons désirer sans l'inspiration de Dieu , nous ne pouvons, par conséquent, le faire, sans son secours. Non-seulement l'expérience nous le prouve, mais il y a des indications et des raisonnements qui nous rendent cette vérité plus évidente.

Est-ce que dans beaucoup de choses que nous désirons faire, l'ardeur et la volonté nous manquent? Et cependant notre faiblesse nous arrête et détruit nos espérances; nous ne pouvons réaliser nos projets si la miséricorde de Dieu ne nous en donne la force. Aussi combien y en a-t-il qui travaillent à acquérir la vertu, et combien peu réussissent et persévèrent dans leurs efforts. Car ni le silence de la retraite, ni les difficultés du jeûne, ni l'assiduité à l'étude ne nous suffisent, même dans les limites où nous le pouvons; et dès que l'occasion s'en présente , nous manquons à notre sainte règle, tellement que, pour être fidèles aux lieux et au temps qu'elle nous prescrit, il est nécessaire que Dieu nous y sollicite. Il ne nous suffit pas de pouvoir, il faut encore que le Seigneur nous donne le moyen de faire ce que nous pouvons. L'Apôtre a dit : « Nous voulions venir à vous, une et plusieurs fois, et Satan nous en a empêchés. » (I Thess., II, 18.)

Souvent même, dans notre intérêt, nous sentons que nous sommes détournés de nos exercices spirituels, que notre bonne volonté s'affaiblit malgré nous, et que nous cédon en quelque chose à l'infirmité de la chair, afin qu'ainsi notre persévérance nous soit plus méritoire. L'Apôtre nous fait connaître cette conduite de Dieu à notre égard, lorsqu'il nous

dit : « J'ai demandé trois fois au Seigneur que Satan s'éloignât de moi, et il m'a répondu : Ma grâce te suffit; car la vertu paraît mieux dans sa faiblesse. » (I Cor., XII, 8.) Et encore : « Nous ignorons même ce qu'il nous faut demander. » (Rom., VIII, 26.)

7.

<sup>19</sup> La protection divine ne nous abandonne jamais, et la tendresse du Sauveur est si grande à l'égard de la créature, que non-seulement sa providence l'accompagne, mais encore qu'elle la devance toujours. Le Prophète, qui le savait par expérience, le confesse hautement : « Mon Dieu, votre miséricorde me préviendra. » (PS. LVIII , 11.)

Non-seulement sa bonté inspire les saints désirs , mais elle lui ménage des occasions de salut et les moyens de bien faire. Elle montre la bonne route à ceux qui s'égarer; elle fait trouver à ceux qui ne cherchent pas; elle se révèle à ceux qui ne la demandent pas , et sans cesse le Sauveur a les bras étendus vers ce peuple qui ne croit pas et qui blasphème. Il appelle ceux qui résistent et qui sont éloignés, il les attire malgré eux vers le bien; il ôte à ceux qui veulent pécher la volonté de le faire, et il résiste par miséricorde à ceux qui préparent le mal , parce que « cela ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de la miséricorde de Dieu » (Rom., IX, 16), « qui agit en nous sur nos volontés et sur nos actes pour le bien. » (Philip., II, 13.) « Et cela ne vient pas de nous : puisque c'est un don de Dieu et que nous ne devons pas nous glorifier de nos oeuvres. » (Éph., II, 8, 9.)

Que dit, en effet , le Sauveur : « Personne ne vient au Père si ce n'est par moi » (S. Jean, XIV, 6), « et personne ne vient à moi si mon Père ne l'attire. » (S. Jean, VI, 44.)

Que disons-nous dans notre prière ? « Dirigez ma voie en votre présence » (Ps. V, 9), « conduisez mes pieds dans vos sentiers, de peur que mes pieds ne s'égarer. » (Ps. XVI, 5.) Et enfin qu'est-ce que Dieu nous promet ? « Je leur donnerai un coeur nouveau et je mettrai un esprit nouveau dans leurs entrailles. J'ôterai ce coeur de pierre de votre sein et je vous donnerai un coeur de chair, afin que vous marchiez dans mes commandements, et que vous gardiez et accomplissiez ma justice.» (Ézéchiel, XXXVI, 26.)

Que demande le Prophète au Seigneur, lorsqu'il dit : « Créez en moi un coeur pur, ô mon Dieu. Lavez-moi, et je deviendrai plus blanc que la neige? » (Ps. L, 12.) Ne dit-il pas de Dieu ? « C'est lui qui donne la science à l'homme » (Ps. XXXIX, 10) , « le Seigneur éclaire les aveugles. » (Ps. CXLV, 28.) Nous disons avec le Prophète : « Éclairez mes yeux pour que je ne m'endorme jamais dans la mort. » (Ps. XII, 4.) Tous ces textes ne démontrent-ils pas que Dieu assiste toujours de sa grâce l'homme qui en a toujours besoin ?

L'Apôtre nous montre la faiblesse du libre arbitre , lorsqu'il dit: « Que le Seigneur garde

---

<sup>19</sup>Nous passons ici, à l'exemple de l'ancien traducteur, les chapitres suivants, dont la doctrine est subtile , obscure, et souvent contestable, et nous reprenons le texte de Cassien au XXVI chapitre.



vos coeurs et vos intelligences.» (Phil., IV, 7.) David nous enseigne la même chose, en disant dans sa prière : « Inclinez mon coeur vers vos préceptes et non vers l'avarice. » (Ps. CXVIII, 36.) Salomon dit aussi : « Il incline nos coeurs vers lui, afin que nous marchions dans toutes ses voies, et que nous observions tous ses commandements et toutes ses fêtes. » (III Rois , VIII 58.)

Notre prière est un aveu de notre faiblesse : « Seigneur, mettez une garde à ma bouche, et, à l'occasion, une porte à mes lèvres. » (Ps. CXL, 3.) Le Prophète dit aussi : a Le Seigneur délivre ceux qui sont enchaînés , le Seigneur éclaire les aveugles.» (Ps. CXLV, 8.) Et encore : « Vous avez brisé mes liens. » (Ps. CXV, 16.)

Le Christ, dans saint Jean, a dit : «Personne ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire » (S. Jean, VI, 44 ) ; et saint Jean-Baptiste affirme que a l'homme ne peut avoir quelque chose de lui-même, à moins qu'il ne l'ait reçu du ciel » (S. Jean, III, 27) ; aussi le Prophète s'écrie : « Si le Seigneur ne garde la cité, celui qui la garde veille en vain. » (Ps. CCXXVI, 1.) Et l'Apôtre dit : « Dieu est celui qui fait en nous notre volonté et nos actes, selon son bon plaisir. » (Phil., II, 13.)

Si nous attribuons à notre libre arbitre la possession des vertus et l'accomplissement des préceptes divins, ,comment pouvons-nous dire en priant : « Mon Dieu , achevez ce que vous avez fait en nous » (Ps. LXVII , 26) , « et dirigez sur nous l'ouvrage de vos mains? » , (Ps. LXXXIX,17,) Nous savons que Balaam fut conduit , pour maudire les enfants d'Israël; mais nous voyons ,qu'il ne lui fut pas permis d'accomplir son désir ,(Num. , XXII); Abimelech fut préservé de toute faute ,avec Rebecca (Gen., XXI) ; Joseph fut vendu par la jalousie de ses frères, afin que les enfants de Jacob vinssent en Égypte et que ceux qui avaient comploté sa mort fussent préservés de la famine. C'est ce que dit Joseph reconnu par ses frères : « Ne craignez pas et ne regrettez pas de m'avoir rendu captif dans ces régions; car c'est pour votre salut que Dieu m'a envoyé avant vous. » (Genes, XLV, 5.) « Dieu m'a choisi pour vous conserver sur terre et vous procurer les vivres nécessaires à votre existence. Ce n'est pas votre volonté , mais c'est la volonté de Dieu qui m'a envoyé ici, qui m'a rendu, pour ainsi dire, le père de Pharaon, le maître de toute sa maison et le prince de toute l'Égypte. » (Ibid.) Et comme, après la mort de son père, il voulait dissiper la crainte que ses frères pouvaient avoir, il leur disait : « Ne craignez rien. Est-ce que nous pouvons résister à la volonté de Dieu. Vous avez eu de mauvais desseins contre moi ; mais Dieu les a tournés en bien, pour m'élever comme vous le voyez et pour sauver beaucoup de peuples. » (Gen., L, 21.) David célèbre ce fait providentiel dans ses Psaumes , lorsqu'il dit : « Il appela la famine sur la terre et il brisa toute la force du pain ; mais il envoya un homme devant eux, Joseph fut vendu comme esclave. » (Ps. CIV, 16.)

Reconnaissons donc la vertu et l'efficacité de la grâce de Dieu, afin de ne: pas contredire la doctrine de l'Église. L'Église dit avec l'Apôtre : « Personne ne peut dire que Jésus est le

Seigneur, sinon par le Saint-Esprit. » (I Cor., XII,3.) « Par la grâce de Dieu, je suis ce que je suis, et sa grâce n'a pas été stérile en moi, mais j'ai travaillé plus que tous les autres ; ce n'est pas moi cependant, mais la grâce de Dieu avec moi » (I Cor., XV, 10); « c'est sa miséricorde qui m'a rendu fidèle. » (I Cor. , VII, 25.) « Nous avons ce trésor dans des vases de terre, afin que la sainteté vienne de Dieu et non de nous. » (II Cor., IV, 7.) « Ne redoutez en rien vos ennemis, car ce qui est pour eux une cause de ruine est pour vous une cause de salut , et cela vient de Dieu. C'est par le Christ qu'il vous est donné, non-seulement de croire en lui, mais de souffrir pour lui. » (Philip., I, 28.) « Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement, car c'est Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire, selon qu'il lui plaît. » (Phil., II, 12.) « Nous ne sommes pas capables de former en nous comme de nous-mêmes une bonne pensée; c'est Dieu qui nous en rend capables. » (II Cor. III, 3.)

Dieu confirme cette vérité, lorsqu'il dit: « Personne ne peut venir à moi, à moins que mon Père ne le lui accorde. » (S. Jean, VI, 44.) « Tout ce que le Père me donne vient à moi. » (Ibid.) « Sans moi vous ne pouvez rien faire. » (S. Jean, XV, 5.) « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis. » (Ibid.) « Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père; et personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui auquel il voudra le révéler. » (S. Matth. , XI, 27.) « De même que le Père rend la vie aux morts, de même le Fils ressuscite ceux qu'il veut » (S. Jean, V, 21.) « Tu es heureux , Simon Barjona , parce que la chair et le sang ne t'ont pas révélé ces choses, mais mon Père qui est dans les cieux. » (S. Matth., XVI, 17.)

Cette doctrine ne détruit pas la volonté. dans l'homme; car la vertu de la grâce n'anéantit pas les volontés, mais les rend bonnes de mauvaises qu'elles étaient. Elle les tire de l'infidélité pour qu'elles soient fidèles. De ténèbres qu'elles étaient par elles-mêmes, elles deviennent lumières dans le Seigneur; ce qui était mort, reçoit la vie; ce qui était tombé, est relevé; ce qui était perdu, est sauvé. Ceci arrive à tous les hommes qui « sont arrachés au pouvoir des ténèbres et transférés dans le royaume du Fils bien-aimé » (Col., I, 13) ; et nous croyons, sans aucune exception, que c'est par la grâce du Sauveur. Nous disons, et nous soutenons, que non-seulement nos actes, mais encore nos bonnes pensées ont toujours leur principe en Dieu, qui éveille notre bonne volonté et nous donne la force et l'occasion de l'accomplir : « car tout ce qui est bon, tout ce qui est parfait est un don du ciel qui vient du Père des lumières. » (S. Jacq., I, 17.) Celui qui commence le bien, le continue et l'achève aussi en nous. Lorsque Dieu voit que nous nous relâchons, il met dans nos coeurs des pensées salutaires qui renouvellent notre bonne volonté.

Le premier homme a été créé droit et sans aucun vice , et la nature humaine a été créée en lui. Il est certain aussi qu'il avait reçu un libre arbitre tel que, s'il avait été fidèle à Dieu qui l'assistait , les dons naturels qu'il avait reçus pouvaient nous être conservés par sa volonté. Le mérite de la persévérance l'eût fait parvenir à cette béatitude, où il n'aurait pu ni faire

ni vouloir le mal; mais, par le même libre arbitre qui le fit rester bon, tant qu'il le voulut, il s'écarta de la loi qui lui avait été imposée. Le châtement de la mort dont il était menacé ne l'arrêta pas; il quitta Dieu et suivit le démon; il se révolta contre le maître qui le conservait pour obéir à l'ennemi qui le perdait. Adam existait, et nous existions en lui; Adam est tombé, et nous sommes tombés en lui. Saint Ambroise ne se trompe pas quand il l'affirme, car la Vérité dit elle-même : « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui avait péri. » (S. Luc, XIX, 10.)

En effet, cette ruine de la prévarication atteignit toute la nature humaine; mais sa substance ne fut pas plus détruite que sa volonté : elle fut seulement dépouillée de la lumière et de l'éclat des vertus par l'artifice du tentateur. Après avoir perdu ce qui pouvait la faire parvenir à la perfection incorruptible et éternelle de l'âme et du corps, que lui restait-il, si ce n'est ce qui appartient à cette vie du temps, soumise à la souffrance et à la mort? Tous ceux qui étaient nés en Adam devaient renaître dans le Christ, afin d'y re-trouver ce qu'ils avaient perdu. Car si les descendants d'Adam avaient naturellement les vertus que possédait leur père avant le péché, ils ne seraient pas, par nature, enfants de colère, ils ne seraient pas ténèbres et sous la puissance des ténèbres. Ils n'auraient pas besoin de la grâce particulière du Sauveur, puisqu'ils ne seraient pas bons inutilement et qu'ils ne seraient pas privés de la récompense de leur justice, ayant encore les biens dont la perte fit exiler nos premiers pères du paradis terrestre. Maintenant que, sans le sacrement de la régénération, personne ne peut éviter la mort éternelle, ne voyons-nous pas, par la nécessité de ce remède, dans quel abîme la nature humaine a été plongée par la chute de celui en qui tous ont péché et ont perdu ce qu'il a perdu. Il a perdu, le premier, la foi ; il a perdu la continence ; il a perdu la charité ; il s'est dépouillé de sagesse et d'intelligence; il s'est privé de conseil et de force. En voulant s'élever d'une manière coupable , il est tombé de la science de la vérité et de la douceur de l'obéissance; il ne lui est pas même resté la crainte pour lui faire éviter les fautes dont il s'abstenait par amour de la justice. Le libre arbitre, c'est-à-dire le mouvement spontané vers une chose qui plaît, s'est dégoûté des biens qu'il avait reçus; ses moyens de salut s'affaiblirent et ses désirs insensés se sont portés vers l'expérience du mal. Il a bu le poison de tous les vices , et il a souillé toute la nature humaine des excès de son intempérance. Avant de digérer ce fruit mortel , en mangeant la chair du Fils de l'homme et en buvant son sang précieux, l'humanité voit défaillir sa mémoire et s'égarer son jugement : ses pas deviennent incertains, et elle n'est propre en aucune manière à désirer et à choisir le bien dont elle s'est volontairement privée; et si elle a pu tomber sans l'intervention de Dieu, elle ne peut se relever sans son secours.

Pour que nous soyons bien persuadés que nous ne manquerons jamais du secours de Dieu pour faire notre salut, l'Apôtre nous dit : « C'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire, selon qu'il lui plaît (Phil., II, 13) ; et il dit à Timothée : « Ne négligez pas la grâce de Dieu qui est en vous » (I Tim., IV, 14) ; « c'est pourquoi je vous avertis de ressusciter la

grâce de Dieu qui est en vous. » (II Tim., I, 6.) Il exhorte aussi les Corinthiens à ne pas se rendre indignes de la grâce de Dieu par des oeuvres stériles : « Nous vous conjurons, dans votre intérêt, de ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu. » (II Cor., VI, 1.) C'est parce que Simon l'avait reçue en vain, que cette grâce salutaire ne lui a pas profité; car il n'eut pas soin d'obéir à cette recommandation de saint Pierre : « Faites pénitence de votre malice, et priez Dieu qu'il vous pardonne cette pensée de votre coeur; car je vois que vous êtes rempli d'un fiel amer et engagé dans les liens de l'iniquité. » (Act., VIII, 23.)

La miséricorde de Dieu prévient la volonté de l'homme, puisqu'il est écrit : « Mon Dieu, votre miséricorde m'a prévenu. » (Ps. LVIII, 11.) Dieu nous appelle et nous invite sans cesse, puisqu'il dit: « Tout le jour, j'ai étendu mes mains vers le peuple qui ne croit pas et qui me contredit. » (Isaïe, LXV, 2.) Dieu nous attend, comme l'annonce son Prophète : « Oui, Dieu vous attend pour avoir compassion de vous. » (Isaïe, XXX, 18.) Il nous fortifie selon cette parole : « Et moi, je les ai instruits; j'ai fortifié leur bras, et ils ont élevé contre moi la malice de leurs pensées. » (Osée, VII, 15.) Notre-Seigneur Jésus-Christ nous crie : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne et qu'il boive. » (S. Jean, VII, 37.)

Notre-Seigneur nous cherche : « J'ai cherché, et un homme ne s'est pas rencontré; j'ai appelé, et personne n'a répondu. » (Isaïe, L, 2.)

Ainsi la grâce de Dieu agit toujours en bien sur notre libre arbitre, elle l'aide en toute chose; elle le protège, et elle est toujours gratuite, lorsque son ineffable Bonté récompense de faibles efforts par tant de gloire et par une béatitude éternelle si parfaite. Ce pardon de si grands crimes, que David obtint si promptement, n'était-il pas un don de la miséricorde divine? Quel rapport entre ces quelques mots de repentir et l'immensité de cette miséricorde? L'Apôtre n'établit-il pas cette différence, lorsqu'il compare la grandeur de l'éternelle félicité aux innombrables persécutions qu'il avait à supporter? « Nos tribulations passagères et légères produisent en nous un poids de gloire infiniment supérieur » (II Cor., IV, 17); et il le confesse ailleurs : « Tout ce que nous souffrons dans ce temps n'est pas comparable à la gloire future qui apparaîtra en nous. » (Rom., VIII, 18.) Quels que soient les efforts de la faiblesse humaine, on ne pourra jamais les comparer à la récompense qu'elle en recevra. Tout ce qu'elle fera ne diminuera en rien la grâce du Créateur, et cette grâce sera toujours gratuite.

Le Docteur des Gentils déclare qu'il a été élevé à l'apostolat par la grâce divine : « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis » (I Cor., XV, 10); et cependant il affirme qu'il a répondu et coopéré à la grâce divine, puisqu'il ajoute : « Et la grâce n'a pas été stérile en moi; mais j'ai travaillé plus que les autres, non pas moi, mais la grâce de Dieu avec moi. »

Lorsqu'il dit, non pas moi, mais la grâce de Dieu avec moi, il explique la vertu de l'assistance divine. Avec moi, c'est-à-dire que la grâce de Dieu ne l'a pas aidé dans le

repos et l'indifférence, mais dans son travail et ses efforts. Aussi Notre-Seigneur, voulant exprimer, par bonté pour nous, l'action de sa miséricorde et l'amour qu'il daigne nous accorder, quoiqu'il ne trouve dans ses créatures aucun sentiment qui puisse les en rendre dignes, se compare à une tendre mère, et se sert ainsi de la comparaison qui peut le plus nous toucher : « Est-ce qu'une femme, dit-il, peut oublier son enfant et n'avoir pas compassion du fils de ses entrailles? » Et non content de cette comparaison, il la dépasse aussitôt en ajoutant : « Et quand même elle l'oublierait, moi je ne vous oublierai pas. » (Isaïe, XLIX, 15.)

Il est évident que notre salut doit être réellement attribué à la grâce divine, et non pas aux mérites de nos actions. Dieu le dit par son prophète : « Vous vous souviendrez de vos voies et de tous vos crimes; vous vous déplairez vous-mêmes dans vos malices, et vous saurez, ô maison d'Israël ! que moi, le Seigneur, lorsque je vous comble de biens, c'est pour la gloire de mon nom, et non pas à cause de vos voies mauvaises et de vos crimes détestables » (Ézéchiel, XX, 43.)

Ainsi tous les docteurs catholiques qui ont enseigné sérieusement la perfection, et qui ne se sont pas égarés dans de vaines disputes, ont affirmé : premièrement, que la grâce était un don de Dieu qui permet à chacun de désirer ce qui est bien, mais qui laisse entière la liberté de la volonté ; secondement, que le secours de la grâce divine ne détruit pas le libre arbitre dans la pratique de la vertu ; troisièmement enfin, que la grâce qui assure la persévérance dans la vertu ne gêne pas cependant la liberté. Dieu, par sa toute-puissance, fait tout en tous, parce qu'il excite, il protège et il confirme, bien loin de nous l'ôter, la liberté qu'il nous a une fois donnée.

Si, dans les discussions et les raisonnements, quelque chose paraît s'éloigner de cette doctrine, il faut l'éviter pour ne pas s'exposer à perdre la foi. Nous n'acquérons pas la foi par l'intelligence, mais l'intelligence par la foi, car il est écrit : « Si vous ne croyez pas, vous ne comprendrez pas. » La raison humaine, je crois, est incapable de parfaitement comprendre comment Dieu fait tout en nous, et comment cependant tout dépend du libre arbitre, lorsque le Seigneur parle : « Si vous voulez m'écouter, vous vous nourrirez des biens de la terre. » (Isaïe, I, 19.)

8.

9.

10.

11.

12.

13.

14.

15.

16.

17.

18.

## **QUATORZIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ NESTEROS : DE LA SCIENCE SPIRITUELLE**

Méthode pour acquérir la science spirituelle. — La pratique doit précéder la théorie. — Connaître les vices et les moyens de les guérir. — Connaître les vertus et les moyens de les acquérir. — La théorie comprend l'interprétation historique et l'intelligence du sens spirituel. — Sens tropologique, allégorique, anagogique. — Pureté de coeur, silence, humilité. — Méditation. — Le sens des Écritures est plus parfait selon les dispositions. — Science profane. — Se garder de la vaine gloire. — Causes qui rendent la science stérile.

1.

L'ordre de notre plan, comme celui de notre voyage, nous amène à rapporter maintenant les instructions de l'abbé Nesteros, homme remarquable en toute chose, et d'une grande science. Il avait remarqué que nous désirions beaucoup apprendre le texte des saintes Écritures, et en avoir l'intelligence; et il nous parla en ces termes :

L'ABBÉ NESTEROS. Il y a dans le monde bien des variétés de sciences, d'arts et de professions; mais quoi qu'elles soient inutiles, ou qu'elles servent seulement à l'agrément de la vie présente, il n'y en a pas une seule qui n'ait sa méthode et ses moyens particuliers. Si donc, les arts suivent, dans leur enseignement, un plan tout tracé, combien, à plus forte raison, notre religion et notre vie doivent-elles avoir une règle, une méthode certaine, puisque leur but est de connaître les choses invisibles et d'acquérir, non pas les biens de la terre, mais les récompenses éternelles. Cette science comprend deux choses : la pratique et la théorie. La

première consiste dans l'action qui réforme les moeurs et détruit les vices; la seconde, dans la contemplation de choses divines, et dans la connaissance des mystères les plus sacrés.

2.

Celui qui voudra s'élever à la théorie devra nécessairement acquérir d'abord, par ses efforts et sa vertu, la science de la pratique ; car on peut bien acquérir la pratique sans la théorie, tandis qu'on ne peut arriver à la théorie sans passer d'abord par la pratique. Ce sont des degrés qui sont subordonnés l'un à l'autre , et par lesquels la faiblesse de l'homme doit s'élever aux choses sublimes. Si l'on monte de l'une à l'autre, comme nous le disons, on peut arriver à la contemplation ; mais on n'y parviendra pas si l'on néglige le premier degré. C'est en vain qu'on aspire à contempler Dieu, si on ne s'éloigne pas de la contagion du vice : Car l'esprit de Dieu s'éloignera de l'hypocrite, et n'habitera jamais un corps soumis aux péchés. » (Sag., I, 5.)

3.

La perfection de la science pratique consiste en deux choses : la première à connaître la nature de tous les vices et les moyens de les guérir; la seconde à discerner l'ordre qui existe entre les vertus, et y former si parfaitement notre âme, qu'elle n'y obéisse pas de force et comme une esclave; mais qu'elle s'y plaise et s'en nourrisse comme d'un bien qui lui est naturel, et qu'elle suive avec joie ce sentier si étroit et si difficile. Comment pourra-t-on arriver à la connaissance des vertus, qui est le second degré de la science pratique, et à la contemplation des choses célestes, qui est le degré le plus élevé de la théorie, si l'on ne comprend pas la nature de ses vices, et si l'on ne fait aucun effort pour les déraciner. Il est donc évident qu'il faut vaincre les obstacles les plus simples avant de s'élever à des choses plus difficiles, et que nous ne pouvons comprendre ce qui est au-dessus de nous , si nous ne comprenons pas ce qui est en nous-même. Mais il faut être persuadé qu'il est bien plus pénible de déraciner les vices que d'acquérir les vertus; ce n'est pas moi qui le dis, c'est le Créateur qui connaît bien les forces et la raison de ses créatures. « Voici, dit-il par son prophète, voici que je vous établis aujourd'hui sur les nations et les royaumes, afin que vous arrachiez, détruisez, dispersiez, dissipiez, et que vous bâtissiez et plantiez. » (Jér., I, 10.) Quatre mots sont nécessaires pour exprimer la ruine des choses nuisibles : arracher, détruire, disperser et dissiper, tandis que pour acquérir la vertu et tout ce qui regarde la justice, il n'y en a que deux : édifier et planter. Ce qui prouve clairement qu'il est plus difficile d'arracher et de déraciner les mauvaises passions de notre corps et de notre âme, que d'y planter les racines et d'y bâtir l'édifice des vertus.

4.

La pratique, qui consiste en deux choses principales, se partage ensuite en beaucoup d'applications particulières. Les uns recherchent les secrets du désert et la pureté du coeur, comme autrefois Élie et Élisée, et de notre temps, le bienheureux Antoine et tous ceux qui, à son exemple, vivent intimement unis à Dieu, dans le silence de la solitude. Les autres donnent tous leurs soins à réunir des religieux, et à diriger des monastères, comme l'abbé Jean, qui gouvernait le grand monastère voisin de la ville de Thmuis, comme beaucoup d'autres dont nous pouvons nous rappeler les vertus et les miracles dignes des Apôtres. Quelques-uns se sont consacrés à fonder des hospices, où ils exerçaient cette hospitalité qui a rendu Abraham et Loth si agréables à Dieu. Et nous avons vu, dans ces derniers temps, le bienheureux Macaire, homme d'une douceur et d'une patience si grandes, diriger l'hospice d'Alexandrie avec une telle vertu, qu'on ne doit pas le placer au-dessous des plus admirables solitaires. Quelques autres se sont dévoués aux soins des malades, au soulagement des malheureux et des opprimés, ou à l'instruction des ignorants, à l'assistance des pauvres ; et tous, par leur zèle et leur piété, peuvent être mis au nombre des grands hommes et des saints.

5.

Il est très-utile et très -important que chacun fasse tous ses efforts pour atteindre la perfection dans la position qu'il a choisie, ou que la grâce de Dieu lui a confiée; et que, tout en admirant et en louant les vertus des autres dans des professions différentes, il ne sorte jamais de la sienne, sachant, comme l'enseigne l'Apôtre, « que l'Église n'est qu'un corps, mais qu'elle a plusieurs membres, et que tous ces membres ont des dons différents, selon la grâce qui nous a été donnée. Les uns ont reçu le don de prophétie, selon la règle de la foi; les autres le ministère pour servir les autres, ou pour les instruire de la doctrine, ou pour les exhorter, ou pour les secourir avec simplicité, ou les consoler avec joie. » (Rom., XII, 4 et suiv.) Aucun membre ne peut usurper les fonctions des autres membres; les yeux ne remplacent pas les mains, ni le nez les oreilles; et de même « tous ne sont pas apôtres; tous ne sont pas prophètes; tous ne sont pas docteurs; tous n'ont pas le don de guérir les malades, de parler toutes les langues ou d'interpréter les mystères. » (I Cor., XII, 29.)

6.

Souvent, lorsque ceux qui ne sont pas encore affermis dans leur profession, entendent louer les vertus des autres dans des professions différentes, leur imagination s'enflamme et ils veulent aussitôt les suivre et les imiter; mais la faiblesse humaine paralyse nécessairement tous leurs efforts. Il est impossible qu'une même personne acquière toutes les vertus dont nous venons de parler. Celui qui voudrait les posséder toutes s'exposerait, en y travaillant,



à n'en obtenir aucune dans la perfection, et il perdrait beaucoup plus qu'il ne gagnerait à ces changements et à cette variété. Nous allons à Dieu par des voies différentes, et une fois que nous en avons choisi une, il faut la continuer avec persévérance, afin d'arriver à la perfection.

7.

Outre le tort que causerait à un religieux cette inconstance qui lui ferait poursuivre tant de choses, il y aurait encore un danger considérable; car ce qui sanctifie les uns perd souvent ceux qui veulent les imiter par présomption ; ce qui réussit aux uns est pernicieux aux autres. Combien ne s'exposerait pas, par exemple, celui qui voudrait imiter la vertu de cet homme, dont l'abbé Jean parle à ses religieux, non pour le faire imiter, mais seulement admirer. Ce saint abbé vit un jour un homme habillé en séculier, qui venait lui offrir les prémices de sa récolte. Il y avait en même temps, près de sa cellule, un possédé du démon d'une violence extrême, qui avait résisté à tous les exorcismes de l'abbé Jean, et qui avait déclaré qu'il n'obéirait jamais à ses ordres. A peine l'homme qui portait des fruits fut-il arrivé, que le possédé fut saisi d'une grande crainte, et s'enfuit en prononçant son nom avec un profond respect. L'abbé Jean fut très-étonné d'un miracle si évident; sa surprise augmentait en considérant cet homme, dont l'extérieur était très-simple, et il se mit à l'interroger sur son genre de vie et sa profession. Cet homme lui répondit qu'il était séculier, et dans les liens du mariage. Mais l'abbé Jean, toujours frappé du miracle dont il avait été témoin, poursuivit ses demandes, et cet homme lui dit qu'il vivait à la campagne, du travail de ses mains, et qu'il ne se connaissait aucune vertu. Tous les matins seulement, avant de commencer son ouvrage, et le soir avant de rentrer à la maison, il entrait à l'église pour remercier Dieu de lui donner son pain de chaque jour. Il ne touchait jamais à ses récoltes avant d'en offrir au Seigneur les prémices et la dîme, et il ne conduisait pas ses boeufs à travers les moissons des autres, avant de leur avoir lié la bouche, dans la crainte de faire, par sa négligence, tort au prochain en la moindre chose. Ces détails n'expliquaient pas à l'abbé Jean le miracle qu'il avait vu, et comme il insistait toujours, le pauvre laboureur finit par lui avouer la vérité. Il avait voulu se faire solitaire, mais ses parents l'avaient forcé à se marier, et depuis onze ans, sans jamais l'avoir dit à personne, il vivait avec sa femme comme avec une soeur, en respectant sa virginité.

Le saint abbé, à cet aveu, fut rempli d'admiration , et ne put s'empêcher de dire, devant ce laboureur, qu'il comprenait bien que le démon qui lui avait résisté, n'eût pas supporté sa présence; car il ne croyait pas lui-même pouvoir, sans danger, prétendre à une pareille vertu, non-seulement dans l'ardeur de la jeunesse, mais encore dans la chasteté de son grand âge. L'abbé Jean admira toujours beaucoup ce fait, mais sans en proposer jamais l'imitation à aucun solitaire; il savait bien que ce qui réussit aux uns peut quelquefois perdre les autres, et que tous ne doivent pas prétendre à des grâces que Dieu réserve à quelques-uns.

8.

Mais revenons à la science dont nous avons parlé en commençant. La pratique, comme nous l'avons dit, s'applique à des états nombreux et différents. La théorie comprend seulement deux choses : l'interprétation historique des saintes Écritures et l'intelligence du sens spirituel. Aussi Salomon, après avoir énuméré les différentes formes de la grâce dans l'Église, ajoute « Tous ceux qui lui appartiennent ont un double vêtement. » (Prov., XXXI, 21.) Le sens spirituel des Écritures se divise en trois : le sens tropologique, le sens allégorique, le sens apagogique, selon ce que disent les Proverbes : « Écrivez ces choses de trois manières sur l'étendue de votre cœur. » (Prov., XXII, 20.)

L'histoire est la connaissance des choses visibles et passées: L'Apôtre parle historiquement, lorsqu'il dit : « Il est écrit qu'Abraham eut deux fils, l'un de l'esclave, l'autre de la femme libre. Celui qui est né de l'esclave est né selon la chair; celui qui est né de la femme libre est né selon la promesse. » (Galat., IV, 22.) Mais ce qui suit appartient au sens allégorique, parce que l'Apôtre y montre que ce qui est arrivé réellement, est la figure; d'un autre mystère : « Ce sont là, dit-il, les deux testaments : l'un vient du mont Sinaï, qui enfante dans la servitude, comme Agar. Le Sinaï, en effet, est une montagne d'Arabie, qui est comparée à la montagne de Jérusalem de maintenant, et qui sert avec ses enfants. »

L'Apôtre passe ensuite au sens anagogique, en s'élevant de ce sens spirituel à un sens plus sublime, et jusqu'aux secrets du royaume des cieux: a Mais la Jérusalem céleste est libre, et c'est elle qui est notre mère; car il est écrit : Réjouissez-vous, stérile, qui n'avez pas d'enfants; levez-vous, et criez, vous qui n'enfantez pas; car la femme abandonnée a plus d'enfants que celle qui a un mari. » ( Gal., IV, 25.)

Le sens tropologique est l'explication morale que l'on applique à la correction des mœurs et à l'enseignement de la vie présente, comme si, par ces deux testaments, nous entendions la règle de la pratique et de la théorie, et par Jérusalem et Sion, l'âme de l'homme, selon cette parole : « Loue le Seigneur, Jérusalem; Sion, loue le Seigneur, ton Dieu. » (Ps. CXLVII, 12.) Nous voyons donc qu'on peut tirer quatre sens d'une même chose, et que Jérusalem peut être comprise de quatre manières. Dans le sens historique c'est la cité des Juifs; dans le sens allégorique, l'Église du Christ; dans le sens anagogique, la patrie céleste, qui est notre mère à tous, et dans le sens tropologique, l'âme de l'homme, que souvent Dieu blâme ou loue, en la désignant par ce nom. L'Apôtre parle de ces quatre interprétations, lorsqu'il dit : « Et maintenant, mes frères, quand je viens à vous, en parlant toutes les langues, à quoi cela vous servirait-il, si je ne vous instruisais pas par révélation, par science, par prophétie ou par doctrine. » (I. Cor., XIV, 6.) La révélation se rapporte à l'allégorie, puisqu'elle explique spirituellement, et découvre le sens caché sous la lettre de l'histoire. Si nous voulions comprendre, par exemple, ces paroles : « Nos pères ont été sous la nue, et tous ont été baptisés

par Moïse, dans la nue et dans la mer; tous ont mangé une nourriture spirituelle, et tous buvaient un breuvage spirituel qui venait de la pierre; et cette pierre était le Christ » (I Cor., X, 1), il faudrait y voir une allégorie qui figure le corps et le sang de Jésus-Christ, que nous prenons tous les jours.

La science dont parle l'Apôtre regarde la tropologie ou la morale qui nous fait discerner des choses présentes, et choisir avec prudence celles qui sont utiles et honnêtes; comme lorsqu'il nous dit « de juger nous-même s'il convient qu'une femme prie Dieu, la tête découverte. » (I Cor., XI, 6.) Ce qui n'a, comme on le voit, qu'un sens moral. La prophétie que l'Apôtre cite en troisième lieu, se rapporte au sens anagogique qui regarde les choses invisibles et futures. Il est dit, par exemple : « Nous ne voulons pas, mes frères, que vous ignoriez ce qui regarde ceux qui sont dans le sommeil de la mort, et que vous vous affligiez comme ceux qui n'ont pas d'espérance; car si nous croyons que Jésus est mort, et qu'il est ressuscité, de même Dieu ressuscitera avec, et par Jésus-Christ, ceux qui sont morts. Nous vous le déclarons comme l'ayant appris du Seigneur; nous qui vivons et qui sommes réservés pour son avènement, nous ne préviendrons pas ceux qui sont déjà morts; car au commandement et à la voix de l'archange, au son de la trompette de Dieu, le Seigneur descendra du ciel, et ceux qui sont morts dans le Christ ressusciteront les premiers. » (I Thess., IV, 13.) Cette exhortation est anagogique.

La doctrine est la simple exposition de l'histoire, sans y joindre un sens plus caché que la lettre, ne l'exprime. Comme lorsque saint Paul dit : « Je vous ai enseigné en premier lieu ce que j'ai appris moi-même : que le Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures; qu'il a été enseveli, qu'il est ressuscité le troisième jour, et qu'il a été vu par Pierre. » (I Cor., XV, 4.) « Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme et assujetti à la loi, afin qu'il rachetât ceux qui étaient sous la loi. » (Galat., IV, 4.) Et encore : « Écoute, Israël; le Seigneur, ton Dieu, est seul Dieu. » (Deut., VI, 3.)

## 9.

C'est pourquoi, si vous avez un désir sincère d'acquérir la science spirituelle, non pour vous glorifier, mais pour purifier votre vie, passionnez-vous pour cette béatitude de l'Évangile : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur; car ils verront Dieu » (S. Matth., V, 8), afin d'arriver à cette science, dont l'ange parle à Daniel : « Ceux qui seront instruits brilleront comme la splendeur du firmament, et ceux qui apprendront la justice aux autres, seront comme des astres pendant toute l'éternité. » (Dan., XII, 3.) Et il est dit dans une autre prophétie : « Faites briller pour vous la lumière de la science, tandis que vous en avez le temps. » (Osée, X, 12.)

Comme je remarque en vous une grande ardeur pour l'étude, hâtez-vous d'acquérir cette science pratique de la morale qui règle toute la vie. Sans elle on ne peut parvenir à cette

pureté de la contemplation que ne donnent pas l'enseignement et les longs discours, mais qui est la récompense de nos efforts et de nos bonnes actions. Ce n'est pas par la méditation, mais par les oeuvres, qu'on acquiert l'intelligence de la loi, et qu'on peut chanter avec le Psalmiste : « Vos commandements m'ont donné l'intelligence. » (Ps. CXVIII, 95.) Ceux qui se sont purifiés de leur passion peuvent dire avec confiance : « Je chanterai et je comprendrai dans une voie sans souillure. » (Ps. C, 2.) Celui-là seulement comprend ce qu'il chante, qui marche sans souillure dans la pureté de son coeur. Si vous voulez donc préparer dans vos coeurs un sanctuaire à cette science spirituelle, purifiez-le d'abord de la contagion du vice, et dépouillez-vous de tous les soins de ce monde; car il est impossible que l'âme qui est distraite, même légèrement, par les choses de la terre, puisse obtenir le don de la science, pénétrer les sens élevés, et profiter de ses saintes lectures.

Appliquez-vous donc d'abord, vous surtout, Cassien, à qui votre jeunesse doit rendre plus difficile l'observation de mes avis, appliquez-vous, si vous voulez que vos lectures et votre ardeur pour le travail ne soient pas stériles, à vous imposer à vous-même un grand silence. C'est le premier pas à faire dans la voie de la pratique. N'est-il pas dit : « Tout le travail de l'homme est à régler sa bouche? » (Ecclés., VI, 7. )

Pour bien écouter les enseignements des anciens, il faut savoir les écouter de tout coeur et en silence, les retenir avec soin dans son âme, et se hâter beaucoup plus de les pratiquer que de les enseigner aux autres; car, en enseignant ces vérités, on s'expose à la vaine gloire; mais en les pratiquant, on en multiplie les fruits et l'intelligence. Aussi, dans les conférences avec les anciens, ne prenez la liberté de les interroger que pour leur demander ce qu'il vous est nuisible d'ignorer ou nécessaire de savoir, et ne faites pas comme ceux qui, par vaine gloire et pour montrer leur science, font des questions sur ce qu'ils savent très-bien.

Il est impossible que celui qui étudie pour acquérir les louanges des hommes, obtienne jamais le don de la vraie science; car celui qui est maîtrisé par cette passion, est nécessairement l'esclave de plusieurs autres vices et de la vaine gloire surtout; et s'il est vaincu dans la pratique, il obtiendra bien moins encore la science spirituelle qui en découle. « Soyez donc, en toute occasion, prompt à écouter et lent à parler » (Jac., I, 19), de peur qu'il ne vous arrive ce que dit Salomon : « Si vous voyez un homme prompt et léger dans ses paroles, sachez qu'il y a plus à espérer dans un insensé qu'en lui. » (Prov., XXIX, 20.) N'ayez pas la prétention d'enseigner aux autres ce que vous n'avez pas d'abord pratiqué vous-même. Suivez en cela l'exemple de Notre-Seigneur, dont il est dit : « Jésus commença à faire, puis à enseigner. ( Act., I, 1.) Prenez garde , si vous voulez enseigner avant de faire ce que vous dites, d'être du nombre de ceux dont le

Christ parle à ses disciples dans l'Évangile : « Observez et faites ce qu'ils vous disent, mais n'imites pas leurs exemples; car ils disent, et ne font pas. Ils lient des fardeaux pesants et insupportables; ils les mettent sur les épaules des hommes, mais eux, ne veulent pas

les remuer du bout du doigt. » (S. Matth., XXIII, 9.) Si celui qui n'observera pas un des moindres préceptes qu'il aura enseigné aux autres, sera appelé le moindre dans le royaume des cieux (S. Matth., V, 19), celui qui aura négligé les préceptes nombreux et importants qu'il aura enseignés, sera, non pas le dernier dans le royaume des cieux, mais le premier dans les enfers.

Il faut donc éviter d'imiter ceux qui, ayant acquis une grande habileté et facilité de parole, passent pour posséder la science spirituelle qu'ils discutent avec éloquence, sans cependant pouvoir en comprendre les mystères. Car autre chose est de s'exprimer avec éloquence et facilité, autre chose est de pénétrer le sens des choses célestes et de contempler du regard d'un coeur pur les secrets qu'aucune doctrine, qu'aucun enseignement des hommes ne peut expliquer, mais que les âmes pures seules saisissent par la lumière du Saint-Esprit.

## 10.

Si vous voulez acquérir la science véritable des divines Écritures, hâtez-vous, avant tout, de vous affermir dans une humilité de coeur sincère, qui vous conduise, non pas à cette science qui enfle, mais à cette science qui éclaire dans la perfection de la charité.

Il est impossible à un esprit qui n'est pas pur d'acquérir le don de la science spirituelle. Évitez donc avec soin que vos études, au lieu de vous acquérir la lumière de la science et la gloire qui est promise à ceux qui l'obtiennent, ne deviennent des instruments de perdition par l'orgueil qu'elles feront naître.

Il faut ensuite faire tous vos efforts pour vous dégager de tous les embarras et de toutes les pensées de la terre, afin de vous livrer aux lectures saintes, avec assiduité et sans relâche, jusqu'à ce que cette méditation continuelle pénètre votre esprit et le transforme, pour ainsi dire, et le rende semblable à l'Arche d'alliance. Il renfermera aussi les deux Tables de pierre, symboles de la force éternelle de deux Testaments; l'urne d'or, d'une mémoire pure et fidèle, qui contient toujours la douceur de la manne spirituelle et la nature céleste des vérités saintes, et enfin la verge d'Aaron qui nous représente l'étendard du salut, le signe du Souverain Pontife, Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont le souvenir reverdit toujours pour nous. Jésus-Christ est la verge qui, après avoir été coupée de la racine de Jessé, a reparu plus vivace que jamais.

Toutes ces choses doivent être protégées par les deux chérubins, c'est-à-dire par la plénitude de la science historique et spirituelle, car le mot chérubin signifie plénitude de science. Ces chérubins couvriront le propitiatoire de Dieu, c'est-à-dire qu'ils protégeront la paix de l'âme et la défendront contre les attaques des esprits de ténèbres. Et ainsi votre âme deviendra non-seulement l'arche du divin testament, mais encore un royaume sacerdotal par l'amour inaltérable de la pureté qui l'absorbera dans les choses spirituelles et lui fera accomplir ce commandement que Dieu donnait aux prêtres par son législateur « Il ne sortira

jamais des choses saintes pour ne pas souiller le sanctuaire de Dieu » (Lévit., XXI, 12) , c'est-à-dire son coeur, dans lequel Dieu a promis d'habiter en disant : « J'habiterai en eux et je marcherai au milieu d'eux. » (Lévit., XXVI, 12.)

C'est pourquoi il faut lire sans cesse et confier à sa mémoire les saintes Écritures ; cette méditation continuelle produira un double fruit. D'abord, lorsque notre esprit sera occupé de ces lectures , il sera nécessairement délivré de toutes pensées mauvaises ; et ensuite si , pendant que notre mémoire travaille à retenir les saintes Écritures , nous n'arrivons pas toujours à les bien comprendre , plus tard , lorsque nous sommes débarrassés des choses extérieures et que nous les méditons dans le silence de la nuit, nous les pénétrons plus clairement et nous y découvrons des sens cachés que nous n'avions pas saisis pendant le jour et que Dieu nous révèle , même pendant notre sommeil.

## 11.

Lorsque cette étude aura renouvelé notre coeur, la sainte Écriture commencera à nous apparaître sous une autre face, et sa beauté augmentera, à mesure que nous ferons des progrès; car la sainte Écriture est comprise de chacun selon les dispositions où il se trouve. Elle paraît terrestre aux charnels et divine aux spirituels ; de sorte que ceux qui la voyaient d'abord enveloppée d'obscurité profonde, ne peuvent ensuite en admirer assez l'éclat et en supporter la lumière.

Pour mieux le comprendre, choisissons, comme exemple, un commandement de la loi qui nous montrera que tous les préceptes divins peuvent s'appliquer de plusieurs manières, selon la mesure de nos âmes. Il est écrit dans la loi : a Vous ne commettrez pas de fornication. » (Exod., XX, 14.) L'homme charnel, encore sujet à des passions honteuses, obéira utilement à la simple lettre de ce commandement; mais celui qui se sera déjà dégagé de cette boue impure, devra l'observer d'une manière plus spirituelle. Non-seulement il s'éloignera du culte des idoles, mais il évitera toutes les superstitions des gentils, l'interprétation des augures, des signes, des jours et des moments, les conjectures qu'on tire des paroles et des noms, et qui souillent la pureté de notre foi. C'est de cette fornication que Jérusalem était coupable , lorsque le Prophète lui reproche d'avoir péché sur les collines élevées et à l'ombre des bois (Jérém., III, 1); et Dieu la reprend encore ainsi par son Prophète : « Qu'ils viennent maintenant et qu'ils te sauvent, ces augures du ciel qui considèrent les astres et qui calculent les mois pour t'annoncer les choses à venir. » (Isaïe, XLVII, 13.) Le Seigneur parle ailleurs de cette fornication lorsqu'il dit : « L'esprit de fornication les a trompés, et ils se sont éloignés de leur Dieu. » (Osée, IV, 12.)

Celui qui se sera éloigné de ces deux fornications, en évitera une troisième, qui consiste dans les superstitions des Juifs, dont l'Apôtre dit : Vous observez les jours, les mois, les saisons et les années» (Gal., IV, 10) ; et encore : a On vous dit : Ne touchez pas à cela, n'y

goûtez pas, ne vous en servez pas. » (Col., II, 21.) Il est certain qu'il s'agit dans ce texte des superstitions de la loi, et que celui qui les suit, se sépare du Christ et n'est pas digne d'entendre cette parole de l'Apôtre : a Je vous ai fiancés à un seul pour vous présenter au Christ comme une chaste vierge. » (II Cor., XI, 2.) Il devra plutôt prendre pour lui cette parole du même Apôtre : « Je crains pour vous que, comme le serpent a séduit Ève par sa malice, vos esprits ne soient corrompus et détournés de la simplicité qui est dans le Christ Jésus.» (Ibid., 3.)

Celui qui aura évité la souillure de cette fornication devra se préserver de la quatrième , qui est l'adultère de l'hérésie, dont l'Apôtre a dit : « Je sais qu'après mon départ, il viendra parmi vous des loups dévorants qui n'épargneront pas le troupeau, et qu'il s'élèvera, de votre sein même, des hommes qui diront des mensonges pour s'attirer des disciples. » (Act., XX, 29.)

Celui qui pourra échapper à ces fautes devra craindre une fornication plus subtile, qui consiste dans la légèreté et l'égarement des pensées ; car toute pensée non-seulement déshonnête, mais encore oiseuse qui éloigne de Dieu , est pour l'homme parfait une fornication très-coupable.

## 12.

L'ABBÉ GERMAIN. Vos paroles me troublent au fond de l'âme, et je ne puis m'empêcher de gémir; car, mon père, ce que vous venez de si bien expliquer me décourage plus que jamais.

Outre les misères générales de l'âme qui tyrannisent sans doute tous les faibles, je trouve en moi un autre obstacle à mon salut; c'est cette connaissance des lettres profanes. Quelque petite qu'elle soit, mes maîtres et mes lectures en ont tellement rempli mon esprit, qu'il est infecté de ces poésies frivoles et de ces récits de combats dont a été occupée ma jeunesse; et lorsque je veux me livrer à la méditation ou à la prière et solliciter de Dieu le pardon de mes péchés, ma mémoire me rappelle les vers des poètes ou les images des héros de la Fable; et j'ai beau combattre ces fantômes qui remplissent mon imagination, mon âme ne peut s'élever à Dieu, malgré les larmes que je répands pour cela tous les jours.

## 13.

L'ABBÉ NESTEROS. Ce qui vous fait craindre de ne pouvoir jamais acquérir la pureté du coeur, doit, au contraire, vous indiquer le moyen d'y parvenir. Cette application, cette ardeur que vous mettiez aux études profanes, il faut maintenant la mettre à la lecture et à la méditation des saintes Écritures. Votre esprit sera nécessairement tout occupé de ces poésies frivoles, aussi longtemps que vous ne les aurez point bannies par de nouvelles études, en remplaçant les choses mondaines et stériles par des pensées saintes et divines. Lorsque ces

pensées auront pris racine dans votre âme et que vous en serez nourri les premières se dissiperont peu à peu et disparaîtront même tout à fait. L'esprit de l'homme ne peut être vide de pensées, et tant qu'il ne s'occupera pas de choses spirituelles, il sera nécessairement embarrassé de ce qu'il a appris auparavant. S'il n'a pas des sujets nouveaux auxquels il puisse recourir et s'appliquer, il faudra qu'il retombe sur les choses dont a été nourrie son enfance et qu'il a longtemps méditées. Aussi, pour que la science spirituelle s'affermisse en vous, et qu'elle ne soit point passagère, comme en ceux qui ne s'instruisent pas par eux-mêmes et qui écoutent seulement les enseignements des autres, comme on goûte des parfums emportés par le vent; pour que cette science pénètre au fond de votre âme et y reste visible et ineffaçable, vous devez tenir compte de cette observation : lorsque, dans une conférence, vous entendez traiter un sujet que vous connaissez bien, gardez-vous d'écouter avec mépris ce que vous savez déjà; mais recevez-le, au contraire, dans votre cœur avec cet empressement, ce respect qui est toujours dû à la parole de Dieu, soit que nous l'entendions, soit que nous l'annoncions nous-mêmes.

Quelque fréquente que puisse être la répétition des choses saintes, l'âme qui aura soif de la vraie science n'en sera jamais rassasiée et dégoûtée; elles lui sembleront chaque jour plus nouvelles et plus désirables. Elle les écoutera et en parlera chaque jour avec une avidité plus grande; et au lieu de s'ennuyer de ces répétitions, elle s'en servira pour se confirmer davantage dans les vérités qu'elle aura déjà acquises. Un signe évident de la tiédeur et de l'orgueil de l'âme, est d'avoir de l'indifférence et de l'ennui pour ces paroles si utiles à notre salut, parce qu'on les a étudiées déjà bien des fois. « L'âme qui est rassasiée, dit l'Écriture, méprise le rayon de miel; mais l'âme qui est pauvre trouve doux ce qui est amer. » (Prov., XXVII, 7.) Si vous recueillez avec soin ces paroles, si vous les cachez au fond de votre âme et les méditez dans le silence, elles s'y perfectionneront dans la prudence et la patience, comme un vin généreux et parfumé qui réjouit le cœur de l'homme. Vous les répandrez ensuite comme une liqueur précieuse, elles couleront de votre expérience comme d'une fontaine qui verse sans cesse, en mille ruisseaux, ses eaux bienfaisantes.

Il arrivera ce que les Proverbes disent de ceux qui agissent ainsi : « Buvez l'eau de vos vases et de la source de vos fruits, que ces ruisseaux de votre fontaine coulent en abondance et qu'ils arrosent vos chemins. » (Prov., V, 15.) Isaïe dit encore : « Vous serez comme un jardin bien arrosé, comme une fontaine dont l'eau ne tarit jamais; vous bâtirez pour des siècles dans votre solitude. Vous ferez naître des générations nombreuses, et l'on dira de vous, que vous élevez des barrières qui éloignent les pas des méchants. » (Isaïe, LVIII, 12.) Vous jouirez de ce bonheur que promet le Prophète : « Le Seigneur ne fera pas disparaître celui qui vous instruit, et vos yeux verront toujours votre maître; vos oreilles entendront la parole qui criera derrière vous : Voici le chemin; marchez-y sans vous détourner ni à droite, ni à gauche. »



(Isaïe, XXX, 20.) Il arrivera ainsi que, non-seulement l'application et la méditation de votre coeur, mais encore les distractions et les écarts de votre pensée deviendront une étude sainte et continuelle de la loi divine.

**14.**

Il est impossible, comme nous l'avons dit, de pouvoir, sans expérience, comprendre et enseigner ces choses. Comment celui qui est incapable de les concevoir serait-il capable de les communiquer! S'il ose en parler, sa parole sera stérile ; elle parviendra aux oreilles de ses auditeurs, mais elle ne pénétrera pas jusqu'à leur coeur, parce qu'elle n'est pas soutenue d'oeuvres saintes et qu'elle ne sort pas du trésor d'une bonne conscience, mais de l'enflure d'une vaine gloire.

Une âme impure, malgré tous ses efforts, n'acquerra jamais une science spirituelle véritable. Personne ne met dans un vase empesté un parfum, un miel excellent, ou une liqueur précieuse; car il est bien plus facile à la mauvaise odeur du vase de gâter le parfum, qu'au parfum d'embaumer le vase ; les choses pures se corrompent bien plus vite que les choses corrompues ne se purifient. Ainsi donc si le vase de notre coeur n'est pas avant tout purifié de la contagion du vice, il ne sera pas digne de garder le parfum de bénédiction que le Prophète compare au parfum qui descend de la tête sur la barbe d'Aaron et qui coule sur les bords de son vêtement (Ps. CXXXII, 2) ; il ne conservera pas intacte cette science spirituelle, ces paroles de l'Écriture qui sont plus douces que le miel et son rayon : « Car quel rapport entre la justice et l'iniquité, quelle société entre la lumière et les ténèbres , quelle alliance entre le Christ et Bélial. » (II Cor., VI, 15.)

**15.**

L'ABBÉ GERMAIN. Je vous avoue que ce que vous venez de dire ne nous paraît pas entièrement conforme à la vérité et appuyé sur des raisons assez plausibles. Car il est évident que ceux qui rejettent la foi du Christ ou qui la corrompent par des dogmes impies, n'ont pas le coeur pur; et cependant beaucoup de juifs, d'hérétiques et même de catholiques abandonnés à différents vices, possèdent une science parfaite des saintes Écritures et se glorifient de leurs connaissances et de leurs lumières, tandis qu'une foule de saints religieux, qui ont le coeur pur, se contentent de la simplicité de la foi et ignorent les secrets de la science. Comment croire alors que la science spirituelle n'est accordée qu'à la pureté du coeur ?

**16.**

L'ABBÉ NESTEROS. On ne comprend pas bien une proposition, lorsqu'on n'examine pas avec soin tout ce qu'elle renferme. Nous avons dit que ces personnes pouvaient discourir habilement et avec élégance sur les saintes Écritures, mais qu'elles ne pouvaient en péné-

trer les sens profonds et les mystères. La science véritable n'est possédée que par les vrais adorateurs de Dieu, et ne se trouve pas dans cette foule dont il est dit : « Écoute, peuple insensé qui n'a pas de coeur; tu as des yeux, et tu ne vois pas; des oreilles, et tu n'entends pas » (Jérémie, v, 21); et encore : « Parce que tu as rejeté la science, je te rejetterai aussi, et tu ne rempliras pas les fonctions de mon sacerdoce »

(Osée, IV, 10); car « tous les trésors de la sagesse et de la science sont cachés dans le Christ. » (Coloss., II, 3.) Comment donc celui qui aura négligé de trouver le Christ, qui l'aura blasphémé, après l'avoir trouvé, ou qui aura souillé sa foi par des fautes, pourrait-il acquérir la vraie science; puisque « l'esprit de Dieu fuit les pratiques hypocrites, et ne peut habiter dans un corps soumis au péché. » (Sag., I, 5.) On ne parvient jamais à la science spirituelle sans suivre cette règle qu'un prophète exprime si bien : « Semez pour vous la justice; moissonnez l'espérance de la vie; éclairez-vous des lumières de la science. » (Osée, X, 12.) Il faut d'abord semer pour nous la justice, c'est-à-dire travailler à notre perfection par des oeuvres de justice. Il faut ensuite moissonner l'espérance de la vie, c'est-à-dire recueillir les fruits des vertus spirituelles, après avoir éloigné tous les vices de la chair, et nous pourrons ainsi nous éclairer de la lumière de la science.

Le Psalmiste nous apprend aussi à suivre cet ordre, lorsqu'il nous dit : « Bienheureux ceux qui sont sans tache dans la voie et qui marchent dans la loi du Seigneur; bienheureux ceux qui approfondissent ses enseignements. » (Ps., CXVIII, 1.) Il ne dit pas d'abord, Bienheureux ceux qui approfondissent ses enseignements, et ensuite, Bienheureux ceux qui sont sans tache dans la voie; mais il commence par dire, Bienheureux ceux qui sont sans tache; nous montrant par là que personne ne peut bien comprendre la parole de Dieu, si la pratique ne l'a pas purifié dans la voie de

Jésus-Christ. Ainsi ceux dont vous parlez ne peuvent posséder cette science qui n'appartient jamais aux coeurs impurs; ils n'ont que cette science fautive et menteuse dont parle l'Apôtre, lorsqu'il dit : « O Timothée, gardez le dépôt qui vous est confié; évitez les nouveautés profanes de la parole et les fausses apparences de la science. » (I Tim., VI, 20.) Ces personnes qui paraissent acquérir une certaine science et qui s'appliquent à l'étude des saintes Écritures, sans abandonner les vices de la chair, sont très-bien désignées dans les Proverbes par ce passage : « La beauté d'une femme qui se conduit mal, ressemble à un anneau d'or au nez d'un pourceau. » (Prov., XI, 22.) A quoi sert, en effet, de se parer de cette connaissance des saintes Écritures, si on l'a souillée dans la boue des passions, en se livrant aux plaisirs des sens?

La science, qui est la gloire de ceux qui s'en servent bien, au lieu de recommander ceux qui la profanent ainsi, doit, au contraire, les couvrir de honte. Car « la louange ne peut être admirée dans la bouche du pécheur » (Eccli., XV, 9), auquel Dieu dit par son Prophète : « Pourquoi racontes-tu mes justices et pourquoi ta bouche parle-t-elle de mon alliance? »

(Ps. XLIX, 16.) Il est question, dans les Proverbes, de ces âmes qui ne sont pas affermiées dans la crainte du Seigneur qui est la règle et la sagesse, et qui sont sans cesse appliquées à pénétrer le sens des Écritures

« Pourquoi, est-il dit, l'insensé possède-t-il des richesses, puisqu'il ne peut acheter la sagesse? » (Prov., XVII, 16.) La science spirituelle dont nous parlons est si différente de cette science profane qui est souillée par le vice, que nous l'avons admirée souvent dans des personnes simples qui savaient à peine lire. Ne la voyons-nous pas briller dans les Apôtres et dans un grand nombre de saints qui méprisaient les vains ornements des philosophes, mais qui ployaient sous les véritables fruits de la science spirituelle? Il est dit dans les Actes des Apôtres : « Le peuple voyait la constance de Pierre et de Jean et les savait sans lettres et sans éducation; il était dans l'admiration. » (Act., IV, 13.)

Si donc vous voulez acquérir les trésors si doux et si précieux de la science, faites d'abord tous vos efforts pour obtenir de Dieu une chasteté parfaite. Celui qui n'est pas affranchi des passions de la chair, et surtout des désirs de la volupté, ne pourra jamais posséder la science spirituelle; car « la sagesse repose dans le coeur qui est bon, et celui qui craint Dieu trouvera la science avec la justice. » (Prov., XIV, 33.) L'Apôtre nous enseigne aussi que, pour parvenir à cette science, il faut garder l'ordre dont nous avons parlé; car, en voulant non-seulement nous énumérer toutes les vertus, mais encore nous indiquer les rapports qu'elles ont entre elles, afin de nous apprendre celles qui suivent et celles qui produisent les autres, il nomme les veilles, les jeûnes, la chasteté, la science, la patience, la bonté, l'Esprit -Saint et la charité sincère. (II Cor., VI, 5.) Dans cette suite de vertus, il a voulu évidemment nous enseigner qu'on arrivait par les veilles et les jeûnes à la chasteté, par la chasteté à la science, par la science à la patience, par la patience à la bonté, par la bonté à l'Esprit-Saint et par l'Esprit-Saint à la charité véritable. Lorsqu'en suivant cette règle, vous serez parvenu à la science spirituelle, vous aurez certainement, comme nous l'avons dit, non pas un savoir vain et stérile, mais une doctrine forte et féconde. Vos paroles seront une bonne semence qui tombera dans le coeur de ceux qui vous entendront, et la rosée abondante du Saint-Esprit la fera germer et fructifier, selon la promesse du Prophète : « La pluie arrosera votre semence, partout où vous la répandrez sur la terre; et le pain des moissons de vos champs sera le plus nourrissant et le meilleur. » (Isaïe, XXX, 23.) .

## 17.

Prenez garde, lorsque vous aurez acquis ces connaissances avec peine par l'étude et l'expérience, de vous laisser entraîner, quand l'âge sera venu, à les enseigner par un désir de vaine gloire, et à les livrer à des hommes que leur conduite en rend indignes. Vous mériteriez le reproche que Salomon fait dans la Sagesse : a Ne conduisez pas l'impie dans les pâturages du juste , et ne vous laissez pas séduire parce que vous êtes rassasié. Car

les bonnes choses ne servent pas à l'insensé, et la sagesse est inutile à celui qui manque de jugement; c'est la folie qui est son guide. » (Prov., XIX, 10.) « Un serviteur obstiné ne profitera pas de vos paroles, et s'il comprend, il n'obéira pas. » (Prov., XXIX, 19.) « Ne dites rien à l'oreille de l'imprudent, de peur qu'il ne se moque de la sagesse de vos discours. » (Prou., XXIII, 9.) « Ne donnez pas aux chiens ce qui est saint, et ne jetez pas vos pierres précieuses devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, et qu'ils ne se jettent sur vous pour vous déchirer. » (S. Matth., VII, 6.) Il faut cacher aux indignes les mystères des vérités divines, et dire avec David : « J'ai caché dans mon coeur vos paroles, pour ne pas vous offenser. » (Ps. CXVIII, 11.)

Si vous demandez à qui vous devez enseigner les secrets des saintes Écritures, Salomon vous répondra : « Enivrez ceux qui sont dans la tristesse, et donnez à boire du vin à ceux qui sont dans la douleur, afin qu'ils oublient leur pauvreté, et qu'ils ne se souviennent plus de leurs souffrances. » (Prov., XXXI, 6.) C'est-à-dire, versez en abondance, comme un vin qui réjouit le coeur de l'homme, la douceur de la science spirituelle, aux personnes qui sont tristes et abattues de leurs fautes passées ; ranimez-les par des paroles salutaires, pour qu'elles ne tombent pas dans le désespoir sous le poids de leur chagrin, et « qu'elles ne soient pas accablées par une plus grande tristesse. » (II Cor., II, 7.) Pour ceux qui sont tièdes et négligents, ils n'éprouvent aucune douleur dans leur âme, et il en est dit : « Celui qui est dans la joie et ne connaît pas la douleur, sera dans la pauvreté. » (Prov., XXI, 5.) Que l'amour de la vaine gloire ne vous empêche pas de mériter l'éloge que David fait de celui qui ne donne pas son argent à usure. » (Ps. XIV, 5.) Car celui qui, par amour de la louange des hommes, dispense cette parole, dont l'Écriture dit : « La parole du Seigneur est une parole chaste , un argent éprouvé par le feu, débarrassé de la terre et sept fois purifié » (Ps. XI, 7), celui-là prête son argent à usure; et non-seulement il ne retirera aucun profit des louanges qu'il désire, mais il s'attirera de plus des supplices éternels; car il a mieux aimé dissiper l'argent du Seigneur, pour en retirer une récompense temporelle, que de le placer : « Afin que le maître, à son retour, retrouve ce qui lui appartient avec usure. » (S. Luc, XIX, 23. )

## 18.

Il y a deux causes qui rendent inefficace l'enseignement des choses spirituelles. Ou celui qui parle n'a aucune expérience de ce qu'il dit, et alors ses paroles ne sont qu'un vain bruit pour ses auditeurs; ou celui qui écoute est esclave du vice; et a le coeur fermé aux doctrines les plus salutaires de la vie spirituelle. C'est pour ces personnes que le Prophète a dit : « Le coeur de ce peuple est aveugle; leurs oreilles se sont engourdies, leurs yeux se sont fermés, afin de ne pas voir et de ne pas entendre, de peur que leur coeur ne comprenne, qu'ils ne se convertissent et que je ne les guérisse. » (Isaïe , VI, 11.)

**19.**

Cependant, quelquefois, par la bonté de Dieu, qui veut que tous les hommes se sauvent et parviennent à la connaissance de la vérité (I Tim., 4), il arrive que celui qui était indigne, par sa vie, de prêcher l'Évangile, reçoit miséricordieusement pour le salut des autres la grâce de la science spirituelle; et cela nous conduit naturellement à rechercher comment Dieu accorde à quelques-uns le don de guérir et de chasser les démons. Mais nous réserverons cet entretien pour ce soir, après que nous aurons pris quelque nourriture; car l'âme profite toujours plus facilement de ce qu'on lui donne peu à peu, et sans trop fatiguer le corps.

## **QUINZIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ NESTEROS : DU DON DES MIRACLES**

Les miracles preuve de sainteté. — Récompense de la foi. — Faux miracles. — Moyens de les reconnaître. — Signe des vrais miracles. — Charité, humilité. — La sainteté est le plus grand des miracles.

**1.**

Après l'office du soir, nous vîmes nous asseoir sur les nattes de jonc en usage chez les solitaires, et nous attendîmes l'entretien qui nous avait été promis. Nous gardions le silence par respect pour le saint vieillard, qui voulut bien alors nous adresser ainsi la parole :

L'ABBÉ NESTEROS. Notre conférence de ce matin nous conduit à examiner la cause des dons extraordinaires que Dieu fait aux hommes. La tradition des anciens l'explique de trois manières : premièrement, la guérison des maladies est une grâce qui accompagne et qui montre le mérite et la sainteté des élus et des justes. Les Apôtres, par exemple, et un grand nombre de saints ont fait des prodiges par la puissance de Dieu, qui leur a dit : « Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, et chassez les démons. Ce que vous avez reçu gratuitement, donnez-le de même. » (S. Matth., X, 8.)

Secondement, Dieu accorde quelquefois pour l'édification de l'Église et à cause de la foi des malades ou de ceux qui les présentent des guérisons miraculeuses, par le ministère de ceux qui sont indignes d'obtenir de pareilles grâces. Le Sauveur dit lui-même dans l'Évangile : « Beaucoup me diront en ce jour : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom? N'avons-nous pas en votre nom chassé les démons, et fait en votre nom beaucoup de miracles. Et alors je leur dirai : Je ne vous connais point; retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquités. » (S. Matth., VII, 22.) Au contraire, lorsque la foi manque aux malades ou à ceux qui les présentent, Dieu ne permet pas, même aux saints, de faire des miracles. L'évangéliste saint Luc remarque que Jésus ne pouvait faire des miracles parmi eux, à cause de leur incrédulité; et Notre-Seigneur dit à cette occasion : « Il y avait beaucoup de lépreux

en Israël, du temps du prophète Élie, et aucun d'eux ne fut guéri, si ce n'est Nathan le Syrien.  
» (S. Matth., XIII, 58.)

Troisièmement enfin, il y a des guérisons qui sont des illusions et des artifices du démon, pour faire admirer et croire saints des hommes souillés de vices, qui égarent ensuite les autres et font mépriser la religion; ou pour perdre par l'orgueil des personnes qui s'imaginent avoir reçu le don des miracles, et font ainsi une chute déplorable. Lorsqu'on invoque le nom de ces personnes qui n'ont aucune sainteté, les démons paraissent tourmentés par leurs mérites, et s'enfuient des corps qu'ils possédaient. C'est pourquoi il est dit dans le Deutéronome : « S'il s'élève parmi vous un prophète, ou quelqu'un qui annonce avoir eu quelque songe, s'il prédit quelque prodige ou quelque signe qui se réalise, et qu'il vous dise ensuite : Allons et suivons les dieux étrangers que vous ne connaissez pas, et servons-les, n'écoutez pas ce prophète et ce songeur; car le Seigneur votre Dieu vous tente, afin de reconnaître si vous l'aimez ou non de tout votre coeur et de toute votre âme. » (Deut., XIII, 1.) Et il est dit dans l'Évangile : « Il s'élèvera de faux christes et de faux prophètes; et ils feront des prodiges et des miracles si grands qu'ils tromperaient les élus mêmes, s'ils pouvaient être trompés. » (S. Matth., XXIV, 11.)

## 2.

Aussi nous ne devons jamais admirer les personnes qui se prévalent de ces miracles, mais bien examiner si elles deviennent parfaites en corrigeant leurs vices, et en purifiant leur vie ; car ce don, Dieu l'accorde aux efforts de chacun, et non à la foi d'autrui , ou à des causes extérieures. C'est la science pratique que l'Apôtre appelle la charité (II Cor., XIII, 13), et qu'il préfère au langage des anges et des hommes, à la foi qui transporte les montagnes, à toutes les sciences et à toutes les prophéties, à la distribution de tous ses biens aux pauvres et à la gloire même du martyre. Après avoir énuméré les différents dons de Dieu, en disant : « Les uns reçoivent du Saint-Esprit le langage de la sagesse ou de la science, les autres la foi, les autres la puissance de guérir ou de faire des miracles » (I Cor., XII, 8) , lorsqu'il veut parler de la charité, il montre qu'il la met au-dessus de tout, car il dit : « Et je vous montrerai une voie encore plus excellente. » Ce qui prouve avec évidence que la perfection, le souverain bonheur n'est pas dans le pouvoir de faire des miracles, mais dans la pureté de l'amour; et, en effet, toutes les choses passeront et seront détruites, mais la charité demeurera éternellement. Aussi nos pères n'ont jamais paru désireux de faire des miracles; et quand le Saint-Esprit leur accordait cette grâce, ils ne voulaient s'en servir que dans une extrême et inévitable nécessité.

3.

Ce fut ainsi que l'abbé Macaire, qui habita, le premier, la solitude de Schethé, ressuscita un mort. Un hérétique qui suivait l'erreur d'Eunomius s'efforçait de troubler la foi des fidèles par la subtilité de ses raisonnements, et il en avait déjà égaré un grand nombre. Quelques catholiques, qui gémissaient de ce malheur, supplièrent l'abbé Macaire de venir délivrer l'Égypte du fléau qui la menaçait. L'hérétique espéra vaincre par les artifices de la logique et par les syllogismes d'Aristote cet homme simple et ignorant; mais le bienheureux Macaire coupa court à tous ses discours en lui disant : « Le règne de Dieu n'est pas dans les paroles, mais dans la vertu. Allons aux tombeaux et invoquons le nom de Dieu sur le premier mort que nous trouverons; nous montrerons ainsi qu'il est écrit « notre foi par nos oeuvres » (II Cor., IV), et nous ferons connaître par son témoignage la bonté de notre foi. Ce ne sera pas une vaine discussion, mais un miracle qui établira la vérité; cette preuve ne pourra tromper personne. » Ce discours troubla l'hérétique; mais comme il était entouré de peuple, il parut accepter la proposition, et remit l'épreuve au lendemain. Le jour suivant, une grande multitude accourut au lieu désigné, dans l'attente de ce qui allait se passer; mais l'hérétique, convaincu d'infidélité par sa conscience, prit la fuite et quitta même l'Égypte. Le bienheureux Macaire l'attendit avec le peuple jusqu'à l'heure de none; et lorsqu'il vit qu'il avait cru devoir éviter le rendez-vous, il conduisit aux tombeaux tous ceux qu'il avait égarés.

Il y a, parmi les Égyptiens, un usage qui vient de l'inondation du Nil. Le fleuve couvre tout le pays et le rend semblable à une mer immense; et comme les eaux ne permettent pas pendant longtemps d'ensevelir les corps dans la plaine, on les transporte dans des grottes élevées, après les avoir embaumés avec des parfums. Sans cela l'humidité empêcherait de creuser les fosses, et l'eau rejetterait bientôt les morts et les entraînerait. Le bienheureux Macaire s'arrêta donc à une tombe très-ancienne, et dit au mort : « O homme, si cet hérétique, ce fils de perdition était venu ici avec moi, et si je t'eusse appelé, en invoquant le nom du Christ, mon Dieu, dis-moi si tu te serais levé devant cette foule qui a été presque séduite par cet imposteur? » Le mort se leva, et répondit que oui. L'abbé Macaire alors lui demanda ce qu'il avait été pendant sa vie, à quelle époque il avait vécu, et s'il avait connu le Christ. Le mort répondit qu'il avait vécu sous les plus anciens rois, et qu'il n'avait pas entendu parler du Christ. « Dors en paix maintenant, lui dit l'abbé Macaire, pour être réveillé à ton rang, avec les autres, par le Christ, à la fin des siècles. » Cette vertu, cette puissance de l'abbé Macaire eût été peut-être toujours ignorée, si le danger que courait toute une province de perdre la foi, et son zèle, son amour pour Notre-Seigneur ne l'eussent porté à faire un miracle. Il le fit, non par vaine gloire, mais par charité, pour être utile au peuple. C'est ainsi que nous voyons, dans le livre des Rois, Élie faire descendre le feu du ciel sur les victimes placées sur le bûcher, afin de défendre la foi des Juifs contre les artifices des faux prophètes.

4.

Nous pouvons aussi nous rappeler ce que fit l'abbé Abraham, qu'on surnommait l'Enfant, à cause de sa simplicité et de son innocence. Il avait quitté son désert pendant les cinquante jours qui suivent Pâques, pour aller moissonner en Égypte, lorsqu'une femme lui présenta son enfant à moitié mort, parce qu'elle manquait de lait. La pauvre mère implorait son secours par ses prières et ses larmes. Le bon vieillard fit le signe de la croix sur un verre d'eau, et à peine l'eut-elle bu que son sein desséché se remplit de lait en abondance.

5.

Le même abbé, allant une fois à un bourg, fut entouré d'une troupe de gens qui se moquaient de lui. Ils lui montraient un homme dont le genou était contracté, et qui ne pouvait marcher depuis longues années. « Père Abraham, lui disaient-ils, montrez-nous que vous êtes serviteur de Dieu, et prouvez-nous, en guérissant cet homme, que le nom du Christ que vous invoquez, n'est pas un vain nom. » Aussitôt le vénérable abbé invoqua le nom du Christ, se baissa, prit le pied desséché de cet homme, le tira, et sur-le-champ son genou se redressa; et le boiteux, tout joyeux, se servit de sa jambe dont il semblait depuis longtemps avoir oublié l'usage.

6.

Ces saints personnages ne s'attribuaient en rien ces miracles, parce qu'ils reconnaissaient qu'on les devait, non pas à leurs mérites, mais à la miséricorde divine, comme le faisaient les Apôtres qui repoussaient la gloire humaine, que leur attiraient leurs miracles. « Hommes, nos frères, disaient-ils, qu'admirez-vous dans cette action, et pourquoi nous regardez-vous comme si c'était par notre vertu et notre puissance que nous avons fait marcher cet homme? » (Act., III, 12.) Ils pensaient que ce n'était pas d'après ces dons et ces miracles de Dieu qu'il fallait estimer les hommes, mais à cause des vertus qu'ils avaient acquises avec beaucoup de peine et d'efforts. Souvent, en effet, comme nous l'avons dit plus haut, des hommes corrompus d'esprit et d'une foi suspecte, chassent les démons, au nom du Seigneur, et opèrent des prodiges. Les Apôtres s'en étonnaient, et disaient : « Maître, nous avons vu quelqu'un qui chassait les démons en votre nom, et nous l'en avons empêché, parce qu'il ne vous suit pas avec nous. » Jésus-Christ leur répondait alors, il est vrai : « Ne l'empêchez pas; car celui qui n'est pas contre vous, est pour vous. » A la fin cependant, à ceux qui diront : « Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom, et n'avons-nous pas, en votre nom, fait de grands miracles » (S. Luc, IX, 50)? il répondra : « Je ne vous ai jamais connus; retirez-vous de moi, artisans d'iniquité. » (S. Matth., VII, 23.) Notre-Seigneur avertit aussi ceux auxquels il accorde le don des miracles, à cause de leur sainteté, de ne pas s'en enorgueillir. « Ne vous réjouissez pas, leur dit-il, de ce que les démons vous sont assujettis;



mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le ciel. » (S. Luc, X, 20. )

7.

Enfin, l'Auteur même de tous les miracles et de toutes les vertus, lorsqu'il enseigne sa doctrine et ce que ses plus fidèles disciples doivent surtout apprendre, leur dit: Venez, et apprenez de moi, non pas à chasser les démons par le pouvoir d'en haut, non pas guérir les lépreux, à rendre la vue aux aveugles, à ressusciter les morts; car, quoique je fasse quelquefois ces choses par l'entremise de mes serviteurs, la faiblesse humaine ne doit pas partager l'honneur de Dieu, et l'instrument ravir la gloire qui appartient au seul Créateur; mais pour vous, « apprenez de moi que je suis doux et humble de coeur. » (Matth., XI, 29.) C'est là, en effet, ce que tous peuvent rechercher et apprendre, tandis que le don des miracles n'est pas nécessaire en tout temps, et n'est pas accordé à tout le monde.

L'humilité est donc la maîtresse de toutes les vertus; c'est le fondement le plus solide de l'édifice spirituel et le don le plus spécial, le plus magnifique du Sauveur. Celui-là seul pourra faire sans danger d'orgueil tous les miracles que le Christ a faits, s'il imite le doux Maître, non pas dans sa puissance et ses prodiges, mais dans sa patience et son humilité. Celui, au contraire, qui veut commander aux esprits immondes, guérir les malades et faire admirer des choses extraordinaires, ne peut être le disciple du Christ, quoiqu'il invoque son nom dans ses oeuvres, parce que son âme superbe ne suit pas les enseignements du Maître de l'humilité.

Le Sauveur, au moment de retourner à son Père, voulait laisser à ses disciples comme son testament, lorsqu'il dit : « Je vous fais un commandement nouveau ; c'est de vous aimer les uns les autres ; » et il ajoute aussitôt : « Tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples à l'amour que vous aurez les uns pour les autres. » Il ne dit pas : « Aux miracles que vous ferez, » mais « à l'amour véritable que vous aurez les uns pour les autres. » Et cet amour, il est certain que les doux et les humbles peuvent seuls l'avoir. Aussi nos pères n'ont jamais regardé comme des religieux parfaits et guéris de vaine gloire, ceux qui font profession devant les hommes de chasser les démons et qui montrent à leurs admirateurs cette puissance qu'ils ont ou qu'ils croient avoir reçue. Mais, hélas! celui qui s'appuie sur le mensonge se nourrit de vent, et poursuit des oiseaux qui s'envolent; il lui arrivera certainement ce qu'annoncent les Proverbes : « Comme on reconnaît facilement les vents, les nuages et la pluie, on reconnaîtra de même celui qui se glorifie d'un faux don. » (Prov., XXV, 14.) Si quelqu'un fait des miracles devant nous, n'admirons pas ses miracles, mais la sainteté de sa vie, et ne recherchons pas si les démons lui sont assujettis, mais s'il possède la charité que nous prêche l'Apôtre.

**8.**

En effet, n'est-ce pas un plus grand miracle de déraciner, de sa propre chair, les principes de la concupiscence, que de chasser l'esprit impur du corps des autres? N'est-ce pas un plus étonnant prodige d'étouffer, par la vertu de patience, les mouvements violents de la colère, que de commander aux puissances de l'air; et n'est-il pas plus difficile de bannir de son coeur la tristesse qui le dévore, que de délivrer le corps de la fièvre ou des autres maladies? Ne faut-il pas une vertu plus grande pour guérir les langueurs de l'âme que celles du corps? Plus l'âme est au-dessus du corps, plus sa guérison est précieuse; car plus la substance est supérieure, plus sa perte est déplorable.

**9.**

C'est de ces guérisons extérieures que Jésus-Christ parle aux Apôtres , lorsqu'il dit : « Ne vous réjouissez pas de ce que les démons vous sont assujettis; » car ce n'était pas à cause de leur pouvoir, mais à cause du nom du Seigneur qu'ils avaient invoqué. Et il les avertit de ne s'attribuer en rien le bien et la gloire qui vient uniquement de la puissance et de la vertu de Dieu , mais de n'estimer que cette pureté de vie et de coeur, qui leur mérite d'avoir leurs noms écrits dans le ciel.

**10.**

Pour prouver ce que nous disons , d'après le témoignage des anciens et les oracles de la sainte Écriture, nous rapporterons ce que le bienheureux Paphnuce pensait de ces miracles et de cette pureté de coeur, ou plutôt ce qu'il en avait appris d'un ange. Ce saint abbé avait passé un grand nombre d'années dans une austérité si grande, qu'il se croyait délivré de toutes les entraves de la concupiscence; car il triomphait toujours des attaques du démon qui l'avaient tourmenté longtemps. Un jour, il voulut préparer un repas à des solitaires qui étaient venus le voir; la flamme, en s'échappant du four, lui brûla la main. Cet accident l'attrista; il se disait à lui-même : Comment ce feu me fait-il la guerre, lorsque le démon n'ose plus m'attaquer? Comment le feu qui ne s'éteint pas et qui juge si sévèrement le mérite de chacun, m'épargnera-t-il au dernier jour, si je ne puis supporter maintenant ce feu si faible et si passager? Pendant qu'il était troublé par ces pensées, le sommeil s'empara de ses sens, et un ange lui apparut : « Pourquoi, lui dit-il, Paphnuce, êtes-vous triste de ce que le feu de la terre ne vous épargne pas encore, puisque la concupiscence qui est dans votre chair n'est pas entièrement éteinte. Tant que ces racines vivront dans vos membres, elles serviront d'aliment à ce feu matériel, et vous y deviendrez seulement in-sensible, quand l'expérience vous montrera qu'elles sont détruites en vous. Si vous rencontrez une jeune vierge d'une grande beauté, et que vous puissiez la toucher sans en ressentir le moindre trouble , la flamme visible vous sera douce et sans effet, comme elle l'a été pour les trois compagnons

de Daniel dans la fournaise de Babylone. » Le vieillard fut frappé de cette vision. Il n'osa pas faire l'expérience qui lui était indiquée, mais il interrogea sa conscience; il examina la pureté de son coeur, et il crut voir que sa chasteté n'était pas encore aussi parfaite que l'ange le demandait. Il n'est pas étonnant, se dit-il, qu'après avoir repoussé les attaques du démon, je ressente les effets du feu que je croyais moins terribles; car il faut une vertu plus grande et une grâce plus élevée pour éteindre la concupiscence de la chair, que pour triompher des violences extérieures des démons, que mettent en fuite le signe de la croix, et la vertu de Jésus-Christ; son nom seul suffit pour les chasser du corps des possédés.

Après nous avoir ainsi expliqué le don des miracles, l'abbé Nesteros nous conduisit, en nous continuant ses saints enseignements, jusqu'à la cellule de l'abbé Joseph, qui était éloignée de la sienne de près de deux lieues.

## **SEIZIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ JOSEPH : DE L'AMITIÉ**

Différentes sortes d'amitiés.— Amitiés naturelles et passagères. — Amitié qui vient de la vertu. — Elle s'accroît avec la perfection. — Ce qui la conserve ou la détruit. — Fondement de la véritable amitié. — Mépris des biens du monde. — Sacrifice de la volonté. — Douceur. — Pensée de la mort. — Humilité. — Véritable et fausse patience. — Défauts contre la charité. — Des serments d'amitié.

### **1.**

Le bienheureux abbé Joseph, dont nous allons maintenant rapporter les entretiens, était un des trois solitaires que nous avons cités dans notre première conférence. Il était d'une noble famille et un des premiers d'une ville d'Égypte appelée Thmuis. Non-seulement il parlait égyptien, mais il savait parfaitement le grec, et, avec les personnes qui, comme nous, ne connaissaient pas sa langue, il n'avait pas besoin d'interprète et s'exprimait très-bien dans la nôtre.

Lorsque le saint abbé eut appris que nous désirions nous instruire auprès de lui, il nous demanda si nous étions frères; et quand il sut que nous étions frères par l'esprit et non par le sang, et que, depuis notre séparation du monde, nous avons toujours été unis, soit dans les monastères, soit dans les pèlerinages que nous avons entrepris ensemble pour notre avancement spirituel, il s'exprima en ces termes :

### **2.**

Il y a bien des sortes d'amitiés qui unissent diversement les hommes dans des rapports d'affection. L'amitié naît quelquefois de ce qu'on a entendu dire d'une personne, ou des

affaires , des engagements qu'on a avec elle. Le commerce, la profession des armes et des arts, la communauté de goûts et d'études l'établissent également, et l'on voit même ceux qui vivent dans les bois et les montagnes, et se plaisent à répandre le sang des hommes , aimer avec ardeur les compagnons de leurs crimes. Il y a aussi une affection qui vient de l'instinct de la nature et de cette loi du sang qui fait préférer aux autres les proches, les époux, les parents, les frères et les enfants. Cela existe non-seulement parmi les hommes, mais encore parmi les oiseaux et les animaux ; car nous les voyons protéger et défendre leurs petits avec une admirable tendresse, sans craindre de s'exposer souvent pour eux au péril et à la mort. Les bêtes féroces , les serpents et les reptiles, que leur férocité et leurs poisons mortels séparent des autres animaux et dont la seule vue est dangereuse, s'aiment et vivent en paix, à cause de leur commune origine. Mais toutes ces sortes d'affections qui unissent les méchants comme les bons, les bêtes et les serpents, ne peuvent durer toujours. Elles cessent quelquefois par le changement de lieu, et par l'oubli que causent le temps et les affaires; et ces rapports qu'ont fait naître l'intérêt, le plaisir, la parenté et les besoins de la vie, sont souvent rompus par le moindre événement.

### 3.

Il n'y a qu'une amitié qui soit indissoluble : c'est celle qui ne vient pas d'une considération extérieure des services reçus , des affaires ou de la parenté, mais qui vient de la conformité des vertus. Celle-là, aucun accident ne peut la rompre; le temps et les distances ne peuvent la détruire, elle résiste même à la mort. Cette seule véritable et durable affection s'accroît par la perfection et la vertu de ceux qu'elle unit. Une fois qu'elle est commencée, elle doit être à l'abri des différences d'inclination, et des contradictions de volonté. Du reste , nous avons connu bien peu de ces amis unis par la charité de Jésus-Christ, dont l'affection soit ainsi restée inaltérable; car quoique l'amitié commence saintement, elle n'est pas souvent entretenue, des deux côtés, de la même manière, et alors elle est sujette au temps et au changement. Lorsque la vertu de l'un mange, elle n'est conservée que par la patience de l'autre, et, malgré ses efforts et sa persévérance , elle finit par faiblir.

Les misères de ceux qui désirent avec peu d'ardeur la perfection, sont supportées par les forts , mais les faibles trouvent là un motif de découragement; il y a là, entre eux, une cause de trouble qui ne leur laisse aucune paix. Ils sont comme ces malades qui attribuent leurs dégoûts et les malaises de leur estomac aux négligences de ceux qui les servent, et, malgré tous les soins qu'ils ont pour eux , ils leur reprochent leurs souffrances sans s'apercevoir qu'elles viennent uniquement de leur santé. Aussi n'y a-t-il vraiment d'amitié sincère et indissoluble que celle qui a pour fondement la conformité des vertus; car « Dieu fait habiter dans une même maison ceux qui ont les mêmes moeurs. » (Ps. LXVII, 7.)

L'amitié est inaltérable entre ceux qui ont les mêmes desseins, la même volonté, qui veu-

lent ou ne veulent pas les mêmes choses. Si vous voulez conserver entre vous une inviolable affection, il faut vous empresser d'abord de corriger vos défauts, de mortifier votre volonté, afin qu'unis par les mêmes désirs et les mêmes efforts, vous puissiez réaliser ce qui réjouissait tant le Prophète : « Oh ! qu'il est bon , qu'il est doux à des frères d'habiter ensemble » (Ps. CXXXII, 1) ! et cela s'entend de ceux qui habitent les mêmes idées et non pas seulement le même lieu. A quoi sert d'être dans la même maison, sans avoir la même vie ,et les mêmes désirs; et qu'importe d'être séparés, au contraire, si on est unis par les mêmes vertus. Ce sont les mêmes pensées qui rapprochent les frères en Dieu, et il est impossible de vivre en paix, quand les volontés sont différentes.

4.

L'ABBÉ GERMAIN. Que doit faire alors un ami qui voit une chose bonne et excellente , selon Dieu , si son ami ne veut pas y consentir? Faut-il agir contre le désir de son frère, ou négliger de faire le bien pour être d'accord avec lui ?

5.

L'ABBÉ JOSEPH. Nous venons précisément de dire qu'une amitié pleine et parfaite ne peut jamais exister qu'entre personnes qui ont la même ardeur pour tendre à la perfection, et qui s'accordent toujours, ou presque toujours, sur tout ce qui regarde la vie spirituelle. Des discussions animées prouveraient qu'elles ne sont pas dans les conditions que nous avons indiquées. Mais comme on n'arrive jamais à la perfection, si l'on ne prend pas d'abord le bon chemin, et que vous désirez savoir la manière de fonder l'édifice avant d'en admirer la grandeur, je pense qu'il est nécessaire de vous donner, en peu de mots, la règle que vous devez suivre pour acquérir facilement la paix et la patience indispensable à l'amitié.

6.

Le premier fondement d'une véritable amitié est le mépris des biens du monde et de tout ce que nous possédons. Ne serait-ce pas une injustice, une impiété même, si, après avoir renoncé au monde et à ses vanités, nous ne préférions à quelque vil objet qui nous reste, l'affection si précieuse de nos frères? Il faut , secondement, sacrifier sa volonté, de peur que, s'estimant plus sage et plus éclairé, on n'aime mieux suivre son avis que celui des autres ; troisièmement, savoir préférer à la paix et à la charité ce qu'on croyait utile et nécessaire; quatrièmement, être persuadé qu'il n'y a aucun motif, juste ou injuste, de se mettre en colère; cinquièmement, s'efforcer d'apaiser la colère de son frère , même lorsqu'il l'a conçue contre nous sans sujet, en pensant que le trouble des autres peut nous nuire aussi à nous-mêmes, et qu'il faut le calmer comme s'il nous était personnel. Enfin le dernier moyen qui peut servir aussi pour vaincre tous les vices, c'est de croire qu'on peut mourir dans

la journée. Cette pensée, non-seulement bannira toute aigreur de notre âme, mais encore elle éloignera tous les mouvements de la concupiscence et toutes les tentations.

Celui qui suivra ces règles ne pourra jamais ressentir ou causer les tristes effets de la colère et de la discorde. Mais dès qu'on ne les observe pas, l'ennemi de la charité répand dans le coeur des amis, les poisons secrets de la discorde. L'affection se refroidira peu à peu dans de fréquentes disputes, et la rupture deviendra enfin complète. Comment celui qui suit le chemin que nous avons tracé pourrait-il jamais être en différent avec son ami, puisqu'il a coupé la racine de toutes les querelles, en renonçant à ces petits riens qui les causent et à tout ce qu'il possède? Il pratique ce que les Actes des Apôtres rapportent de l'union des premiers fidèles : « La multitude de ceux qui croyaient n'avait qu'un coeur et qu'une âme. Aucun ne disait être à lui ce qu'il possédait; car tout était commun. » (Act., IV, 32.) Quel motif de se fâcher aurait celui qui renonce à sa volonté et qui se soumet à celle de son frère, en imitant ainsi son divin Maître, qui disait, en parlant de son humanité : « Je ne suis pas venu faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé? » (S. Jean, V, 30.) Quelle contestation fera naître celui qui règle ses désirs sur ceux de son frère et qui s'en rapporte à ses décisions, en lui disant humblement, comme dans l'Évangile : « Cependant qu'il soit fait non pas comme je le veux, mais bien comme vous le voulez? » (S. Matth., XXVI, 39.) Comment peut-il le contrister, puisqu'il met la paix au-dessus de tous les biens et qu'il se rappelle cette parole : Le monde reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres? » (S. Jean, XIII, 35.) C'est à ce signe que le Christ a voulu qu'on reconnût ses brebis, comme au caractère qui les distingue le plus des autres.

Comment laisser subsister en soi ou dans le prochain la moindre aigreur, lorsqu'on sait que la colère, qui a de si tristes suites, n'est jamais permise, puisqu'on ne peut prier avant de l'avoir apaisée, non-seulement dans son coeur, mais dans celui de ses frères? car comment oublier ce précepte du Sauveur : « Si vous offrez votre présent devant l'autel, et si vous vous rappelez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez votre présent devant l'autel, et allez d'abord vous réconcilier avec votre frère, et vous viendrez ensuite offrir votre présent? » (S. Matth., V, 23.) Il ne vous servirait de rien de dire que vous n'êtes pas en colère, et de croire que vous remplissez ce précepte : « Que le soleil ne se couche pas sur votre colère; et celui qui est irrité contre son frère sera mis en jugement. »

si vous avez pu apaiser par votre douceur la peine de votre prochain, et si vous ne l'avez pas fait par la dureté de coeur; car vous serez également puni de cette violation de la loi de Dieu. Celui qui vous a dit que vous ne deviez pas vous mettre en colère contre votre prochain, vous a aussi commandé de ne pas mépriser celle de votre frère. Dieu veut que tous les hommes soient sauvés; qu'importe que ce soit vous ou un autre que vous perdiez? Il y a toujours une perte dont profite le démon, qui se réjouit de la ruine des âmes. Enfin comment peut-on conserver la moindre aigreur contre son frère, si l'on croit qu'on peut

mourir tous les jours et à chaque instant?

7.

Puisqu'il n'y a rien qu'on ne doive sacrifier à la charité, il n'y a rien non plus qu'on ne doive souffrir pour éviter la colère. Il faut tout mépriser, même ce qui nous paraît utile et nécessaire, plutôt que de tomber dans cette faute, et supporter ce qui nous semble le plus pénible pour conserver la paix et le trésor de l'amitié; car soyons bien persuadés qu'il n'y a rien de plus pernicieux que la colère et de plus précieux que la charité.

8.

Si le démon met la division entre les personnes du monde au moyen de choses méprisables et matérielles, il cherche aussi à séparer les personnes spirituelles par les différences d'opinion. C'est là certainement une des causes de ces querelles que condamne l'Apôtre, et qui se terminent par ces ruptures que fait naître, entre des frères bien unis, l'ennemi de leur salut. Aussi combien est sage cette parole de Salomon :

« La dispute excite la haine; mais l'amitié protège toujours ceux qui ne discutent pas. »  
(Prov., X, 12.)

9.

Ainsi pour conserver une inaltérable charité, il ne suffit pas de retrancher la première cause de division, qui naît des choses périssables et terrestres, de mépriser les jouissances personnelles et de laisser à nos frères l'usage de ce dont nous avons le plus besoin; il faut encore éviter tout ce qui peut troubler la paix dans les choses spirituelles, en soumettant humblement notre esprit aux idées et à la volonté des autres.

10.

Je me souviens qu'au temps où ma jeunesse m'engageait à vivre encore dans un monastère, nous avions souvent, sur les saintes Écritures et sur la morale, des manières de voir qui nous semblaient évidentes et inattaquables; mais, lorsque nous étions réunis pour conférer ensemble, il arrivait qu'un de nous, en discutant nos opinions, les trouvait fausses; et nous les condamnions bientôt tous comme des erreurs dangereuses. Le démon nous les avait présentées comme des vérités incontestables, pour faire naître plus facilement parmi nous la discorde; mais nous l'évitons, en suivant le conseil de nos anciens, qui recommandaient de ne pas nous attacher à notre jugement et de nous soumettre plutôt à celui de nos frères, si nous voulions résister aux artifices du démon.

## 11.

Nous savons, en effet, par expérience, qu'il arrive souvent ce que dit saint Paul : « Satan se transforme en ange de lumière » (II Cor., XI, 14), pour nous plonger dans les ténèbres de l'erreur, en nous éblouissant de ses clartés. Si nous ne les recevons avec mi coeur humble et doux, si nous ne les soumettons pas à nos frères et à nos supérieurs, qui ont plus de sagesse et d'expérience, pour les accepter ou les rejeter, nous nous égarerons certainement dans nos pensées et nous perdrons nos âmes, en prenant l'ange des ténèbres pour un ange de lumière. Ce malheur est inévitable, lorsqu'on tient à son propre jugement; on n'y échappe que par une humilité sincère, en pratiquant, avec un coeur contrit, ce que recommande tant l'Apôtre, lorsqu'il dit: « Si donc il y a quelque consolation dans le Christ, s'il y a quelque secours dans la charité, s'il y a quelque compassion dans vos coeurs, rendez ma joie parfaite, en étant tous unis ensemble dans les mêmes pensées et les mêmes sentiments. Ne faites rien par opiniâtreté et par vaine gloire, mais croyez par humilité que tous les autres vous sont supérieurs. » (Phil., II, 1.) « Cédez vous les uns les autres par honneur » (Rom., XII, 10) , afin que chacun reconnaisse à son frère plus de science et de sainteté, et qu'il lui croie plus de jugement et de lumière pour juger les choses.

## 12.

Il arrive souvent, soit par l'illusion du démon, soit par suite de ces erreurs qu'aucun homme, ici-bas, ne peut éviter, que celui qui a le plus d'intelligence et de science se trompe là où un autre qui lui est inférieur en mérite, raisonne avec plus de justesse et de vérité. Aussi que personne, quelque savant qu'il soit, n'ait l'orgueil de croire qu'il peut se passer de l'avis des autres; car si les ruses du démon ne l'égareront pas dans ses jugements, il n'évitera pas du moins les pièges plus dangereux de la présomption. Qui pourrait, sans danger, avoir cette confiance en lui-même, lorsque ce Vase d'élection, cet Apôtre en qui le Christ parlait, comme il nous l'assure (II Cor., XIII, 3), déclare cependant qu'il est venu à Jérusalem, pour conférer en particulier avec les autres Apôtres, sur l'Évangile qu'il prêchait aux gentils, et que Dieu lui avait révélé. (Gal., II.) Sa conduite nous apprend non-seulement à conserver l'union et le bon accord avec nos frères, mais aussi à nous préserver des pièges et des illusions du démon, notre ennemi.

## 13.

La vertu de charité est une chose si grande, que l'apôtre saint Jean déclare non-seulement qu'elle vient de Dieu, mais qu'elle est Dieu lui-même. « Dieu est charité, dit-il, et celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui. » (S. Jean, IV, 16.) Nous comprenons bien que la charité est divine, quand nous sentons la vérité de ce que dit l'Apôtre : « La charité de Dieu est répandue dans nos coeurs, par l'Esprit-Saint qui habi-



te en nous. » (Rom., V, 5.) C'est comme s'il disait : « Dieu est répandu dans nos coeurs, par l'Esprit-Saint qui habite en nous. » C'est ce même esprit, quand nous ne savons pas ce qu'il faut demander, « qui prie pour nous par des gémissements ineffables; mais celui qui sonde les cours, sait ce que désire l'esprit, parce qu'il fait pour les saints des demandes selon Dieu. » (Rom., VIII, 26.)

#### 14.

On peut montrer à tout le monde cette charité, dont l'Apôtre a dit : « Pendant que nous avons le temps, faisons le bien à tous, et surtout à ceux qui nous sont unis par la foi. » (Gal., VI, 10.) Et l'on doit tellement cette charité à tous, que Notre-Seigneur nous ordonne de l'avoir pour nos ennemis mêmes; car il a dit : « Aimez vos ennemis. » (S. Matth., V, 45.) Pour la charité d'affection, on ne la témoigne qu'à un petit nombre de personnes qui nous sont unies par des rapports de moeurs et de vertus; et il y a dans cette affection bien des degrés différents. Car les parents, les époux, les frères et les enfants s'aiment de différentes manières; et dans toutes ces affections, il y a encore bien des nuances : l'amour des parents pour leurs enfants est bien loin d'être toujours le même.

Le patriarche Jacob avait douze enfants qu'il aimait comme un père; mais il avait pour Joseph une affection particulière, que nous signale la sainte Écriture : « Ses frères étaient envieux, dit-elle, parce que son père l'affectionnait. » (Gen., XXXVII, 11.) Non pas que cet homme juste ne fût bon père et n'aimât ses enfants; mais il préférait Joseph, et l'aimait plus tendrement, comme une figure du Sauveur. Il en était de même de saint Jean l'Évangéliste, dont il est dit : « Le disciple que Jésus aimait. » (S. Jean, XIII, 23.) Notre-Seigneur aimait certainement ses autres Apôtres, puisqu'il a dit lui-même : « Comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres » (Ibid., 34); et il est dit ailleurs : « Il aimait les siens qui étaient dans le monde, et il les aima jusqu'à la fin. » (Ibid., 1.)

Son affection particulière pour saint Jean ne prouvait pas qu'il fût indifférent à l'égard des autres disciples; mais elle montrait seulement qu'il récompensait par une tendresse plus grande, celui que la pureté de son corps et le privilège de sa virginité lui rendaient plus aimable. L'Évangile le remarque, non comme une exclusion des autres, mais comme une grâce plus abondante. Il en est de même pour l'Épouse des Cantiques, qui dit : « Réglez en moi la charité. » (Cant., II, 4.) La charité bien réglée n'a de haine pour personne, mais elle aime selon les mérites de chacun; elle a une affection générale pour tout le monde, mais elle choisit ceux pour lesquels elle doit avoir une affection particulière; et parmi ceux-là mêmes, elle a encore des préférences.

**15.**

Nous voyons, au contraire, hélas! bien des religieux, lorsqu'ils ont quelque chose contre leurs frères, ou que leurs frères ont quelque chose contre eux, être assez durs et assez obstinés pour dissimuler leurs sentiments, et se mettre à chanter des psaumes, en s'éloignant de ceux que pourraient apaiser quelques excuses, quelques paroles bienveillantes. Ils s'imaginent adoucir ainsi leur mauvaise humeur, tandis qu'ils augmentent, par leur conduite, ce feu qu'ils auraient pu éteindre promptement, s'ils avaient été plus doux, plus humbles de coeur, et s'ils avaient su, par quelques regrets, guérir leur âme et celle de leurs frères. Ils favorisent ainsi leur faiblesse ou plutôt leur orgueil, et nourrissent la racine des querelles au lieu de l'arracher. Ils oublient le précepte du

Seigneur : « Celui qui s'irrite contre son frère est coupable de jugement. Si vous vous rappelez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez votre présent devant l'autel; allez d'abord vous réconcilier avec votre frère, et vous viendrez ensuite offrir votre présent. (S. Matth., V, 24.)

**16.**

Dieu ne veut pas assurément que nous méprisions la mauvaise humeur de notre prochain ; puisque si notre frère a quelque chose contre nous, il ne reçoit pas nos présents, c'est-à-dire qu'il n'écoute pas notre prière, tant que nous n'aurons point, par une prompte démarche, fait cesser ce désaccord, qu'il soit juste ou injuste. Car Notre-Seigneur ne dit pas : « Si votre frère a un véritable sujet de se fâcher contre vous, laissez votre présent devant l'autel, et allez vous réconcilier avec votre frère, » mais bien : « Si vous vous rappelez que votre frère a quelque chose contre vous, » c'est-à-dire si votre frère a le plus futile grief contre vous, et que vous vous le rappeliez tout à coup, sachez que vous ne devez pas offrir les présents spirituels de vos prières avant d'avoir effacé, par votre déférence, cette irritation de votre frère, quel qu'en soit le motif. Si donc l'Évangile nous ordonne d'apaiser nos frères qui se sont fâchés pour des causes légères et anciennes, que mériterons nous, quand, par une opiniâtreté coupable, nous conservons des animosités récentes qui sont venues par notre faute, quand par un orgueil détestable nous rougissons de nous humilier, nous refusant de reconnaître que nous sommes la cause de l'irritation de notre frère, résistant ainsi au précepte du Seigneur, et prétendant que nous ne pouvons pas et que nous ne devons pas l'observer. En jugeant ainsi de la possibilité et de la convenance de la loi, nous en devenons, comme dit l'Apôtre, « les juges et non les observateurs. » (S. Jacq., IV, 11.)

**17.**

Combien aussi n'est-il pas déplorable de voir des religieux, lorsqu'ils ont été blessés par quelque parole, et qu'on cherche à les calmer, en leur rappelant que celui qui se fâche contre

son frère est coupable, et que le soleil ne doit pas se coucher sur leur colère, répondre que, si un païen ou un homme du monde leur avait ainsi parlé, ils l'auraient supporté, mais qu'il est impossible d'accepter une pareille injure d'un frère, qui savait bien ce qu'il faisait. Il faut donc être patient à l'égard des infidèles et des sacrilèges, mais non pas à l'égard de tout le monde! et la colère qu'on aura contre un païen sera coupable, tandis que celle qu'on a contre son frère sera innocente! L'irritation qui trouble l'âme n'est-elle pas la même, et ne lui nuit-elle pas toujours, quelle que soit la personne qui la cause? L'obstination est bien grande, pour empêcher à ce point de comprendre les paroles de Notre-Seigneur. Il ne dit pas : « Quiconque se fâchera contre un étranger, sera coupable de jugement, » ce qui pourrait peut-être excepter ceux qui nous sont unis par la même vie et la même foi; mais le texte de l'Évangile est très-clair: « Celui qui se fâche contre son frère est coupable de jugement. » Quoique nous devions, selon la règle de la vérité, regarder tous les hommes comme nos frères, cependant dans ce passage, le nom de frère doit encore plus s'appliquer aux chrétiens qui partagent notre vie, qu'aux païens et aux infidèles.

#### 18.

Quelle erreur aussi de croire que nous sommes bien patients, quand nous dédaignons de répondre à ceux qui nous blessent, et que nous irritons bien plus nos frères par notre silence affecté et par notre air méprisant, que nous ne l'aurions fait par nos paroles les plus amères. Nous nous imaginons que nous ne sommes pas coupables devant Dieu, parce que nous n'avons rien dit qui puisse nous faire juger et condamner par les hommes; comme si Dieu punissait seulement les paroles et non pas la volonté, l'acte et non pas surtout l'intention. S'arrêterait-il moins à ce que vous auriez dit qu'à ce que vous auriez fait par votre silence? Ce n'est pas seulement l'injure qu'on adresse à son frère qui déplaît à Dieu, mais c'est surtout le dessein qu'on a de l'irriter. Aussi son jugement sera-t-il moins sévère pour celui qui aura commencé la querelle, que pour celui qui l'aura enflammée par sa faute. C'est la volonté et non l'exécution qu'il faut considérer dans le péché. Quelle différence y a-t-il entre tuer son frère d'un coup d'épée, ou causer sa mort d'une autre manière? Il meurt toujours, que ce soit par ruse ou par violence. Suffirait-il de n'avoir pas poussé de sa propre main un aveugle dans un précipice; et ne serait-on pas aussi coupable si l'on avait négligé de l'arrêter au moment où il allait y tomber? Serait-on innocent de la mort d'un homme, si on ne l'avait pas étranglé soi-même, mais si on avait préparé la corde, ou si on ne l'avait pas ôtée, quand on pouvait le faire? Il ne sert donc à rien de garder le silence, si nous ne le gardons que pour faire, par notre silence, ce que nous aurions fait par nos paroles, et si nous y ajoutons des gestes qui ne peuvent qu'irriter davantage le frère que nous devons apaiser. Comment voulons-nous être loués de l'avoir ainsi perdu? Notre silence nous nuira à tous les deux; car il augmente la colère dans un coeur, et il empêche de l'éteindre dans l'autre.

C'est à ceux qui agissent ainsi que s'adresse la malédiction du Prophète : « Malheur à celui

qui abreuve de fiel son ami, et qui s'enivre pour voir sa nudité; il sera rempli de honte et non de gloire. » (Habac., II, 15.) C'est pour eux qu'il est également dit : «Le frère voudra supplanter son frère, et l'ami tromper son ami. L'homme se rira de son frère, et ne lui dira pas la vérité; car tous feront de leur langue comme un arc de mensonge, et non de vérité. » (Jér., IX, 4.)

Souvent cette patience feinte porte plus à la colère que la parole, et ce silence coupable blesse plus que les injures les plus violentes. On supporterait plus facilement les blessures d'un ennemi, que les douceurs trompeuses d'un moqueur. Le Prophète l'a dit : « Leurs discours sont plus onctueux que l'huile, et ce sont des flèches. » (Ps. LIV, 22.) « Les paroles des personnes qui trompent sont douces, mais elles frappent et percent les entrailles. » (Prou., XXVI, 22.) On peut bien aussi leur appliquer ce passage : « Il a dans la bouche des paroles de paix pour son ami, et en secret il lui dresse des pièges. » (Jér., IX, 8.) Mais celui-là se trompe plus lui-même qu'il ne trompe les autres; car « celui qui tend un filet devant son ami, en enveloppe lui-même ses pieds, et il tombe dans la fosse qu'il creusait pour son prochain. » (Prou., XXVI, 19.) Lorsqu'une grande multitude vint avec des épées et des bâtons pour s'emparer du Sauveur, personne ne fut plus cruel et plus parricide à l'égard de l'Auteur de la vie, que le traître qui s'avança pour le saluer et lui donner le baiser d'une hypocrite charité. « Judas, lui dit Notre-Seigneur, tu trahis le Fils de l'Homme par un baiser » (S. Luc, XXII, 48) ; c'est-à-dire, l'odieux de ta persécution et de ta haine se couvre des douces apparences du véritable amour. Notre-Seigneur exprime plus énergiquement, par la bouche du Prophète, la force de sa douleur : « Si mon ennemi, dit-il, m'eût maudit, je l'aurais supporté; et si celui qui me détestait, m'eût adressé de grandes injures, je me serais retiré devant lui; mais c'est vous, l'homme que j'aimais, que j'avais choisi pour chef, pour intime; vous qui preniez avec moi une douce nourriture, et qui veniez volontiers avec moi, dans la maison, du Seigneur. » (Ps. LIV, 13.)

## 19.

Il y a une autre sorte de tristesse coupable dont je ne parlerais pas, si je ne savais qu'il y a des religieux qui s'y abandonnent, quand ils sont irrités, Ils s'obstinent à se priver de nourriture; et, j'ai honte de le dire, tandis qu'ils ne peuvent attendre l'heure de sexte ou de none pour prendre leur repas, lorsqu'ils sont en paix, ils jeûnent très-bien pendant deux jours lorsqu'ils sont irrités, comme s'ils se rassasiaient de leur colère. Il y a là un véritable sacrilège; car ces jeûnes qu'on doit offrir à Dieu pour en obtenir l'humilité de coeur et le pardon de ses fautes, ils les pratiquent seulement par un coupable orgueil. Ce n'est donc pas à Dieu, mais au démon qu'ils offrent leurs prières et leurs sacrifices; et ils encourent le reproche de Moïse : « Ils sacrifient aux démons; non pas à Dieu, mais à des dieux qu'ils ignorent. » (Deut., XXXII, 17.)

**20.**

Nous connaissons aussi une autre sorte de folie qui se colore, dans quelques frères, du faux nom de patience. Ils ne se contentent pas de faire naître des querelles, mais ils excitent les autres par leurs paroles à les frapper; et à peine les a-t-on touchés, qu'ils s'offrent à des coups nouveaux, comme pour accomplir la perfection de ce précepte : « Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui l'autre. » (S. Matth., V, 39.) Ces personnes comprennent bien mal le sens de l'Écriture, puisqu'elles s'imaginent observer la patience recommandée par l'Évangile, en se laissant aller à la colère qu'il faut déraciner, non-seulement en ne rendant pas le mal pour le mal, et en n'irritant pas notre frère, mais en apaisant sa fureur, par notre manière de supporter ses injures.

**21.**

L'ABBÉ GERMAIN. Comment peut-on blâmer celui qui, pour accomplir un précepte de l'Évangile, non-seulement ne rend pas le mal pour le mal, mais s'offre encore à recevoir une seconde offense?

**22.**

L'ABBÉ JOSEPH. Je viens de vous dire qu'il ne faut pas considérer seulement l'action, mais encore l'esprit et l'intention de celui qui agit. Si vous examinez bien le fond du coeur de ceux dont nous parlons, vous verrez qu'il leur est impossible de pratiquer la patience et la douceur, en agissant, au contraire, avec impatience et colère. Jésus-Christ notre Sauveur, en nous enseignant ces vertus, n'a pas voulu qu'elles fussent sur nos lèvres, mais au fond même de notre âme. Lorsqu'il nous a donné cette règle de perfection : « Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui l'autre, » il a sous-entendu l'autre droite; et quelle est cette autre droite, si ce n'est celle de l'homme intérieur? Il nous commande ainsi de déraciner de notre coeur tous les principes de la colère, de sorte que si la joue droite extérieure est frappée, il faut offrir humblement la joue droite intérieure, en supportant parfaitement ce que souffre l'homme extérieur, en soumettant son corps aux coups de celui qui frappe, sans que les blessures et la mort même puissent troubler l'homme intérieur.

Vous voyez combien ceux dont nous parlons sont éloignés de la perfection, puisqu'elle veut que nous pratiquions la patience, non pas seulement par des paroles, mais par la paix de notre coeur; que nous la conservions dans les choses contraires, en ne nous irritant pas nous-même, et que nous calmions aussi la colère des autres, en les laissant nous frapper et en les apaisant par notre douceur. Nous accomplirons ainsi cette parole de l'Apôtre : « Ne vous laissez pas surmonter par le mal; mais surmontez le mal par le bien » (Rom., XII, 21); ce que ne pourraient certainement pas faire, ceux qui prononcent par un esprit d'orgueil des paroles de douceur et d'humilité, non pour éteindre l'incendie, mais pour l'accroître

dans le cœur irrité de leurs frères. S'ils avaient une véritable douceur et l'amour sincère de la paix, ils ne voudraient pas pratiquer ainsi la vertu, et en avoir le mérite au détriment de leur prochain; ils s'éloigneraient de cette charité de l'Apôtre « qui ne cherche pas ses intérêts » (I Cor., XIII, 5); car elle ne voudra jamais s'enrichir aux dépens des autres, et se revêtir en les dépouillant.

**23.**

Il faut être bien persuadé que celui qui soumet sa volonté à celle de son frère, est plus fort que celui qui est opiniâtre à défendre son sentiment. Quand on supporte et soutient son prochain, on est robuste et en bonne santé, tandis qu'on ressemble à un malade, quand on oblige les autres à vous ménager et à vous faire des concessions, pour conserver le repos et la paix. Et qu'on ne s'imagine pas nuire à sa perfection, en cédant ainsi sur ce qu'on avait proposé. On s'enrichit, au contraire, par sa douceur et sa patience; c'est ce que l'Apôtre recommande : « Vous qui êtes fort, dit-il, supportez les faiblesses de ceux qui sont infirmes. A (Rom., XV, 1.) « Portez vos fardeaux les uns les autres, et vous accomplirez ainsi la loi du Christ. » (Gal., VI, 2.) Car jamais le faible ne pourra soutenir le faible, et le malade guérir le malade. Le secours doit venir de celui qui n'en a pas lui-même besoin; sans cela, il faudrait lui dire : « Médecin, guéris-toi toi-même. » (S. Luc., IV, 23.)

**24.**

On doit remarquer encore, qu'il est naturel aux faibles d'être toujours prompts et disposés à maltraiter et à quereller les autres, tandis qu'ils sont toujours très-sensibles à la moindre injure. Ils traitent tout le monde avec une grande liberté, sans pouvoir souffrir la plus légère offense à leur égard. C'est ce qui montre la sagesse de ce que disent les anciens, que l'affection ne peut être constante et inaltérable qu'entre personnes qui ont les mêmes vertus et les mêmes désirs. Elle sera nécessairement rompue par celui qui est faible, malgré toutes les précautions de celui qui est fort.

**25.**

L'ABBÉ GERMAIN. Comment peut-on louer la patience de l'homme parfait, si elle ne peut jamais supporter celui qui est faible?

**26.**

L'ABBÉ JOSEPH. Je ne vous ai pas dit que la vertu et la patience de celui qui est fort succombent toujours ; mais seulement que la faiblesse du malade, entretenue et augmentée même par la condescendance qu'on a pour lui, arrive à un point qu'elle ne doit plus être acceptée. Il voit d'ailleurs que la patience de son prochain est une condamnation de son

impatience, et il aime mieux s'éloigner que d'être toujours supporté par la bonté des autres. Ainsi celui qui veut conserver inaltérable l'affection de ses frères, doit avant tout, quand il reçoit une injure, garder la paix non-seulement sur ses lèvres, mais dans le fond de son cœur. Dès qu'il se sent troublé en la moindre chose, qu'il se renferme dans le silence, et qu'il se rappelle bien ces paroles du Psalmiste : « J'ai été troublé, et je n'ai pas parlé. » (Ps. LXXVI, 5.) « Je l'ai dit : Je garderai mes voies, et pour ne pas pécher par la langue, j'ai mis une garde à ma bouche. Lorsque le méchant s'est élevé contre moi, je suis resté muet, et je me suis humilié; je n'ai pas même voulu dire de borines choses. » (Ps. XXXVIII, 5.) Il ne doit pas considérer le présent, et écouter ce que le trouble de son esprit et la colère veulent lui faire dire; mais il doit se rappeler la charité qu'il a eue jusqu'alors, ne penser qu'aux moyens de rétablir la paix et d'éloigner tout ce qui pourrait y nuire. En songeant à la douceur de la réconciliation, qui doit bientôt suivre, il ne sentira pas l'amertume de la discorde présente, et il ne répondra que des choses qu'il ne pourra regretter, et qu'on ne saurait lui reprocher, lorsque la bonne harmonie sera rétablie. Il accomplira ainsi cette parole du Prophète : « Dans la colère, souviens-toi de la miséricorde. » (Habac., III, 2.)

## 27.

Il faut donc retenir tout mouvement de colère, et gouverner avec tant de sagesse notre âme, que nous ne méritons jamais ce que dit Salomon de ceux qui se mettent en fureur : « L'insensé, fait voir toute sa colère, tandis que le sage la dirige avec mesure. » (Prov., XXIX, 11.) C'est-à-dire, l'insensé pour se venger, se laisse aller à sa colère, tandis que le sage affaiblit et bannit peu à peu la sienne par son jugement et sa modération. C'est ce que recommande saint Paul : « Ne vous vengez pas vous-mêmes, mes bien chers frères; mais laissez passer la colère. » (Rom., XII, 19.) C'est-à-dire, n'écoutez pas la colère qui vous pousse à la vengeance; mais laissez passer la colère, en ne resserrant pas vos cœurs dans les liens de la faiblesse et de l'impatience, de telle sorte qu'ils ne puissent supporter les attaques et les violences; mais dilatez, au contraire, vos cœurs, afin qu'ils reçoivent les flots de la colère, dans l'étendue de cette «charité qui souffre tout, qui supporte tout. » (I Cor., XIII.) Qu'ainsi votre âme se dilate dans la douceur et la patience; qu'elle ait toujours en elle-même une retraite paisible, où elle puisse se réfugier pour réfléchir, et laisser se dissiper les fumées de la colère.

On peut aussi comprendre d'une autre manière ce que dit saint Paul. Nous laissons passer la colère toutes les fois que nous cédon humblement à l'irritation des autres, et que nous supportons leur violence, comme si nous étions dignes de toutes sortes d'injures. Il y en a qui interprètent autrement la perfection recommandée par l'Apôtre, et qui s'imaginent que, pour laisser passer la colère, il faut s'éloigner de celui qui est irrité. Mais au lieu d'étouffer la discorde, n'est-ce pas, au contraire, l'augmenter? Au lieu d'apaiser sur-le-champ, par sa conduite, la colère de son prochain, on l'excite plutôt qu'on ne l'adoucit, en le fuyant. C'est ce que dit Salomon : « Ne vous hâtez pas de vous irriter en vous-même; car la colère habite

le sein des insensés. » (Eccl. , VII, 10.) « Ne soyez pas prompt à vous disputer, afin de ne pas vous repentir un jour. » (Prov., XXV, 8.) Le Sage ne blâme pas la promptitude de la colère, pour en approuver la lenteur. Salomon dit encore : « L'homme insensé fait paraître sur-le-champ sa colère, tandis que l'homme adroit sait cacher sa honte. » (Prov., XII, 16.) Il ne dit pas que les sages doivent cacher les mouvements honteux de la colère, et qu'en évitant une trop grande promptitude, ils peuvent la faire paraître plus tard; mais il veut dire que si nous subissons quelquefois, malgré nous, cette faiblesse humaine, nous la cachions au premier instant, afin de pouvoir ensuite la corriger complètement; car la nature de la colère est de languir et de s'éteindre, quand on l'arrête, tandis qu'elle s'enflamme de plus en plus, quand on la fait paraître.

Élargissons donc nos cœurs, de peur qu'étant comprimés dans les entraves de la faiblesse, ils n'éprouvent les convulsions de la colère, et que nous ne puissions ressentir cette dilatation de la loi de Dieu, dont parle le Prophète, lorsqu'il dit : « J'ai couru dans la voie de vos commandements, lorsque vous avez dilaté mon cœur. » (Ps. CXVIII, 32.) L'Écriture nous enseigne que la patience est la véritable sagesse; car il est dit : « L'homme patient excelle dans la prudence, tandis que celui qui est susceptible est très-insensé. » (Prov., XIV, 29.) L'Écriture parle ainsi de celui qui demande à Dieu le don de la sagesse : « Et Dieu donna à Salomon la sagesse, une prudence extrême, et un cœur aussi vaste que les sables innombrables de la mer. » (III Rois, IV, 29.)

## 28.

L'expérience a bien souvent prouvé que les personnes qui se sont liées par des serments, et dont l'amitié est une sorte de pacte, ne sauraient rester longtemps unies, soit que leur amitié n'ait pas pour but leur perfection, et pour principe le précepte de la charité, mais qu'elle soit toute terrestre, et qu'elle ait pour base l'intérêt et la nécessité; soit que l'ennemi des hommes, qui cherche à leur faire violer leurs serments, parvienne à rompre entre eux les liens de l'affection. Reconnaissons donc la vérité de cette maxime des sages : « L'union, la véritable amitié, ne peut exister qu'entre personnes sincèrement vertueuses. »

C'est ainsi que le bienheureux abbé Joseph nous parla de l'amitié chrétienne, et nous encouragea à nous unir, plus que jamais, dans une sainte et inaltérable charité.

## **DIX-SEPTIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ JOSEPH : DE LA FIDÉLITÉ AUX PROMESSES**

De la nature des promesses. — Ne pas les faire légèrement. — Manière de les tenir. — Elles ne doivent jamais nuire au salut. — Il faut surtout considérer l'intention. — Dieu paraît changer ses résolutions pour nous enseigner à améliorer les nôtres. — Être fidèle à la loi de



Dieu, et aux vœux formels. — Ne pas prendre d'engagements irrévocables pour les choses extérieures.

1.

Lorsque la conférence sur l'amitié fut terminée et que le silence de la nuit eut commencé, le saint abbé Joseph nous conduisit dans une cellule écartée pour y prendre quelque repos ; mais ses discours avaient tellement enflammé nos cœurs, qu'il nous fut impossible de nous livrer au sommeil. Nous sortîmes de notre cellule, et nous allâmes nous asseoir à une centaine de pas, dans un endroit solitaire.

2.

La paix du lieu et les ténèbres de la nuit favorisaient nos épanchements, et à peine étions-nous assis que l'abbé Germain me dit en gémissant :

Hélas! mon cher Cassien, que faisons-nous et dans quel embarras sommes-nous placés? Les entretiens de ces saints solitaires nous font comprendre ce qui serait le plus utile à notre avancement spirituel; et la promesse que nous avons faite à nos supérieurs ne nous permet pas de l'accomplir. Nous pourrions, en suivant les exemples de tant de saints religieux, nous former à la perfection, et nous sommes obligés de retourner à notre couvent, comme nous l'avons promis; et si nous y retournons, il ne nous sera plus permis de revenir. Si nous cédon's à notre désir en nous fixant ici, que deviendra la promesse que nous avons faite à nos supérieurs pour obtenir la permission de visiter les saints solitaires de cette province? Ces pensées nous mettaient dans un grand embarras ; nous ne savions quelle résolution prendre, et nous gémissions ensemble de la triste position où nous étions réduits; nous nous reprochions notre faiblesse qui nous avait fait céder, contre nos intérêts, aux prières de ceux qui désiraient notre prompt retour. Nous étions ainsi tombés dans cette fausse honte dont il est dit : « Il y a une honte qui cause le péché. » (Eccl., IV, 25.)

3.

Je dis alors à l'abbé Germain : Un bon conseil peut seul nous tirer d'embarras; confions toutes nos inquiétudes à la sagesse du saint vieillard, et nous accepterons ce qu'il nous dira comme un ordre du Ciel qui terminera toutes nos peines. Dieu nous fera certainement cette grâce par la bouche de son serviteur, à cause de ses mérites et de notre confiance. Il accorde souvent ainsi de bons conseils, par des personnes indignes à ceux qui croient, ou par ses saints à des infidèles, en considération de la vertu de ceux qui répondent ou de la foi de ceux qui interrogent. L'abbé Germain goûta mes paroles, comme si elles venaient de Dieu même. Nous attendîmes l'arrivée du bon vieillard et l'heure de l'office de nuit qui

s'approchait, et , après l'avoir salué et avoir récité les prières et les psaumes accoutumés, nous nous assîmes sur les nattes destinées à prendre notre repos.

4.

Le vénérable abbé Joseph remarqua notre abattement; il en rechercha la cause, et nous adressa les mots du patriarche Joseph : Pourquoi vos visages sont-ils tristes aujourd'hui ? » Nous ne lui répondîmes pas comme les officiers de Pharaon qui étaient en prison : a C'est que nous avons eu un songe et que nous n'avons personne pour l'interpréter; » mais nous lui dîmes : Nous avons passé la nuit sans sommeil et nous avons une peine si grande, que Dieu seul peut nous en délivrer par votre sagesse. Alors le saint vieillard, qui avait la vertu et le nom du patriarche Joseph, nous dit : N'est-ce pas Dieu qui guérit toutes les pensées des hommes? Découvrez-nous donc votre peine, et sa divine clémence nous permettra de vous donner un conseil utile, pour récompenser votre foi.

5.

L'ABBÉ GERMAIN. Nous pensions retourner à notre monastère , heureux de vous avoir vu et riches de vos saints exemples. Nous espérions, après notre retour, profiter de vos enseignements. Notre affection pour nos supérieurs nous a fait prendre l'engagement de revenir, croyant qu'il nous serait facile de pratiquer près d'eux votre doctrine et d'imiter votre vie. Cette pensée, qui causait notre joie, nous accable maintenant de tristesse, parce que nous voyons que nous ne pouvons retirer ainsi de notre voyage le profit que nous en attendions. Des deux côtés nous sommes tourmentés. Si nous voulons tenir cette promesse que nous avons faite par attachement pour nos supérieurs, en présence de nos frères, dans la grotte où Notre-Seigneur a bien voulu naître du sein d'une vierge, nous nous exposons à nuire beaucoup à notre vie spirituelle. Si nous oublions notre promesse, et si nous nous décidons à rester près de vous dans l'intérêt de notre perfection, nous craignons de manquer à notre parole et d'être accusés de mensonge.

Si nous pouvions encore nous tirer d'embarras en retournant à notre monastère pour nous dégager de notre promesse et revenir ensuite ici promptement, nous tranquilliserions notre conscience, quoiqu'il soit toujours dangereux de différer en la moindre chose ce qui peut contribuer à notre perfection; mais ce voyage, que nous regretterions, ne nous rendrait pas notre liberté : ce ne serait pas seulement l'affection de nos supérieurs, mais leur autorité qui nous retiendrait, et il nous serait impossible d'obtenir la permission de revenir jamais dans cette solitude.

6.

Le bienheureux abbé Joseph garda pendant quelques instants le silence et nous dit ensuite : Êtes-vous bien certains de trouver un plus grand avantage spirituel à rester ici?

7.

L'ABBÉ GERMAIN. Nous devons, sans doute, être pleins de reconnaissance pour les religieux qui nous ont instruits dès notre enfance, qui nous ont donné le goût de leurs vertus et inspiré le désir de la perfection ; mais il nous semble cependant qu'il n'y a aucune comparaison à établir entre ce qu'ils nous ont appris et ce que vous nous enseignez. Et, sans parler de votre sainte et incomparable société, nous croyons que nous pourrions trouver beaucoup d'avantages, non-seulement dans la sévérité de votre règle, mais encore dans ces lieux mêmes que vous habitez. Nous sommes persuadés que, pour imiter votre perfection , pour suivre les instructions que nous avons reçues dans un voyage rapide, nous aurions besoin d'un plus long séjour, pour nous aider à secouer l'engourdissement de notre coeur.

8.

L'ABBÉ JOSEPH. Il est certainement très juste et très-conforme à notre état de tenir fidèlement les promesses que nous avons faites. Aussi un religieux ne doit en faire aucune légèrement, dans la crainte d'être obligé de la tenir, ou de manquer à sa parole, s'il y trouve un avantage. Mais nous n'avons pas à discuter maintenant sur l'état de la santé ; nous avons à chercher le remède de la maladie et à vous donner un bon conseil, non pas sur ce qu'il fallait faire, mais sur le moyen d'éviter l'écueil que vous redoutez. Lorsque nous sommes libres de toute entrave et que nous pouvons choisir, de deux choses bonnes, nous préférons la meilleure; et de deux maux nous acceptons le moindre. Ce que vous me dites me fait croire que votre promesse inconsidérée vous a mis dans cette alternative, et que, des deux côtés, vous trouverez des inconvénients; vous devez choisir le parti qui sera le moins désavantageux et le plus réparable. Si donc vous êtes persuadés qu'il vous est plus utile de rester dans cette solitude que de retourner dans votre couvent, et que vous ne pouvez tenir votre promesse sans nuire beaucoup à votre âme, il vaudrait mieux manquer à votre parole et tomber dans une faute légère, qui n'aurait pas de suite, que de vous exposer à toujours vivre dans la tiédeur et le relâchement. Car lorsqu'un homme n'a pas bien considéré à quoi il s'engageait, s'il veut faire mieux, on ne saurait l'accuser d'inconstance et le blâmer de ne pas tenir une promesse qu'il a faite témérairement. Nous en avons la preuve évidente dans les saintes Écritures, qui montrent combien souvent il a été funeste de remplir ses engagements, et combien, au contraire, il a été avantageux d'y renoncer.

**9.**

C'est ce que nous voyons clairement par l'exemple de saint Pierre et de Judas. Car saint Pierre, pour avoir rétracté cette parole qu'il avait dite : « Jamais vous ne me laverez les pieds » (S. Jean, XIII, 8), mérita d'être éternellement uni au Christ et à tous les saints, dont il eût été séparé, s'il eût voulu rester fidèle à sa parole. Judas, au contraire, pour avoir tenu sa promesse, a été condamné à la mort éternelle, qu'il eût évitée s'il eût manqué à ses engagements, au lieu de les remplir. Ne voyons-nous pas aussi, dans l'Évangile, l'exemple des deux fils que leur père veut envoyer travailler à sa vigne? L'un refuse, l'autre promet (S. Matth. , XXV) ; mais la promesse humble et soumise de celui-ci ne lui sert de rien, parce qu'il n'accomplit pas l'ordre de son père, tandis que le refus de son frère lui est pardonné, parce qu'il se repent de sa résistance et qu'il fait ce qu'on lui demandait. Il doit être loué de ce changement et de n'avoir pas fait ce qu'il avait eu tort de dire. Le cruel Hérode voulut tenir une promesse imprudente et devint l'odieux meurtrier du saint Précurseur de Jésus-Christ; par une crainte insensée d'être parjure, il se plongea dans les supplices de la mort éternelle. (S. Matth., XIV.)

Il faut donc d'abord examiner ce qui est le plus parfait. Si nous ne l'avons pas fait, nous devons, pour ainsi dire , tendre la main à nos résolutions imparfaites et tâcher de les changer en mieux pour réparer cette chute. Il faut corriger par un second engagement un engagement défectueux ; il faut, en toute chose, considérer la fin, et se diriger vers le but qu'on se propose. Si un conseil plus salutaire nous montre que nous nous en éloignons, il vaut mieux, sans aucun doute, prendre une voie meilleure , que de nous obstiner à suivre celle que nous avons choisie et de nous exposer ainsi à de grandes fautes.

**10.**

L'ABBÉ GERMAIN. Pour ce qui est de notre désir et de notre avancement spirituel , nous préférerions vivre avec vous et profiter de vos saints exemples; car si nous retournons à notre couvent, nous nous éloignerons de votre perfection et nous retomberons dans les défauts d'une règle bien inférieure à la vôtre. Mais, d'un autre côté, nous nous effrayons de ce précepte de l'Évangile : « Que votre langage soit : Cela est, cela n'est pas. Tout discours plus abondant est mauvais. » (S. Matth. , V, 37.) Nous croyons qu'il n'y a pas de vertu qui puisse dispenser d'un pareil commandement et permettre de bien terminer ce qu'on a mal commencé.

**11.**

L'ABBÉ JOSEPH. Nous avons dit qu'en toute chose, il faut moins considérer l'action que la volonté, et examiner plutôt l'intention que le fait. Ainsi nous en voyons beaucoup qui se sont damnés en faisant des choses qui ont produit un grand bien, tandis que d'autres,

en faisant des choses regrettables, sont parvenus cependant à une parfaite justice. Le bon résultat d'un acte fait avec mauvaise intention ne sert pas à celui qui l'accomplit, puisqu'il ne voulait pas faire bien, tandis que celui qui fait mal dans le principe, sans vouloir offenser Dieu, mais malgré lui, et par de bons motifs, ne doit pas. être blâmé de ce qu'il y a de regrettable dans son action.

## 12.

Et pour nous éclairer de quelques preuves tirées des saintes Écritures , pouvait-on procurer quelque chose de plus utile et de plus salutaire au genre humain que le remède de la Passion de Notre-Seigneur? Et cependant il ne servit pas au traître qui en fut l'instrument , mais il lui attira tant de maux que la Vérité même a dit de Judas : « Il eut été bon à cet homme de n'être jamais né. » (S. Matth., XXVI, 24.) Car il a été traité, non pas d'après le bien que le monde a tiré de son action, mais d'après l'intention qu'il eut en la faisant et d'après le profit qu'il espérait en tirer. Qu'y a-t-il, au contraire , de plus coupable que la ruse ou le mensonge, non-seulement à l'égard d'un étranger, mais à l'égard d'un parent et d'un père? et cependant le patriarche Jacob n'encourut aucun blâme pour sa conduite, qui lui mérita même l'héritage d'une bénédiction éternelle. (Gen., XXVII.) Et ce fut avec raison; car ce n'était point par avarice que Jacob désirait la bénédiction destinée à l'aîné, c'était par l'espérance de la sanctification de son âme , tandis que Judas livrait à la mort notre Seigneur, non pour sauver les hommes, mais pour satisfaire son avarice.

Ainsi Dieu a jugé l'action de chacun, selon les pensées qui le faisaient agir : l'un ne voulait pas tromper son frère, et l'autre ne désirait pas sauver le genre humain. Il faut rendre justice à chacun selon ses intentions, et non pas selon le bien ou le mal qu'il aura fait involontairement. C'est pourquoi le souverain Juge excuse et loue même ce qu'on prend pour un mensonge, parce que Jacob n'y vit que le moyen d'obtenir la bénédiction des premiers-nés, et Dieu ne pouvait lui reprocher son désir. Il eût été injuste envers son frère et coupable envers son père si, en cherchant cette grâce qu'il méritait, il eût voulu leur nuire. Vous voyez donc que Dieu ne regarde pas les suites d'une action , mais le but qu'on se propose. Ces principes posés, revenons maintenant à la question, et dites-moi pourquoi vous vous êtes ainsi liés par une promesse.

## 13.

L'ABBÉ GERMAIN. Notre premier motif, comme nous vous l'avons dit, était la crainte de contrister nos supérieurs et de ne plus leur obéir. Le second était l'espérance présomptueuse que nous avions de pouvoir pratiquer la perfection de vos exemples et de vos enseignements, lorsque nous serions de retour dans notre monastère.

14.

L'ABBÉ JOSEPH. Nous avons déjà vu que c'est l'intention qui mérite le châtement ou la récompense, selon cette parole de saint Paul : « Leurs pensées les accuseront ou les défendront, au jour où Dieu jugera les secrets des hommes » (Rom., II, 15) ; et encore : « Voici que je viens réunir toutes leurs oeuvres et toutes leurs pensées, en présence de toutes les nations et de toutes les langues. » (Isaïe, LXVI, 18.) Il est évident que c'est le désir de votre perfection qui est la cause de votre promesse ; vous avez cru y arriver par un chemin qui vous semble impossible maintenant que vous en jugez mieux. Vous devez donc peu vous préoccuper de ce qui paraît être opposé à votre engagement, dès que vous restez fidèle au but que vous vous étiez proposé. On ne change pas d'art en changeant d'instrument, et l'on ne blâme pas un voyageur qui prend un chemin plus court et plus droit. Vous non plus, vous ne violez pas vos vœux, en modifiant une promesse que vous avez faite légèrement ; car tout ce qu'on fait par amour de Dieu et de cette charité qui a les promesses de la vie présente et de la vie future (I Tim., IV, 8), ne mérite aucun blâme et doit être même loué, malgré les imperfections et les contradictions apparentes de ses commencements. Ce n'est pas un mal de ne pas tenir une promesse imprudente, dès qu'on ne s'éloigne pas de la perfection qu'on s'était proposée. Tout ce que nous faisons a pour but d'offrir à Dieu un coeur pur, et dès que vous croyez qu'il vous sera plus facile de le faire dans cette solitude, vous ne devez pas vous tourmenter de l'engagement que vous avez pris, pourvu que ce changement vous fasse arriver plus sûrement à cette pureté, à cette perfection que Dieu demande de vous, et qui avait été le motif de votre promesse.

Ce n'est pas mentir que d'agir ainsi, c'est corriger une résolution imparfaite. Vous y êtes autorisé par ce que vous voyez dans l'ordre physique, où la nature change sans cesse en nous son ouvrage, d'après la volonté de Dieu même. Elle nous fait passer du berceau à l'enfance, de l'enfance à la jeunesse, et de la jeunesse aux dernières années de la vieillesse ; et dans tous ces changements que notre Créateur opère en nous, on ne peut pas dire qu'il manque à ce qu'il s'était proposé. Il en est de même de l'homme intérieur qui sort des premiers soins de l'enfance pour passer par des états différents et arriver à cette maturité de la sagesse et de l'homme parfait, à cette mesure de l'âge complet du Christ. (Éph., IV, 13.) Doit-on, lorsqu'il a quitté ce qui tient à l'enfance, l'accuser de changer et de manquer à ses promesses ?

Ne faut-il pas plutôt le louer de ce qu'il est devenu plus parfait ? Dieu n'a-t-il pas changé lui-même les cérémonies légales de l'ancien Testament pour les remplacer par la perfection des béatitudes évangéliques ? Et, par ce changement, il n'a pas détruit la loi, mais il l'a fait accomplir d'une manière plus sublime et plus céleste ; il ne l'a pas changée, il l'a perfectionnée. C'est pourquoi Notre-Seigneur a dit : Ne croyez pas que je sois venu abolir la loi et les prophètes ; je ne suis pas venu abolir, mais accomplir » (S. Matth., V, 17) ; c'est-à-dire, détruire mes premiers préceptes, mais les rendre plus parfaits.

15.

L'ABBÉ GERMAIN. Vos sages discours pourraient facilement calmer nos scrupules; mais nous craignons que notre exemple n'encourage les faibles à mentir, s'ils croient qu'il leur est permis de manquer à leur parole, ce qui est défendu avec menace par le Prophète : Vous perdrez, Seigneur, tous ceux qui disent des mensonges. » (Ps. V, 7.) Et ailleurs : « La bouche qui ment, tue son âme. » (Sag., I, 11.)

16.

L'ABBÉ JOSEPH. Les occasions et les motifs ne manquent pas à ceux qui veulent se perdre. Il ne faut pas rejeter les passages de l'Écriture dont les hérétiques abusent, ou qui servent à entretenir l'obstination des Juifs et l'orgueil des sages du monde; il faut les accepter religieusement et les croire, en leur donnant leur sens véritable.

Nous ne devons pas, à cause de l'abus qu'on en fait, condamner les actions des prophètes et des saints que rapporte l'Écriture, dans la crainte qu'en accordant trop à la faiblesse humaine, nous ne nous rendions coupables de mensonges et de sacrilèges ; mais nous devons les accepter, en les expliquant d'une manière convenable. Quant à ceux qui cherchent à tromper, nous ne les empêcherons pas de mentir, en niant les choses, en déguisant la vérité ou en l'affaiblissant par des interprétations allégoriques. Comment l'Écriture pourrait-elle nuire à ceux dont la volonté est déjà corrompue<sup>20</sup>?

17.

18.

19.

20.

21.

22.

23.

24.

25.

[...]

---

<sup>20</sup>Nous passons ici, à l'exemple de l'ancien traducteur, les chapitres suivants, dont la doctrine est subtile , obscure, et souvent contestable, et nous reprenons le texte de Cassien au XXVI chapitre.

Nous voyons bien souvent de saints personnages, des anges et Dieu lui-même ne pas faire ce qu'ils avaient d'abord annoncé. David, par exemple, dit avec serment : a Que Dieu fasse ainsi à tous les ennemis de David, si je laisse subsister demain matin rien de ce qui appartient à Nabal. » (I Rois, XXV, 22.) Mais Abigail, la femme de Nabal, vint le supplier, et il apaisa sa colère; il changea de résolution, et il aima mieux paraître manquer à sa parole qu'être cruel en l'accomplissant. «Vive Dieu! dit-il : si vous ne vous étiez pas empressée de vous présenter devant moi, j'aurais exterminé Nabal et tout ce qui lui appartient, demain avant le point du jour. » (Ibid.) Il ne faut pas certainement imiter David dans son irritation et ses menaces; mais, si cela nous arrivait, nous ferions bien de l'imiter dans son changement de résolution.

L'Apôtre saint Paul, ce vase d'élection, écrit aux Corinthiens et leur promet formellement de revenir. « J'irai vous voir, leur dit-il, lorsque j'aurai été en Macédoine, où je ne ferai que passer. Je m'arrêterai chez vous, et j'y resterai même l'hiver, afin que vous puissiez me conduire où j'irai ensuite ; car je ne veux pas vous voir seulement en passant, et j'espère bien rester quelque temps avec vous. » (I Cor., XVI.) Dans la seconde épître aux Corinthiens, il rappelle ce qu'il leur avait dit : « Je comptais bien vous visiter d'abord , afin de vous faire participer une seconde fois à la grâce. Je devais, de chez vous, aller en Macédoine, et de Macédoine vous revenir, pour que vous me conduisiez en Judée. » (II Cor., I, 16. ) Mais un motif plus utile se présente, et il avoue qu'il n'a pas fait ce qu'il avait promis : « Est-ce par légèreté que je me suis décidé? Mes pensées sont-elles des pensées selon la chair? Le oui et le non se trouvent-ils en moi. » (Id.) Il déclare ensuite avec serment qu'il a mieux aimé manquer à sa parole que de contrister les disciples par sa venue. « Je prends Dieu à témoin , dans mon âme , que c'est pour vous épargner que je ne suis pas venu à Corinthe. Je l'ai décidé moi-même , pour ne pas vous attrister encore par ma visite. » (II Cor., I, 23.)

Les anges avaient refusé de s'arrêter dans la maison de Loth, à Sodome; ils lui avaient dit : « Nous n'entrerons pas et nous resterons sur la place publique. » Mais les instances qu'on leur fait les décident aussitôt à changer de résolution, et l'Écriture ajoute : « Loth les força, et ils logèrent chez lui. » (Gen., XIX, 1.) Si les anges savaient bien qu'ils entreraient chez lui, ce n'était qu'en apparence qu'ils refusaient l'invitation ; s'ils la refusaient réellement, c'est qu'ils ont changé de résolution. Je crois que le seul motif du Saint-Esprit, en nous offrant ces exemples dans l'Écriture, a été de nous apprendre à ne pas être opiniâtres dans nos résolutions, mais à les soumettre toujours à la raison , sans nous croire liés à ce que nous avons dit, lorsqu'il se présente un parti plus sage et plus salutaire que la prudence nous conseille de suivre.

Il y a encore des exemples plus élevés. Le roi Ézéchias était étendu sur son lit et gravement malade. Le prophète Isaïe vient lui dire de la part de Dieu même : « Voici ce que dit le Seigneur : Mettez ordre à votre maison, car vous mourrez et vous ne vivrez pas. » Et Ézéchias



se tourna le visage contre la muraille et pria Dieu, en disant : «Je vous en conjure, Seigneur, rappelez-vous que j'ai marché devant vous dans la vérité et la perfection du coeur, et que j'ai fait ce qui était bon à vos yeux. » Et Ézéchias répandit des larmes abondantes. Dieu dit alors à son prophète : « Retourne vers Ézéchias, le roi de Juda, et dis-lui : « Voici ce que dit le Seigneur, le Dieu de David, votre père : J'ai exaucé ta prière et j'ai vu tes larmes, et je vais ajouter à tes jours quinze années, et je te délivrerai des mains du roi des Assyriens, et je protégerai cette ville à cause de moi et de David, mon serviteur. » (Isaïe, XXXVIII, 1.) Qu'y a-t-il de plus frappant que cet exemple? Dieu, par compassion et miséricorde, veut bien se rétracter et accorder à celui qui l'invoque quinze années d'existence, malgré la parole irrévocable qu'il semblait avoir donnée.

La sentence divine était aussi portée contre Ninive : «Encore quarante jours, et Ninive sera détruite. » (Jonas , III, 4.) Et bientôt Dieu se laisse fléchir par la pénitence et les jeûnes ; il révoque son arrêt si menaçant, et lui fait succéder le pardon et la miséricorde. Si on dit que Dieu prévoyait la conversion de ce peuple et ne le menaçait de la ruine de Ninive que pour l'exciter à la pénitence, il s'ensuit que ceux qui dirigent leurs frères peuvent, sans mentir, les menacer, quand ils en ont besoin, de plus de châtiments qu'ils ne veulent en infliger. Mais si on dit que Dieu , en considération de leur pénitence, a véritablement révoqué la sentence portée contre les Ninivites, selon ce qu'il dit lui-même par Ézéchiel : « Si je dis à l'impie : Tu mourras de mort, et s'il fait pénitence de son péché, et qu'il accomplisse le jugement et la justice, il vivra certainement et ne mourra pas » (Ézéch., XXXIII, 8) , nous devons en conclure que nous ne devons pas nous obstiner dans nos résolutions, mais adoucir, au contraire, avec charité les menaces que nous avons été obligé de faire. Et pour qu'on ne pense pas qu'il a été indulgent pour les Ninivites seulement, Dieu déclare, par son prophète Jérémie, qu'il agira de même envers nous, lorsque notre conduite lui fera révoquer sa sentence : « Je rendrai tout à coup un arrêt contre ce peuple et cet empire pour tout arracher, détruire et disperser; mais si ce peuple fait pénitence à la vue des maux dont je l'ai menacé, je me repentirai aussi du mal que j'ai voulu lui faire, et je rendrai sur-le-champ un autre arrêt sur ce peuple et cet empire, pour tout bâtir et tout planter. S'il commet ensuite le mal en ma présence et n'écoute plus ma voix, je me repentirai du bien que j'avais promis de lui faire. » (Jérémie, XVIII, 7.) Dieu dit encore à Ézéchiel : « Ne leur retirez pas votre parole, car ils vous écouteront peut-être et quitteront tous leur mauvaise voie; et alors je me repentirai du mal que je voulais leur faire à cause de la malice de leurs desseins. » (Ézéch., XXVI, 2.) Ces passages de l'Écriture nous montrent qu'il ne faut pas nous attacher avec opiniâtreté à nos résolutions, mais les tempérer par la raison, en préférant toujours ce que nous jugerons être le meilleur, et en faisant ce qui nous paraîtra le plus utile.

26.

Une des choses qui doit le plus nous instruire, c'est que Dieu, qui connaît la fin de chaque homme, même avant sa naissance, agit cependant pour tous selon la règle ordinaire, et ne semble pas se servir de sa puissance et de sa prescience divines. Il traite les hommes selon leur état présent; il les rejette ou les attire, leur donne sa grâce ou la leur refuse, selon leurs dispositions de chaque jour. L'élection de Saül en est une preuve manifeste. (I Rois, X.) Dieu ne pouvait ignorer sa fin déplorable, et cependant il le choisit parmi tant d'Israélites; il le sacre roi, en considération de sa vie présente et sans tenir compte de sa prévarication future. Et lorsque Saül s'est perdu, Dieu semble se repentir de l'avoir choisi et il s'en plaint comme un homme pourrait le faire. « Je me repens, dit-il, d'avoir établi Saül roi, parce qu'il m'a abandonné et qu'il n'a pas accompli mes ordres. » Et ailleurs: « Cependant Samuel pleurait Saül, parce que le Seigneur se repentait de l'avoir établi roi sur Israël. » (I Rois, XV, 11.) Cet exemple est frappant; mais Dieu annonce par son prophète Ézéchiël qu'il agit ainsi, tous les jours, à l'égard de tous les hommes: « Et je dis au juste qu'il possède la vie, et s'il se fie ensuite à sa justice pour commettre l'iniquité, j'oublierai sa justice, et il mourra dans l'iniquité qu'il a commise. Si, au contraire, je dis à l'impie: Tu mourras de mort, et s'il fait pénitence de son péché, s'il accomplit l'ordre, s'il restitue le gage qui lui a été confié, s'il rend ce qu'il a pris, s'il marche dans la loi de la vie et ne fait pas ce qui est injuste, il vivra et ne mourra pas; tous les péchés qu'il a commis ne lui seront pas imputés. » (Ézéché., XXXIII, 13.)

Enfin, lorsque le peuple que le Seigneur s'était choisi entre toutes les nations, détourna de lui les yeux de la miséricorde divine, en adorant le veau d'or, Moïse intervint en s'écriant: « Je vous en conjure, Seigneur, ce peuple a commis un grand crime en se faisant des dieux d'or; et maintenant, si vous voulez lui pardonner son péché, pardonnez-lui, ou bien effacez-moi du livre que vous avez écrit. » Et Dieu lui répond: « Si quelqu'un pêche contre moi, je l'effacerai de mon livre. » (Exod., XXXII, 21.) David aussi, dans ses prophéties, se plaint de Judas et de ceux qui persécutent le Christ: « Qu'ils soient effacés, dit-il, du livre des vivants et que leurs noms ne soient point écrits avec ceux des justes. » (Ps. LXVIII, 29.) Judas accomplit lui-même la malédiction du Prophète. Le Christ, en l'élevant au rang des Apôtres, avait écrit son nom dans le livre des vivants, car il lui avait été dit comme aux autres: Ne vous réjouissez pas de ce que les démons vous soient soumis; mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le ciel. » (S. Luc, X, 20.) Mais l'avarice le corrompit et le fit tomber des honneurs du ciel aux bassesses de la terre. Le prophète a eu raison de dire de lui et de ceux qui lui ressemblent: « Seigneur, que tous ceux qui vous abandonnent soient confondus; que ceux qui s'éloignent de vous soient écrits sur la terre parce qu'ils ont quitté le Seigneur, la source des eaux vivantes » (Jérémie, XVII, 13); et ailleurs: « Ils ne seront pas dans les conseils de mon peuple; ils ne seront pas inscrits parmi ceux de la maison d'Israël, et ils n'entreront pas dans la terre d'Israël. » (Ézéché., XIII, 9.)

27.

Il ne faut pas oublier un autre avantage de cette recommandation. Si quelque passion nous fait faire un serment, ce qu'un religieux doit toujours éviter, nous comparerons, dans le calme de notre raison, ce que nous avons juré avec ce que nous sommes obligés de faire, et nous n'hésiterons pas à choisir, d'après le conseil même des anciens, ce qui nous paraîtra le plus juste. Il vaut bien mieux alors manquer à sa parole que renoncer à une chose beaucoup plus utile à notre salut. Rappelons-nous enfin que jamais nos pères n'ont été opiniâtres dans leurs résolutions, mais que, semblables à la cire qui s'amollit à la chaleur du soleil, ils ont cédé sans scrupule à une lumière plus grande et à un conseil plus salutaire. Nous savons, au contraire, que ceux qui s'opiniâtrent dans leurs résolutions ont été toujours peu raisonnables et incapables de discrétion.

28.

L'ABBÉ GERMAIN. D'après ce que vous venez de si bien expliquer, il semble qu'un religieux ne devrait jamais prendre d'engagements, dans la crainte d'y manquer, ou d'y trop tenir. Mais alors comment expliquer cette parole du Psalmiste : « J'ai juré et j'ai résolu de garder les jugements de votre justice? » (Ps. CXVIII, 106.) Car qu'est-ce que jurer et prendre des résolutions, si ce n'est garder inviolablement ses promesses.

29.

L'ABBÉ JOSEPH. Nous ne parlons pas des principaux commandements, sans lesquels il est impossible de faire son salut, mais de ces engagements qu'on peut, sans inconvénient, modifier ou observer, comme de jeûner rigoureusement, de s'abstenir toujours de vin ou d'huile, de ne sortir jamais de sa cellule et de s'appliquer sans relâche à la lecture et à la méditation. Ce sont là des choses que nous pouvons pratiquer quand nous voulons, et interrompre quand il le faut, sans manquer à notre profession et sans nous rendre coupables. Mais pour les choses dont l'observation est plus importante, le religieux peut faire des vœux irrévocables et doit, s'il le faut, plutôt souffrir la mort que de les violer. C'est pour celles-là qu'il doit dire irrévocablement : « J'ai juré, et j'ai résolu. » Il doit ainsi garder la charité, à laquelle il faut tout sacrifier, pour ne pas offenser en elle le principe de la paix et de la perfection. Il faut jurer de garder la chasteté, de conserver la foi, de persévérer dans la justice et de s'éloigner toujours de ce qui peut nuire. Mais pour ce qui est des exercices corporels, que saint Paul déclare être moins utiles (I Tim., IV), il faut, comme nous l'avons dit, ne pas y tenir, si nous trouvons un moyen plus sûr d'avancer dans la piété; mais il faut les abandonner pour pratiquer ce qui nous semble plus avantageux. Car il n'y a aucun danger à laisser pour un temps ces exercices, tandis qu'on peut se perdre, en négligeant pour un instant les principes de la charité.

**30.**

Il faut aussi prendre garde, lorsqu'il échappe quelques paroles qu'on désire tenir cachées, d'en trop recommander le secret à celui qui les a entendues; car elles passeront bien plus facilement inaperçues si vous ne défendez pas d'en parler; votre prochain les croira indifférentes et ne pensera pas à les redire dès que vous ne l'obligerez pas au silence. Mais si, au contraire, vous le liez par votre recommandation, il y manquera bientôt; car le démon le tentera avec violence, pour vous contrister et pour le faire manquer à sa promesse.

**31.**

Ainsi un religieux ne doit pas prendre d'engagements irrévocables pour tout ce qui regarde les pratiques extérieures, de peur que le démon n'en profite pour le tenter davantage et lui faire violer une loi qu'il s'est imposée. Car celui qui est libre et qui s'impose une loi, se soumet à une servitude dangereuse; ce qu'il pouvait faire légitimement et honorablement, quand la nécessité l'y force, il ne peut le faire sans manquer à ses engagements et sans se rendre coupable : « Là où il n'y a pas de loi, il n'y a pas prévarication. » (Rom., IV, 15.)

CASSIEN. Cette doctrine du bienheureux Joseph fut pour nous comme un oracle de Dieu même, et nous décida à rester en Égypte. Cependant, quoique tranquilles sur la promesse que nous avions faite, nous voulûmes bien la tenir, après avoir passé sept années dans le désert. Nous fîmes un petit voyage à notre monastère, quand nous eûmes la certitude qu'on ne s'opposerait pas à notre retour, et nous témoignâmes à nos supérieurs le respect que nous leur devions. Les lettres que nous leur avons souvent écrites ne les avaient pas complètement satisfaits; mais ils nous rendirent bientôt leur ancienne affection. Nous étions dé-gagés de notre promesse, et ils nous engagèrent eux-mêmes à retourner dans la solitude de Schethé.

Tels sont, vénérables frères, les enseignements et la doctrine des solitaires admirables que nous avons visités. Je les ai recueillis bien imparfaitement, et mes paroles les ont obscurcis, au lieu de les embellir; il ne faut pas que mon peu de talent nuise à leur mérite; il valait mieux vous redire mal leurs belles instructions que de les passer sous silence. Le lecteur en profitera s'il goûte le sens sublime qu'elles renferment, sans s'arrêter à l'imperfection de mon langage. C'est son utilité que je recherche plutôt que ses louanges. Je savais bien, en écrivant ces conférences, à quel danger, à quelle confusion je m'exposais, et j'ai cru cependant devoir ne pas l'éviter, parce que j'espérais un peu être utile aux autres. J'avertis tous ceux qui liront ces conférences que ce qu'ils aimeront appartient à ces saints solitaires dont je rapporte la vie et la doctrine, mais que ce qui leur déplaira doit être attribué à moi seul.

## **CONFÉRENCES DE CASSIEN : TROISIÈME PARTIE CONTENANT LES SEPT CONFÉRENCES AVEC LES PÈRES DE LA BASSE ÉGYPTÉ**

### **PRÉFACE : A JOVINIEN, MINERVE, LÉONCE ET THÉODORE**

Après avoir, avec la grâce de Dieu, écrit les dix premières Conférences, pour obéir aux bienheureux évêques Hellade et Léonce, j'en ai dédié sept autres au bienheureux évêque Honorat et au grand serviteur du Christ, Eucher. J'ai cru devoir vous en adresser encore sept nouvelles, mes très-saints frères Jovinien, Minerve, Léonce et Théodore. L'un de vous, en effet, a établi dans les Gaules la règle si belle et si sainte de la vie religieuse ; les autres ont fait aimer par leur enseignement, non-seulement les vertus de la vie commune dans les monastères, mais encore la perfection des anachorètes du désert. Tout ce que je dirai dans ces Conférences, se rapportera à ces deux genres de vie que vous avez fait fleurir en

Occident ; et ceux qui sont soumis dans les communautés, au joug salutaire de l'obéissance, comme ceux qui vivent près de vous dans la solitude, y trouveront des avis utiles à leurs professions. Vos exemples et vos travaux leur feront plus facilement comprendre ce que diront les saints religieux qui parlent dans ces Conférences, et qui vivent de la même vie qu'eux. Ils les recevront ainsi dans leurs cellules; ils pourront, tous les jours, les interroger et recevoir leurs réponses. Ils n'écouteront pas leurs propres idées dans cette voie si difficile et si peu connue parmi eux, et qui est même pénible et dangereuse; ils suivront la route tracée par tant de saints exemples, et ils s'habitueront à prendre pour guides ceux qu'ont instruits la tradition et une longue expérience.

### **DIX-HUITIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ PIAM- MON : DES DIFFÉRENTES SORTES DE RELIGIEUX**

Origine de la vie religieuse. — Trois sortes de religieux; les cénobites, les anachorètes, et les religieux indépendants et relâchés. — De l'état le plus parfait. — Obéissance et humilité. — Patience, preuve de l'humilité. — Moyen d'acquérir la patience. — La perfection n'est pas dans l'isolement de la cellule, mais dans les vertus de l'homme intérieur. — Se préserver de l'envie.

#### **1.**

Après avoir joui de la présence et de l'entretien des trois saints vieillards dont nous avons rapporté les conférences, à la prière de notre frère Eucher, nous désirâmes pénétrer plus avant dans l'Égypte, et visiter la partie où se trouvent les plus nombreux et les plus saints solitaires. C'était pour les voir plutôt que pour suivre notre route, que nous allâmes à un bourg appelé Diolcos, et situé près des sept embouchures du Nil. Nous étions comme des marchands avides de s'enrichir; nous avons appris qu'il y avait là de célèbres monastères

et des religieux recommandables par leur expérience, et nous dirigeons notre course de ce côté, dans l'espoir d'y rencontrer de plus grands avantages.

Après avoir longtemps lutté contre les flots, nous aperçûmes enfin ces vertus sublimes que nous cherchions; et le vénérable abbé Piammon, le plus ancien des anachorètes de ces contrées et leur prêtre, nous apparut comme un phare resplendissant, pour nous guider au rivage. C'était bien cette ville de l'Évangile, placée sur le haut de la montagne, et nous l'aperçûmes tout d'abord. Nous croyons devoir passer sous silence bien des choses admirables, que la grâce divine nous a permis de voir en lui; nous serions sans cela obligés de dépasser les bornes que nous nous sommes prescrites. Nous n'avons pas promis de rapporter toutes les merveilles que Dieu fait, mais seulement les exemples et les enseignements de ces saints solitaires. Nous voulons présenter à nos lecteurs ce qui leur est nécessaire pour acquérir la perfection, et non pas ce qui les étonnerait, sans les aider à se corriger de leurs défauts.

Le bienheureux Piammon nous reçut avec une grande joie, et nous traita d'une manière digne de sa charité. Comme il vit que nous étions étrangers, il nous demanda d'abord d'où nous venions, et pourquoi nous venions en Égypte; et lorsqu'il eut appris que nous étions venus d'un monastère de Syrie, par désir de notre perfection, il nous parla en ces termes :

## 2.

Tout homme, ô mes enfants, qui désire se perfectionner dans quelque art, ne peut réussir, s'il ne s'y applique continuellement, et s'il ne consulte et n'écoute les maîtres qui en possèdent la science. Le désir de leur ressembler serait stérile, s'ils ne les imitaient dans leur travail et leur constance. Nous en avons déjà bien vu venir de votre pays, pour visiter les monastères de nos religieux, et non pas pour connaître leurs règles et les adopter ; ils allaient causer de cellule en cellule, afin de pouvoir, à leur retour, raconter ce qu'ils avaient vu et entendu. Leur but n'était pas de se corriger de leurs défauts; et quelques-uns même leur reprochaient de chercher bien moins à avancer dans la vertu qu'à éviter la gêne de la pauvreté. Aussi ne pouvaient-ils rien apprendre, et n'avaient-ils pas même le courage de rester quelque temps parmi nous. Ils n'ont rien changé à leurs jeûnes, à leur office, à leurs vêtements; comment croire qu'ils n'étaient pas venus seulement ici pour y trouver quelque moyen de subsister?

## 3.

C'est pourquoi, si, comme nous le croyons, Dieu vous a conduits pour vous inspirer, par nous, une sainte émulation, commencez par renoncer à la règle que vous pratiquiez avant de venir, et soumettez-vous humblement à tout ce que nos anciens pourront vous dire et vous enseigner par leurs exemples. Ne vous étonnez pas et ne vous refusez pas à les imiter, quand bien même vous ne comprendriez pas d'abord la raison de leur conduite. Car

ceux qui acceptent simplement les choses, et qui aiment mieux imiter que discuter ce qu'ils voient faire à leurs supérieurs, acquièrent la science véritable par leur obéissance. Celui, au contraire, qui commence par raisonner sur tout, n'avancera pas dans la vérité, parce que l'ennemi du salut, en voyant qu'il se fie plutôt à son jugement qu'à celui des supérieurs, lui persuadera facilement que les préceptes les plus utiles et les plus salutaires, sont superflus et même dangereux. Le démon profitera de sa présomption pour le rendre opiniâtre dans ses idées les plus déraisonnables, et il croira qu'il n'y a de bon et de saint, que ce qu'il jugera tel dans son erreur et son entêtement.

#### 4.

Vous devez, avant tout, connaître le principe et l'histoire de notre profession; car celui qui désire s'appliquer à un art et y faire des progrès, cherche à savoir quels sont ceux qui l'ont inventé et perfectionné. Il y a, en Égypte, trois sortes de religieux : les deux premières sont excellentes, la troisième est tiède et doit être évitée. Il y a d'abord les cénobites, ou les religieux qui vivent en communauté, sous la conduite d'un supérieur. Ces religieux sont extrêmement nombreux dans toute l'Égypte. Il y a ensuite les anachorètes, qui, après s'être formés dans les monastères et s'être perfectionnés dans la pratique de la règle, se sont retirés dans la solitude. C'est la profession que nous désirons suivre. Enfin il y a les religieux sarabaïtes que nous blâmons, et dont nous vous parlerons plus tard. Nous allons vous faire connaître avant, comme nous vous l'avons dit, les fondateurs de ces différentes sortes de religieux. Cette connaissance suffira pour l'estime ou la haine que vous devez en avoir; car chaque voie conduit nécessairement ceux qui la suivent au but que s'est proposée son auteur.

#### 5.

La vie des cénobites a commencé au temps même des Apôtres; elle a existé à Jérusalem parmi les premiers fidèles, comme les Actes le racontent : « La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme. Personne ne disait que ce qu'il avait lui appartenait; mais tout était commun entre eux. Ils vendaient leurs possessions et leurs biens pour les partager selon le besoin de chacun » (Act., IV, 32); Et encore : « Il n'y avait pas de pauvres parmi eux ; tous ceux qui avaient des champs et des maisons les vendaient, et en apportaient le prix aux pieds des Apôtres ; et on le distribuait à tous ceux qui en avaient besoin. » (Ibid.) Toute l'Église vivait ainsi dans une perfection qu'il serait difficile de trouver maintenant dans quelques monastères. Mais, après les Apôtres, la ferveur des fidèles commença à se refroidir; les étrangers de différentes nations qui avaient embrassé la foi avaient été ménagés dans les commencements, à cause de leurs habitudes païennes ; et on ne leur demandait que de « s'abstenir de viandes offertes aux idoles, de la fornication, des bêtes étouffées et du sang. » (Act., XV, 29.) Cette liberté laissée aux gentils, à cause de la faiblesse de leur foi, diminua

peu à peu la perfection de l'Église de Jérusalem, qu'augmentaient tous les jours les Juifs et les étrangers. La première ferveur se refroidit, et l'on vit non-seulement les chrétiens, mais les chefs mêmes de l'Église se relâcher. Beaucoup se persuadèrent que ce qu'on avait accordé aux gentils par condescendance, était permis, et qu'il n'y avait aucun mal à conserver son bien, tout en suivant la religion de Jésus-Christ. Ceux qui avaient conservé la ferveur des temps apostoliques n'en oublièrent pas la perfection. Ils s'éloignèrent des villes et de ceux qui adoptaient une vie plus facile dans l'Église. Ils se retirèrent dans la solitude pour suivre ce qui était la règle générale du temps des Apôtres, et ils s'y exercèrent avec ardeur. Leur exemple leur attira de nombreux disciples qui voulaient se préserver du relâchement commun. Peu à peu leur nombre s'accrut, et comme ils se séparaient des autres chrétiens et qu'ils renonçaient au mariage, à leur famille et au monde, on appela moines, ceux qui vivaient ainsi dans la solitude. Ceux qui se réunirent en communauté furent nommés cénobites. Ce furent là les premiers religieux par leur ancienneté comme par leurs vertus, et ils se soutinrent dans leur perfection jusqu'à l'époque des abbés Paul et Antoine. Nous en voyons encore les restes dans quelques monastères.

## 6.

C'est de ces religieux parfaits que sortirent, comme d'une tige féconde, les saints anachorètes qui en furent les fleurs et les fruits. Leurs fondateurs sont les grands hommes que je viens de nommer, saint Paul et saint Antoine. Ils ne se réfugièrent pas dans la solitude par découragement ou par impatience, mais par désir d'une perfection plus grande et d'une contemplation plus élevée, quoiqu'on dise du premier que ce fut pour éviter les pièges de ses parents, dans un moment de persécution. Ainsi ce fut des monastères que sortirent les anachorètes qui ne se contentèrent pas des premières victoires remportées sur le démon parmi les hommes, mais qui voulurent le combattre plus particulièrement, et ne craignirent pas, pour mieux le vaincre, de pénétrer jusqu'au fond des déserts, comme saint Jean-Baptiste qui demeura toute sa vie dans la solitude, et à l'exemple d'Élie, d'Élisée, et de ceux dont parle l'Apôtre : « Ils ont erré couverts de peaux de brebis et de chèvres; ils ont souffert la pauvreté, les persécutions, les afflictions, eux dont le monde n'était pas digne; ils ont habité les solitudes, les montagnes, les rochers et les antres de la terre. » (Hébr., XI, 37.)

C'est d'eux que le Seigneur parle à Job, en figure : « Qui est celui qui a renvoyé libre l'âne sauvage et rompu ses liens? Il a fixé sa demeure dans le désert, et sa tente dans les marécages. Il se rit de la foule des villes, et n'entend pas le cri des exacteurs. Il considère la montagne fertile en pâturages, et il cherche partout l'herbe abondante. » (Job, XXXIX, 5.) Le Psalmiste dit aussi : « Qu'ils parlent maintenant ceux qu'a rachetés le Seigneur, ceux qu'il a retirés des mains de l'ennemi. » (Ps. CVI, 2.) Et peu après : « Ils ont erré dans la solitude, dans les lieux arides, où ils ne trouvaient ni chemin, ni habitations. Ils souffraient la faim et la soif, et tombaient en défaillance. Ils criaient vers le Seigneur, au milieu de leurs tribulations, et le



Seigneur les délivrait de leurs nécessités. » (Ps. CVI.) Jérémie en parle également, lorsqu'il dit : « Heureux celui qui porte le joug dès sa jeunesse; il s'assiéra solitaire et se taira, parce qu'il s'est élevé au-dessus de lui-même. » (Thren., III, 27.) Et les solitaires chantent de cœur et de bouche ces paroles de David : « Je suis devenu semblable au pélican de la solitude; j'ai veillé, et je suis devenu comme le passereau solitaire sur un toit. » (Ps. CI, 7.)

## 7.

La religion chrétienne se réjouissait de posséder ces deux sortes de religieux, lorsque commença à s'introduire dans leur sein un déplorable relâchement. Ce fut alors que parurent ces moines infidèles et maudits dont les ancêtres, aux premiers temps de l'Église, avaient été si sévèrement frappés par saint Pierre, dans la personne d'Ananie et de Saphire. Tous les religieux eurent en horreur cette secte abominable, tant que l'on conserva la mémoire de ce châtement terrible, infligé par le prince des Apôtres, qui ne laissa pas aux coupables le temps du repentir et coupa, par une mort subite, le mal dans sa racine. Mais cet exemple d'Ananie et de Saphire s'effaça peu à peu par le temps et la négligence ; et l'on vit paraître la race des sarabâites, ainsi appelés par les Égyptiens, parce qu'ils se séparent des autres religieux, et pourvoient eux-mêmes à leurs besoins. Ils paraissent vouloir pratiquer la perfection de l'Évangile; mais ils recherchent plutôt les louanges que l'on donne à ceux qui préfèrent à tous les biens du monde, la nudité de Jésus-Christ. Lorsque par faiblesse ou par nécessité, ils viennent à embrasser la vie religieuse, ils tiennent beaucoup à passer pour des solitaires, sans en avoir les vertus. Ils ne veulent pas se soumettre à la règle d'un monastère et obéir aux ordres des supérieurs, pour apprendre à vaincre leurs volontés, en suivant leurs traditions. Ils négligent d'étudier les enseignements de leur sage expérience; et tout leur renoncement est extérieur. Ils restent dans leurs maisons et profitent du nom qu'ils portent pour vaquer à toutes leurs occupations ; ou bien ils se construisent des cellules qu'ils appellent des monastères, pour y vivre en toute liberté, sans se soumettre aux préceptes de l'Évangile, qui défendent de s'inquiéter de la nourriture de chaque jour, et de s'embarasser des choses de ce monde. Ces préceptes ne sont observés que par ceux qui renoncent sincèrement à tous leurs biens, et qui se soumettent tellement à la règle d'un monastère, qu'ils ne sont plus maîtres d'eux-mêmes.

Ceux , au contraire , qui ne veulent pas vivre en communauté , se réunissent deux ou trois dans des cellules, sans vouloir obéir à un supérieur. Ils cherchent surtout à conserver leur liberté, afin de pouvoir courir çà et là, et s'occuper selon leur bon plaisir. Ils travaillent jour et nuit, plus que ceux qui sont dans les monastères, mais non pas avec la même foi et le même but; car ce n'est pas pour mettre en commun le fruit de leur travail, c'est pour gagner plus d'argent et thésauriser. Vous voyez quelle différence il y a entre ces religieux. Les uns ne pensent pas au lendemain et offrent avec joie à Dieu le fruit de leur travail; les autres pensent non-seulement au lendemain, mais à de nombreuses années; ils s'inquiètent

de l'avenir et semblent croire que Dieu est impuissant ou menteur, et qu'il ne voudra ou ne pourra pas leur donner, comme il l'a promis, la nourriture et les vêtements nécessaires. Les uns désirent la privation et la pauvreté, les autres l'abondance de toute chose. Si les uns travaillent plus que la règle ne l'exige, c'est pour que le superflu du monastère puisse être distribué par les supérieurs dans les prisons, dans les hospices ou aux pauvres. Les autres, au contraire, n'emploient ce qui leur reste qu'à satisfaire leur fantaisie ou leur avarice.

Quand même ils emploieraient mieux ce qu'ils gagnent, ils seraient toujours loin de la vertu des premiers; car ceux-là, en renonçant chaque jour à ce qu'ils gagnent restent toujours dans une humble dépendance, et renouvellent sans cesse leur sacrifice, puisqu'ils abandonnent sans cesse ce qu'ils ont gagné par leur travail. Mais les autres, même en donnant quelque chose aux pauvres, s'enorgueillissent et se perdent chaque jour davantage. La patience et l'austérité des uns les font persévérer dans le renoncement de leur volonté, et vivre ainsi dans le crucifiement et le martyre, tandis que le relâchement des autres les fait descendre vivants en enfer. Les deux genres de religieux dont nous avons parlé, les cénobites et les anachorètes, sont presque en nombre égal dans ces contrées; mais dans les autres pays que les besoins de la foi m'ont obligé de parcourir, les sarabâites semblent être en très-grande majorité ; car du temps de Lucius , l'évêque arien , sous le règne de Valens, lorsque nous allions porter des aumônes à nos frères, qui avaient été exilés de l'Égypte et de la Thébâide dans les mines du Pont et de l'Arménie , pour avoir été fidèles à la foi catholique, nous n'avons vu que dans très-peu de villes des religieux suivre la règle des cénobites, et nous n'avons jamais entendu parler d'anachorètes.

## 8.

Il s'est élevé aussi, depuis quelque temps, une quatrième sorte de religieux, qui se parent du nom et de l'apparence des anachorètes. Ils avaient d'abord, dans leur première ferveur, cherché la perfection dans les monastères; mais comme ils se sont relâchés, ils renoncent à corriger leurs défauts et leurs habitudes, et ne veulent plus porter le joug de la patience et de l'humilité, en obéissant à un supérieur. Ils demandent des cellules séparées pour y vivre solitaires, afin de pouvoir, en s'isolant ainsi, passer pour être patients, doux et humbles aux yeux des hommes. Ce moyen ou plutôt ce relâchement qui les perd , ne leur permettra jamais d'atteindre la perfection; car au lieu de corriger leurs défauts, ils les augmentent. Personne ne les contredit, et le poison mortel qui se cache en eux y pénètre davantage , et leur cause une maladie incurable. Le respect qu'on a pour les solitaires, fait qu'on n'ose pas les reprendre de ces défauts qu'ils aiment mieux cacher que corriger. La vertu cependant ne s'acquiert pas en dissimulant les vices, mais en en triomphant.

9.

L'ABBÉ GERMAIN. Y a-t-il une différence entre les monastères et les maisons où vivent les cénobites, ou est-ce la même chose?

10.

L'ABBÉ PIAMMON. On confond souvent les monastères et les communautés. Il y a pourtant une différence entre ces deux mots. Celui de monastère désigne le lieu où vivent les moines, et celui de communauté la réunion de ceux qui suivent une même règle. On pourrait appeler monastère, une maison où n'habiterait qu'un moine, tandis qu'on ne peut appeler communauté, que celle où les religieux vivent en communion parfaite. On appelle aussi monastères les lieux où demeurent les sarabaïtes.

11.

Pour vous, mes enfants, je vois que c'est l'état le plus parfait que vous désirez; vous vous êtes exercés à la vie de communauté pour atteindre à la vie des anachorètes. Appliquez-vous de toute votre âme à la pratique des vertus de patience et d'humilité que vous avez dû acquérir, et pratiquez-les sincèrement, non pas comme quelques-uns, en paroles seulement, et par des saluts et des démonstrations fausses et inutiles. L'abbé Sérapion se moqua un jour très-bien de cette humilité simulée. Un solitaire vint le trouver, avec un extérieur et un langage qui témoignaient une humilité profonde; et comme le bon vieillard l'invitait, selon l'usage, à prier ensemble, il répondit qu'il ne le ferait jamais, parce qu'il avait tant de défauts, qu'il n'était pas même digne de respirer le même air que lui. Il refusa également de s'asseoir sur la même natte, et se mit sur la terre. Il s'opposa encore à ce qu'il lui lavât les pieds. Après le repas, l'abbé Sérapion l'entretint, selon la coutume, et se mit à lui dire, avec toute la douceur possible, qu'étant jeune et fort, il ne devait pas rester oisif et courir ainsi de tous côtés, mais demeurer dans sa cellule, sous l'obéissance de ses supérieurs, et qu'il valait mieux vivre de son travail que des libéralités des autres. L'apôtre saint Paul, pour l'éviter, travaillait nuit et jour, quoique la prédication de l'Évangile lui donnât le droit de recevoir ce qui lui était nécessaire; mais il aimait mieux gagner lui-même la nourriture de chaque jour pour lui et pour ceux qui ne pouvaient le faire, à cause de leur ministère. Ces paroles causèrent à son visiteur une telle tristesse, un tel chagrin qu'il ne put s'empêcher de le laisser paraître sur son visage. « Comment, mon fils, lui dit le vieillard, vous vous chargiez tout à l'heure de tous les vices, et vous ne craigniez pas de passer pour un homme souillé de toutes sortes de crimes; et maintenant que je vous donne un petit conseil qui n'a rien d'offensant, mais qui doit vous être utile et vous montrer mon affection, vous en êtes si bouleversé, que vous ne pouvez vous empêcher de laisser paraître votre indignation sur votre visage ! Est-ce que, lorsque vous vous humiliiez tout à l'heure, vous pensiez que je devais vous dire : « Le juste

s'accuse lui-même, au commencement de son discours » ? (Prov., XVIII, 17.)

Il faut donc avoir une humilité de coeur sincère ; et cette humilité ne consiste pas dans des gestes et des paroles affectées, mais dans une humiliation véritable de l'âme. La preuve la plus évidente de cette vertu sera la patience, qui ne s'accuse pas de crimes que personne ne peut croire, mais qui ne se trouble pas de ceux qu'on lui attribue, et qui supporte avec douceur toutes les injures qu'elle ne mérite pas.

## 12.

L'ABBÉ GERMAIN. Nous désirions savoir, mon Père, comment on peut acquérir et conserver cette patience, afin que nous gardions cette paix du coeur, comme nous gardons le silence dans nos monastères; car souvent on retient sa langue, mais l'âme crie à l'intérieur. Il semble qu'on ne peut bien conserver la douceur, qu'en vivant seul dans une cellule solitaire.

## 13.

L'ABBÉ PIAMMON. La vraie patience, la paix de l'âme ne s'acquiert et ne se conserve que par l'humilité profonde du coeur. Quand elle vient de cette source, elle n'a pas besoin de se réfugier dans une cellule et dans la solitude : elle ne cherche pas une protection extérieure, parce qu'elle s'appuie à l'intérieur sur l'humilité qui la produit et la garde. Si nous sommes troublés par ceux qui nous attaquent, il est certain que l'humilité n'a pas encore en nous des fondements assurés, et que la moindre tempête peut ébranler et ruiner l'édifice de notre âme. Comment louer et admirer la patience qui ne peut supporter la moindre attaque de l'ennemi ? Celle -là seulement est méritoire et glorieuse, qui persévère et reste calme au milieu des orages de toutes les tentations. Les adversités qui devaient la briser et la vaincre, la fortifient, au contraire, et ce qui semblait l'affaiblir ne fait que l'accroître.

Personne n'ignore que le nom de la patience vient du mot pâtir; et on ne peut appeler patient que celui qui supporte, sans se plaindre, ce qu'on lui fait souffrir. Salomon a bien raison de le louer, en disant : « Le patient vaut mieux que le fort, et celui qui dompte sa colère est plus que celui qui prend des villes. » (Prov., XVI, 32) ; et encore : « L'homme patient excelle dans la prudence; mais l'homme qui se laisse abattre est un insensé. » (Prov., XIV, 70.) Lorsque quelqu'un se laisse vaincre par l'injure et se met en colère, la cause de son péché n'est pas dans l'offense qui lui est faite, mais dans sa faiblesse qui se manifeste; c'est ce que dit notre Sauveur, dans la parabole des deux maisons, dont l'une est fondée sur la pierre et l'autre sur le sable : les pluies, les torrents, les tempêtes viennent les attaquer ; celle qui est bâtie sur la pierre en est à peine ébranlée; mais celle qui est faite sur le sable tombe bientôt; et ce ne sont pas les pluies et les inondations qui la renversent, c'est l'imprudence de celui qui l'a construite sur le sable.

La différence qu'il y a entre le juste et le pécheur, ne consiste pas dans la tentation, mais

dans la résistance à la tentation. Le pécheur cède aux plus petites, tandis que le juste triomphe des plus grandes. La vertu du juste ne mériterait aucune louange, s'il n'avait pas de tentations; car il n'y a pas de victoire sans combat. « Heureux l'homme qui supporte la tentation; car quand il aura été éprouvé, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. » (S. Jacq., I, 12.) L'apôtre saint Paul dit que « la vertu se perfectionne, non pas dans le repos et les délices, mais dans la souffrance » (II Cor., XII, 9); et Dieu dit au Prophète : « Voici que je t'ai rendu aujourd'hui comme une ville fortifiée, comme une colonne de fer et un mur d'airain contre toute la terre, ses princes, ses prêtres et ses peuples; ils combattront contre toi, sans te vaincre, parce que je suis avec toi pour te délivrer, dit le Seigneur tout-puissant.» (Jér., 1, 18.)

#### 14.

Je veux vous citer deux exemples de cette patience dont je vous parle. Le premier est celui d'une sainte femme qui s'appliquait tant à cette vertu, que non-seulement elle ne fuyait pas les occasions de la pratiquer, mais qu'elle les recherchait même, afin de mieux l'acquérir. Elle était d'une grande famille, et habitait Alexandrie, où elle vivait chrétiennement dans une maison que lui avaient laissée ses parents. Elle vint trouver l'évêque Athanase, de pieuse mémoire, et lui demanda de lui donner à nourrir une des veuves dont avait soin l'Église. Elle lui exprima son désir, en disant : « Donnez-moi une soeur avec laquelle je puisse être patiente. » Le saint évêque loua son zèle pour les oeuvres de miséricorde, et donna l'ordre de lui choisir une veuve que son caractère et ses moeurs rendraient recommandable entre toutes les autres, dans la crainte que la charité de cette dame ne fût vaincue par les défauts de celle qui en était l'objet, et qu'au lieu de la récompense qu'elle cherchait, en secourant cette pauvre femme, elle ne trouvât dans sa conduite qu'une occasion d'affaiblir sa foi. Cette dame conduisit la veuve chez elle, et l'entoura de soins.

Elle remarqua bientôt qu'elle était d'une modestie, d'une douceur extrêmes, et qu'elle se confondait, à chaque instant, en actions de grâces, pour tous les services qu'elle recevait. Quelques jours après, elle alla retrouver le saint évêque, et lui dit : « Je vous avais demandé de vouloir bien me donner une veuve que je puisse nourrir, et envers laquelle je puisse être charitable. » L'évêque ne comprit pas d'abord ce que voulait dire cette dame, et pensa qu'on avait mal exécuté l'ordre qu'il avait donné de satisfaire sa demande; et comme il s'en plaignait un peu vivement, il apprit qu'on avait choisi la meilleure de toutes les veuves. Il recommanda alors en secret de donner à cette dame, la veuve la plus méchante, la plus colère, la plus bavarde, la plus violente, la plus orgueilleuse. On n'eut pas de peine à la trouver, et on la conduisit au logis de cette dame qui la servit avec la même charité que l'autre, et l'entoura même de plus de soins; mais au lieu d'en recevoir des remerciements et de la reconnaissance, elle n'en reçut que des injures et des reproches. Si elle l'avait demandée à l'évêque, lui disait-elle, ce n'était pas pour lui faire du bien, mais pour la tourmenter; et en

venant chez elle, où elle avait espéré être mieux, elle s'était, au contraire, trouvée beaucoup plus mal. Sa violence alla jusqu'à frapper Sa bienfaitrice; mais celle-ci redoublait de soins, et ne cherchait pas à la vaincre en lui résistant, mais en lui donnant les preuves d'une humilité plus profonde; elle ne répondait à ses mauvais traitements que par une plus grande douceur. Lorsqu'elle se fut ainsi bien exercée à la vertu, et qu'elle eut acquis la patience qu'elle désirait, elle alla retrouver le saint évêque et le remercia de la sagesse de son choix, puisqu'on lui avait donné une très-bonne maîtresse de patience, dont les injures et les mauvais traitements fortifiaient chaque jour son âme, comme l'huile fortifie les lutteurs. « Enfin , mon Père , lui dit-elle , vous m'avez donné le moyen de faire la charité, tandis que la première m'honorait et me nuisait par toutes ses prévenances. » La vertu de cette dame doit non-seulement nous édifier, mais encore nous confondre, si nous ne pouvons être patients qu'en étant séparés et renfermés dans nos cellules, comme des bêtes féroces.

#### 15.

Voyons maintenant l'exemple du saint abbé Paphnuce, qui est prêtre dans cette célèbre et heureuse solitude de Schethé, où il a toujours tant aimé vivre caché , que les autres anachorètes lui ont donné le nom d'un animal qui se tient toujours dans les lieux écartés. Lorsqu'il était jeune, sa vertu était si grande, que les hommes les plus éminents admiraient sa maturité et sa constance; il égalait en mérite, malgré son grand âge, les plus anciens qui le recevaient parmi eux. La jalousie, qui avait tourmenté les frères du patriarche Joseph, excita aussi contre lui un des solitaires, qui résolut de ternir sa réputation. Voici ce qu'il imagina pour accomplir son coupable dessein. Il choisit le moment où Paphnuce, pour aller à l'église le dimanche, s'absentait de sa cellule; il y entra secrètement et cacha son livre parmi les nattes qu'il tressait avec des feuilles de palmier; puis, bien assuré de réussir dans son mensonge, il alla rejoindre les autres à l'église , comme si sa conscience ne lui reprochait rien. Lorsque l'office du jour fut terminé, il se plaignit au saint abbé Isidore, qui était prêtre de cette solitude avant Paphnuce , et déclara, en présence des frères, qu'on lui avait pris son livre dans sa cellule.

Cette plainte surprit tout le monde et surtout l'abbé. On ne savait que faire et qui soupçonner d'un crime si nouveau. L'imposteur insista, et demanda qu'on retînt tous les solitaires dans l'église, pendant qu'on en enverrait quelques-uns visiter toutes les cellules. Le prêtre Isidore envoya trois des plus anciens solitaires visiter les cellules, et ils finirent par trouver dans celle de Paphnuce, au milieu de ses nattes de palmier, le livre que l'accusateur y avait placé lui-même. Les solitaires revinrent aussitôt à l'église, et firent connaître le résultat de leur recherche. La conscience de Paphnuce était bien tranquille; il parut cependant se reconnaître coupable, et se soumit à la pénitence, en demandant qu'on lui fit expier cette faute. Il craignait, en cherchant à se justifier, qu'on l'accusât d'ajouter le mensonge au vol, puisqu'il était impossible de nier l'évidence du fait. Il sortit donc de l'église sans se troubler;

mais plein de confiance dans les jugements de Dieu, il pria avec larmes, redoubla ses jeûnes, et s'humilia profondément en présence des hommes. Il passa ainsi presque deux semaines dans une telle humiliation de corps et d'esprit, que le samedi et le dimanche même, il venait de grand matin à l'église, non pour recevoir la sainte Communion, mais pour se tenir à la porte, et y demander miséricorde. Mais Celui qui voit et connaît le fond des coeurs, ne permit pas que Paphnuce s'abaissât davantage, et fût méprisé plus longtemps; car son calomniateur, qui s'était volé lui-même, et que personne ne pouvait dénoncer, fut forcé par le démon d'avouer le crime qu'il lui avait fait commettre. Il devint possédé d'une manière terrible, et dévoila au milieu de ses fureurs, sa ruse et son mensonge. L'esprit impur le tourmenta cruellement et longtemps sans qu'il pût être délivré par les prières des plus saints solitaires, auxquels Dieu avait donné la puissance de chasser les démons. Le saint prêtre Isidore lui-même ne put y réussir, quoiqu'il eût cette puissance à un tel degré, que les démons n'attendaient pas pour quitter les possédés, qu'il fût sur le seuil de sa cellule.

Jésus-Christ réservait cette gloire au jeune Paphnuce, qui délivra par ses prières son accusateur. Ce solitaire envieux fut obligé de proclamer le nom de celui qu'il avait voulu décrier, et de le conjurer d'obtenir son pardon et la fin de son supplice. Paphnuce annonça ainsi, dès sa jeunesse, ce qu'il serait dans la suite, et montra, dès ses premières années, cette perfection que devait augmenter l'âge mûr. Si nous voulons nous élever à la même vertu, il faut nous donner les mêmes fondements.

## 16.

Je vous ai cité cet exemple pour deux raisons : premièrement, pour qu'en voyant l'admirable constance de ce solitaire, et combien nos épreuves sont moindres que ne l'était la sienne, nous estimions davantage la paix de l'âme et la patience; secondement, pour que nous soyons bien persuadés que nous ne pouvons résister aux tentations et aux attaques du démon, si nous ne mettons pas notre patience et notre confiance dans les forces de l'homme intérieur, mais dans l'isolement de la cellule et de la solitude, dans nos rapports avec de saints religieux et dans quelque autre secours extérieur. Car si notre âme n'est pas protégée par la grâce de Celui qui a dit dans l'Évangile : « Le royaume de Dieu est en vous-mêmes » (S. Luc, XVII, 21), c'est en vain que nous espérons vaincre les pièges de l'ennemi par la société des hommes, les lieux et la retraite que nous auront choisis.

Rien de cela ne manquait au bienheureux Paphnuce, et cependant le tentateur a pu l'attaquer, malgré la clôture et la solitude où il vivait, malgré les saints personnages dont il était entouré ; mais ce fidèle serviteur de Dieu resta inébranlable, parce qu'au lieu de se confier dans les secours extérieurs, il mit toute son espérance en Celui qui juge le fond des coeurs. Celui, au contraire, que l'envie fit tomber dans une si grande faute, n'avait-il pas tous les avantages de la solitude, et de la société du bienheureux Isidore et des autres

saints solitaires? et cependant le souffle du démon

ébranla et renversa même l'édifice qu'il avait bâti sur le sable. Ne cherchons donc pas notre repos dans les choses extérieures, et ne nous imaginons pas que noire impatience puisse être guérie par la patience des autres ; car « Si le royaume de Dieu est en nous-mêmes » (S. Luc, XVII, 21), « les ennemis de l'homme sont ses serviteurs. » (S. Matth., X, 36.)

Nous n'avons pas de serviteur plus intime et plus à craindre que notre propre sens. Si nous sommes vigilants à nous défendre contre nos ennemis intérieurs, nous serons en sûreté, et dès que nos serviteurs ne nous attaqueront pas, le règne de Dieu s'établira par la paix de notre âme. Car, faites-y bien attention, personne ne pourra nous blesser, si nous ne combattons contre nous-mêmes en perdant la paix, et nos blessures ne nous viendront pas des autres, mais de notre impatience. La nourriture solide qui sert à celui qui est en bonne santé est nuisible à celui qui est malade; c'est sa faiblesse qui peut la lui rendre dangereuse. Aussi, lorsqu'une tentation semblable nous éprouve parmi nos frères, ne nous troublons pas et ne nous laissons pas aller aux murmures et à la colère comme les gens du monde. Ne nous étonnons pas que les méchants et les indignes soient mêlés parmi les plus saints; car tant que nous serons battus et foulés sur l'aire de ce monde, il faut que le grain soit mêlé à la paille destinée aux flammes éternelles. Satan n'était-il pas avec les Anges, Judas avec les Apôtres, et l'hérésiarque Nicolas parmi les diacres de l'Église<sup>21</sup>? doit-on s'étonner de trouver des hommes pervers parmi les saints? Et quand même ce chef des Nicolaïtes ne serait pas un des diacres choisis par les Apôtres, il était toujours un de ces premiers disciples, qui étaient si parfaits qu'on en rencontre maintenant peu de semblables dans les monastères. Ne nous arrêtons pas à la chute déplorable de ce religieux qui commit une si grande faute dans la solitude, mais qui l'effaça ensuite dans les larmes abondantes de la pénitence. Admirons plutôt l'exemple du bienheureux Paphnuce; ne nous scandalisons pas de la chute de celui dont la sainte profession rendit l'envie plus coupable, mais imitons de toutes nos forces l'humilité de celui qui ne dut pas sa patience au désert, mais qui l'avait acquise parmi les hommes et qui la développa et la perfectionna dans la solitude.

## 17.

Et remarquez bien que l'envie est, de tous les vices, le plus difficile à guérir. Dès que son poison a pénétré quelque part, la plaie est comme incurable. C'est de ce mal que le Prophète a pu dire : « Voici que je vous enverrai des serpents et des basilics que vous ne pourrez charmer et qui vous mordront. » (Jérémie, VIII, 17.) C'est avec raison que le Prophète compare au venin du basilic les morsures de l'envie ; car le premier auteur de tout mal a péri et a fait périr les autres par ce poison; avant de causer la mort de l'homme par jalousie, il s'était aus-

---

<sup>21</sup>Nicolas était un des sept diacres choisis par les Apôtres. Saint Jérôme dit qu'il affligea l'Église par ses erreurs et ses débauches (Ép. I, XLVIII).



si perdu lui-même : « C'est par l'envie du démon que la mort est entrée dans le monde, et tous ceux qui le suivent l'imitent. » (Sag., II, 24.) Celui qui le premier a été atteint de ce mal n'a pu en faire pénitence et en guérir, et tous ceux qui s'exposent aux mêmes morsures se privent du secours divin qui pourrait les sauver; car ce ne sont pas les fautes, mais les vertus des autres qui les tourmentent; et comme ils rougiraient de l'avouer, ils veulent expliquer d'une manière absurde leurs fautes. Comment pourraient-ils guérir, puisqu'ils cachent la cause de leur mal? Le Sage l'a bien dit : « Si le serpent mord sans siffler, l'enchanteur est inutile. » (Eccl., X, 11.) Il n'y a que ces morsures secrètes que ne peut atteindre le remède des sages. Le mal est d'autant plus incurable, que les caresses l'augmentent, que la soumission l'accroît et que les présents l'irritent.

Salomon a dit : « L'ardeur de l'envie ne souffre rien » (Prov., VI, 34); plus on lui témoigne d'humilité, de patience, plus l'envieux sent croître son mal; il semble que rien ne puisse l'apaiser, que la ruine et la mort de celui auquel il porte envie. Les fils de Jacob ne furent point apaisés par la soumission de leur frère innocent. L'Écriture dit : « Ses frères lui portaient envie parce que son père l'aimait, et ils ne pouvaient lui dire une seule bonne parole. » (Genèse, XXXVII, 11.) La douceur et les déférences de Joseph étaient incapables de les calmer; ils désiraient sa mort, et, en le vendant, ils purent à peine se satisfaire. Il est donc bien évident que l'envie est le vice le plus dangereux et le plus difficile à guérir, puisque les remèdes qui éteignent les autres ne font que l'accroître. Celui qui se plaint d'une perte, se console en recevant davantage; celui qui s'indigne d'une injure est calmé par une humble soumission; mais que faire à celui qui s'offense de votre douceur même? Ce n'est pas un sentiment d'avarice que l'argent peut satisfaire, ou un mouvement de colère que peuvent vaincre les bons procédés; son irritation a pour cause la vertu des autres. Qui pourrait, pour satisfaire l'envieux, abandonner la vertu, renoncer au bonheur et faire quelque chute déplorable? Implorons donc le secours de Celui qui peut tout, afin que la chaleur vivifiante de l'Esprit-Saint nous anime et nous préserve de la morsure du basilic. Le venin des autres serpents, qui sont les vices et les péchés de la chair, sont moins dangereux. Si notre faiblesse nous y expose davantage, nous en guérissons aussi plus facilement; leurs blessures paraissent, et on peut y appliquer les remèdes. Quelque habile médecin emploie le contre-poison des paroles divines et nous préserve de la mort spirituelle. Le venin de l'envie, au contraire, comme celui du basilic, attaque, dans leur principe, notre religion et notre foi, avant qu'il en paraisse rien au dehors.

L'envieux s'attaque moins à l'homme qu'à Dieu, puisqu'il ne s'attaque qu'à la vertu dans son frère. Ce ne sont pas les fautes de l'homme, ce sont les grâces de Dieu qu'il persécute. C'est donc là cette racine d'amertume qui pousse en haut (Héb., XII, 5), qui s'élève contre le ciel et reproche à Dieu les grâces qu'il fait à l'homme. Qu'on ne soit pas étonné que

Dieu menace d'envoyer des serpents et des basilics à ceux qui l'offensent par leurs cri-

mes. Il est certain que Dieu ne peut être l'auteur de l'envie; mais il est digne de sa justice, d'accorder ses grâces aux humbles et de les refuser aux superbes, qu'il abandonne, selon l'Apôtre, à leur sens ;réprouvé; et il les condamne, en quelque sorte, à l'envie. Il est dit : Ils m'ont rendu jaloux par leur idolâtrie ; et moi, j'exciterai leur envie, en choisissant un autre peuple. » (Deut., XXXII, 21.)

Cette conférence du bienheureux Piammon enflamma encore davantage le désir que nous avions de passer de la vie des cénobites à la vie plus parfaite des anachorètes. Ce fut lui qui commença à nous instruire sur cette vie, que nous apprîmes à connaître plus complètement dans la solitude de Schethé.

## **DIX-NEUVIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ JEAN : DE LA VIE DE COMMUNAUTÉ ET DE LA SOLITUDE**

Admirable exemple de douceur. — L'humilité est le fondement de la vie religieuse. — Perfection de la vie solitaire. — Ses avantages et ses inconvénients. — Avantage de la vie commune. — Sûreté qu'on trouve dans l'obéissance. — Différence des deux états. — Affranchissement des choses de la terre. — Union avec Jésus-Christ. — De la patience à l'égard de ses frères. — Moyen de conserver la paix de l'âme.

### **1.**

Peu de jours après, le désir que nous avions de nous instruire de plus en plus, nous fit retourner avec joie au monastère de l'abbé Paul, où se trouvent ordinairement plus de deux cents religieux; mais le nombre en était beaucoup augmenté, parce qu'il en était venu une multitude des monastères voisins pour célébrer le service anniversaire de l'ancien abbé. Je parle de ce monastère pour avoir l'occasion de citer l'exemple d'une douceur inaltérable donné en présence de toute cette assemblée. Je serai court parce que mon intention est de rapporter les enseignements de l'abbé Jean, qui abandonna la solitude pour se soumettre humblement à la règle d'un monastère; mais je ne trouve pas mal de dire en passant ce qui peut édifier et porter à la vertu. Toute cette multitude de religieux était réunie par table de douze, dans un lieu spacieux et découvert. L'abbé Paul, qui activait les frères chargés de servir, en rencontra un qui était un peu en retard; et il profita de l'occasion, pour lui donner, en présence de tout le monde, un soufflet si fort qu'il fut entendu par les religieux les plus éloignés. Son but, en agissant ainsi, était de faire admirer la patience de ce jeune homme, et de donner à tous un rare exemple de modestie. Et, en effet, il ne s'était pas trompé; car ce bon religieux reçut cet affront avec tant de douceur, que non-seulement aucune plainte, aucun murmure ne sortit de ses lèvres, mais qu'il ne parut pas même sur son visage la moindre altération, le moindre changement de couleur. Non-seulement, nous qui venions d'un monastère de Syrie, nous fûmes étonnés d'une si rare vertu, mais encore les autres

religieux, qui étaient plus habitués à de pareils exemples, en furent très-édifiés; car si la réprimande de son supérieur n'avait pas troublé sa patience, comment la présence d'une si grande multitude n'avait-elle pas causé la plus petite émotion sur son visage?

2.

Nous trouvâmes dans cette réunion un vieillard fort âgé, nommé Jean, qui surpassait tous les autres par ses enseignements et son humilité; nous ne croyons pas devoir passer sous silence cette vertu, où il excellait, parce qu'elle est la mère de toutes les autres et le fondement le plus solide de la vie spirituelle, quoiqu'elle soit rare même dans nos monastères. Aussi n'est-il pas étonnant que nous ne puissions atteindre la sainteté de ces religieux : non-seulement nous ne voulons pas rester dans une communauté jusqu'à notre vieillesse, mais à peine en avons-nous subi la règle pendant deux ans, que nous réclamons notre liberté; et encore, pendant cette courte épreuve, obéissons-nous à nos supérieurs, non pas selon la règle, mais selon notre caprice, songeant beaucoup plus à nous affranchir de toute contrainte qu'à nous affermir dans la patience.

Ayant donc rencontré ce bon vieillard dans le monastère de l'abbé Paul, nous admirâmes son âge et la grâce qui paraissait en lui, et nous le suppliâmes humblement de vouloir bien nous dire pourquoi il avait renoncé à la liberté de la solitude et à la vie des anachorètes, où il s'était tant distingué, pour se soumettre de préférence à la vie de communauté. Il nous répondit que la vie des anachorètes était trop parfaite pour lui, et qu'étant indigne de la suivre, il était revenu à la vie de communauté comme à l'école des jeunes gens, et qu'il serait bien heureux d'en suivre convenablement la règle. Comme cette humble réponse ne nous satisfaisait pas, il voulut bien enfin nous parler en ces termes.

3.

L'ABBÉ JEAN. Je suis bien loin de rejeter et de mépriser cette vie des anachorètes que vous vous étonnez de m'avoir vu quitter; j'ai pour elle, au contraire, la plus grande estime, la plus profonde vénération. Je me réjouis de l'avoir suivie pendant vingt ans, après en avoir passé trente dans un monastère, et ceux qui aiment le plus cette vie ne m'accusent pas de l'avoir pratiquée avec négligence. Mais tout en appréciant sa pureté, je regrettais de la voir troublée par le soin des choses matérielles, et il me parut préférable de retourner au monastère et de me contenter d'un état plus facile pour éviter les dangers d'une profession si élevée; car il vaut mieux être fervent dans une humble condition, que relâché dans une position supérieure. Si je vous parle librement de moi et d'une manière qui semblerait avantageuse, ne l'attribuez pas, je vous prie, à la vanité, mais au désir de vous instruire; vous recherchez la vérité avec tant d'ardeur, que je dois tâcher de vous la faire connaître tout entière. Je pense que je puis vous être utile en mettant un peu l'humilité de côté et en vous racontant

simplement ma conduite. J'espère que ma franchise ne vous scandalisera pas, et je n'aurai pas à me reprocher de vous cacher quelque chose au détriment de la vérité.

#### 4.

Si quelqu'un a aimé la solitude, s'il a oublié la société de ses semblables et s'il a pu dire, avec Jérémie : « Vous le savez, Seigneur, je n'ai pas désiré le jour de l'homme » (Jér., XVII, 16), il me semble qu'avec la grâce de Dieu, j'ai fait comme lui, ou du moins, j'ai tâché de l'imiter. Je me souviens que la Bonté divine me favorisait et me ravissait au point que j'oubliais le fardeau de mon corps. Mon âme s'isolait tout à coup des sens extérieurs et se séparait tellement des choses de ce monde, que mes yeux et mes oreilles devenaient insensibles; et mon esprit était si absorbé par la méditation des vérités divines, que souvent, le soir, je ne pouvais dire si j'avais mangé pendant le jour, et si j'avais jeûné la veille. C'est pour éviter cette incertitude qu'on remet à chaque solitaire une corbeille où se trouve sa provision pour la semaine; il y a deux pains pour chaque jour et il peut voir, le samedi, s'il a oublié quelquefois de prendre sa nourriture. Les pains qui restent l'en avertissent, et quand il n'y en a plus, il sait que la semaine est passée, que le jour du Seigneur est arrivé, et il se rend alors avec les autres, à l'église. Lors même que ce moyen serait insuffisant, il serait facile de compter les jours par l'ouvrage que nous avons exécuté.

Je ne m'étends pas sur les autres avantages du désert; car il ne s'agit pas de les énumérer, mais de connaître la différence qu'il y a, de vivre dans la solitude ou en communauté, et j'aime mieux vous expliquer, comme vous le désirez, les causes de mon changement. Je vous dirai donc, en peu de mots, pourquoi j'ai préféré de plus précieux avantages aux avantages de la solitude dont je vous ai parlé.

#### 5.

Lorsque les anachorètes étaient peu nombreux, nous jouissions d'une grande liberté. L'étendue de la solitude nous charmait; l'âme, dans ces retraites profondes, était souvent ravie en Dieu, sans être troublée par ces visites continuelles de nos frères, envers lesquels on craint de manquer aux devoirs de l'hospitalité. J'avoue que je me passionnai pour cette paix et cette vie, qu'on peut comparer au bonheur des anges. Mais bientôt le nombre des solitaires augmenta; les lieux déserts devinrent plus rares; cette flamme céleste de la contemplation parut s'éteindre au souffle de la multitude, et notre esprit fut troublé par le soin des choses temporelles. Alors, j'ai mieux aimé suivre une règle, et tâcher d'en multiplier les devoirs, que de continuer une profession si élevée, où je mènerais une vie languissante et toujours troublée par les besoins du corps. Si je perdais ainsi la liberté et les joies de la contemplation, j'étais du moins délivré des honteuses inquiétudes du lendemain; je me consolais en remplissant le précepte de l'Évangile. Je renonçais aux

pensées sublimes, mais je trouvais l'humilité de l'obéissance, et c'est une triste chose de cultiver un art, sans pouvoir en atteindre la perfection.

## 6.

Je veux donc dans cet entretien, vous dire brièvement les avantages que je trouve ici; vous verrez vous-même, s'ils valent ceux de la solitude, et vous jugerez si c'est l'ennui qui me les a fait quitter, ou bien le désir de trouver dans la vie de communauté cette pureté que je cherchais dans le désert. Ici, on n'a pas la peine de régler le travail de chaque jour; on évite l'embarras de vendre et d'acheter, la nécessité de faire sa provision de pain; les inquiétudes des choses corporelles, non-seulement pour soi, mais pour ceux qu'il faut recevoir. On n'est point exposé enfin à l'orgueil de la louange des hommes, qui souille devant Dieu et rend si souvent inutiles les efforts des solitaires. Je ne m'étendrai pas sur les tentations et les dangers de vaine gloire qui troublent ce genre de vie; je parlerai seulement du fardeau que tous ont à porter, de cette préoccupation de la nourriture à préparer, devenue si pénible de nos jours.

Autrefois les solitaires n'usaient jamais d'huile, et quand plus tard on s'est relâché sur ce point, une livre et demie d'huile et une petite mesure de lentilles suffisaient pour recevoir les étrangers pendant toute l'année; mais maintenant on double, on triple cette quantité, et on a peine à s'en contenter. On s'est tellement relâché, qu'on ne se borne plus à ajouter une goutte d'huile au vinaigre et à la saumure, comme le faisaient nos ancêtres, uniquement pour éviter la vaine gloire; mais on coupe de petits morceaux de fromage d'Égypte, par gourmandise, et on les arrose d'huile, beaucoup plus qu'il n'est nécessaire; on mêle ainsi deux choses qui avaient chacune leur douceur, et qui pourraient plaire séparément et servir plusieurs fois aux solitaires, pour n'en faire qu'un seul mets plus savoureux encore. Que ne fait-on pas d'ailleurs contre la pauvreté? J'ai honte de le dire; mais on a, dans sa cellule, de l'étoffe sous prétexte de s'en servir par charité! Parlerai-je de ces choses qui doivent être insupportables à une âme sans cesse appliquée aux saintes méditations, ces visites continuelles des frères, ces devoirs de l'hospitalité, cet échange d'honnêteté, ces conversations interminables; et ces embarras de toute nature ne laissent pas tranquille, même quand on est seul, parce que l'esprit se tourmente de leur souvenir ou de leur attente. Le solitaire perd sa liberté au milieu de toutes ces chaînes, et ne peut plus parvenir à cette paix, à cette joie du cœur qui devrait être le fruit de la solitude.

Si, en vivant dans une communauté, je suis privé de quelques avantages, je jouis du moins du repos de l'âme et de cette tranquillité du cœur affranchi de tous les embarras de la terre. Le désert n'en délivre plus, et sans cette paix, cependant, peut-on profiter des biens qu'il promet? Enfin, si la vie commune affaiblit en quelque chose la pureté du cœur, je m'en console en observant mieux ce précepte de l'Évangile qu'il ne faut pas sacrifier aux

avantages de la solitude; je ne m'inquiète pas du lendemain, et je me sou mets jusqu'à la mort à mon supérieur, pour imiter, en quelque sorte, Celui dont il est dit : « Il s'est humilié lui-même, en se faisant obéissant jusqu'à la mort. » (Philip. II, 8.) Et je puis dire comme lui, cette humble parole : « Je ne suis pas venu faire ma volonté, mais la volonté de mon Père, qui m'a envoyé. (S. Jean, VI, 38.)

7.

L'ABBÉ GERMAIN. Puisque vous avez pratiqué ces deux états, non pas légèrement comme tant d'autres, mais sérieusement pour en atteindre la perfection, nous désirons apprendre de vous le but qu'on se propose en vivant dans un monastère ou dans la solitude. Personne ne peut mieux que celui qui en a fait une longue et sainte expérience, expliquer la fin et les mérites de ces deux vies.

8.

L'ABBÉ JEAN. Je n'oserais pas affirmer qu'un même homme peut être également parfait dans ces deux professions, si je n'en avais vu quelques rares exemples. C'est beaucoup d'être parfait dans l'une des deux ; mais l'être également dans l'une et dans l'autre est bien difficile, et je dirais même presque impossible. Si cependant cela arrive à quelques-uns, il ne faut rien en conclure pour les autres; car ce n'est pas sur les exceptions qu'on peut établir des règles générales. Ce que fait très-rarement le très-petit nombre, ce qui dépasse la vertu commune et paraît au-dessus de la faiblesse et de la nature humaine, doit être séparé des préceptes ordinaires, et cité, non comme un exemple, mais comme un miracle. Je répondrai à ce que vous me demandez, en peu de mots, et autant que me le permettra mon peu de lumière.

La fin du cénobite est de mortifier et de crucifier toutes ses volontés, et de ne jamais s'inquiéter du lendemain, selon le précepte de la perfection évangélique. Il est très-certain qu'on ne peut parfaitement observer ce précepte, qu'en vivant en communauté. C'est du cénobite dont parle le prophète Isaïe, quand il dit : « Si, au jour du sabbat, vous refusez de voyager, et de faire votre volonté au jour qui m'est consacré, si vous le sanctifiez en renonçant à vos inclinations, et en vous condamnant au silence, vous trouverez votre joie dans le Seigneur; et je vous élèverai au-dessus des grandeurs de la terre, et je vous nourrirai de l'héritage de Jacob votre père. C'est le Seigneur lui-même qui vous le dit. » (Isaïe, LVIII, 13, 14.) La perfection de l'anachorète est d'avoir l'esprit dégagé de toutes les choses de la terre, et de s'unir à Jésus-Christ autant que le permet la faiblesse humaine. C'est l'homme dont parle Jérémie, lorsqu'il dit : « Heureux l'homme qui prend le joug dès sa jeunesse! il se fixera dans la solitude, et gardera le silence, parce qu'il s'est élevé au-dessus de lui-même. » (Thren., III, 27.) Le Psalmiste a dit aussi : « Je suis devenu semblable au pélican de la solitude. J'ai veillé, et je suis comme le passereau solitaire sur les toits. » (Ps., CI, 7.) Telle est

la fin des deux états; si celui qui s'y engage ne l'atteint pas, c'est en vain qu'il vit dans une communauté ou dans le désert, car il ne remplit pas son but.

**9.**

Mais ce n'est pas encore la perfection complète, c'est là seulement une partie de la perfection. La véritable perfection est bien rare, et Dieu ne la donne qu'au très-petit nombre. Pour être parfait véritablement, et non pas seulement parfait en quelque chose, il faut savoir supporter également l'horreur de la solitude dans le désert, et les défauts de ses frères dans une communauté. Aussi est-il bien difficile de trouver quelqu'un qui ne laisse rien à désirer dans ces deux professions: un anachorète qui ne s'inquiète aucunement des choses de la terre, et un cénobite qui possède une entière pureté de coeur. Je crois cependant qu'on peut citer l'abbé Moïse, Paphnuce et les deux

Macaire; ils étaient si consommés dans ces deux états, que, tout en aimant la solitude plus que les autres solitaires, et en ne désirant en aucune sorte la société des hommes, ils supportaient si bien les embarras et les défauts de ceux qui venaient les visiter, qu'ils les recevaient tous, malgré leur grand nombre, avec une paix et une égalité parfaites. Il semblait qu'ils n'avaient fait, toute leur vie, qu'exercer ainsi l'hospitalité, et il était difficile de dire, s'il fallait les admirer davantage dans les contemplations de la solitude ou dans les pratiques de la vie commune.

**10.**

Il y en a quelques-uns que le long silence de la solitude rend tellement sauvages, qu'ils ont en horreur la société de leurs semblables; et quand la visite de leurs frères vient un peu troubler leur retraite, ils laissent paraître toute la peine et l'ennui qu'ils en ressentent. Cela vient surtout de ce qu'ils ne se sont pas assez formés dans les monastères, et qu'ils se sont trop hâtés d'embrasser la vie des anachorètes, avant de s'être délivrés d'abord de leurs défauts. Aussi restent-ils imparfaits dans les deux professions, et se laissent-ils aller au moindre souffle qui les agite. Car si les visites et les entretiens de leurs frères causent leurs impatiences, cette solitude qu'ils recherchent leur pèse également; et ils ne peuvent supporter ce silence continu, dont ils ne comprennent pas les avantages. Ils s'imaginent que toute la vertu, et la perfection d'un anachorète consistent à éviter la société de ses semblables, à fuir et à détester la vue des hommes.

**11.**

L'ABBÉ GERMAIN. A quel remède doivent re-courir ceux qui ont nos faiblesses et nos misères? Nous nous sommes à peine formés dans les monastères, et nous avons recherché la solitude, avant de nous être purifiés de nos vices. Comment pourrons-nous affermir

notre âme dans la paix et la patience, puisque nous avons malheureusement quitté trop tôt les saintes écoles où nous devons acquérir les principes solides et la science parfaite? Maintenant que nous vivons dans la solitude, comment parvenir à cette douceur, à cette patience si désirable? comment discerner dans les replis de notre cœur, l'état où nous sommes, et quelles sont les vertus qui nous manquent, afin que nous ne nous imaginions pas posséder la vraie paix de l'âme, parce que dans notre solitude, nous ne trouvons personne qui puisse nous troubler?

## 12.

L'ABBÉ JEAN. Dieu, le véritable médecin des âmes, ne peut refuser les remèdes efficaces à ceux qui cherchent sincèrement leur guérison, surtout lorsqu'ils ne se laissent point aller au désespoir ou à la négligence, lorsqu'ils ne cachent pas leurs plaies, qu'ils se soumettent de bon cœur au traitement de la pénitence, et qu'ils recourent humblement au céleste Médecin, pour toutes les maladies causées par l'ignorance, l'erreur ou des circonstances malheureuses. Nous devons donc être bien persuadés que si nous nous retirons au fond des déserts avant de nous être guéris de nos vices, nous en arrêterons les effets, mais nous n'en étoufferons pas les principes. Nous conserverons en nous les racines, et tant qu'elles ne seront pas arrachées, nous aurons à chaque instant des preuves qu'elles sont encore vivantes. Ainsi lorsque nous sommes dans la solitude, et que l'arrivée et la courte visite de nos frères nous agitent et nous troublent l'esprit, il est évident que l'impatience est toujours vivace dans notre cœur. Lorsque nous attendons quelqu'un qui tarde à venir pour une cause quelconque, si nous nous irritons de ce retard, si nous nous en tourmentons, nous aurons la preuve que nous sommes toujours enclins à la mauvaise humeur et à la colère. Lorsqu'un frère nous demande un livre ou quelque chose pour son usage, si sa demande nous contriste, et si nous refusons, c'est une preuve que nous ne sommes pas dégagés des liens de l'avarice.

Si un souvenir, une pensée rapide, une lecture réveille nos sens et nous agite, nous comprendrons que l'ardeur de la concupiscence n'est pas encore éteinte en nous. Si nous comparons notre austérité au relâchement des autres, et si nous ressentons quelque mouvement secret, c'est que nous sommes infectés par l'orgueil. Dès que nous reconnaissons en notre cœur ces traces de tous les vices, il est manifeste que nous conservons le principe du péché, et que nous en arrêtons seulement les effets. Et lorsque, dans le commerce de nos semblables, toutes ces passions sortent de nos sens, comme des serpents de leurs cavernes, nous devons bien penser qu'elles ne naissent point alors, mais qu'elles paraissent après s'y être longtemps cachées. C'est à ces preuves certaines, qu'un solitaire verra qu'il a déraciné les vices de son cœur. Surtout qu'il ne cherche pas à paraître pur aux yeux des hommes, mais qu'il travaille à l'être véritablement devant Celui qui pénètre tous les secrets de l'âme.



**13.**

L'ABBÉ GERMAIN. Vous nous avez parfaitement fait comprendre les moyens de reconnaître les maladies de nos âmes et les vices qui se cachent en nous. L'expérience de chaque jour nous montre la vérité de tout ce que vous nous avez dit. Il reste maintenant, après nous avoir si bien exposé les causes du mal, à nous indiquer les remèdes pour en guérir. Car sans aucun doute celui-là doit les connaître, qui pénètre si habilement le principe du mal, de l'aveu même des malades. Aussi, quelles que soient les plaies que votre sagesse nous ait fait découvrir, nous osons en espérer la guérison; la science que vous nous avez montrée nous la promet. Cependant comme vous nous avez dit que le commencement de la sainteté s'acquerrait dans les communautés, et qu'il fallait s'y purifier, avant de pouvoir profiter de la solitude, je vous avoue que nous sommes tentés de découragement. En quittant notre monastère, nous étions si imparfaits que nous craignions de ne jamais acquérir la perfection dans le désert.

**14.**

L'ABBÉ JEAN. Ceux qui cherchent sincèrement la guérison de leurs défauts, ne peuvent manquer de trouver des remèdes qui leur seront profitables. Il faut prendre pour cela les mêmes moyens qui ont servi à les découvrir. Nous avons dit que les solitaires peuvent avoir tous les vices qu'on a dans le monde; mais il faut reconnaître qu'ils possèdent aussi tous les moyens de s'en purifier et d'avancer dans la vertu. Ainsi lorsqu'on s'aperçoit, aux signes que nous avons donnés, qu'on est sujet aux mouvements de l'impatience et de la colère, il faut s'exercer sans cesse à la vertu contraire. Il faut penser aux injures, aux violences, aux injustices de toutes sortes qui peuvent nous venir de la part des hommes, et habituer notre esprit à toutes ces épreuves qui réclament une humilité profonde. Il faut s'y préparer par une grande douceur de coeur et par une contrition sincère. En se rappelant tout ce que les saints et Notre-Seigneur ont souffert, en reconnaissant qu'on mérite d'en souffrir bien davantage, on se disposera à supporter tous les maux qui peuvent arriver.

Lorsque celui qui se sera ainsi exercé, devra assister à quelque réunion de frères, comme il arrive quelquefois aux plus grands solitaires, s'il remarque dans le secret de son coeur, quelque trouble pour des choses de peu d'importance, qu'il soit pour lui-même un censeur sévère; qu'il se rappelle ces graves injures qu'il voulait supporter, et qu'il s'adresse les plus durs reproches. Qu'il se dise : Voilà donc ta vertu ! Lorsque tu t'exerçais dans la solitude, tu t'imaginais pouvoir supporter avec patience tous les maux imaginables. Tu bravais les affronts les plus sanglants et les supplices les plus cruels. Tu croyais être toujours fort et calme dans la tempête. Comment cette invincible patience s'est-elle évanouie au moindre mot? Il te semblait que tu avais bâti sur un rocher si solide, et il a suffi d'un vent léger pour tout renverser. Que sont devenues ces paroles que tu chantaient dans la paix, en attendant

la guerre : « Je suis prêt et rien ne peut me troubler » ? (Ps. CXVIII, 60.) Tu disais avec le Prophète : « Éprouvez-moi, Seigneur, et tentez-moi ; brûlez mes reins et mon cœur. » (Ps. XXV, 2.) « Éprouvez-moi, Seigneur, et sondez mon cœur ; interrogez-moi; examinez mes pas, et voyez si je marche dans l'iniquité. » (Ps. CXXXVIII , 23.) Comment tous ces préparatifs de combat ont-ils été détruits par cette petite ombre de l'ennemi?

Qu'en se condamnant ainsi lui-même, le solitaire ne laisse pas le trouble de son âme impuni, mais qu'il châtie sa chair par des jeûnes plus sévères et de plus longues veilles; qu'il expie, par une austérité plus grande, cette susceptibilité coupable, et qu'il déracine dans le désert, ces défauts dont il aurait dû se purifier dans la vie de communauté. Pour acquérir cette patience inaltérable et la préserver de toute atteinte, il faut penser que la loi de Dieu nous ordonne, non-seulement de ne pas nous venger des injures, mais de ne pas même nous en souvenir, afin d'éviter ainsi tout trouble et toute colère. Qu'y a-t-il de plus pernicieux pour l'âme que de se laisser aveugler par l'empportement, que de perdre la clarté de la lumière éternelle, et de ne plus contempler Celui qui est doux et humble de cœur? Je vous le demande, quoi de plus triste et de plus déplorable que d'oublier toute règle et toute mesure de justice et de prudence, et de voir un être raisonnable et sobre faire des choses qu'on n'excuserait pas dans un homme ivre ou privé de sens? Quiconque pèsera bien ces tristes conséquences supportera facilement, non-seulement tous les malheurs qui lui arriveront, mais encore toutes les injures et toutes les violences que ses ennemis les plus acharnés pourront lui faire, parce qu'il pensera qu'il n'y a rien de plus nuisible au monde que la colère, et de plus précieux que le calme de l'esprit et la pureté du cœur. Nous devons renoncer, non-seulement aux biens temporels, mais encore aux avantages spirituels qu'on ne peut acquérir et conserver sans perdre la paix de l'âme.

#### 15.

L'ABBÉ GERMAIN. Vous nous avez proposé , comme remède des plaies que causent la colère, la tristesse et l'impatience, d'aller au-devant des choses qui peuvent les exciter en nous ; devons-nous prendre les mêmes moyens pour combattre l'impureté? Devons-nous, pour éteindre le feu de la concupiscence, lui donner de nouveaux aliments; et n'est-il pas contraire à la chasteté, non-seulement de rechercher ce qui peut exciter en nous les mauvais désirs, mais d'y arrêter, même un instant, notre esprit.

#### 16.

L'ABBÉ JEAN. Voire question si sage a prévenu ce que j'allais vous dire, si vous ne m'aviez pas interrogé. Aussi vous comprendrez parfaitement ce que je vous dirai, puisque vous avez deviné ma réponse. La difficulté est facile à résoudre, lorsqu'on pose si bien le problème. Pour guérir les défauts dont nous avons parlé, les rapports avec nos semblables sont avanta-

geux, au lieu d'être nuisibles; car plus nous éprouvons vous des mouvements d'impatience, plus nous avons à nous repentir, et plus nous nous relevons promptement de nos chutes. Aussi, lorsque nous sommes dans la solitude, et que les hommes ne nous donnent pas de sujets de nous impatienter, nous devons nous procurer nous-mêmes les occasions de nous éprouver, afin de nous vaincre dans le combat et de nous mieux corriger. Mais il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de l'impureté. Il faut éloigner de nos sens tout ce qui pourrait les troubler, et bannir de nos âmes toute pensée dangereuse. Un simple souvenir est un danger pour les personnes qui sont encore faibles, et qui éprouvent des tentations en se rappelant quelques saintes femmes ou quelques histoires de la Bible. Aussi nos supérieurs évitent-ils très-sagement ces histoires, dans les lectures qui se font en présence de jeunes religieux.

Pour les parfaits certainement les occasions ne manqueront pas d'éprouver leur vertu, et de voir, dans la sincérité de leur coeur, s'ils possèdent la pureté véritable. Ceux qui sont vraiment chastes pourront s'exercer sur ce point comme sur les autres, et reconnaître s'ils ont arraché jusqu'à la racine du mal, en s'arrêtant quelquefois à des pensées qui pourraient les troubler. Mais je ne conseillerais jamais cette épreuve aux faibles qui ne peuvent songer à une femme sans être émus; l'épreuve serait plus nuisible que salutaire. Ils trouveraient ce qu'ils fuient, et l'essai qu'ils feraient serait le mal même. Pour celui qui est arrivé à un tel degré de pureté, qu'aucune image, aucune pensée voluptueuse ne peut le tenter et agiter ses sens, il aura la preuve qu'il est parvenu à une vertu parfaite. Il sera chaste, non-seulement dans son âme, mais aussi dans son corps, et s'il est obligé, par hasard, de toucher une femme, il n'en ressentira aucune émotion.

C'est ainsi que s'exprima l'abbé Jean; il termina la conférence, lorsqu'il vit approcher l'heure de none et du repas des religieux.

## **VINGTIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ PYNUPHE : DE LA PÉNITENCE ET DE LA SATISFACTION**

Nécessité de la pénitence. — Comment on reconnaît qu'on a satisfait pour ses péchés. — Moyens d'y parvenir. — Larmes et contrition sincères. — Charité, persévérance. — Intercession des saints. — Pardon des offenses. — Confiance dans la miséricorde infinie de Dieu. — Ne pas penser aux péchés dont le souvenir peut réveiller la concupiscence. — Pratiquer les vertus opposées à ses anciens défauts.

### **1.**

Je vais dire les enseignements que le saint abbé Pynuphe nous donna sur le but de la pénitence ; mais il semble que j'affaiblirais bien mon sujet, si je ne louais pas d'abord son admirable humilité. J'en ai déjà dit quelque chose, dans mon livre des Institutions, en parlant

du renoncement. (Livre IV, chap. XXX.) Je ne dois pas cependant craindre d'ennuyer le lecteur, en en parlant encore; car beaucoup peuvent lire ces conférences, sans connaître l'autre ouvrage, et les choses que je vais rapporter perdraient de leur autorité, si je ne disais rien du mérite de celui qui les a enseignées.

L'abbé Pynuphe était, comme je l'ai dit, prêtre et supérieur d'un grand monastère, près de la ville de Panephise, en Égypte. Ses vertus et ses miracles lui attirèrent une telle réputation dans toute la province, qu'il semblait récompensé de ses travaux en étant ainsi loué par les hommes; et il craignait que ces vains applaudissements ne lui fissent perdre la récompense éternelle. Il quitta donc secrètement son monastère, et se réfugia dans le désert des religieux de Tabenne. Ce n'était pas pour vivre dans la solitude et y mener cette existence que désirent avec tant de présomption les imparfaits, qui ne peuvent supporter le joug de l'obéissance dans les communautés. Il voulut se soumettre à la règle d'un grand monastère; et pour n'être pas trahi par son habit religieux, il en prit un séculier, et vint ainsi à la porte du couvent, où il demeura plusieurs jours, pleurant et se prosternant aux pieds de tout le monde pour obtenir son admission. On l'éprouva longtemps, en lui reprochant de n'être pas sincère dans ses bons desirs et de ne vouloir entrer que parce qu'il était vieux et qu'il manquait de pain; on l'admit enfin, et on le donna comme aide à un jeune religieux qui avait soin du jardin. Il s'acquitta de cet emploi avec une admirable humilité, exécutant non-seulement tout ce qu'on lui commandait, mais faisant encore tous les travaux qui répugnaient aux autres. Il y consacrait secrètement les heures de la nuit, et le matin les religieux étaient bien surpris de voir terminé un ouvrage dont ils ignoraient l'auteur. Trois ans se passèrent ainsi, et il se réjouissait de vivre dans cette dépendance et cet abaissement qu'il avait tant désirés, lorsqu'un frère qui le connaissait, arriva du monastère qu'il avait abandonné. Son changement de costume et ses fonctions le firent hésiter un instant; mais, après l'avoir bien considéré, il le reconnut et se jeta à ses pieds, au grand étonnement des autres religieux qui ne pouvaient se consoler, lorsqu'ils apprirent son nom, d'avoir employé à de vils travaux un prêtre si vertueux et d'une si grande réputation. Le saint abbé versa des larmes abondantes, et accusa le démon de l'avoir trahi parce qu'il était jaloux de son bonheur. Il fut reconduit à son monastère par tous les religieux qui voulurent l'accompagner. Mais il y resta peu de temps, les honneurs et l'autorité lui étaient insupportables, et il s'enfuit sur un vaisseau qui le transporta en Palestine, province de Syrie. On le reçut novice dans le monastère où nous étions, et l'abbé lui fit partager notre cellule; mais il ne put y cacher longtemps son nom et sa vertu. Il fut découvert comme la première fois, et reconduit avec toutes sortes d'honneurs à son monastère, où il fut enfin obligé de rester à son rang.

## 2.

Lorsque, peu de temps après, le désir de la perfection religieuse nous fit aller en Égypte, nous recherchâmes ce saint homme avec ardeur. Il nous reçut avec une bonté et une humi-

lité incroyables ; il nous regarda comme ses anciens compagnons de cellule, et voulut bien nous loger dans la sienne, qu'il avait construite dans l'endroit le plus retiré du jardin. C'est là qu'il donna publiquement à un jeune religieux, qui voulait suivre la règle du monastère, ces enseignements si élevés, si sublimes que nous avons rapportés, le plus brièvement que nous avons pu, dans le quatrième livre des Institutions (chapitre XXX.) Sa doctrine sur le renoncement nous parut si difficile à suivre, qu'il nous sembla que notre faiblesse ne pourrait jamais y atteindre. Le découragement que nous ressentions paraissait sur notre visage; et quand nous allâmes trouver le saint vieillard pour qu'il apaisât notre inquiétude, il nous demanda la cause de notre tristesse. L'abbé Germain lui répondit en gémissant :

3.

Vous nous avez enseigné le chemin d'un renoncement si parfait, vous nous avez révélé des secrets du ciel qui nous étaient si inconnus, que nous sommes vraiment tentés de découragement. Quand nous comparons la grandeur de l'œuvre à notre faiblesse et la vertu qu'elle exige à notre lâcheté, à notre paresse, il nous semble que non-seulement nous ne pourrions jamais atteindre ce degré, mais que nous descendrions même de celui où nous étions parvenus; car l'abattement qui nous accable nous fera tomber plus bas encore que nous ne sommes. Il n'y a qu'un remède à nos maux, mon père , c'est de nous dire quelque chose de la pénitence, de sa fin et surtout des marques d'une véritable satisfaction, afin que, rassurés sur l'expiation de nos fautes passées, nous puissions nous animer à atteindre la perfection que vous nous avez enseignée.

4.

L'ABBÉ PYNUPHE. Je suis ravi des preuves que vous me donnez de votre humilité profonde. Je l'avais déjà remarquée, lorsque j'habitais votre cellule, et je me réjouis de ce que vous accueillez si bien ce que nous vous disons, nous qui sommes les derniers des chrétiens ; vous faites plus , il me semble , que ce que nous enseignons, et je me rappelle que vos actions valent bien mieux que nos paroles. Vous cachez tellement votre mérite, qu'on peut croire que vous ne vous en doutez pas vous-mêmes, et que vous ignorez les vertus que vous pratiquez tous les jours. J'estime beaucoup cette disposition où vous êtes de paraître ne pas connaître la conduite des saints, comme si vous étiez novices, et je vais tâcher de vous exposer, en peu de mots, ce que vous demandez avec tant d'instance. Il faut bien vous obéir, malgré mon ignorance et mon peu de mérite , en souvenir de notre ancienne amitié.

Bien des personnes ont déjà, de vive voix ou par écrit, traité de la pénitence et de sa nécessité; ils ont montré qu'elle servait, lorsque Dieu était irrité de nos fautes passées et que sa justice allait en tirer vengeance, à lui résister en quelque sorte et arrêter, pour ainsi dire malgré lui, la main qui allait nous frapper. Vous savez ces choses; la lumière que vous avez

reçue d'en haut, votre étude continuelle des saintes Écritures, vous les ont apprises, dès le commencement de votre vie religieuse. Aussi ce n'est pas de la valeur de la pénitence que vous désirez être instruits, c'est sur son but et sur les marques d'une vraie satisfaction que vous m'interrogez ; et je vais tâcher de répondre à votre attente, le plus brièvement qu'il me sera possible.

## 5.

La marque d'une véritable et parfaite pénitence est de ne plus commettre les péchés dont nous nous repentons, et dont le remords troublait notre conscience; la marque d'une vraie satisfaction et du pardon reçu est d'avoir banni de son coeur toute affection à ses péchés. Car un homme peut être certain qu'il n'est pas pleinement délivré de ses anciennes passions, lorsqu'en s'appliquant à les expier, dans les gémissements et les larmes, les images des fautes qu'il a commises troublent encore son âme, je ne dis pas par un plaisir secret, mais par un simple souvenir. Celui donc qui cherche à satisfaire pour ses péchés, reconnaîtra qu'il en a reçu le pardon et qu'il en a fait pénitence, lorsqu'il n'y trouvera plus aucun attrait et que son imagination même n'en sera plus frappée. Nous avons dans notre conscience un juge de notre pénitence et de notre pardon; il prévient le jour du jugement, et, dès cette vie, nous montre si nous avons apaisé la justice divine. En un mot, nous pouvons croire que nous sommes délivrés de nos fautes passées, lorsque nous n'éprouvons plus dans notre coeur le moindre désir des plaisirs d'ici-bas.

## 6.

L'ABBÉ GERMAIN. Mais d'où pourra naître en nous cette componction sainte et salutaire que l'Écriture attribue au pénitent : « Je vous ai fait connaître mon péché et je ne vous ai pas caché mon injustice. J'ai dit : je confesserai contre moi-même mon injustice au Seigneur; » et comment pourrons-nous ajouter ensuite : « Vous avez remis l'iniquité de mon crime » ? (Ps. XXXI, 5.) Comment pourrons-nous, prosternés dans la prière, nous exciter aux larmes d'une confession sincère et mériter le pardon de nos fautes, selon cette parole : « Je laverai mon lit chaque nuit, j'arroserai ma couche de mes larmes » (Ps. VI, 7), si nous bannissons de notre coeur le souvenir de nos péchés que Dieu, au contraire, nous dit de garder avec soin : « Je ne me souviendrai pas de vos iniquités; mais, vous, ne les oubliez pas » ? (Is., XLIII, 25.) Aussi, non-seulement pendant mon travail, mais pendant ma prière même, je m'applique à me rappeler mes péchés, afin de m'exciter plus efficacement à une humilité sincère et une contrition parfaite du coeur, et de pouvoir dire avec le Prophète : « Voyez mon humilité et mes efforts, et pardonnez-moi tous mes péchés. » (Ps. XXIV, 18.)

7.

L'ABBÉ PYNUPHE. Vous m'avez interrogé, comme je l'ai dit, non pas sur la qualité de la pénitence, mais sur sa fin et sur les moyens de reconnaître qu'on a satisfait à Dieu ; je crois vous avoir répondu. Au sujet du souvenir des péchés, vous savez qu'il est très-utile et très-nécessaire à ceux qui font encore pénitence, afin qu'ils puissent s'écrier en frappant leur poitrine : « Je confesse mon iniquité , Seigneur, et mon péché est toujours devant moi » (Ps. L, 5); et encore : « Je penserai sans cesse à mon péché. » (Ps. XXXVII, 19.) Ainsi, tant que nous faisons pénitence et que nous sommes tourmentés du souvenir de nos fautes, il faut que la pluie de nos larmes éteigne le feu qui brûle notre conscience. Mais lorsque, après avoir persévéré longtemps dans cette humilité et cette contrition du coeur, ce souvenir s'efface; lorsque la grâce, la miséricorde divine ôte enfin de notre âme cette épine qui la blessait, nous devons espérer que nous avons obtenu le pardon de nos péchés et que nous en sommes entièrement purifiés. Nous ne pouvons cependant obtenir de Dieu cet oubli qu'en détruisant toutes nos anciennes passions et en arrivant à une véritable pureté de coeur.

Cette grâce n'est pas accordée aux lâches et aux négligents qui n'auraient fait aucun effort sur eux-mêmes. Il faut, pour l'obtenir, travailler sans cesse à effacer ses souillures dans les gémissements et les larmes; il faut crier vers Dieu, de toute son âme et par toutes ses oeuvres : « Je vous ai fait connaître mon péché, et je ne vous ai pas caché mon injustice » (Ps. XXXI, 5.) « Les larmes ont été mon pain de la nuit et du jour. » (Ps. XLI, 4.) C'est ainsi que nous mériterons d'entendre ces paroles : « Que ta voix se repose de ses gémissements et tes yeux de leurs larmes, parce que tes efforts sont récompensés, a dit le Seigneur » (Jérém., XXXI, 16), et Dieu nous dira encore: « J'ai effacé vos iniquités comme un nuage, et vos péchés comme une vapeur. » (Isaïe, XLIV, 22.) « Je suis celui qui efface vos iniquités à cause de moi-même, et je ne me souviendrai plus de vos péchés. »

(Isaïe, XLIII, 25.) L'âme délivrée des liens de ses péchés pourra crier vers Dieu dans sa reconnaissance : «Vous avez brisé mes liens; je vous sacrifierai une hostie de louange. » (Ps. CXV, 16.)

8.

Outre la grâce, qui est générale à tous les chrétiens, et le don précieux du martyre qui s'obtient par l'effusion du sang, il y a des fruits de pénitence qui assurent l'expiation complète des péchés. Le salut éternel n'est pas seulement promis à cette simple pénitence, dont saint Pierre a dit : « Faites pénitence et convertissez-vous , afin que vos péchés soient effacés » (Act., III, 19); comme saint Jean-Baptiste et Notre-Seigneur lui-même l'avaient dit aussi : « Faites pénitence , car le royaume du ciel est proche. » (S. Matth., III, 2.) La charité a la même force et nous délivre du fardeau de nos péchés, « car la charité couvre la multitude des péchés. » (I S. Pierre, IV, 8.) L'aumône aussi guérit nos blessures : « De même que l'eau

éteint le feu, l'aumône éteint le péché. » (Eccli., III, 33.) Le don des larmes purifie également de nos souillures; car David a dit : « Je laverai, toutes les nuits, ma couche; j'arroserai mon lit de mes larmes; » et pour montrer qu'il ne les a pas versées en vain, il ajoute : « Retirez-vous de moi, vous tous qui commettez l'iniquité, parce que le Seigneur a exaucé la voix de mes larmes. » (Ps. VI, 7.)

Dieu accorde la rémission des péchés à une humble confession, selon ce témoignage du Prophète : « J'ai dit : Je confesserai contre moi-même mon injustice au Seigneur, et vous avez pardonné l'impiété de mon péché » (Ps. XXXI, 5); et encore : « Confessez le premier vos iniquités, et vous serez justifié. » (Isaïe, XLIII, 24.) L'affliction du cœur et du corps nous sert aussi pour obtenir le pardon de nos fautes passées. « Voyez, dit David, mon abaissement et mes efforts, et pardonnez-moi toutes mes offenses. » (Ps. XXIV, 18.) Le principal moyen est de se corriger de ses défauts : « Otez de devant nies yeux la malice de vos pensées, cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien; cherchez la justice, secourez l'opprimé, protégez l'orphelin, défendez la veuve; et puis venez et adressez-vous à moi, dit le Seigneur. Quand même vos péchés seraient comme l'écarlate, ils deviendront comme la neige ; quand même ils seraient rouges comme la pourpre, ils deviendront blancs comme la laine. » (Isaïe, I, 13.)

Souvent l'intercession des saints obtient le pardon des fautes , car : « Celui qui sait que son frère pêche , mais pas mortellement, doit prier pour que Dieu sauve celui qui pêche sans aller jusqu'à la mort » (S. Jean, V, 16) ; et encore : « Lorsque l'un de vous est malade, qu'il s'adresse aux prêtres de l'Église et qu'ils prient sur lui, en l'oignant d'huile, au nom du Seigneur; et la prière de la foi sauvera le malade; le Seigneur le soulagera, et, s'il est dans le péché, il lui sera pardonné. » (S. Jacq., V, 14.) Quelquefois la miséricorde et la foi méritent le pardon de nos fautes, selon cette parole : « La miséricorde et la foi purifient les péchés. » (Prov., XV, 27.) Il en est de même de la conversion de ceux que nos paroles et nos avis ont sauvés : « Car celui qui convertit un pécheur et le sort de l'égarement de la vie, sauve aussi son âme de la mort et couvre la multitude de ses péchés. » (S. Jacq., V, 20.) L'indulgence que nous avons pour les autres nous obtient celle de Dieu même : « Si vous remettez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous remettra les vôtres. » (S. Matth., VI.<sup>22</sup>

Vous voyez combien la clémence du Sauveur nous ouvre d'entrées à sa miséricorde, afin qu'aucun de ceux qui désirent se sauver ne tombe dans le désespoir en voyant tant de moyens d'arriver à la vie. Si, à cause de votre santé, vous ne pouvez satisfaire pour vos péchés par les jeûnes, si vous ne pouvez pas dire avec David : « Mes genoux sont affaiblis par le jeûne et ma chair est changée par l'huile dont elle est privée » (Ps. CVIII, 24), « car j'ai man-

---

<sup>22</sup>Cette conférence présente quelques obscurités. Il faut se rappeler la doctrine du concile de Trente pour ne pas s'écarter de la vérité, et pour distinguer le péché, de la peine due au péché. Lieu seul a le pouvoir de remettre le péché, et c'est par le sacrement de pénitence qu'il le fait dans l'Église. La contrition parfaite ne l'efface qu'avec la volonté de le recevoir. Mais l'homme en état de grâce a différents moyens d'obtenir de la miséricorde divine la remise de la peine du péché. C'est ce que l'abbé Pynuphe veut expliquer.



gé la cendre comme du pain et j'ai mêlé à mon breuvage l'eau de mes larmes » (Ps. CI, 10), vous pouvez racheter vos péchés par l'aumône. Si vous ne pouvez faire l'aumône, quoique la pauvreté même puisse la faire, puisque Notre-Seigneur a préféré le denier de la veuve à tous les présents des riches et qu'il a promis de récompenser un verre d'eau donné en son nom, vous pourrez toujours vous purifier en changeant de vie. Si vous ne pouvez atteindre la perfection, en vous corrigeant de tous vos défauts, vous pouvez travailler avec zèle au salut de vos frères. Si vous dites que vous n'êtes pas propre à ce ministère, vous pouvez racheter vos péchés par une grande charité. Si votre tiédeur ne vous permet pas ce moyen, vous pouvez du moins demander des prières et recourir humblement à l'intercession des saints pour qu'ils obtiennent la guérison de vos blessures.

Enfin, qui est-ce qui ne peut dire avec componction : « Je vous ai fait connaître mon péché et je ne vous ai pas caché mon injustice, afin de pouvoir ajouter aussi avec le Prophète : « Et vous avez pardonné l'impiété de mon cœur »? (Ps. XXXI, 5.) Si la honte vous empêche de confesser vos fautes devant les hommes<sup>23</sup>, vous pouvez les avouer à Celui qui ne peut les ignorer et lui dire sans cesse : « Mon Dieu, je reconnais mon injustice, et mon péché est toujours devant moi; j'ai péché contre vous seul, et j'ai fait le mal en votre présence. » (Ps. L, 5.) Il vous épargne la honte de dire vos fautes publiquement, et il vous les pardonne, sans vous les reprocher devant les hommes. Avec ce remède si prompt et si certain, la miséricorde divine nous en offre un encore plus facile, puisqu'il dépend de notre volonté de nous faire pardonner nos offenses, en pardonnant celles des autres. Nous pouvons dire à Dieu : « Remettez-nous nos dettes comme nous les remettons à ceux qui nous doivent. » (S. Matth., VI, 12.)

Que celui donc qui désire avoir le pardon de ses péchés s'applique à profiter de tous ces moyens, et surtout qu'il ne se ferme pas, par l'endurcissement de son cœur, la source de la miséricorde divine qui coule si abondamment pour nous; car nous aurions beau prendre tous ces moyens, ils seraient insuffisants pour expier tous nos péchés, si la Bonté infinie ne les effaçait. Quand Dieu voit les efforts de nos âmes, il accorde à notre humble faiblesse des trésors de grâce. Il nous dit : « C'est moi, c'est moi qui efface vos iniquités, à cause de moi-même, et maintenant je ne me souviendrai plus de vos péchés. » (Isaïe, XLIII, 25.) Quiconque fera ce que nous venons de dire obtiendra la grâce de satisfaction par ses jeûnes et par la mortification de son cœur et de son corps; car il est écrit : « Il n'y a pas de rémission sans le sacrifice du sang » (Hébreux, IX, 7); et cela est juste : « Car la chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu. » (I Cor., XV, 50.) Celui qui empêche le glaive de l'esprit, qui est la parole de Dieu, de répandre le sang, encourt certainement cette malédiction du prophète Jérémie : « Maudit soit qui détourne son épée du sang. » (Jérémie, XLVII, 10.) C'est ce glaive qui répand, par une effusion salutaire, ce sang coupable qui est

---

<sup>23</sup>Il est évident qu'il ne s'agit pas ici de la confession à un prêtre, mais de la confession publique, en usage dans les premiers siècles de l'Église.

la matière du péché; c'est ce glaive qui coupe et retranche ce qu'il y a dans nos membres de charnel et de terrestre, qui nous fait mourir à nos passions, pour nous faire vivre en Dieu par la force des vertus.

On ne pleure plus alors au souvenir de ses fautes, mais on pleure dans l'espérance des joies futures. L'âme ne s'occupe plus des maux passés, mais des biens à venir; ses larmes ne sont plus des larmes de repentir mais des larmes de joies, en pensant au bonheur du ciel. Elle oublie ce qui est derrière elle, c'est-à-dire les passions de la chair, pour ne tendre qu'à ce qui est devant elle, c'est-à-dire vers la vertu et les dons spirituels.

## 9.

Quant aux pensées dont vous parliez tout à l'heure, je crois qu'il ne faut pas chercher à vous les rappeler, mais qu'il faut, au contraire, en chasser le souvenir, lorsqu'il se présente malgré vous; car il empêche l'âme du solitaire de contempler la pureté divine, et la reporte au milieu des souillures du monde et de l'infection des vices. En vous rappelant ce que vous avez fait autrefois par sensualité ou par ignorance, vous avez beau n'y trouver aucun plaisir, vous n'en respirez pas moins un principe de contagion, qui empeste votre âme, et y détruit le parfum des vertus. Ainsi, lorsque le souvenir de vos fautes passées se présente, il faut s'en détourner, comme un homme honnête et grave s'éloigne de la courtisane qui viendrait lui parler et le tenter sur la voie publique. Si cet homme ne s'en détourne aussitôt, s'il s'arrête un seul instant à écouter ses paroles déshonnêtes, il aura beau résister à ses provocations, sa réputation en souffrira toujours auprès de ceux qui l'auront aperçu. Nous devons fuir de même tous les souvenirs qui pourraient nous corrompre, et en détourner promptement notre pensée, comme nous le conseille Salomon : « Fuyez promptement, ne demeurez pas dans le même lieu; évitez le moindre regard » (Prov., v, 8.), de peur que les anges en nous voyant arrêtés à ces pensées déshonnêtes, ne puissent pas dire en passant : « Que la bénédiction du Seigneur soit sur vous; nous vous bénissons au nom du Seigneur. » (Ps. CXXVIII, 8.) Il est impossible que l'âme se conserve dans de saintes pensées, lorsque le cœur s'arrête aux choses honteuses de la terre. La parole de Salomon est vraie : « Quand vos yeux se fixeront sur la femme étrangère, votre bouche dira des paroles coupables. Vous serez comme le pilote qui s'endort au milieu des flots, et qui perd son gouvernail dans la tempête. Vous direz : Ils m'ont frappé, et je ne l'ai pas senti; ils se sont moqués de moi, et je ne m'en suis pas aperçu. » (Prov., XXIII, 31)

Il faut donc éloigner de nous, non-seulement les pensées coupables, mais encore celles qui sont basses et terrestres, afin d'élever toujours notre esprit vers le ciel, comme Notre-Seigneur nous le recommande, en disant : « Où je suis, mon serviteur doit être aussi. » (S. Jean, XII, 26.) Car il arrive souvent qu'en pensant à leurs chutes, ou à celles des autres pour les déplorer, des personnes inexpérimentées finissent par y trouver un plaisir secret; et ce

qui semblait commencer par un sentiment de piété, se termine par une véritable impureté : « Il y a des voies qui paraissent droites aux hommes, et qui conduisent à la fin au fond de l'enfer. » (Prov., XIV, 12.) Nous devons donc nous exciter à la componction du cœur plutôt par la recherche des vertus et le désir du ciel, que par le souvenir dangereux de nos fautes; car si nous voulons nous tenir sur un cloaque et en remuer la boue infecte, nous serons exposés à des exhalaisons mortelles.

#### 10.

Nous pouvons donc, comme nous l'avons dit, espérer que nous avons satisfait pour nos fautes passées, lorsque nous aurons retranché de notre cœur les mouvements et les affections qui nous les ont fait commettre. Que personne, cependant, ne croie obtenir cette grâce autrement qu'en fuyant les causes et les occasions de ces fautes. Si, par exemple, il est tombé dans l'impureté par une trop grande familiarité avec les femmes, qu'il évite avec soin jusqu'à leur présence. S'il s'est laissé entraîner à des excès de vin et de nourriture, qu'il punisse sa gourmandise par des jeûnes plus sévères. Si le désir de l'argent et l'amour des richesses l'ont corrompu et poussé au parjure, au vol, à l'homicide, au blasphème, qu'il ait en horreur tout ce qui peut exciter l'avarice. Si c'est l'orgueil qui le porte à la colère, qu'il le combatte par une humilité profonde. Ainsi, pour éteindre chaque péché, il faut détruire la cause et l'occasion par laquelle ou pour laquelle nous l'avons commis : c'est le moyen de nous guérir de nos fautes passées, et d'arriver même à les oublier.

#### 11.

Ce que nous disons de cet oubli, regarde seulement les péchés capitaux, qui sont condamnés par la loi de Moïse, mais qu'une conversion sincère efface lorsqu'elle détruit l'affection, et rend la satisfaction parfaite. Quant à ces fautes légères dans lesquelles, comme il est écrit, « le juste tombe sept fois par jour et se relève » (Prov., XXIV, 16), les moyens ne manqueront pas d'en faire pénitence. Nous péchons tous les jours par ignorance, par oubli, par pensées, par paroles, par nécessité, ou par faiblesse, volontairement ou malgré nous; et c'est pour cela que David, dans sa prière, demande à Dieu sa miséricorde et son pardon : « Qui peut comprendre les fautes? Purifiez-moi de celles qui sont cachées, et pardonnez à votre serviteur celles des autres. » (Ps. XVIII, 13.) Saint Paul dit aussi : « Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je déteste; » et il s'écrie en gémissant : « Malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? » (Rom., VII, 24.)

Nous tombons naturellement avec une telle facilité dans ces fautes, que malgré nos soins et notre vigilance, il est impossible de les éviter entièrement. Le disciple que Jésus aimait le dit formellement : « Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous. » (I S. Jean, I, 8.) Il ne suffit donc pas à celui

qui aspire à la perfection, au but de la pénitence, de s'éloigner de tout ce qui est défendu, il faut encore ne jamais se lasser de progresser dans les vertus qui sont les preuves d'une satisfaction véritable; car ce n'est pas assez de s'abstenir des péchés honteux et infects que Dieu déteste, on doit aussi s'efforcer d'acquérir cette bonne odeur des vertus qui lui est agréable, par la pureté du coeur et par la perfection de la charité apostolique.

Tels sont les enseignements que nous donna l'abbé Pynuphe, sur la fin de la pénitence et les marques de la satisfaction. Il eut la bonté de nous inviter à rester dans son monastère; mais comme nous désirions visiter le désert de Schethé, dont la réputation était si grande, il ne s'opposa pas à notre dessein.

## **VINGT-UNIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ THÉONAS : DU JEUNE ET DU TEMPS PASCAL**

Histoire de l'abbé Théonas. — De la perfection évangélique. — Nature et condition du jeûne. — Des choses bonnes, mauvaises et indifférentes. — Le jeûne ne doit être qu'un moyen d'acquérir la vertu. — Explication des cinquante jours du temps pascal. — Des dîmes et des prémices à offrir à Dieu. — De la loi et de la grâce.

### **1.**

Avant de rapporter la conférence que nous eûmes avec le saint abbé Théonas, je crois qu'il est nécessaire de dire un mot de sa conversion, afin que le lecteur puisse mieux apprécier son mérite et sa vertu. Il était jeune encore, lorsque ses parents l'obligèrent à se marier. Ils voyaient dans un honnête mariage un moyen de conserver sa pureté, et de le préserver des dérèglements de son âge. Après avoir vécu cinq ans avec sa femme, il vint voir l'abbé Jean<sup>24</sup>, qui avait été chargé alors, à cause de son mérite et de sa sainteté, de l'administration de son monastère. Ces fonctions n'étaient pas confiées au caprice ou à l'ambition; on n'y arrivait que par le choix de tous les anciens, qui en faisaient une prérogative de l'âge et un témoignage d'estime pour ceux que leur foi et leur sainteté élevaient au-dessus des autres. Le jeune Théonas vint donc trouver l'abbé Jean, et lui apporter quelques pieuses offrandes avec d'autres personnes riches qui s'empressaient de donner au saint vieillard la dîme ou les prémices de leur récolte. Le bon religieux, en recevant leurs présents, voulut les récompenser, comme le recommande l'Apôtre (I Cor., IX, 11), en semant les biens spirituels dans ceux dont il moissonnait les biens temporels. Il leur adressa donc cette exhortation :

---

<sup>24</sup>Voir la dix-neuvième conférence, page 147.

2.

Je me réjouis, mes fils bien-aimés, de votre pieuse générosité, et je reçois avec reconnaissance ces offrandes dont la dispensation m'est confiée, parce que je vois avec quelle fidélité vous présentez à Dieu, pour les besoins de ses pauvres, les prémices et la dîme de vos biens, comme un sacrifice de bonne odeur. Je ne doute pas que le Seigneur n'accepte la part que vous lui donnez, et ne bénisse le reste de vos biens comme vous l'espérez, et qu'il ne vous en récompense largement dès cette vie, selon sa promesse :

« Honorez Dieu du produit de vos travaux, et donnez aux pauvres les prémices de vos fruits, afin que vos greniers soient remplis de l'abondance de votre froment, et que vos pressoirs regorgent de vin. » (Prov., III, 9.) En le faisant fidèlement vous accomplissez la justice de l'ancienne loi; c'était autrefois une grande faute de ne pas l'observer, et ceux qui lui obéissaient, n'arrivaient pas cependant à la perfection.

3.

Le commandement de Dieu avait consacré la dîme à l'usage des lévites, et les prémices aux prêtres (Nomb., V, 18.) La règle des prémices était que la cinquantième partie des fruits ou des animaux, serait employée au service du temple ou de ses ministres. Cette taxe fut diminuée par les tièdes, et augmentée, au contraire, par les plus fervents. Les uns donnaient la soixantième, les autres la quarantième partie de leurs revenus. C'est ainsi que les justes, pour lesquels la loi n'est pas établie (I Tim., I, 9), montrent qu'ils ne sont pas sous la loi; car non-seulement ils l'accomplissent, mais ils la dépassent. Leur dévotion est une loi supérieure, qui leur fait ajouter volontairement, aux obligations de tous, une observance plus parfaite.

4.

Ainsi nous voyons Abraham dépasser ce que la loi devait commander, lorsque, après avoir vaincu quatre rois, il ne voulut rien garder des dépouilles de Sodome que lui donnait sa victoire, et que le suppliait d'accepter le roi même qu'il avait dépouillé. Il prit le nom de Dieu en témoignage, et s'écria : « Je lève la main vers le Dieu très-haut, qui a fait le ciel et la terre, et je jure que je ne prendrai rien de ce qui est à vous, depuis un fil de votre vêtement jusqu'à la courroie de votre chaussure. » (Gen., XIV, 22-23.) David aussi dépassa les préceptes de la loi, lorsqu'au lieu de rendre le mal pour le mal, comme Moïse le permettait, non-seulement il ne le fit pas, mais qu'il aima, au contraire, ceux qui le persécutaient, pria Dieu pour eux, les pleura et vengea leur mort. Élie et Jérémie prouvèrent qu'ils n'étaient pas sous la loi, lorsque, pouvant se marier, ils aimèrent mieux cependant rester vierges. Élisée et les prophètes, ses disciples, s'élevaient au-dessus des prescriptions mosaïques, selon le témoignage de saint Paul : « Ils allaient vêtus de peaux de brebis et de chèvres; ils étaient

tourmentés, affligés, manquant de tout, ces hommes dont le monde n'était pas digne; ils erraient dans les solitudes et les montagnes, habitant les antres et les profondeurs de la terre. (Héb, XI, 37.)

Que dirai-je des enfants de Jonabad, fils de Rechab, répondant au prophète Jérémie qui leur offrait du vin de la part du Seigneur : « Nous ne boirons pas de vin, parce que notre père Jonabad, fils de Rechab, nous a dit : Vous ne boirez jamais de vin, vous et vos fils; vous ne bâtirez pas de maison; vous n'ensemencerez pas; vous ne planterez pas de vignes, et vous n'en posséderez pas; mais vous habiterez toute votre vie sous des tentes. » (Jér., XXXV, 6.) Aussi méritèrent-ils d'entendre dire par le Prophète : « Voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : « Il y aura toujours, de la race de Jonabad, fils de Rechab, un homme qui marchera en ma présence toute sa vie. » (Ibid., 19.) Tous ceux-là ne se contentent pas d'offrir leur dîme à Dieu; mais ils méprisent leurs biens, pour s'offrir à Dieu, eux et leurs âmes, que rien ne peut compenser, comme Notre-Seigneur le dit dans l'Évangile : « Que pourra donner l'homme, en échange de son âme? » (S. Matth., XVI, 26.)

## 5.

Pour nous qui ne sommes plus soumis aux prescriptions légales, mais qui avons entendu cette parole de l'Évangile : « Si vous voulez être parfaits, allez, vendez tout ce que vous avez; donnez-le aux pauvres et vous aurez un trésor dans le ciel; venez et suivez-moi » (S. Matth., XIX, 21), nous devons savoir, lorsque nous offrons à Dieu la dîme de nos biens, que nous sommes sous le joug de la loi, et que nous ne sommes pas encore parvenus à la perfection évangélique, qui procure à ceux qui la pratiquent, non-seulement le bonheur de la vie présente, mais encore celui de la vie éternelle. La loi ne promet pas à ceux qui l'observent le royaume du ciel; mais seulement la félicité d'ici-bas : « Celui qui fera ces choses, vivra en elles. » (Lévit., XVIII, 5.) Tandis que Jésus-Christ dit à ses disciples : « Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume du ciel leur appartient. » (S. Matth., V, 3.) « Celui qui abandonnera sa maison, ou ses frères, ou ses soeurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses champs, en mon nom, recevra le centuple, et possèdera la vie

éternelle. » (S. Matth., XIX, 29.) Et c'est justice; car il est bien plus méritoire de renoncer, non-seulement aux choses défendues, mais encore aux choses permises, et d'y renoncer par amour pour Celui qui en a permis l'usage à notre faiblesse.

Si ceux qui offrent à Dieu la dîme de leurs biens selon l'ancienne loi, ne peuvent atteindre la perfection évangélique, vous devez comprendre combien s'en éloignent ceux qui ne l'offrent même pas. Comment peuvent-ils participer aux grâces de la loi nouvelle, quand ils négligent d'observer les préceptes plus légers de la loi ancienne? Le législateur en déclare l'accomplissement facile, puisqu'il maudit ceux qui n'y obéissent pas : « Maudit soit, dit-il,

celui qui ne restera pas fidèle à tout ce qui est écrit dans la loi pour l'accomplir » (Deut., XXVII, 26) ; tandis que l'Évangile, à cause de l'excellence et de la sublimité de ses préceptes, dit seulement : « Que celui qui peut comprendre comprenne (S. Matth., XIX, 12) le langage de Moïse, indique la facilité du commandement : « Je prends, dit-il, aujourd'hui à témoin le ciel et la terre que, si vous ne gardez pas les préceptes du Seigneur, votre Dieu, vous périrez et disparaîtrez de la terre. » Jésus-Christ montre, au contraire, la beauté sublime de ses préceptes, en les donnant plutôt comme des exhortations que comme des ordres : Si vous voulez être parfait, faites ceci ou cela. Moïse impose un fardeau qu'on est inexcusable de refuser, tandis que saint Paul n'offre qu'un conseil aux hommes de bonne volonté qui travaillent à leur perfection. Car il ne fallait pas ordonner d'une manière générale, et exiger, pour ainsi dire, légalement de tout le monde, des choses si élevées, que tous ne pouvaient pas les accomplir; il valait mieux les proposer comme conseil, afin que les forts puissent atteindre la perfection, tandis que les faibles, qui ne peuvent arriver à l'âge parfait du Christ, tout en paraissant obscurcis par l'éclat des autres, soient cependant préservés de la malédiction de la loi, et évitent ainsi les maux présents et les châtimens éternels.

Notre-Seigneur n'oblige donc personne, par un précepte formel à la pratique de ces grandes vertus, mais il y engage notre libre arbitre, et nous invite par les conseils salutaires qu'il nous donne, et le désir de la perfection qu'il nous inspire. Quand il y a obligation, il y a nécessité; quand il y a nécessité, il y a difficulté ; quand il y a difficulté, il y a négligence ; quand il y a négligence, il y a péché; quand il y a péché, il doit y avoir châtiment. Mais aussi ceux qui obéissent seulement aux préceptes rigoureux de la loi évitent plutôt la peine dont elle les menace, qu'ils ne méritent des récompenses.

## 6.

L'Évangile, en élevant les forts aux vertus les plus sublimes, ne laisse pas cependant tomber les faibles dans le dernier relâchement. Il accorde aux parfaits la plénitude du bonheur, et aux autres le pardon de leur faiblesse. La loi ancienne, au contraire, place ceux qui l'observent dans un certain mi-lieu, entre la punition de ceux qui la violent, et la gloire des parfaits. C'est là une position basse et misérable. Ne trouveriez-vous pas bien malheureux en ce monde, un homme qui travaillerait beaucoup pour éviter d'être mis au rang des criminels, sans pouvoir jamais partager les richesses, les honneurs et la gloire de ceux qu'on estime.

## 7.

C'est donc à nous maintenant de voir si nous voulons vivre sous la grâce de l'Évangile ou sous la terreur de la loi; car tous doivent choisir nécessairement un de ces deux états comme règle de leurs actions. La grâce de Jésus-Christ guide ceux qui font plus que la loi

n'ordonne, tandis que la loi enchaîne les autres, comme des esclaves et des débiteurs. Celui qui n'observe pas la loi ne peut atteindre la perfection de l'Évangile, quoiqu'il se glorifie d'être chrétien, et racheté par la grâce du Sauveur. Il ne faut pas croire que ceux-là seulement sont sous le joug de la loi, qui refusent de l'accomplir; on lui est encore soumis quand on se contente de faire ce qu'elle commande; car ce n'est pas porter des fruits dignes de sa vocation et de la grâce de Jésus-Christ, qui ne dit pas : « Vous offrirez au Seigneur, votre Dieu, la dîme et les prémices, » mais bien : « Allez et vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel; venez et suivez-moi. (S. Matth., XIX, 21. — S. Luc, XVIII, 22.) Et pour montrer la beauté de la perfection au disciple qui l'interroge, Notre-Seigneur ne lui accorde pas un seul instant pour ensevelir son père, parce que l'amour de Dieu doit l'emporter sur l'amour des hommes.

#### 8.

Ces paroles de l'abbé Jean inspirèrent au bienheureux Théonas un ardent désir de la perfection évangélique; et cette divine semence germa dans son coeur, comme dans une terre bien préparée. Ce qui l'humiliait et le touchait davantage, c'est que le saint vieillard lui avait dit que, non-seulement il n'avait pas atteint la perfection de l'Évangile, mais qu'il avait à peine satisfait aux préceptes de la loi. Quoiqu'il eût l'habitude de remettre, tous les ans, aux représentants de l'Église, la dîme de ses récoltes, il n'avait jamais entendu dire qu'il devait les prémices; et quand même il les eut données, il fallait donc reconnaître qu'il était encore éloigné de la perfection de l'Évangile. Il retourna chez lui, tout triste et tout rempli des sentiments d'une componction salutaire. Sa résolution était prise, et il fit tous ses efforts pour la faire partager à sa femme. Il la suppliait, jour et nuit avec larmes, de vouloir bien désormais servir Dieu dans la continence et la chasteté; il lui représentait qu'il ne fallait jamais différer sa conversion, et hésiter à embrasser une vie plus parfaite, en s'imaginant que la force de l'âge nous mettait à l'abri des menaces de la mort, puisque les enfants et les jeunes gens mouraient comme les vieillards.

#### 9.

Sa femme ne voulut jamais se rendre à ses instantes prières; elle déclarait qu'elle était trop jeune pour renoncer à lui, et qu'il serait responsable des fautes qu'elle pourrait faire, s'il brisait ainsi entre eux les liens sacrés du mariage. Théonas s'étendait alors sur les misères de l'homme et les faiblesses de la nature; il lui disait combien il est dangereux d'être toujours exposé aux désirs de la chair, et il ajoutait qu'il n'était pas permis de renoncer au bien que Dieu nous avait montré, et qu'il était plus mal de le négliger, après l'avoir connu, que de ne pas l'aimer avant de le connaître. Il lui semblait qu'il devenait prévaricateur, s'il préférait aux trésors célestes qu'il avait trouvés, les plaisirs grossiers de la terre. Tout âge et tout sexe avait droit à cette perfection sublime, à laquelle tous les membres de l'Église étaient



appelés, puisque l'Apôtre disait : « Courez de manière à remporter le prix. » (I Cor., IX, 24.) Les lenteurs des lâches ne devaient pas retarder l'ardeur de ceux qui voulaient avancer; et c'était aux faibles d'être excités par l'exemple des forts, plutôt qu'aux forts d'être arrêtés par la paresse des faibles. Aussi voulait-il renoncer au siècle et mourir au monde, afin de pouvoir vivre tout à Dieu; et s'il ne pouvait être assez heureux pour se donner à Jésus-Christ avec sa compagne, il aimait mieux se sauver en renonçant à la moitié de lui-même, et entrer ainsi dans le royaume des cieux, que de se perdre tout entier.

Si Moïse, disait-il, permettait aux Juifs de se séparer de leurs femmes, à cause de la dureté de leur cœur, pourquoi Jésus-Christ ne permettrait-il pas de le faire par amour de la chasteté. Notre-Seigneur ne met-il pas la femme au nombre des affections qu'il faut savoir sacrifier. Ce n'est pas la loi seulement, c'est lui-même qui recommande l'amour des pères, des mères et des enfants; et cependant il ordonne, pour l'honneur de son nom et par désir de la perfection, de les abandonner et même de les haïr. N'a-t-il pas dit : « Quiconque abandonnera, en mon nom, sa maison, ou ses frères, ou ses soeurs, ou son père, ou sa mère, ou son épouse, ou ses enfants, ou ses champs, recevra le centuple et possèdera la vie éternelle. » (S. Matth., XIX, 21.) Il met si haut cette perfection qu'il ne permet pas qu'on lui oppose cet amour qu'on doit à son père et à sa mère, et qui est, selon saint Paul, le premier commandement : Honorez votre père et votre mère, c'est le premier commandement de la loi, afin que vous soyez heureux et que vous viviez longtemps sur la terre. (Éph., VI, 2.) Notre-Seigneur veut cependant qu'on sacrifie ce devoir à son amour.

Il est évident que l'Évangile qui défend de rompre les liens du mariage, hors le cas d'adultère, promet de récompenser au centuple ceux qui renoncent au joug de la chair par désir de la chasteté. Si donc je vous persuade de choisir comme moi la meilleure part, en nous consacrant tous les deux au service de Dieu, pour éviter les peines éternelles, je ne renonce pas à la charité qui nous unit et je vous en aimerai, au contraire, davantage. Je vous reconnaitrai et je vous honorerai comme un aide que Dieu m'a donné. Je vous resterai uni en Jésus-Christ d'une manière indissoluble, et je ne me séparerai pas de celle que la loi m'a donnée, pourvu qu'elle fasse ce que veut l'auteur de la loi. Mais si au lieu de m'aider vous voulez me tenter, si au lieu d'être un secours vous aimez mieux être un danger, si vous croyez que le sacrement du mariage ne doit avoir d'autre effet que d'être un obstacle à votre salut et de me priver de la grâce que m'offre le Sauveur, je vous déclare que je suis prêt à suivre les conseils de l'abbé Jean, ou plutôt ceux de Jésus-Christ, et que jamais une affection de la terre ne me privera des biens du ciel ; car il est dit : « Celui qui ne hait pas son père et sa mère, ses frères et ses sœurs, son épouse, ses biens et son âme même, ne peut être mon disciple. » (S. Luc, XIV, 26.)

Tous les raisonnements de Théonas ne purent persuader sa femme ; et quand il vit qu'elle persistait dans son obstination, il lui dit : « Si je ne puis vous sauver de la mort, vous ne

pouvez me séparer du Christ; il m'est plus sûr de faire divorce avec vous qu'avec Dieu. Il obéit aussitôt à la grâce qui l'inspirait et n'affaiblit par aucun retard l'ardeur de son désir. Il abandonna sur-le-champ tous ses biens et se rendit au couvent. Il se fit remarquer en si peu de temps par l'éclat de son humilité et de sa sainteté, qu'après la mort de l'abbé Jean, d'heureuse mémoire, et celle du saint homme Élie, son digne successeur, il fut choisi à l'unanimité pour administrer les biens du monastère.

#### 10.

Que personne ne pense que nous avons rapporté ces choses pour engager quelqu'un à rompre les liens du mariage; nous sommes bien loin de les condamner, et nous disons avec l'Apôtre : « Le mariage est honorable en tout, et le lit nuptial est sans souillure. » (Hébr., XIII, 4.) Nous avons voulu seulement raconter fidèlement la conversion de cet homme qui se donna à Dieu d'une manière si singulière. Je demande donc en grâce au lecteur qui blâme ou qui approuve sa conduite de ne pas m'en rendre responsable et d'en reporter le reproche ou la louange à son auteur. Pour moi, je ne me suis pas prononcé sur cette action; je l'ai racontée seulement, et il me semble juste qu'on me mette en dehors de toutes les discussions qui peuvent avoir lieu à ce sujet. Que chacun donc en juge comme il lui plaira; mais qu'il craigne de se croire plus équitable et plus saint que Dieu même, qui s'est prononcé pour ce religieux, en lui accordant, comme aux Apôtres, le don des miracles. Je ne dis rien du sentiment de tant de vénérables solitaires qui, non-seulement ne l'ont pas blâmé, mais l'ont formellement approuvé, puisqu'ils l'ont préféré à des hommes très-recommandables, en lui confiant l'administration du monastère. Il me semble que tant de saints personnages n'ont pu se tromper dans un jugement que Dieu a confirmé par un si grand nombre de miracles.

#### 11.

Mais revenons à la conférence que j'ai promis de rapporter. Le saint abbé Théonas étant venu nous visiter dans notre cellule, au temps de Pâques, nous nous assîmes un peu à terre, après avoir récité l'office du soir, et nous lui demandâmes pourquoi les religieux tenaient tant à ne pas s'agenouiller, pendant les cinquante jours du temps pascal, en faisant leurs prières, et pourquoi il évitait de jeûner jusqu'à l'heure de none. Cet usage nous étonnait d'autant plus qu'il n'était pas suivi de la même manière dans les autres monastères de Syrie. L'abbé Théonas nous l'expliqua ainsi.

#### 12.

L'ABBÉ THÉONAS. Nous devons tellement respecter l'autorité de nos frères et la tradition qu'ils nous ont laissée, que nous les acceptons sans même les comprendre et que nous leur obéissions aussi fidèlement qu'autrefois. Cependant , puisque vous désirez savoir le

principe et les causes de notre observance, je vais vous dire, en peu de mots, les explications que nous en ont données nos supérieurs. Mais avant de vous citer le témoignage des saintes Écritures, examinons, si vous le voulez bien, un instant, la nature du jeûne et ses conditions. Les textes sacrés seront plus utiles ensuite à notre discussion.

La divine sagesse nous dit dans l'Écclésiaste, qu'il y a un temps pour toutes les choses, qu'elles soient heureuses ou qu'elles nous paraissent contraires : « Toute chose a son temps, et tout ce qui est sous le ciel a son moment qui lui est propre. Il y a temps de naître et temps de mourir, temps de planter et temps d'arracher ce qui est planté, temps de tuer et temps de guérir, temps de détruire et temps d'édifier, temps de pleurer et temps de rire, temps de gémir et temps de danser, temps de jeter des pierres et temps de les ramasser, temps de s'embrasser et temps de se séparer, temps d'acquérir et temps de perdre, temps de retenir et temps de renvoyer, temps de rompre et temps de renouer, temps de se taire et temps de parler, temps d'aimer et temps de haïr, temps de guerre et temps de paix; » et l'Écclésiaste ajoute : « Parce que chaque chose, chaque action a son temps. » (Eccl., III, 2-11.) Il reconnaît pour bon que ce qui se fait dans le temps convenable. Ainsi une chose qui serait bonne, si elle était faite en son temps, pourrait devenir inutile et nuisible, si elle était faite à contre-temps. Il faut accepter tout ce qui est bon ou mauvais par soi-même et qui, par conséquent, ne peut pas changer, comme la justice, la prudence, la force, la tempérance et les autres vertus, ou bien les vices qui leur sont contraires; car les vertus ne peuvent être appelées des maux et les vices dès biens; mais pour les choses qui sont indifférentes en elles-mêmes, c'est par leur usage qu'elles deviennent bonnes ou mauvaises; elles ne le sont pas naturellement. Les dispositions et le temps où on les fait, les rendent seulement utiles ou dangereuses.

### 13.

Cherchons maintenant ce qu'est le jeûne et si nous devons le mettre au nombre des choses bonnes qui ne peuvent devenir mauvaises, comme nous l'avons dit pour la justice, la prudence, la force et la tempérance, ou si c'est une chose intermédiaire qu'on puisse faire utilement, mais aussi négliger sans se rendre coupable, une chose qu'il soit quelquefois blâmable de pratiquer et quelquefois louable d'omettre. Si nous mettons le jeûne au rang des vertus, nous regardons l'abstinence des aliments comme un bien essentiel, et leur usage deviendra dès lors criminel; car il est certain que ce qui est essentiellement contraire au bien est essentiellement un mal. L'autorité des saintes Écritures ne nous permet pas de considérer ainsi le jeûne. Si nous jeûnions en pensant que c'est un péché de prendre de la nourriture, nous ne retirerions aucun fruit de notre abstinence; nous deviendrions, au contraire, coupables d'un sacrilège, selon saint Paul, « en nous abstenant des aliments que Dieu a créés pour que les fidèles et ceux qui connaissent la vérité en usent avec action de grâces; car toutes les créatures de Dieu sont bonnes, et il ne faut rien rejeter de ce qui mérite notre

reconnaissance. » (I Tim., IV, 3.) « Lorsqu'un homme croit une chose impure, elle devient impure pour lui. » (Rom., XIV, 14.) Nous ne voyons pas que personne ait été condamné pour avoir usé de nourriture, à moins qu'avant ou après cet usage, il n'y eût quelque chose qui motivât sa condamnation.

#### 14.

Une preuve manifeste que le jeûne est une de ces choses neutres, indifférentes en elles-mêmes, c'est que s'il rend juste celui qui le garde, il ne fait pas condamner celui qui le transgresse, à moins qu'on ne punisse le violement d'un précepte plutôt que l'usage de certains aliments. Ce qui est essentiellement bien, au contraire, doit toujours être pratiqué, et celui qui le néglige tombe nécessairement dans le péché. Le mal essentiel n'est jamais non plus permis; il est nuisible de sa nature, et celui qui le commet ne peut faire qu'il soit bon et louable en quelque manière. Ainsi nous voyons que toutes les choses qui ont leurs conditions et leurs époques déterminées, et qui sanctifient ceux qui les pratiquent, sans cependant rendre coupables ceux qui les omettent, sont d'elles-mêmes neutres ou indifférentes. Tels sont le mariage, l'agriculture, les richesses, les profondeurs de la solitude, les veilles, la lecture et la méditation des livres saints, les jeûnes, enfin, dont nous nous entretenons. Aucun précepte divin, aucun texte de l'Écriture ne nous oblige tellement à ces choses que ce soit un péché de ne pas en user ou de les interrompre. Tout ce qui est positivement ordonné doit être fait sous peine de péché mortel; mais ce que Dieu conseille plutôt qu'il ne le commande, est utile quand on le fait, sans nuire quand on ne le fait pas. Ainsi nos pères nous ont recommandé de pratiquer ces choses, avec prudence et discrétion, en tenant compte des causes, du lieu, des circonstances, du temps. Car si on les fait à propos, elles deviennent bonnes, tandis qu'elles sont nuisibles quand on les fait inconsidérément. Si, par exemple, un religieux voulait jeûner, lorsque son frère vient le visiter et qu'il doit le recevoir comme Jésus-Christ même, n'y aurait-il pas là une faute, une inhumanité plutôt qu'un acte de religion digne de louange. Lorsque la langueur et la faiblesse du corps réclament plus de nourriture pour réparer ses forces, ne serait-on pas, en ne voulant rien diminuer de son abstinence, cruel et homicide envers soi-même, plutôt que sage et désireux de son salut? Lorsque la célébration d'une fête adoucit les austérités de la pénitence, celui qui voudrait continuer la rigueur de son jeûne devrait être considéré plutôt comme un obstiné déraisonnable que comme un bon religieux. C'est là cependant le malheur de ces solitaires qui recherchent la louange des hommes par leurs jeûnes, et qui veulent acquérir une réputation de sainteté par la pâleur de leur visage. L'Évangile déclare qu'ils ont déjà reçu leur récompense, et Dieu annonce par son Prophète qu'il a leur jeûne en horreur. Il leur fait dire : « Nous avons jeûné, et vous ne nous avez pas regardés; nous avons humilié nos âmes, et vous l'avez ignoré; » et il leur fait connaître pourquoi ils n'ont pas mérité d'être exaucés : « Voilà, dit-il, qu'au jour de votre jeûne, votre volonté s'est manifestée, et vous avez poursuivi

tous vos débiteurs; vous jeûnez en plaidant et en querellant, et votre main frappe impitoyablement. Ne jeûnez pas comme vous l'avez fait jusqu'à ce jour, afin que votre prière soit écoutée du ciel. Est-ce qu'un tel jeûne peut me plaire, quand un homme tourmente ainsi son âme tout le jour? Pourquoi agiter et tourner la tête? Pourquoi se couvrir de sac et de cendre? Vous appelez cela un jeûne, un jour agréable au Seigneur? » (Isaïe, LVIII, 3.)

Il montre ensuite comment l'abstinence devient méritoire, et il explique clairement que le jeûne ne sert à rien par lui-même, quand il n'est pas fait dans certaines conditions. a Est-ce là, dit-il, le jeûne que je me suis choisi? Rompez les liens de l'impiété, rejetez les fardeaux qui vous accablent; laissez libres ceux qui sont brisés et déchargez-les de leur joug; partagez votre pain avec celui qui a besoin, et recevez dans votre maison les pauvres et les étrangers. Lorsque vous verrez un homme nu, couvrez-le, pour ne pas mépriser votre chair. Alors vous brillerez comme la lumière du matin, et votre santé renaîtra; votre justice sera devant vous, et la gloire du Seigneur vous couvrira; vous invoquerez Dieu alors, et le Seigneur vous exaucera. Vous crierez vers lui, et il dira : Me voici. » (Jérém., LXVIII, 6.) Vous voyez donc que Dieu ne regarde pas le jeûne comme un bien principal, nécessaire, mais qu'il lui plaît seulement par les bonnes oeuvres qui l'accompagnent; tandis qu'il devient inutile et même odieux dans certaines circonstances ; car le Seigneur a dit : « Lorsqu'ils jeûneront, je n'exaucerai pas leurs prières. » (Jérémie , XIV , 12.)

## 15.

La miséricorde, la patience, la charité et les vertus dont parle le Prophète, et qui sont essentiellement bonnes, ne doivent pas être subordonnées au jeûne; le jeûne, au contraire, doit se rapporter à elles et servir seulement à les acquérir ; c'est l'instrument et non le but. La mortification de la chair, les rigueurs salutaires de l'abstinence ne sont qu'un moyen d'arriver à la charité, qui est un bien immuable et indépendant de toutes les circonstances. On ne pratique pas dans le monde la médecine, l'orfèvrerie et les autres arts à cause de leurs instruments; mais on se sert de ces instruments pour atteindre le but qu'on se propose. Ces instruments sont utiles à ceux qui sont habiles dans leur art; ils sont inutiles aux autres. Les premiers les emploient heureusement pour faire leurs oeuvres, tandis que les seconds ne savent pas même à quoi ils servent et se contentent de leur possession; et cette possession est nécessairement stérile, puisqu'elle ne mène à aucun résultat.

Le bien essentiel est celui auquel doivent se rapporter tous les moyens, et ce bien doit se faire non pour une cause extérieure, mais pour la bonté qui est en lui-même.

## 16.

Pour discerner du bien relatif le bien essentiel, il faut considérer si ce bien est bien par lui-même ou par autre chose; s'il est toujours bien, sans jamais changer, sans perdre sa qualité

pour en prendre une contraire; si on ne peut le négliger sans se causer un grand préjudice, et si ce qui lui est opposé est un mal absolu qui ne peut jamais devenir un bien. Tous ces caractères du bien essentiel ne peuvent aucunement convenir au jeûne. Car il n'est pas un bien par lui-même, et par conséquent nécessaire pour acquérir la pureté du coeur et du corps et unir l'âme à son créateur, en apaisant les révoltes de la chair. Il n'est pas un bien toujours immuable; car non-seulement nous pouvons l'interrompre quelquefois, sans nous nuire, mais encore il est dangereux pour l'âme si nous le pratiquons à contre-temps. Ce qui lui est contraire, n'est pas un mal essentiel, à moins que le plaisir naturel de prendre des aliments n'aille jusqu'à l'intempérance, à la luxure et aux vices qu'elle entraîne; car ce qui entre dans la bouche ne souille pas l'homme, mais plutôt ce qui en sort. » (S. Matth., XV,11.)

On manque à ce qui est essentiellement bon, on l'accomplit imparfaitement et d'une manière coupable, lorsqu'on le pratique non pour lui-même, mais pour une autre cause; car tout doit se rapporter à lui, et il ne doit être recherché que pour lui-même.

#### 17.

N'oublions donc pas ce que nous venons de dire du jeûne, et ne nous y appliquons, ne le croyons utile qu'en tenant compte des circonstances avec sagesse et mesure. Qu'il ne soit pas le terme de notre espérance, mais seulement un moyen d'acquérir la pureté du coeur et la charité de l'Évangile. Puisque le jeûne doit être observé et interrompu à certains jours, et que la loi en règle le mode et la nature, il est évident que ce n'est pas un bien absolu, mais seulement un bien relatif. Les choses qu'un précepte formel ordonne comme bonnes ou défend comme mauvaises, ne sont pas soumises aux circonstances du temps, de telle sorte qu'on doive faire quelquefois celles qui sont défendues, ou omettre celles qui sont commandées. Ainsi toujours il faut pratiquer la justice, la patience, la sobriété, la pudeur et la charité, tandis qu'il n'est jamais permis de se livrer à l'injustice, à l'impatience, à la fureur, à l'impureté, à l'envie et à l'orgueil.

#### 18.

Après avoir établi la nature du jeûne, il semble facile de prouver, par l'autorité des saintes Écritures, qu'on ne peut et qu'on ne doit pas jeûner toujours. Nous voyons, dans l'Évangile, les pharisiens jeûner avec les disciples de Jean-Baptiste, tandis que les Apôtres, qui étaient les amis et les convives du céleste Époux, n'observaient pas encore de jeûne. Les disciples de Jean croyaient, en jeûnant, posséder la justice parfaite, parce qu'ils suivaient les exemples de ce grand modèle de la pénitence, qui non-seulement se privait des aliments variés dont se servent les hommes, mais n'usait même pas du pain, leur nourriture la plus ordinaire. Ils vinrent se plaindre à Jésus-Christ, en lui disant : « Nous et les pharisiens nous jeûnons

souvent; pourquoi vos disciples ne jeûnent-ils pas? » Et Notre-Seigneur, en leur répondant, montre avec évidence, que le jeûne n'est pas convenable et nécessaire en tout temps, et que la solennité d'une fête et des raisons de charité peuvent très-bien l'interrompre. « Est-ce que les enfants de l'Époux, leur dit-il, peuvent jeûner, lorsque l'Époux est avec eux? Des jours viendront où l'Époux leur sera ôté, et alors ils jeûneront. » (S. Matth., IX, 15.)

Ces paroles furent dites avant la résurrection du Sauveur; mais elles s'appliquent particulièrement aux cinquante jours qui la suivirent; car Notre-Seigneur mangeait alors avec ses disciples, et ne les laissait pas jeûner de sa douce présence.

**19.**

L'ABBÉ GERMAIN. Pourquoi, pendant cinquante jours, adoucissons-nous dans nos repas les rigueurs de l'abstinence, puisque Jésus-Christ ne resta que quarante jours avec ses disciples, après sa résurrection.

**20.**

L'ABBÉ THÉONAS. Votre demande est juste et mérite que je vous fasse connaître toute la vérité. Après l'ascension du Sauveur, qui eut lieu quarante jours après sa résurrection, les Apôtres descendirent de la montagne des Oliviers, où ils l'avaient vu retourner à son Père, comme il est dit dans les Actes des Apôtres. Ils rentrèrent à Jérusalem, et y attendirent, pendant dix jours, la venue de l'Esprit-Saint. Ils le reçurent quand ils furent passés, et célébrèrent par conséquent avec joie le cinquantième jour qui complète le temps consacré par les fêtes de l'Église. Nous voyons, dans l'Ancien Testament, ce temps pascal indiqué par des figures. Il fallait, sept semaines après Pâques, offrir au Seigneur le pain des prémices, par les mains des prêtres. » (Deut., XVI.) Les Apôtres, en prêchant ce jour-là au peuple de Jérusalem, offrirent bien à Dieu le vrai pain des prémices, qui nourrit d'une nouvelle doctrine et rassasia généreusement cinq mille hommes, qu'ils choisirent parmi les Juifs, et consacrèrent au Seigneur comme les prémices du peuple chrétien. C'est pour cela qu'il faut réunir les dix jours aux quarante qui les ont précédés, et les célébrer avec la même joie et la même solennité. Cette tradition, qui remonte au temps des Apôtres, mérite d'être fidèlement observée. Aussi, pendant ces jours, ne se met-on pas à genoux en priant, parce que cette posture est un signe de pénitence et de tristesse. Nous observons donc le temps pascal comme le dimanche, et nos Pères nous ont appris qu'il ne fallait, ce jour-là, ni jeûner, ni se mettre à genoux, pour honorer la résurrection du Sauveur.

**21.**

L'ABBÉ GERMAIN. Les adoucissements extraordinaires d'une solennité si prolongée ne peuvent-ils pas trop favoriser les faiblesses de la chair, et faire renaître la concupiscence,

cette racine de tous les vices que l'on avait coupée? L'esprit, appesanti par des aliments dont il n'a plus l'habitude, conservera-t-il toute sa puissance sur le corps, son serviteur, et nous surtout qui sommes plus jeunes, ne devons-nous pas craindre la révolte des sens que nous avons domptés, si nous nous permettons une nourriture plus abondante et des aliments dont nous n'avons pas l'habitude?

22.

L'ABBÉ TIÉONAS. Si nous nous appliquons à tout examiner aux lumières de la raison, et si nous jugeons de la pureté de notre cœur, non pas avec le sentiment des autres, mais avec notre conscience, il est certain que cette nourriture plus abondante ne peut affaiblir notre vigilance. L'âme doit tenir l'équilibre entre cet adoucissement et les intérêts de la continence, de manière à se préserver de tout excès dans un sens ou dans un autre. Il faut qu'elle discerne avec sagesse la règle qui empêchera notre esprit de s'appesantir sous le poids de la jouissance, et notre corps de succomber sous les rigueurs de l'abstinence, modérant ainsi toute exagération qui pourrait trop l'ex-citer ou l'abattre. Notre Dieu défend de rien faire pour son service et son honneur, sans une sage discrétion ; car « l'honneur du roi aime le jugement. » ( Ps. XCVIII, 4.) Aussi , dans sa sagesse, Salomon nous recommande de ne nous laisser entraîner ni d'un côté ni de l'autre. « Honorez Dieu par de justes efforts, et offrez-lui des fruits de votre justice. » (Prov., III, 9.) Nous avons dans notre conscience un juge équitable et incorruptible, qui ne se trompe jamais sur la pureté de nos âmes, lors même que d'autres pourraient s'égarer. Nous devons veiller avec soin sur notre coeur, pour ne pas nous écarter de la discrétion , et pour éviter également une abstinence trop ambitieuse, et une indulgence trop relâchée.

Il faut calculer nos forces, et mettre d'un côté de la balance la pureté de l'âme , et de l'autre la santé du corps; les peser ensuite au poids de la conscience, sans nous laisser corrompre par de secrets penchants, de telle sorte que nous évitions les excès de tout genre, et que nous ne méritions pas ce reproche : « Si en faisant les saintes offrandes, vous les offrez mal, ne péchez-vous pas ? (Gen., IV, 7.) Ces jeûnes, que nous offrons à Dieu comme des victimes violemment arrachées de nos entrailles, Celui qui aime la justice et la miséricorde les a en horreur, puisqu'il dit : « Je suis le Seigneur qui aime le jugement, et qui déteste le vol dans le sacrifice. » ( Isaïe, LXI, 8.) Il en est de même des offrandes coupables de ceux qui pensent à leur corps et à leur bien-être avant tout, et ne donnent à Dieu que le reste de ce qu'ils font. La sainte Écriture condamne ces serviteurs infidèles : « Maudit soit celui qui fait l'oeuvre de Dieu avec fraude. » (Jér., XLVIII, 10.) C'est bien justement que Dieu reprend ceux qui se trompent ainsi eux-mêmes : « Tous les enfants des hommes sont insensés; car tous les enfants des hommes mentent avec leurs balances pour tromper. » (Ps. LXI, 10.) Et le grand Apôtre nous exhorte à rester dans les limites de la discrétion, sans nous laisser entraîner par notre penchant d'un côté ou d'un autre ; il a dit : « Que votre obéissance soit raisonnable.



» (Rom., XII, 1.) Moïse nous fait la même recommandation ; car il veut « que les balances soient justes, que les poids soient égaux, que le boisseau et le septier aient leur mesure. » (Lévit., XIX, 36.) Salomon dit aussi à ce sujet : « Un poids grand et petit, et des mesures différentes , sont des choses abominables devant Dieu, et celui qui les emploie se perdra dans ses tromperies. » (Prov., XX, 10.)

Appliquons nous donc à ne pas nous servir de faux poids et de fausses mesures, non-seulement dans les choses dont nous parlons , mais dans le secret de nos coeurs et les greniers de notre conscience, c'est-à-dire que sans user pour nous d'une indulgence, d'une mollesse qui affaiblirait la règle, nous n'accablions pas ceux auxquels nous annonçons la parole de Dieu, d'un fardeau que nous ne pouvons pas porter nous-mêmes. Que faisons-nous, cependant, lorsque nous employons double poids et double mesure, pour peser et mesurer le pur froment des enseignements divins ? Si nous le dispensons autrement pour nous que pour nos frères, ne méritons-nous pas les reproches de Dieu, puisque nous avons des balances et des mesures trompeuses? Salomon nous l'annonce : « Le poids double est abominable devant Dieu, et la balance fausse n'est pas bonne en sa présence. » (Prov., XXIII.)

Nous tombons encore dans la même faute, lorsque nous faisons devant nos frères ce que nous pratiquons dans le secret de nos cellules , afin de mériter la louange des hommes, désirant ainsi paraître plutôt austères et saints à leurs yeux que de l'être vraiment devant Dieu. C'est là une maladie que nous devons éviter, que nous devons avoir en horreur. Mais nous nous sommes un peu éloignés de notre sujet, il est temps d'y revenir.

### 23.

Il faut donc célébrer ces saints jours de telle sorte, qu'ils servent à notre âme et à notre corps, au lieu de nous nuire; car la joie de ces fêtes n'émousse pas les aiguillons de la chair, et notre cruel ennemi en trouble la solennité. Pour concilier alors les douceurs que l'usage autorise avec nos habitudes d'austérité , il suffit de prendre notre repas à l'heure de sexte au lieu d'attendre l'heure de none, comme à l'ordinaire , sans cependant rien ajouter à la qualité ou à la quantité de notre nourriture, afin de ne pas perdre, par cet adoucissement du temps de Pâques, cette pureté du corps et cette intégrité de l'âme, que nous avons acquises pendant le jeûne du carême. A quoi nous servirait d'avoir fait quelques progrès par l'abstinence, si un relâchement imprudent le détruisait bientôt. Le démon connaît notre faiblesse et nous attaque toujours plus violemment lorsqu'il voit que nous sommes moins sur nos gardes, dans la célébration des fêtes. Veillons donc avec un soin extrême à ne pas laisser affaiblir notre âme par de dangereuses douceurs, et ne perdons pas dans le repos du temps pascal, la pureté conquise par nos efforts du carême. Ne changeons rien à notre nourriture, et n'usons pas, aux grandes fêtes, des aliments dont nous nous abstenons, les jours de jeûne, pour mieux garder la continence. Il ne faut pas que la joie de ces fêtes excite en nous les

ardeurs de la concupiscence, et obscurcisse cette paix, cette allégresse plus précieuse encore, que donne la pureté du coeur. Ces courtes jouissances de la chair, en détruisant notre vertu, nous condamneraient aux larmes d'une longue pénitence. Il vaut mieux s'appliquer à suivre le conseil du Prophète : « Célèbre tes fêtes, ô Juda, et tiens tes promesses au Seigneur. » (Nahum, 1, 15.) Si la solennité de ces jours ne change rien à notre abstinence ordinaire, nous jouirons intérieurement d'une fête continuelle, et en nous abstenant de toute oeuvre coupable nous irons ainsi « de mois en mois, de fêtes en fêtes. » (Isaïe, LXVI, 23.)

**24.**

L'ABBÉ GERMAIN. Pourquoi, mon Père, le carême n'est-il que de six semaines, ou de sept semaines, dans quelques provinces, d'une observance plus religieuse? En retranchant le dimanche et le samedi, les quarante jours de jeûne ne sont pas complets; on ne peut en compter que trente-six.

**25.**

L'ABBÉ THÉONAS. Beaucoup, dans leur simplicité chrétienne, ne s'arrêtent pas à cette difficulté; mais puisque vous ne la trouvez pas indigne de votre attention, et que vous désirez approfondir davantage les causes de notre observance, je vais vous les exposer, afin que vous voyiez clairement qu'il n'y a rien de déraisonnable dans la tradition de nos Pères. La loi de Moïse fait un commandement général pour tout le peuple : « Vous offrirez vos dîmes et vos prémices au Seigneur, votre Dieu. » (Exod., XXII, 29.) Si donc nous sommes obligés d'offrir les dîmes de tous nos biens et de nos récoltes, nous devons, à bien plus forte raison, offrir la dîme de notre vie et de nos oeuvres. C'est ce que nous faisons en comptant ainsi le carême. Car la dîme de tous les jours d'une année est de trente-six jours et demi. Si, dans les sept semaines, nous retranchons les dimanches et les samedi, il nous reste trente-cinq jours de jeûne; mais si nous y ajoutons la veille de Pâques, où nous prolongeons le jeûne du samedi jusqu'au chant du coq et à l'aube du dimanche, non-seulement nous avons nos trente-six jours complets, mais nous aurons encore la dîme des cinq jours de l'année qui restent, puisque nous les augmentons d'une partie de la nuit, et rien ne manquera à ce que nous devons offrir.

**26.**

Que vous dirai-je des prémices que tous les serviteurs fidèles du Christ ne manquent pas de lui offrir chaque jour? Dès qu'ils se réveillent, et qu'ils reviennent, pour ainsi dire, à la vie, en sortant de leur repos, avant de se répandre en dehors et de s'occuper du souvenir et du soin des choses ordinaires, ils consacrent à Dieu leurs premières pensées, comme les prémices de leurs fruits par les mains du Grand Prêtre, Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour reconnaître

cette nouvelle vie et cette image de notre résurrection future. A peine ont-ils secoué le sommeil, qu'ils immolent à Dieu une hostie d'allégresse; le premier mouvement de leur langue est pour l'invoquer, pour célébrer son nom et ses louanges. Ils ouvrent leurs lèvres pour lui présenter avant tout leurs hymnes et leurs prières. Ils lui donnent aussi les prémices de leurs mains et de leurs pieds, en se levant pour faire oraison, et au lieu d'employer leurs membres à leurs besoins particuliers, ils les consacrent d'abord au service et à l'honneur de Dieu, en élevant les mains, en pliant les genoux et en se prosternant devant lui. Nous ne pouvons mieux accomplir ce que nous chantons dans les Psaumes : « J'ai prévenu le jour, et j'ai crié vers vous. » (Ps. CXVIII, 147.) « Mes yeux ont devancé l'aurore, afin de méditer vos paroles. » (Ib. 148.) « Dès le matin, ma parole vous préviendra. » (Ps. LXXXVII, 14.) Tous les jours, lorsque après notre sommeil nous revenons à la lumière, comme des ténèbres et de l'image de la mort, nous ne devons rien exiger, pour nous-mêmes, de notre esprit et de notre corps, avant de les avoir consacrés à Dieu.

Qu'est-ce que prévenir, dès le matin et devancer le jour, si ce n'est nous prévenir nous-mêmes, c'est-à-dire devancer nos désirs et les soins qui sont nécessaires à notre vie, ou bien ces tentations si subtiles que l'ennemi nous prépare pendant notre sommeil, par les images de nos songes, afin de nous en occuper, dès que nous serons réveillés, et de déflorer ainsi, en s'en emparant, les prémices de nos actions? Nous devons donc, pour ne pas mentir au verset du Psalmiste, veiller de telle sorte sur nos premières pensées, que l'ennemi ne puisse les souiller de son influence, et les rendre indignes d'être offertes

à Dieu. Si nous ne le prévenons pas par notre vigilance, il prendra l'habitude de nous devancer lui-même, chaque jour, par ses artifices; et si nous désirons offrir à Dieu les prémices de notre âme, et les lui rendre agréables, il faut nous appliquer, surtout dès les premières heures du jour, à conserver les sens de notre corps purs et sans tache, comme de saintes offrandes destinées au Seigneur. Beaucoup de personnes, qui vivent dans le monde, ont la pieuse coutume de se lever avant le jour, ou au point du jour, et de ne jamais se livrer à leurs occupations domestiques et à leurs affaires, avant d'avoir été à l'église, pour consacrer, en la présence de Dieu, les prémices de leurs actions.

27.

Pour ce que vous me dites des six ou des sept semaines, qui différencient dans quelques provinces l'observance du carême, le jeûne est toujours le même, malgré l'inégalité des semaines; car ceux qui n'en admettent que six, pensent qu'il faut jeûner le samedi et les six jeûnes de plus de ces semaines, complètent, par conséquent, les trente-six jours du carême.

**28.**

Vous voyez donc que le nombre des jeûnes est le même, quoique le nombre des semaines soit différent. Les hommes oublieux n'ont pas bien conservé la raison de cette coutume, qui était d'offrir ainsi à Dieu la dîme de l'année. Ces trente-six jours et demi de jeûne, ont reçu le nom de quarantaine ou de carême, parce que Moïse, Élie et Notre-Seigneur lui-même, ont jeûné quarante jours. C'était aussi un souvenir des quarante années qu'Israël passa dans le désert, et peut-être des quarante stations qu'il y fit comme l'Écriture le rapporte. Cette dîme offerte à Dieu pourrait être aussi appelée du nom que le public donne à l'impôt prélevé sur le commerce par les princes de la terre. Le Roi des siècles n'a-t-il pas des droits bien légitimes sur les années de notre vie? Quoi qu'il en soit, remarquons en passant un fait que nos Pères ont signalé bien souvent, c'est que pendant ces jours de jeûne, les démons redoublent toujours leurs attaques, et tentent davantage les religieux pour leur faire quitter leurs monastères. Semblables aux Égyptiens, qui opprimaient si cruellement les enfants d'Israël, ces Égyptiens spirituels tourmentent les solitaires, le vrai peuple d'Israël, et leur imposent les plus pénibles épreuves, pour les empêcher de quitter l'Égypte, et d'aller jouir d'un repos sacré dans le désert des vertus. Le Pharaon de l'enfer s'irrite contre nous, et s'écrie : « Ce sont des paresseux, et c'est pourquoi ils disent si haut : Allons, et sacrifions à Dieu, Notre-Seigneur. Qu'ils soient accablés de travaux ; qu'ils soient toujours occupés s afin qu'ils ne songent plus à leurs vaines paroles. » (Exod., V, 9.) Car les impies, dans leur égarement, traitent de folie et de vanité ce sacrifice, qu'on n'offre vraiment bien à Dieu que dans la solitude et la liberté du cœur. La religion est une abomination pour le méchant.

**29.**

Celui qui est juste et parfait n'est pas l'esclave de la loi du carême, et ne se contente pas d'un si petit nombre de jeûnes. Cette obéissance servile est imposée seulement par l'Église, aux personnes du monde qui sont livrées toute l'année à leurs jouissances et à leurs affaires. Il faut bien que la loi les force à penser à Dieu pendant ces jours, et qu'ils lui consacrent au moins cette dîme de leur vie, qu'ils auraient dévorée comme le reste. Mais les justes, pour qui la loi n'est pas faite, ne bornent pas leurs jeûnes à cette extrême partie de leur vie, mais ils la donnent tout entière; ils sont affranchis de l'impôt légal, parce qu'ils paient davantage, et ils peuvent s'en exempter sans scrupule, quand ils en ont de bonnes et saintes raisons. Ceux qui donnent tout, ne détournent rien de la dîme. Il n'en est pas de même de ceux qui n'offrent point à Dieu de dons volontaires ; la loi les oblige à payer la dîme dans toute sa rigueur. Il est évident que l'esclave de la loi, celui qui évite ce qu'elle défend, et qui fait seulement ce qu'elle ordonne, n'est pas parfait comme celui qui n'use pas même de ce qu'elle accorde. Aussi, quoique l'Apôtre ait dit de la loi de Moïse : « La loi ne conduit à rien de parfait » (Hébr., VII, 19), nous voyons beaucoup de saints, dans l'Ancien Testament, devenir parfaits, parce qu'ils ont été au delà des prescriptions de la loi, pour vivre de la

perfection évangélique. « Ils savaient que la loi n'est pas faite pour les justes, mais pour les injustes, les rebelles, les impies et les pécheurs, pour les coupables et les profanes. » (I Tim., I, 9.)

**30.**

Il faut remarquer que tant que dura la perfection de l'Église primitive, cette loi du carême n'était pas nécessaire ; elle était observée sans contrainte et sans précepte formel par les chrétiens qui jeûnaient toute l'année. Mais lorsque la ferveur des temps apostoliques se fut ralentie, lorsque la multitude des fidèles s'attacha à ses biens, et ne les partagea plus pour les besoins de tous, comme il avait été réglé d'abord, mais s'appliqua à les augmenter, au lieu de se contenter de suivre l'exemple d'Ananie et de Saphire, il parut utile à l'Église d'imposer aux hommes qui oubliaient, au milieu des affaires du siècle, le repentir de leurs fautes et la pénitence, l'obligation sainte d'un jeûne régulier. C'était rétablir la dîme légale, et cette contrainte pouvait servir aux faibles, sans nuire aux parfaits, qui, en s'inspirant de l'Évangile, allaient volontairement au delà du précepte, afin de parvenir à cet heureux résultat, dont parle saint Paul : « Le péché ne dominera plus en vous, parce que vous n'êtes plus sous la loi, mais sous la grâce. » ( Rom., VI, 14.) Car le péché ne peut dominer celui qui domine l'attachement au péché.

**31.**

L'ABBÉ GENMAIN. Cette parole de l'Apôtre est vraie, sans aucun doute; mais elle me paraît bien obscure, si elle s'applique, non-seulement aux religieux, mais à tous les chrétiens. Car si tous ceux qui croient à l'Évangile sont libres et affranchis de la domination du péché, comment cette domination existe-t-elle dans presque tous ceux qui sont baptisés? Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit : « Quiconque fait le péché est esclave du péché? » (S. Jean, VIII, 34.)

**32.**

L'ABBÉ THÉONAS. Vous me proposez une difficulté qui n'est pas petite, et, quoique je sache bien qu'elle ne peut être expliquée et comprise par ceux qui n'en ont pas l'expérience, je vais tâcher de vous satisfaire en quelques mots. Votre intelligence complétera, par la pratique, ce que je vous dirai. Car tout ce qui s'apprend plutôt par l'expérience que par l'enseignement, ne peut être bien exposé et bien compris que par ce moyen.

Je pense qu'il est nécessaire de rechercher d'abord avec soin quel est le précepte ou la volonté de la Loi; quelle est la règle et la perfection de la Grâce, afin que nous puissions connaître ensuite ce qu'est la domination du péché ou sa ruine. La Loi recommande particulièrement le mariage. « Heureux, dit-elle, qui a une postérité dans Sion, et une famille

dans Jérusalem. » (Isaïe, XXXI, 9.) Elle maudit la stérile qui n'enfante pas. La Grâce, au contraire, invite à la pureté d'une chasteté perpétuelle, et au bonheur d'une sainte virginité. « Bienheureux, dit-elle, les stériles qui n'ont pas enfanté, et les mamelles qui n'ont pas allaité. Ce-lui qui ne hait pas son père, sa mère et son épouse, ne peut être mon disciple. » (S. Luc, XIV, 26.) Et l'Apôtre dit : « Que ceux qui ont des femmes, vivent comme n'en ayant pas. » (I Cor., VII, 29.)

La Loi dit : « Ne tardez pas à offrir vos dîmes et vos prémices » (Exod., XXII, 29) ; et la Grâce : « Si vous voulez être parfait, allez et vendez tout ce que vous avez, et donnez-le aux pauvres. » (S. Matth., XIX, 21.)

La Loi ne défend pas la vengeance et le talion pour les offenses et les injures. Elle dit : « Œil pour œil, dent pour dent. » (Exod., XXI, 24.) La Grâce veut que nous prouvions notre patience, en souffrant le double du mal qu'on nous a fait, et que nous soyons prêts à supporter encore la perte que nous avons éprouvée. « Si quelqu'un, dit-elle, vous frappe sur la joue droite, présentez-lui l'autre; et si quelqu'un veut plaider contre vous pour avoir votre tunique, abandonnez-lui aussi votre manteau. » (S. Matth., V, 39.) La Loi dit qu'on peut haïr ses ennemis; la Grâce re-commande de les aimer, au point de prier toujours Dieu pour eux.

### 33.

Celui donc qui est parvenu à la perfection de l'Évangile, s'élève ainsi, par le mérite de sa vertu, au-dessus de la loi. Il regarde comme petits et imparfaits tous les préceptes de Moïse, parce qu'il se sent obéir à la grâce du Sauveur, dont le secours seul lui a permis d'arriver à cet état supérieur, à cette dignité. Le péché, par conséquent, ne domine pas en lui, puisque la charité qui est répandue dans nos coeurs par le Saint-Esprit qui nous est donné (Rom., V), en bannit l'amour des choses de la terre. Il ne peut ni désirer ce qui est défendu, ni mépriser ce qui est commandé. Toute son étude, tous ses désirs sont toujours inspirés par l'amour de Dieu, tellement qu'au lieu d'être séduit par la jouissance des choses coupables, il n'use pas même des choses permises. La loi, par exemple, fixe les obligations du mariage ; mais quoiqu'elle impose la fidélité conjugale, il est difficile que la concupiscence reste dans les limites qui lui sont imposées; le feu qu'on alimente ne peut pas toujours être modéré, et l'usage du mariage finit quelquefois par rendre la volonté adultère. Mais ceux que la grâce du Sauveur enflamme de l'amour de la pureté, consomment tellement les désirs de la chair dans les ardeurs de la charité, que la cendre chaude des passions n'altère en rien leur chasteté. Les esclaves de la loi arrivent par les choses permises aux choses défendues, tandis que ceux qui suivent la grâce, les évitent en méprisant les choses permises. Comme le péché vit encore dans celui qui aime le mariage, il vit aussi dans celui qui se contente d'offrir à Dieu la dîme et les prémices. Car il tombera nécessairement dans quelque faute, par ses délais

ou ses négligences, en ne donnant pas la qualité ou la quantité qu'il doit offrir chaque jour.

Malgré tout le soin qu'on apporte à distribuer la part qui revient aux pauvres, il est difficile de ne pas commettre souvent quelque infidélité; mais ceux qui n'ont pas méprisé le conseil du Seigneur, en donnant tous leurs biens aux pauvres, et qui suivent, en prenant la Croix, le Maître généreux de la grâce, ceux-là ne peuvent se tromper. Car en distribuant des richesses déjà consacrées à Jésus-Christ, et qui semblent ne plus leur appartenir, ils ne seront plus tentés de garder quelque chose pour leurs besoins, et aucune hésitation ne troublera la joie de leur aumône. Ils savent qu'ayant tout donné à Dieu, ils n'ont plus à s'inquiéter du lendemain, et que dans leur bienheureuse nudité, la Providence les nourrira avec plus de soin que les oiseaux du ciel. Celui, au contraire, qui conserve les biens du monde, et qui donne seulement la dîme et les prémices de ses récoltes, ou l'argent que l'ancienne loi lui clame, efface bien sous la rosée de l'aumône les souillures de ses péchés; mais quelle que soit sa générosité, il est impossible qu'il s'affranchisse complètement de la domination du péché, à moins que la grâce du Sauveur ne le détache lui-même de ce qu'il donne.

Ce n'est pas non plus se délivrer du joug tyrannique du péché que de demander dents pour dents, et de poursuivre de sa haine son ennemi, comme on le faisait sous l'ancienne loi; car celui qui désire venger son injure par la peine du talion, et qui nourrit la haine dans son cœur, est toujours sous l'empire de la colère et de la fureur. Mais celui qui est éclairé de la grâce de l'Évangile, triomphe du mal, en n'y résistant pas. Il n'hésite pas, quand on le frappe à la joue droite, à présenter l'autre; et il donne volontairement son manteau à celui qui lui demande sa tunique. Il aime ses ennemis et il prie pour celui qui le calomnie. Il a donc rejeté le joug du péché, il en a rompu les liens; car il ne vit plus sous la loi, qui ne détruit pas les racines du péché. L'Apôtre a dit « que la première loi avait été abolie à cause de son insuffisance et de son inutilité; car elle n'a conduit personne à la perfection. » Et le Seigneur a dit, par son Prophète : « Je leur ai donné des préceptes qui n'étaient pas bons, et des commandements dans lesquels ils ne pouvaient pas vivre. » (Ézéch., XX, 11.) La grâce, au contraire, ne retranche pas seulement les branches du mal, elle détruit encore jusqu'aux racines de la volonté mauvaise.

#### 34.

Celui donc qui s'applique à suivre la perfection de l'Évangile, vit sous la grâce et ne souffre plus la tyrannie du péché; c'est vivre sous la grâce que de faire ce que la grâce demande. Celui, au contraire, qui ne veut pas se soumettre pleinement à la perfection de l'Évangile, doit savoir que, tout en étant baptisé, chrétien et religieux, il ne vit pas dans la liberté de la grâce, mais dans les chaînes de la loi et sous le joug du péché. Le dessein de Dieu, qui donne la grâce de l'adoption à tous ceux qui se donnent à lui, n'est pas de détruire, mais de perfectionner les préceptes de Moïse, pour les mieux accomplir et non pour les rejeter.

Beaucoup méconnaissent et négligent ces conseils sublimes, et les exhortations de Notre-Seigneur. Ils s'imaginent jouir d'une telle liberté, que non-seulement ils ne s'élèvent pas aux préceptes évangéliques, comme trop difficiles, mais qu'ils méprisent encore, comme trop anciens, les commandements de la loi mosaïque, qui ont été donnés pour les faibles et les commençants. Ils semblent dire, dans leur coupable indépendance, cette parole que réprouve l'Apôtre : « Nous pêcherons, parce que nous ne sommes plus sous la loi, mais sous la grâce. » (Rom., VI, 15.) Car celui qui n'est pas sous la grâce, puisqu'il ne s'est pas élevé à la perfection de l'Évangile, et qui n'est pas sous la loi, puisqu'il n'en observe pas les plus faciles commandements, est doublement esclave du péché. Il s'imagine n'avoir reçu la grâce du Christ que pour abuser de sa liberté, en s'éloignant de lui. Il fait ce que saint Pierre nous avertit d'éviter : « Agissez, dit-il, comme des hommes libres, et ne prenez pas comme un prétexte la liberté du mal. (I S. Pierre., II, 16.) » « Vous, mes frères, dit saint Paul, vous êtes appelés à la liberté » ( Gal., V, 13); c'est-à-dire à être affranchis de la domination du péché, pourvu que vous ne profitiez pas de votre liberté pour satisfaire votre sensualité, et que vous ne croyiez pas ce vice permis, parce que vous n'êtes plus soumis aux préceptes de la loi. Saint Paul nous apprend que la vraie liberté n'est jamais que là où le Seigneur habite. « Le Seigneur est l'Esprit, et là où est l'Esprit du Seigneur, se trouve la liberté. (II Cor., III, 17.) Je ne sais si j'ai pu vous faire comprendre ces paroles de l'Apôtre, comme les comprennent ceux qui en ont fait l'expérience; je sais seulement très-bien qu'elles deviennent très-claires par la pratique, et qu'elles n'ont plus alors besoin d'éclaircissements : la lumière de l'expérience en apprend plus que toutes les paroles.

35.

L'ABBÉ GERMAIN. Vous nous avez parfaitement expliqué une question très-obscur, et que bien des hommes peut-être ne peuvent résoudre. Nous vous supplions de nous instruire encore sur un point, et de nous dire pourquoi quand nous jeûnons, et que nous sommes le plus affaiblis par la pénitence, nous sommes plus tourmentés par les combats de la chair; car quelquefois en sortant du sommeil, ce que nous avons éprouvé nous trouble la conscience, et nous ôte cette confiance qu'il faudrait pour prier le Seigneur.

36.

L'ABBÉ TRÉONAS. Le désir que vous avez de vous instruire à fond de tout ce qui peut vous conduire à la perfection, m'engage à traiter avec étendue la question que vous me proposez; car je vois que vous vous inquiétez moins de cette chasteté, de cette circoncision extérieure, que de celle qui est dans le secret de l'âme. Vous savez bien que la perfection ne consiste pas dans cette continence matérielle que les infidèles mêmes peuvent garder par nécessité ou par hypocrisie, mais dans cette pureté volontaire et invisible du coeur que l'Apôtre explique ainsi : « Le véritable Juif n'est pas celui qui l'est à l'extérieur, et qui porte la circoncision dans



sa chair, mais celui qui l'est intérieurement, qui est circoncis dans son coeur par l'esprit et non par la lettre; la louange lui vient non pas des hommes, mais de Dieu, qui connaît le secret des coeurs. » (Rom., II, 28.)

Cependant, comme je ne puis satisfaire pleinement votre désir, parce que ce qui reste de la nuit ne suffit pas pour bien traiter une question si obscure, je pense qu'il vaut mieux différer. Ces sujets demandent dans ceux qui parlent et dans ceux qui écoutent, un coeur dégagé de toute vaine pensée. On ne doit les proposer que pour se purifier davantage, et on ne les explique bien qu'en recevant soi-même la grâce de la pureté. Il ne faut pas ici des paroles subtiles, mais le témoignage intérieur de la conscience, et la puissance de la vérité. La science, la doctrine de cette vertu, ne peut être acquise que par l'expérience, et personne ne peut la recevoir, s'il ne la cherche avec ardeur, non pas dans des entretiens stériles, mais par de généreux efforts, en désirant sincèrement la pureté intérieure.

## VINGT-DEUXIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ THÉONAS : DES SOUILLURES INVOLONTAIRES

Causes des souillures involontaires. — Moyens de les combattre. — Elles ne doivent pas être un obstacle à la communion. — Il faut prier humblement et avec persévérance. — Eunuques de l'Ancien et du Nouveau Testament. — Privilège des vierges. — La pureté vient de Dieu seul. — De l'apparence du péché et des fautes du juste.

### 1.

Sept jours s'étaient écoulés et le temps pascal était passé, lorsque vers le commencement de la nuit, après le repas du soir, nous entrâmes dans la cellule du bienheureux Théonas, pour avoir l'entretien qu'il nous avait promis. Le saint vieillard nous reçut avec un visage joyeux, et nous adressa ainsi le premier la parole.

L'ABBÉ THÉONAS. J'admirais que votre ardeur à vous instruire vous permît d'attendre sept jours la réponse à la question que vous m'aviez faite et d'accorder un si long délai à votre débiteur qui ne l'avait pas demandé. Il est bien juste qu'après avoir eu tant d'indulgence à mon égard, je ne diffère pas à m'acquitter. C'est là une bonne affaire; plus on paie, plus on s'enrichit, et celui qui reçoit n'ôte rien à celui qui donne. Il y a double avantage à distribuer les richesses spirituelles; car non-seulement on est utile à celui qui nous écoute, mais, en l'instruisant, on excite en soi-même le désir de la perfection. Votre ardeur est donc un profit pour moi et votre zèle me fait rougir; car je resterais dans ma langueur, et je n'aurais dans l'esprit rien de ce que vous désirez, si votre ferveur ne m'avait tiré de mon sommeil et rappelé aux choses spirituelles. Voyons donc maintenant la question que le manque de temps nous a fait différer.

2.

Il me semble que votre question était complexe. Pourquoi lorsque nous jeûnons avec moins de rigueur, sentons-nous moins l'aiguillon de la chair; et pourquoi souvent, au contraire, lorsque nous jeûnons davantage et que notre corps est comme épuisé par la pénitence, sommes-nous plus agités par la tentation et en ressentons-nous davantage, pendant le sommeil, les fâcheux effets ?

3.

Nos anciens attribuent à trois causes ces souillures involontaires : elles viennent ou d'un excès de nourriture, ou d'un défaut de vigilance de l'esprit, ou d'une ruse de l'ennemi. Il est certain d'abord que la gourmandise excite en nous la concupiscence et que ces mouvements ne viennent pas de notre abstinence présente, mais de nos excès passés. Ce que nous avons donné de trop à notre corps agit à notre insu, lorsque nous sommes affaiblis par l'austérité des jeûnes. Aussi devons-nous non-seulement nous abstenir des aliments les plus succulents, mais nous contenter de la nourriture la plus ordinaire; et il faut même prendre garde d'user de pain et d'eau à satiété, afin de conserver la pureté du corps que nous aurons acquise, inaltérable comme celle de notre âme. Nous sommes cependant obligés de reconnaître que bien des personnes, sans prendre ces précautions, à cause de leur tempérament ou de leur âge, éprouvent plus rarement ou ne ressentent même pas ces fâcheux effets; mais il y a une grande différence entre la paix de celui qui n'a pas à combattre et le triomphe qu'on obtient par de glorieux efforts. La vertu de ceux qui surmontent tous les vices, tient du miracle, tandis que la sagesse de ceux que protège la faiblesse de leur tempérament est plutôt un repos qu'un mérite.

La seconde cause de ces accidents vient de l'âme, qui ne s'applique pas assez aux exercices spirituels capables de former en elle l'homme intérieur; elle s'accoutume ainsi à une certaine paresse qui l'empêche d'apercevoir les tentations des mauvaises pensées, et de désirer, comme elle le devrait, la parfaite pureté du coeur, s'imaginant qu'elle consiste seulement dans les austérités extérieures. Ce défaut de jugement et de vigilance fait que l'âme reste ouverte aux pensées dangereuses, et qu'elle conserve même les germes de toutes ses anciennes passions; et tant qu'elles sont ainsi cachées dans les replis du coeur, elles peuvent, malgré les rigueurs du jeûne, troubler le sommeil par des songes voluptueux. Il y a donc là faute de l'âme au moins autant que cause naturelle, et nous devons l'éviter avec la grâce de Dieu, en veillant sur notre esprit comme sur notre corps. Il faut arrêter nos pensées dès le principe, pour qu'elles ne nous entraînent pas plus loin et ne produisent pas, pendant la nuit, des impressions fâcheuses.

Il y a enfin une troisième cause. Nous avons beau prendre tous les moyens de conserver la continence, et désirer acquérir, par la mortification de l'esprit et du corps, la pureté

parfaite, plus nous faisons d'efforts, plus l'ennemi jaloux nous attaque pour troubler notre conscience, en nous humiliant par l'apparence du péché; et il agit ainsi, surtout les jours où nous désirons être le plus agréables à Dieu. Il cherche, sans qu'il y ait consentement de notre part et même égarement de notre imagination, à souiller notre corps pour que nous n'osions pas approcher de la sainte Communion. Il tourmente souvent de la sorte ceux qui commencent et qui n'ont pas affaibli leur corps par de longs jeûnes, afin de les tromper et de les détourner des austérités de la pénitence, en leur persuadant que ses rigueurs seraient un obstacle plutôt qu'un moyen pour acquérir la pureté, puisque plus ils jeûnent, plus ils semblent s'en éloigner; ils pourront prendre en horreur et regarder comme une ennemie la pénitence, qui est, au contraire, la maîtresse et la nourrice de la pureté.

Nous ne devons pas combattre chaque vice pour le mal qu'il nous fait par lui-même, mais parce qu'il ne se contente pas de son empire et qu'il entraîne avec lui tout le cortège des autres vices, afin de multiplier nos chaînes. Il faut, par exemple, vaincre la gourmandise, non-seulement parce qu'elle nous corrompt en nous surchargeant de nourriture et en allumant en nous le feu de la concupiscence, mais encore parce qu'elle nous porte à la colère, à la fureur, à la tristesse, et qu'elle nous rend esclaves des autres passions. Car lorsqu'on nous donne nos aliments plus tard ou moins bien apprêtés, si nous sommes dominés par la gourmandise, nous éprouverons sur-le-champ des mouvements de colère; et si nous aimons les mets délicats, nous ne pourrons échapper à la passion de l'argent afin de nous procurer de somptueux festins. Cette passion est elle-même étroitement unie à la vaine gloire, à l'orgueil et à une foule de vices. Dès qu'un seul vice se fortifie en nous, il en développe une foule d'autres.

#### 4.

L'ABBÉ GERMAIN. Dieu a permis que nous traitions ce sujet pour nous donner le courage de vous adresser une question que nous n'aurions pas osé vous faire sans cela. Lorsque nous devons communier, faut-il, si nous avons éprouvé quelques souillures involontaires, nous approcher ou nous éloigner de la sainte Table ?

#### 5.

L'ABBÉ TRÉONAS. Tous nos soins doivent tendre à conserver une entière pureté, surtout lorsque nous nous préparons à nous approcher de l'autel, et notre vigilance doit redoubler pour que nos sens ne soient pas troublés pendant la nuit qui précède la sainte Communion. Mais si la malice de l'ennemi, pour nous priver de la nourriture céleste, nous trompe par ses illusions et veut nous persuader qu'une chose naturelle et involontaire est un obstacle à notre sanctification, nous pouvons et nous devons nous approcher avec confiance de la source de toute grâce.

Si nous sommes cause, d'une manière quelconque, de cette souillure, nous devons nous rappeler avec tremblement cette parole de l'Apôtre : « Celui qui mange le pain et qui boit le calice du Seigneur indignement, sera coupable du corps et du sang du Seigneur. Que l'homme s'éprouve donc lui-même et qu'il mange ensuite de ce Pain et qu'il boive de ce Calice. (I Cor., XI, 27.) Car celui qui mange et boit indignement, mange et boit son jugement, ne discernant pas le corps du Seigneur; » c'est-à-dire qu'il ne distingue pas cette nourriture céleste de nos aliments grossiers, puisqu'il ne la prend pas avec la pureté d'esprit et de corps qu'elle réclame. L'Apôtre ajoute : « Aussi, parmi vous, beaucoup sont faibles et infirmes, et beaucoup dorment. » Ce sont ces Communions qui causent les maladies et les morts spirituelles. Beaucoup qui ne craignent pas de s'approcher ainsi de la sainte Table affaiblissent la foi dans leur âme, éprouvent les langueurs des passions et s'endorment dans le péché sans que rien puisse les réveiller de cet assoupissement mortel. » Enfin l'Apôtre dit : « Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés » (I Cor., 30) , c'est-à-dire, si nous nous jugeons indignes de recevoir les sacrements, toutes les fois que nous sommes blessés par la concupiscence, nous nous appliquerons davantage à nous purifier par la pénitence, afin de le faire plus dignement et de n'être pas punis par les maladies spirituelles que Dieu nous envoie pour nous forcer à recourir aux remèdes qui guériront nos blessures, et à éviter, par les peines si passagères de cette vie, les châtiments qui attendent les pécheurs dans l'autre. C'est ce qui est expressément déclaré dans le Lévitique : « Tous ceux qui seront purs mangeront des chairs ; mais celui qui mangera des chairs du sacrifice offert au Seigneur, et qui aura quelque souillure, périra devant le Seigneur.» (Lév., VII, 19.) Dans le Deutéronome, l'impur est aussi séparé du camp des fidèles : « Si parmi vous quelqu'un est souillé par quelque songe pendant la nuit , qu'il sorte du camp ; qu'il ne revienne pas avant de s'être lavé dans l'eau vers le soir, et qu'il ne rentre dans le camp qu'après le coucher du soleil. » (Deut., XXIII ,10.)

## 6.

Pour vous montrer plus clairement que souvent ces souillures viennent de l'artifice du démon , nous connaissons un frère qui avait obtenu , par sa vigilance et son humilité, une grande pureté de coeur et de corps, mais dont l'imagination était troublée, la nuit, toutes les fois qu'il se préparait à recevoir la sainte Communion, le dimanche. Après s'être éloigné longtemps de l'autel , il voulut cependant consulter ses supérieurs dans l'espoir de trouver auprès d'eux un bon conseil et un remède à sa douleur. Ces médecins de l'âme examinèrent d'abord si le mal ne venait pas d'une trop grande abondance de nourriture; mais ils reconnurent que ce ne pouvait être la cause de ce dont se plaignait le solitaire, puisqu'ils savaient quelle était son abstinence, surtout à l'approche des grandes fêtes, où il était le plus éprouvé. Ils recherchèrent alors si le trouble de son imagination ne venait pas de la faute de l'âme; car les hommes les plus austères , les plus épuisés par le jeûne , sont exposés à ces

illusions, lorsqu'ils s'enorgueillissent de leur pureté corporelle et qu'ils attribuent à leurs efforts la chasteté qui est un don de Dieu. Ils lui demandèrent donc s'il croyait pouvoir par lui-même acquérir cette vertu. Cette pensée impie l'indigna, et il déclara humblement que s'il se conservait pur, les autres jours, ce ne pouvait être que par le secours de la grâce divine.

Les supérieurs reconnurent alors un artifice du démon dans ces accidents; et puisqu'on ne pouvait les attribuer ni à l'âme, ni au corps, ils conseillèrent au religieux de s'approcher sans crainte, de la sainte Table, de peur qu'en s'obstinant à en rester éloigné, il ne tombât dans les pièges de l'ennemi, qui voulait le priver du corps de Notre-Seigneur et lui ôter le moyen le plus puissant de sanctification et de salut. On vit bien que ces illusions étaient l'oeuvre du démon; car elles cessèrent par la vertu du corps de Jésus-Christ. La ruse de l'ennemi fut découverte et la sagesse des supérieurs prouvée; il était évident que ces souillures involontaires ne venaient ni de l'esprit, ni du corps, mais de l'action du tentateur.

Si nous voulons donc nous délivrer de ces songes, ou du moins les rendre très-rares, nous devons demander à Dieu, humblement et avec persévérance, le don de la pureté et nous y préparer par une grande sobriété dans le boire et le manger, car tout excès de nourriture entretient en nous les mouvements de la concupiscence, et il faut faire tous nos efforts pour les arrêter. Il faut, premièrement, vaincre la fornication, «afin que, selon l'Apôtre, le péché ne règne pas dans notre corps mortel et nous fasse obéir à ses désirs déréglés» (Rom., VI, 12); secondement, calmer et endormir toute puissance de la chair, «afin de ne pas faire servir nos membres comme des armes d'iniquité pour le péché» (Ibid., 13); troisièmement, après avoir dégagé l'homme intérieur de tout attrait au plaisir, nous offrir à Dieu, comme vivants, de morts que nous étions, «afin qu'arrivés à la paix complète de nos sens, nous puissions consacrer nos membres à la justice de Dieu et non à la volupté.» (Rom., VI, 19.)

Quand nous serons affermis dans cette pureté, le péché ne régnera plus en nous; car nous ne sommes plus sous la loi qui, en recommandant le mariage, entretenait, pour ainsi dire, en nous la concupiscence, mais nous sommes sous la grâce, qui, en nous conseillant la virginité, étouffe tous les mouvements de la chair et combat la sensualité jusque dans le mariage. Nous devenons ainsi semblables à ces eunuques qui méritent les louanges du prophète Isaïe, et nous nous rendons dignes des récompenses qu'il leur promet: «Car, voici ce que dit le Seigneur aux eunuques qui gardent mon sabbat, qui choisissent ce que je veux et qui sont fidèles à mon alliance: Je leur donnerai dans ma maison et dans mes murs un lieu et un nom meilleur que des fils et des filles; je leur donnerai un nom éternel qui ne périra jamais.» (Isaïe, LVI, 14.) Qui sont ces fils et ces filles auxquels les eunuques sont tellement préférés qu'ils recevront un nom et un rang meilleur, sinon ces saints de l'Ancien Testament qui, en vivant dans le mariage, ont mérité l'adoption des enfants de Dieu, par l'observance de ses commandements? Quel est ce nom qui leur est promis comme leur plus

grande récompense, si ce n'est le nom du Christ qu'ils doivent recevoir et dont le Prophète a dit : « J'ai donné à mes serviteurs un autre nom dans lequel celui qui doit être béni sur terre sera béni en Dieu, qui est la Vérité; et celui qui jure sur la terre jurera en Dieu, qui est la Vérité » (Isaïe, LXV, 15) ; et encore : « Vous recevrez un nom nouveau que le Seigneur lui-même a prononcé. » (Isaïe, LXII, 2.)

Les âmes pures auront pour récompense le privilège si grand et si précieux « de chanter continuellement ce cantique qu'aucun saint ne peut chanter, sinon ceux qui accompagnent partout l'Agneau, parce qu'ils sont vierges et qu'ils ne se sont pas souillés avec les femmes. » (Apoc., XIV, 4.) Si nous voulons acquérir cette gloire sublime des vierges, faisons tous nos efforts pour conserver cette pureté de l'âme et de l'esprit, afin de n'être pas du nombre de ces vierges folles, qui sont ainsi appelées parce qu'elles étaient seulement chastes de corps, mais qu'elles n'avaient pas dans leur vase cette huile de la pureté intérieure, sans laquelle s'éteint bientôt la gloire et l'éclat de la virginité corporelle. Il faut nécessairement que l'huile de cette pureté intérieure alimente la chasteté extérieure de l'homme et qu'elle la préserve ainsi sans cesse de toute souillure. Les vierges folles ne méritent pas d'entrer dans la demeure glorieuse de l'Époux avec les vierges sages, qui ont conservé leur esprit, leur âme et leur corps sans souillure pour l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ce sont là les vierges véritables et sans tache du Christ; ce sont là ces admirables eunouques qui non-seulement ne craignent pas le mal, mais ne peuvent y tomber, parce que non-seulement ils ont brisé les liens de l'impureté, mais qu'ils ont encore triomphé des moindres mouvements de la concupiscence et qu'ils les ont tellement affaiblis dans leur chair, que, loin d'en goûter le plaisir, ils n'en éprouvent pas même la tentation.

## 7.

Nous devons tellement mettre notre cœur sous la garde de l'humilité, que nous soyons toujours persuadés que nous ne pourrions jamais parvenir seuls à ce degré de pureté, et que, même en faisant, avec la grâce de Dieu, tout ce que nous venons de dire, nous ne serons cependant pas encore dignes de communier.

Car la sainteté de cette Manne céleste est si grande, que personne dans une chair terrestre ne peut par lui-même mériter d'en approcher et ne la reçoit que par une bonté toute gratuite du Seigneur. Personne ensuite ne peut être assez sur ses gardes, dans le combat du monde, pour ne pas recevoir quelque atteinte de l'ennemi, pour ne pas pécher, rarement ou légèrement peut-être, par ignorance, négligence, vanité, surprise, pensée, nécessité, oubli. Quand même il serait arrivé à ce degré de vertu où il pourrait dire avec l'Apôtre : « Pour moi, je m'inquiète peu d'être jugé par vous ou par quelque homme que ce soit ; je n'ose pas me juger moi-même, quoique ma conscience ne me reproche rien » (I Cor., IV, 3), il doit cependant être persuadé qu'il n'est pas exempt de péché; car l'Apôtre ajoute : « Mais je ne

suis pas justifié pour cela ; » c'est-à-dire : Ce n'est pas en me croyant juste que je posséderai la vraie gloire de la justice, et ma conscience a beau ne rien me reprocher, je ne suis pas pour cela exempt de tout péché ; car bien des choses se cachent dans ma conscience, et ce que j'ignore et ne voit pas, Dieu le voit et le connaît. « Aussi, dit encore saint Paul, c'est le Seigneur qui est mon juge. Celui qui pénètre les secrets des coeurs peut seul ne pas se tromper. »

**8.**

L'ABBÉ GERMAIN. Vous avez dit qu'il n'y a que les saints qui doivent participer aux saints mystères, et vous ajoutez maintenant qu'il est impossible à l'homme d'être complètement exempt de péché. Si personne n'est exempt de péché, personne n'est saint, et personne, par conséquent, ne pourra participer au corps de Jésus-Christ et espérer le royaume du ciel, qui n'est promis qu'aux saints.

**9.**

L'ABBÉ THÉONAS. Il faut reconnaître qu'il y a bien des saints et des justes ; mais il y a une grande différence entre être saint ou sans tache. On peut dire que quelqu'un est saint parce qu'il est consacré au culte divin ; car ce nom s'applique non-seulement aux hommes, mais encore aux lieux, aux vases et aux meubles du temple, comme on le voit dans l'Écriture ; mais c'est de Jésus-Christ seulement qu'on peut dire qu'il est sans péché, car l'Apôtre lui en fait une gloire spéciale lorsqu'il dit : « Il n'a pas fait de péché<sup>25</sup>. » (I S. Pierre, II, 22.)

Cette louange si belle eût été indigne de la Majesté divine, si nous avions pu nous-mêmes traverser la vie sans aucune souillure. Aussi l'Apôtre dit encore aux Hébreux : « Nous n'avons pas un pontife qui ne puisse compatir à nos infirmités ; car il a été éprouvé comme nous, excepté par le péché. » (Hébr., IV, 15.) Si nous avions pu, dans notre faiblesse, participer à ce divin privilège du Pontife suprême et être tentés sans être atteints par le péché, pourquoi l'Apôtre aurait-il considéré cette gloire de Jésus comme le mettant si au-dessus des hommes ? C'est donc là une différence qui le distingue de nous. Il a été tenté sans péché, tandis que nous le sommes, en en subissant les atteintes. L'homme a beau être fort et courageux, il n'échappe pas aux traits de ses ennemis ; sa chair n'est pas une armure invulnérable qui le préserve du danger des combats ; il n'y a que Celui dont la beauté l'élève au-dessus des enfants des hommes, qui a pris une chair fragile et s'est assujéti à la mort, sans pouvoir être atteint cependant de la moindre souillure.

---

<sup>25</sup>La sainte Vierge partage cette gloire par son immaculée conception.

## 10.

Il a été tenté comme nous, premièrement par la gourmandise. Le serpent qui avait ainsi séduit Adam voulut le tromper, après son jeûne, par le désir de la nourriture : « Si vous êtes Fils de Dieu, dites à ces pierres de se changer en pain. » (S. Matth., IV, 3.) Mais cette tentation ne porta pas. Notre-Seigneur au péché; et quoiqu'il put faire ce qu'on lui proposait, il repoussa une nourriture qui lui serait venue du tentateur, en disant : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » (Deut., VIII, 3.) Il fut, en second lieu, tenté, comme nous, de vaine gloire, lorsqu'il lui fut dit : « Si vous êtes le Fils de Dieu, jetez-vous en bas. » (S. Matth., IV, 6.) Mais il n'est pas pris par cette ruse du démon, et il repousse le tentateur par un texte de l'Écriture : « Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu. » (Deut., VI, 16.) Enfin, il est tenté, comme nous, d'orgueil, lorsque le démon lui promet tous les royaumes du monde et leur gloire ; il méprise et confond sa malice en lui répondant : « Retire-toi, Satan, car il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu et vous ne servirez que lui. » (Ibid.) A l'exemple de Jésus-Christ, nous devons repousser les ruses et les attaques de l'ennemi par l'autorité des saintes Écritures.

Notre-Seigneur fut encore tenté d'orgueil, comme nous, lorsque le tentateur lui fit offrir par les hommes le royaume qu'il avait refusé lorsqu'il le lui avait offert lui-même ; ce fut aussi sans pouvoir le porter au péché : « Car Jésus, ayant connu qu'on venait l'enlever pour le faire roi, s'enfuit de nouveau seul sur la montagne. » (S. Jean, VI, 15.) Il fut tenté, comme nous, lorsqu'il eut à supporter les fouets, les soufflets, les crachats et enfin le supplice de la croix ; mais aucun de ces outrages ou de ces tourments ne put faire naître en lui la moindre indignation, puisque sur la croix, sa miséricorde lui faisait dire : « Mon Père, pardonnez-leur; car ils ne savent ce qu'ils font. » (S. Luc, XXIII, 34.)

## 11.

Comment comprendre l'Apôtre lorsqu'il dit que « Notre-Seigneur est venu dans la ressemblance de notre chair de péché » (Rom., VIII, 3), si nous pouvions avoir comme lui une chair exempte de la tache du péché? L'Apôtre déclare bien que c'est un avantage dont il jouit seul, lorsqu'il dit : « Dieu a envoyé son Fils dans la ressemblance de la chair du péché. » Car nous devons croire que Notre-Seigneur, en revêtant véritablement la nature humaine, n'a pas pris avec elle le péché, mais seulement l'apparence du péché. Cette apparence ne peut s'appliquer à la chair elle-même, comme les hérétiques le prétendent, mais seulement à la ressemblance du péché; car il avait mie chair véritable et il ressemblait aux pécheurs, à l'exception du péché. Il en avait la nature sans en avoir les vices et les moeurs. Il avait la ressemblance de la chair du péché, lorsqu'il demandait comme un homme ignorant et inquiet de sa nourriture : « Combien avez-vous de pains? » (S. Marc, VI, 38.) Mais sa chair n'était pas plus sujette au péché que son âme à l'ignorance, et l'Évangéliste ajoute aussitôt :



« Jésus disait cela pour le tenter ; car il savait bien ce qu'il devait faire. » (S. Jean , VI, 6.) Il avait une chair semblable à celle des pécheurs lorsqu'il demandait à boire à la Samaritaine , comme s'il avait soif; mais cette chair était exempte de tout péché lorsqu'il engageait cette femme à lui demander « cette eau vive qui l'empêcherait d'avoir soif et qui serait en elle une source d'eau jaillissante pour la vie éternelle. » (S. Jean, IV, 1.4.)

Il avait une chair véritable lorsqu'il dormait sur la barque; mais, pour que ces disciples ne fussent pas trompés par l'apparence du péché, « il se leva, commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme.» (S. Matth. , VIII, 26.) Il paraissait soumis, comme tous les autres, au péché lorsqu'on disait de lui : « Si cet homme était un prophète, il saurait quelle est cette femme qui le touche et que c'est une pécheresse; » mais comme il n'avait pas la réalité du péché, il repoussa les pensées de blasphème du pharisien et remit les péchés de la Madeleine. (S. Luc, VII, 39.) Il paraissait bien avoir la chair des pécheurs, lorsque placé comme les hommes en présence de la mort, et frappé des supplices affreux qui l'attendaient, il pria en disant : « Mon Père, si cela est possible, que ce calice s'éloigne de moi; mon âme est triste jusqu'à la mort. » (S. Matth., XXVI, 39.) Mais cette tristesse était exempte de péché, et l'Auteur de la vie ne pouvait redouter la mort; car il disait : « Personne ne môte mon âme, mais c'est moi qui la donne de moi-même. J'ai le pouvoir de la donner, et j'ai aussi le pouvoir de la reprendre. » (S. Jean, X, 17.)

## 12.

C'est en cela que Celui qui est né d'une vierge diffère de nous qui naissons du mariage. Nous portons tous dans notre chair, non pas la ressemblance, mais la vérité du péché, tandis que Notre-Seigneur, en s'incarnant véritablement , n'a pas pris la vérité, mais la ressemblance du péché. Les Pharisiens savaient bien qu'il était écrit dans le prophète Isaïe : « Il n'a pas fait de péché, et le mensonge ne s'est pas trouvé dans sa bouche » (Isaïe, LIII, 6) ; et cependant ils étaient tellement trompés par cette ressemblance de la chair de péché qu'ils disaient : « Voici un homme qui est gourmand et sujet au vin , qui est l'ami des publicains et des pécheurs » (S. Matth. , XI, 19) ; et à l'aveugle qui avait été guéri par Notre-Seigneur : « Rends gloire à Dieu, car nous savons que cet homme est un pécheur. » (S. Jean, IX, 24.) Ils disaient aussi à Pilate : « Si cet homme n'était pas coupable, nous ne vous l'aurions pas livré. » (S. Jean, XVIII, 30.)

Ce serait donc s'égaliser à Notre-Seigneur, avec orgueil et blasphème , que d'oser se dire sans péché; car ce serait dire qu'on a comme lui la ressemblance, et non pas la vérité du péché.

### 13.

L'Écriture déclare clairement que les justes et les saints ne sont pas exempts de fautes, lorsqu'elle dit : « Le juste tombe sept fois par jour et se relève. » (Prov., XXIV, 16.) Qu'est-ce que tomber, si ce n'est pécher? Et cependant, tout en disant qu'il tombe sept fois, elle l'appelle juste. Ces chutes de la faiblesse humaine n'empêchent pas la justice, parce qu'il y a une grande différence entre la chute du juste et la chute du pécheur. Quelle différence, en effet, entre commettre un péché mortel ou se laisser surprendre par une pensée qui n'est pas exempte de faute, pécher par ignorance ou par oubli, se laisser aller à des paroles inutiles, avoir quelque doute sur la foi, céder à quelque mouvement subtil de vaine gloire et s'écarter un peu de la perfection par l'entraînement de la nature ! Ce sont les sept chutes que les saints peuvent faire quelquefois sans cesser d'être justes. Quoiqu'elles soient légères, elles empêchent cependant qu'ils ne soient sans péché. Aussi ont-ils à se repentir tous les jours et ne doivent-ils jamais cesser de demander sincèrement à Dieu le pardon de leurs fautes, en disant : « Remettez-nous nos dettes. »

Il est facile de montrer, par des exemples évidents, que quelques saints se sont égarés, sans perdre cependant leur justice. Ne faut-il pas croire que saint Pierre, le prince des Apôtres, était juste, surtout au temps où Notre-Seigneur lui disait : « Tu es heureux, Simon, fils de Jonas, parce que la chair et le sang ne t'ont pas révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux. Aussi je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre, sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans le ciel. » (S. Matth., XVI, 17.) Quoi de plus beau que cette louange de Notre-Seigneur? Quoi de plus élevé que ce bonheur et cette puissance ? Et cependant peu après, lorsque saint Pierre, ignorant le mystère de la Passion, s'opposait à son insu au bien que le genre humain en retirerait, en disant : « Que cela ne vous arrive pas, Seigneur; non, cela ne sera pas, » il entend cette parole : « Éloigne-toi de moi, Satan, tu me scandalises; car tu ne sais pas ce qui est de Dieu, mais ce qui est des hommes. » (Ibid., 23.) Lorsque la Vérité même lui adressait ces paroles, faut-il croire qu'il ne fût pas tombé dans une faute, ou qu'il ne fût pas resté dans la justice et la sainteté? Peut-on nier aussi sa chute, lorsque la crainte des persécuteurs lui fit renoncer trois fois son maître? Mais aussitôt le repentir s'empare de son cœur, et, grâce aux larmes abondantes qui effacèrent une si grande faute, il ne perdit pas le mérite de sa sainteté et de sa justice.

C'est à lui et aux saints qui lui ressemblent qu'il faut appliquer cette parole de David : « Le Seigneur dirige les pas de l'homme qui désire marcher dans sa voie. Lorsqu'il tombe, il ne sera pas brisé, parce que le Seigneur le soutient de sa main. » (Ps. XXXVI, 23.) Celui dont Dieu dirige les pas, peut-il ne pas être juste? et cependant il est dit de lui : « Lorsqu'il tombe, il ne sera pas brisé. » Qu'est-ce que tomber, si ce n'est pécher? et celui-là n'est pas brisé, c'est-à-dire n'est pas accablé par le poids de son péché. Il paraît un instant brisé, mais

le secours de Dieu qu'il implore le relève; cette prompte résurrection le conserve dans la justice; et si la faiblesse de la chair lui a fait perdre quelque chose, la main qui le soutient réparera tout bientôt. Il ne cessera pas d'être saint après sa chute, dès qu'il reconnaît qu'il ne peut être justifié par ses oeuvres, et que la grâce d'en haut est seule capable de le délivrer de tous ses péchés. Il crie toujours avec l'Apôtre : « Malheureux que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort? Ce sera la grâce de Dieu, par Notre-Seigneur Jésus-Christ. » (Rom., VII, 24.)

#### 14.

L'apôtre saint Paul, en effet, qui savait que l'homme ne pouvait, dans l'agitation et la résistance de ses pensées, atteindre cet abîme ineffable de la pureté divine, disait d'abord dans cette longue lutte dont il souffrait : « Je ne fais pas le bien que je veux et je fais le mal que je hais ; » et encore : « Si je fais le mal que je ne veux pas, ce n'est pas moi qui agis, c'est le péché qui est en moi. Je me complais dans la loi de Dieu, selon l'homme intérieur; mais je sens dans mes membres une autre loi qui répugne à la loi de mon esprit, et qui me rend ainsi captif de cette loi du péché qui est dans mes membres. » (Rom., VII, 15.) En voyant sa faiblesse et celle de la nature humaine, l'Apôtre, effrayé des tempêtes de cet océan, se réfugie dans le port assuré de la grâce divine; semblable au navigateur qui va périr sous la charge, il désespère de sa faiblesse naturelle et il implore avec angoisse Celui qui peut seul le sauver du naufrage.

« Malheureux ! s'écrie-t-il, qui me délivrera de ce corps de mort? » et aussitôt ce secours qu'il n'attendait pas de la faiblesse humaine, il l'espère de la Bonté divine, et il ajoute : « La grâce de Dieu par Jésus-Christ, Notre-Seigneur. »

#### 15.

L'ABBÉ GERMAIN. Beaucoup de personnes, mon Père, pensent que l'Apôtre dans ce passage ne parle pas de lui-même, mais en général des pécheurs qui veulent s'abstenir des plaisirs de la chair et qui ne peuvent se faire violence, parce qu'ils sont liés par leurs anciens vices et captivés par leurs passions. L'habitude du péché les tyrannise, et cet esclavage les empêche de respirer librement l'air pur de la chasteté. Comment appliquer à l'Apôtre, qui était arrivé certainement au sommet de la perfection, ce qu'il disait : « Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je hais; » et ce qu'il ajoute : Si donc je fais ce que je ne veux pas, ce n'est pas moi qui agis, mais c'est le péché qui habite en moi. Car, selon l'homme intérieur, je me complais dans la loi de Dieu; mais je vois une autre loi dans mes membres qui combat la loi de mon esprit et me retient captif sous la loi du péché qui est dans mes membres. » (Rom., VII, 23.) De telles paroles peuvent-elles convenir à un si grand Apôtre?. Quel est le bien qu'il n'a pu faire, et à quel mal sa nature l'a-t-elle entraîné malgré lui, quoique ne le voulant

pas et le détestant? A l'esclavage de quel péché pouvait être soumis ce vase d'élection où parlait Notre-Seigneur Jésus-Christ? N'avait-il pas dompté toute révolte qui s'élève contre la Majesté divine?

(II Cor., X, 5); et ne disait-il pas avec confiance de lui-même : « J'ai bien combattu, j'ai achevé ma course, j'ai conservé la foi. Il ne me reste plus à recevoir que cette couronne de justice que le Seigneur, le juste Juge, me donnera en ce jour. » (II Tim., IV, 7.)

## 16.

L'ABBÉ THÉONAS. Je croyais entrer dans le port assuré du silence, et voilà que vous me forcez à parcourir encore l'étendue d'une question bien profonde. Mais profitons de l'occasion favorable pour nous arrêter, et jetons un peu l'ancre, après une si longue conférence. Demain, si aucune tempête ne s'y oppose, nous tendrons la voile de notre intelligence au souffle heureux du Saint-Esprit.

## VINGT-TROISIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ THÉONAS : DU BIEN PARFAIT

Explication de ce texte de saint Paul : « Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je hais. » — En quoi consiste ce bien et ce mal. — La contemplation qui nous unit à Dieu est le bien parfait. — Imperfection de nos vertus et de nos oeuvres. — Des distractions dans nos prières. — De la double loi qui est en nous. — La pureté du coeur nous fait connaître nos fautes. — Elles ne doivent pas être un obstacle à la Communion.

### 1.

Lorsque le jour reparut, le saint vieillard, voyant notre empressement à approfondir la question difficile que nous lui avions proposée, s'exprima en ces termes :

L'ABBÉ THÉONAS. Vous voulez prouver que l'apôtre saint Paul n'a pas parlé de lui, mais des pécheurs en général, lorsqu'il a dit ces paroles : « Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je hais. Si donc je fais ce que je ne veux pas, ce n'est pas moi qui agis, c'est le péché qui habite en mes membres. » Et encore : « Je me complais dans la loi de Dieu, selon l'homme intérieur; mais je vois une autre loi dans mes membres, qui combat la loi de mon esprit, et qui me tient captif sous la loi du péché qui est dans mes membres. » (Rom., VII, 23.)

Ces paroles, au contraire, prouvent avec évidence qu'elles ne peuvent aucunement s'appliquer aux pécheurs, et qu'elles ne conviennent qu'aux parfaits, à ceux dont la sainteté ressemble à celle des Apôtres. Comment, en effet, appliquer aux pécheurs ces paroles : « Je ne fais pas le bien que je veux; mais je fais le mal que je hais. Si je fais ce que je ne veux

pas, ce n'est pas moi qui agis, mais le péché qui habite en moi. » Est-ce involontairement que le pécheur se souille d'adultère? Est-ce malgré lui qu'il tend des pièges à son prochain? Est-ce par force qu'il lui nuit par ses faux témoignages, qu'il le vole, qu'il désire ses biens, et qu'il répand son sang? N'est-il pas écrit que « l'homme est très-porté au mal des sa jeunesse. » (Gen., VI, 5.)

Tous ceux qui sont possédés de ces vices désirent tant les satisfaire, qu'ils y mettent tous leurs soins, et qu'ils tirent vanité de leurs fautes, se glorifiant ainsi de leur honte, comme le leur reproche l'Apôtre. (Phil., III.) Le prophète Jérémie nous montre que les pécheurs, bien loin de commettre leurs crimes malgré eux, et dans la paix de leur coeur et de leur corps, se donnent, au contraire, beaucoup de peine, et ne se laissent arrêter par aucune difficulté pour satisfaire leurs coupables désirs. « Ils ont bien travaillé, dit-il, pour faire le mal. » (Jér., IX, 5.) Pourrait-on leur appliquer ces paroles : « Quant à l'esprit, j'obéis à la loi de Dieu ; mais quant à la chair, je cède à celle du péché » (Rom., VII, 25) , puisqu'il est évident qu'ils ne servent Dieu, ni de corps ni d'esprit. Comment ceux qui pêchent de corps peuvent-ils servir Dieu de coeur, puisque la chair devient vicieuse par le coeur, et que l'Auteur même des deux natures, le déclare la source et l'origine de tous les péchés ? « Du coeur, dit-il, procèdent les pensées mauvaises, les adultères, les fornications, les vols » (S. Matth., XV, 19); et le reste. Il est donc manifeste qu'on ne peut appliquer les paroles de saint Paul aux pécheurs, qui non-seulement ne haïssent pas le mal, mais qui l'aiment. Bien loin de servir Dieu d'esprit et de corps, ils l'offensent d'abord dans leur coeur, et commettent le péché par la pensée, avant d'en souiller leurs sens.

## 2.

Il faut donc, pour comprendre ces paroles, saisir dans quel esprit elles ont été dites, savoir ce que l'Apôtre entendait par le bien, et ce qu'il lui opposait comme mal; ne pas nous arrêter à la plus simple signification des mots, mais leur trouver un sens digne de Celui qui les a prononcés. Car pour profiter des vérités que Dieu a inspirées pour nous à ses saints, nous devons considérer l'état et le mérite de Celui qui les a dites, et nous mettre réellement dans les mêmes dispositions d'esprit. Il ne doit y avoir qu'une manière de parler et de comprendre.

Examinons avec soin quel était ce bien parfait, que l'Apôtre ne pouvait accomplir, comme il le voulait. Il y a beaucoup de biens que saint Paul et les saints qui lui ressemblent, ont reçu en naissant, ou ont acquis par la grâce; nous ne pouvons le nier. Tels sont une heureuse chasteté, une louable continence, une admirable prudence, une humilité profonde, une sage sobriété, une modeste tempérance, une douce compassion, une sainte justice. Ces vertus étaient si réelles et si parfaites dans saint Paul et dans les Apôtres, qu'ils ont encore plus enseigné la religion par leurs exemples que par leurs paroles. N'étaient-ils pas

sans cesse pleins de vigilance, et consumés de zèle pour les Églises? Ne poussaient-ils pas la miséricorde et la perfection jusqu'à souffrir pour les coupables, et être faibles avec les faibles?

Puisque l'Apôtre avait ces biens en abondance, nous ne pouvons connaître celui qui lui manquait qu'en nous pénétrant du sentiment qui le faisait parler ainsi. Il possédait toutes les vertus que nous venons de citer, et qui étaient comme des pierres précieuses et resplendissantes; mais en les comparant à cette perle si belle et si rare, que le marchand de l'Évangile veut vendre tout ce qu'il a pour l'acheter, elles nous paraîtront si peu considérables, que nous renoncerons à tout pour nous assurer la possession d'un bien si parfait.

### 3.

Quel est donc ce bien auquel il faut savoir sacrifier tous les autres? N'est-ce pas cette meilleure part dont Marie sait apprécier la valeur et la beauté, en quittant pour elle le soin de recevoir et de servir l'humanité du Sauveur? Car Notre-Seigneur disait : « Marthe ! Marthe ! vous vous tourmentez et vous vous troublez de beaucoup de choses, quoique peu soient utiles, et qu'une seule même soit nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, et elle ne lui sera pas ôtée. » ( S. Luc, X , 41.) Cette seule et unique chose, c'est la contemplation de Dieu qu'il faut mettre au-dessus de tous les mérites, de toutes les vertus des justes, au-dessus de ce que nous avons vu dans saint Paul, non-seulement de bon et d'utile, mais encore de grand et d'admirable. Car l'étain peut paraître bon et utile ; mais il paraît vil quand on le compare à l'argent ; l'argent perd son éclat, quand on le compare à l'or, et l'on méprise l'or, auprès des pierres précieuses. Les pierres précieuses elles-mêmes peuvent être toutes surpassées par l'éclat d'un seul diamant.

Ainsi, quoique les vertus des saints soient bonnes et utiles pour la vie présente, et même pour la vie éternelle , cependant elles paraissent viles et à sacrifier, si on les compare à la contemplation divine. L'Écriture autorise cette comparaison, puisqu'en parlant de tout ce que Dieu a créé, elle dit d'une manière générale : « Et voici que toutes les choses que Dieu avait faites étaient très-bonnes. » (Gen., I, 10.) Et ailleurs : « Tout ce que Dieu a fait est bon en son temps. » (Eccl., XXXIX, 21.) Ainsi, selon l'Écriture, tout ce que Dieu a fait pour le présent, est non-seulement bon , mais très-bon ; car toutes ces choses, pendant que nous sommes en ce monde, servent aux besoins de la vie,

à la guérison de notre corps, ou à un but utile que nous ne connaissons pas. Elles sont très-bonnes aussi parce qu'elles nous font comprendre les choses invisibles, et nous révèlent la « puissance infinie et la divinité du Créateur » (Rom., I, 20 ), par l'ordre admirable et la perfection de ses créatures. Et cependant il semble que toutes ces choses ne peuvent être appelées bonnes, si on les compare aux choses de l'autre vie, où les biens seront éternels, où la félicité ne craindra aucun affaiblissement; car, selon l'Écriture : « La lumière de la lune y

sera comme la lumière du soleil, sept fois plus brillante, comme la lumière de sept jours. » (Isaïe, XXX, 26.) Si donc, nous comparons tout ce qui est beau et admirable à voir ici-bas, à tout ce que la foi nous promet au ciel, nous en comprendrons la vanité, et nous dirons avec David : « Toutes ces choses vieilliront comme un vêtement; vois les changerez comme un habit, et elles ne seront plus les mêmes; mais vous, vous êtes toujours vous, et vos années ne finiront pas. » (Ps. CI, 27.) Puisqu'il n'y a rien de stable par soi-même, d'immuable et de bon que Dieu seul, puisque toutes les créatures ne peuvent arriver au bonheur éternel et inaltérable, par leur nature, mais seulement par l'union et la grâce de leur Créateur, toute leur bonté n'est rien, en les comparant à Celui qui les a créées.

#### 4.

Si nous voulons établir cette vérité par des témoignages plus évidents, ne voyons-nous pas que l'Évangile appelle bonnes bien des choses : un arbre, par exemple, un trésor, un homme, un serviteur?

« Un bon arbre, dit-il, ne peut porter de mauvais fruits. Un homme qui est bon, tirera de bonnes choses du trésor de son cœur. Courage, bon et fidèle serviteur. » (S. Matth., XII, 33. — S. Luc, XVIII.) Ceux-là étaient bons, sans doute; mais en les comparant à la bonté de Dieu, ils ne paraissent plus tels; car le Seigneur a dit : « Personne n'est bon que Dieu seul. » (S. Marc, X.) Les Apôtres eux-mêmes, que leur vocation élevait de plusieurs manières au-dessus de la bonté de tous les hommes, sont appelés cependant mauvais ; car le Sauveur leur dit : « Si vous, qui êtes mauvais, vous savez donner à vos enfants ce qui est bon, combien plus votre Père céleste donnera-t-il ce qui est bon à ceux qui le demandent ! » (S. Matth., VII, 9.) Notre bonté, comparée à la bonté infinie, ne paraît que malice, et notre justice, comparée à la justice divine, ressemble à une chose qu'on méprise. « Toutes nos justices, dit le prophète Isaïe, sont semblables à un linge sale et impur. » (Isaïe, LXIV, 6.)

Nous pouvons en donner une preuve plus évidente : les préceptes de la loi étaient des préceptes de vie, puisqu'il est dit : « La loi a été ordonnée par les anges, dans la main du Médiateur » (Gal., III, 19), et que l'Apôtre dit aussi : « La loi est sainte, et le commandement est saint, juste et bon. » (Rom., VII, 12.) Cependant, si on les compare à la perfection de l'Évangile, Dieu même déclare par son Prophète qu'ils ne sont pas bons : « Et je leur ai donné des préceptes qui n'étaient pas bons, et des justices qui ne les feront pas vivre. » (Ézéch., XX, 25.) Saint Paul lui-même nous affirme que la gloire de la loi est tellement obscurcie par la lumière du nouveau Testament, qu'en la comparant à la beauté de l'Évangile, il n'ose plus la glorifier : « Car ce qui était beau cesse de l'être, à cause de son admirable beauté. » (II Cor., III, 10.) L'Écriture établit de semblables comparaisons dans un sens contraire entre les pécheurs, dont les plus coupables semblent justifier ceux qui le sont moins. « Sodome, est-il dit, paraîtra juste à cause de toi; » et encore : « Quel mal a donc fait ta soeur Sodome? Et

voici qu'Israël révolté justifie sa faute, en la comparant à la prévarication de Juda. » (Ézéch., XVI, 48.) Nous pouvons dire aussi que toutes ces vertus, dont nous avons parlé, quoique bonnes et précieuses en elles-mêmes, sont cependant obscures, quand on les compare à l'éclat de la contemplation; car en occupant les saints aux bonnes oeuvres et aux choses de la terre, elles les éloignent et les privent, pour un temps, de la vue du souverain Bien.

## 5.

Celui qui arrache le faible de la main des forts, et qui protège le pauvre et le malheureux contre la violence; celui qui brise la mâchoire des méchants, et qui retire la proie de leurs dents, peut-il, en accomplissant son oeuvre, contempler en paix la gloire de la Majesté divine? Celui qui fait l'aumône aux pauvres, et qui reçoit charitablement la foule des étrangers, peut-il, lorsque son coeur est attentif aux besoins de ses frères, sonder la profondeur de la félicité suprême? peut-il, au milieu des soins et des angoisses de la vie, s'isoler des malheurs de la terre, pour ne penser qu'au bonheur du ciel? Aussi David, qui savait que le seul bien de l'homme est de s'unir sans cesse à Dieu, disait-il : « Pour moi, il m'est bon de m'attacher à Dieu, et de mettre dans le Seigneur toute mon espérance. » (Ps. LXXII, 28.) Mais l'Ecclésiaste nous apprend qu'il n'y a pas de juste qui puisse le faire parfaitement : « Il n'y a pas, dit-il, d'homme juste sur la terre, qui fasse le bien et ne pèche pas. » (Eccl., 21.)

Quel saint a jamais pu, dans les liens de son corps, posséder tellement le souverain Bien, qu'il n'ait cessé un instant de le contempler sans en être séparé par aucune pensée de la terre? Ne lui a-t-il pas fallu quelquefois s'occuper de sa nourriture, du vêtement et des autres nécessités de la vie? N'a-t-il pas dû recevoir ses frères, changer de lieu, construire une cellule, solliciter le secours de quelqu'un, et s'inquiéter dans ses besoins, de manière à encourir ce reproche de Notre-Seigneur : « Ne vous inquiétez pas de la nourriture de votre vie, ni du vêtement de votre corps? » (S. Matth., VI, 25.) Nous pouvons dire en toute assurance que saint Paul, dont les travaux surpassent ceux des autres saints, ne jouissait pas de ce bonheur, puisqu'il dit à ses disciples, dans les Actes des Apôtres : « Vous savez que ces mains ont travaillé pour gagner ce qui était nécessaire, à moi et à ceux qui m'accompagnaient. » (Act., XX, 34.) Il écrit aussi aux Thessaloniens qu'il a travaillé, nuit et jour, avec peine et fatigue. » (I Thess., III, 8.) Et quoique ces travaux fussent pour lui l'occasion de grands mérites, son âme, si sainte et si élevée, ne pouvait cependant éviter d'être détachée quelquefois de la contemplation céleste, par ces préoccupations des choses terrestres. D'un côté, il se voit récompensé par des fruits si consolants, et de l'autre, il pèse le bonheur de la contemplation; il compare le profit de ses travaux aux délices de l'union divine, et s'il se réjouit du bien immense qu'il fait, le désir qu'il a d'être enfin tout entier avec Jésus-Christ, le porte à souhaiter la destruction de son corps, et, dans son hésitation, il s'écrie : a Je ne sais que choisir, et je me trouve pressé de deux côtés; je voudrais mourir, et être avec le Christ, car c'est de beaucoup le meilleur; mais rester en cette vie serait plus utile pour vous. (Phil., 1,



23.)

6.

L'Apôtre élève donc ce bien suprême au-dessus des fruits que peut produire sa prédication; et il cède cependant à la charité, sans laquelle personne ne peut mériter Dieu. Pour ceux qu'il nourrissait comme une mère, du lait de l'Évangile, il consent à cette séparation du Christ qui lui est si pénible, mais qui est si nécessaire aux autres. Et ce qui le détermine dans ce choix, c'est cet excès de charité qui lui fait souhaiter d'être anathème, s'il est possible, pour le salut de ses frères. « Je désirerais, dit-il, être anathème et séparé du Christ, pour mes frères qui me sont unis selon la chair, et qui sont Israélites » (Rom., IX, 3); c'est-à-dire: Je voudrais souffrir non-seulement des peines temporelles, mais encore des peines éternelles, afin que tous les hommes, si cela se pouvait, soient unis à Jésus-Christ. Car je suis certain que le salut de tous est plus utile au Christ et à moi-même que le mien propre.

7.

Pour posséder parfaitement le bien suprême, qui consiste à jouir de la vue de Dieu, et à être entièrement uni au Christ, l'Apôtre désire être délivré de son corps, dont la faiblesse et les besoins l'en privent nécessairement quelquefois; car il est impossible à l'âme, tourmentée par tant de soins et par tant d'inquiétudes, de jouir toujours du bonheur de la contemplation divine. Quel est le juste assez appliqué aux choses saintes, assez ferme dans ses résolutions, pour n'être jamais trompé par les ruses du tentateur? Quel est le solitaire assez fidèle, assez détaché du commerce des hommes, pour éviter toujours ses pensées inutiles, et n'être jamais distrait de la vue de Dieu, l'unique et souverain Bien, par la spectacle et l'embarras des choses de la terre? Qui a pu conserver une assez grande ferveur d'esprit, pour éloigner de sa prière toute image honteuse, et ne pas tomber ainsi des hauteurs du ciel aux misères du monde? Et sans parler de nos autres distractions, quel est celui qui, au moment même où il élève, en suppliant, son âme vers Dieu, ne se laisse pas aller à l'assoupissement, et n'offense ainsi, malgré lui, Celui dont il espérait la miséricorde? Quel est celui qui veille assez sur lui-même, en chantant les Psaumes, pour suivre toujours le sens de la sainte Écriture, ou qui est assez uni à Dieu par l'amour, pour observer le précepte de l'Apôtre, et ne jamais cesser de prier; ne serait-ce que pendant un seul jour? (I Thess., V, 17.) Toutes ces choses doivent paraître légères et même exemptes de péchés à ceux qui sont sujets à des fautes plus considérables; mais elles sont pénibles et lourdes à ceux qui connaissent le bonheur de la perfection.

Si deux hommes, dont l'un aurait une vue excellente, et dont l'autre serait presque aveugle, entraient dans une grande maison tout encombrée de meubles, de vases et d'objets, celui qui aurait de mauvais yeux penserait qu'il n'y a là que des choses considérables, qu'il peut

toucher sans les apercevoir; mais celui qui aurait la vue parfaite, distinguerait une foule de choses plus petites, qui égaleraient et dépasseraient peut-être en nombre les choses plus grandes. De même, les saints, les clairvoyants qui s'appliquent à la perfection, aperçoivent et condamnent en eux-mêmes des choses que nos faibles yeux sont incapables de distinguer; et lorsque, dans notre imperfection, nous croyons que la pureté de leur conscience n'est pas même ternie par l'ombre d'une faute, ils se trouvent eux, bien coupables, si, je ne dirai pas une mauvaise pensée se glisse dans leur esprit, mais si le souvenir d'un psaume qu'ils ont à réciter vient les distraire pendant leurs prières. Car, disent-ils, si nous adressons notre prière à un homme tout-puissant, pour une affaire où il s'agit de notre vie et de notre salut, ou seulement même de quelque profit ou de quelque avantage, nous fixons le regard de notre âme et de notre corps sur lui, nous sommes attentifs au moindre geste, et nous craignons surtout qu'une parole role inconvenante ou maladroite ne détourne la miséricorde de celui qui nous écoute. Lorsque nous sommes à l'audience, devant le tribunal des juges de la terre, en présence de notre adversaire, si, au mi-lieu du débat, nous nous permettons de tousser, cracher, rire, bâiller ou dormir, avec quelle ardeur l'ennemi qui veille pour nous perdre n'exciterait-il pas la sévérité des juges? Combien plus, lorsque nous conjurons Celui qui connaît toute chose de détourner de nous la mort éternelle qui nous menace, devons-nous implorer avec attention et ferveur la bonté de notre Juge, surtout en face de notre ennemi, qui cherche à nous tromper et à nous faire condamner! Ne sommes-nous pas vraiment coupables, non pas d'une faute légère, mais d'une très-grave offense, lorsqu'en priant Dieu nous quittons tout à coup sa présence, comme s'il ne nous voyait pas, ne nous entendait pas, pour nous laisser aller à des pensées frivoles.

Ceux dont le cœur est aveuglé par les épaisses vapeurs du vice, et qui, selon la parole du Sauveur, *tr voient sans voir, et entendent sans entendre ni comprendre* (S. Matth., VII, 13), distinguent à peine les plus grands crimes dans les replis de leur âme; comment pourraient-ils apercevoir ces pensées secrètes, ces mouvements de la chair qui les tentent et les blessent continuellement? Ils sont incapables de sentir l'esclavage de leur âme, et ils s'abandonnent sans cesse à toutes leurs pensées frivoles, n'ayant aucun regret d'être séparés de la contemplation divine, dont ils ne peuvent pas même déplorer la perte, puisque leur esprit, attiré et distrait par tout ce qui se présente, n'a rien qui puisse fixer ses pensées et ses désirs.

La cause de cette erreur est notre ignorance de ce que c'est que ne pas pécher. Nous croyons ne commettre aucune faute, en nous laissant égarer par ces pensées inutiles et légères; nous sommes si faibles, et notre aveuglement est si profond, que nous trouvons mal seulement les péchés capitaux, et que nous nous bornons à éviter ce que les lois des hommes condamnent, comme s'il nous suffisait d'être innocents aux yeux du monde. Bien différents de ceux que la grâce éclaire, nous ne voyons pas le détail de toutes nos souillures, et nous n'éprouvons aucun regret salutaire, lorsque la tiédeur nous abat, ou que la vaine gloire nous abuse, lorsque nous sommes paresseux et languissants dans la prière. Nous ne redoutons

pas ce que nous aurions honte de dire et de faire devant les hommes, et nous rie rougissons pas d'y penser en la présence de Dieu même. Nous ne savons pas effacer par nos larmes nos souillures involontaires, et nous ne gémissons pas, lorsqu'en faisant l'aumône, en secourant nos frères, en nourrissant les pauvres, les hésitations de l'avarice viennent troubler pour nous le bonheur de la charité. Nous croyons n'avoir rien perdu, lorsque nous oublions Dieu pour penser aux choses du temps et du corps, tellement qu'on peut bien nous appliquer cette parole de Salomon : « Ils m'ont frappé, et je ne l'ai pas senti; ils se sont moqués de moi, et je ne m'en suis pas aperçu. » (Prov., XXIII, 35.)

## 8.

Ceux, au contraire, qui mettent toute leur joie et tout leur bonheur dans la contemplation des choses spirituelles et divines, s'ils en sont arrachés un instant par des pensées involontaires, se punissent de leurs distractions, comme d'une sorte de sacrilège. Ils pleurent d'avoir détourné leur regard du Créateur, pour l'arrêter sur de viles créatures, et ils se le reprochent, pour ainsi dire, comme une impiété. Et, quoiqu'ils soient toujours heureux de fixer les yeux de leur âme sur la splendeur de la gloire divine, ils ne peuvent supporter ces pensées de la terre, qui, comme des nuages fugitifs, obscurcissent la vraie lumière dont jouit leur âme.

L'apôtre saint Jean désirait mettre tous les fidèles dans cette disposition, lorsqu'il disait : « Mes chers enfants, n'aimez pas le monde et les choses qui sont dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, la charité de Dieu n'est pas en lui, parce que tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux et orgueil de la vie ; et ces choses ne viennent pas du Père, mais du monde, et le monde périra avec sa concupiscence. Celui, au contraire, qui fait la volonté de Dieu, demeure éternellement. » (S. Jean, II, 15.) Les saints méprisent donc tout ce que le monde aime ; mais il leur est impossible de ne pas s'y arrêter quelquefois un instant, car il n'y a que notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ qui ait été assez maître de son esprit pour s'occuper sans cesse de la contemplation divine et ne s'en jamais laisser distraire par la jouissance d'aucune chose du monde. L'Écriture a dit : « Les astres eux-mêmes ne sont pas purs en sa présence » (Job, XXV, 5) ; et encore : « Il ne se fie pas à ses saints et il trouve des défauts dans ses anges ; » ou, selon une version meilleure : « Il n'y a personne d'immuable parmi ses saints, et les cieus ne sont pas purs en sa présence. » (Job, XV, 15.)

## 9.

Il me semble qu'on peut comparer les saints qui pensent toujours à Dieu, en s'élevant au-dessus de la terre, à ces hommes qui marchent sur une corde tendue, et qui craignent pour leur vie si leurs pieds s'écartent de la ligne qui les porte. Le moindre oubli, la moindre

hésitation peut les perdre. C'est avec un art étonnant qu'ils se soutiennent en l'air, et s'ils ne suivent pas exactement ce chemin si étroit pour leurs pieds, la terre, qui est le soutien naturel de l'homme, sera la cause de leur perte, non pas parce qu'elle change de nature, mais parce qu'ils y tombent de tout le poids de leur corps. Dieu aussi, dans son infinie bonté et son immuable substance, ne blesse personne; mais lorsque nous quittons les choses célestes pour tendre aux choses inférieures, nous sommes cause de notre malheur, car notre chute peut entraîner notre mort. N'est-il pas dit : « Malheur à eux, parce qu'ils se sont retirés de moi. Ils seront exterminés, parce qu'ils m'ont offensé » (Osée, VII, 13); et encore : « Malheur à ceux dont je me retirerai » (Osée, IX, 12) ; « car votre malice vous condamnera et votre éloignement vous accusera. Apprenez et voyez combien il est pénible et amer d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu le (Jér., II, 29) ; « car chacun est enchaîné par les liens de ses péchés. » (Prov., V, 22.) C'est à ceux-là que s'adresse ce reproche du Seigneur : « Vous tous qui allumez le feu et qui vous environnez de flammes, marchez à la lumière de ce feu et dans les flammes que vous avez allumées » (Isaïe, L, 11); et encore : « Celui qui allume le feu de la malice y périra. » (Prov., XIX, 9.)

#### 10.

Les saints sentent, tous les jours, que les pensées de la terre qui les accablent les font déchoir des hauteurs de la contemplation et tomber, malgré eux et à leur insu, sous l'empire de la mort et du péché. Ils voient que les actions dont nous avons parlé, qui sont bonnes et saintes, mais qui cependant regardent la terre, les éloignent de la présence de Dieu; et alors ils ont raison de gémir et de s'humilier devant lui, de reconnaître non pas de bouche seulement, mais du fond de l'âme, qu'ils sont pécheurs, et de demander sincèrement pardon de ces fautes que leur fait commettre la faiblesse de la chair, et qu'ils s'efforcent d'effacer dans les larmes de la pénitence. Ils voient avec peine qu'il faudra souffrir ainsi toute leur vie et offrir à Dieu leurs prières avec toutes ces distractions. L'expérience leur montre que le fardeau de la chair les empêche d'atteindre la fin qu'ils désirent et de s'unir au souverain Bien que souhaite leur coeur. Ils sont éloignés de sa contemplation par les choses de la terre, et, pour briser leurs chaînes, ils s'adressent à la grâce de Dieu qui justifie les pécheurs. Ils disent avec l'Apôtre : « Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? Ce sera la grâce de Dieu, par Notre-Seigneur Jésus-Christ. » (Rom., 24.) Ils sentent que le bien qu'ils veulent, ils ne peuvent l'accomplir, mais qu'ils tombent toujours dans le mal qu'ils ne veulent pas et qu'ils détestent, c'est-à-dire dans les distractions de la pensée et dans les soins du corps.

#### 11.

Ils se plaisent dans la loi de Dieu, selon l'homme intérieur qui s'élève au-dessus des choses visibles pour s'unir sans cesse à Dieu seul; mais ils voient dans leurs membres, c'est-à-dire

dans les conditions de la nature humaine, une autre loi qui s'oppose à la loi de leur esprit et qui retient leurs sens captifs sous la loi du péché, en les forçant à quitter le souverain bien pour s'abaisser aux choses de la terre. Et quoique leurs occupations soient nécessaires au corps et se rattachent même aux devoirs de la vie religieuse, lorsqu'ils les comparent cependant à ce bien qui réjouit le regard des saints, il leur semble que ce sont des maux qu'il faudrait fuir, puisqu'elles les privent, au moins pour quelques instants, de ce bonheur qui doit les rendre parfaitement heureux. C'est bien là cette loi du péché qui punit la prévarication du premier homme, contre lequel Dieu prononça cette juste sentence : La terre sera maudite dans tes oeuvres; elle te produira des épines et des ronces, et tu mangeras ton pain à la sueur, de ton front. » (Gen., III, 17.) Oui, c'est cette loi inhérente aux membres de tous les hommes, cette loi qui répugne à la loi de notre esprit et qui nous éloigne de la contemplation divine. La terre maudite dans nos oeuvres, lorsque nous avons connu le bien et le mal, a produit les épines et les ronces de nos pensées, qui étouffent les semences de nos vertus, et nous font manger à la sueur de notre front ce Pain qui descend du ciel et qui fortifie le coeur de l'homme.

## 12.

Tous les hommes sans exception sont soumis à cette loi; car aucun, quelque saint qu'il soit, ne peut manger le Pain céleste, si ce n'est à la sueur de son front et en y appliquant toute son âme. Pour le pain de la terre, nous voyons bien des riches s'en nourrir sans fatigue et sans travail; aussi saint Paul nous assure que cette loi est spirituelle. « Nous savons, dit-il, que la loi est spirituelle; mais moi, je suis charnel et vendu sous le joug du péché. » (Rom., VII, 14.) C'est la loi spirituelle qui nous ordonne de manger à la sueur de notre visage le Pain véritable qui est descendu du ciel; mais nous sommes devenus charnels, lorsque nous avons été vendus esclaves du péché.

Quel est ce péché et qui l'a commis? N'est-ce pas Adam, dont la prévarication nous a vendus d'une manière si malheureuse au démon. Il se laissa séduire par le serpent; et, en mangeant le fruit défendu, il livra toute sa race à une perpétuelle servitude. L'usage est qu'entre vendeur et acheteur, celui qui se soumet au pouvoir d'un autre reçoive de lui quelque chose comme prix de sa liberté et comme gage de sa dépendance. C'est ce qui se fit entre Adam et le serpent; car Adam, pour prix de sa liberté, cueillit le fruit de l'arbre défendu et perdit ainsi la liberté dans laquelle il était né; il la sacrifia en se livrant pour toujours à celui qui lui avait offert la pomme fatale, et, devenu son esclave, il rendit esclave du même maître sa postérité tout entière. Cette alliance d'esclaves pouvait-elle ne pas produire des esclaves? Mais quoi! cet acheteur rusé et trompeur a-t-il ravi les droits du maître véritable et légitime? Non, certainement. Car le démon ne s'est pas tellement emparé par sa fraude de la propriété de Dieu, que le Créateur ait perdu tout pouvoir sur sa créature; et l'acheteur lui-même, dans sa révolte, reste sous sa domination suprême.

Le Créateur avait accordé le libre arbitre à ses créatures; il ne devait pas, sans leur consentement, rendre à leur liberté première ceux qui l'avaient vendue, en mangeant le fruit défendu. Tout ce qui est contraire à la justice et à la bonté répugne à Celui qui est la justice et la bonté même. Il eût été contraire à sa bonté de révoquer le bienfait du libre arbitre; il eût été contraire à sa justice de laisser dans l'oppression et l'esclavage l'homme créé libre, sans qu'il pût jamais se servir de sa liberté. Dieu différa son salut pendant plusieurs siècles, afin de l'accomplir dans l'ordre et le temps qu'il avait fixé; il fallait que sa race restât ainsi dans l'esclavage jusqu'à ce que la grâce de son premier Maître l'affranchît des liens originels et le rétablît dans sa liberté, au prix de son sang. Sa bonté pouvait certainement sauver l'homme dès le commencement; mais il ne le voulut pas, parce que sa justice ne lui permettait pas de changer ce qu'il avait décidé. Voulez-vous savoir comment vous avez été vendus? écoutez votre Rédempteur qui le déclare par le prophète Isaïe : e Quel est l'acte de répudiation qui m'a fait quitter votre mère? Ou quel est le créancier auquel je vous ai vendus? Ce sont vos iniquités qui vous ont vendus; ce sont vos crimes qui m'ont fait répudier votre mère. » (Isaïe, L, 1.) Voulez-vous connaître aussi pourquoi il n'a pas voulu vous délivrer plus tôt du joug de la servitude par sa puissance ? écoutez ce qu'il ajoute pour reprocher aux pécheurs leur esclavage volontaire : « Est-ce que ma main s'est raccourcie et est devenue si petite que je ne puisse plus vous racheter, ou n'ai-je plus en moi la force de vous délivrer? » (Ibid., 2.) Mais le Prophète révèle ce qui s'est toujours opposé à la miséricorde toute-puissante de Dieu : « Non , dit-il, la main de Dieu ne s'est pas raccourcie de manière à ne pouvoir vous sauver, et son oreille n'est pas fermée à ceux qui l'implorent ; mais vos iniquités ont mis une séparation entre vous et votre Dieu. Vos péchés ont fait détourner sa face, pour ne pas vous exaucer. » (Isaïe, LIX, 1.)

### 13.

Cette première malédiction de Dieu nous a livrés à la chair, et nous a condamnés aux ronces et aux épines. Le pacte coupable de notre père nous empêche de faire le bien que nous voulons, puisque nous sommes distraits de la pensée de Dieu et forcés de nous occuper de nos misères humaines. Nous avons beau désirer avec ardeur la pureté; nous sommes troublés, malgré nous, par des mouvements naturels que nous voudrions ignorer, et nous savons, comme l'Apôtre, que « le bien n'habite pas notre chair » (Rom., VII, 18) ; c'est-à-dire que nous ne pouvons jouir toujours en paix de cette pure contemplation dont nous avons parlé. Il s'est fait en nous un funeste et déplorable divorce. Notre esprit voudrait suivre la loi de Dieu et ne jamais quitter les clartés divines ; et cependant nous sommes entourés des ténèbres de la chair, et la loi du péché nous sépare sans cesse du bien que nous connaissons, pour nous abaisser aux soins et aux pensées de la terre. Nous tombons des hauteurs spirituelles à ces choses auxquelles le péché nous a soumis lorsque la justice de Dieu punit le premier pécheur.

Aussi saint Paul déclare clairement que lui et tous les saints subissent cet esclavage du péché; mais il déclare qu'aucun d'eux ne sera condamné pour cela. « Il n'y a donc pas de damnation, dit-il, pour ceux qui sont dans le Christ Jésus; car la loi de vie qui est dans le Christ Jésus, les délivrera de la loi du péché et de la mort. (Rom., VIII, 1.) C'est-à-dire la grâce que Jésus-Christ répand, chaque jour, sur ses saints les délivre de cette loi de mort et de péché qui les opprime, lorsqu'ils demandent à Dieu le pardon de leurs fautes. Vous voyez donc que ce n'est pas aux pécheurs, mais aux saints et aux parfaits, qu'il faut appliquer ces paroles de l'Apôtre : « Je ne fais pas le bien que je veux ; mais je fais le mal que je hais. Je vois une autre loi dans mes membres qui combat la loi de mon esprit et qui me tient captif sous la loi du péché qui est dans mes membres. » (Rom., VII, 15.)

#### 14.

L'ABBÉ GERMAIN. Nous pensons que ce passage ne convient pas plus aux grands pécheurs qu'à saint Paul et à ceux qui lui ressemblent, mais nous croyons qu'on doit l'appliquer à ceux qui, après avoir reçu la grâce de Dieu et connu la vérité, désirent s'abstenir du vice, et trouvent dans leurs membres leurs anciennes habitudes qui les tyrannisent comme une loi de leur nature et les entraînent dans les luttes de la concupiscence. Car l'usage, l'habitude du péché devient comme une loi naturelle qui domine la faiblesse humaine et la retient captive dans le mal, malgré l'âme dont la vertu n'est pas encore forte et l'amour de la pureté assez puissant. Et cette loi ancienne conduit l'homme à la mort et le remet sous le joug du péché, en ne lui permettant pas de faire le bien qu'il aime, et en le poussant plutôt au mal qu'il déteste.

#### 15.

L'ABBÉ THÉONAS. Vos idées sont bien en progrès ; car vous pensiez d'abord que les paroles de l'Apôtre ne pouvaient s'appliquer qu'aux grands pécheurs, tandis que vous croyez qu'elles conviennent aux personnes qui veulent s'abstenir des vices de la chair. Dès que vous séparez ceux-là des pécheurs, vous les rapprochez par conséquent un peu de la société des fidèles et des saints. Quels sont donc les sortes de péchés que vous pensez qu'ils peuvent commettre, lorsqu'ils sont régénérés par la grâce du baptême ou délivrés chaque jour par la grâce de Jésus-Christ? De quel corps de mort faut-il croire que parle l'Apôtre, lorsqu'il dit : « Qui me, délivrera de ce corps de mort? La grâce de Dieu, par Notre-Seigneur Jésus-

Christ. » (Rom., VII, 24.) N'est-il pas évident, comme la vérité vous force de le reconnaître, qu'il ne s'agit pas de ces péchés capitaux qui nous causent la mort éternelle, tels que l'homicide, la fornication, l'adultère, l'ivresse, le vol et le pillage, mais de ce corps dont nous avons parlé et que la grâce de Jésus-Christ soutient chaque jour. Car quiconque, après le baptême et la connaissance de Dieu, tombe dans le péché mortel, sait bien qu'il ne pour-

ra s'en purifier par cette grâce quotidienne de Dieu, c'est-à-dire par ce pardon facile qu'il accorde, à chaque instant, à nos prières, mais qu'il faudra employer les larmes amères du repentir et les douleurs de la pénitence, ou bien les expier dans les flammes éternelles de l'enfer, puisque l'Apôtre a dit : « Ne vous y trompez pas, ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les efféminés, ni les impudiques, ni les voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni les médisants, ni les injustes ne posséderont le royaume de Dieu. » (I Cor., VI, 9.)

Quelle est donc cette loi qui combat dans nos membres contre la loi de notre esprit et qui nous entraîne malgré nous, comme des esclaves, sous une loi de mort et de péché, pour nous y asservir selon la chair, tout en nous permettant d'obéir à la loi de Dieu, selon l'esprit? Car je ne pense pas que cette loi de péché puisse désigner ces vices et ces crimes qu'on ne peut commettre sans abandonner d'esprit la loi de Dieu, à laquelle on renonce dans son cœur avant de se rendre coupables dans son corps. Qu'est-ce qu'obéir à la loi du péché, si ce n'est faire ce que le péché commande? Quel est donc cette sorte de péché dont un homme si saint et si parfait espère être délivré par la grâce du Christ, puisqu'il dit : « Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? La grâce de Dieu, par Jésus-Christ, Notre-Seigneur. » (Rom., VII, 24.) Quelle est cette loi qui est dans nos membres, qui nous détourne de la loi de Dieu, et qui, en nous retenant captifs sous la loi du péché, nous rend plus malheureux que coupables, puisqu'elle ne nous fait pas condamner aux supplices éternels, mais qu'elle nous fait soupirer après un bonheur interrompu et crier avec l'Apôtre vers Celui qui peut nous le rendre? « Malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? » Être captif sous la loi du péché, n'est-ce pas demeurer dans l'effet et dans l'action du péché? Et quel est le bien capital que les saints ne peuvent accomplir, si ce n'est le bien près duquel, comme nous l'avons dit, tous les autres biens ne sont rien?

Nous avons reconnu qu'il y avait beaucoup de biens en ce monde, la chasteté, par exemple, la continence, la miséricorde, la tempérance et la piété; mais tous ces biens ne peuvent être comparés à ce bien par excellence. Ils sont accessibles, non-seulement aux Apôtres, mais aux personnes médiocres, et ceux qui ne les possèdent pas seront punis par l'éternel supplice, s'ils ne se purifient point par le travail de la pénitence, car la grâce ordinaire du Christ ne leur suffirait pas. Il faut donc reconnaître que cette parole de l'Apôtre ne s'applique véritablement bien qu'aux saints, qui, sans commettre de grandes fautes, sont soumis, tous les jours, à la loi du péché. Ils espèrent bien être sauvés et ne s'abandonnent pas au vice; mais, comme nous l'avons dit souvent, les pensées misérables de la terre les détournent de la contemplation divine et les privent ainsi du bonheur parfait. Car, s'ils se sentaient sans cesse enchaînés au mal par cette loi de leurs membres, ils ne se plaindraient pas seulement de la perte de leur bonheur, mais de celle de leur innocence. L'apôtre saint Paul ne se dirait pas malheureux, mais impur et coupable, et il ne demanderait pas d'être délivré de ce corps de mort, c'est-à-dire de la loi commune, mais des crimes et des péchés de la chair. Mais



parce qu'il se sentait le captif de la faiblesse humaine , c'est-à-dire enchaîné aux soins, aux inquiétudes que cause en nous la loi du péché et de la mort, il gémissait sur cette loi qu'il subissait malgré lui; et il s'empressait de recourir à Jésus-Christ, qui devait le sauver par le puissant secours de sa grâce. Aussi cette loi de péché a beau produire et faire germer les ronces et les épines des pensées terrestres jusque dans le cœur de l'Apôtre, la loi de grâce les en arrachera bientôt : « Car, dit saint Paul, la loi de l'esprit et de vie qui est en Jésus-Christ me délivrera de la loi du péché et de la mort. » (Rom. , VIII, 2.)

## 16.

C'est donc là ce corps de mort qu'il faut subir; ce corps dans lequel les parfaits, qui ont goûté combien le Seigneur est doux, sont retenus sans cesse ; ils comprennent avec le Prophète « combien il est pénible et amer d'être séparé de son Seigneur et de son Dieu. » (Jér., II, 19.) C'est ce corps de mort qui les détourne des choses célestes pour les ramener aux choses de la terre, et qui, pendant la prière et l'oraison, les distrait par le souvenir des hommes, et les occupe de paroles, de choses et d'actes inutiles. C'est ce corps de mort dont se plaignent ceux qui désirent la sainteté des anges, qui voudraient toujours s'unir à Dieu ; mais qui ne peuvent cependant jouir de ce bien parfait, parce que ce corps de mort s'y oppose. Ils font le mal qu'ils ne veulent pas, c'est-à-dire que leur esprit s'égare sur des choses étrangères à leur progrès dans la vertu et la perfection.

Enfin ce qui prouve évidemment que l'Apôtre parle des saints et des parfaits qui lui ressemblent, c'est qu'il se désigne très-particulièrement lui-même: « Ainsi, moi-même , dit-il , moi-même , qui vous parle, qui vous découvre les secrets de ma conscience, et non ceux des autres. n C'est bien le terme dont il se sert, lorsqu'il veut fixer l'attention sur lui; comme quand il dit : « Moi, Paul, je vous conjure par la douceur et la modestie du Christ. » (II Cor., X, 1.) «Pour moi-même, je ne vous ai pas été à charge » (II Cor., XII, 13) ; et ailleurs : « Moi , Paul, je vous le dis, si vous n'êtes pas circoncis, le Christ ne vous servira de rien. » (Gal., V, 2.) Il disait aux Romains : « Je désirerais moi-même être séparé du Christ pour mes frères. » (Rom., IX, 3.) On peut bien croire qu'il veut ainsi s'exprimer avec plus de force : moi-même, c'est-à-dire, celui que vous connaissez pour un apôtre du Christ, celui que vous respectez, celui que vous croyez grand et parfait, celui dont la parole est celle du Christ; moi-même, je confesse que selon la chair, j'obéis à la loi du péché, quoique selon l'esprit, j'obéisse à la loi de Dieu; c'est-à-dire que je subis la condition de la nature humaine, que je descends des choses du ciel aux choses de la terre, que je tombe des hauteurs de l'âme aux besoins misérables du corps; et je me sens souvent tellement captif par cette loi du péché, que, malgré tout mon désir d'obéir sans cesse à la loi de Dieu, je sens que je ne puis échapper à cette captivité qu'en recourant toujours à la grâce du Sauveur.

**17.**

Aussi les saints gémissent-ils tous les jours, et s'affligent-ils de cette faiblesse de leur nature, lorsqu'ils examinent la mobilité de leurs pensées et les secrets de leur conscience. Ils s'écrient humblement : « Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur; car aucun vivant ne sera justifié en votre présence (Ps. CXLII, 2); et encore : « Qui se glorifiera d'avoir le coeur chaste , et qui peut espérer être pur de tout péché? » (Prov., XX, 9.) « Il n'y a pas de juste sur terre qui fasse le bien et ne pêche pas. » (Eccl., VII, 21.) Ils ont tellement cru que la justice de l'homme est imparfaite, et toujours indigne de la miséricorde divine, que l'un d'eux, dont les iniquités et les péchés avaient été purifiés par le charbon ardent que Dieu lui avait envoyé de l'autel enflammé de sa parole, s'écriait, après cette contemplation ineffable de Dieu, après cette vue des chérubins sublimes et cette révélation des secrets célestes : « Malheur à moi, parce que mes lèvres sont souillées; et j'habite au milieu d'un peuple dont les lèvres sont impures. » (Isaïe, VI, 5.) Ne faut-il pas croire que le Prophète n'eût pas reconnu la souillure de ses lèvres, si la contemplation de Dieu ne lui eût fait comprendre la pureté entière et parfaite , et ne lui eût révélé tout à coup son impureté qu'il ignorait auparavant; car, lorsqu'il dit : « Malheur à moi , parce que mes lèvres sont souillées , » il confesse son impureté personnelle et non celle du peuple, puisqu'il ajoute : « Et j'habite au milieu d'un peuple dont les lèvres sont impures. » Lorsque dans sa prière il confesse les péchés qui souillent, pour ainsi dire, toute la terre, il n'intercède pas seulement pour les méchants , mais aussi pour les justes; car il dit : «Voici que vous êtes irrité, Seigneur, et nous avons péché ; nous sommes toujours dans le mal, mais nous serons sauvés. Nous sommes tous comme un homme impur, et toutes nos justices sont comme un linge souillé. » (Isaïe, LXIV, 5.) Je vous le demande, qu'y a-t-il de plus évident que cette sentence du Prophète, qui ne parle pas seulement d'une action juste, mais de toutes nos justices, et qui, en les comparant à toutes les choses impures, ne leur trouve rien de plus semblable qu'un linge qui nous fait horreur?

**18.**

C'est donc en vain que vous opposerez à une si évidente vérité l'objection que vous faisiez : Si personne n'est sans péché , personne n'est saint; et si personne n'est saint, personne ne sera sauvé; car le témoignage même du Prophète peut résoudre la difficulté : « Vous êtes irrité, Seigneur, et nous vous avons offensé; » c'est-à-dire, l'enflure de notre coeur et notre négligence nous ont privés de votre secours, et aussitôt nous sommes tombés dans l'abîme du péché. Comme si quelqu'un disait à la lumière éclatante du soleil : « Voici que vous vous êtes cachée, et que nous sommes plongés dans une obscurité profonde. »

Cependant le Prophète, tout en disant non-seulement qu'il a péché, mais aussi qu'il a toujours été dans le péché, ne désespère pas de son salut; car il ajoute : « Nous avons toujours

été dans le péché, et nous serons sauvés. » Je compare cette parole du Prophète : a Vous êtes irrité, Seigneur, et nous vous avons offensé, » à cette parole de l'Apôtre : a Malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? » Le Prophète dit : « Nous avons toujours été dans le péché, et nous serons sauvés ; » comme l'Apôtre ajoute : « La grâce de Dieu me délivrera par Notre-Seigneur Jésus-Christ. » On lit encore dans le même Prophète : « Malheur à moi, parce que je suis un homme dont les lèvres sont souillées ; et j'habite au milieu d'un peuple dont les lèvres sont impures » (Isaïe, VI, 5) ; comme l'Apôtre a dit : « Malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort? » Et ce que le Prophète ajoute : « Et voici qu'un des chérubins vola vers moi, et il avait dans la main un charbon ardent qu'il avait pris avec une pince sur l'autel; il toucha ma bouche, et me dit : Voici que j'ai touché tes lèvres; ton iniquité sera ôtée, et ton péché sera purifié; » de même que saint Paul a dit :

« La grâce de Dieu me délivrera par Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Vous voyez donc que tous les saints confessent véritablement qu'ils sont pécheurs dans leur personne comme dans celle du peuple, mais qu'ils ne désespèrent pas cependant de leur salut, et qu'ils attendent avec confiance cette plénitude de justice qui ne peut venir de la faiblesse de la nature humaine, mais seulement de la grâce et de la miséricorde divine.

## 19.

Le Sauveur nous enseigne que personne, en cette vie, quelque saint qu'il soit, n'est exempt de quelque dette de péché, puisqu'en traçant à ses disciples le modèle d'une prière parfaite, au milieu de ces demandes si saintes et si sublimes qu'il donnait aux bons et aux parfaits, et qui ne pouvaient convenir aux méchants et aux infidèles, il a voulu placer cette demande : « Et remettez-nous nos dettes, comme nous les remettons à ceux qui nous doivent. » (S. Matth., VI, 12.) Si les saints font véritablement cette prière, comme nous ne pouvons en douter, qui serait assez présomptueux, assez tourmenté de l'orgueil du démon, pour se dire exempt de péché, pour s'élever ainsi au-dessus des Apôtres, et accuser, en quelque sorte, le Sauveur d'ignorance et de légèreté, puisqu'il n'aurait pas su que quelques personnes peuvent être exemptes de péché, et qu'il leur aurait prescrit une prière dont elles n'avaient pas besoin? Tous les saints obéissent au précepte de leur Roi, et disent chaque jour : « Remettez-nous nos offenses. » S'ils disent vrai, personne n'est donc exempt de fautes; s'ils ne disent pas vrai, les saints mêmes ne sont pas sans péché, puisqu'ils mentent. Aussi l'Ecclésiaste, le plus sage des hommes, parcourant toutes les actions et les pensées des hommes, déclare que, sans exception, « il n'y a pas de juste sur la terre qui fasse le bien, et ne pèche pas » (Eccl., VII, 21); c'est-à-dire que sur la terre il n'y a pas, il n'y aura jamais un homme assez saint, assez diligent, assez étroitement uni au souverain Bien, pour ne pas s'en séparer chaque jour par quelques distractions. Et l'Écriture, en disant que cet homme n'est pas exempt de faute, reconnaît cependant qu'il est juste.

**20.**

Si quelqu'un prétend que l'homme peut être sans péché, qu'il le prouve, non par de vaines paroles, mais par le témoignage de sa propre conscience. Lorsqu'il sentira que rien ne le sépare du souverain Bien, il pourra se dire exempt de toute faute; mais pour cela, il faut qu'en s'examinant il affirme qu'il a été, ne serait-ce qu'une seule fois, pendant l'office, sans aucune distraction de pensées, de paroles et d'action. Hélas ! l'esprit de l'homme est si léger, si facilement emporté vers les choses inutiles et vaines, que, nous devons le reconnaître, il nous est impossible d'être sans péché. Nous avons beau veiller avec soin sur notre coeur, la révolte de la chair ne nous permettra jamais de le garder comme notre esprit le désire; et plus l'homme avance dans le bien et s'élève vers la contemplation parfaite, plus il apercevra de taches dans le miroir de sa pureté. Car, nécessairement, l'âme qui arrive à une plus grande lumière, tend à une plus grande perfection, et trouve bas et misérable son état présent.

**21.**

Une vue plus parfaite aperçoit plus de choses; et une vie sans reproche rend beaucoup plus sévère pour soi-même. Celui qui corrige ses moeurs et s'applique à la vertu, trouve toujours des raisons de multiplier ses soupirs et ses gémissements; celui qui avance n'est jamais content de son état, et plus il se purifie, plus il découvre de souillures en lui et de motifs de s'humilier au lieu de s'élever; car plus il fait d'efforts vers les choses célestes, plus il comprend combien il en est éloigné. L'Apôtre préféré, celui que Jésus aimait, puisa, pour ainsi dire, dans le coeur du Maître sur lequel il reposait, cette sentence: « Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous. » (I S. Jean, I, 8.) Ainsi, en disant que nous ne péchons pas, nous n'avons pas la vérité en nous, c'est-à-dire Jésus-Christ. Et que gagnons-nous? De pécheurs, nous devenons criminels et impies. Enfin, si nous désirons encore mieux savoir, s'il est possible à la nature humaine d'être sans péché, qui nous l'apprendra mieux que a ceux qui ont crucifié leur chair avec ses vices et ses concupiscences, et pour lesquels le monde est vraiment crucifié? » ( Gal., V, 24; VI, 14.) Lorsqu'ils ont arraché de leur coeur les racines de tous les vices, et qu'ils tâchent d'en effacer même le souvenir et la pensée, ils confessent cependant chaque jour, en toute sincérité, qu'ils ne passent pas une seule heure sans commettre quelque faute.

Nous ne devons pas cependant nous priver de la sainte Communion, parce que nous nous reconnaissons pécheurs; nous devons, au contraire, nous en approcher avec plus d'ardeur, parce que c'est elle qui purifie l'esprit et guérit les âmes. Il faut la désirer avec une humble foi, comme le remède de nos blessures, en nous jugeant indignes d'une si grande grâce. Sans cela, nous ne pourrions pas même communier une seule fois, pendant l'année, comme le font certains religieux, qui ont une telle idée de la sainteté des divins mystères, qu'ils pensent qu'on ne doit s'en approcher qu'entièrement purs et sans tache. Ils oublient que c'est précisé-

ment par la Communion qu'on peut le devenir, et ils tombent ainsi dans une présomption plus grande que celle qu'ils veulent éviter, puisqu'ils s'imaginent, sans doute, qu'ils sont dignes de communier quand ils le font. Il est bien plus raisonnable de recevoir, tous les dimanches, le Pain céleste, comme le remède de toutes nos infirmités, en reconnaissant humblement dans notre coeur que nous ne saurions jamais le mériter par nous-mêmes, et qu'il serait bien plus présomptueux de nous en croire dignes, une fois par année.

Pour bien comprendre ces choses, et ne pas les oublier, il faut implorer la miséricorde de Dieu, qui nous aidera à les accomplir; car elles ne s'apprennent pas seulement comme les autres sciences de l'homme, par des discours et des raisonnements, mais bien plus par les actes et l'expérience; et si, après en avoir souvent et longuement conféré avec des personnes éclairées, nous ne les étudions pas encore, en les pratiquant tous les jours, nous les oublierons, et nous les perdrons par notre négligence.

## **VINGT-QUATRIÈME CONFÉRENCE DE CASSIEN AVEC L'ABBÉ ABRAHAM : DE LA MORTIFICATION**

Le renoncement, principal motif de la vie religieuse. — Il est plus utile que les jouissances du monde. — Avantages de la cellule. — Éviter tout ce qui peut nous distraire de Dieu, centre et clef de voûte de toute la vie. — Proportionner nos moyens à nos forces. — Ce qui est utile aux uns peut nuire aux autres. — La peine, source de récompense. — La mortification ne doit jamais nuire à la charité. — Comment le joug de Notre-Seigneur est doux et son fardeau léger. — Du parfait renoncement et du centuple qui le récompense.

### **1.**

Cette vingt-quatrième conférence, que Dieu nous fit la grâce d'avoir avec l'abbé Abraham, terminera les enseignements de ces saints solitaires. Quand je l'aurai écrite avec le secours de vos prières, elle complétera le nombre mystérieux des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, qui jettent leurs couronnes devant l'Agneau; et il me semble que nous serons quitte de notre promesse. Si ces vieillards méritent quelque gloire, quelque couronne, par la sainteté de leur doctrine, ils l'offrent humblement à l'Agneau qui a été immolé pour le salut du monde; car c'est l'Agneau qui leur a donné cette sagesse si profonde, et à nous la grâce de la faire connaître par nos faibles paroles, pour l'honneur de son nom. Aussi faut-il rendre à l'Auteur de tout bien la reconnaissance qu'il mérite pour ses dons; et plus on s'acquitte envers lui, plus on lui doit.

Nous fûmes donc trouver l'abbé Abraham, pour lui confesser une pensée qui nous tourmentait sans cesse. Nous désirions retourner dans notre patrie, et revoir nos parents. Ce désir venait surtout du souvenir de la piété de nos parents, qui ne nous empêcheraient jamais de suivre nos bonnes résolutions; nous croyions même que leur société nous aiderait

à les accomplir , puisqu'ils nous délivreraient des préoccupations des choses temporelles , en nous fournissant avec joie tout ce qui nous serait nécessaire. Nous nous nourrissions aussi de vaines espérances, en pensant que beaucoup pourraient être convertis par nos conseils et nos exemples. Nous nous représentions le pays de nos ancêtres et la beauté de ses régions, qui devaient non-seulement nous offrir une douce et profonde solitude, mais encore fournir à tous les besoins de la vie. Nous découvrîmes simplement au saint vieillard toutes ces pensées de notre coeur, en lui avouant avec larmes qu'il nous était impossible de résister à cette tentation, si la grâce de Dieu ne nous secourait par son intermédiaire. Il garda le silence pendant quelque temps, et nous répondit enfin en gémissant :

## 2.

L'ABBÉ ABBAILAM. Votre faiblesse dans cette tentation prouve que vous n'avez pas encore renoncé aux vains désirs du monde, et triomphé de vos anciennes passions. Ce combat, cette hésitation montre que vous avez quitté votre patrie et vos parents plutôt de corps que d'esprit; car tout ce qui vous trouble serait depuis longtemps détruit et déraciné de votre coeur, si vous aviez compris que le renoncement est le motif principal qui nous fait choisir la solitude. Je vois que vous êtes travaillés de cette maladie de l'oisiveté dont parlent les Proverbes : « L'homme oisif tombe dans les désirs, et les désirs tuent le paresseux. » (Prov., XXI, 5, 25.) Nous aussi nous pouvions jouir des biens dont vous parlez, si nous avions pensé qu'ils n'étaient pas nuisibles à nos desseins , et que les douceurs de la patrie nous profiteraient autant que les horreurs du désert et les privations du corps. Nous ne manquons pas non plus de parents qui se feraient une joie de fournir à tous nos besoins; mais nous avons entendu cette parole du Christ, qui retranche tout ce qui plaît à la vie présente : « Celui qui ne quitte pas ou ne hait pas son père, sa mère, ses enfants et ses frères ne peut être mon disciple. » (S. Luc, XIV, 26.)

Si nous étions privés de l'assistance de nos parents, ne trouverions-nous pas dans le monde, des puissants qui s'empresseraient de nous donner abondamment ce qui nous serait nécessaire, et nous délivreraient de toute inquiétude au sujet de notre nourriture? Mais nous redoutons cette menace du Prophète : « Maudit soit l'homme qui met son espérance dans l'homme » (Jér., XVII, 5); et encore : « Ne placez pas votre confiance dans les princes. » (Ps. CXLV, 2.) Nous pouvions du moins placer nos cellules sur les bords du Nil, et avoir de l'eau à notre portée, au lieu d'aller la chercher sur nos épaules à une si grande distance. Mais l'Apôtre nous apprend à supporter avec courage cette fatigue, en nous disant : « Chacun recevra sa récompense, selon son travail. » (I Cor., III, 14.) Nous n'ignorons pas qu'il y a, dans nos contrées des solitudes agréables qui nous donneraient des fruits, des fleurs et des légumes à profusion, et nous procureraient sans peine tout ce qui nous serait nécessaire; mais nous craignons ce reproche , que l'Évangile adresse au riche : « Vous avez reçu votre consolation pendant votre vie. » (S. Luc, XVI, 25.)

Nous avons méprisé ces choses avec les plaisirs du monde, et nous leur avons préféré l'aridité du désert. Nous avons mieux aimé la solitude de ces lieux sauvages que toutes les jouissances; et en comparant ces sables stériles aux largesses d'une terre féconde, nous cherchons à gagner, non pas la satisfaction passagère de nos sens, mais le bonheur éternel de nos âmes. C'est peu à un religieux d'avoir renoncé une fois, au commencement de sa conversion, aux choses présentes, s'il ne persévère pas, tous les jours, dans son renoncement. Nous devons pouvoir dire, jusqu'au dernier instant de notre vie, avec le Prophète : « Vous savez que je n'ai pas désiré le jour de l'homme. » (Jér., XVII, 16.) Aussi Notre-Seigneur a dit dans son Évangile : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive. » (S. Luc, IX, 23.)

### 3.

Celui qui poursuit avec ardeur, la pureté de l'âme, doit rechercher les lieux qui ne tentent pas par la fertilité du sol, à sortir de sa cellule et à vivre en plein air. Cette vie extérieure dissiperait ses pensées et détournerait sans cesse son esprit du but qu'il s'est proposé. Malgré toute la vigilance qu'on y apporte, on ne peut éviter ce malheur qu'en se renfermant, corps et âme, entre les murailles étroites d'une cellule. Là, chaque religieux, comme un bon pêcheur, cherche la nourriture, à l'exemple des Apôtres; il regarde dans les profondeurs de son cœur paisible, pour y voir la foule des pensées qui s'y présentent, et pour les choisir comme un homme qui, du haut d'un rocher, discerne dans la mer les poissons qui peuvent lui convenir, en méprisant et en rejetant ceux qui seraient mauvais et nuisibles.

### 4.

Celui qui persévéra ainsi dans la retraite, accomplit parfaitement ce que le prophète Habacuc exprime si bien, lorsqu'il dit : « Je demeurerai ferme sur mes gardes; je monterai sur la pierre, et je serai attentif, afin de voir ce qui se dit de moi, et ce que je répondrai à celui qui me reprend. » (Habac., II, 1.) C'est chose difficile à en juger par l'expérience des solitaires qui habitent le désert de Calame ou de Porphyryon; car, quoiqu'ils soient plus éloignés des villes et des habitations des hommes que ceux du désert de Schethé, et qu'il faille sept à huit jours de marche dans la solitude pour arriver à leurs cellules, cependant, comme ils s'appliquent à l'agriculture, ils éprouvent, lorsqu'ils viennent dans nos contrées désolées, un tel trouble, un tel ennui, qu'on les prendrait pour des novices qui n'ont jamais pratiqué les exercices de la vie solitaire. Ils ne peuvent rester dans leurs cellules et garder le silence, et dès qu'il faut s'y soumettre, ils sont bouleversés comme si c'était pour la première fois. C'est qu'ils ne se sont jamais appliqués à calmer les mouvements de l'homme intérieur et les tempêtes de la pensée par leur vigilance et leurs persévérants efforts. Ils sont habitués à travailler tous les jours dans la campagne; et leur esprit, accoutumé à suivre tous les mouvements de leur corps; ne sait pas se fixer dans la paix et le recueillement. Ils souffrent de

sa mobilité, de son inconstance, et ne peuvent en réprimer les écarts. La composition du cœur leur devient impossible, et ils trouvent le joug du silence insupportable. Ceux que les plus rudes fatigues ne pouvaient abattre, sont fatigués de ne rien faire, et vaincus par le repos.

5.

Est-il étonnant que, renfermés dans leur cellule comme dans une étroite prison, ils y étouffent avec la multitude de leurs pensées qui s'échappent, quand elles peuvent, comme des chevaux débridés? Lorsque leur esprit est délivré de cette contrainte, ils éprouvent aussitôt une courte et triste consolation; mais dès qu'ils rentrent dans leur cellule, ils y retrouvent toute l'agitation de leurs pensées, et la liberté qu'ils ont goûtée les fait souffrir davantage. Ceux qui ne peuvent pas ou ne veulent pas résister à ces tentations, s'imaginent trouver un remède au mal qui les tourmente, dans la paix de leur cellule. Lorsqu'ils obtiennent la permission d'en sortir plus souvent, ils ne font qu'augmenter leur supplice, comme ces malades qui ont la fièvre et qui espèrent se soulager en buvant de l'eau froide; ils activent le feu qui les dévore au lieu de l'éteindre, et ce plaisir d'un moment ne fait qu'accroître leur souffrance.

6.

Aussi un religieux doit appliquer sans cesse son esprit à une seule chose, et ramener toutes ses pensées vers un centre qui est Dieu. Celui qui veut construire une voûte élevée dirige toutes ses lignes vers un point central, afin de bien conduire son travail et d'arriver à une circonférence parfaite; s'il négligeait cette règle, il ne pourrait, quels que fussent sa science et son talent, éviter de se tromper dans le contour de l'édifice; et sa vue ne lui suffirait pas pour suivre la ligne circulaire qui en est la beauté. Il faut qu'il recoure sans cesse à ce moyen qui fixe tous les points intérieurs et extérieurs de l'ouvrage, et qui ramène toute cette masse imposante à la clef de voûte qui doit la terminer.

Il faut aussi que notre âme prenne l'amour de Dieu comme son centre invariable, et qu'elle rayonne de là pour régler à chaque instant toutes ses œuvres et toutes ses pensées. C'est avec ce compas divin qu'elle trouvera la ligne convenable, sans jamais s'en écarter, tandis que si elle ne s'en servait pas, elle ne pourrait bâtir cet édifice spirituel dont saint Paul était l'architecte. (I Cor., III, 10.) Elle ne verrait jamais la beauté de cette maison que David désirait élever au Seigneur, lorsqu'il disait: « Seigneur, j'aime la beauté de votre maison, et le lieu où habite votre gloire. b (Ps. XXV, 8.) Il n'élèvera dans son cœur qu'une demeure indigne de l'Esprit-Saint, et incapable de se soutenir; et au lieu de la gloire d'y habiter avec Dieu, il aura la honte de périr sous des ruines.



7.

L'ABBÉ GERMAIN. Nous reconnaissons bien qu'il est utile et nécessaire de prescrire aux religieux des travaux qu'ils peuvent faire dans leurs cellules; nous avons pour nous en convaincre vos exemples fondés sur l'imitation des Apôtres, et aussi notre propre expérience; mais ce que nous comprenons moins clairement, c'est que nous devons éviter le voisinage de nos parents, lorsque vous ne le redoutez pas pour vous-mêmes. Vous marchez dans la voie de la véritable perfection, et cependant vous habitez votre patrie et plusieurs même vivent près de leur famille; pourquoi devons-nous craindre ce qui ne vous est pas nuisible?

8.

L'ABBÉ ABRAHAM. Quelquefois nous tirons des choses bonnes une mauvaise conclusion; car si on a la présomption de faire ce qu'un autre fait, sans avoir la même force et la même vertu, on peut trouver l'erreur et la mort, là où d'autres acquièrent le salut et la vie éternelle. C'est ce qui serait arrivé à David, dans le combat fameux qu'il eut à soutenir contre le géant Goliath, s'il eût voulu revêtir les armes puissantes de Saül. Ces armes, portées par un homme plus grand, pouvaient servir à vaincre une foule d'ennemis; mais elles auraient été nuisibles à un jeune homme, et David fut sage de prendre des armes proportionnées à son âge, et de choisir celles avec lesquelles il savait combattre, au lieu de s'embarrasser, comme les autres, d'une cuirasse et d'un bouclier pour marcher contre son redoutable adversaire. De même, chacun doit consulter la mesure de ses forces et prendre le genre de vie qui lui sera le plus convenable.

Tout ce qui est utile peut ne pas convenir à tout le monde. La vie solitaire est excellente, mais elle serait plutôt nuisible que profitable à un grand nombre; et tout en louant la vie religieuse et la charité qu'on exerce envers ses frères, nous ne pensons pas que tous doivent s'y consacrer. Le soin des malades est sans doute bien méritoire; mais c'est un danger pour la patience de beaucoup. Il faut d'abord comparer les institutions de votre pays et du nôtre, et voir ensuite quelle force donnent à chacun, pour les suivre, les habitudes bonnes ou mauvaises; car il peut arriver que ce qui semble difficile et impossible à un homme d'un pays soit devenu comme naturel à un autre par un long usage. Les nations, par exemple, que séparent de grandes différences de climat peuvent supporter les rigueurs de l'hiver ou les ardeurs du soleil, sans, pour ainsi dire, avoir de vêtements, tandis que les habitants d'autres contrées, quoique forts, ne pourraient endurer ces intempéries de saisons auxquelles ils ne sont point accoutumés. De même, vous qui avez exercé votre corps et votre âme, dans ce pays, à vaincre en beaucoup de choses les habitudes de votre patrie, voyez si vous pourriez maintenant souffrir nos privations, dans ces régions si froides, dit-on, et surtout si glacées par l'infidélité? Pour nous, comme il y a longtemps que nous menons cette vie, elle nous est devenue, pour ainsi dire, naturelle. Si vous vous croyez assez de constance et de vertu

pour la supporter, vous pouvez, comme nous, habiter près de vos parents et de vos frères.

**9.**

Mais afin que vous puissiez ne pas vous tromper dans l'appréciation que vous ferez de vos forces, je vous dirai ce que fit autrefois l'abbé Apollon, et vous verrez s'il y a quelque rapport entre sa vertu et la vôtre, et si vous pouvez, sans inconvénient, habiter dans votre patrie et près de vos parents. Vous serez certains alors de ne pas renoncer à cette humble vie que votre volonté et les nécessités du voyage vous ont fait adopter, et vous ne pourrez être vaincus par l'amour de la famille et par la douceur du climat.

Une nuit donc, le saint vieillard que nous venons de nommer, reçut la visite de son frère, qui le suppliait de sortir un instant de son monastère, pour l'aider à retirer un boeuf qui venait d'enfoncer dans un marais ; il lui disait, en pleurant, qu'il ne pourrait jamais le dégager sans son secours. L'abbé répondit à ses instantes prières : « Pourquoi ne vous êtes-vous pas adressé à notre jeune frère qui est bien plus près de vous que moi ? Ce frère était mort depuis longtemps, et le solliciteur crut que la solitude continuelle et les excès de la pénitence avaient affaibli l'esprit du vieillard. « Comment, lui répondit-il, pourrais-je faire sortir du tombeau celui qui est mort depuis quinze ans ? — Vous ignorez donc, lui dit l'abbé Apollon, que moi, je suis mort au monde depuis plus de vingt ans, et que je ne puis sortir du tombeau de ma cellule pour vous aider dans tout ce qui regarde la vie présente ? Croyez-vous que le Christ me permettrait de manquer au renoncement que j'ai embrassé, pour aller retirer votre boeuf d'un bournier, lui qui a refusé un instant à celui qui voulait aller ensevelir son père, quoique cette demande fût beaucoup plus pressante et plus sainte que la vôtre. »

Examinez maintenant vos pensées, et voyez si vous pouvez prudemment espérer tenir la même conduite à l'égard de vos parents. Si vous vous sentez l'esprit aussi détaché que ce saint vieillard, vous pouvez, comme lui, vivre sans inconvénient auprès de vos parents et de vos frères; vous vous regarderez tellement morts pour eux, que vous ne serez pas exposés à vous relâcher, à cause des bons services que vous pourriez en recevoir ou leur rendre.

**10.**

L'ABBÉ GERMAIN. Vous ne nous avez laissé, mon Père, aucun doute sur ce sujet. Nous savons bien que si nous vivions près de nos parents, nous ne pourrions nous vêtir aussi pauvrement, et aller pieds nus comme nous le faisons ici; mais nous n'aurions pas non plus à nous procurer ce qui est nécessaire à la vie, et à porter de l'eau sur notre tête d'une si grande distance. Nos parents auraient honte de nous voir faire ces choses, et nous en rougirions nous-mêmes. Mais serait-ce nuire à notre profession que de recevoir le nécessaire et de nous délivrer de l'embarras de notre nourriture, pour éviter toutes distractions extérieures,

et nous consacrer plus parfaitement à la lecture, à la prière et aux autres exercices spirituels?

## 11.

L'ABBÉ ABRAHAM. Ce n'est pas moi qui vous répondrai, ce sera le bienheureux Antoine; il eut à combattre le relâchement d'un religieux qui parlait comme vous, et ce qu'il lui dit détruit complètement votre objection. Ce religieux prétendait qu'on ne devait pas tant admirer la vie des solitaires, et qu'il fallait plus de vertu pour acquérir la perfection au milieu des hommes qu'au fond d'un désert. Le bienheureux Antoine lui demanda où il demeurait; le religieux lui répondit qu'il habitait près de ses parents, et que, grâce à leur générosité, qui lui épargnait toute inquiétude et tout travail, il pouvait se livrer sans aucune distraction à la lecture et à la prière. « Mon fils, lui dit alors le bienheureux Antoine, quand il arrive quelque malheur à vos parents, vous en affligez-vous? et quand il leur vient quelque bonne fortune, vous en réjouissez-vous? » Le religieux avoua que, dans les deux cas, il ne restait pas indifférent. « Alors, dit le saint vieillard, vous pouvez croire que, dans l'autre monde, vous partagerez leur sort, puisque dans cette vie vous partagez leur gain et leur perte, leurs joies et leurs chagrins. » Puis, ne se contentant pas de ces paroles, il s'étendit davantage sur ce sujet. « Ces rapports avec vos parents, ajouta-t-il, et cette vie si relâchée, n'ont pas le seul inconvénient que je vous signale, et dont vous paraissez peu touché; car on pourrait vous appliquer ce passage des Proverbes: « Ils m'ont frappé, mais je ne l'ai pas senti; ils se sont moqués de moi, et je ne m'en suis pas aperçu » (Prov., XXIII, 35); et encore cette parole du Prophète: « Les étrangers ont dévoré toute sa force, et il l'a ignoré. » (Osée, vii, 9.) C'est ce qui vous arrive tous les jours, lorsque la variété des événements change sans cesse vos dispositions, et entraîne votre âme aux choses de la terre. Vos parents vous empêchent de jouir du fruit et de la récompense de votre travail. Leur générosité ne vous permet pas de suivre le conseil de saint Paul, et de gagner vous-même votre vie.

C'est cependant ce que l'Apôtre recommandait, en dernier lieu, aux dignitaires de l'Église d'Éphèse. Il leur rappelle que, malgré les fatigues de la prédication, il avait travaillé de ses mains pour se procurer ce qui lui était nécessaire, à lui et à ceux qui l'aidaient dans son ministère. « Vous savez, leur dit-il, que ces mains ont fourni ce qui était nécessaire à moi et à ceux qui étaient avec moi. » (Act., XX, 24.) Et pour montrer que c'était à nous qu'il avait donné ce bon exemple, il dit dans un autre endroit: « Nous n'avons pas été oisifs parmi vous, et nous n'avons mangé gratuitement le pain de personne. Mais nous avons travaillé; nous nous sommes fatigués la nuit et le jour, afin de ne pas vous être à charge. Nous pouvions bien faire autrement; mais nous vous avons donné l'exemple pour que vous nous imitiez. » (II Thess., III, 8.)

**12.**

Nous aussi nous pouvions profiter de l'assistance de nos parents; mais nous avons préféré cette pauvreté à leurs richesses. Nous avons mieux aimé préparer à la sueur de notre front la nourriture de chaque jour, que de nous reposer sur leur générosité, estimant plus ces peines et ces privations que la méditation oiseuse de l'Écriture et les lectures stériles dont vous nous parlez. Agirions-nous de la sorte, si nous ne trouvions pas plus utile de suivre les exemples des Apôtres et les conseils des anciens solitaires? Vous reconnaîtrez vous-même qu'il y a un autre inconvénient plus grand que le premier. Vous êtes forts et bien portants, et vous vous nourrissez d'aumônes qui ne doivent être données qu'aux faibles. Les hommes, en général, si on excepte les moines qui vivent du travail de leurs mains, selon la recommandation de l'Apôtre, attendent leur nourriture des autres, et profitent de leurs peines. Les uns jouissent des biens de leurs pères, les autres du travail de leurs serviteurs, ou des revenus de leurs terres. Les princes de ce monde eux-mêmes reçoivent ce qui est nécessaire à leurs besoins; et nos anciens ont regardé comme une aumône tout ce qu'on recevait pour la nourriture de chaque jour, sans le gagner par le travail de ses mains, comme le recommande l'Apôtre, qui refuse aux oisifs les secours de la charité, lorsqu'il dit : « Celui qui ne travaille pas ne doit pas manger. » (II Thess., III , 10.)

Les paroles de saint Antoine à ce solitaire doivent nous apprendre à fuir, comme dangereuses, les douceurs que peuvent nous procurer nos parents, et ceux dont la charité fournirait à nos besoins. Elles doivent nous faire éviter les contrées agréables, et préférer à toutes les richesses du monde les sables, les déserts arides, les terres brûlées par l'eau salée de la mer, et abandonnées pour cela par tous les hommes. Non-seulement nous éviterons , dans ces solitudes inabordables, les visites trop fréquentes, mais nous nous épargnerons les distractions que nous donnerait la culture d'une nature trop fertile, qui détournerait notre âme de son but principal , et la rendrait moins propre aux exercices spirituels.

**13.**

Vous espérez être utile au salut de votre prochain et faire plus de bien, en retournant dans votre patrie ; écoutez une histoire que l'abbé Macaire racontait avec beaucoup d'esprit à un solitaire, comme un remède à de semblables désirs. Il y avait, disait-il, dans une ville, un barbier très-expert qui ne recevait cependant que trois deniers par personne. Malgré la modicité de son salaire, il pouvait acheter tout ce qui était nécessaire à sa nourriture et à ses besoins, et mettre encore en réserve cent deniers par jour; il continuait à faire ces profits, lorsqu'il apprit que, dans une ville éloignée, chaque personne donnait un sou pour se faire raser. Combien de temps , se dit-il, me contenterai-je d'un si petit salaire? J'ai bien de la peine à gagner ici trois deniers, tandis qu'en allant ailleurs, je puis facilement faire fortune. Il prend aussitôt les instruments de sa profession, dépense à s'équiper tout ce qu'il avait

gagné depuis longtemps, et arrive enfin, après bien des fatigues, à la ville qui devait l'enrichir. Dès le premier jour, il fut bien payé comme on le lui avait dit, et le soir, comme il avait la bourse bien garnie, il alla acheter au marché tout ce qui était nécessaire à sa nourriture; mais tout était si cher qu'il fallut dépenser ce qu'il avait gagné, et qu'il ne lui resta pas un denier de tous ses profits. Quand il eut remarqué, pendant quelque temps, que le résultat était toujours le même, et que, loin de s'enrichir, il avait de la peine à suffire aux besoins de chaque jour: « Je retournerai, dit-il, à la ville que j'habitais; mon gain y était certainement bien petit; mais tout en pourvoyant à ma nourriture, je pouvais encore amasser quelque chose pour ma vieillesse. C'était peu chaque jour; j'arrivais cependant à une somme assez considérable. Je vois, par expérience, que je gagnais plus alors qu'avec ces prix élevés qui me tentaient, puisque au lieu d'augmenter mon avoir, ils suffirent à peine à me faire vivre. »

Il en est de même pour nous; nous devons préférer à tout les petits profits que nous faisons dans la solitude; ils sont à l'abri des tentations et des embarras du monde; la vaine gloire ne les altère pas, et ils ne sont pas diminués par les besoins de chaque jour. « Car peu vaut mieux au juste que toutes les richesses des pécheurs. » (Ps. XXXVI, 16.) On gagne plus ainsi qu'à des conversions nombreuses qui nous entraîneraient dans des conversations et des distractions continuelles.

Salomon dit « qu'un peu dans la main vaut mieux avec la paix, que les deux mains pleines avec bien des efforts et des inquiétudes. » (Ecclés., IV, 6.) Les faibles tombent naturellement dans ces dangereuses illusions, lorsqu'ils devraient craindre pour leur salut, et qu'ils auraient besoin d'être dirigés et conduits eux-mêmes. Les artifices du démon les portent à vouloir convertir et gouverner les autres; et, quoiqu'ils puissent tirer quelques profits de ces conversions, ils perdent certainement plus qu'ils ne gagnent par leur impatience et leur relâchement. Il leur arrive ce que dit le prophète Aggée : Celui qui amasse ces profits les met dans un sac percé. » (Aggée, I, 6.) N'est-ce pas mettre dans un sac percé ce qu'on gagne, que de perdre par la dissipation du cœur et les distractions de l'esprit ce qu'on pourrait amasser par la conversion du prochain. Il arrive bien souvent qu'en voulant diriger ses frères, on ne sait plus se gouverner soi-même. « Car il y en a qui sont riches sans rien avoir, et d'autres qui sont pauvres au milieu de beaucoup de richesses » (Prov., XIII, 7); et « il vaut mieux être sans honneur et gagner sa vie, que d'être en dignité et manquer de pain. » (Prov., XII, 9.)

#### 14.

L'ABBÉ GERMAIN. Vous nous avez parfaitement fait comprendre, par ces exemples, l'égarement de nos pensées; nous désirons en connaître maintenant la cause et les remèdes. Veuillez nous dire comment nous sommes tombés dans ces illusions; car personne n'est

plus capable de guérir un malade que celui qui a découvert l'origine de sa maladie.

**15.**

L'ABBÉ ABRAHAM. Tous les vices n'ont qu'une source et un principe; mais on donne des noms différents au mal et à la corruption, selon la faculté ; et, si je puis parler ainsi, selon le membre de l'âme qui est affecté. Dans les maladies corporelles , une seule cause produit des indispositions différentes, selon les parties qu'elle attaque. Lorsque l'humeur se porte au cerveau, qui est comme la citadelle du corps, elle produit la migraine; lorsque c'est aux yeux , aux oreilles, aux jointures, aux pieds ou aux mains, les douleurs qu'elle fait naître prennent des noms particuliers, et s'appellent névralgie, ophthalmie, goutte ou rhumatisme. Si nous passons des maladies visibles aux maladies invisibles, nous pouvons croire que chaque partie, chaque membre de notre âme est attaqué aussi par le même vice; et, comme les sages ont distingué trois parties dans nos âmes, la raisonnable, l'irascible et la concupiscible, ces parties peuvent avoir leur maladie qui prend un nom différent, selon la violence de la passion qui les tourmente. Si la corruption envahit la partie raisonnable, elle y fait naître la vaine gloire, la jactance, l'envie, l'orgueil, la présomption, les disputes et l'hérésie. Si elle blesse l'irascible, elle enfante la fureur, l'impatience, la tristesse, la paresse, la crainte et la cruauté; si elle corrompt la partie concupiscible, elle engendre la gourmandise, la fornication, l'avarice et les désirs coupables et terrestres.

**16.**

Si vous voulez connaître l'origine, la cause du mal dont nous parlons, vous verrez que c'est la partie raisonnable de votre âme qui est corrompue, et que c'est de là que naissent ordinairement la présomption et l'orgueil. C'est pourquoi vous devez appliquer d'abord à cette partie de votre âme le remède d'une sage discrétion et d'une humilité sincère. Vous vous êtes égarés au point de croire que, non-seulement vous étiez arrivés au sommet de la perfection, mais que vous pouviez encore y conduire les autres. Vous vous êtes persuadé que vous étiez capable de les instruire, de les diriger; et cette prétention doit vous faire comprendre que vous vous êtes laissé entraîner par la vaine gloire. Vous pouvez facilement déraciner le mal, si vous vous affermissez, comme je vous l'ai dit, dans une humilité prudente, si vous vous persuadez qu'il est bien pénible et bien difficile à chacun de sauver son âme, et si, au lieu d'avoir l'orgueil de vouloir instruire les autres, vous reconnaissez que vous avez vous-mêmes besoin de quelqu'un pour vous conduire.

**17.**

Appliquez donc à la partie malade de votre âme le remède d'une humilité sincère ; c'est parce qu'elle paraît la plus faible en vous qu'elle doit succomber la première aux attaques du

démon. De même que nous voyons l'excès du travail rendre malades, ou la corruption de l'air affecter d'abord les parties les plus faibles de l'organisation, et envahir ensuite tout le reste du corps; lorsque le souffle empesté du vice atteint notre âme, c'est toujours la partie la plus faible qui souffre la première, et qui résiste le moins aux violences du tentateur; et le peu de résistance qu'elle offre lui procure bientôt une victoire facile. C'est ainsi que Balaam était certain de pouvoir tromper le peuple de Dieu, lorsqu'il donnait le conseil de tenter les enfants d'Israël par leur côté faible. « Il ne doutait pas qu'en leur envoyant des femmes pour les séduire, il causerait leur ruine, parce qu'il les savait déjà malades dans la partie concupiscible de leur âme. » (Nomb., XXIV, 31.)

Nos ennemis spirituels font de même à notre égard; ils tendent leur piège du côté où notre âme est la plus languissante. Si c'est, par exemple, dans la partie raisonnable, ils cherchent à nous tromper comme l'Écriture raconte que le roi Achab le fut par les Syriens, qui dirent : « Nous savons que les rois d'Israël sont pleins de miséricorde : mettons un sac au-tour de nos reins et une corde à notre tête; allons trouver ainsi le roi d'Israël, et nous lui dirons : Votre serviteur Benabad vous adresse cette prière : Que mon âme vive. » Et ce roi, plutôt touché de l'éloge qu'on faisait de sa miséricorde que d'une véritable compassion, répondit : « S'il vit encore, il est mon frère. » (III Rois, XX, 31.) C'est ainsi que les démons nous trompent dans la partie raisonnable de notre âme, et nous font offenser Dieu là où nous croyons mériter ses récompenses. Nous recevons ce reproche : « Puisque votre main a épargné un homme digne de mort, votre âme répondra de son âme, et votre peuple de son peuple. » (Ibid., 42.) Lorsque l'esprit impur dit : « J'irai, et je serai un esprit de mensonge dans la bouche de tous ses prophètes » ( III Rois , XXII, 21), n'est-il pas évident qu'il l'attaque par le côté qu'il savait faible, et qu'il prend le meilleur moyen pour le perdre. C'est à la partie irascible de l'âme d'Hérode que la malice du démon s'adressa pour le pousser à faire périr tant d'innocents, parce qu'il savait que c'était par ce côté qu'il était le plus impressionnable. Lorsqu'il osa tenter Notre-Seigneur, il voulut exciter en lui toutes les passions qui perdent les hommes ; mais tous ses artifices furent inutiles. Il attaquait la partie concupiscible, en disant : a Ordonnez à ces pierres de se changer en pain; n la partie irascible, en offrant à ses désirs le pouvoir sur le monde et les royaumes de la terre ; la partie raisonnable, en lui disant : « Si vous êtes le Fils de Dieu, précipitez-vous en bas. » (S. Matth., IV, 3-6.) Mais il échoua dans toutes ses ruses, parce qu'il ne trouva rien de faible en Jésus-Christ, comme il se l'était imaginé. Aucune partie de l'âme de Notre-Seigneur ne pouvait se laisser prendre aux pièges de l'ennemi; car il a dit lui-même : « Le prince de ce monde est venu, et il n'a rien trouvé en moi. » (S. Jean, XIV, 30.)

## 18.

L'ABBÉ GERMAIN. Parmi les illusions et les erreurs qui nous faisaient penser à retourner dans notre patrie, avec ce vain espoir d'y trouver, comme vous l'avez découvert, beaucoup

d'avantages spirituels, notre préoccupation, la plus grande peut-être, était d'éviter les visites de nos frères, qui nous empêchent de garder le silence et la solitude autant que nous le désirons. Ces visites fréquentes nuisent nécessairement à la règle et aux privations que nous nous sommes imposées pour mortifier notre corps, et nous étions certains de ne pas rencontrer cet inconvénient dans notre pays, où personne, pour ainsi dire, n'embrasse la vie religieuse.

**19.**

L'ABBÉ ABRAHAM. C'est l'indice d'une crainte déraisonnable, ou plutôt la preuve d'une grande tiédeur, que de ne vouloir jamais être visité par personne. Celui qui ne fait que se traîner avec peine dans la voie qu'il a choisie, et reste toujours le vieil homme, ne doit être visité ni par les saints, ni par le moindre de ses frères; mais vous, si vous brûlez d'un amour vrai et parfait pour Notre-Seigneur, si vous cherchez de toute la ferveur de votre âme Celui qui est la charité même, vous aurez beau vous réfugier dans des lieux inaccessibles, les hommes viendront nécessairement vous visiter. Plus l'ardeur de l'amour vous rapprochera de Dieu, plus les saints religieux accourront en foule vers vous. Car peut-on, selon la parole du Seigneur, cacher une ville placée sur la montagne? « Ceux qui m'aiment, dit le Seigneur, je les glorifierai, et ceux qui me méprisent seront confondus. » (S. Matth., V, 14. — I Rois, II, 30.) Mais vous devez reconnaître là une des ruses les plus subtiles du démon, un des pièges les plus cachés où il fait tomber les faibles et les imprudents; en leur promettant de grands avantages, il les prive de ceux dont ils jouissent tous les jours. Il leur persuade qu'ils devraient rechercher des solitudes plus vastes et plus profondes; il leur en fait intérieurement d'admirables peintures. Ces lieux inconnus, et qui n'existent même pas, sont prêts et disposés à nous recevoir; ils nous attendent, et nous pourrions en prendre possession sans difficulté. Les habitants de ces pays sont dociles, et il sera facile de les convertir. Le tentateur promet ainsi aux âmes des fruits plus abondants pour leur faire perdre ceux dont elles sont assurées maintenant. Mais lorsqu'un religieux, trompé par ces espérances, quitte la société de ses supérieurs, qui lui était si profitable, sans trouver ce que lui avait représenté son imagination, il se réveille comme d'un profond sommeil, et regrette la perte de tous ses rêves. Le démon l'accable de difficultés plus grandes, et l'entoure de si grands embarras qu'il n'a pas même le temps de penser aux avantages qu'il lui avait promis; et s'il ne reçoit plus les quelques pieuses visites de ses frères, qu'il voulait éviter, il est soumis aux invasions continuelles des gens du monde, qui l'empêcheront désormais de goûter, tant soit peu, la paix de la solitude, et de suivre les règles de la vie religieuse.

**20.**

Et, remarquez-le bien, cette jouissance de la charité et de l'hospitalité que vous procure quelquefois la visite de vos frères, ce repos qui semble nuisible et regrettable, est cepen-



dant utile et salutaire à votre âme comme à votre corps. Il arrive souvent, non-seulement aux faibles et aux commençants, mais encore à ceux qui ont le plus d'expérience et aux parfaits, si l'application de leur esprit et l'austérité de leur vie ne sont pas adoucies par ces petits changements, de tomber dans la tiédeur spirituelle, ou du moins dans une défaillance corporelle qui serait pernicieuse. Aussi les plus sages et les plus parfaits, lorsqu'ils reçoivent de nombreuses visites, non-seulement les supportent avec patience, mais en profitent même avec joie. Ces visites d'abord nous font désirer plus ardemment la paix de la solitude; ce qui semble nous arrêter dans notre course, nous conserve des forces pour la continuer, et si nous ne faisons pas ainsi de temps en temps quelques haltes, il nous serait impossible d'arriver, sans beaucoup nous fatiguer. De plus, lorsque les devoirs de l'hospitalité nous font accorder cet adoucissement à notre corps, cette petite interruption de notre jeûne nous est plus profitable que l'abstinence la plus rigoureuse. Je veux vous le faire comprendre par une comparaison fort ancienne, mais qui convient bien à notre sujet.

**21.**

On rapporte que le bienheureux Évangéliste saint Jean caressait doucement une perdrix, lorsqu'il fut aperçu par un chasseur. Cet homme s'étonna qu'un personnage d'un si grand mérite pût se plaire à une chose si petite et si basse. « N'êtes-vous pas, lui dit-il, ce Jean dont la réputation est si grande, le nom si célèbre et que j'ai tant désiré connaître? Comment vous livrez-vous à un pareil amusement? — Mon ami, lui dit l'Apôtre, que tenez-vous à votre main? — Un arc, lui répondit le chasseur. — Et pourquoi ne le portez-vous pas toujours tendu? — Il ne le faut pas; car, s'il était toujours tendu, il perdrait sa puissance, et lorsque je voudrais lancer quelques flèches sur une bête sauvage, elles n'auraient plus de force pour l'atteindre. — Ne vous étonnez donc pas, jeune homme, répliqua l'Apôtre, de ce petit et court délassement. Si notre esprit était toujours tendu, il s'affaiblirait aussi par cette contrainte et il ne pourrait plus nous servir, quand il faudrait l'employer de nouveau avec plus de vigueur.

**22.**

L'ABBÉ GERMAIN. Mon Père, vous nous avez indiqué ces remèdes contre toutes nos illusions; vous nous avez découvert, par vos enseignements et avec la grâce de Dieu, toutes les ruses du démon pour nous perdre; nous vous prions de nous expliquer maintenant ces paroles de l'Évangile : « Mon joug est doux et mon fardeau léger » (S. Matth., XI, 30); car elles paraissent contraires à ce que dit le Prophète : « A cause des paroles de vos lèvres, j'ai gardé vos voies pénibles » (Ps. XVI, 4); et l'Apôtre dit aussi : « Tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ souffriront persécution. » (I Tim., III, 13.) Comment ce qui est pénible et cause de persécution peut-il être doux et léger?

23.

L'ABBÉ ABRAHAM. L'expérience nous fera facilement comprendre la vérité de cette parole de notre Sauveur, si nous entrons, comme nous le devons et comme le veut Jésus-Christ, dans la voie de la perfection, si en mortifiant tous nos désirs, et en retranchant toutes nos volontés coupables, non-seulement nous ne retenons rien de ces biens du monde qui permettent au démon de nous tourmenter et de nous nuire quand il lui plaît, mais encore nous nous renonçons tellement que nous puissions accomplir véritablement ce que dit l'Apôtre : « Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » (Gal., II, 29.) Car que peut-il y avoir de pénible et de dur pour celui qui prendra le joug de Jésus-Christ de tout son coeur; pour celui qui, affermi dans une humilité sincère et les yeux fixés sur son Maître, se réjouira de toutes les injures qui lui seront faites, en disant: « Je me plais dans les infirmités, les maux et les épreuves que je souffre pour Jésus-Christ. Car quand je suis faible, c'est alors que je suis puissant. » (II Cor., XII,10.)

Comment souffrirait de la perte d'une chose ordinaire celui qui se glorifie d'une pauvreté parfaite, celui qui a volontairement méprisé pour le Christ tous les biens de ce monde, et qui regarde comme du fumier tout ce qu'on désire, afin de gagner Jésus-Christ? La méditation de cette vérité de l'Évangile l'empêche de rien regretter : « A quoi sert à l'homme de gagner tout l'univers, si c'est au détriment de son âme? ou que donnera l'homme en échange de son âme? » (S. Matth., XVI, 26.) Quelle privation pourrait attrister celui qui ne regarde pas comme lui appartenant ce que les autres peuvent lui ravir, et qui a le courage de dire avec saint Paul : « Nous n'avons rien apporté en ce monde, et il est certain que nous ne pouvons aussi rien en remporter. » (I Tim., VI, 7.) Quel besoin, quelle nécessité pourra vaincre la force de celui qui n'a pas de sac dans ses voyages, d'argent dans sa bourse et d'habits pour en changer selon le temps, mais qui se glorifie avec l'Apôtre « dans les jeûnes continuels, dans la faim, la soif, le froid et la nudité? » (II Cor., XII, 27.) Quel travail, quel ordre de son supérieur pourra troubler la paix de celui qui n'a plus de volonté propre et qui fait ce qu'on lui commande, non-seulement avec joie, mais encore avec patience, parce qu'à l'exemple de notre Sauveur il ne cherche pas à faire sa volonté, mais celle de son Père, lui disant aussi : « Non pas comme je le veux, mais comme vous le voulez. » (S. Matth., XXVI, 39.) Quelle injure, quelle persécution, quel supplice pourraient être pénibles, ou plutôt ne seraient pas agréables à celui qui se réjouit toujours dans la douleur, comme les Apôtres, et qui souhaite être jugé digne de souffrir la honte pour le nom de Jésus-Christ? (Act., V.)

24.

Si, au contraire, le joug du Seigneur ne nous paraît pas doux et léger, c'est à notre résistance qu'il faut l'attribuer. Nous nous laissons vaincre par la défiance et l'incrédulité; et, dans notre coupable folie, nous nous révoltons contre le précepte ou du moins contre le conseil

de Celui qui a dit : « Si vous voulez être parfaits, allez, vendez tout ce que vous avez; venez et suivez-moi. » (S. Man., XIX, 21.) Nous retenons quelque chose de nos biens de la terre, dont le démon profite pour enchaîner nos âmes; et alors il lui est facile de nous séparer des joies spirituelles et de nous jeter dans la tristesse, en nous faisant subir quelque perte et quelque privation. Il s'efforce, par ses artifices et par l'entraînement coupable de la concupiscence, de nous rendre pénible ce joug si doux et lourd ce fardeau si léger. Ces biens que nous réservions pour notre paix et notre consolation lui servent à nous tourmenter sans cesse et à nous lier dans les embarras du monde, tellement que nous sommes nos bourreaux ; « car chacun est lié par les chaînes de ses péchés » (Prov., V, 22), selon cette parole du Prophète: « Voici qu'en allumant le feu et en vous entourant de flammes, vous marchez dans la lumière du feu et dans les flammes que vous avez allumées. » (Isaïe, L, 11.) Salomon affirme aussi « que l'homme est puni par son péché même. » (Sag., XI, 17.)

Et, en effet, les plaisirs que nous prenons deviennent notre supplice, et les délices de la chair sont des bourreaux pour ceux qui les recherchent; car il est impossible que celui qui tient encore à ses biens d'autrefois puisse acquérir une véritable humilité de coeur et une complète mortification de ses mauvais désirs. Avec ces deux vertus, au contraire, toutes les peines de la vie présente, toutes les pertes que l'ennemi peut nous causer seront supportées avec patience et même avec joie. Mais, sans leur secours, l'orgueil prendra le dessus d'une manière si fâcheuse, que la moindre injure nous causera les blessures mortelles de l'impatience, et qu'on pourra nous dire, avec le prophète Jérémie : « Et maintenant, pourquoi marchez-vous dans la voie de l'Égypte pour boire cette eau troublée? Pourquoi marchez-vous dans la voie des Assyriens pour boire l'eau du fleuve? Votre malice vous accuse, et votre aversion vous condamne. Comprenez et voyez combien vous êtes coupable et malheureux d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu , et de n'avoir plus ma crainte en vous, dit le Seigneur. » (Jérémie, II, 18.) Comment donc le joug du Seigneur, qui est si doux, est-il devenu amer? N'est-ce pas notre révolte qui cause cette amertume ? Comment ce fardeau divin, qui était si léger, est-il devenu si pesant? N'est-ce pas que notre coupable orgueil nous fait mépriser Celui qui nous aidait à le porter. L'Écriture le dit clairement : « S'ils suivaient les voies droites , ils trouveraient faciles les sentiers de la justice. » (Prov., II, 8.) Oui, c'est nous, évidemment, c'est nous, qui, par nos mauvais désirs, rendons rudes et pénibles les voies droites et faciles du Seigneur.

Nous abandonnons, dans notre folie, la route royale tracée par les Prophètes et les Apôtres, et aplanie sous les pas du Sauveur et de tous les saints, pour suivre une route tortueuse et difficile, où la jouissance des choses présentes nous aveugle ; et nous rampons dans les sentiers obscurs et embarrassés du vice, en ensanglantant nos pieds et en déchirant notre robe nuptiale, sans cesse exposés non-seulement aux épines et aux ronces du chemin, mais encore aux morsures des serpents et aux piqûres des scorpions que nous ne voyons pas. « Les épines et les dangers abondent dans les voies mauvaises; mais celui qui craint

le Seigneur s'en préservera. » (Prov., XXII, 5.) Le Seigneur a dit par son Prophète : « Mon peuple m'a oublié; ils ont sacrifié en vain et ils se sont blessés dans leurs voies, dans les sentiers du siècle, pour suivre un chemin qui n'était pas battu » (Jérém. , XVIII, 15) ; car, selon la parole de Salomon : « Les voies de ceux qui ne font rien sont semées d'épines , tandis que les voies des forts sont aplanies. » (Prov., XV, 19.) Ceux qui se détournent ainsi de la route royale ne pourront arriver à la Cité céleste, vers laquelle nous devons toujours nous diriger. L'Ecclésiaste nous dit assez clairement : « Le travail des insensés cause leur peine, parce qu'ils ne savent pas aller dans la Cité » (Eccl., X, 15) , c'est-à-dire « dans la Jérusalem céleste, qui est notre mère à tous. » (Gal., IV, 26.)

## 25.

Celui, au contraire , qui aura renoncé véritablement au monde, pour prendre le joug du Seigneur, et apprendre de lui à souffrir chaque jour les injures, parce qu'il est doux et humble de cœur, restera inébranlable dans toutes les tentations, « et tout ce qu'il fera tournera à bien. » (Rom., VIII, 28.) « Car les paroles de Dieu, selon le Prophète, sont bonnes pour celui qui marche avec droiture. » (Mich., 7.) « Les voies du Seigneur sont droites, et les justes y marchent, tandis que les pécheurs y tombent. » (Osée, XIV, 10.) La grâce miséricordieuse du Sauveur nous a plus accordé, en nous faisant lutter contre les tentations, qu'en nous épargnant la nécessité de les combattre. Il est bien plus méritoire de rester toujours inébranlable, au milieu des souffrances et des peines, de supporter, sans craindre et sans douter du secours de Dieu , les attaques de tout le monde; de se servir des persécutions des hommes , comme d'armes invincibles , pour triompher glorieusement de l'impatience, et d'acquiescer, pour ainsi dire, la vertu par la faiblesse; car, selon saint Paul, la vertu se perfectionne dans l'infirmité. » (II Cor., XII, 9.) « Voici que je vous rends comme une colonne de fer, comme un mur d'airain sur toute la terre, pour les rois de Juda, les princes et tous les peuples du monde. Ils combattront contre vous; mais ils ne prévaudront pas, parce que je suis avec vous pour vous délivrer, dit le Seigneur. » (Jér. , I, 18.)

Ainsi, comme Dieu nous l'a enseigné , la voie royale est douce et facile, quoiqu'elle paraisse rude et pénible. Lorsque les serviteurs pieux et fidèles se seront soumis au joug du Seigneur, lorsqu'ils auront appris de lui qu'il est doux et humble de cœur, et qu'ils auront déposé le fardeau des passions terrestres, ils trouveront, non pas la peine, mais le repos que Jésus-Christ promet à leurs âmes; comme l'annonce le prophète Jérémie : « Tenez-vous sur les chemins et voyez ; interrogez les sentiers anciens pour savoir quelle est la bonne voie; suivez-la, et vous trouverez le repos de vos âmes » (Jér., VI, 16); « car alors les chemins mauvais deviendront droits, et les sentiers rudes s'aplaniront » (Isaïe , XL, 4) ; « ils goûteront et verront combien le Seigneur est doux. » (Ps. XXXIII, 9.) Ceux qui écoutent le Christ qui crie dans l'Évangile : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai, » déposeront le fardeau du vice et comprendront ce qui suit : « Car mon joug est

doux et mon fardeau léger. » (S. Matth., XI, 30.)

Oui, la voie du Seigneur est un repos, quand on la suit selon la loi. C'est nous-mêmes qui nous procurons des douleurs et des tourments par nos révoltes, lorsque nous aimons mieux suivre les voies mauvaises et coupables du siècle avec tant de peine et de difficulté. Quand nous nous sommes rendus à nous-mêmes, dur et pénible le joug du Seigneur, nous nous en plaignons; nous blasphémons contre lui et contre celui qui nous l'impose; car la folie de l'homme corrompt ses voies, et il en accuse Dieu dans son coeur. Mais quand nous disons que la voie du Seigneur n'est pas droite, Dieu nous répond par son Prophète : « Est-ce ma voie qui n'est pas droite? N'est-ce pas plutôt les vôtres qui sont mauvaises? (Ézéch., XXV, 25.) Et, en effet, si vous voulez comparer la fleur éblouissante de la virginité et le suave parfum de la chasteté au borbier infect des voluptés charnelles, la paix et la sécurité des religieux aux inquiétudes et aux dangers qui tourmentent les hommes du monde, le calme de notre pauvreté aux tristesses et aux peines qui suivent les richesses et qui consomment, nuit et jour, la vie de ceux qui les possèdent, vous trouverez certainement que le joug de Jésus-Christ est très-doux et son fardeau très-léger.

## 26.

C'est dans ce sens qu'il faut comprendre la récompense et le centuple que le Seigneur promet, même en cette vie, au parfait renoncement : « Celui, est-il dit, qui abandonnera sa maison, ses frères ou ses soeurs, ou son père, ou sa mère, ou ses enfants, ou ses champs, en mon nom, recevra le centuple en ce monde et possédera la vie éternelle en l'autre. » (S. Matth., XIX, 29.)

L'explication de ces paroles doit être conforme à la droite raison et à la foi. Beaucoup de personnes, d'une intelligence grossière, s'imaginent à leur occasion que les saints doivent attendre mille années de bonheur terrestre, tout en reconnaissant que ces siècles, qui viendront après la résurrection, ne peuvent être pris pour le temps présent. N'est-il pas plus clair et plus évident que celui qui, pour obéir à Jésus-Christ, aura renoncé à quelque chose des biens et des affections de ce monde, recevra de ces frères, de ces amis qui lui sont unis par des liens spirituels un bien, une affection cent fois plus grande, dès la vie présente.

Cette affection qui unit les pères, les enfants, les frères, les époux, les parents, comme une nécessité du sang et de la famille, est bien fragile et de courte durée. Les pères quelquefois chassent de leur maison et privent de leurs biens leurs enfants, quoiqu'ils soient bons ou respectueux; des causes légitimes séparent les époux, et des procès divisent les frères. Les religieux seuls restent dans l'union de la charité, parce qu'ils possèdent tout en commun et qu'ils re-gardent comme à eux ce qui est à leurs frères, comme à leurs frères ce qui est à eux. Si l'on compare la charité dont nous jouissons à ces affections charnelles qui rapprochent les hommes, ne la trouvera-t-on pas cent fois plus douce et plus élevée? Ne goûtera-t-on

pas cent fois plus de bonheur dans la continence que dans les voluptés du mariage? Celui qui se plaît dans la possession d'un champ ou d'une maison ne deviendra-t-il pas cent fois plus riche, lorsque, par l'adoption des enfants de Dieu, il possédera, comme en propre, tout ce qui appartient au Père céleste, et qu'il pourra dire, de coeur et en vérité, comme son Fils unique : « Tout ce qu'à mon Père est à moi. » (S. Jean, XVI, 15.) Et ces biens ne lui donneront pas les embarras et les inquiétudes que donnent les biens du monde; mais il les possédera dans la paix et la joie comme un légitime héritage, se rappelant sans cesse cette parole de saint Paul : « Tout est à vous, le monde, les choses présentes et futures » (I Cor., III, 22); et celle de Salomon : « Toutes les richesses du monde sont à l'homme fidèle. »

Vous avez cette récompense du centuple dans la grandeur du prix et dans la perfection de la qualité; car si pour un certain poids d'airain, de fer ou d'un métal plus vil, on vous donnait un poids égal en or, ne vous semblerait-il pas qu'on vous paie au centuple? Il en est de même, lorsque pour avoir méprisé les jouissances et les affections de la terre, vous recevez la joie spirituelle et la douceur ineffable de la charité. quand même la quantité serait égale, la qualité ne serait-elle pas cent fois plus belle et plus précieuse? Et, pour le mieux prouver encore, si on a aimé une femme selon la chair et qu'on l'aime ensuite selon le Christ, pour mieux se sanctifier, c'est toujours la même femme, mais l'amour vaut cent fois davantage. Si vous comparez de même l'agitation de la colère aux douceurs de la patience, le trouble de l'inquiétude à la paix de la conscience, les chagrins stériles qui nous punissent dans le monde aux tristesses salutaires qui purifient nos âmes, la vanité des joies passagères à l'abondance des joies spirituelles, ne trouvez-vous pas qu'à l'échange vous avez gagné au centuple? Si on compare chaque vice, chaque plaisir coupable, au mérite des vertus contraires, on verra si le bien ne rend pas cent fois plus heureux que le mal. Le bien est un chiffre qui multiplie miraculeusement les nombres.

Voyons maintenant combien de choses Notre-Seigneur nous rend, dès cette vie même, pour nous dédommager de celles que nous avons méprisées dans le monde, comme l'évangéliste saint Marc surtout nous l'assure : « Personne ne laisse sa maison, ou ses frères, ou ses soeurs, ou sa mère, ou ses enfants, ou ses champs pour moi et pour l'Évangile, qu'il ne reçoive, dès à présent, cent fois autant de maisons, de frères, de soeurs, de mères, d'enfants et de terres, au milieu des persécutions, et la vie éternelle dans le temps futur. » (S. Marc, X, 29.) On reçoit cent fois plus de frères et de parents lorsqu'on re-nonce à l'affection d'un père, d'une mère, d'un fils pour Jésus-Christ, et qu'on trouve cette charité si sincère de ceux qui servent Notre-Seigneur et qui nous aiment plus que tous nos parents et nos frères.

Nos maisons et nos champs se multiplient, lorsque nous quittons notre demeure par amour du Christ et que nous possédons, comme en propre, ces cellules innombrables de religieux que nous pouvons habiter dans toutes les parties du monde. N'est-ce pas recevoir

le centuple et même davantage, s'il est permis d'ajouter quelque chose à la parole de Notre-Seigneur, lorsque, pour les soins contraints et peu fidèles de dix ou vingt serviteurs, nous trouvons tant de personnes libres et nobles qui nous servent volontairement ?

Ne l'avez-vous pas éprouvé vous-même? Vous n'aviez quitté qu'un père, une mère, une maison; et dans quelque partie du monde que vous alliez maintenant, vous trouvez des pères, des mères, des frères innombrables, des maisons, des champs et des serviteurs très-fidèles, qui ne vous laissent aucune peine, vous regardent comme leurs maîtres et vous entourent, avec tendresse et respect, de tous les bons soins possibles. Mais on ne jouit de cette charité des personnes consacrées à Dieu, qu'après s'être fait leur frère et leur esclave, et leur avoir abandonné volontairement tout ce qu'on possède; car, selon la parole du Seigneur, on ne reçoit que ce qu'on a fait soi-même pour les autres. Si un religieux ne s'est pas soumis d'abord humblement et sincèrement à ses frères, comment pourra-t-il accepter sans remords leurs bons offices, qui lui seront plus pénibles qu'agréables, en pensant qu'il a mieux aimé recevoir ces services que les leur rendre ?

Ce n'est pas par une vie douce et molle qu'on obtient la récompense; Notre-Seigneur dit que c'est par les persécutions, c'est-à-dire au milieu des afflictions de ce monde et des épreuves de la souffrance. Le Sage l'affirme : « Celui qui jouit et qui est sans douleur, sera dans la pauvreté. » (Prov., XIV,13.) Le royaume des cieux n'est pas conquis par les paresseux et les lâches, par ceux qui sont mous et délicats, mais par les violents. Et qui sont les violents, sinon ceux qui font une glorieuse violence, non pas à la volonté des autres, mais à leur volonté propre, ceux qui se ravissent sagement toute jouissance des choses présentes et que Notre-Seigneur appelle des voleurs dignes de louange, parce qu'ils gagnent ainsi, par la violence, le royaume des cieux? « Car le royaume des cieux, selon l'Évangile, souffre violence, et les violents le ravissent. » (S. Matth., XI, 12.) Heureux sont les violents qui se font violence pour ne pas se perdre; car « l'homme travaille dans la souffrance pour lui, et il fait violence à ce qui le perd. » (Prov., XVI, 26.)

Ce qui nous perd, c'est le plaisir de la vie présente, ou, pour parler plus clairement, l'accomplissement de nos désirs et de nos volontés; si quelqu'un y renonce, en détache son âme, ne fait-il pas une utile et glorieuse violence à ce qui le perd, puisqu'il se prive du plaisir de faire sa volonté et qu'il évite les reproches que Dieu fait souvent par son Prophète : « Votre volonté se trouve dans les jours de votre jeûne » (Isaïe, LVIII, 3); et ailleurs Si vous refusez de voyager le jour du sabbat et de faire votre volonté au jour qui m'est consacré, si vous le glorifiez en ne suivant pas vos voies, et si votre volonté ne paraît pas dans vos discours, alors, ajoute le Prophète, vous vous réjouirez dans le Seigneur; je vous élèverai au-dessus des hauteurs de la terre, je vous nourrirai de l'héritage de votre père Jacob. C'est la parole même de Dieu. » (Ibid., 13, 14.) Jésus-Christ notre Sauveur, pour nous donner l'exemple du renoncement à notre volonté, a dit : « Je ne suis pas venu

faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé » (S. Jean, VI, 38) ; et encore : « Non pas ce que je veux, mon Père, mais ce que vous voulez. » (S. Matth., XXVI, 39.) C'est à cette vertu surtout que s'exercent ceux qui vivent dans les communautés, sous la conduite d'un supérieur, et qui ne font rien de leur propre mouvement, mais soumettent sans cesse leur volonté à la volonté du représentant de Dieu.

Enfin, pour terminer cette conférence, n'est-il pas évident, dites-moi, que les fidèles serviteurs du Christ reçoivent le centuple, lorsqu'ils sont honorés par les plus grands princes à cause de son nom? Ils ne recherchent pas la gloire humaine; et cependant, au milieu même des troubles et des persécutions, ils sont respectés par les juges et les puissants, qui les auraient sans doute méprisés à cause de l'obscurité de leur naissance et de la bassesse de leur condition, s'ils étaient restés dans le monde. Mais parce qu'ils se sont enrôlés dans la milice du Christ, personne n'osera leur reprocher la pauvreté de leur état et la petitesse de leur origine ; et les choses qui humilient et font rougir les autres sont des titres glorieux pour les serviteurs du Christ. N'en avons-nous pas un exemple remarquable dans l'abbé Jean, qui habite le désert voisin de la ville de Lyque? Il est né de parents très-obscurs; mais il est devenu, à cause du nom de Jésus-Christ, célèbre dans presque tout l'univers. Les maîtres des choses de la terre, ceux qui gouvernent le monde et font trembler sous leur empire les puissants et les rois même, le regardent comme leur seigneur, sollicitent ses conseils des régions les plus lointaines, et attendent de ses mérites et de ses prières le salut de leurs armes et le succès de leurs entreprises.

C'est ainsi que le bienheureux Abraham nous exposa l'origine de notre tentation et le remède pour en guérir. Il nous montra clairement le danger des pensées que le démon nous avait présentées, et il nous inspira le désir du vrai renoncement, que nous espérons communiquer à beaucoup, en rapportant ses paroles, quoique d'une manière imparfaite. La sagesse si ardente de tous ces saints religieux est étouffée sous la cendre de nos discours; nous pensons cependant que plusieurs sauront en ranimer la flamme et en réchauffer leurs âmes.

Pour vous, mes très-saints frères, je n'ai pas eu la prétention d'augmenter en vous le feu que Notre-Seigneur est venu apporter sur la terre et dont il désire tout embraser; j'ai désiré seulement inspirer à ceux qui vous écoutent une plus grande vénération pour vos enseignements, en leur montrant que ce que vous leur apprenez par vos discours, et encore plus par vos exemples, est conforme à la doctrine des Pères les plus célèbres et les plus anciens. Pour moi, maintenant, après avoir été exposé aux dangers de la tempête, j'aspire, avec l'aide de vos prières, à me réfugier dans le port très-assuré du silence.